

George W. Pratt.

06

HISTOIRE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.

TOME III.

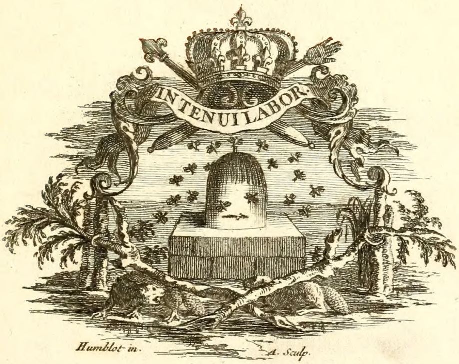
JOURNAL D'UN VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DU ROI DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONNALE;

ADRESSÉ A MADAME LA DUCHESSE DE LESDIGUIERES.

Par le P. DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME TROISIEME.



Humblot in. *A. Sculp.*

A PARIS,

Chez ROLLIN Fils, Quai des Augustins, à Saint Athanase, & au Palmier.

M. DCC. XLIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

REMARQUES DE M. BELLIN, INGENIEUR DE LA MARINE,

SUR LES CARTES ET LES PLANS, qu'il a été chargé de dresser, pour joindre à l'Histoire générale de la Nouvelle France du Réverend Pere DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS: Et au Journal de son Voyage dans cette Partie du Monde.

LA Géographie répand un jour si avantageux sur l'Histoire, qu'elle devroit en être inséparable. C'est le sentiment des Sçavans, qui devient aujourd'hui un sentiment général. Tout le monde conviendra que des faits arrivés dans un Pays éloigné & peu connu, exigent nécessairement, pour une plus parfaite intelligence, que l'on mette sous les yeux le théâtre, où ils se sont passés : & quelquefois la connoissance des lieux intéresse autant, que les faits mêmes.

L'Histoire de la Nouvelle France semble être faite pour prouver ce que j'avance ; son Auteur l'a traitée de façon, que la Géographie de ces Pays s'y trouve développée d'une maniere aussi claire & aussi juste, qu'elle est agréable & amusante : chose d'autant plus rare, que cette science est souvent obscure, & ses détails presque toujours secs & ennuyans.

Il est vrai, que notre Auteur a un avantage bien grand, c'est qu'il a vû par lui-même. Il a parcouru ces vastes Pays par ordre de la Cour, & les a parcourus en Homme attentif & curieux, avec dessein formé de prendre toutes les connoissances possibles, & d'en faire part au Public : aussi ai-je tiré de ses Mémoires particuliers beaucoup d'éclaircissemens, que j'aurois en vain cherchés ailleurs, & dont j'avois besoin pour former des Cartes, qui pussent nous donner des idées géographiques un peu plus justes, que celles, que l'on a aujourd'hui de ces Parties considérables de l'Amérique Septentrionnale, connuës sous les noms de la Nouvelle France, ou Canada, & de la Louysiane.

Les Cartes, que j'ai dressées pour cette Histoire, sont si différentes de tout ce qui a paru en ce genre, que je ne puis me dispenser de rendre compte des principaux changemens, que j'ai été forcé d'y faire : de relever en même tems les erreurs considérables, dans lesquelles ceux, qui m'ont précedé, sont tombés ; & enfin de faire connoître les sources, où j'ai puisé.

Je dois au dépôt des Cartes, Plans, & Journaux de la Marine, le goût, que j'ai pris pour ce genre d'étude ; & le peu de connoissances, que j'y acquises. On y trouve une quantité de Cartes & de Plans manuscrits, levés sur les lieux, & envoyés aux Ministres, soit par les Ingénieurs, soit par des Navigateurs habiles. On y trouve des Relations exactes & circonstanciées de toutes les nouvelles découvertes, & surtout un nombre prodigieux de Journaux de navigation, qui sont la plûpart remplis de Remarques & d'Observations, de la comparaison & de la réunion desquelles, la Géographie & l'Hydrographie peuvent tirer de très-grandes lumieres.

Avec de pareils secours, & un peu d'amour pour le travail, il n'est point étonnant, que je sois en état de débrouiller un peu mieux, qu'on n'a fait jusqu'ici, la Géographie de ces Pays.

Mon dessein n'est point de faire la critique des Cartes, que l'on a de la Nouvelle France & de la Louysiane; il y en a peu, & elles sont à si petit point, & si éloignées du vrai, que j'ose dire, qu'elles ne méritent aucune attention. Cependant je ne puis me dispenser de parler de la grande Carte Angloise de l'Amérique Septentrionnale en 20 feuilles, publiée depuis quelques années par M. Popple, sous le nom d'*Empire Anglois dans l'Amérique*.

Comme cette Carte est à plus grand point & plus détaillée, qu'aucune autre: beaucoup de personnes l'ont regardée comme un bon Ouvrage, auquel on pourroit avoir quelque confiance; mais il s'en faut bien, que cela soit ainsi, & je le prouverai dans la suite.

Commençons par rendre compte de la construction de nos Cartes, & mettons sous les yeux les principales remarques, dont nous nous sommes servis, & les changemens, qui en ont résulté.

Qu'il me soit permis de prier les Amateurs de la Géographie, d'examiner avec un peu d'attention la Carte, que j'ai nommée *Partie Orientale de la Nouvelle France ou du Canada*. Elle comprend l'Isle de Terre-Neuve & Partie de Labrador, le Golphe de Saint Laurent, l'Isle Royale, l'Acadie, le cours du Fleuve de Saint Laurent, & les Rivieres, qui s'y déchargent, jusqu'à l'entrée du Lac Ontario: les Pays, qui sont au Nord de ce Fleuve jusqu'à la Baye d'Hudson, & ceux, qui en sont au Midi, jusqu'à la Nouvelle Angleterre. Je puis assûrer, que j'ai rendu ce morceau entierement neuf, & que les détails, dont il est rempli, ont été ignorés jusqu'à présent.

1°. L'Isle de Terre-Neuve y est réduite à sa juste étenduë, & à la véritable configuration de ses Côtes. J'ai dans plusieurs Journaux de navigation *(a)* des observations de latitude, qui ont été faites à la vûë du Cap de Rase, qui est la pointe la plus méridionnale de l'Isle, & qui toutes s'accordent à mettre ce Cap par les 46. dégrés 50. minutes de latitude: la Carte de M. Popple le met par 46. dégrés 30. minutes, ce qui fait 20. minutes trop Sud. J'ai des latitudes observées (*b*) dans le

(*a*) J'avois dessein de citer ici les Journaux des Vaisseaux, dont j'ai tiré mes Remarques, mais cela meneroit loin, & ne seroit d'aucune utilité pour la plûpart des Lecteurs.

(*b*) Journal du Pilote du Brigantin du Roy *la Reine Marie*, envoyé de Quebec en 1735. pour faire la visite des Côtes, & la découverte du Détroit de Belle-Isle.

Détroit de Belle-Isle, & auprès de la Pointe la plus Septentrionnale de l'Isle de Terre-Neuve, qui la mettent par 51. dégrés 30. minutes. Popple met cette Pointe par 52. dégrés 10. minutes, c'est 40. minutes trop Nord. Ainsi nous constatons avec la plus grande évidence la longueur de cette Isle du Nord au Sud, que la Carte Angloise fait d'un dégré trop grande. Sa largeur de l'Est à l'Ouest est déterminée par les routes des Navigateurs, qui s'accordent à trouver du Cap de Rase au Cap de Raye, environ 80. lieuës; ils donnent aussi la latitude du Cap de Raye de 47. dégrés, 30. à 35. minutes. La Carte de Popple ne met que 50. lieuës entre ces deux Caps, & place ce dernier 20. minutes trop Nord, de sorte qu'elle donne entre le Cap de Rase & le Cap de Raye, un dégré 20. minutes, pour la différence en latitude, laquelle n'est que de 40. minutes. Joignons cette erreur en latitude à celles des 30. lieuës en longitude, qui valent ici plus de 2. dégrés & demi; il en résultera une prodigieuse difference pour le gisement de cette Côte. Si l'on entroit dans le détail de cette Partie, tout s'y trouveroit défectueux : par exemple entre le Cap de Rase & le Cap de Sainte Marie, qui n'en est qu'à 20. lieuës, il n'y a que 5. minutes de difference en latitude; c'est un fait connu de tous les Navigateurs. Cette Carte y en met plus de 30. L'ouverture de la Baye de Plaisance entre le Cap Sainte Marie & le Chapeau Rouge, est de 15. lieuës au moins, & nous l'avons marquée ainsi : la Carte de Popple n'y met que 8. lieuës, &c. Je crois inutile d'observer, qu'en lisant ceci, il faut avoir notre Carte sous les yeux.

La partie du Nord de Terre-Neuve, le Détroit de Belle-Isle, & la Côte de Labrador, sont ici bien autrement détaillés, & très-differents de ce qu'on trouve dans toutes les Cartes, & sur-tout de celle de Popple. Je dois ces connoissances aux divers (a) Manuscrits du Dépôt, sur lesquels j'ai dressé une Carte particuliere de l'Isle de Terre-Neuve en assez grand point, pour y employer les noms de presque tous les Caps, Ports & Havres; quoiqu'elle ne le soit pas cependant encore assez pour rendre bien sensible le contour & le gisement de

(a) Les Côtes de Terre-Neuve ont été pendant plusieurs années fort fréquentées par les François, qui ont donné les noms à presque tous les Ports & les Havres; & dans ces tems, plusieurs Vaisseaux du Roy ont fait le tour de l'Isle, & la visite des Côtes.

la Côte de proche en proche, & telle, qu'il la faudroit pour l'usage de la navigation, ce qui n'est point l'objet présent; mais elle est suffisante pour l'Histoire, à laquelle elle est jointe. J'y ai ajoûté un Plan du Port de Plaisance & de ses environs, dont la connoissance ne peut que faire plaisir. Avant de quitter Terre-Neuve, il est bon d'avertir, qu'il s'est glissé une faute dans l'impréssion de cet Ouvrage, tom. 1, page 8. En parlant de cette Isle, *le Cap de Bonneviste y est dit situé par les 46. dégrés de latitude*, il faut lire 49. degrés 30. minutes: & un peu plus bas on trouve, *il descendit au Sud Sud-Est 6. degrés*, il faut lire 6. lieuës.

2o. L'Isle Royale & le Golphe Saint Laurent sont travaillés avec soin; mais pour le faire connoître, je ne puis que répeter ce que je viens de dire. Ce sont toujours des latitudes observées; des distances estimées par les Navigateurs, & concluës de leurs routes; des relevemens de differens points, &c.

J'observerai cependant que la latitude du Cap de Nord en l'Isle Royale, est de 47. degrés 5. minutes; celle des Isles aux Oiseaux de 48. degrés, & celle du Cap des Rosiers de 49. degrés: qu'entre l'Isle de S. Paul & le Cap de Raye, il n'y a que 14. à 15. lieuës, & qu'ils gisent entr'eux Nord-Est-quart-Est, & Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, &c.

Voyons comment la Carte Angloise marque ces Parties. On y trouve entre l'Isle de S. Paul & le Cap de Raye 25. lieuës de distance, & leur gisement Nord-quart de Nord-Est, & Sud-Quart de Sud-Ouest: quelle prodigieuse différence, quatre rumbs de vent sur un gisement, & dix lieuës de trop sur une distance de 14. lieuës! Mais ce qui doit surprendre, c'est d'y voir par 50. degrés 20. minutes de latitude, le Cap des Rosiers, que nous avons dit ci-devant être par les 49. degrés; de sorte que cette Carte met plus de 60. lieuës des Isles aux Oiseaux, au Cap des Rosiers, lorsqu'il n'y en a que 42. ou 43. au plus. L'Isle Royale & l'Isle de S. Jean, de même que toute la Côte voisine, jusqu'à l'entrée du Fleuve S. Laurent, n'ont aucune précision dans la Carte Angloise, ni les détails nécessaires pour donner des idées un peu justes de ces Pays: pour en être convaincu, il ne faut que la comparer avec la mienne.

L'Isle Royale m'a paru mériter une Carte particuliere; celle

que l'on trouve ici, a été dressée sur les divers Manuscrits du Dépôt, & sur les Journaux des plus habiles Navigateurs: ainsi je crois, qu'on peut y avoir quelque confiance: & comme cette Isle nous intéresse, j'y ai joint le plan du Port & de la Ville de Louysbourg, qui est la Capitale de l'Isle; & un plan du Port Dauphin & de sa Rade, dont la situation est des plus belles.

On sera peut-être surpris de ne pas trouver des sondes sur mes plans; c'est-à-dire, la quantité de brasses, ou de pieds d'eau; je sçais que ces détails sont extrêmement utiles, & il m'auroit été facile de les remplir avec exactitude: mais des raisons particulieres, qui n'ont rien de commun avec la Géographie, m'en ont empêché. A l'égard des plans des Ports, qui n'appartiennent pas à la France, j'y ai mis des sondes.

J'ai placé l'Isle de Sable à environ 30. lieuës au Sud de Louysbourg, par la latitude de 44. degrés 10. à 12. minutes. Cette position ne s'accorde point avec ce qui est dit à la page 109. du tome premier, que *l'Isle de Sable est éloignée de l'Isle Royale, d'environ 25. lieuës au Sud-Est;* ni avec ce qui est dit 2. lignes plus bas, qu'*elle est à 35. lieuës Nord & Sud de Camceau.* Ces deux gisemens se détruisent l'un l'autre; mais l'Auteur, en les rapportant, n'a eu en vûe, que de faire connoître deux sentimens différens, sans y avoir égard; & la preuve, c'est qu'ensuite il nous donne la latitude de l'Isle de Sable très-exactement, & telle que je l'ai trouvée dans les meilleurs Journaux de navigation.

3°. J'ai fait toutes les recherches possibles sur l'Acadie; j'ai tiré des Journaux des différentes Campagnes, que les Vaisseaux du Roy y ont faites, des latitudes de la Pointe Orientale & de la Pointe Occidentale; j'ai réduit leurs routes, & j'ai trouvé que d'une Pointe à l'autre, elles donnoient 80. lieuës; par ce moyen le gisement & l'étenduë de la Côte sont déterminés. J'ai détaillé l'intérieur du Pays, dont il paroît par toutes les Cartes Géographiques, qu'on n'avoit eu jusqu'ici aucune connoissance; & j'ai tâché de conserver aux Bayes & aux Ports leurs véritables figures. Et pour rendre ces détails plus sensibles, j'ai fait une Carte particuliere de l'Acadie. Sur quoi je remarquerai, que dans cette Carte, j'ai donné environ 15. lieuës de trop du Cap Camceau, au Cap de Sable. Le détail m'a jetté insensiblement dans cette erreur,

& y jettera presque toujours ; car en voulant exprimer la configuration des Ports, & tous les contours des Pointes & des Isles, il est impossible, lorsque la Carte est sur une petite échelle, qu'on ne leur donne un peu plus d'étenduë, qu'elles n'en ont réellement. C'est le cas, où je me trouve, puisque l'échelle de ma Carte ne porte qu'une ligne au plus, pour la grande lieuë de France de 2853. toises : mais j'ai corrigé cette erreur dans ma Carte de la Partie Orientale du Canada, & j'y ai réduit la presqu'Isle de l'Acadie à ses justes bornes, comme on l'a vû ci-devant. Et pour satisfaire davantage la curiosité du Public, j'ai joint ici des Plans particuliers des principaux Ports. Ces Plans sont celui de la Baye de *Chedabouctou*, appellée aujourd'hui le Havre de *Milford*. Celui de la Baye de *Chibouctou*, le Port de la *Heve*, & le *Port Royal*, aujourd'hui *Annapolis Royale*. Je les ai tirés des Manuscrits de notre Dépôt, où l'on sçait qu'il y en a de toutes les parties de l'Univers, & à plus fortes raisons de celles, que nous avons possedées.

Avant que de quitter l'Acadie, jettons les yeux sur la Carte Angloise de Popple, je trouve qu'elle marque assez bien les latitudes & la longueur de cette Peninsule, quoiqu'elle mette le Cap de Camceau 20. minutes trop Nord. Mais il n'y a rien d'exact sur la figure des Ports, ni sur le contour particulier de la Côte. A l'égard de l'intérieur du Pays, il n'en est pas question sur cette Carte. Le cours des Rivieres, & les Lacs, qui font les communications des divers Cantons de cette presqu'Isle, n'y sont point marqués : elle a cela de commun avec toutes les Cartes, que je connois.

4°. Le cours du Fleuve Saint Laurent, & les Pays, qui en sont au Nord & au Sud, demanderoient une Dissertation beaucoup plus étenduë, que celle, qu'il m'est permis de faire ici. J'aurois même souhaité de pouvoir donner une Carte particuliere de ce fameux Fleuve, & de le faire connoître dans tout son cours, qui a plus de 250. lieuës, depuis sa sortie du Lac Ontario, jusqu'à son embouchure dans le Golphe de Saint Laurent, & dont la moitié est navigable pour de gros Vaisseaux, de faire voir la quantité prodigieuse d'Isles de toutes grandeurs, dont il est semé ; ses Ports & ses moüillages ; les dangers, qu'il faut éviter ; les Rivieres, qui s'y déchargent ; les Lacs, qu'il forme ; ses Rapides, ou Saults, & ses Porta-

ges ; en un mot, mille détails Géographiques aussi interessans, que curieux, & entierement ignorés. Mais pour exécuter un pareil projet, il auroit fallu multiplier les Cartes, & les faire d'une grandeur suffisante ; or cela ne convenoit pas à la nature de l'Ouvrage, pour lequel je devois travailler, & auroit jetté les Libraires dans une trop grande dépense, car mon projet ne se seroit pas borné au Fleuve de Saint Laurent. J'aurois fait la même chose pour le Fleuve Micissipi, dont j'aurois donné plus de 400. lieuës de cours, ce qui auroit entraîné le détail de diverses parties de la Louysiane, de la Nouvelle France, &c.

Quoique je dise que j'aurois pû entrer dans un plus grand détail, il ne faut pas croire, que j'aye rien négligé de ce qui peut contribuer à l'intelligence de l'Histoire, & à la satisfaction des Lecteurs, pour laquelle on voit que les Libraires n'ont rien épargné. Car comme dans ma Carte de la Partie Orientale du Canada, le Fleuve Saint Laurent devient un peu petit, j'ai fait des Cartes particulieres de certaines Parties, qui m'ont paru intéressantes. On trouvera une Carte de *l'Isle d'Orleans*, & d'un passage difficile, qui en est proche, qu'on appelle *la Traverse ;* une Carte contenant le Bassin de *Quebec* & ses environs, le Plan de la Ville de Quebec, une Carte de l'Isle de *Montreal* & des Isles voisines ; une Carte de la *Riviere de Richelieu* & du *Lac Champlain*, enfin une Carte du Cours du *Saguenay* depuis *Checoutimi*, jusqu'à son embouchure dans le Fleuve de Saint Laurent. Ce sont des morceaux de détails, que je puis assûrer être curieux, & avoir quelque exactitude, les ayant travaillés sur de bons Mémoires.

Donnons quelques momens à l'examen de ce travail. Les Vaisseaux du Roy, qui font tous les ans la Campagne de Quebec, me fournissent les remarques nécessaires pour dresser une Carte du Fleuve depuis Quebec jusqu'à la Mer. J'ai des latitudes, des routes, des relevemens, des moüillages. Les Pilotes les plus habiles & les plus pratiques, avec lesquels je suis en relation, m'ont communiqué leurs observations. Voilà mes matériaux, & les sources, où j'ai puisé.

Que l'on compare à présent la figure de mon Fleuve, avec celle, que Popple lui donne dans sa Carte, on sera surpris de la difference, qui se trouve entre nous. Par exemple, la largeur du Fleuve devant *Matane* est d'environ 12. lieuës, la Carte Angloise la fait de 28. Elle place les sept Isles au Nord

Nord de Matane, elles en ſont au Nord-Eſt.

Tout le reſte du Fleuve eſt auſſi défectueux; près de la moitié des Iſles n'y ſont pas marquées, & celles, qu'on y trouve, ne ſont, ni dans leurs proportions, ni dans leur vrai giſement. La plûpart des Rivieres y ſont oubliées, les autres y ſont jettées au hazard, & ſans aucune préciſion géographique: en voici la preuve.

Qu'on regarde ſur ma Carte ce grand nombre de Lacs & de Rivieres, qui ſont entre la Riviere du Saguenay, & le Lac des Miſtaſſins; elles ont toutes des noms. On trouvera plus de 80. Lacs, dont la plûpart ont 5. & 6. lieuës de tour, & pluſieurs bien davantage: ils ont auſſi preſque tous des noms, ou Sauvages, ou François. Rien de tout cela dans la Carte Angloiſe, ni dans aucune autre. Le Lac des *Miſtaſſins* y eſt marqué, mais il y eſt mal; ſur ma Carte on voit qu'il forme trois Lacs différens, qui ſe communiquent par des Détroits, & chaque Lac a ſon nom. Le plus grand eſt le Lac des Miſtaſſins, le ſecond le Lac *Albanel*, & le plus petit le Lac *Dauphin.*

Au Nord & à l'Oueſt du Lac de *S. Jean*, il y a des Rivieres remarquables, & ſingulieres par le nombre de leurs chutes, & pluſieurs Lacs, dont la Carte Angloiſe ne donne pas la moindre connoiſſance.

Je ne crois pas devoir pouſſer plus loin l'Analyſe de la Carte de la Partie Orientale du Canada: ce qu'on vient de voir ſuffit pour faire connoître les recherches, que j'ai été obligé de faire; le travail, qui en a réſulté; & le dégré de confiance, qu'on y peut avoir: je dis le degré de confiance, car il s'en faut bien, que ma Carte ſoit au point, où je ſouhaiterois: les connoiſſances ſuffiſantes m'ont manqué dans quantité d'endroits: mais je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de faire mieux, quant à préſent. Ainſi il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur les longitudes.

L'Obſervation Aſtronomique de Baſton, & celle de Quebec, ſont les points fixes, auſquels je me ſuis aſſujetti. J'aurois fort ſouhaité d'avoir une bonne Obſervation à l'Iſle de Terre-Neuve, ou à l'Iſle Royale. On ſent de quelle importance elle ſeroit pour fixer la longitude de ces Parties, de façon, qu'on ne pût y rien oppoſer.

Je ſçai que quelques Géographes, & ſur-tout les Anglois,

prétendent, que Quebec eſt plus Occidental, que Baſton, d'environ 40. ou 45. minutes : mais je ne vois pas ſur quel fondement.

J'ai examiné l'Obſervation de l'éclypſe de Lune, faite à Quebec par M. Deshayes, ſur laquelle la longitude de cette Place a été déterminée 72. degrés 13. minutes, plus Occidentale que Paris ; & je l'ai comparée avec celle de Baſton, qui eſt de 72. degrés 55. minutes. J'ai trouvé que cette différence s'accordoit fort bien avec celle, qui réſultoit des Remarques des Voyageurs, avec les routes, que nous avons de Quebec à Baſton ; & enfin avec la diſcuſſion géographique la plus exacte, qu'on puiſſe faire aujourd'hui. Monſieur Delille, dans ſa Carte de l'Amerique de 1722, a ſuivi ces longitudes. Malgré cela, je ſuis prêt d'abandonner mon ſentiment, & de me rendre à toute autre longitude pour Quebec, dès qu'elle me paroîtra prouvée. A l'égard de la longitude de Baſton, elle eſt univerſellement reçûë.

Il eſt bon de remarquer que, partant de Baſton, & ſuivant les Côtes d'Acadie & de Terre-Neuve, juſqu'au Cap de Raſe, les routes & les diſtances tirées des Journaux des meilleurs Navigateurs, déterminent ce Cap par les 53. degrés 10. minutes à l'Occident du Meridien de Paris, tandis que la Carte Angloiſe de Popple le met par les 56. degrés à l'Occident du Meridien de Londres, ce qui revient au 58e. degré 25. minutes de celui de Paris. C'eſt une différence en longitude de 5. degrés 15. minutes.

Ce n'eſt pas là le ſeul endroit, où l'on trouvera des différences conſidérables en longitude, entre la Carte Angloiſe & la mienne ; en voici une bien plus forte encore.

Entre Quebec & le Fort de *Rupert*, qui eſt dans la Partie Orientale du fond de la Baye d'Hudſon, je n'ai trouvé qu'environ 6. degrés de différence en longitude ; la Carte de Popple en marque 14. J'avouë, que cette prodigieuſe différence me ſurprend : je voudrois ſçavoir ſur quels Mémoires il a travaillé, & ce qui peut l'avoir jetté dans une pareille erreur.

Je puis aſſûrer, que j'ai diſcuté cette Partie avec toute l'attention, dont je ſuis capable. Tous mes Manuſcrits *(a)* s'ac-

(*a*) J'ai les Remarques de Louis Joliet, qui a fait le voyage de Tadouſſac à la Baye d'Hudſon en 1678. par le Lac des Miſtaſſins & la Riviere de *Rupert*, & qui a dreſſé une Carte de ſa route.

J'ai le voyage de Pierre Allemand, qui

cordent à ne donner que 6. à 7. degrés entre Quebec & le fond de la Baye d'Hudſon. Le ſieur Franquelin, Géographe du Roy, qui a paſſé ſa vie dans le Canada, qui a parcouru pluſieurs Parties de ce grand Pays, & qui a vêcu & converſé avec ceux, qui en faiſoient les découvertes; dans ſes Mémoires & dans les Cartes, qu'il envoyoit aux Miniſtres, n'a jamais mis que 6. degrés de longitude entre Quebec & la Baye d'Hudſon: d'où il réſulte, que le Fort de Rupert eſt au plus par les 78. degrés 20. ou 30. minutes de longitude Occidentale; au lieu que la Carte Angloiſe le met par 87. degrés 30. minutes.

La Baye d'Hudſon eſt aſſez conſiderable, pour meriter d'être connuë; & comme on n'en a point de Cartes exactes, j'en donne ici une, que j'ai dreſſée ſur les Mémoires & les Journaux de pluſieurs Navigateurs: & pour rendre plus ſenſibles toutes les Iſles, qui ſont au fond de cette Baye, j'en ai fait une petite Carte particuliere.

Je ne ferai point l'Analyſe de cette Partie; je remarquerai ſeulement, que la Partie Occidentale de cette Baye depuis le 60me. degré de latitude en allant vers le Nord, a été juſqu'ici inconnuë: on croyoit même qu'il pouvoit y avoir un paſſage par-là, pour aller dans la Mer du Sud. Les dernieres découvertes des Anglois ont éclairci ce point de Géographie, ainſi qu'on le peut voir ſur ma Carte. C'eſt ſur le Journal & la Carte du Pilote Midleton, qui a été chargé de cette découverte en 1741, & qui m'a été envoyée d'Angleterre, que j'ai travaillé.

Paſſons à la Partie Occidentale du Canada, je veux dire, à la Carte des Lacs. On ſera peut-être ſurpris de me voir avancer que je n'ai pu tirer aucun ſecours de nos Géographes les plus habiles; ni des ſieurs Sanſon, ni du P. Coronelli, ni du ſieur Delille, tous Géographes du premier ordre, & à qui nous ſommes redevables des meilleures Cartes, que nous avons aujourd'hui. Ils ne m'ont rien fourni dans leurs Ouvrages, dont j'aye pû faire ici le moindre uſage. Pour en être convaincu, il ne faut que jetter les yeux ſur ma Carte, & la comparer avec ce que chacun d'eux a donné ſur cette Partie.

a fait la route par les terres de Quebec à la Baye d'Hudſon, & qui en a envoyé la Carte à M. de Seignelay en 1688. Ce même Voyageur a fait auſſi deux autres Voyages de Quebec à la Baye d'Hudſon par Mer.

Quoique je n'aye pas envie de faire une Analyse particuliere de cette Carte, je crois devoir m'y arrêter quelques instans pour la satisfaction de ceux, qui aiment la Géographie, & me justifier en quelque façon de n'avoir pas suivi d'aussi grands Maîtres, qui avoient bien plus d'acquit que moi, en ce genre d'étude.

Rien de plus commun & de plus facile, que de faire des Cartes; rien de si difficile, que d'en faire de passables. Un bon Géographe est d'autant plus rare, qu'il faut que la nature & l'art se réunissent pour le former. Il doit tenir de la premiere la mémoire, l'amour pour le travail, la patience, & un esprit d'ordre & d'arrangement; de l'autre des connoissances suffisantes dans la Géométrie & dans l'Astronomie, après lesquelles viennent l'étude longue & sterile des Voyageurs, la discussion critique de leurs Relations & de leurs Journaux, sources continuelles d'incertitudes & d'erreurs, que souvent le travail le plus assidu ne sçauroit vaincre: joignez à cela quelque intelligence des Langues Etrangeres.

Est-il aisé de réunir toutes ces Parties, sans lesquelles cependant on ne peut guere se flatter de réussir? On doit donc quelque indulgence aux fautes, qui échapent à ceux, qui se livrent à cette Science; & je sçais que j'en ai plus de besoin qu'un autre.

Revenons à ma Carte des Lacs. J'ai tiré du Journal du R.P. de Charlevoix, la plus grande partie de ce qu'on y trouvera de bon. Cet Historien Voyageur a traversé dans toutes leurs longueurs le Lac *Ontario*, le Lac *Erié*, le Lac *Huron* & le Lac *Michigan*. Par-tout la Boussole à la main, il a relevé les principaux gisemens de pointe en pointe; toutes les fois, que le tems lui a permis, il a observé la hauteur du Pole, il a estimé avec le plus de précision, qu'il étoit possible, les distances d'un lieu à un autre; enfin il n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit servir à la connoissance de ce Pays.

Qu'on ne soit donc point surpris de voir que je fais courir le Lac Ontario Est & Ouest, tandis que la Carte de la Louysiane de M. Delille le fait courir Est Nord-Est & Ouest Sud-Ouest; & la Carte de Popple, Nord-Est & Sud-Ouest. Cette derniere marque le Fort de *Catarocoui* à l'entrée du Lac *Ontario*, près d'un degré trop Septentrionnal.

On trouvera sur ma Carte seize Rivieres, qui se déchar-

gent dans l'étenduë de la Côte méridionnale du Lac Ontario, parmi lesquelles il y en a une, qu'on prétend avoir cent lieuës de cours, & dont il n'y a pas la moindre trace sur la Carte Angloise, ni sur celle de M. Delille.

J'ai travaillé avec le même soin le Lac Erié & le Lac Huron : cependant la Côte du Sud du premier, & celle du Nord du second, ne me paroissent pas trop bien connuës, & je ne suis point content de ce que j'en ai donné : mais il ne m'a pas été possible de faire mieux.

Au Sud du Lac Erié, j'ai marqué quatre Rivieres, qui n'en sont éloignées, que d'une lieuë ou deux, par lesquelles on peut descendre dans l'*Ohio*, ou *la belle Riviere :* il n'y a point de Cartes, où elles soient marquées. J'ai changé aussi le cours de l'Ohio & de la Riviere *Ouabache*. Je dois ces connoissances aux Manuscrits du Dépôt, parmi lesquels il y en a quelques-uns de M. de la Sale, que l'on sçait avoir traversé plusieurs fois ces Cantons : & ceux, qui me manquoient, m'ont été communiqués par M. le Baillif, Auditeur des Comptes, arriere-Neveu de ce fameux Voyageur, qui a sacrifié son bien & sa vie pour la découverte de la Louysiane.

Le Poste de Michillimakinac & le Détroit du Sault Sainte Marie, qui fait la communication du Lac Huron avec le Lac Supérieur, m'a paru curieux, & entierement ignoré des Géographes. Cela m'a engagé d'en faire une petite Carte particuliere, celle des Lacs n'étant pas en assez grand point, pour rendre ces détails géographiques bien sensibles.

Le Lac Michigan est assujetti aux Observations de latitude, qui ont été faites à l'entrée *du Détroit*, qui fait sa jonction avec le Lac Huron, & auprès de la Riviere de Saint Joseph, ce qui détermine sa longueur du Nord au Sud. J'ai des Remarques sur le gisement de la Côte Orientale, & sur les Rivieres, qui s'y déchargent ; & ce sont les fruits du voyage de notre Auteur, aussi-bien que les latitudes ; de sorte que j'ai fait courir cette Côte au Sud Sud-Est : au lieu que la Carte de M. Delille l'a fait courir au Sud Sud-Ouest, d'où il résulte plus de 60. lieuës de distance entre le Lac Erié & le Lac Michigan, tandis qu'il ne peut y avoir qu'environ 45. lieuës.

Je remarquerai ici, que dans le Journal, page 312. en parlant de la Côte Orientale du Lac Michigan, on trouve : *Je traversai une Baye, qui a trente lieuës de profondeur ;* il faut

lire trois lieuës. L'inſpection de la Carte fera ſentir la néceſſité de la correction (*a*).

Le cours de la Riviere de *S. Joſeph*, les ſources du *Theakiki*, & celles de la Riviere Ouabache, ne ſont pas bien dans la Carte de M. Delille : j'ai changé tout cela, & je ſuis en état de rendre compte de ces changemens. Je ne dis rien ici de la Carte Angloiſe, qui dans toute cette Partie n'eſt qu'une copie un peu défigurée de celle de M. Delille.

Le Lac Superieur, le plus grand & le plus conſidérable de ceux, que nous connoiſſons dans l'Amérique, n'eſt pas bien ſur toutes les Cartes, & l'on peut voir du premier coup d'œil, combien j'y ai fait de changemens. Les Mémoires particuliers, qui ſont au Dépôt, m'ont donné les moyens de le repréſenter un peu plus fidelement, qu'on ne l'a vû juſqu'à préſent. Cependant je crois, qu'il faut attendre encore d'autres éclairciſſemens, car toutes les Parties ne m'en paroiſſent pas également conſtatées ; mais c'eſt toujours beaucoup pour la Géographie de ces Pays-là, que de commencer à ſe développer. Il eſt inutile de remarquer, que les François ſont les ſeuls, qui puiſſent donner des connoiſſances fideles de ces Lacs ; les noms des Iſles, qui y ſont répanduës, & des Rivieres, qui s'y déchargent, qui ſont les unes & les autres en grand nombre, font voir que ce n'eſt qu'à nos Voyageurs, & ſur-tout aux Miſſionnaires, qu'on eſt redevable de leurs découvertes.

Avant que de quitter la Carte des Lacs, il eſt bon d'obſerver, que j'ai donné plus de 21. dégrés de longitude depuis l'entrée du Lac Ontario juſqu'au fond du Lac Superieur ; je crois que c'eſt un peu trop : c'eſt le détail des routes & l'eſtime des Voyageurs, qui m'ont jetté ſi fort vers l'Oueſt. J'ai remarqué que dans tout le Canada les lieuës ſont très-petites, la difficulté des chemins en eſt ſans doute la cauſe : d'ailleurs le nombre de détours, qu'il faut faire en remontant une Riviere, ou en côtoyant un Lac, augmentent de beaucoup le chemin, ſans augmenter les diſtances. Ainſi il n'eſt point étonnant que le Géographe, qui a ſuivi ſes Itinéraires, ne ſe trouve trop d'étenduë, lorſqu'il veut rapporter ſa Carte au

(*a*) L'erreur eſt dans le mot de *profondeur*, au lieu duquel il faut dire de *circuit*; car l'Auteur ſçait très-bien, que s'il avoit été obligé de faire le tour de cette Baye, il lui auroit fallu faire trente lieuës. Il ſe peut faire auſſi, que la Baye ne ſuive pas toujours le même Rhumb de vent, & que de l'Orient elle tourne au Midi, & alors il n'y aura point d'erreur.

Ciel, c'eſt-à-dire, y marquer les latitudes & les longitudes. Le ſeul moyen d'y remédier, eſt d'avoir quelques Obſervations de latitudes & de longitudes. Ce ſont des Points fixes, dont la Géographie ne peut ſe paſſer, & ſa perfection dépendra toujours du nombre de ces ſortes d'Obſervations.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur la Carte de l'Amérique Septentrionnale, que j'ai miſe à la tête de cet Ouvrage. On auroit peut-être ſouhaité de trouver ici une grande Carte, où toutes les Parties euſſent été plus ſenſibles, & mieux développées; & j'aurois été bien plus ſatisfait, ſi j'avois pû la faire: mais on a vû les raiſons, qui m'ont forcé de me borner aux grandeurs convenables à un *in-quarto* & un *in-douze*. Il ne faut donc regarder cette Carte, que pour y voir la ſituation, que les diverſes Parties, que nous avons données ſéparément, ont entr'elles, le tout, qu'elles forment ſur le globe de la Terre, & leur rapport au Ciel. Cependant je puis dire que, quoiqu'à petit point, & par conſéquent peu ſuſceptible de ce détail, elle mérite quelque attention, tant par les choſes neuves, qui s'y trouvent, que par les corrections, qu'on a faites ſur les précédentes.

1°. Le Golphe du Mexique & les Iſles de l'Amérique y ſont aſſujettis à pluſieurs Obſervations ſûres de longitude & de latitude. Les Journaux des Navigateurs m'ont fourni le giſement des Côtes & des Iſles de proche en proche; de ſorte que je ſuis en état de prouver la juſteſſe de la plûpart des poſitions. Ainſi qu'on ne ſoit pas ſurpris de trouver cette Partie de ma Carte ſi différente de tout ce qui a paru, & ſur-tout de celle de M. Popple. Je n'ai point envie de faire la critique de cette derniere, je remarquerai ſeulement, qu'entre Carthagene & Portobelo, elle marque 6. degrés de longitude, & qu'il n'y en a que 4. & 10. minutes au plus. C'eſt aſſûrément une grande erreur en Géographie, que de mettre 120. lieuës d'un endroit à un autre, lorſqu'il n'y en a guere plus de 80. La Havane y eſt par les 83. degrés 10. minutes du Méridien de Londres, ce qui revient à 85. degrés, 35. minutes, du Méridien de Paris. L'Obſervation Aſtronomique, qui y a été faite, la détermine à 84. degrés, c'eſt un degré 35. minutes de différence. L'Iſle de S. Domingue n'a qu'environ 100. lieuës de longueur de l'Iſle à l'Oueſt, la Carte de Popple y met 130.

lieuës. Elle donne à l'Isle de Cuba 240. lieuës de la pointe de Mesy au Cap Saint Antoine, & il n'y en a que 200. au plus. La Vera-Cruz, au fond du Golphe du Mexique, est déterminée par Observation Astronomique à 100. degrés à l'Occident du Méridien de Paris. Cette Carte met la Vera-Cruz par les 101. degrés du Méridien de Londres, ce qui revient au 103. degrés 25. minutes, de celui de Paris. Enfin je ne finirois point, si je voulois relever toutes les erreurs, qui se sont glissées dans cette Carte sur le Golphe du Mexique, & les Isles de l'Amérique. Un de mes étonnemens, c'est qu'un de nos plus habiles Géographes se soit laissé prévenir en faveur de cette Carte, au point de publier une Copie de cette Partie, qu'il a prétendu rendre à l'usage des Navigateurs, où il a laissé subsister toutes les fautes mêmes les plus préjudiciables à la navigation, lesquelles, avec le moindre examen, ne pouvoient manquer de sauter aux yeux d'un Homme de l'art.

2°. La Louysiane & le cours du Fleuve Micissipi auroient merité un tout autre détail, que celui, qu'il m'a été possible de faire entrer dans une Carte générale ; & je m'y serois livré avec d'autant plus de plaisir, que j'ai beaucoup de matériaux à pouvoir mettre en œuvre : mais comme cela m'auroit jetté un peu loin, & auroit multiplié les Cartes, je me suis contenté de charger en quelques endroits ma Carte générale, de façon, qu'on y trouvât ce qui m'a paru de plus intéressant & de plus nécessaire à l'intelligence de l'Histoire. J'ai fait plus ; j'ai donné quelques morceaux particuliers, que j'ai cru devoir faire plaisir au Public. Par exemple, on trouvera une Carte d'une partie de la Côte de la Louysiane & de la Floride, depuis la Nouvelle Orleans jusqu'à *Saint Marc d'Apalache*, une petite Carte des embouchures du Micissipi, un Plan de *la Nouvelle Orleans*, & un de *la Baye de Pensacole*.

Les Observations Astronomiques, qui ont été faites à la Nouvelle Orleans & à l'Isle Dauphine, m'ont servi à placer la Côte de la Louysiane par sa véritable latitude & longitude. M. Baron nous a donné celle de la Nouvelle Orleans par 92. degrés 16. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris. Et la Société Royale de Londres nous donne celle de l'Isle Dauphine, de 90. degrés 25. minutes. Cette derniere est fort différente de celle, qui résultoit des Observations Astronomiques

miques, que le Pere Laval y avoit faites en 1720, & qui étoit de 103. degrés. Mais on a sçu depuis, que l'erreur venoit du dérangement de sa pendule, ce qu'il ignoroit alors; erreur, dont M. Delille s'apperçut par ses détails géographiques, & sur laquelle il donna un fort bon Mémoire, qui est inséré dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1726. Cependant M. Delille n'avoit point alors d'Observations immédiates, comme nous les avons aujourd'hui; & voilà pourquoi dans sa Carte de la Louysiane, qu'il a publiée en 1718. il a mis la Nouvelle Orleans par 94. degrés 15. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris, c'est-à-dire, 2. degrés trop à l'Occident. La Carte de Popple la met par 93. degrés 40. minutes, du Méridien de Londres, qui revient au 96. degré 5. minutes, du Méridien de Paris erreur bien plus considérable, & qui ne se peut excuser dans M. Popple, qui devoit avoir connoissance, en dressant sa Carte, des deux Observations Astronomiques, que nous venons de rapporter.

Je ne parlerai point du détail de la Côte depuis la Nouvelle Orleans jusqu'à Saint Marc d'Apalache, que j'ai tiré de nos meilleurs Navigateurs, & sur-tout du Journal du R. P. de Charlevoix: on verra que j'ai profité des Remarques, qu'il a eu occasion de faire sur plusieurs endroits de cette Côte, dont avant lui on n'avoit presque point de connoissance. Il nous fait connoître, par exemple, l'*Isle des Chiens*, à 10. lieuës de Saint Marc d'Apalache; & le passage, qui est entre la Terre ferme & cette Isle, laquelle a 9. à 10. au moins de longueur, ce qui n'est marqué sur aucunes Cartes.

J'aurois beaucoup de choses à dire sur ces vastes Contrées, qui sont à l'Orient & à l'Occident du Fleuve Micissipi; sur les Rivieres, qui les arrosent; les Nations, qui les habitent; les Voyageurs, qui les ont parcouruës; & la maniere, dont les Cartes nous les représentent. Mais cela demanderoit une Dissertation particuliere, & je suis obligé de finir celle-ci, qui n'est déja que trop longue: peut-être quelque jour aurai-je occasion de travailler sur cette Partie, & de m'étendre autant que le sujet me paroît l'exiger. Cependant avant que de finir, il faut nécessairement dire un mot sur les Pays, qui sont à l'Ouest & au Nord de nos Lacs du Canada, dont la Géographie est très-imparfaite, pour ne pas dire entierement ignorée.

Il n'est pas douteux, selon moi, qu'à l'Occident du Ca-

nada, on ne trouve la Mer, qui ſépare cette Partie de l'Amérique de l'Aſie, que nous nommons *Mer de l'Oueſt*, mais qui eſt proprement la Mer du Sud; & j'ai lieu de croire qu'elle n'eſt pas éloignée de plus de 300. lieuës du Lac Supérieur. Il eſt même preſque certain qu'il y a une ſuite de Lacs & de Rivieres, par leſquelles on peut communiquer du Lac Supérieur avec cette Mer.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que l'on a raſſemblé diverſes conjectures, qui ſembloient prouver l'exiſtence & la découverte d'une Mer dans cette Partie: il ne faut que voir ce que dit Gomara (liv. 6. chap. 18.) des Eſpagnols, qui virent la Mer, quand ils furent à *Quivira*, & qui apperçurent même des Vaiſſeaux ſur la Côte. Jean de Laët, (chap. du Nouveau Mexique) parlant du voyage de Vaſq Coronat, dit que les Habitans de *Cibola*, qui ſont un peu à l'Occident du Nouveau Mexique, vont querir des cuirs de Bœufs à huit journées de chez eux du côté du Nord; & Ramuſio, (tom. 3. pag. 359.) qui rapporte auſſi ce voyage, dit que les Plaines, dans leſquelles ils les vont querir, ſont du côté de la Mer. Witfliet, (dans ſa Deſcription du Nouveau Monde, au titre *Quivira* & *Anian*) marque une Mer au Nord de la Californie, & du Nouveau Mexique, ajoûtant que les Côtes de Quivira ne ſont connuës, qu'en quelques endroits, parce qu'elles ſont hors de toutes les routes des Navigateurs. Nicoloſi, dans ſon Hercule Sicilien, marque auſſi une Mer au Nord du Nouveau Mexique: j'ignore ſur quels Mémoires cet Auteur a travaillé, mais je ſçai qu'il a eu communication de ceux, que l'on envoye à la Congrégation de la Propagande. On peut encore voir ce que dit Purchas ſur cette Mer, (tome 3. de ſes navigations.) Joignez à ces diverſes Relations, celle du voyage de Martin d'Aguilard, & de l'entrée, qu'il découvrit au Nord de la Californie. De tout cela il me paroît, qu'on doit hardiment conclure l'exiſtence d'une Mer au Nord de la Californie & du Nouveau Mexique, & par conſéquent à l'Oueſt du Canada.

Je pourrois encore rapporter les connoiſſances, que nos Voyageurs François & des Miſſionnaires ont eu de cette Mer par leur Commerce avec les Sauvages; mais cela ſeroit trop long. Il ſuffit que l'on ſçache que c'eſt de quelques Mémoires particuliers, & qui ne ſont point encore publiés, que j'ai

tiré les noms & les ſituations de ces Rivieres & de ces Lacs, que j'ai marqués à l'Oueſt du Lac Superieur, & ſur leſquels j'attends des éclairciſſemens. A l'égard du *Lac des Aſſiniboils* & de celui des *Criſtinaux*, les Relations, que l'on en a, ſont très-incertaines, pour ne pas dire fabuleuſes : & il me paroît, que c'eſt auſſi le ſentiment du Révérend Pere de Charlevoix, page 184. de ſon Journal, où il parle du Pays des Aſſiniboils. Cependant je n'ai pas laiſſé de les marquer, les ayant trouvés ſur une Carte manuſcrite du Sieur Franquelin, dont j'ai parlé ci-devant, & qui devoit connoître ces Parties, mieux que perſonne. Ainſi l'on y ajoûtera telle foi, que l'on jugera à propos (*a*).

(*a*) L'Auteur de l'Hiſtoire & du Journal a de bonnes raiſons de croire que ce n'eſt point par cette route, que l'on ira plus ſûrement & plus promptement à la Mer, dont il s'agit. Il s'en eſt expliqué en pluſieurs endroits de ſon Journal, & il apporte de bonnes preuves de ce qu'il avance.

TABLE DES SOMMAIRES.

TABLE DES SOMMAIRES

POUR LE TROISIE'ME VOLUME.

DISSERTATION PRELIMINAIRE Sur l'Origine des Ameriquains.

SENTIMENS de plusieurs sçavans Auteurs, qui ont traité plus au long cette Question. Ce que Jean de Laet pense de celui du Pere de Acosta, de ceux de Lescarbot, de Breverood, & de Grotius. Ses démêlés avec ce Dernier. Son sentiment particulier. Ce qu'il dit de celui de Moraez. Sentiment de George de Hornn. A quoi se doit réduire la Question proposée, & comment on peut y répondre.

JOURNAL D'UN VOYAGE dans l'Amerique Septentrionale.

LETTRE PREMIERE.

VOYAGE de Paris à Rochefort. Danger, que courut l'Auteur sur la Loire.

LETTRE II.

LETTRE III.

LETTRE IV.

LETTRE V.

Difference du Castor du Canada, & de celui de l'Europe. Du poil du Castor. Description anatomique de cet Amphibie. Du Castoreum. *Du Castor gras, & du Castor sec. Differens usages du poil de Castor. Industrie & travaux du Castor, sa prévoyance. Des Castors Terriers. De la Chasse du Castor. Quelques particularitez sur cet Animal. Du Rat musqué.*

LETTRE VI.

Maniere de courir la poste en Traîne. Des Seigneuries du Canada. Du droit de Patronnage. Le Commerce permis aux Gentils-Hommes. Situation de Beckancourt. D'où étoit venu le nom de Riviere puante *à la Riviere de Beckancourt. Du Village des Abénaquis de Beckancourt. Situation de la Ville* des Trois Rivieres. *Du Lac de* S. Pierre. *Description de la Ville des Trois Rivieres. Origine de son Etablissement. Du Cap de la Magdeleine. De la Chasse de l'Ours. L'Ours passe six mois sans manger & sans boire. Maniere, dont on chasse cet Animal. Cérémonie ridicule, qui se pratique, quand on a tué un Ours. Réception, qu'on fait aux Chasseurs à leur retour, quelques particularitez sur les Ours. Des Chiens de chasse.*

LETTRE VII.

Des Isles de Richelieu *& de* S. François. *Du Village des Abenaquis de S. François. Du Suc d'Erable, du Fort de de Richelieu. Autres Forts dans les Paroisses. Belles actions d'une Dame & d'une Demoiselle Canadiennes. De l'Elan, ou de l'Orignal. En quel tems il faut le chasser. Diverses manieres de le chasser. Comment le Carcajou lui donne la chasse. Du Cerf & du Caribou. De la chasse du Bœuf. Description du Bœuf Sauvage, & du Bœuf musqué. Du Chevreuil. Du Loup Servier, & du Renard. De ce qu'on appelle la menuë Pelleterie.*

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

De la Bourgade Iroquoise du Sault saint Louis. Ferveur de ses premiers Habitans. Des Habitans de Terre-Neuve. Des Eskimaux. Des Peuples des Environs du Port Nelson. Etenduë de la Nouvelle France. Des Sioux. Des Assiniboils. Du Lac des Assiniboils. Des Peuples de la Langue Algonquine. Des Nations Abénaquises. Des Algonquins inférieurs. Des Sauvages du Nord. Des Algonquins. Des Outaouais. Des Poutcouatamis, & des autres Sauvages des environs de la Baye. Des Outagamis, des Mascoutins, & des Kicapous. Des Miamis & des Illinois. Des Peuples de la Langue Huronne.

LETTRE XII.

Des Rapides du Fleuve saint Laurent. Réflexions sur Catarocoui*, & sur le chemin, qu'on prend pour y aller. Description des Canots d'écorce. Du Lac de saint François. De l'Isle* Tonihata. *Description du Fort de Catarocoui. Caractere de la Langue Huronne. Caractere de la Langue Algonquine. En quoi different les Peuples de ces deux Langues. Origine de la Guerre, que les Algonquins & les Hurons ont eu à soutenir contre les Iroquois. Les suites de cette Guerre.*

LETTRE XIII.

Route de Catarocouy à l'Anse de la Famine. *Description du Pays. Des Vignes du Canada. Description de l'Anse de la Famine. Du flux & du reflux des Lacs. Pourquoi en Canada les Arbres n'ont point encore de feüilles au mois de May. Maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages. De leur Dieu de la Guerre. De la déclaration de Guerre. Digression sur la Porcelaine du Canada. Des Bracelets & des Coliers de Porcelaine. De leur usage. Du Calumet, de son usage & de son origine.*

LETTRE XIV.

LETTRE XV.

LETTRE XVI.

doption d'un Captif. De ceux, qui ſont deſtinés au feu. Principes de la barbarie, qu'on exerce envers eux. Courage d'un Capitaine Iroquois brûlé par les Hurons. Habileté des Sauvages dans leurs négociations.

LETTRE XVII.

DESCRIPTION *du Lac* Erié. *De la Côte Septentrionale de ce Lac. Agrémens de ces Voyages. Des Cédres blancs & rouges. Arrivée au* Détroit, *de la nature du Pays. Des Sauvages établis auprès du Fort du Détroit. Conſeil de trois Nations chez le Commandant du Détroit. Quel en fut le réſultat. En quelle diſpoſition l'Auteur trouve les Hurons du Détroit. Réception, que lui font les Pouteouatamis. Du Jeu* du Plat, *ou* des Oſſelets. *Uſage ſuperſtitieux de ce Jeu pour la guériſon des Malades. De l'herbe à la Puce, & de ſes effets. Des Citrons du Détroit.*

LETTRE XVIII.

POURQUOI les Sauvages ſont plus aiſés à convertir, que les Nations policées. Idée générale de leur Gouvernement. Diviſion des Nations en Tribus. Obſervation ſur les noms des Chefs. De la ſucceſſion & de l'élection des Chefs. De leurs pouvoirs. Des Aſſiſtans, ou Conſeillers. Du Corps des Anciens. Des Chefs de Guerre. Pouvoir des Femmes dans quelques Nations. Sageſſe des Conſeils. Des Orateurs. Des intérêts de ces Peuples. Politique des Iroquois. Du gouvernement des Villages. Ses défauts. Principes de ces défauts. De quelle maniere les Hurons puniſſent l'Aſſaſſinat. Punition des Magiciens. Réglement pour les choſes trouvées. Trait ſingulier à cette occaſion. Combien les Sauvages ſont ſenſibles au point d'honneur.

LETTRE XIX.

LETTRE XX.

LETTRE. XXI.

qualités du cœur. Du peu de naturel des Enfans pour leurs Parents. Societés particulieres de deux Sauvages. De la couleur de ces Peuples. Pourquoi ils n'ont point de poil sur le corps.

LETTRE XXII.

DANGER de la navigation du Lac Michigan. *Observation sur les Rivieres, qui s'y déchargent du côté de l'Orient. Riviere* du Pere Marquette. *Aventure arrivée à l'Auteur dans la Riviere de Saint Joseph. Du Gin-Seng du Canada. Du Févier & du Sassafras. Secret des Sauvages sur les Simples & sur les Mines de leur Pays. Du Jeu des Pailles. Autres Jeux. Suites funestes de l'yvrognerie. Bonheur des Sauvages. Mépris, qu'ils font de notre maniere de vivre. Du soin, que les Meres prennent de leurs Enfans. Figures ridicules, que quelques-unes leur donnent.*

LETTRE XXIII.

CE qui fortifie les Sauvages, & les rend si bien-faits. Leurs premiers exercices, & leur émulation entr'eux. A quoi se réduit l'éducation, qu'on leur donne. Leurs passions. Leur habillement. Comment & pourquoi ils se peignent & se picquent le corps & le visage. Ornemens des Hommes : ornemens des Femmes, leurs occupations. De la culture des Terres. Des semences & des recoltes. Des différens grains & légumes, que les Sauvages cultivent, de leur façon de les accommoder, de leurs autres vivres. Ouvrages des Hommes & des Femmes. De leurs outils. Forme de leurs Villages. Leur maniere de se fortifier. De leurs hyvernemens, & de ce qu'ils y ont à souffrir. Leur malpropreté. Incommodité de l'Eté. Portrait en racourci des Sauvages.

LETTRE XXIV.

DES Traditions des Sauvages. Origine des Hommes selon eux. Ce qu'ils entendent par les Esprits. Des bons & des mauvais Génies. Dispositions requises pour avoir un Génie tuté-

LETTRE XXV.

LETTRE XXVI.

LETTRE XXVII.

lugubre des Illinois. Des Perroquets de la Louysiane. Du Village de Pimiteouy. L'Auteur se trouve entre quatre Partis ennemis. Son embarras. Histoire singuliere du Chef de Pimiteouy. Maniere, dont les Illinois pleurent les Morts. Attentions du Chef pour la sûreté de l'Auteur, qui baptise sa Fille.

LETTRE XXVIII.

INDUSTRIE des Sauvages pour surprendre leurs Ennemis. Cours de la Riviere des Illinois. Son entrée dans le Micissipi. Village des Tamarouas. Des Mines de la Riviere Marameg. *Description des* Kaskaskias. *Arbres Fruitiers de la Louysiane. Differens Peuples établis sur le Missouri & aux environs. Description du Micissipi au-dessus des Illinois. Differentes Tribus des Illinois. Tradition du Péché de la premiere Femme, & du déluge. Idées des Sauvages sur les Astres. Comment ils connoissent le Nord, quand le Ciel est couvert. Ce qu'ils pensent des Ecclipses & du Tonnerre. Leur maniere de diviser le tems.*

LETTRE XXIX.

UTILITÉ du Poste des Illinois. Froid extrême. Maniere de naviger sur le Micissipi. Pourquoi les Feuilles tombent si tôt & poussent si tard aux Arbres de la Louysiane. De la Riviere Ouabache. Mines de Fer. Chats sauvages. Noyers, & leurs Proprietés. Marques des Guerriers. Des Chicachas. *Riviere des Chicachas. Forêts de la Louysiane. Riviere des* Akansas. *Différentes Tribus de ces Sauvages. Concession de M. Law. Mortalité parmi les Akansas.*

LETTRE XXX.

DE la Riviere des Yasous. *Du Fort des François sur cette Riviere. Des Caïmans. Concession mal placée. Goufre, Carriere. Description du Pays des* Natchez. *Succès du Tabac dans ce Canton. Cotton, Indigo. Description du grand Village & du Temple des Natchez. Particularités sur cette Nation. Du*

LETTRE XXXI.

LETTRE XXXII.

LETTRE XXXIII.

Bernard. *Les François y sont prévenus par les Espagnols. Départ du Biloxi. Observations sur cette Côte. Tempête & ses suites funestes : Du Lac de* Pontchartrain. *L'Auteur s'embarque sur l'Adour. Ce Navire mal gouverné. Difficulté de naviger sur le Micissipi en le descendant.*

LETTRE XXXIV.

L'ADOUR met à la Voile. Observation sur l'Eau du Micissipi. Description de la Côte Septentrionnale de l'Isle de Cuba. Mauvaise manœuvre faite sur l'Adour. Naufrage de ce Navire. Mesures de l'Equipage pour se sauver. Sauvages sur les Isles des Martyrs. *Ce qui se passe entr'eux & les François. Les Passagers entrent en défiance de l'Equipage. Plusieurs Passagers sauvés par un coup de la Providence. Embarras causés par les Sauvages. Qui étoient ces Sauvages. Dissension dans l'Equipage. Fermeté des Officiers. Un Navire Anglois tâche en vain de secourir l'Equipage. Description des Martyrs. Visite du Cacique des Sauvages. Autorité de ce Cacique. Il refuse des Guides pour aller à Saint Augustin. On délibere sur le parti, qu'on doit prendre : on se divise. Le plus grand nombre retourne au Biloxi. Désespoir des Matelots. Incommodités de cette Côte de la Floride : les vivres manquent. Deux sortes d'Huitres. Rencontre d'un Equipage Espagnol, qui avoit aussi fait naufrage. Danger d'être dégradé sans ressource. Arrivée à* Saint Marc d'Apalache. *Description du Pays. Départ de Saint Marc. Marées du côté de* Pensacole. *Fausse allarme. Arrivée à* Saint Joseph. *Description de ce Poste. Politesses du Gouverneur Espagnol. Départ de Saint Joseph. Description de la Côte. Canal & Isle de* Sainte Rose. *Arrivée à Pensacole. Etat de ce Poste. Arrivée au Biloxi.*

LETTRE XXXV.

PENSACOLE rendu aux Espagnols. Ordre de transporter le Quartier Général à la Nouvelle Orleans. Interlope Anglois au Biloxi. Désertions fréquentes dans la Louysiane. Conspiration découverte. Les Anglois tâchent d'attirer à eux nos Alliés. Départ du Biloxi. Observations sur le chaud, & sur les hauteurs,

Fin de la Table des Sommaires.

JOURNAL

CARTE DE L'OCEAN OCC[illegible]

Que le R.P. de Charlevoix de la [illegible]





Humblot in. *A. Sculp.*

JOURNAL
D'UN VOYAGE
FAIT PAR ORDRE DU ROY
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONNALE;

OÙ L'ON TROUVERA LA DESCRIPTION Géographique, & l'Histoire Naturelle des Pays, que l'Auteur a parcourus, les Coûtumes, le Caractere, la Religion, les Mœurs, & les Traditions des Peuples, qui les habitent.

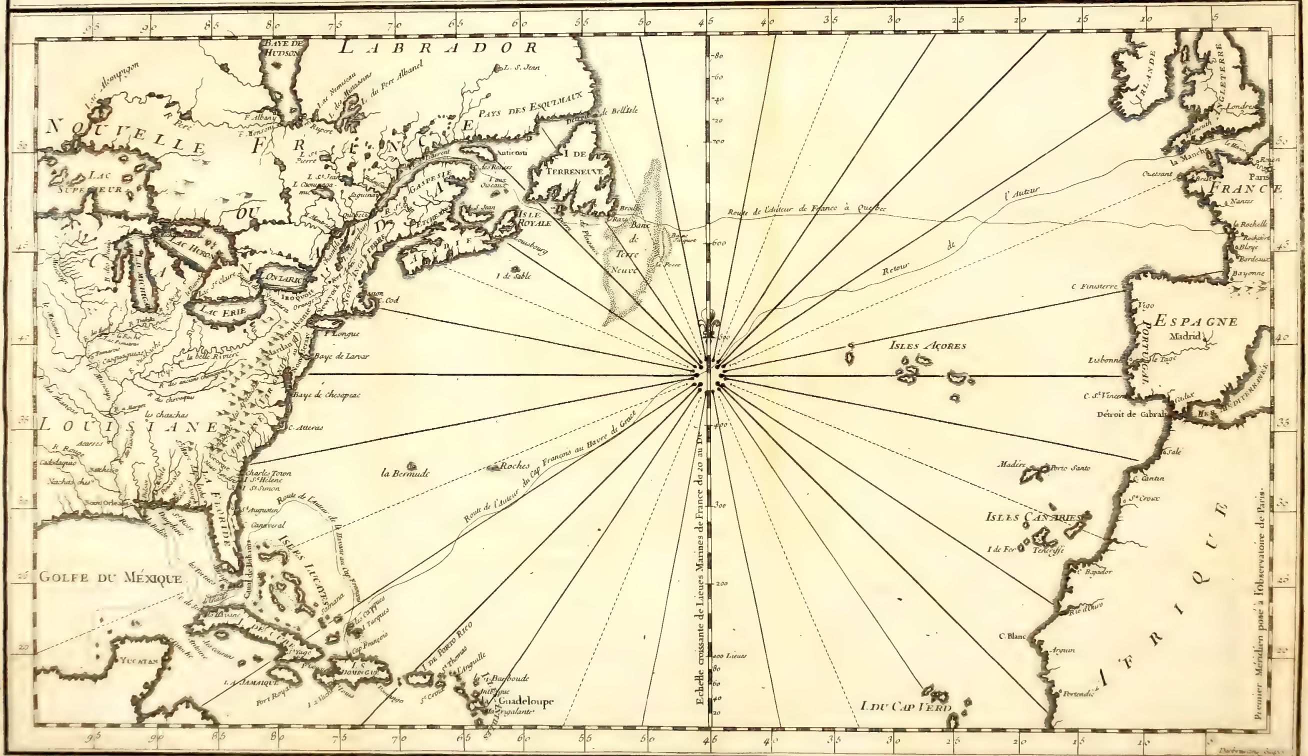
Addressé à M[de] la DUCHESSE DE LESDIGUIERES *(a)*.

DISSERTATION PRÉLIMINAIRE, SUR L'ORIGINE DES AMÉRIQUAINS.

APRE'S avoir lû presque tout ce qui a été écrit sur la maniere, dont l'Amérique a pu être peuplée, il me paroît qu'on est aussi peu avancé, qu'on pouvoit l'être, avant qu'on eût agité cette grande question. Cependant on feroit un juste Volume, si on vouloit seulement rapporter les differentes

(a) Gabrielle-Victoire de Rochechouart Mortemart, morte en 1741.

Carte de l'Ocean Occidental et Partie de l'Amérique Septentrionale Dressée pour l'intelligence du Journal du Voyage.
Que le R.P. de Charlevoix de la Compagnie de Jesus a fait en 1720. au Canada, à la Louisiane, & à St. Domingue.
Par N. Bellin Ingénieur de la Marine 1744.
Na. Les Routes dans les Terres sont marquées par des Points, & sur Mer par des Lignes.





Humblot in. A. Sculp.

JOURNAL D'UN VOYAGE FAIT PAR ORDRE DU ROY DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONNALE;

OÙ L'ON TROUVERA LA DESCRIPTION Géographique, & l'Histoire Naturelle des Pays, que l'Auteur a parcourus, les Coûtumes, le Caractere, la Religion, les Mœurs, & les Traditions des Peuples, qui les habitent.

Addressé à M[de] la DUCHESSE DE LESDIGUIERES (a).

DISSERTATION PRÉLIMINAIRE, SUR L'ORIGINE DES AMÉRIQUAINS.

APRE'S avoir lû presque tout ce qui a été écrit sur la maniere, dont l'Amérique a pu être peuplée, il me paroît qu'on est aussi peu avancé, qu'on pouvoit l'être, avant qu'on eût agité cette grande question. Cependant on feroit un juste Volume, si on vouloit seulement rapporter les differentes

(a) Gabrielle-Victoire de Rochechouart Mortemart, morte en 1741.

opinions des Sçavans ſur ce ſujet. Mais la plûpart ont tellement donné dans la chimére ; preſque tous ont appuyé leurs conjectures ſur des fondemens ſi ruineux, ou ont eu recours à des convenances de noms, de mœurs, de Coûtumes, de Religion & de langages, ſi frivoles, qu'il eſt, ce me ſemble, auſſi inutile de les réfuter, qu'impoſſible de les concilier.

Il n'eſt peut-être pas étonnant que les Premiers, qui ont traité cette matiere, ſe ſoient égarés dans une route, qui n'étoit pas frayée, & où ils marchoient ſans guide. Ma ſurpriſe eſt que ceux, qui ont le plus approfondi la choſe, & ont eu pour cela des ſecours, que n'avoient pas ceux, qui les ont précedés dans ce travail, ayent donné dans de plus grands travers encore : ils auroient pourtant pû les éviter, s'ils s'étoient attachés à un petit nombre de principes certains, que quelques-uns ont aſſez bien établis ; les conſéquences ſimples & naturelles, qu'on en doit tirer, ſuffiſoient à mon avis pour ſatisfaire & fixer la curioſité du Public, que le grand étalage d'une érudition mal placée, & qui ſouvent porte à faux, ne fait que rejetter dans ſes premieres incertitudes. C'eſt ce que je me flatte de rendre ſenſible par le peu, que j'en vais rapporter.

On fut ſans doute fort étonné dans notre Hemiſphere, lorſqu'on y apprit que l'on avoit découvert un Nouveau Monde dans l'autre, où juſques-là on n'avoit imaginé qu'une vaſte Mer, ſur laquelle on ne croyoit pas qu'il fût de la prudence de s'expoſer. Cependant, à peine Chriſtophe COLOMB y eut reconnu quelques Iſles, & ſurtout celle, qu'il nomma l'*Iſle Eſpagnole*, où il trouva des Mines d'Or, que lui-même ſe perſuada que cette Iſle étoit, tantôt l'*Ophir* de SALOMON, tantôt le *Zipangri*, ou le *Cipango* de Marc POL de Veniſe. VATABLE & Robert ESTIENNE ont cru auſſi que c'étoit dans l'Amérique, que Salomon envoyoit ſes Flottes chercher de l'or, & Colomb a cru voir des reſtes de ſes Fourneaux dans les Mines de *Cibao*, les plus belles & les plus abondantes de l'Iſle Eſpagnole, & peut-être de tout le Nouveau Monde.

ARIAS MONTANUS non-ſeulement a placé *Ophir* & *Parvaïm* dans le Nouveau Monde, mais il donne pour Fondateur à *Juktan*, Ville chimérique du Perou, JECTAN, Fils d'HEBER : à l'Empire même du Perou, & à celui du Mexique,

qu'il prétend être Ophir, un des Fils de Jectan, qui portoit ce nom. Il ajoûte qu'un autre Fils du même Patriarche, nommé dans l'Ecriture JOBAB, fut le Pere des Peuples de la Côte de *Paria;* que la Montagne Orientale *Sephar*, jusqu'où Moyse dit que les Enfans de Jectan s'avancerent, en partant de *Messa*, est la fameuse Chaîne des *Andes*, qui s'étend du Nord au Sud le long du Perou & du Chili. L'autorité de ce sçavant Interpréte de l'Ecriture a entraîné dans le même sentiment POSTEL, BECAN, POSSEVIN, GENEBRARD, & quantité d'autres. Enfin les Espagnols ont avancé qu'au tems de l'invasion de leur Pays par les Maures, une partie des Habitans se réfugia en Amérique. Ils prétendirent même au quinziéme siécle y retrouver des Provinces de leur Empire, que le malheur des tems leur avoit enlevées, & sur lesquelles ils avoient, disoient-ils, des droits incontestables. OVIEDO, un de leurs plus célébres Auteurs, n'a pas craint d'avancer que les *Antilles* sont les fameuses *Hespérides*, si vantées par les Poëtes, que Dieu, en les faisant passer sous la domination des Rois Catholiques, n'a fait que leur restituer ce qui leur avoit appartenu trois mil cent cinquante ans auparavant, du tems du Roy HESPERUS, de qui elles avoient reçu le nom, qu'elles portoient, & que Saint Jacques & Saint Paul y ont prêché l'Evangile : ce qu'il appuye de l'autorité de Saint Gregoire dans ses Morales. Si on ajoûte à cela ce que Platon a dit qu'au-de-là de son Isle *Atlantide*, il y avoit un très-grand nombre d'Isles, derriere ces Isles un très-vaste Continent, & derriere ce Continent la vraie Mer, il se trouvera que le N. Monde n'étoit rien moins que nouveau pour les Anciens. Et que deviendroit alors l'opinion de THEOPRYRASTE PARACELSE, qui a soûtenu que chaque Hemisphere avoit eu son Adam?

Postel, que j'ai déja cité, & qui s'est rendu fameux par ses opinions hasardées, a cru que toute l'Amérique Septentrionale avoit été peuplée par les Atlantides, Habitans de la Mauritanie, & il est le premier, qui ait séparé tellement les deux Amériques à l'Isthme de Panama, que les Habitans de l'une, selon lui, & ceux, qui l'ont suivi, n'ont rien de commun dans leur origine avec les Habitans de l'autre. Mais dans ce cas, j'aimerois mieux encore mettre, comme a fait BUDBECKS l'Atlantide dans le Nord, aussi bien que les Colonnes d'Hercules, & dire que c'est la Scandinavie, qui a peuplé l'Amé-

rique Septentrionnale, que d'y envoyer les Maures des Côtes d'Afrique. D'autre part, GOMARA & Jean de LERY font descendre tous les Amériquains des Cananéens chassés de la Terre promise par Josué: quelques-uns au contraire font passer par le Nord de l'Asie en Amerique les Israëlites, que SALMANAZAR emmena Captifs dans la Médie. Mais THEVET, qui croyoit comme eux que les Israëlites ont peuplé le N. Monde, conclut qu'ils se sont répandus par toute la Terre, de ce qu'on a trouvé dans une des Açorres une espece de Tombeau avec des caracteres Hébraïques. Cet Auteur n'étoit pas bien instruit du fait. Ce n'est pas un Tombeau, qu'on a trouvé dans l'Isle de *Corvo*, la plus Septentrionnale des Açorres, mais une Statue Equestre, montée sur un pied d'estal, où il y avoit des caracteres, qu'on n'a pu déchiffrer.

Augustin TORNIEL estimoit que c'étoit par le Japon, & par le Continent, qui étoit au Nord de cet Archipel, que les Descendans de Sem & de Japhet ont passé en Amérique, & de-là dans les Terres, qui sont au Sud du Détroit de *Magellan*. Un Sicilien, nommé MARINŒUS, sur ce qu'on publia de son tems qu'on avoit trouvé une Médaille d'Auguste dans une des Mines du Perou, ne douta point que les Romains n'eussent envoyé une Colonie dans ce Pays-là, comme s'il n'eût pas été plus naturel de croire que quelque Espagnol avoit laissé tomber cette Médaille, en visitant les Mines. Paul JOVE a rêvé que les Méxiquains étoient venus dans les Gaules, & fondoit cette opinion bisarre sur ce que l'un & l'autre Peuple sacrifioit des Hommes à ses Fausses Divinités. Mais si cette prétenduë ressemblance pouvoit faire une preuve, n'auroit-il pas mieux valu envoyer au Méxique des Gaulois, qu'on sçait avoir eu de tout tems beaucoup de goût pour les Voyages, & peuplé un très-grand nombre de Provinces de leurs Colonies?

Les Frisons ont aussi eu leurs Partisans au sujet de l'Origine des Amériquains. Suffridus PETRI & HAMCONIUS ont écrit que les premiers Habitans du Perou & du Chili étoient sortis de la Frise. Jacques CHARRON & Guillaume Postel font le même honneur aux Gaulois; Abraham MILIUS aux anciens Celtes; le Pere KIRKER aux Egyptiens; & Robert LE COMTE aux Phéniciens, chacun à l'exclusion de tous les autres. Je passe quantité d'autres opinions, beaucoup moins soûtenables encore, & qui sont toutes également fondées

sur de simples conjectures, dénuées de vraisemblance, pour venir à ceux, qui ont le plus creusé la matiere.

Le Premier est le P. Gregorio GARCIA, Dominiquain Espagnol, qui après avoir lontems travaillé dans les Missions du Perou & du Méxique, imprima en 1607 à Valence un Traité en Espagnol de *l'Origine des Indiens du Nouveau Monde;* où il rapporte & discute un très-grand nombre d'opinions diverses sur ce sujet. Il propose chaque opinion, comme on fait une Question en Philosophie: il nomme ses Auteurs & ses Partisans, il apporte leurs preuves, il répond aux objections, & ne décide point. Il y a joint les traditions des Peruviens, des Méxiquains, & des Insulaires d'*Haïti*, qui est l'Isle Espagnole, & qu'il avoit apprises sur les lieux mêmes. Il dit ensuite son sentiment, qui est que plusieurs Nations differentes ont contribué à peupler l'Amérique: il auroit pu s'en tenir là. Ce sentiment a quelque chose de plus, que de la vraisemblance, & il devoit, ce semble, lui suffire de l'appuyer, comme il fait, de quelques preuves tirées de la varieté des Langues, des Caracteres, des Coûtumes, & des Religions, qu'on a remarquée dans les differentes Contrées du Nouveau Monde. Mais il en admet un si grand nombre de celles, dont les Auteurs des autres opinions avoient fait usage, qu'il affoiblit la sienne, en voulant la fortifier. En 1729 Dom André Gonzalez de BARCIA fit réimprimer à Madrid l'Ouvrage de ce Religieux, considérablement augmenté; mais en y ajoûtant beaucoup d'érudition, il n'a pas mis ses Lecteurs plus en état de prendre leur parti.

Le Second est le Pere Joseph de ACOSTA, Jesuite Espagnol, qui a aussi passé une grande partie de sa vie dans l'Amérique, & duquel nous avons deux excellens Ouvrages; l'un en Castillan, intitulé: *Historia Natural y Moral de las Indias;* l'autre en Latin, sous ce titre: *De promulgando Evangelio apud Barbaros, sivè de procurandâ Indorum Salute.* Cet Auteur, dans le Premier Livre de son Histoire, après avoir rapporté le sentiment de PARMENIDE, d'ARISTOTE, & de PLINE, qui ne croyoient pas qu'il y eut des Hommes entre les deux Tropiques, ni qu'on eût jamais navigué à l'Occident de l'Afrique, plus loin que les Canaries, regarde la prétenduë Prophétie de Medée dans Seneque, comme une simple conjecture de ce Poëte, qui ne pouvant se persuader qu'il n'y eût point de

Terre au-delà de l'Ocean Occidental, & voyant que la navigation commençoit à se perfectionner, jugeoit qu'on ne seroit pas lontems sans faire de ce côté-là quelque découverte. Quant à ce que j'ai déja cité du Timée de Platon, cela paroît à l'Historien Espagnol une pure fiction, dans laquelle des Disciples de ce Philosophe, zelés pour sa gloire, s'efforçoient, pour sauver son honneur, de trouver quelque ingénieuse allégorie.

Au Chapitre seiziéme, le P. de Acosta commence à examiner par quelle voïe les premiers Habitans de l'Amérique ont pu passer dans ce grand Continent, & il rejette d'abord la voye directe & préméditée de la Mer, par la raison qu'aucun ancien Auteur n'a parlé de la Boussole. Il ne trouve pourtant point d'inconvénient à dire que des Bâtimens ont pû être jettés sur les Côtes de l'Amérique par quelque tempête, & sur cela il cite (*a*), comme un fait constant, la Fable du Pilote, qu'un vent forcé avoit poussé vers le Bresil, & qui laissa en mourant ses Memoires à Christophe Colomb. Il rapporte ensuite ce que Pline a écrit de quelques Indiens, qu'un mauvais tems avoit dégradés sur les côtes de la Germanie, & dont le Roi des Sueves fit present à Quintus Metellus Celer. Il ne trouve non plus rien que de croyable dans ce qui est rapporté sous le nom d'Aristote, qu'un Navire Carthaginois ayant été pris d'un Vent d'Est forcé, qui le porta fort loin à l'Occident, l'Equipage y découvrit des Terres, jusques-là inconnuës; & il conclut de ces faits, que selon toutes les apparences, l'Amérique a reçu par de semblables voyes une partie de ses Habitans: mais il ajoûte qu'il en a fallu nécessairement chercher une autre, pour peupler cette Partie du Monde, quand ce ne seroit que pour y transporter certains Animaux; qu'on ne peut pas raisonnablement supposer avoir été embarqués sur des Navires, ni avoir fait à la nâge de si grands Trajets.

Ce Passage, continuë le Pere de Acosta, ne peut être que par le Nord de l'Asie ou de l'Europe, ou par les Terres, qui sont au Sud du Détroit de Magellan, & de ces trois routes, n'y en eût-il qu'une de pratiquable, c'en est assez pour comprendre comment l'Amérique s'est peuplée peu à peu, sans avoir recours à la navigation, dont on ne voit nulle trace dans les Traditions des Amériquains. Pour fortifier ce rai-

(*a*) Chapitre XIX.

ſonnement, il obſerve que les Iſles, qui ſont trop éloignées du Continent, pour ſuppoſer qu'on puiſſe y aller dans les petits Bâtimens, dont ſe ſervent les Peuples du Nouveau Monde, telle qu'eſt la Vermude, ſe ſont trouvées déſertes; que la premiere fois, qu'on apperçut des Vaiſſeaux à la Côte du Perou, les Peruviens en témoignerent une ſurpriſe extrême, & que les Animaux, qui vraiſemblablement y ſont allés par Terre, ou en traverſant tout au plus de petits Détroits, comme les Tygres & les Lyons, étoient inconnus dans les Iſles de cet Hemiſphere, même les plus peuplées.

Dans le Chapitre XXII. il revient à l'Atlantide de Platon, & refute, peut-être un peu trop ſérieuſement, l'opinion de quelques-uns, qui ont voulu réaliſer cette chimere; car il ne balance pas à la traiter ainſi, & qui s'étoient mis dans la tête, que de cette Iſle prétenduë il n'y avoit qu'un très-court trajet en Amérique. Dans le Chapitre ſuivant, il rejette le ſentiment de ceux, qui s'autoriſant du Quatriéme Livre d'Eſdras, ont avancé que ce grand Pays a été peuplé par les Hébreux. Il leur objecte, 1°. que les Hébreux avoient des Caracteres, & qu'aucun Peuple Amériquain n'en connoiſſoit l'uſage: 2°. que ceux-ci ne faiſoient aucun cas de l'argent, & que ceux-là en ont toujours été fort avides: 3°. que les Deſcendans d'Abraham ont de tout tems été fort attachés à la Circonciſion, qui n'eſt pratiquée en aucun endroit de l'Amérique: 4°. qu'ils ont toujours conſervé avec un grand ſoin leur Langage, leurs Traditions, leurs Loix, leurs Cérémonies, qu'ils n'ont jamais ceſſé d'attendre un Meſſie; que depuis leur diſperſion dans toutes les Parties du Monde, ils ne ſe ſont relâchés en rien de toutes ces choſes, & qu'on n'a point de raiſon de croire qu'ils y euſſent plutôt renoncé en Amérique, où l'on n'en voit aucun veſtige, que par-tout ailleurs.

Dans le vintquatriéme Chapitre, il obſerve qu'il eſt beaucoup plus aiſé dans cette diſcuſſion de réfuter les ſyſtêmes des autres, que d'en établir un nouveau; que le défaut d'Ecriture & de Traditions certaines dans les Amériquains rend leur origine très-difficile à découvrir, & qu'on ne peut rien aſſûrer ſur cela ſans témerité: que tout ce qu'on y peut permettre à la conjecture, c'eſt que ce grand Continent s'eſt peuplé peu à peu par les voyes, dont nous avons fait mention: qu'il ne peut croire que ces tranſmigrations ſoient anciennes;

& que ſelon toutes les apparences, les Premiers, qui ont tenté ce Paſſage, ont été plutôt des Chaſſeurs, ou des Peuples errans, que des Hommes civiliſés; mais que quand bien même les premiers Colons du Nouveau Monde auroient été tels, il n'y auroit pas lieu de s'étonner que leurs Deſcendans euſſent dégéneré, & alteré la Religion & les Mœurs de leurs Ancêtres: que le manque de pluſieurs choſes ſuffiſoit pour leur faire perdre leurs anciens uſages, & que faute de ſecours pour ſe tranſmettre leurs Traditions d'âge en âge, ils ont dû les oublier inſenſiblement, ou les défigurer de maniere à les rendre tout à fait méconnoiſſables; que l'exemple de pluſieurs Peuples de l'Eſpagne & de l'Italie, qui ſemblent n'avoir de l'Homme, que la figure, donne à tout ceci un grand air de vraiſemblance: que le Déluge, dont les Amériquains ont conſervé le ſouvenir, ne lui paroît pas être celui, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, mais quelque inondation particuliere, dont de très-habiles Gens prétendent qu'il reſte dans l'Amérique des preuves certaines: enfin qu'on ne ſçauroit démontrer que les plus anciens monumens de l'Amérique ſoient antérieurs au treiziéme, ou au quatorziéme ſiécle, & qu'en remontant plus haut, on ne trouve que des Fables & des Contes ſi pueriles, qu'il n'eſt pas poſſible d'en tirer même une conjecture raiſonnable.

Jean de LAET, le troiſiéme Auteur, dont je dois rapporter le ſentiment, trouve qu'il y a bien du bon & du ſolide dans celui du Pere de Acoſta. Voici ce qu'il n'en approuve point. 1°. Il prétend que ce Jéſuite ſuppoſe mal à propos qu'on ne peut faire de longs trajets ſur Mer ſans le ſecours de l'Aiguille aimantée, puiſqu'abſolument parlant, on peut naviger en obſervant le cours des Aſtres: qu'il ſemble même ſe contredire en ſoûtenant que la Bouſſole eſt une invention récente, après avoir rapporté lui-même que l'uſage en étoit ancien au Moſambique dès le quinziéme ſiécle: qu'il avance ſans le prouver, que les Orientaux ne l'avoient pas, avant qu'elle eût été trouvée par les Occidentaux: qu'il falloit bien enfin qu'on pût s'en paſſer, ou qu'elle fut connuë dans les premiers tems, puiſque dans notre Hemiſphere même pluſieurs Iſles aſſez éloignées du Continent, ont été peuplées peu de tems après le Déluge.

2°. Qu'il donne pour des faits certains l'Hiſtoire du Pilote, dont

dont on a prétendu que les Memoires avoient appris la route du Nouveau Monde à Christophe Colomb, & celle des Indiens envoyés par le Roi des Sueves à Metellus Celer; qu'on sçait que les Espagnols n'ont publié la premiere, que par jalousie contre le Grand Homme, à qui ils avoient obligation de la possession de tant de riches Pays, mais qui avoit le malheur de n'être pas né en Espagne; & qu'ils n'ont donné cours à la seconde, que pour enlever aux Portugais la gloire d'avoir les Premiers ouvert un chemin aux Indes, en faisant le tour de l'Afrique: qu'il se trompe, s'il croit possible le passage des Terres Australes jusqu'au Détroit de Magellan, sans traverser la Mer; puisque la découverte du Détroit de le Maire en a fait voir l'impossibilité. Mais l'erreur du P. de Acosta, si c'en est une, étoit excusable, car lorsqu'il écrivoit, le Maire n'avoit point encore trouvé le Détroit, qui porte son nom.

3°. Qu'il fait peupler l'Amérique trop tard, & qu'il est contre toute apparence que ce vaste Continent, & quelques-unes des Isles, qui l'environnent, ayent eu un si grand nombre d'Habitans à la fin du quinziéme siecle, si on n'avoit commencé à les habiter, que depuis deux cent ans. Jean de Laët prétend qu'il n'y a aucune raison de juger que le Déluge, dont la tradition s'est conservée parmi les Amériquains, n'est pas le Déluge Universel, dont Moyse nous a décrit l'Histoire dans la Genese.

Outre le Jésuite Espagnol, trois autres Ecrivains; un François, un Anglois, & un Hollandois, qui ont traité le même sujet, ont passé par l'examen du docte Flamand. Ce sont LESCARBOT, BREVEROOD, & GROTIUS. Il ne connoissoit apparemment pas l'Ouvrage du P. Garcia, dont j'ai déja parlé, non plus que celui de Jean de SOLORZANO PEREYRA, Jurisconsulte Espagnol, qui a pour titre: *De Jure Indiarum*, dont le premier Volume, où l'Auteur rapporte toutes les opinions des Sçavans sur l'Origine des Amériquains, fut imprimé en 1629.

Quoiqu'il en soit, Marc Lescarbot, Avocat au Parlement de Paris, étoit un Homme d'esprit, & qui avoit de l'érudition, mais qui donnoit un peu dans le merveilleux. J'ai parlé de lui en plusieurs endroits de mon Histoire. En rapportant les diverses opinions sur la question presente, qui étoient en vogue de son tems, il rejette comme frivoles les applica-

tions, que l'on faisoit de quelques Prophéties à ce sujet, surtout de celle d'ABDIAS à la conversion des Indes Occidentales par le ministere des Espagnols & des François, les seules Nations, qui ayent véritablement entrepris ce grand œuvre; car les Portugais, qui ont converti le Bresil, peuvent être compris sous le nom d'Espagnols, & les Missionnaires des autres Nations de l'Europe, qui ont eu part à la Publication de l'Evangile dans le Nouveau Monde, n'y sont allés que sous la Banniere des Couronnes de France, d'Espagne & de Portugal. En effet Abdias n'a eu certainement en vûë que les Iduméens, & il n'y a pas un mot dans sa Prophétie, qui puisse, avec quelque sorte d'apparence, être appliqué à l'Amérique.

Lescarbot panche un peu plus vers le sentiment de ceux, qui ont transporté dans le Nouveau Monde les Cananéens chassés de la Terre promise par Josué. Il y trouve au moins quelque vraisemblance, en ce que ces Peuples, aussi-bien que les Amériquains, avoient la coûtume de faire sauter leurs Enfans par-dessus le feu, en invoquant leurs Idoles, & de manger la chair humaine. Il approuve ce que le Pere de Acosta dit des accidens, qui peuvent avoir fait aborder quelques Navires en Amérique, & du passage par le Nord de l'Europe & de l'Asie. Il croit que toutes les Parties du Continent se touchent, ou du moins que, s'il y a quelque Détroit à passer, comme celui de Magellan, qu'il supposoit séparer deux Continens, il se pourroit bien faire qu'ils n'eussent point arrêté les Animaux, qu'on trouve dans le Nouveau Monde, puisque Jacques CARTIER a vû un Ours de la grosseur d'une Vache, faire à la nâge un trajet de quatorze lieuës. Enfin il propose son sentiment propre, qu'il ne paroît pourtant donner, que comme une simple conjecture.

Est-il croyable, dit-il, que Noé, qui a vêcu trois cent cinquante ans après le Déluge, ait ignoré qu'au-delà de l'Océan Occidental il y a une grande partie du Monde; & s'il l'a connu, manquoit-il de moyens pour la peupler? Y avoit-il plus de difficulté à passer des Canaries aux Açorres, & des Açorres au Canada, ou des Isles du Cap-Verd au Bresil, que du Continent de l'Asie au Japon, ou à d'autres Isles encore plus éloignées? Il rapporte à ce sujet tout ce qu'on trouve dans les Anciens, sur-tout dans Elien & dans Platon, des vestiges, qui restoient, dit-il, encore de leur tems, de la connoissance

de l'Amérique. Il ne voit rien, qui empêche de dire que les Hesperides des Anciens sont les Antilles, & il explique la Fable du Dragon, qui, selon les Poëtes, en gardoit les Pommes d'or, des differens Détroits, qui serpentent autour de ces Isles, & que de fréquens naufrages ont pu faire regarder comme impratiquables. Il ajoûte à cela beaucoup d'autres observations géographiques, qui ne sont pas toutes fort éxactes, & que Jean de Laët réfute très-bien.

Ce Critique remarque aussi avec raison que, si les Cananéens sacrifioient leurs Enfans à leurs Idoles, on ne lit dans aucun endroit des Livres Saints qu'ils fussent Anthropophages. Il convient de la possibilité & de la vraisemblance du passage des Hommes & des Animaux par le Nord dans l'Amérique, & il avouë qu'il est aisé de comprendre comment des Hommes ainsi transplantés dans un Pays désert, & si éloigné, y sont devenus Sauvages & Barbares; mais il regarde comme un vrai Paradoxe, il trouve même du ridicule à imaginer que Noë ait jamais pensé à peupler ce grand Continent. Sa mauvaise humeur, excitée sans doute par quelques-unes des preuves de Lescarbot, qui véritablement ne sont pas de trop bon alloy, l'a empêché de voir ce qu'il peut y avoir de sensé dans cette conjecture. Il est assez ordinaire aux Sçavans d'en user de la sorte: comme si la verité & la vraisemblance cessoient d'être telles, parce qu'on mêle de mauvaises preuves parmi celles, dont on les appuye.

EDOUARD DE BREVEROOD, sçavant Anglois, après avoir réfuté le sentiment insoûtenable, qui fait descendre tous les Tartares des Israëlites, & montré que l'ignorance de la véritable étymologie du nom de *Tartares*, laquelle vient, non de l'Hebreu, ni du Syriaque, mais du Fleuve *Tartar*; veut que ce soit uniquement cette nombreuse Nation, qui ait peuplé le Nouveau Monde: & voici ses preuves. 1°. L'Amérique a toujours été plus peuplée du côté de l'Asie, que du côté de l'Europe. 2°. Le génie des Amériquains a un très-grand rapport avec celui des Tartares, qui ne se sont jamais appliqués à aucun Art; ce qui n'est pourtant pas universellement vrai. 3°. La couleur des uns & des autres est à peu près la même: il est certain que la difference n'est pas considerable, & peut être l'effet de celle du Climat, & des Drogues, dont les Amériquains se frottent. 4°. Les Animaux féroces,

qu'on voit en Amérique, & qu'on ne peut raisonnablement juger y avoir été transportés par Mer, ne peuvent y avoir passé que par la Tartarie. Il répond ensuite à une objection, qu'on lui peut faire sur ce que les Tartares sont circoncis, & il soûtient que la circoncision n'a jamais été en usage parmi les Tartares, qu'après qu'ils eurent embrassé le Mahométisme.

De Laët se contente d'exposer cette opinion du docte Anglois, laquelle consiste à rejetter le sentiment, qui fait descendre les Tartares des Israëlites, transferés par Salmanasar; & à donner à tous les Amériquains les Tartares pour Ancêtres. Nous verrons ce qu'il pense lui-même de cette origine, lorsque nous exposerons son sentiment propre. Mais il faut auparavant examiner ce qui se passa entre lui & le fameux Hugues Grotius, sur le sujet que nous traitons. La dispute fut très-vive de part & d'autre, & ne fit guéres qu'embrouiller la question.

En 1642. Grotius publia un petit Ouvrage *in-quarto* sous ce Titre: *De Origine Gentium Americanarum*, où il commence par supposer que l'Isthme de Panama fut jusqu'au tems de la découverte du Nouveau Monde par les Espagnols une barriere regardée comme impénétrable entre les deux parties de l'Amérique; d'où il conclut, que les Habitans de l'une & de l'autre n'avoient rien de commun dans leur Origine. MILIUS, qu'il ne cite point, avoit avancé ce Paradoxe avant lui. Or, si on en croit le docte Hollandois, à l'exception de l'Yucatan, & de quelques autres Provinces voisines, dont il fait une classe à part, toute l'Amérique Septentrionnale a été peuplée par les Norvégiens, qui y passerent par l'Islande, le Groenland, l'Estotiland, & la Norimbegue. Il avouë néanmoins qu'ils y furent suivis quelques siécles après par des Danois, des Suédois, & d'autres Peuples Germaniques.

Il tire la plus grande partie de ses preuves de la conformité des mœurs & de la ressemblance des noms; mais il faut convenir, que rien n'est plus forcé que ces prétendus rapports, dont il paroît néanmoins fort persuadé, & qu'il ne persuade à personne. Ce qui l'oblige de mettre à part l'Yucatan, c'est l'usage de la Circoncision, dont il s'est mis dans la tête qu'on a trouvé des traces dans cette Province, & une prétenduë Tradition ancienne des Habitans, qui portoit que

leurs Ancêtres avoient été ſauvés des flots de la Mer ; ce qui a fait croire à quelques-uns, ajoûte-t'il, qu'ils étoient iſſus des Hébreux. Il réfute néanmoins cette opinion avec les mêmes argumens à peu près, dont s'eſt ſervi Breverood, & il eſtime, avec Dom Pierre MARTYR D'ANGLERIE, que les Premiers, qui peuplerent l'Yucatan, furent des Ethiopiens jettés ſur cette Côte par une tempête, ou par quelque autre accident. Il juge même que ces Ethiopiens étoient Chrétiens, ce qu'il infere d'une eſpéce de Baptême uſité dans le Pays. Il ne ſçauroit diſconvenir, que le langage des Amériquains Septentrionnaux n'eſt proprement ni Ethiopien, ni Norvégien, mais cette difficulté ne l'arrête point : il en cherche, comme il peut, la ſolution dans le mêlange des Peuples divers, qui ſe ſont établis dans la ſuite des tems dans cette partie du Nouveau Monde, & dans leur vie errante, qui les a obligés, dit-il, de ſe faire de nouveaux jargons.

Il paſſe de-là aux Nations les plus voiſines du Détroit de Magellan, & s'imaginant voir beaucoup de reſſemblance entre celles, qui ſont établies en-deçà dans le Continent de l'Amérique Méridionnale ; & celles, qui demeurent au-delà, il décide que les Premieres tirent leur Origine des Dernieres ; & que celles-ci, auſſi-bien que les Habitans de la Nouvelle Guinée, ſont venuës des Moluques & de l'Iſle de Java. Néanmoins le génie particulier des Peruviens, leurs Loix, leurs Coûtumes, leur Police, les ſuperbes édifices, qu'ils avoient conſtruits, & les débris des Navires Chinois, que des Eſpagnols, dit-il, ont aperçus à l'entrée de la Mer Pacifique, au ſortir du Détroit de Magellan, ne lui permettent point de douter, que cette Nation ne ſoit originairement une Colonie Chinoiſe ; ce qui ſe confirme, ajoûte-t-il, par le culte du Soleil également établi dans l'un & dans l'autre Empire, par la reſſemblance de leurs caracteres & de leur maniere d'écrire, & par la réputation, qu'ont eu les anciens Chinois, d'exceller dans la Navigation. Enfin il rejette l'Origine Tartare ou Scythe des Amériquains par le peu de conformité, qui ſe trouve, ſelon lui, entre les mœurs & les coûtumes des uns & des autres : il inſiſte principalement ſur ce que ceux-ci n'ont point de chevaux, dont on ſçait, dit-il, que les Schythes ne peuvent abſolument ſe paſſer.

Pour faire tomber ce ſyſtême, il ſuffit de montrer, qu'il

porte presque toujours à faux, & c'est ce que le Critique Flamand rend très-sensible. Il ne prouve pas moins bien que Grotius n'est pas plus heureux à attaquer les sentimens des autres, qu'à établir le sien. En effet il observe que tous les Scythes n'ont pas l'usage des chevaux, puisque plusieurs habitent des Pays, qui n'en peuvent pas nourrir; à quoi il ajoûte, que dans le sentiment de ceux, qui prétendent que c'est par la Scythie, que l'Amérique a été peuplée, il n'est pas nécessaire de dire, que tous ceux, qui ont pénétré par-là dans le Nouveau Monde, étoient Scythes ou Tartares; que les Pays, qu'il a fallu traverser, n'étoient nullement propres pour les chevaux; que la coûtume des Scythes, quand ils se voyent contraints de passer quelque Détroit de Mer, est de tuer leurs chevaux, de les écorcher, & de couvrir de leurs peaux les Bâtimens, sur lesquels ils s'embarquent. Il soûtient enfin que, selon toutes les apparences, ces transmigrations se sont faites assez peu de tems après la dispersion des petits-fils de Noë, & qu'alors les Scythes & les Tartares pouvoient bien ne pas encore faire usage de Chevaux.

Il prouve l'antiquité de ces Colonies par la multitude des Peuples, qui habitoient l'Amérique Septentrionnale, lorsqu'on en fit la découverte; & quant à l'impossibilité prétenduë de franchir l'Isthme de Panama, il en fait voir l'absurdité par le peu d'obstacles, que les Européens ont trouvés dans ce passage. Il entreprend ensuite de montrer, que les Amériquains les plus Septentrionnaux ont beaucoup plus de ressemblance, soit dans les traits du visage, soit dans la couleur, soit dans la maniere de vivre avec les Scythes, les Tartares & les Samojedes, qu'avec les Norvégiens & les Peuples Germaniques; & sur ce que Grotius fait partir ceux-ci de l'Islande, il remarque fort bien que cette Isle n'a commencé d'être peuplée par les Norvégiens qu'à la fin du IXe. siécle de l'Ere Chrétienne; qu'alors même il n'y passa que quelques Familles, & qu'ainsi elle ne fut pas si-tôt en état d'envoyer en Amérique des Colonies assez nombreuses, pour avoir produit tant de milliers d'Hommes, qui dans le quinziéme siécle remplissoient ces vastes Contrées.

La route, que Grotius fait prendre à ses Norvégiens, fournit encore à son Adversaire de puissantes armes pour le combattre. Il lui fait observer, que le Groënland est en-

trecoupé de vastes & profonds Détroits de Mer, presque toujours glacés, que tout le Pays est couvert de neiges très-hautes, & qui ne fondent jamais entiérement; que la Frislande, si elle existe, ne peut être qu'une partie du Groënland, ou de l'Islande; & qu'il n'y a nul fond à faire sur tout ce qu'en ont débité les deux Freres Zanis: que l'Estotiland, suivant le rapport de ces deux Nobles Vénitiens, est fort éloigné de la Frislande, puisque de leur tems il n'y avoit aucun Commerce entre ces deux Pays, & que ce fut par un pur hasard, que des Pêcheurs eurent connoissance de ce Dernier: que ce Royaume enchanté, dont le Souverain avoit une si magnifique Bibliothéque, a disparu depuis qu'on a parcouru le Nord de l'Amérique; que la Norimbegue, où Grotius conduit les Norvegiens, n'est gueres moins fabuleuse; que ce nom, dans lequel ce Sçavant trouve avec complaisance un si grand rapport avec celui de Norvege, n'est pas le nom du Pays, mais un nom factice, dont personne ne connoît le Parrain; que les Naturels du Pays l'appelloient *Agguncia;* que ce Pays est bien éloigné au Sud de l'endroit, où l'on avoit supposé qu'étoit l'Estotiland, puisqu'il fait partie de la Côte Méridionnale de la Nouvelle France, entre l'Acadie & la Nouvelle Angleterre.

Grotius avoit beaucoup appuyé sur la terminaison en *are*, si commune dans l'Ancien & le Nouveau Méxique. Laët le tire de ce retranchement, en faisant voir que presque tous ces noms sont modernes, & de la façon des Espagnols. Il renverse avec la même facilité l'argument, que Grotius tiroit des Traditions des Méxiquains, en observant que quand ces Peuples se sont placés aux environs du Lac de Mexico, ils y ont trouvé quantité de Barbares, qui parloient toutes sortes de Langues, entre lesquelles il n'y avoit aucune affinité, ni aucune sorte d'analogie; de sorte qu'après les avoir subjugués, ils furent contraints d'établir des Interprétes pour les pouvoir gouverner. Cette vaine ressemblance de noms avoit encore fait imaginer à Grotius dans la Californie un Peuple *Alavard*, qu'il fait descendre des Lombards; Laët lui répond que le nom d'*Alavard* pourroit bien n'avoir point d'autre fondement, que celui d'*Alvarado*, Capitaine Espagnol, qui avoit suivi Fernand Cortez au Méxique, & peut-être aussi dans la Californie, dont on sçait que

ce Conquerant en a fait la premiere découverte.

Laët fait voir ensuite que Grotius ne réussit pas mieux à montrer une conformité de Mœurs, de Coûtumes, de Traditions, & de Forme de gouvernement entre les Amériquains Septentrionnaux & les Norvegiens ; presque tout ce qu'il en rapporte, étant fondé sur de faux Mémoires. Puis il vient à l'argument, que tire son Adversaire de la Circoncision & du Baptême prétendu des Peuples de l'Yucatan. Il soûtient d'abord qu'il est contre toute vraisemblance d'aller chercher un Pays renfermé entre des Colonies Norvegiennes, pour y placer des Afriquains, qui auroient dû plus naturellement prendre Terre au Bresil, ou du moins s'arrêter aux Antilles, qu'il auroient rencontrées sur leur passage, en supposant qu'ils auroient passé le Tropique. Il avouë que D. Pierre Martyr d'Anglerie en parlant des Peuples de l'Yucatan, dit que plusieurs étoient circoncis, mais il prétend que cet Auteur Italien a été mal informé, puisque, ni Antoine de HERRERA, ni le Pere de Acosta, ni Oviedo, dont l'autorité est fort supérieure à la sienne, n'ont parlé, ni de cette Circoncision, ni de ce Baptême, ni des Croix dressées sur les Tombeaux, que comme de pures Fables. Enfin, pour faire passer des Abyssins en Amérique, il falloit les faire partir de la Côte Occidentale d'Afrique, & Laët assûre que Grotius s'est trompé, en avançant que les Etats du Roi d'Ethiopie s'étendoient jusques-là. Il est cependant certain par des Relations Portugaises que le Roi de Benin relevoit du Monarque Abyssin.

Laët dit peu de choses sur la maniere, dont Grotius prétend que l'Amérique Méridionnale a été peuplée par les Habitans des Terres, qui sont au Sud du Détroit de Magellan ; il se contente de remarquer que ces Terres ne sont que des Isles, & qu'au-delà, jusqu'aux Terres Australes, il y a une étenduë immense de Mer : qu'on ne sçait pas encore au juste ce qu'il y a entre ces Terres & la Nouvelle Guinée, & que tous les Amériquains Méridionnaux, sans en excepter les Peuples, qui étoient soumis aux Incas du Perou, parloient une infinité de Langues differentes. Les preuves, sur lesquelles Grotius établissoit l'Origine Chinoise des Peruviens, ne pàroissent pas beaucoup plus solides à son Censeur.

Premierement, dit-il, le caractere des deux Nations, & leur

leur goût pour les Arts sont extrémement opposés. En second lieu, personne n'a encore dit que les Chinois ayent jamais adoré le Soleil ; & quand cela seroit, ce culte est commun à tant de Peuples, qu'on n'en peut tirer aucun argument dans la question présente. Il est vrai que les Incas du Perou, aussi-bien que les Monarques Chinois, se disoient les Fils du Soleil ; mais combien d'autres Princes ont pris ce titre, ou l'ont reçû de leurs Sujets ? Les Méxiquains ne le donnerent-ils pas même à Cortez, soit pour lui faire honneur, soit parce qu'il venoit de l'Orient. En troisiéme lieu, Grotius s'est encore plus grossiérement trompé, en assûrant que les Peruviens se servoient de Caracteres figurés, comme les Chinois, & les plaçoient comme eux, en lignes perpendiculaires ; puisque le Pere de Acosta, qui a demeuré lontems au Perou, & Garcilasso de la VEGA, qui y étoit né du Sang même des Incas (*a*), assûrent qu'on n'y connoissoit ni Caracteres, ni l'usage d'aucune sorte d'écriture. Ce que le Docte Hollandois avoit ajoûté, que MANGO CAPA, le Premier des Incas, étoit Chinois, ne pouvoit être qu'une conjecture, ou une fable inventée par quelque Voyageur ; car il n'en est fait aucune mention dans les Traditions du Perou.

Enfin, Laët déclare qu'il n'a jamais lû dans aucun Auteur qu'on ait trouvé des débris de Navires Chinois dans la Mer Pacifique. La chose lui paroît même assez difficile à croire, par la raison, que, pour aller de la Chine au Perou, les Vents sont toute l'année tellement contraires, qu'il seroit plus court de prendre le grand détour par l'Occident, que la route directe. Il ajoûte que, si les Péruviens descendoient des Chinois, ils auroient conservé du moins quelques vestiges de l'art de naviguer, & l'usage du fer, au lieu qu'ils ne connoissoient ni l'un, ni l'autre ; qu'il étoit donc bien plus naturel de faire venir les Peruviens & les Peuples du Chili, leurs Voisins, de quelque Nation Indienne. Il y en a toujours eu d'assez policées, pour être capables de donner naissance à un Empire tel, qu'étoit celui du Perou.

Grotius répliqua ; mais en Ambassadeur, & en Sçavant étonné de ce qu'on avoit osé le contredire. Laët un peu piqué, le ménagea moins dans sa repartie : il lui fit voir qu'il ne disoit rien de nouveau, que des injures, & prétendit que

(*a*) Il en descendoit par sa Mere.

dans une diſpute purement litteraire, le caractere d'Ambaſſadeur ne donnoit aucun avantage à un Ecrivain, ni aucun poids à ſes raiſons.

Grotius triomphoit de ce que ſon Adverſaire étoit convenu que le Groenland avoit été peuplé par les Norvégiens : voilà donc, diſoit-il, une partie de l'Amérique : donc les Habitans tirent leur origine de la Norvege. Or qui auroit empêché ces Norvégiens Groenlandois d'aller plus loin ? Il ne s'agit pas, répond de Laët, de ſçavoir ſi quelques Peuples du Nord ont paſſé en Amérique par le Groenland ; mais ſi tous les Américquains viennent de la Norvége ; & je ſoûtiens que cela eſt impoſſible. ANGRIMUS JONAS, Iſlandois, aſſûre que la premiere découverte du Groenland n'a été faite qu'en 964. Herrera & GOMARA nous apprennent que les *Chichimeques* s'établirent ſur le Lac de Mexico en 721. Ces Sauvages venoient du Nouveau Mexique & du voiſinage de la Californie. Telle eſt la Tradition conſtante des Méxiquains : l'Amérique Septentrionnale avoit donc des Habitans pluſieurs ſiécles avant qu'elle en ait pû recevoir de la Norvege par le Groenland.

Il n'eſt pas moins conſtant que les vrais Méxiquains fonderent leur Empire en 902, après avoir ſubjugué les *Chichimeques*, les *Otomias*, & les autres Barbares, qui s'étoient emparés des environs du Lac de Mexico : & le Pere de Acoſta nous aſſûre que chacun de ces Peuples avoit ſa Langue particuliere. On ſçait d'ailleurs que les Méxiquains venoient eux-mêmes de la Californie, ou du Nouveau Méxique, & qu'ils avoient fait, du moins pour la plûpart, le voyage par Terre. Ils ne ſont donc point venus de la Norvege.

Grotius ayant ainſi erré dans le principe par un Anachroniſme évident, tout ce qu'il bâtit ſur ce fondement, n'eſt plus qu'une ſuite de ce premier égarement : & ſon Antagoniſte, qui avec toute la liberté Belgique, croit être en droit de ne le regarder que comme un Sçavant, dont le ſyſtême lui paroît ruineux, & qui, offenſé à ſon tour de ce que l'ayant attaqué avec aſſez de modération, il n'en avoit pas reçû le retour de politeſſe, qu'il en attendoit, le ſuit pas à pas dans tous ſes écarts, & les lui remet ſans ceſſe devant les yeux.

Le docte Ambaſſadeur s'imaginoit avoir lû dans Herrera

que les Insulaires de *Baccalaos* ressemblent parfaitement aux Lappons. Laët, après avoir protesté qu'il n'a pu trouver ce fait dans l'Historien Espagnol, repete ce qu'il avoit déja dit, qu'il ne nie point que quelques Amériquains n'ayent pu avoir tiré leur origine de l'Europe ; puis ramenant son Adversaire au Mexique, il lui demande ce que peuvent avoir de commun les Mexiquains avec les Habitans de l'Isle Baccalaos ? Il avouë ensuite qu'Herrera parle d'une espece de Baptême, & de Confession usitée dans l'Yucatan & dans les Isles voisines, mais il soûtient que le Culte de ces Barbares étoit mêlé de tant d'impiétés, & si manifestement Idolâtre, qu'on ne peut raisonnablement supposer qu'ils l'eussent reçû des Abyssins Chrétiens. Il ajoûte qu'il est bien plus naturel d'attribuer toutes ces marques équivoques de Christianisme & de Judaïsme, qu'on a cru appercevoir en plusieurs Provinces du Nouveau Monde, au Démon, qui a toujours affecté de contrefaire le Culte du Vrai Dieu. Cette remarque est de tous les bons Auteurs, qui ont parlé de la Religion des Peuples nouvellement découverts, & fondée sur l'autorité des Peres de l'Eglise.

Sur ce que Grotius ne trouvoit point de difficulté à dire que les Ethiopiens avoient pû, avec le tems, changer leur couleur sous un Soleil moins brûlant, que celui, qu'ils avoient quitté, Laët lui répond que les Peuples Blancs peuvent bien perdre un peu de leur blancheur sous un Climat plus chaud, que celui, où ils sont nés ; mais qu'il est sans exemple que les Descendans d'un Noir soient devenus blancs dans un Pays froid, & que la couleur des Negres ne vient pas seulement de l'ardeur du Soleil, puisque les Brasiliens & tant d'autres, qui habitent sous les mêmes paralleles, ne l'ont point. Enfin, il releve une derniere erreur de Grotius, qui s'étoit persuadé que les Chinois ne connoissoient point l'Imprimerie avant l'arrivée des Portugais dans leur Pays, & par-là vouloit se tirer d'une objection, qu'on auroit pû faire contre son systême de l'Origine Chinoise des Peruviens.

Il me paroît qu'il n'y a rien à ajoûter à la Critique, que Jean de Laët a publiée du sentiment du célébre Grotius ; il faut voir maintenant, s'il a été aussi heureux à bien établir le sien. Il rapporte d'abord, sur l'autorité de quelques Auteurs cités par Pline, mais qui ne paroissent pas avoir été fort

habiles Géographes, que dans quelques Isles peu éloignées de l'Afrique, & du nombre desquelles sont les Canaries, on a vû des Edifices anciens, preuve certaine qu'elles avoient été habitées avant leur découverte par les Européens. Il faut convenir, dit-il, que puisqu'elles ont été dans la suite entierement désertes, les Habitans se sont retirés ailleurs, & il y a bien de l'apparence qu'ils ont passé en Amérique, le trajet n'étant ni long, ni difficile.

Cette Transmigration, suivant le calcul de ces Auteurs, doit être arrivée il y a environ deux mille ans: alors les Espagnols étoient fort inquiettés par les Carthaginois, & peu de tems après ils ne le furent pas moins par les Romains. Or n'est-il pas naturel de penser que plusieurs d'entre eux songerent à se réfugier en des Pays, où ils n'eussent pas à craindre qu'on vînt encore troubler leur repos? Et qui a pu les empêcher de se retirer dans les Antilles, en passant par les Açorres, qui sont à moitié chemin? Les Bâtimens des Carthaginois étoient fort propres pour cette navigation, & pouvoient servir aux Espagnols de modéles pour en construire de semblables. Ils avoient devant les yeux l'exemple assez récent du célébre HANNON, Carthaginois, qui avoit navigué fort loin à l'Occident. Il n'y a pas moins de vraisemblance à dire que des Isles du Cap Verd on ait traversé au Bresil. Les *Autololes*, que Pline a placés dans leur voisinage, étoient Getules, & non pas Ethiopiens; leur couleur & leurs mœurs conviennent assez avec celles des Brasiliens.

La Grande-Bretagne, l'Irlande, & les Orcades paroissent aussi au Sçavant d'Anvers très-propres à fonder une conjecture toute semblable en faveur de l'Amérique Septentrionnale. Il rapporte à ce sujet ce qui est marqué dans l'Histoire du Pays de Galles, écrite par le Docteur David POWEL, sous l'année 1170. MADOC, dit cet Historien, un des Fils du Prince OWEN GUYNETH, las & rebuté des Guerres Civiles, qui s'étoient élevées entre ses Freres après la mort de leur Pere, arma plusieurs Vaisseaux, les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour un voyage de long cours, & alla chercher de nouvelles Terres à l'Occident de l'Irlande. Il en trouva de très-fertiles, & qui n'étoient point habitées: il y débarqua une partie de son Monde, puis retourna en Angleterre, où il fit de nouvelles Recruës, qu'il mena dans sa Colonie. Laët

paroît faire beaucoup de fond sur cette Histoire, & il en conclut qu'on a pu former de pareilles Entreprises dans toutes les Isles Britanniques. Il seroit à souhaiter, ajoûte-t'il, qu'on se fût appliqué à comparer les Langues de quelques-unes des Régions de l'Amérique Septentrionnale avec celles de l'Irlande & du Pays de Galles.

De-là il vient aux Scythes, & fait un parallele de leurs mœurs avec celles des Amériquains. Il prouve d'abord par le témoignage de Pline, que ce nom étoit autrefois commun à toutes les Nations Septentrionnales de l'Asie & de l'Europe; & qu'on le donnoit même quelquefois aux Sarmates & aux Germains, quoique dans la suite on l'ait restraint aux Peuples, qui habitoient à l'extrémité du Nord, où plusieurs ont été lontems ignorés du reste du Monde. Il prétend que parmi eux il y avoit beaucoup d'Anthropophages; que tous ont pû envoyer des Colonies en Amérique, & que si on lui objecte qu'il n'y a d'Antropophages, que dans l'Amérique Méridionnale, c'est que tous ceux, qui étoient dans ce détestable usage y ont passé. Il pouvoit sans doute s'épargner la peine de répondre si mal à une objection, que Personne ne lui auroit apparemment faite, puisque plusieurs Amériquains Septentrionnaux ont toujours été, & sont encore Anthropophages: mais continuons de le suivre dans l'exposition de son systême. Je dis son systême, car où les Mémoires manquent pour constater le vrai, c'est une nécessité pour lui, comme pour tous ceux, qui traitent cette question, d'avoir recours au vrai-semblable, & il doit suffire de ne s'en pas éloigner.

Pline, à la vérité, dit que les Scythes se picquoient d'avoir beaucoup de Chevaux; mais il ne le dit point de tous les Scythes. STRABON parle de plusieurs, qui étoient au Nord de la Mer Caspienne, & dont une partie menoient une vie errante: ce qu'il rapporte de leurs mœurs & de leur façon de vivre, s'accorde en bien des choses avec ce qu'on a remarqué dans les Sauvages de l'Amérique: & il n'est pas fort étonnant, ajoûte Laët, que ces rapports ne soient pas absolument parfaits; car ces Peuples, avant même que de sortir de leur Pays, differoient déja les uns des autres, & ne portoient pas le même nom: le changement de demeure a fait le reste. On trouve les mêmes rapports entre plusieurs Nations

Amériquaines, & les Samojedes établis ſur le grand Fleuve Oby, tels que les Ruſſiens nous les ont repréſentés ; & il eſt bien plus naturel de ſuppoſer que des Colonies de ces Peuples ont paſſé en Amérique, en traverſant la Mer Glaciale ſur leurs traînes, que de faire faire aux Norvégiens tout le chemin, que Grotius leur a tracé. Outre que les Amériquains tiennent beaucoup moins de ceux-ci, que des Samojedes & des Scythes Nomades.

De l'Amérique Septentrionnale Laët paſſe à la Méridionnale, & examine ſi elle a pu recevoir des Habitans par la Mer Pacifique. Les Iſles de Salomon ſont à huit cent lieuës des Côtes du Perou, & on ſçait aujourd'hui qu'elles ſont ſéparées des Terres Auſtrales par une Mer, dont on ne connoît point encore toute l'étenduë. Le Pere de Acoſta ne les croyoit pas fort éloignées de la Nouvelle Guinée, qu'il jugeoit être un Continent: mais le Chevalier Richard HAWKINS Anglois, prétend avoir vérifié que c'eſt une Iſle. Il faut donc, continuë le docte Flamand, que l'Amérique Méridionnale ait été peuplée par cette grande Terre Auſtrale, la même que Dom Pierre Ferdinand Giros, Portugais, & Dom Ferdinand de Quiros, Eſpagnol, rangerent l'eſpace de huit cent lieuës en 1609. & en 1610. *(a)* Ce Dernier, qui a donné ſon nom à une partie de cette Terre, marque dans ſa Lettre au Roy Catholique que le Pays, où il débarqua en pluſieurs endroits, étoit fort peuplé, & qu'il y avoit vû des Hommes de toutes les couleurs. Mais n'eſt-il pas étrange que Laët aime mieux faire peupler l'Amérique Méridionnale par une Terre, qui en eſt ſéparée par une Mer immenſe, & beaucoup plus que du reſte du Monde, que par la Septentrionnale, laquelle, en ſuppoſant qu'elle a été peuplée la premiere, doit naturellement avoir fourni des Habitans à tout le Nouveau Monde.

Pour appuyer ce qu'il avoit déja dit, que l'Amérique n'a pû être peuplée par la Mer Pacifique, il obſerve que les vents de la partie de l'Eſt, qui y regnent toujours, ne permettent point de naviguer d'Occident en Orient ; puis il examine pluſieurs Langues Amériquaines pour les confronter, & ce n'eſt point-là le meilleur endroit de ſon Ouvage ;

(a) Voyez dans les Faſtes Chronologiques à quoi il faut réduire ce Voyage de Quiros ; & quelle eſt la vraie ſituation *des Iſles de Salomon.*

au moins si nous en jugeons par l'Extrait, qu'il nous donne d'un Vocabulaire Huron, pour opposer cette Langue à celle du Mexique; car il l'a tiré du Frere Gabriël Saghart, Recollet, qui entendoit très-peu le Huron.

Il ne paroît pas mieux instruit de la Religion des Sauvages du Canada, dans laquelle il tâche de trouver des vestiges, qui le puissent conduire à leur premiere Origine; & en effet tout cet étalage d'érudition ne le mene pas bien droit à son but. D'ailleurs, quoique Personne de son tems n'ait fait une étude plus suivie, & n'ait parlé plus exactement que lui des Indes Occidentales, il trouveroit aujourd'hui bien des choses à réformer dans son Ouvrage.

Il finit par l'exposition, qu'il fait en peu de mots du sentiment d'Emmanuel de MORAEZ, Portugais, tiré du vintiéme Livre de son Histoire du Bresil, laquelle n'est pas encore imprimée. Suivant cet Auteur, ce sont les Carthaginois & les Israëlites, qui ont peuplé toute l'Amérique. Sa preuve, à l'égard des Premiers, est qu'ils ont fait des découvertes bien loin de l'Afrique, & que le Sénat de Carthage en interrompit le cours, d'où il est arrivé que ceux, qui se trouvoient alors dans les Pays nouvellement découverts, n'ayant plus aucun commerce avec leurs Compatriotes, & manquant de beaucoup de choses, sont tombés dans la barbarie. Quant aux Israëlites, Moraëz prétend que, pour trouver un rapport parfait entre eux & les Brasiliens, il ne manque à ceux-ci que la Circoncision. Ce seroit encore beaucoup, si on considére l'attachement invincible de ceux-là à cette pratique. Mais il y a bien d'autres points aussi essentiels, en quoi ces deux Nations different, & je puis assûrer que cette prétenduë ressemblance, qui a tant frappé l'Historien Portugais, est tout au plus un faux air, qui saisit au premier coup d'œil, & disparoît, quand on y regarde de près, & qu'on ne s'est pas laissé prévenir.

Jean de Laët ayant donc bien réfuté les opinions, qu'on avoit avancées jusqu'à lui; & n'ayant pas prouvé la sienne avec le même succès, un Sçavant Hollandois, nommé Georges de HORNN, entra dans la lice; & il y entra avec d'autant plus de confiance, qu'il crut tirer un grand avantage des nouvelles découvertes, que ses Compatriotes & les Anglois venoient de faire au Nord de l'Asie, de l'Europe, & de l'Amérique.

Après avoir rapporté tout ce qu'on a jamais imaginé, c'eſt-à-dire, tout ce qu'on trouve dans le Pere Garcia, & dans Solorzano ſur le ſujet, qu'il entreprend de traiter, il met dans tout ſon jour la difficulté de prendre ſon parti; difficulté fondée ſur le peu de connoiſſance, que nous avons des extrémités de la Terre, du côté du Nord & du côté du Sud, & ſur ce que les Eſpagnols, qui les Premiers ont découvert le Nouveau Monde, en ont ruiné les plus anciens monumens: témoin ce grand Chemin double de Quito à Cuzco; Entrepriſe, à laquelle les Romains mêmes n'ont rien exécuté de comparable (*a*). Il ne craint pourtant pas de ſe promettre un heureux ſuccès de ſes recherches, & trouve que le Pere de Acoſta décide bien légerement qu'on ne peut ſans témérité ſe répondre de réuſſir dans cette Entrepriſe. Voyons s'il n'a pas lui-même juſtifié ce qu'il blâme dans l'Auteur Eſpagnol.

Il déclare d'abord qu'on ne croit pas poſſible que l'Amérique ait été peuplée avant le Déluge, vû le peu de tems, qui s'eſt écoulé depuis la Création du Monde, juſqu'à ce grand événement. De très-habiles Gens ont pourtant cru que dès-lors il y avoit autant d'Hommes ſur la Terre, qu'il y en a aujourd'hui, du moins la choſe eſt-elle poſſible, & c'en eſt aſſez pour ne point aſſûrer le contraire. Il faut avoüer néanmoins que de Hornn n'eſt pas ſeul de ſon ſentiment; mais ce qu'il ajoûte, ne donne pas une grande idée de ſon exactitude, ou de ſa bonne foi. Selon lui, Leſcarbot fait naître Noë dans le Nouveau Monde; cependant l'Hiſtorien François n'a rien écrit, qui approche de ce Paradoxe.

Il poſe enſuite pour principe qu'après le Déluge, les Hommes & les Animaux Terreſtres ont pénétré dans l'Amérique par Terre, par Mer, de deſſein formé, & par haſard; que les Oiſeaux y ont paſſé en volant; ce qui ne doit point paroître étrange, puiſqu'on en a vû ſuivre pendant trois cent lieuës des Vaiſſeaux, ſans s'arrêter, & qu'il ſe rencontre par-tout des Rochers, & des Iſles, où ils peuvent ſe repoſer. Ainſi, ſelon lui, Jean de Laët a eu raiſon de dire que l'article des Oiſeaux ne fait aucune difficulté. Tout le monde ne ſera pourtant pas de leur avis, car combien connoiſſons-nous de Volatilles, qui ne peuvent ni nâger, ni voler ſi loin?

(*a*) Voyez M. BERGIER, ſur les Grands Chemins des Romains.

Le

Le Pere de Acosta a aussi très-bien observé, au jugement du docte Hollandois, que les Bêtes Fauves ont pu trouver un passage libre par les Terres, & que, si l'on n'a rencontré dans le Nouveau Monde, ni Chevaux, ni Bœufs, il pouvoit ajoûter, ni Elephans, ni Chameaux, ni Rhinoceros, ni beaucoup d'autres; c'est que les Nations, qui y ont passé, n'en avoient point l'usage, ou n'ont pas eu la commodité de les y conduire. Il y a cependant des Bœufs en Amérique, mais d'une espece très-differente de tous ceux, que nous connoissons dans notre Hémisphere.

Pour ce qui est des Hommes, de Hornn exclut de l'Amérique, 1°. Les Ethiopiens, & tous les Noirs, tant de l'Asie que de l'Afrique: le peu de Negres, qu'on a trouvé dans la Province de *Careta*, y ayant sans doute été conduits par quelque accident, ou par quelque hazard peu de tems auparavant. 2°. Les Norvégiens, les Danois, les Suédois, les Celtes, en un mot, tous les Peuples du Nord & du milieu des Terres de l'Europe & de l'Asie. Cependant les Celtes & les anciens Bretons étoient grands Navigateurs & autant à portée qu'aucun autre Peuple de se transporter en Amérique. 3°. Les Samojedes & les Lappons. Sa raison pour exclure toutes ces Nations, est qu'en Amérique on ne voit personne, qui ait les cheveux blonds & frisés, ni qui porte de la barbe, si ce n'est les *Miges*, dans la Province de *Zapoteca*, les *Scheries*, vers *Rio de la Plata*, & les *Malopoques*, dans le Bresil. Les Esquimaux ont aussi les cheveux blonds; & ces exceptions ne laissent pas d'embarrasser.

Tous les Indiens de l'Asie, continue de Hornn, croyent la Métempsycose: donc ils n'ont point passé en Amérique, où on ne la connoît point. Cependant de bons Auteurs, & surtout le Sçavant KŒMPFER, prétendent que la Métempsycose n'a été portée aux Indes, que par XACA, qui vraisemblablement étoit un des Prêtres Egyptiens, que Cambise chassa de leur Pays, quand il en eut fait la conquête. Avant lui, la Religion du Feu, & le Culte du Soleil, étoient répandus dans la Perse & dans les Indes, & l'un & l'autre sont fort anciens dans une bonne partie de l'Amérique. Autre preuve, qui ne me paroît pas plus convainquante, quoiqu'appuyée de l'autorité de DIODORE de Sicile. Les Indiens n'ont jamais, dit-on, envoyé de Colonies hors de chez eux: donc ils n'ont

point contribué à peupler le Nouveau Monde. Ces propositions générales ſont bien difficiles à démontrer, ſur-tout par rapport à un Pays tel que les Indes, occupé par tant de Nations, de mœurs, d'uſages, & de génies ſi differens.

Les Grecs & les Latins ſont encore exclus du Nouveau Monde. Ils ne pouvoient pas, ſelon notre Auteur, naviguer au-delà de Cadix, par la raiſon, que les Carthaginois, puiſſans ſur la Mer Atlantique, ne les y auroient pas ſoufferts. Cette preuve me paroît bien foible, ſur-tout par rapport aux Grecs, qui ayant fondé Cadix, pouvoient y être aſſez forts pour tenir la Mer malgré les Carthaginois. J'aimerois mieux dire qu'HERCULES s'étant perſuadé qu'il n'y avoit rien au-delà de cette Mer, il n'eſt pas venu à l'eſprit de ſes Compatriotes de s'y embarquer, ce qui ne ſeroit pourtant qu'une conjecture aſſez aiſée à détruire.

Enfin, les Chrétiens, les Hébreux, les Mahométans, ſi on en croit de Hornn, ne ſe ſont point établis dans le Nouveau Monde; & ſi ce Sçavant ne rejette pas abſolument tout ce qu'on a publié des Croix, du Baptême, de la Circonciſion, de la Confeſſion, des Jeûnes, & des autres pratiques de Religion, dont on a prétendu avoir trouvé des veſtiges dans l'Yucatan & ailleurs, nous allons voir quel égard il y a eu dans l'arrangement de ſon ſyſtême, dont voici le plan.

Il ſuppoſe d'abord que l'Amérique a commencé d'être peuplée par le Nord; & regardant comme une ſuppoſition dénuée de fondement, la Barriere de l'Iſthme de Panama, que Grotius a cru n'avoir point été franchie avant les Eſpagnols, il ſoûtient que les premieres Colonies ſont allées beaucoup au-delà, puiſque l'on rencontre dans toute l'étenduë de ce Continent, dans la Partie Méridionnale, comme dans la Septentrionnale, des traces certaines du mêlange des Nations du Nord avec celles, qui ſont venuës d'ailleurs. Il croit que les premiers Fondateurs de ces Colonies ſont des Scythes; que les Phéniciens & les Carthaginois ont abordé enſuite en Amérique par l'Ocean Atlantique, & les Chinois par la Mer Pacifique, mais que de tems en tems d'autres Peuples ont pû y paſſer par quelqu'une de ces voyes, ou y avoir été jettés par la Tempête; enfin, que quelques Chrétiens & quelques Juifs ont pû s'y trouver tranſportés par quelque événe-

ment ſemblable, mais dans un tems, où tout ce Nouveau Monde étoit peuplé.

Il obſerve, ce me ſemble, très-bien que les Géans, qu'on a pu voir en quelques endroits de l'Amérique, ne prouvent rien; que ſi dans les premiers ſiécles ils étoient moins rares, on ne peut pas dire qu'ils ayent jamais fait un Corps de Nation; que comme leurs Deſcendans n'ont pas tous hérité de leur taille, des hommes d'une ſtructure ordinaire ont pu produire, & produiſent encore aujourd'hui de ces Coloſſes, ainſi qu'on le peut voir dans les Relations modernes de la Virginie, & du Sénegal. Juſqu'ici il ne dit rien de nouveau, & la plupart de ſes obſervations avoient été faites avant lui : mais voici du neuf, qui lui eſt propre : il paſſe de la poſſibilité au fait, & des conjectures aux aſſertions, & cet eſſor une fois pris, il va fort loin : ſuivons-le, il nous divertira, & de tems en tems il nous dira d'aſſez bonnes choſes.

Laiſſant à part les Scythes, qu'il ſuppoſe avoir paſſé par le Nord en Amérique, & y avoir formé les premieres Peuplades, il établit une premiere tranſmigration de Phéniciens, en poſant pour principe que dès les premiers tems ils ont été Navigateurs, & ont rempli tout notre Hemiſphere de leurs Colonies : mais il eſt bon d'obſerver, que ſous le nom de Phéniciens, il comprend auſſi les Cananéens. Il trouve dans STRABON que les Phéniciens ſont entrés dans la Mer Atlantique, & ont bâti des Villes au-delà des Colonnes d'Hercules. APPIEN, continuë-t'il, & PAUSANIAS ont écrit que les Carthaginois, qui étoient originaires de Phénicie, ont couvert toutes les Mers de leurs Flottes : HANNON a fait le tour de l'Afrique; les Canaries étoient connuës des Anciens. On ſçait d'ailleurs que les premiers Phéniciens établis en Afrique y ont eu à ſoûtenir de grandes guerres contre les Naturels du Pays, qui leur ruinerent plus de trois cent Villes dans la Mauritanie. ERASTOTHENE eſt ici ſon garant, & il préfere l'autorité de cet ancien Ecrivain à celles de Strabon & d'ARTEMIDORE, qui le contrediſent. Où ces Phéniciens, ajoûte-t'il, auroient-ils pû ſe retirer, après de ſi grandes pertes, que dans l'Amérique ?

Cette premiere Tranſmigration lui paroît certaine, dès qu'elle eſt poſſible, & il la juge très-ancienne; mais il ſe

mocque d'Opméer, qui a avancé que les Afriquains des environs du Mont Atlas ont navigué en Amérique avant le Déluge. Il croit bien que tout ce que Platon a dit de l'Atlantide, n'est pas exact, mais il prétend qu'il y a du vrai dans la description, qu'il en fait. Il observe qu'on a nommé Atlantides toutes les Isles, qui sont à l'Occident de l'Afrique, & il estime vraisemblable que l'Atlantide de Platon étoit dans l'Amérique, & qu'elle a été submergée par le Déluge, dont il reste encore quelque leger souvenir parmi les Amériquains. Il dit encore que, selon Pierre Martyr d'Anglerie, les Insulaires des Antilles racontoient que leurs Isles avoient été autrefois jointes à la Terre-ferme, & n'en avoient été séparées, que par des Tremblemens de Terre, & de grandes Inondations: qu'on trouve encore dans le Pérou des vestiges d'un Déluge, & que toute l'Amérique Méridionnale est pleine d'eau. Il auroit pû y joindre la Septentrionnale, où la Nouvelle France seule a plus d'eaux, que tout le reste de ce grand Continent.

Diodore de Sicile a écrit que les Phéniciens avoient navigué fort loin dans l'Océan Atlantique, & forcés par des Tempêtes, avoient pris Terre à une grande Isle, à l'Occident de la Lybie, où ils avoient trouvé un Terrein fertile, des Fleuves naviguables, & de somptueux Edifices. De Hornn explique ceci de la seconde Transmigration de ces Peuples en Amérique. Diodore ajoûte que dans la suite les Carthaginois, vexés par les Tyriens & par les Habitans de la Mauritanie, qui ne leur donnoient ni paix, ni tréve, menerent dans cette Isle des Colonies, & tinrent la chose secrette, afin d'avoir toujours de ce côté-là une retraite assûrée, en cas de disgrace. D'autres Auteurs, que de Hornn ne nomme pas, ont prétendu que ces Voyages se faisoient à l'insçû des Magistrats, lesquels s'appercevant que leur Etat se dépeuploit, & ayant découvert la source de ce désordre, défendirent cette navigation sous de très-griéves peines.

Enfin, la troisiéme Transmigration des Phéniciens dans le Nouveau Monde fut occasionnée, selon notre Auteur, par un Voyage de trois ans, que fit la Flotte Tyrienne, qui étoit au service de Salomon. D'abord, sur l'autorité de Joseph, il assûre qu'Asion-Gaber, où se fit l'embarquement, est un Port de la Méditerranée. La Flotte, ajoûte-t'il, alloit chercher

des Dents d'Eléphans & des Paons ſur la Côte Occidentale d'Afrique, qui eſt *Tharſis* : c'eſt auſſi le ſentiment de M. HUET : puis de l'Or à *Ophir*, qui eſt *Haïti*, l'Iſle Eſpagnole : Chriſtophe Colomb l'avoit dit avant lui, ſelon quelques-uns, & Vatable a certainement été du même ſentiment. De Hornn revenant enſuite aux Iſles Atlantiques, veut nous perſuader que les Phéniciens y ont eu en divers tems des Colonies, & que la *Cerné* des Anciens eſt la Grande Canarie, laquelle doit ſon nom aux Cananéens, qui s'y réfugierent.

Une des Canaries s'appelle *la Gomera* : le docte de Hornn ne doute point qu'elle ne doive ſon nom aux Amorrhéens, qui vinrent l'habiter, après avoir été chaſſés de la Paleſtine par les Hébreux. Faut-il s'étonner après cela, s'il retrouve *le Cham* des Phéniciens dans les *Chemez* de l'Iſle Haïti, dans les *Camis* du Japon, & dans le *Chile Cambal* de l'Yucatan? Tout eſt à peu près de la même force & du même goût dans le détail, où il entre enſuite pour découvrir des traces de la Religion & des Mœurs Phéniciennes dans le Nouveau Monde. Mais il fait ici une remarque, que je ne dois point paſſer ſous ſilence, c'eſt que les premiers Phéniciens, qui s'établirent dans l'Afrique, & dans les Iſles Baleares, n'avoient ni Caracteres, ni aucun uſage de l'Ecriture, & que Cadmus, qui étoit Phénicien, porta dans la Grece, non les Caracteres, dont ſa Nation s'eſt ſervie depuis, mais ceux, dont ſe ſervoient de ſon tems les Egyptiens.

Toutes ces Tranſmigrations ont précédé de pluſieurs ſiécles la Venuë de Jeſus-Chriſt : en voici de plus modernes. Notre Auteur diſtingue trois ſortes de Scythes, qui ont paſſé dans le Nouveau Monde, des Huns, des Tartares du Cathay, & des Chinois. A coup ſûr, les Partiſans de l'Antiquité de la Nation Chinoiſe ne lui paſſeront pas que ce grand Empire a eu des Scythes pour Fondateurs, & ceux mêmes, qui n'admettent point ce qu'il y a d'incertain dans les prétentions de quelques Chinois, ne ſeront pas de ſon avis. Il eſt aujourd'hui conſtant que l'Empire Chinois n'eſt pas fort poſtérieur aux Petits-Fils de Noë. Mais nous ne finirions point, ſi nous voulions relever toutes les ſuppoſitions fauſſes & haſardées de l'Ecrivain Hollandois.

Sous le nom de Huns, il comprend des Nations ſans nombre, qui occupoient un Pays immenſe : & l'occaſion du paſ-

ſage de pluſieurs en Amérique fut, ſelon lui, leur multitude & leurs guerres inteſtines. Pour ce qui eſt de la route, qu'il leur fait prendre, il prétend qu'ils paſſerent par l'extrémité du Nord, où ils trouverent des Mers glacées. Puis oubliant ce qu'il venoit de dire du nombre infini de ces Barbares, que leurs vaſtes Contrées ne pouvoient plus contenir; comme il avoit déja oublié ce qu'il avoit dit d'abord, que les premieres Peuplades de l'Amérique s'étoient formées par les Scythes, il nous avertit que ſi les Quartiers Septentrionnaux de l'Amérique ſont les moins peuplés, c'eſt que le Pays des Huns l'a été fort tard, & qu'encore aujourdhui il ne l'eſt pas beaucoup.

Mais, allerent-ils tous par le même chemin? Non, car tandis que le plus grand nombre tournoit à droite, vers l'Orient, ceux, qu'on appelloit *Finnes*, & que Corneille TACITE place dans la Finlande, les *Samojedes*, & les *Caroliens* prirent à gauche par l'Occident, traverſerent la N. Zemble, la Lapponie, & le Groënland, d'où il juge auſſi que des Norvegiens, qui avoient été autrefois débarqués dans le Groënland, & dont on ne trouva plus un ſeul en 1348, ont pénétré dans le Nord de l'Amérique, pour y chercher des Pays plus habitables. Rien dans le fond n'empêche de croire que les Eskimaux & quelques autres Nations voiſines de la Baye d'Hudſon, tirent leur Origine des Norvégiens Groënlandois, s'il y en a jamais eu. Ce qui eſt certain, c'eſt que les Eskimaux n'ont rien de commun, ni pour le langage, ni pour les mœurs, ni pour la maniere de vivre, ni pour la couleur du Corps & des Cheveux avec les Peuples du Canada même, leurs plus proches Voiſins.

Quant à certains Animaux, tels que les Lions & les Tygres, qui, ſelon toutes les apparences, ont paſſé de la Tartarie & de l'Hircanie dans le Nouveau Monde, leur paſſage pourroit bien être une preuve que les deux Hemiſpheres ſe touchent par le Nord, du côté de l'Aſie, & ce n'eſt pas la ſeule, que nous en ayions, ſi ce que j'ai ſouvent oüi raconter, comme un fait certain, du Pere GRELLON, Jéſuite François, eſt véritable. Ce Pere, dit-on, après avoir travaillé quelque tems dans les Miſſions de la Nouvelle France, paſſa à celles de la Chine. Un jour, qu'il voyageoit en Tartarie, il rencontra une Femme Huronne, qu'il avoit connuë en

Canada : il lui demanda par quelle aventure elle se trouvoit dans un Pays si éloigné du Sien ? Elle répondit qu'ayant été prise en guerre, elle avoit été conduite de Nation en Nation jusqu'à l'endroit, où elle se trouvoit. On m'a encore assûré qu'un autre Jésuite passant par Nantes au retour de la Chine, y avoit rapporté un trait assez semblable d'une Femme Espagnole de la Floride : elle avoit été prise, disoit-il, par des Sauvages, & donnée à une Nation plus éloignée, & par celle-ci à une autre ; elle avoit ainsi successivement passé de Pays en Pays, traversé des Régions très-froides, & s'étoit enfin rencontrée en Tartarie, y avoit épousé un Tartare, qui avoit passé en Chine avec les Conquérans, & s'y étoit établi.

A la vérité ceux, qui ont navigué le plus loin à l'Orient de l'Asie, en suivant les Côtes d'Yesso, ou de Kamtschatka, ont prétendu appercevoir l'extrémité de ce Continent, & ont conclu qu'entre l'Asie & l'Amérique, il n'y avoit point de communication par Terre ; mais outre que François GUELLA, Espagnol, si on en croit Jean Hugues de LINSCHOOTEN, a vérifié que cette séparation n'étoit qu'un Détroit de cent milles de large, les dernieres navigations des Japonnois donnent lieu de juger que ce Détroit n'est qu'une Baye, au-dessus de laquelle on peut passer par Terre.

Revenons à Georges de Hornn. Cet Ecrivain ne s'exprime pas exactement, lorsqu'il dit que l'Amérique Septentrionnale est remplie de Lions & de Tygres. On trouve bien dans le Pays des Iroquois une espece de Tygres, dont le poil est de petit gris, qui ne sont pas mouchetés, dont la queuë est fort longue, & dont la chair est bonne à manger : mais à cela près, ce n'est que vers le Tropique, que l'on commence à voir de vrais Tygres & de vrais Lions, ce qui ne prouve pourtant point, qu'ils n'y soient point venus de la Tartarie & de l'Hircanie : mais comme en avançant toujours au Sud, ils y ont trouvé des Climats, qui leur convenoient davantage, on peut croire qu'ils ont tout-à-fait abandonné les Pays Septentrionnaux.

Ce que SOLIN & Pline rapportent, que les Scythes Anthropophages ont dépeuplé une grande étenduë de Pays, jusqu'au Promontoire *Tabin* : & ce que Marc Pol de Venise nous apprend, qu'au Nord-Est de la Chine & de la Tartarie il y a de vastes Pays inhabités, pourroient bien confirmer la conjec-

ture de notre Auteur touchant la retraite d'un grand nombre de Scythes en Amérique. On trouve dans les Anciens les noms de quelques-uns de ces Peuples : PTOLÉMÉE parle des *Tabiens ;* Solin nomme les *Apaléens*, qu'il dit avoir eu pour Voisins les *Messagetes*, & que Pline assûre avoir disparu. Ammien MARCELLIN dit expressément que la crainte des Anthropophages obligea plusieurs des Habitans de ces Contrées à se réfugier ailleurs. Toutes ces Autorités forment, ce me semble, au moins une forte conjecture, que plus d'une Nation Amériquaine a une Origine Scythe ou Tartare.

Jusques-là de Hornn ne s'égare donc pas si loin de son but, qu'il n'y revienne de tems en tems, & l'on reconnoît le Sçavant jusques dans ses écarts. Mais à la fin on diroit qu'à force de vouloir conjecturer sur des convenances de noms, la tête lui a tourné. Qui ne riroit, par exemple, en lui voyant avancer sérieusement que les *Apalaches*, Nation Floridienne, sont les *Apaléens* de Solin, & que des *Tabiens* de Ptolémée sont descendus les *Tombas* du Perou ? Ce qui suit est encore plus risible. Il y a, dit-on, un Peuple Voisin des Mogols, qu'on appelle *Huyrons*. Voilà les *Hurons* du Canada : Herodote donne aux Turcs le nom d'*Yrcas*. Voilà les Iroquois & les *Souriquois* de l'Acadie. Par malheur pour de si rares découvertes, la conjecture porte à faux : car tous ces noms des Sauvages de la Nouvelle France, ou presque tous, sont de la façon des François.

Il y a plus, les Hurons & les Iroquois, à qui notre Auteur donne des Origines si differentes, parlent à peu près la même langue ; l'une est une Dialecte de l'autre : au lieu que les Souriquois, auxquels de Hornn donne les mêmes Ancêtres, qu'aux Iroquois, n'ont absolument rien de commun avec eux dans le Langage, ni dans le caractere d'esprit. La Langue, qu'ils parlent est une Dialecte Algonquine, & le Huron est aussi different de l'Algonquin, que le Latin l'est de l'Hébreu. Ne faut-il pas aussi avoir l'imagination bien frappée, pour se persuader que le *Meyra Humona* des Brasiliens, & le *Païeuma* des Habitans de Santa-Cruz, viennent de Saint Thomas, & sont dérivés de la Langue des Turcs, qui avant que de passer en Amérique, avoient eu quelque connoissance de cet Apôtre ?

La confiance abandonne notre Auteur, lorsqu'il semble qu'elle

qu'elle devroit moins lui manquer; il n'ose décider, si l'Amérique Méridionnale a peuplé les Terres Australes, ou si elle en a reçu ses Habitans: mais il la retrouve bientôt, & elle lui fait entreprendre de débrouiller l'Origine des Empires du Pérou & du Méxique. Il convient avec plusieurs Historiens, que ces Monarchies n'étoient pas fort anciennes, lorsque les Espagnols les détruisirent, & que leurs Fondateurs ont eu à combattre des Peuples Barbares, établis depuis lontems dans les Pays, qu'ils avoient choisis, sur-tout dans le Méxique, où les mœurs étoient bien moins douces au tems de Cortez, que parmi les Péruviens. Cette difference venoit apparemment de ce que les Conquerans du Méxique n'étoient pas aussi policés, que ceux du Perou.

Les uns & les autres, si on en croit de Hornn, sont néanmoins sortis des mêmes lieux: ce sont, dit-il, les Peuples du Cathay; les Japonnois, qui en sont originaires; les Chinois, qu'il suppose toujours descendus des Scythes; quelques Egyptiens & quelques Phéniciens, de qui ces deux Empires ont reçu toute leur Police, leur Religion, & les Arts. Voilà assûrement une Origine bien mélangée, & bien bisarrement assortie. Mais enfin le Scavant Hollandois veut que tous ces Peuples ayent envoyé des Colonies en Amérique, & pour le prouver, il n'est pas concevable où il va chercher des noms Cathayens, Coréens, Chinois, & surtout Japonnois dans toutes les Parties du Nouveau Monde. Il y a souvent entre ces noms à peu près le même rapport, qu'entre l'*Alfana* & l'*Equus* de MÉNAGE; mais aussi on leur fait faire un si long chemin, qu'on ne doit pas être surpris, s'ils ont si fort changé sur la route.

Il n'y a pas jusqu'aux *Chiquites* du Paraguay, dont il ne fasse dériver le nom, lequel est purement de la façon des Espagnols, de celui de Cathay. Le nom d'*Incas*, qui étoit celui de la Famille Impériale du Perou, a, selon lui, trop de ressemblance avec le même nom de Cathay, pour qu'il soit permis de douter que ces Souverains ne tirassent leur Origine de ce grand Pays. En un mot, chercher des Catayens en Amérique, c'est, dit-il, chercher des Grecs en Italie, & des Phéniciens en Afrique. Les Coréens appellent leur Pays *Caoli:* donc la *Californie* a été peuplée par une Colonie Coréenne: *Chiappa*, Province du Méxique, peut-il venir d'ailleurs

que de *Giapan*, nom, que quelques-uns donnent au Japon? Motezuma, Empereur du Méxique, avoit une Barbe à la Chinoiſe : il n'en faut pas davantage pour le faire Originaire de la Chine. Ce n'eſt pourtant pas ſans ſcrupule, que notre Auteur quitte les étymologies pour la figure de la Barbe : mais cette Barbe eſt fort ſinguliere dans un Méxiquain. D'ailleurs il trouve que le nom du Monarque a beaucoup d'affinité avec celui de *Motuzaïuma*, qu'il prétend, je ne ſçai ſur quelle autorité, être un titre d'honneur au Japon : ainſi ce Prince pourroit bien tirer ſon Origine de ces Iſles.

Cependant ce ne ſont ni les Cathayens, ni les Japonnois, qui ont fondé la Monarchie Méxiquaine : de Hornn en fait honneur à Facfur, Roy de la Chine, qui, détrôné par Cublay, Grand Cham des Tartares, s'enfuit avec cent mille Hommes ſur mille Vaiſſeaux en Amérique, & y devint le Fondateur d'un nouvel Empire. Manco, autre Prince Chinois, Originaire du Cathai, avoit fondé deux ſiécles auparavant celui du Perou. Voilà bien des noms, que les Peres COUPLET, LE COMTE & DU HALDE ne ſçavoient pas. Manco avoit porté les Arts à une très-grande perfection, & ce fut lui, qui éleva ces Edifices ſomptueux, qui étonnerent ſi fort les Eſpagnols. Il ne mena point de Chevaux en Amérique, parce que de ſon tems, dit Marc Pol de Veniſe, il n'y en avoit point à la Chine. Mais pourquoi les Chinois du Perou n'ont-ils pas conſervé leurs caracteres? c'eſt, répond de Hornn, qu'ils étoient trop difficiles à écrire; ils ont trouvé qu'il étoit plus court & plus aiſé d'y ſuppléer par des figures ſymboliques.

Voilà une partie de ce qui a été écrit ſur la queſtion préſente, & je ſuis bien trompé, ſi la ſimple expoſition de tant d'opinions diverſes n'eſt pas ſuffiſante pour fournir à tout Lecteur attentif les lumieres, dont il a beſoin pour prendre le ſeul parti, qui convienne ſur cette grande controverſe, qu'on n'a fait qu'embrouiller, en voulant l'éclaircir. Il me paroît qu'elle ſe réduit à ces deux points. 1°. Comment le Nouveau Monde a-t-il pu être peuplé? 2°. Par qui, & par quelle voye l'a-t'il été?

Rien, ce me ſemble, n'eſt plus aiſé que de répondre au premier. L'Amérique a pu être peuplée, comme les trois autres parties du Monde. On s'eſt formé ſur cela des diffi-

cultés, qu'on croyoit insolubles, & qui ne l'étoient point. Les Habitans de l'un & de l'autre Hemisphere, sont certainement les Descendans d'un même Pere. Ce Pere commun avoit reçu du Ciel un ordre précis de peupler toute la Terre, & elle l'a été. Il a fallu pour cela franchir des difficultés, & on les a franchies. Y en avoit-il de plus grandes pour les extrêmités de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Europe; pour se transporter dans des Isles assez éloignées de ce grand Continent, que pour passer en Amérique? non sans doute. La navigation, qui s'est si fort perfectionnée depuis trois ou quatre siécles, étoit peut-être plus parfaite dans les premiers tems, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Du moins ne peut-on pas douter qu'elle ne fût alors dans le dégré de perfection nécessaire, pour le dessein, que Dieu avoit de peupler toute la Terre.

Tant que les Auteurs, que j'ai cités, s'en sont tenus à cette possibilité, qu'on ne sçauroit nier, ils ont raisonné fort juste; car s'il n'est pas démontré qu'il y ait un passage par Terre en Amérique, soit au Nord de l'Asie & de l'Europe, soit au Sud; le contraire ne l'est point: d'ailleurs des Côtes de l'Afrique au Bresil; des Canaries aux Açorres, des Açorres aux Antilles, des Isles Britanniques & des Côtes de France en Terreneuve, la Traversée n'est ni longue ni difficile: j'en pourrois dire autant de la Chine au Japon, du Japon & des Philippines aux Isles Mariannes, & de-là au Méxique. Il y a dans l'Asie des Isles aussi éloignées de tout Continent, où l'on n'a pas été surpris de trouver des Hommes; pourquoi le seroit-on d'en avoir trouvé dans l'Amérique? & peut-on concevoir que les Petits-Fils de Noë, lorsqu'ils furent obligés de se séparer, & de se répandre, selon les desseins de Dieu, par toute la Terre, ayent été dans l'impossibilité de peupler presque la moitiê de l'Univers?

Il falloit donc s'en tenir là; mais la question étoit trop simple, & la réponse trop aisée à faire. Les Sçavans veulent discuter, & ils ont cru pouvoir décider comment, & par qui l'Amérique a été peuplée: & parce que les Histoires ne leur fournissoient rien pour cela, plûtôt que de demeurer court, ils ont réalisé les conjectures mêmes les plus frivoles. Une simple convenance de noms, une légere apparence leur ont paru des preuves, & sur ces fondemens ruineux ils ont bâti

des systêmes, dont ils se sont entêtés, dont les plus ignorans peuvent appercevoir le faux, & qu'on renverse souvent par un seul fait, qui ne peut être contesté. De-là il est arrivé que la maniere, dont le Nouveau Monde a reçu ses premiers Habitans, demeurant fort incertaine, on a imaginé des difficultés, où il n'y en avoit point; on a porté l'extravagance jusqu'à se persuader que les Amériquaius n'étoient point issus du premier Homme, que nous reconnoissons pour notre Pere commun; comme si l'ignorance de la maniere, dont un fait est arrivé, devoit le faire juger impossible, ou lui donnoit même un dégré de difficulté.

Ce qu'il y a en ceci de plus singulier, c'est qu'on n'a pas pris, pour sçavoir ce qu'on cherchoit, le seul moyen, qui nous restoit: je veux dire, la confrontation des Langues: en effet dans la recherche, dont il s'agit, il me paroît que la connoissance des Langues principales de l'Amérique, & leur comparaison avec celles de notre Hemisphere, qui sont regardées comme Primitives, pourroient nous faire parvenir à quelque heureuse découverte; & que ce moyen le moins équivoque de tous, de remonter à l'origine des Nations, n'est pas aussi difficile, qu'on pourroit le croire. Nous avons eu, & nous avons encore des Voyageurs & des Missionnaires, qui ont travaillé sur les Langues, qu'on parle dans toutes les Provinces du Nouveau Monde. Il ne faudroit que faire un Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, & les rapprocher des Langues mortes, ou vivantes de l'ancien Monde, qui passent pour être originales. Les Dialectes mêmes, malgré l'altération, qu'elles ont souffertes, tiennent encore assez de la matrice, pour nous fournir de grandes lumieres.

Au lieu de ce moyen, qu'on a négligé, on a cherché dans les Mœurs, les Coûtumes, la Religion, & les Traditions des Amériquains, leur premiere Origine: cependant je suis persuadé que cet examen ne peut produire qu'un faux jour, plus capable d'éblouir & d'égarer, que de conduire sûrement au but, qu'on se propose. Les anciennes Traditions s'effacent de l'esprit de ceux, qui n'ont, ou qui pendant plusieurs siécles n'ont eu aucun secours pour les conserver; & la moitié du Monde est dans le cas. De nouveaux événemens, un nouvel ordre de choses, font naître d'autres Tra-

ditions, qui effacent les premieres, & sont effacées à leur tour. Au bout d'un siécle ou deux on n'a plus rien, qui puisse servir de guide pour retrouver la trace des premieres Traditions.

Les Mœurs dégénerent en très-peu de tems par le Commerce avec d'autres Nations, par le mélange de plusieurs Peuples, qui se réunissent ; par le changement de domination, toujours suivi d'une nouvelle forme de gouvernement. A combien plus forte raison cette altération de mœurs & de caractere doit-elle être sensible parmi des Peuples errans, devenus Sauvages, vivant sans principe, & sans regles, qui les rappellent aux Mœurs antiques, telles que sont l'éducation, & la société. Les Coûtumes s'abolissent encore plus aisément. Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & l'on a bientôt oublié celles, que l'on a abandonnées. Que dirai-je de la privation des choses les plus nécessaires à la vie ? La nécessité, où l'on est de s'en passer, en fait perdre les noms avec l'usage.

Enfin rien n'a essuyé de plus promptes, de plus fréquentes & de plus étranges révolutions, que la Religion. Quand une fois on a renoncé à l'unique véritable, on ne tarde point à la perdre de vûë, & on s'engage dans un labyrinthe d'erreurs si peu liées entr'elles, parce que l'inconséquence & les contradictions sont l'appanage essentiel du mensonge, qu'il ne reste pas le moindre fil, qui puisse ramener à la vérité. Nous en avons vû dans le siécle précédent un exemple bien sensible. Les Boucaniers de S. Domingue étoient Chrétiens, & n'avoient de commerce qu'entr'eux : toutefois en moins de trente ans, par le seul défaut d'exercice de Religion, d'instruction, & d'une autorité, qui les retînt dans le devoir, ils en étoient venus jusqu'à n'avoir plus du Chrétien que le Baptême. S'ils avoient subsisté seulement jusqu'à la troisiéme génération, leurs Petits-Fils auroient été aussi peu instruits des principes du Christianisme, que les Habitans de la Nouvelle Guinée, ou des Terres Australes. Peut-être auroient-ils conservé quelques pratiques, dont ils n'auroient pû rendre raison, & n'est-ce pas de cette sorte que tant de Nations Infidéles se sont trouvées avoir mélé dans leur Culte Idolatre, des Cérémonies, qui paroissoient copiées d'après les nôtres ?

Il n'en est pas de même des Langues. Je conviens qu'une

Langue vivante eſt ſujette à de continuels changemens, & comme toutes l'ont été, on peut dire qu'aucune ne s'eſt conſervée dans ſa pureté originale. Mais il n'en eſt pas moins vrai, que malgré les changemens, que l'uſage y a faits, elles n'ont pas perdu tout ce qui les diſtinguoit des autres, ce qui ſuffit pour ce qu'il nous faut dans le cas préſent; & que des ruiſſeaux, qui ſont ſortis des principales ſources, je veux dire des dialectes, on peut remonter juſqu'aux Langues Meres, comment cela? c'eſt que, ſuivant la remarque d'un ſçavant Académicien (*a*), les Langues Meres ſe reconnoiſſent en ce qu'elles ſont plus énergiques, que celles, qui en ſont dérivées, parce qu'elles ont été formées ſur la nature; qu'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choſes, dont ils ſont les ſignes; qu'elles doivent moins au hazard, & que le mêlange, qui a formé les dialectes, fait toujours perdre à celle-ci une partie de l'énergie, que leur donnoit le rapport naturel de leur ſon avec les choſes, dont ils étoient les ſignes inſtitués.

De-là je conclus, que ſi l'on trouve dans l'Amérique des Langues, qui ayent ces caracteres, il n'eſt pas permis de douter qu'elles ne remontent à la premiere origine des Langues; & par conſéquent que les Nations, qui les parlent, n'ayent paſſé dans cet Hemiſphere aſſez peu de tems après la premiere diſperſion des Peuples; ſurtout, ſi dans notre Continent elles ſont entierement inconnuës. J'ai déja obſervé, qu'on ſuppoſe gratuitement que les arrieres Petits-Fils de Noë, ou n'ont pu paſſer dans le Nouveau Monde, ou n'y ont pas penſé. Je ne vois en effet aucune raiſon, qui puiſſe autoriſer une pareille ſuppoſition; & qui peut croire de bonne foi, que Noë & ſes Enfans en ſçavoient moins que nous: que l'Artiſan & le Pilote du plus grand Navire, qui ait jamais été, d'un Navire, qui devoit voguer ſur une Mer, laquelle n'avoit plus de bornes, & qui avoit à ſe garantir de tant d'écuëils, ait ignoré, & n'ait pas communiqué à ceux de ſes Deſcendans, qui ont vécu avec lui, & par qui devoit s'exécuter l'ordre du Créateur, de peupler l'Univers, ne leur ait pas, dis-je, communiqué l'art de naviguer ſur un Océan plus calme, & renfermé dans ſes anciennes limites?

Eſt-il même bien décidé, que l'Amérique n'a point eu

(*a*) M. l'Abbé DUBOS, *Hiſtoire de la Peinture & de la Poëſie.*

d'Habitans avant le Déluge ? Eſt-il vraiſemblable que Noë & ſes Enfans n'ont connu que la moitié du Monde ; & Moyſe ne nous apprend-il pas que toutes les Terres & les Iſles les plus éloignées ont été peuplées ? Comment accorder cela avec la prétention de ceux, qui ſoûtiennent que les Premiers Hommes ignoroient l'art de naviguer ; & peut-on bien dire ſérieuſement, contre l'autorité d'un témoignage ſi reſpectable, comme a fait Jean de Laët, que la navigation eſt un effet de l'audace des Hommes ; qu'elle n'entroit point dans les vûës directes du Créateur, & que Dieu avoit abandonné la Terre aux Hommes, & l'Eau aux Poiſſons ? D'ailleurs les Iſles ne font-elles point partie de la Terre, & n'y a-t-il point des endroits du Continent, où il étoit plus naturel d'aller par Mer, que par de longs détours, ſouvent impratiquables, ou du moins d'une difficulté capable de faire tout entreprendre pour les éviter ?

Il eſt certain que l'art de naviguer a eu le ſort de quantité d'autres, dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres ont été privés, dont quelques-uns ſont perdus, & d'autres n'ont été conſervés que dans un petit nombre de Nations : mais qu'eſt-ce que cela prouve ? Il faut toujours en revenir à ce principe, que les Arts néceſſaires aux deſſeins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux, qui les devoient remplir. L'induſtrie en a peut-être fait inventer, qui n'étoient qu'utiles ; & la cupidité en a fait découvrir, qui ne pouvoient ſervir, qu'à ſatisfaire nos paſſions. On peut croire auſſi que ce qui en a fait tomber pluſieurs dans l'oubli, c'eſt qu'ils n'étoient plus néceſſaires, & que telle a été la navigation de long cours, dès que toutes les parties de la Terre ont eu des Habitans. Il ſuffiſoit pour le Commerce de ranger les Côtes, & de traverſer aux Iſles les plus proches. Faut-il s'étonner que, faute d'uſage, on ait perdu le ſecret de faire de longues courſes ſur un Elément ſi inconſtant, & ſi ſouvent orageux ?

Qui peut même aſſûrer qu'on l'ait perdu ſi-tôt ? Strabon dit en pluſieurs endroits que les Habitans de Cadix & tous les Eſpagnols avoient de grands Vaiſſeaux, & excelloient en l'art de naviguer. Pline ſe plaint de ce que de ſon tems la navigation n'étoit pas auſſi parfaite, qu'elle l'avoit été pluſieurs ſiécles auparavant ; les Phéniciens & les Carthaginois ont eu lontems la réputation d'être habiles & hardis

Navigateurs. Le P. de Acoſta convient que Vaſco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique l'uſage de la Bouſſole. Les Inſulaires de Madagaſcar ont une Tradition, qui porte que les Chinois ont envoyé une Colonie dans leur Iſle. Rejetter cette Tradition ſur l'impoſſibilité de naviguer ſi loin ſans Bouſſole, n'eſt-ce pas une pure pétition de principe ? Car enfin ſi la Bouſſole eſt néceſſaire pour aller de la Chine à Madagaſcar, j'ai autant de droit de dire, ſur la foi d'une Tradition conſtante dans une grande Iſle ; les Chinois ont paſſé à Madagaſcar, donc ils connoiſſoient l'uſage de la Bouſſole ; qu'on en a de raiſonner ainſi : les Chinois ignoroient l'uſage de la Bouſſole, donc ils n'ont point paſſé à Madagaſcar. Je n'entreprends pourtant pas de ſoûtenir le fait, quoique je puiſſe le faire avec de bons Auteurs ; mais je ſerois auſſi fondé à l'avancer, que d'autres à le rejetter.

Les Chinois, dont l'Origine remonte aux Petits-Fils de Noë, ont eu anciennement des Flottes ; c'eſt un fait aſſez bien établi dans l'Hiſtoire : Qui a pu les empêcher de paſſer au Mexique par les Philippines ? Les Eſpagnols font tous les ans cette route. De-là ils ont pu en rangeant la Côte peupler toute l'Amérique du côté de la Mer du Sud. Les Iſles Mariannes, & tant d'autres, qu'on découvre tous les jours dans l'eſpace de Mer, qui ſépare la Chine & le Japon de l'Amérique, ont pu être peuplées de la même maniere, les unes plûtôt, & les autres plus tard. Les Habitans des Iſles de Salomon, ceux de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Auſtrales reſſemblent trop peu aux Amériquains, pour qu'on puiſſe imaginer qu'ils ayent la même origine, ſi on ne remonte pas aux tems les plus éloignés. Leur ignorance ne permettra jamais de ſçavoir d'où ils la tirent ; mais enfin tous ces Pays ſont peuplés : il eſt bien vraiſemblable que quelques-uns l'ont été par accident. Or s'ils l'ont pu être de cette maniere, pourquoi veut-on qu'ils ne l'ayent pas été dans le même tems & par la même voye, que les autres parties de la Terre ?

Les anciens Celtes & les Gaulois, ſi renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoyé tant de Colonies juſqu'aux extrémités de l'Aſie & de l'Europe, & dont on ne ſçauroit preſque nier que l'Origine ne remonte juſqu'aux

Enfans

Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pu pénétrer par les Açorres jusqu'en Amérique ? & si on objecte que les Açorres étoient sans Habitans au quinziéme siécle, je réponds que ceux, qui les Premiers ont découvert ces Isles, les ont sans doute négligées, pour aller s'établir dans de plus grandes, de plus fertiles, & dans un Continent immense, dont elles ne sont pas fort éloignées. Les Eskimaux & quelques autres Nations de l'Amérique Septentrionnale ressemblent si fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Asie, & si peu aux autres Peuples du Nouveau Monde, qu'il n'est pas difficile de reconnoître qu'ils descendent des Premiers, & qu'ils n'ont rien de commun dans leur Origine moderne avec les Seconds ; je dis leur Origine moderne, car il n'y a guéres d'apparence qu'elle soit ancienne ; & il n'y a aucun inconvénient à supposer que des Pays si peu habitables, ont été habités plus tard que les autres.

Il n'en est pas de même du reste de l'Amérique ; on ne me persuadera jamais qu'une partie si considérable de la Terre ait été ignorée ou négligée des premiers Fondateurs des Nations; & la raison, qui se tire du caractere des Amériquains, & de la peinture affreuse, qu'on en a faite d'abord, ne prouve rien contre leur antiquité. Il y a trois mille ans au plus, que l'Europe étoit pleine de Peuples aussi Sauvages & aussi peu policés, que la plûpart d'entr'eux, & elle en a encore quelques restes. L'Asie, le premier séjour des Hommes, & par conséquent le premier siége de la Religion, des bonnes mœurs, des Sciences & des Arts, & le centre des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ses plus florissants Empires environnés de la plus épaisse barbarie ? L'Egypte, qui s'est vantée d'avoir été la source des plus belles connoissances, & qui est retombée dans l'ignorance la plus profonde ; l'Empire des Abyssins si ancien, & autrefois si florissant ; la Lybie, qui a produit tant de Grands Hommes ; la Mauritanie, d'où sont sortis tant de Sçavants en tout genre, n'ont-ils pas toujours eu dans leur voisinage des Peuples, qui sembloient n'avoir de l'Homme que la figure ? Pourquoi s'étonner que les Amériquains, si lontems ignorés du reste du Monde, soient devenus Barbares & Sauvages, & que leurs plus florissants Empires se soient trouvés dénués de tant de choses, qu'on croyoit d'une nécessité indispensable dans notre Hemisphere.

Qu'on recherche ce qui avoit rendu ſi feroces les Montagnards des Pyrenées, dont pluſieurs le ſont encore ; quelle eſt l'Origine des Lappons & des Samojedes, d'où ſont venus les Cafres & les Hottentots. Pourquoi ſous les mêmes paralleles il y a des Noirs en Afrique, & il n'y en a point ailleurs ; & on pourra trouver de quoi répondre aux mêmes queſtions touchant les Eskimaux & les Algonquins, les Hurons & les Sioux, les Guayranis & les Patagons. Que ſi on demande pourquoi les Amériquains n'ont point de barbe, ni de poil par tout le corps, & pourquoi la plûpart ſont de couleur rougeâtre, je demanderai à mon tour pourquoi la plûpart des Afriquains ſont noirs ? Cette queſtion n'entre pour rien dans la diſpute ſur l'Origine des Amériquains.

Les Nations Primitives ſe ſont mêlées & diviſées à diverſes repriſes ; les guerres étrangeres & domeſtiques, auſſi anciennes que la paſſion de dominer ; la néceſſité de ſe ſéparer & de s'éloigner, ſoit parce qu'un Pays ne pouvoit plus contenir ſes Habitans, qui ſe multiploient à l'infini, ſoit parce que les plus Foibles étoient obligés de fuir devant les plus Forts ; l'inquiétude & la curioſité, ſi naturelles aux Hommes, mille raiſons, qu'il eſt aiſé d'imaginer, & qui entroient toutes dans les deſſeins de la Providence ; la maniere, dont ſe ſont faites ces tranſmigrations ; la difficulté de conſerver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs tranſplantés dans des Pays incultes, & hors de portée d'avoir quelque Commerce avec les Nations civiliſées : tout cela eſt aiſé à concevoir. Les accidens imprévûs, les tempêtes & les naufrages ont certainement contribué à peupler toute la Terre habitable ; & faut-il s'étonner après cela de certains rapports, qu'on apperçoit entre des Peuples aujourd'hui ſi éloignés les uns des autres, & de la difference, qui ſe trouve entre des Nations voiſines ?

On peut comprendre encore qu'il a du arriver qu'une partie de ces Hommes errants, ou forcés par la néceſſité de ſe réunir pour ſe défendre, & ſe ſouſtraire à la domination d'un Peuple puiſſant, ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Légiſlateur, ayent formé des Corps de Monarchies, ſe ſoient ſoumis à des Loix, ſe ſoient raſſemblés en Corps de Nations. Tels ont été les commencemens des plus anciens Empires dans l'Ancien Monde; tels ont pu être ceux du Perou & du Mexique

dans le Nouveau ; mais les monumens hiſtoriques nous manquent pour en ſçavoir davantage, & il n'y a, je le répete, que la connoiſſance des Langues primitives, qui puiſſe porter quelque jour dans ces ténébres. Il eſt aſſez étonnant qu'on ait négligé juſqu'à préſent un moyen ſi naturel, & d'une exécution ſi facile, de faire des découvertes auſſi intéreſſantes pour le moins, que la plûpart de celles, qui occupent les Sçavans depuis deux ſiécles. On connoîtroit du moins parmi ce prodigieux nombre de Peuples divers, qu'on voit dans l'Amérique, & differens entr'eux de Langage, quels ſont ceux, qui parlent des Langues totalement differentes de celles de l'Ancien Monde, & qui par conſéquent doivent être cenſés avoir paſſé en Amérique dans les premiers tems, & ceux, qui, par l'Analogie de leur Langue avec celles, qui ſont en uſage dans les trois autres Parties du Monde, donnent lieu de juger que leur Tranſmigration eſt plus récente, & doit être attribuée, ou à quelque naufrage, ou à quelque accident ſemblable à ceux, dont j'ai parlé dans le cours de cette Diſſertation.

JOURNAL HISTORIQUE D'UN VOYAGE DE L'AMERIQUE.

Addressé à Mde la DUCHESSE DE LESDIGUIERES.

1720. Juin.

PREMIERE LETTRE.

A Rochefort, ce trentiéme de Juin, 1720.

MADAME,

VOUS avez souhaitté que je vous écrivisse régulierement par toutes les occasions, que j'en pourrois trouver, & je vous l'ai promis, parce qu'il ne m'est pas permis de vous rien refuser: mais je crains fort que vous ne vous lassiez bientôt de recevoir mes Lettres: car je ne puis me persuader que vous les trouviez aussi intéressantes, que vous avez cru qu'elles le devoient être. En effet, c'est sur un Journal suivi, que vous avez compté; mais en premier lieu, je prévois que les Messagers, dont je me servirai, pour vous faire tenir mes Lettres, ne seront pas tous bien fidéles, ni des plus exacts; & si cela est, vous n'aurez qu'un Journal tronqué & sans suite: d'ail-

leurs je ne ſçai pas trop de quoi je les remplirai. Car vous n'ignorez pas que l'on m'envoye dans un Pays, où je ferai ſouvent cent lieuës, & davantage, ſans rencontrer un Homme, & ſans voir autre choſe que des Bois, des Lacs, des Rivieres & des Montagnes. Et quels Hommes encore, que ceux, qu'on y peut rencontrer? Des Sauvages, dont je n'entends point la Langue, & qui ne ſçavent pas la mienne. De plus, que me diroient-ils? Ils ne ſçavent rien; & que leur dirai-je? Ils ne ſont pas plus curieux d'apprendre des nouvelles d'Europe, que vous ni moi, Madame, ne le ſommes d'être inſtruits de leurs affaires.

En ſecond lieu, quand je ſerois Homme à uſer du privilége des Voyageurs; je vous connois trop, pour oſer prendre cette liberté avec vous, & pour me flatter de vous en faire accroire. Mais ne craignez rien, je ne me ſens point d'inclination à forger des aventures; j'ai déja fait l'expérience de ce que dit un Ancien qu'on ne change point de caractere en paſſant la Mer, ni en changeant de Climat, & j'eſpere conſerver celui de ſincérité, que vous me connoiſſez, en parcourant l'Amérique, & les Mers, qui la ſéparent de nous. Vous étiez en peine de ma ſanté, qui ne vous paroiſſoit pas en aſſez bon état pour entreprendre un Voyage ſi pénible; graces au Seigneur, elle ſe fortifie de jour en jour, & je voudrois bien être auſſi ſûr d'avoir toutes les autres qualités néceſſaires, pour m'acquitter, comme il faut, de la Commiſſion, dont on m'a chargé. Mais croiriez-vous bien, Madame, que j'ai déja penſé perir à moitié chemin de Paris à Rochefort? Vous n'avez, peut-être pas oublié que je vous ai ſouvent dit que nos Rivieres de France ne ſont que des Ruiſſeaux, en comparaiſon de celles de l'Amérique: il s'en eſt peu fallu que la Loire n'ait été vengée de cet outrage.

J'avois pris une Cabanne à Orleans avec quatre ou cinq Officiers du Régiment de Conti, Infanterie. Le ſeize, étant vis-à-vis de Langets, & ne pouvant avancer à cauſe d'un vent contraire aſſez fort, nous voulûmes gagner cette Bourgade pour nous aſſûrer d'un bon gîte, au cas qu'il fallût y paſſer la nuit. Il falloit pour cela traverſer la Riviere, & nous le propoſâmes à nos Bateliers, qui y témoignerent de la répugnance; mais c'étoit de jeunes Gens, & comme nous inſiſtâmes, ils n'oſerent nous contredire. Nous n'étions pas encore

1720. Juin.

au milieu du Canal, que nous aurions bien voulu être à recommencer; mais il n'étoit plus tems, & ce qui me fâchoit le plus, c'eſt que c'étoit moi, qui avoit ouvert l'avis, qu'on ſe repentoit fort d'avoir ſuivi. Nous étions véritablement en grand danger, & on le voyoit bien ſur le viſage de nos Conducteurs; ils ne ſe démonterent pourtant point, & manœuvrerent ſi bien, qu'ils nous tirerent d'affaire.

Le danger paſſé, quelqu'un de la Compagnie, lequel avoit été pluſieurs fois ſur le point de ſe déshabiller pour ſe jetter à la nâge, ſe mit à crier de toute ſa force, mais d'un ton, qui faiſoit voir que le Cœur lui battoit encore, que j'avois eu grand'peur. Il diſoit peut-être plus vrai, qu'il ne penſoit; mais à coup ſûr, il devinoit, car pour écarter les reproches, que l'on commençoit à me faire, & pour tâcher de perſuader les autres, qu'il n'y avoit pas de danger, j'avois fait aſſez bonne contenance. On rencontre aſſez ſouvent de ces faux Braves, qui, pour cacher la frayeur, dont ils ſont ſaiſis, veulent faire diverſion, en donnant ſur ceux, qui ſont beaucoup plus raſſûrés qu'eux-mêmes. Cependant, Madame, ſi je croyois aux préſages, voilà bien de quoi augurer mal d'un Voyage, où je dois faire plus de trois mille lieuës ſur Mer, & naviguer en Canot d'Ecorce ſur deux des plus grands Fleuves du Monde, & ſur des Lacs preſque auſſi grands & pour le moins auſſi orageux, que le Pont Euxin & la Mer Caſpienne.

La Loire ne fut point traitable tout le reſte du jour, & nous couchâmes à Langets; nos Officiers, qui avoient à leur tête leur Lieutenant de Roi, étoient de fort honnêtes gens, & d'un aimable commerce. Ils avoient d'ailleurs beaucoup de Religion, & ils en donnerent une preuve, qui n'avoit rien d'équivoque. Une eſpece d'Aventurier, moitié Petit-Maître, & moitié Bel-eſprit, s'étoit joint à eux à Paris: juſqu'à Orleans il s'étoit aſſez contenu, mais du moment que nous fûmes embarqués, il commença de s'émanciper un peu, & inſenſiblement il tint des propos fort libres ſur la Religion. J'eus la conſolation de voir que tous nos Officiers en furent offenſés au point, qu'aucun ne voulut loger avec lui à Langets. Ce fut un jeune Lieutenant, qui lui en fit la déclaration, & qui l'obligea d'aller chercher ailleurs un gîte.

J'arrivai ici le dix-neuf; on m'y attendoit, parce que j'é-

tois chargé des Pacquets de la Cour ; mais on y attendoit aussi de l'argent, & il n'est arrivé qu'aujourd'hui. Je vais demain m'embarquer sur le *Chameau*, grande & belle Flûte du Roi, laquelle est en Rade sous l'Isle d'Aix, & j'y serai en pays de connoissance. J'ai déja fait Campagne avec M. de VOUTRON, qui la commande, & avec CHAVITEAU, son premier Pilote : j'ai eu à Quebec pour Disciple M. le Comte de VAUDREUIL, son Capitaine en second, & j'ai vécu en Canada avec quelques-uns des Officiers & des Passagers. On nous assûre que nous avons un très-bon Equipage, & il n'est point d'Officier de Marine, qui ait plus d'expérience pour la navigation, que nous allons faire, que notre Commandant. Ainsi je ne pouvois rien désirer de mieux, & pour la sûreté du Navire, & pour l'agrément de la Société.

1720. Juin.

Je suis, &c.

1720. Juillet.

SECONDE LETTRE.

Voyage de la Rochelle à Quebec : Quelques Remarques sur cette Navigation, sur le Grand Banc de Terre-neuve, & sur le Fleuve Saint Laurent.

A Quebec, ce vint-quatre Septembre, 1720.

MADAME,

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après quatre-vint-trois jours d'une lente & assez fâcheuse Traversée : nous n'avions pourtant que mille lieuës à faire ; ainsi vous voyez qu'on ne va pas toujours sur Mer *per la via delle Poste*, comme disoit M. l'Abbé de CHOISY. Je n'ai point fait de Journal de ce Voyage, parce que le mal de Mer m'a beaucoup fait souffrir pendant plus d'un mois. Je m'étois flatté d'en être quitte, parce que j'avois déja payé deux fois le tribut ; mais il y a des tempérammens, qui ne peuvent sympathiser avec cet Elément, & le mien est de cette espece. Or, dans l'état, où ce mal nous réduit, il n'est pas possible de faire attention à

1720. Juillet.

ce qui se passe sur le Vaisseau. D'ailleurs rien n'est plus stérile qu'une Navigation comme celle-ci ; aussi n'y est-on occupé qu'à examiner d'où vient le Vent, combien on avance, & si l'on est en route : car pendant les deux tiers du chemin, on ne voit que le Ciel & l'Eau. Je vais néanmoins vous marquer ce que ma mémoire me fournira de plus propre à vous amuser pendant un quart-d'heure, pour tenir, autant qu'il m'est possible, la parole, que je vous ai donnée.

Nous restâmes en Rade tout le premier de Juillet, & le second nous appareillâmes à la faveur d'un petit soufle du Nord-Est. Les trois premiers jours les Vents furent toujours du bon côté, mais bien foibles, & on s'en consoloit, parce que la Mer étoit belle. Il sembloit qu'elle voulût nous amadoüer, avant que de se montrer dans toute sa mauvaise humeur. Le quatriéme, ou le cinquiéme le Vent tourna & nous mit à la Bouline (*a*). La Mer devint grosse, & pendant près de six semaines nous fûmes secoués de la bonne maniere. Les Vents ne faisoient que tourner, mais ils nous prenoient bien plus souvent par devant que par derriere, & nous étions presque toujours au plus près (*b*).

Description du grand Banc.

1720. Août.

Le neuviéme d'Août nos Pilotes se croyoient sur le *Grand Banc de Terre-neuve*, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Ils étoient même en regle ; car un bon Pilote doit toujours être un peu de l'Avant de son Vaisseau (*c*) ; mais depuis le neuf jusqu'au seize, nous ne fîmes presque point de chemin. Ce qu'on appelle le Grand Banc de Terre-neuve, est proprement une Montagne cachée sous les Eaux, environ à six cent lieuës de France du côté de l'Occident. Le Sieur DENYS, duquel nous avons un très-bon Ouvrage sur l'Amérique Septentrionnale, & un Traité fort instructif de la Pêche de la Moruë, donne à cette Montagne cent cinquante lieuës d'étenduë du Nord au Sud ; mais, selon les Cartes Marines les plus exactes, son commencement, du côté du Sud, est par les quarante & un dégrez de Latitude Nord, & son extrémité Septentrionnale est par les quarante-neuf dégrez, vint-cinq Minutes.

(*a*) Aller à la Bouline, c'est prendre le Vent de biais.

(*b*) Etre au plus près, c'est quand on pince le Vent, en le prenant de biais, parce qu'il vient presque de devant.

(*c*) C'est-à-dire, se croire plus avancé qu'il n'est.

La

1720.
Août.

La verité est que ses deux extrémités se terminent tellement en pointe, qu'il est mal aisé d'en marquer exactement les bornes. Sa plus grande largeur, d'Orient en Occident, est d'environ quatre-vint-dix lieuës Marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf dégrez de Longitude. J'ai oui dire à des Matelots qu'ils y avoient moüillé l'Ancre à cinq brasses; ce qui est encore contre le Sieur Denys, lequel prétend qu'il n'y en a jamais trouvé moins de vint-cinq. Mais il est certain qu'en plusieurs endroits il y en a plus de soixante. Vers le milieu de sa Longueur, du côté de l'Europe, il forme une espece de Baye, qu'on a nommée *la Fosse;* & c'est ce qui fait que de deux Navires, qui sont sur la même ligne, & à la vûë l'un de l'autre, l'un trouvera fond, & l'autre ne le trouvera pas.

Avant que d'arriver au Grand Banc, on en rencontre un plus petit, qui s'appelle *le Banc Jacquet.* Il est par le travers du milieu de sa longueur: quelques-uns même le font précéder d'un autre, auquel ils donnent la figure d'un Cône: mais j'ai vû des Pilotes, qui des trois n'en font qu'un, & se tirent des objections, qu'on leur fait, en disant, qu'il y a sur le Grand Banc des cavités, dont la profondeur a trompé ceux, qui n'en distinguent trois, que pour n'avoir pas filé assez de Cable. Quoiqu'il en soit de la grandeur & de la figure de cette Montagne, dont il n'est pas possible d'être instruit au juste, on y trouve une quantité prodigieuse de Coquillages, & plusieurs espéces de Poissons de toutes grandeurs; la plûpart servent de nourriture ordinaire aux Moruës, dont le nombre semble égaler celui des Grains de Sable, qui couvrent le Banc. Depuis plus de deux siécles on en charge tous les ans deux à trois cent Navires, & il n'y paroît presque point. On ne feroit pourtant pas mal de discontinuer de tems en tems cette Pêche, d'autant plus que le Golphe de Saint Laurent, le Fleuve même, pendant plus de soixante lieuës, les Côtes de l'Acadie, celles de l'Isle Royale & de Terre-neuve, ne sont guéres moins fournies de ce Poisson, que le Grand Banc. Ce sont là, Madame, de vraies Mines, qui valent mieux, & demandent beaucoup moins de frais, que celle du Perou & du Méxique.

Causes des Vents & des Brumes, qui y regnent.

Nous eûmes beaucoup à souffrir tout le tems, que les Vents contraires nous retinrent sur les Frontieres du Royaume des

1720. Août.

Moruës; car c'eſt bien le plus déſagréable & le plus incommode Parage de tout l'Océan. Le Soleil ne s'y montre preſque jamais, & la plûpart du tems l'air y eſt couvert d'une Brume froide & épaiſſe, qui fait connoître les approches du Banc, de maniere à ne s'y pas méprendre. Quelle pourroit être la cauſe d'un Phénomene ſi marqué & ſi conſtant! Seroit-ce le Voiſinage des Terres & des Forêts, qui les couvrent? Mais outre que le *Cap de Raze*, qui eſt la Terre la plus proche du Grand Banc, en eſt éloigné de trente-cinq lieuës, la même choſe n'arrive point de tous les autres côtés de l'Iſle; & de plus, l'Iſle de Terre-neuve n'eſt embrumée, que du côté du Grand Banc: par-tout ailleurs ſes Côtes joüiſſent d'un air pur, & d'un Ciel ſerein. Il eſt donc vraiſemblable que c'eſt la proximité du Grand Banc, qui cauſe les Brouillards, dont le Cap de Raze eſt ordinairement enveloppé, & il en faut chercher la cauſe ſur le Banc même. Or voici ſur cela ma conjecture, que je ſoumets à la déciſion des Sçavans.

Je commence par obſerver que nous avons un autre ſigne de l'approche du Grand Banc: c'eſt que ſur toutes ſes extrémités, qu'on appelle communément ſes *Ecorres*, la Mer eſt toujours glapiſſante, & les Vents impétueux. Ne pourroit-on point regarder cela comme la cauſe des Broüillards, qui y regnent, & dire que l'agitation de l'Eau, dont le fond eſt mêlé de Sable & de Vaſes, épaiſſit l'Air & l'engraiſſe, & que le Soleil n'en attire que des Vapeurs groſſieres, qu'il ne peut jamais bien réſoudre? On me demandera d'où vient cette agitation de la Mer ſur les Ecorres du Grand Banc, tandis que par-tout ailleurs, & ſur le Banc même, il regne un calme profond? La voici, ſi je ne me trompe. On éprouve tous les jours dans ces Parages des Courans, qui portent tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. La Mer irrégulierement pouſſée par ces Courans, & heurtant avec impétuoſité contre les bords du Banc, qui ſont preſque partout à pic, en eſt repouſſée avec la même violence, ce qui cauſe l'agitation, qu'on y remarque.

Que ſi la même choſe n'arrive point aux approches de tous les Hautsfonds, c'eſt que tous n'ont pas une auſſi grande étenduë, que celui-ci; qu'il n'y a point de Courans aux environs, qu'ils n'y ſont pas ſi forts, ou qu'ils ne s'y croiſent pas,

qu'ils ne rencontrent pas des bords aussi roides, & n'en sont point repoussés avec autant de force. Il est certain d'ailleurs, comme je l'ai déja observé d'après les Marins, que l'agitation de la Mer, & les Vases, qu'elle remuë, contribuent beaucoup à épaissir l'Air, & à *engraisser* les Vents; mais que ces Vents, quand ils n'ont point d'autre cause, ne s'étendent pas bien loin, & que sur le Grand Banc, à quelque distance des Bords, on est tranquille comme dans une Rade, à moins d'un Vent forcé, qui vienne d'ailleurs.

1720. Août.

Tempête.

Ce fut un Vendredi, seiziéme d'Août, à sept heures du soir, que nous nous trouvâmes sur le Grand Banc, par soixante & quinze Brasses d'eau. Arriver au Grand Banc, cela s'appelle *bancquer;* en sortir, c'est *débancquer;* ce sont deux mots, dont la Péche des Moruës a enrichi notre Langue. C'est la coûtume, quand on a trouvé fond, de crier: *Vive le Roi*, & on le fit de bon cœur. Notre Equipage soupiroit après la Moruë fraîche; mais le Soleil étoit couché, le Vent étoit bon, & on jugea à propos d'en profiter. Vers les onze heures du soir, Vent forcé de Sud-Est, lequel, avec la seule *Miséne*, nous auroit fait faire trois lieuës par heure. S'il n'y avoit eu que cela, en serrant, comme on fit dans la minute, toutes les autres Voiles, nous n'aurions pas été à plaindre; mais il survint une Pluïe si abondante, qu'on auroit dit que toutes les Cataractes du Ciel étoient ouvertes. Ce qu'il y eut de pis, c'est que le Tonnerre commença par où il finit ordinairement; il tomba si près de nous, que le Gouvernail en fut engourdi, & que tous les Matelots, qui faisoient la Manœuvre, en ressentirent le contre-coup. Il redoubla ensuite, & cent Piéces de Canon n'auroient pas fait plus de bruit. On ne s'entendoit point; un coup n'attendoit pas l'autre; on ne se voyoit point au milieu des Eclairs, parce qu'on en étoit ébloui. Enfin pendant une heure & demie, il sembloit que nous étions à la Tranchée; le Cœur battoit aux plus intrépides; car le Tonnerre restoit toujours sur notre tête, & s'il étoit tombé une seconde fois, nous aurions pû aller servir de pâture aux Moruës, aux dépens desquelles nous avions compté de faire bientôt bonne chere. Castor ou Pollux, car je ne sçai lequel des deux étoit en faction, sous le nom de *Feu Saint Elme* (*a*), nous avoit bien avertis de tout ce fra-

(*a*) On ne manque guéres de voir ces Feux sur les Vergues, à l'approche d'une Tempête.

1720. Août.

cas, & ſans cela, nous aurions bien pû être ſurpris, & tourner ſous Voiles.

Au bout d'une heure & demie, la Pluye ceſſa, le Tonnerre ne grondoit plus que de loin, & les Eclairs n'étoient plus que de foibles lueurs à l'Horiſon. Le Vent étoit toujours bon, & n'étoit plus ſi brutal, & la Mer paroiſſoit unie comme une Glace. Chacun alors voulut aller ſe coucher, mais tous les Lits étoient inondés, la Pluye ayant pénétré par les fentes les plus imperceptibles, ce qui eſt inévitable, quand le Vaiſſeau eſt fort agité. On fit comme on put, & on ſe trouva encore très-heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Tout ce qui eſt violent ne dure point, ſur-tout le Vent de Sud-Eſt, au moins dans ces Mers. Il n'eſt conſtant, que lorſqu'il ſe fortifie peu à peu, & ſouvent il finit par une Tempête. Le Calme revint avec le jour; nous n'avancions pas, mais nous nous déſennuyâmes en pêchant.

Des Moruës, & de la Pêche de ce Poiſſon.

Tout eſt bon dans la Moruë, quand elle eſt fraîche; elle ne perd même rien de ſa bonté, & elle devient un peu plus ferme, quand elle a été deux jours dans le Sel; mais ce ſont les Pêcheurs ſeuls, qui en mangent ce qu'elle a de plus excellent, c'eſt-à-dire, la Tête, la Langue, & le Foye, qui délayé dans l'Huile & le Vinaigre, avec un peu de Poivre, lui fait une Sauſſe exquiſe. Pour conſerver tout cela, il faudroit trop de Sel: ainſi on jette à la Mer tout ce qu'on n'en peut pas conſommer dans le tems de la Pêche. La plus grande Moruë, que j'aye vûë, n'avoit pas trois pieds: cependant celles du Grand Banc ſont les plus fortes: mais il n'y a peút-être point d'Animal, qui, à proportion de ſa grandeur, ait la Gueule plus large, ni qui ſoit plus vorace. On trouve de tout dans le Corps de ce Poiſſon, juſqu'à des têts de Pots caſſés, du Fer, & du Verre. On s'étoit imaginé qu'il digeroit tout cela, mais on eſt revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que ſur ce qu'on lui avoit trouvé des morceaux de Fer à moitié uſés. On eſt perſuadé aujourd'hui que le *Gau;* c'eſt le nom, que les Pêcheurs ont donné à l'Eſtomach de la Moruë, ſe retourne comme une Poche, & que ce Poiſſon ſe décharge, en le retournant, de tout ce qui l'incommode.

On appelle en Hollande *Cabeliau*, une ſorte de Moruë, qui ſe pêche dans la Manche & dans quelques autres endroits, & qui ne differe des Moruës de l'Amérique, que par-

ce qu'elle eſt plus petite. On ſe contente de ſaler celle du Grand Banc, & c'eſt ce qu'on appelle *Moruë Blanche*, & plus communément, *Moruë Verte*. M. DENYS dit à cette occaſion qu'il a vû faire en Canada d'auſſi beau Sel, que celui, qu'on y porte de Brouage, mais qu'après qu'on en eut fait l'eſſai dans des Marais creuſés exprès, on les reboucha. Ceux, qui ont le plus crié que ce Pays n'étoit bon à rien, ont été plus d'une fois ceux mêmes, qui ont empêché qu'on n'en retirât aucun avantage. 1720. Août.

La Moruë ſéche, ou la Merluche ne ſe peut faire que ſur les Côtes: cela demande de grands ſoins, & beaucoup d'expérience. M. Denys, qui convient que tous ceux, qu'il a vû faire ce Commerce en Acadie, s'y ſont ruinés, prouve parfaitement, & rend très-ſenſible qu'on a eu tort d'en conclure que la Moruë n'y eſt pas abondante. Mais il prétend que pour y faire la Pêche avec ſuccès, il faut que les Pêcheurs ſoient établis dans le Pays; & voici quel eſt ſon raiſonnement. Toute Saiſon n'eſt pas propre pour cette Pêche; on ne la peut faire que depuis le commencement du Mois de Mai juſqu'à la fin du Mois d'Août. Or ſi vous faites venir des Matelots de France, ou vous les payerez pour toute l'année, & les frais abſorberont les profits, ou vous ne les payerez que pendant la Pêche, & ils n'y trouveront pas leur compte. Car de dire qu'on les employera le reſte du tems à ſcier des Planches, & à couper du Bois, c'eſt une erreur; ils n'y gagneront certainement pas ce qu'ils dépenſeront; ainſi, ou il faudra qu'ils ruinent l'Entrepreneur, ou ils mourront de faim.

Mais s'ils ſont Habitans, on en ſera mieux ſervi, & il ne tiendra qu'à eux d'être à leur aiſe. On connoîtra les bons Ouvriers; ils prendront leur tems pour la Pêche, ils choiſiront les bons endroits, ils gagneront beaucoup pendant quatre mois, & le reſte de l'année ils travailleront pour eux dans leurs Habitations. Si on s'y étoit pris de cette ſorte il y a cent cinquante ans, l'Acadie ſeroit devenuë une des plus puiſſantes Colonies de l'Amérique. Car tandis qu'on publioit en France, avec une ſorte d'affectation, qu'il n'étoit pas poſſible d'y rien faire, elle enrichiſſoit la Nouvelle Angleterre par la ſeule Pêche, quoique les Anglois n'y euſſent pas tous les avantages, que nous y pouvions avoir.

1720. Août.

Quand on eſt ſorti du Grand Banc, on en rencontre pluſieurs autres plus petits, & tous preſque également poiſſonneux. La Moruë n'eſt pas même le ſeul Poiſſon, qu'on trouve dans cette Mer. On y voit à la verité peu de Requins, point du tout de Dorades, de Bonites, ni de tous ces autres Poiſſons, qui demandent des Mers plus chaudes: mais en récompenſe elle eſt remplie de Baleines, de Soufleurs, d'Eſpadons, de Marſoüins, de Flettans, & de quantité d'autres de moindre valeur. Nous y avons eu plus d'une fois le plaiſir du Combat de la Baleine contre l'Eſpadon, & rien n'eſt plus amuſant. L'Eſpadon eſt de la groſſeur d'une Vache, long de ſept à huit pieds, & ſon Corps va toujours en rétréciſſant vers la queuë. Son nom vient de ſon arme, eſpece d'Eſpadon long de trois pieds, & large de quatre doigts. Il eſt poſé ſur ſon nez, & de chaque côté il a une ſuite de Dents de la longueur d'un pouce, rangées dans une diſtance égale les unes des autres. Ce Poiſſon ſe met à toute ſauce, & c'eſt un excellent manger. Sa Tête eſt plus délicate, que celle du Veau, plus groſſe & plus quarrée. Il a les yeux extrémement gros.

Combat de la Baleine & de l'Eſpadon.

Jamais la Baleine & l'Eſpadon ne ſe rencontrent, qu'ils ne ſe battent, & c'eſt, dit-on, celui-ci, qui eſt toujours l'Aggreſſeur. Quelquefois deux Eſpadons ſe joignent contre une Baleine, & alors la partie n'eſt pas égale. La Baleine n'a pour Arme offenſive & défenſive, que ſa Queuë: pour s'en ſervir contre ſon Ennemi, elle plonge la Tête, & ſi elle peut frapper l'Eſpadon, elle l'aſſomme d'un coup de ſa Queuë, mais il eſt fort adroit à l'eſquiver, & auſſi-tôt il fond ſur la Baleine, & lui enfonce ſon Arme dans le Dos. Le plus ſouvent il ne la perce pas juſqu'au fond du Lard, & ne lui fait pas grand mal. Quand elle le peut voir s'élancer pour la frapper, elle plonge, mais l'Eſpadon la pourſuit dans l'Eau, & l'oblige à ſe remontrer. Alors le Combat recommence, & dure juſqu'à ce que l'Eſpadon perde de vûë la Baleine, qui bat toujours en retraite, & qui nâge mieux que lui à fleur d'eau.

Du Flettan.

Le *Flettan* eſt comme une grande Plie: il paroît que ce qu'on appelle *Flet*, eſt ſon diminutif. Il eſt gris ſur le Dos, & blanc ſous le Ventre. Sa longueur eſt ordinairement de quatre à cinq pieds, ſa largeur au moins de deux, & il en a un d'épaiſſeur. Il a la Tête fort groſſe; tout en eſt exquis &

1720. Août.

fort tendre : on tire des Os un Suc, qui vaut mieux que la moële la plus fine. Ses yeux, qui sont presque aussi gros que ceux de l'Espadon, & les bords des deux côtés, qu'on appelle *Relingues*, sont des morceaux très-délicats. On jette tout le Corps à la Mer pour engraisser les Moruës, dont le Flettan est le plus dangereux ennemi, & qui ne fait qu'un repas de trois de ces Poissons. Je ne vous dirai rien, Madame, de toutes les especes d'Oiseaux, qui vivent sur ces Mers, & qui n'y subsistent, que de la Pêche, car tous sont Pêcheurs. Bien des Voyageurs en ont parlé, & ils n'en ont rien dit, qui mérite qu'on s'y arrête.

Le dix-huit, bon vent : nous croyons que les Vents nous ont porté un peu trop au Sud, & nous faisons l'Ouest-Nord-Ouest, pour nous remettre dans notre latitude. C'est que depuis dix ou douze jours nous n'avons point vû le Soleil, & que par conséquent nous n'avons pû prendre hauteur. Cela arrive assez souvent, & c'est ce qui fait le plus grand danger de cette navigation. Vers les huit heures du matin on apperçoit un petit Bâtiment, qui sembloit venir à nous, on va au-devant, & quand il est proche, on lui demande par quelle latitude nous sommes ? C'étoit un Anglois, & le Capitaine répondit dans sa Langue : on crut entendre que nous étions par les 45 dégrés. Il n'y avoit pourtant pas trop à s'y fier, car il pouvoit être dans la même erreur que nous. Cependant on se rassûre, & comme le Vent continuoit à être bon, on se flatte, s'il ne change point, d'avoir passé le Golphe dans deux jours.

Erreur des Pilotes, & le danger, où elle met le Vaisseau.

Vers les quatre heures du soir le Vent tomba, & nous en fûmes consternés ; c'étoit cependant notre salut. A onze heures de nuit l'Horison parut fort noir devant nous, quoique par-tout ailleurs le Ciel fût très-serein. Les Matelots de quart (*a*) ne balancerent point à dire que c'étoit la Terre. L'Officier se mocqua d'eux, mais comme il les vit persister dans leur sentiment, il commença à croire qu'ils pouvoient bien avoir raison. Par bonheur il faisoit si peu de vent qu'à peine le Navire gouvernoit ; ainsi il espera que le jour viendroit avant qu'on approchât cette Terre de trop près. A mi-

(*a*) L'Equipage d'un Vaisseau est partagé en quatre Bandes, dont chacune est en Faction pendant quatre heures. C'est ce qu'on appelle *faire le Quart*. Chaque Bande est commandée par un Officier.

1720. Août. nuit le quart changea. Les Matelots, qui ſuccederent aux Premiers, furent d'abord de leur avis; mais leur Officier entreprit de leur prouver par de bonnes raiſons que la Terre ne devoit point être là, & que ce qu'ils voyoient, étoit une Brume, qui ſe diſſiperoit avec l'Aurore. Il ne les perſuada point, & ils s'obſtinerent à ſoûtenir que le Ciel étoit trop pur, pour être embrûmé de ce côté-là, s'il n'y avoit point de Terre.

Au point du jour, ils ſe mettent tous à crier qu'ils voyent la Terre. L'Officier, ſans daigner même y regarder, leve les épaules, & quatre heures ſonnant, il va ſe coucher, en diſant qu'à ſon réveil il trouvera cette prétenduë Terre fonduë. Son Succeſſeur, qui étoit le Comte de Vaudreuil, plus circonſpect, commence par faire ſerrer quelques Voiles, & ne fut pas lontems ſans s'appercevoir que cette précaution étoit néceſſaire. Dès que le jour parut, on vit l'Horiſon preſque tout bordé de Terres, & on découvrit un petit Navire Anglois mouillé à deux portées de Canon de nous. M. de VOUTRON, qui en fut averti, fit auſſi-tôt appeller l'Officier incrédule, qu'on eut bien de la peine à faire ſortir de ſa Chambre, d'où il proteſtoit que nous ne pouvions pas avoir une Terre ſi près de nous. Il vint cependant après deux ou trois ſemonces, & à la vûë du danger, que ſon entêtement nous avoit fait courir, il fut ſaiſi d'étonnement. C'eſt pourtant le plus habile Homme de France pour naviguer ſur ces Mers, mais trop d'habileté nuit quelquefois, quand on s'y fie plus que de raiſon.

Cependant, Madame, ſi le Vent n'étoit point tombé la veille à quatre heures du ſoir, nous nous ſerions perdus dans la nuit; car nous courions à pleines Voiles ſur des Briſans, dont il ne nous auroit pas été poſſible de nous tirer. L'embarras étoit de ſçavoir où nous étions. Ce qu'il y avoit de certain, c'eſt que la veille nous n'étions point par les quarante-cinq dégrez. Mais étions-nous plus au Nord, ou plus au Sud? C'eſt ſur quoi les ſentimens furent partagés. Un de nos Officiers aſſûra que la Terre, qui paroiſſoit devant nous, étoit l'Acadie; qu'il y avoit fait un voyage, & qu'il la reconnoiſſoit: un autre ſoûtint que c'étoit les *Iſles de Saint Pierre*. Mais quelle apparence, lui dit-on, que nous ſoyions ſi avancés? Il n'y a pas encore vint-quatre heures que nous

étions

étions sur le Grand Banc, & il y a plus de cent lieuës du Grand Banc aux Isles de Saint Pierre. Le Pilote Chaviteau prétendit que c'étoit le *Cap de Raze*. Qu'il y ait de l'erreur dans notre Estime, dit-il, cela n'est plus douteux, & il ne faut pas s'en étonner, vû qu'il n'est pas possible de se regler sur des Courants, qu'on ne connoît pas, & qui varient sans cesse, & que la hauteur nous a manqué pour nous redresser. Mais il est hors de toute vraisemblance que nous puissions être ni sur les Côtes de l'Acadie, ni aux Isles de S. Pierre (*a*).

1720. Août.

Son raisonnement nous parut juste, nous aurions néanmoins bien désiré qu'il se fût trompé, car nous comprenions combien il étoit fâcheux d'être affalés sous le Cap de Raze. Dans cette incertitude on prit le parti d'aller consulter le Capitaine du Navire Anglois, que nous avions devant nous, & Chaviteau en reçut l'ordre. A son retour il nous rapporta que les Anglois avoient été aussi surpris que nous, de se trouver dans cette Baye, mais avec cette difference, que c'étoit là, où ils avoient affaire : que le Cap de Raze étoit devant nous, le *Cap de Brolle* par notre travers, dix lieuës au-dessous ; que du milieu de ces Brisants, sur lesquels nous avions couru risque de nous perdre, il sortoit une Riviere, à l'entrée de laquelle il y avoit une Bourgade Angloise, où le petit Navire alloit porter des Provisions.

Il y a quinze ans qu'il nous arriva dans ce même Parage une aventure fort singuliere, & qui nous fit courir un aussi grand risque peut-être que celui, dont je viens de vous entretenir. C'étoit peu de jours après la Notre-Dame d'Août, & nous avions essuyé jusques-là d'assez grandes chaleurs. Un matin, en nous levant, nous fûmes saisis d'un froid, qui fit recourir tout le monde à ses Habits d'Hyver. Nous ne pouvions comprendre d'où cela venoit, le tems étant fort beau, & le vent ne venant point du Nord. Enfin, le troisiéme jour à quatre heures du matin un Matelot se mit à crier de toute sa force *au Lof*, c'est-à-dire, mettez le Gouvernail à venir au Vent. Il fut obéi, & un moment après on apperçut une Glace énorme, qui rasoit le Vaisseau, & contre laquelle il se seroit brisé,

(*a*) En 1725 le même Chaviteau se trompa dans son Estime d'une maniere bien plus funeste. Il étoit encore Pilote du Roi sur *le Chameau*, & ayant été plusieurs jours sans prendre hauteur, la nuit du 27 d'Août ce Navire se brisa sur un Rocher, près de *Louysbourg*, dans l'Isle Royale, & personne ne se sauva. On trouva sur les Journaux des Pilotes qu'ils s'en croyoient encore à 70 lieuës.

1720. Août.

ſi le Matelot n'avoit pas eu des yeux marins, car à peine y voyoit-on, & ſi le Timonnier eût été moins prompt à changer ſon Gouvernail.

Je n'ai point vû, Madame, cette Glace, car je n'étois point levé; mais tous ceux, qui étoient alors ſur le Pont, nous aſſûrerent qu'elle paroiſſoit auſſi haute que les Tours de Notre-Dame de Paris, & qu'elle paſſoit du moins de beaucoup les Mâts du Navire. J'ai ſouvent vû ſoûtenir que cela étoit impoſſible, parce qu'il eût fallu qu'elle eût été prodigieuſement profonde pour s'élever ſi haut au-deſſus de la Mer, & qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ſe forme une Glace de cette hauteur. A cela je réponds en premier lieu, que pour nier le fait, il faut donner le démenti à bien du Monde, car ce n'eſt pas la premiere fois que l'on a vû en Mer de ces Ecueils flottans. La Mere de l'INCARNATION faiſant la même route que nous, courut le même danger en plein jour: la Glace, qui penſa la faire perir, faute de vent pour l'éviter, fut apperçuë de tout l'Equipage, & jugée beaucoup plus grande encore, que celle, que nous rencontrâmes. Elle ajoûte que l'on donna l'Abſolution Générale, comme on fait dans les plus grands perils.

Il eſt certain en ſecond lieu que dans la Baye d'Hudſon il y a de ces Glaces formées par la chûte des Torrents, qui tombent du haut des Montagnes, & qui ſe détachent avec un grand fracas pendant l'Eté, & ſont enſuite portées par les Courants de côté & d'autre. Le Sieur JÉRÉMIE, qui a paſſé pluſieurs années dans cette Baye, dit qu'il a eu la curioſité de faire ſonder au pied d'une de ces Glaces, qui étoit échoüée, & qu'on fila cent braſſes de ligne, ſans trouver le fond. Je reviens à notre aventure.

Du Cap de Raze.

Le Cap de Raze, Madame, eſt la Pointe du Sud-Eſt de l'Iſle de Terre-neuve: il eſt ſitué par les quarante-ſix dégrez, & environ trente minutes de Latitude-Nord. La Côte court de-là cent lieuës à l'Oueſt, prenant un peu du Nord, & ſe termine au *Cap de Raye*, qui eſt par les quarante-ſept dégrez. Preſque à moitié chemin eſt la Grande Baye de *Plaiſance*, qui forme un des plus beaux Ports de l'Amérique. A l'Oueſt-Sud-Oueſt de cette Baye il y a un Morne, qu'on apperçoit de loin, & qui ſert à la reconnoître: on l'a nommé le *Chapeau Rouge*, parce qu'en effet il paroît de loin avoir la forme

d'un Chapeau, & que la couleur en eſt rougâtre. Le vint-trois à midi nous étions par ſon travers, & le ſoir nous rangeâmes les Iſles de Saint Pierre, que nous avions à *ſtribord*, c'eſt-à-dire, à main droite. 1720. Août.

Ce ſont trois Iſles, dont les deux Premieres ſont fort hautes, & du côté, où nous étions, il ne paroiſſoit que des Montagnes couvertes de mouſſe. On prétend que cette mouſſe couvre en quelques endroits de très-beau Porphyre. Du côté de Terre-neuve il y a quelques Terres labourables, & un aſſez bon Port, où nous avons eu quelques Habitations. La plus grande & la plus Occidentale des trois, qu'on appelle plus communément l'Iſle *Maguelon*, n'eſt pas ſi haute que les deux autres, & ſon Terrein paroît fort uni. Elle a environ trois quarts de lieuës de long. Le vint-quatre au point du jour elle reſtoit cinq ou ſix lieuës derriere nous, mais depuis minuit nous n'avions pas eu de vent. Vers les cinq heures du matin il s'éleva un petit ſoufle de Sud-Eſt. En attendant qu'il fût aſſez fort pour enfler nos Voiles, on s'amuſa à pêcher, & on prit une aſſez grande quantité de Moruës. On s'arrêta deux heures plus qu'il ne falloit à cette Pêche, & nous eûmes bientôt tout lieu de nous en repentir. Des Iſles de Saint Pierre.

Il étoit huit heures, quand on appareilla, & nous courûmes tout le jour, dans l'eſperance de découvrir le Cap de Raye, qui étoit ſur notre droite, ou la petite *Iſle de Saint Paul*, que nous devions laiſſer à la gauche, & qui eſt preſque vis-à-vis du Cap de Raye; mais la nuit ſe ferma, ſans que nous euſſions rien vû. On eut bien voulu alors avoir profité du tems, que nous avions perdu. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt que vers le minuit nous eſſuyâmes une Tempête aſſez ſemblable à celle, que nous avions eſſuyée ſur le Grand Banc, & que ne pouvant douter que nous ne fuſſions près de l'une des deux Terres, entre leſquelles nous devions paſſer, nous n'oſâmes profiter du Vent, qui nous auroit fait faire bien du chemin. Ainſi, malgré l'avis de Chaviteau, qui répondoit de paſſer ſans riſque, on mit *en Panne* (*a*).

(*a*) Mettre en Panne, c'eſt arrêter le Vaiſſeau, quand il eſt ſous Voiles. Pour cela on cargue les grandes Voiles, & on diſpoſe les Huniers de telle ſorte, que le Vent ſouffle dans la grande Miſene pour lui faire battre le Mât, & dans la petite, pour l'éventer. Ainſi, le Vaiſſeau pouſſé des deux côtés, n'avance point.

1720. Août.

Au point du jour nous apperçûmes le Cap de Raye, sur lequel les Courants nous portoient, & pour surcroît de disgrace, nous n'avions plus de Vent pour nous soûtenir. Nous étions presque dessus, lorsque sur les cinq heures & demie du matin un petit air de Vent de Nord-Ouest vint fort à propos à notre secours. Nous n'en perdîmes rien, & nous nous tirâmes du mauvais pas, où nous étions. Le Nord-Ouest, après nous avoir rendu ce bon office, nous auroit fait bien plaisir de céder la place à un autre; mais il ne le fit point, & pendant deux jours il nous retint à l'entrée du Golphe de Saint Laurent. Le troisiéme jour nous passâmes entre l'Isle de Saint Paul, & le *Cap Saint Laurent*, qui est la pointe la plus Septentrionnale de l'Isle Royale. Ce Passage est fort étroit, & on ne s'y hazarde point, quand le Ciel est embrumé, parce que l'Isle de Saint Paul est si petite, que la Brume la cache aisément. Celui, qui est entre cette Isle & le Cap de Raye est beaucoup plus large: mais nous étions parés pour prendre l'autre, lorsque le Vent changea, & nous en profitâmes.

Du Golphe de Saint Laurent, & des *Isles aux Oiseaux*.

Le Golphe de Saint Laurent a quatre-vint lieuës de long, qu'un bon Vent de Sud-Est nous fit faire en vint-quatre heures à l'aide des Courants. Environ à moitié chemin on rencontre les *Isles aux Oiseaux*, que nous rangeâmes à la petite portée du Canon, & qu'il ne faut pas confondre avec celles, que Jacques CARTIER découvrit auprès de l'Isle de Terre-neuve. Celles, dont il s'agit, sont deux Rochers, qui m'ont paru s'élever à pic, environ soixante pieds au-dessus de l'Eau, & dont le plus grand n'a gueres que deux ou trois cent pas de circuit. Ils sont fort près l'un de l'autre, & je ne crois pas qu'il y ait entre les deux assez d'Eau pour une grande Chaloupe. Il est difficile de dire de quelle couleur ils sont, car la fiente des Oiseaux en couvre absolument la surface, & les bords. On découvre néanmoins en quelques endroits, des veines d'une couleur rougeâtre.

On les a visitées plusieurs fois; on y a chargé des Chaloupes entieres d'Œufs de toutes les sortes, & on assûre que l'infection y est insupportable. On ajoûte qu'avec les Goëlans & les Tangueux, qui y viennent de toutes les Terres voisines, on y trouve quantité d'autres Oiseaux, qui ne sçauroient voler. La merveille est que dans une multitude si pro-

digieuse de Nids, chacun trouve d'abord le Sien. Nous tirâmes un coup de Canon, qui mit l'allarme dans toute cette République Volatille, & il se forma au-dessus des deux Isles un nuage épais de ces Oiseaux, lequel avoit bien deux ou trois lieuës de circuit. 1720. Août.

Le lendemain, vers le point du jour, le Vent tomba tout-à-coup. Encore deux heures, & nous doublions *le Cap des Rosiers*, nous entrions dans le Fleuve de Saint Laurent, qui coule Nord-Est, & Sud-Ouest; & le Vent de Nord-Ouest, qui s'éleva bientôt, nous eût servi, mais nous avions perdu deux heures le vint-quatre à pêcher, & en conséquence deux jours à l'Entrée du Golphe; il fallut attendre ici que le Nord-Ouest tombât, & nous attendîmes cinq jours, pendant lesquels nous ne fîmes pas cinq lieuës. Ce retardement ne fut pas même le plus grand mal, qu'il nous fit: il étoit très-froid, il nous secoua beaucoup, & peu s'en fallut qu'en tombant, il ne nous fît perir de la maniere, que vous allez voir. Mais il faut auparavant vous faire la Carte du Pays, où nous étions.

Du Cap des Rosiers, de Gaspé, & de l'Entrée du Fleuve Saint Laurent.

Le Cap des Rosiers est proprement l'entrée du Fleuve Saint Laurent, & c'est de-là, qu'il faut mesurer la largeur de son Embouchure, qui est d'environ trente lieuës. Un peu en-deçà, plus au Sud, sont la Baye & la Pointe de *Gaspé*, ou *Gachepé*. Ceux, qui prétendent que le Fleuve Saint Laurent a quarante lieuës de large à son Embouchure, le mesurent apparemment de la Pointe Orientale de Gaspé. Au-dessous de la Baye on apperçoit une espece d'Isle, qui n'est au fond, qu'un Rocher escarpé, d'environ trente toises de long, de dix de haut, & de quatre de large. On diroit un Pan de vieille Muraille, & on assûre qu'il touchoit autrefois au *Mont Joli*, qui est vis-à-vis, dans le Continent. Ce Rocher a dans son milieu une ouverture en forme d'Arcade, par laquelle une Chaloupe Biscayenne peut passer à la Voile, & c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*Isle Percée*. Les Navigateurs reconnoissent qu'ils en sont proches, lorsqu'ils apperçoivent une Montagne plate, qui s'éleve au-dessus de plusieurs autres, & qu'on a nommée *la Table à Roland*. L'Isle *Bonaventure* est à une lieuë de l'Isle Percée, & presque à la même distance est l'Isle *Miscou*, laquelle a huit lieuës de circuit, & un très-bon Havre. Un peu au large de cette Isle

1720. Août.

il sort du milieu de la Mer une Source d'Eau Douce, qui bouillonne, & jaillit assez haut.

Tous ces Parages sont excellens pour la Pêche, & le Mouillage y est bon partout. Il seroit même aisé d'y établir des Magasins, qui serviroient d'Entrepôt pour Quebec. Mais on a perdu à faire le Commerce des Pelleteries un tems infini, qu'on auroit dû employer à assûrer celui des Moruës, & de quantité d'autres Poissons, dont cette Mer abonde, & à se fortifier dans des Postes, dont on a connu trop tard l'importance. Il étoit naturel qu'ayant si près de nous des abris sûrs & commodes, nous allassions y attendre le retour du bon Vent, mais on esperoit de moment en moment qu'il reviendroit, & on vouloit en profiter à l'heure même.

1720. Septembre.

Enfin le Jeudi deuxiéme de Septembre le Nord-Ouest tomba sur le midi; alors nous trouvant sans pouvoir avancer, ni presque manœuvrer, nous nous amusâmes à pêcher, & cet amusement nous fut encore fatal. Car le Timonnier, plus attentif à la Pêche, qu'à son Gouvernail, laissa venir le Vent sur les Voiles, ce qui s'appelle en termes de Marine, *prendre Chapelle*. Pendant le calme nous avions déja beaucoup dérivé sur l'Isle d'*Anticosty*, l'accident, dont je parle nous en fit approcher de si près, parce que les Courants nous y portoient, que nous voyions déja tout à découvert les Brisants, dont l'Isle est bordée en cet endroit. Pour comble de disgrace, le petit soufle de vent, qui venoit de s'élever, nous manqua au besoin.

Pour peu que ce Calme eût duré, c'étoit fait de nous. Un moment après nos Voiles s'enflerent un peu, & nous voulûmes revirer de Bord; mais le Navire, contre son ordinaire, refusa de venir au Vent *(a)*, & cela deux fois de suite: preuve certaine que le Courant, qui l'entraînoit, étoit bien fort. Nous nous crûmes sans ressource, parce que nous étions bien près des Ecueils pour risquer de revirer de Vent arriere *(b)*. Mais après tout, il n'y avoit point d'autre parti à prendre. On mit donc la main à l'œuvre, plutôt pour n'avoir rien à nous reprocher, que dans l'esperance de nous sauver; & dans l'instant même nous éprouvâmes que Dieu vient au secours de ceux, qui s'aident. Le Vent tourna au

(*a*) Tourner en présentant la Prouë au Vent.

(*b*) Tourner en présentant la Poupe au Vent.

Nord, il fraîchit peu à peu, & vers les sept heures du soir la Pointe d'Anticosty, qui nous avoit fait tant de peur, étoit parée. 1720. Septembre.

Cette Isle s'étend environ quarante lieuës Nord-Est & Sud-Ouest, presque au milieu du Fleuve Saint Laurent. Mais elle a fort peu de largeur. Elle fut concédée au Sieur JOLIET à son retour de la Découverte du Micissipi, mais on ne lui fit pas un grand présent. Elle n'est absolument bonne à rien. Elle est mal boisée, son Terroir est stérile, & elle n'a pas un seul Havre, où un Bâtiment puisse être en sûreté. Il courut un bruit, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une Mine d'Argent, & faute de Mineurs, on fit partir de Quebec, où j'étois alors, un Orfévre, pour en faire l'épreuve : mais il n'alla pas bien loin. Il s'apperçut bientôt aux discours de celui, qui avoit donné l'avis, que la Mine n'existoit que dans le Cerveau blessé de cet Homme, lequel lui recommandoit sans cesse d'avoir confiance en Dieu. Il jugea que si la confiance en Dieu pouvoit par miracle faire trouver une Mine, il n'étoit pas nécessaire d'aller jusqu'à Anticosty, & il revint sur ses pas. Les Côtes de cette Isle sont assez poissonneuses ; toutefois je suis persuadé que les Héritiers du Sieur Joliet troqueroient volontiers leur vaste Seigneurie pour le plus petit Fief de France.

Description de l'Isle d'Anticosty.

Quand on a passé cette Isle, on a le plaisir de se voir toujours entre deux Terres, & de s'assûrer du chemin, que l'on fait : mais il faut naviguer avec bien de la circonspection sur le Fleuve. Le Mardi troisiéme nous laissâmes à gauche les *Monts Notre-Dame*, & le *Mont-Louys ;* c'est une Chaîne de Montagnes fort hautes, & entre lesquelles il y a quelques Vallons, qui étoient autrefois habitées par des Sauvages. Les environs du Mont-Louys ont même de fort bonnes Terres, & on y trouve quelques Habitations Françoises. On y pourroit faire un Etablissement fort avantageux pour la Pêche, surtout pour celle de la Baleine, & il ne seroit pas inutile aux Navires, qui viennent de France ; ils y trouveroient des secours, dont ils ont quelquefois un extrême besoin. La nuit suivante, le Vent augmenta, & peu s'en fallut qu'il ne nous jouât d'un mauvais tour. Nous n'étions pas loin de la Pointe de *la Trinité*, que nous devions laisser sur notre droite ; mais nos Pilotes ne s'en croyoient pas si proches ;

1720. Septembre.

d'ailleurs ils s'estimoient assez au large, pour ne rien craindre. M. de Voutron s'éveilla en sursaut, en criant de bander au large. Si cet ordre eût été differé d'un quart d'heure, le Navire étoit brisé contre la Pointe, qui parut quelques momens après. Le quatriéme au soir nous mouillâmes, pour la premiere fois, un peu au-dessous de ce qu'on appelle les *Mammelles de Matance.* Ce sont deux Têtes d'une même Montagne, laquelle est éloignée du Rivage de deux lieuës. Je ne crois pas qu'on puisse voir un Pays plus sauvage. On n'y apperçoit que de mauvais Bois, des Rochers, du Sable, & pas un pouce de bonne terre. A la vérité il y a de belles Fontaines, de bon Gibier & en abondance, mais la Chasse y est presque impraticable à tout autre, qu'à des Sauvages & à des Canadiens.

Nous restâmes là pendant quatre jours, parce que de l'autre côté du Fleuve nous avions à parer la Batture de *Manicouogan,* fameuse par plus d'un naufrage, & qui avance deux lieuës dans le Fleuve. Elle tire son nom d'une Riviere, qui sort des Montagnes de *Labrador,* forme un assez grand Lac, qui porte le même nom, & plus communément celui de *Saint Barnabé,* & se décharge dans le Fleuve au travers de la Batture même. Quelques-unes de nos Cartes l'appellent *la Riviere Noire.*

Le huitiéme nous appareillâmes : ce n'étoit pas la peine, pour le chemin, que nous fîmes ; mais la varieté désennuye, & l'exercice est bon aux Matelots. La nuit du dix à l'onze nous fîmes quinze lieuës ; encore la moitié d'une, & nous aurions paré le Passage le plus important du Fleuve. D'ailleurs nous aurions gagné les fortes Marées, car jusques-là elles ne sont presque pas sensibles, si ce n'est sur les Bords : mais le Vent tourna tout-à-coup au Sud-Ouest, & nous obligea de chercher un abri : nous le trouvâmes sous *l'Isle Verte,* où nous restâmes cinq jours. Nous n'y manquions de rien, mais au bout de ce tems-là nous voulûmes voir si du côté du Nord nous trouverions, comme on nous l'avoit fait esperer, des Vents de Terre, qui pourroient nous faire entrer dans les grandes Marées.

Du Saguenay & du Fort de Tadoussac.

Nous allâmes donc mouiller au *Moulin Baude ;* la traverse est de cinq lieuës. En arrivant je demandai à voir ce Moulin, & on me montra quelques Rochers, d'où sort un Ruisseau d'une



Dheulland Sculp.

1720. Septembre.

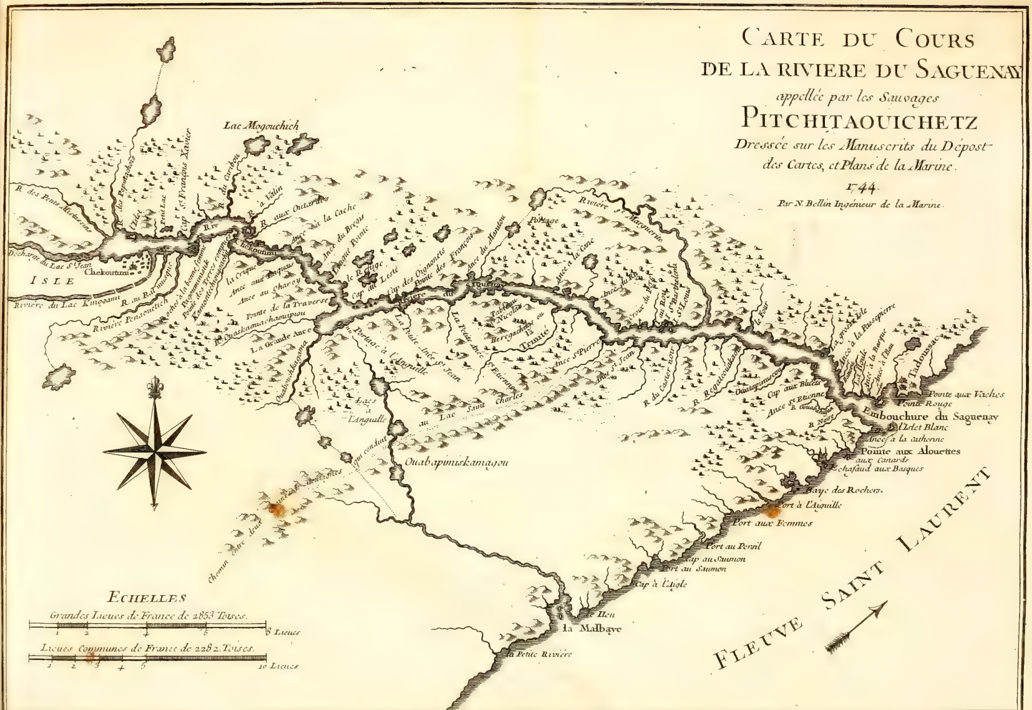
d'ailleurs ils s'estimoient assez au large, pour ne rien craindre. M. de Voutron s'éveilla en sursaut, en criant de bander au large. Si cet ordre eût été differé d'un quart d'heure, le Navire étoit brisé contre la Pointe, qui parut quelques momens après. Le quatriéme au soir nous mouillâmes, pour la premiere fois, un peu au-dessous de ce qu'on appelle les *Mammelles de Matance.* Ce sont deux Têtes d'une même Montagne, laquelle est éloignée du Rivage de deux lieuës. Je ne crois pas qu'on puisse voir un Pays plus sauvage. On n'y apperçoit que de mauvais Bois, des Rochers, du Sable, & pas un pouce de bonne terre. A la vérité il y a de belles Fontaines, de bon Gibier & en abondance, mais la Chasse y est presque impraticable à tout autre, qu'à des Sauvages & à des Canadiens.

Nous restâmes là pendant quatre jours, parce que de l'autre côté du Fleuve nous avions à parer la Batture de *Manicouogan*, fameuse par plus d'un naufrage, & qui avance deux lieuës dans le Fleuve. Elle tire son nom d'une Riviere, qui sort des Montagnes de *Labrador*, forme un assez grand Lac, qui porte le même nom, & plus communément celui de *Saint Barnabé*, & se décharge dans le Fleuve au travers de la Batture même. Quelques-unes de nos Cartes l'appellent *la Riviere Noire.*

Le huitiéme nous appareillâmes : ce n'étoit pas la peine, pour le chemin, que nous fîmes ; mais la varieté désennuye, & l'exercice est bon aux Matelots. La nuit du dix á l'onze nous fîmes quinze lieuës ; encore la moitié d'une, & nous aurions paré le Passage le plus important du Fleuve. D'ailleurs nous aurions gagné les fortes Marées, car jusques-là elles ne sont presque pas sensibles, si ce n'est sur les Bords : mais le Vent tourna tout-à-coup au Sud-Ouest, & nous obligea de chercher un abri : nous le trouvâmes sous *l'Isle Verte*, où nous restâmes cinq jours. Nous n'y manquions de rien, mais au bout de ce tems-là nous voulûmes voir si du côté du Nord nous trouverions, comme on nous l'avoit fait esperer, des Vents de Terre, qui pourroient nous faire entrer dans les grandes Marées.

Du Saguenay & du Port de Tadoussac.

Nous allâmes donc mouiller au *Moulin Baude ;* la traverse est de cinq lieuës. En arrivant je demandai à voir ce Moulin, & on me montra quelques Rochers, d'où sort un Ruisseau d'une



Dheulland Sculp.

d'une Eau claire. C'eſt du moins de quoi bâtir un Moulin à l'Eau ; mais il n'y a gueres d'apparence qu'on n'y en bâtiſſe jamais. Il n'eſt peut-être pas au Monde un Pays moins habitable, que celui-là. Le *Saguenay* eſt un peu au-deſſus, c'eſt une Riviere, que les plus gros Vaiſſeaux peuvent remonter vint-cinq lieuës. En y entrant on laiſſe à main droite le Port de *Tadouſſac*, où la plupart de nos Géographes ont marqué une Ville; mais où il n'y a jamais eu qu'une Maiſon Françoiſe, & quelques Cabannes de Sauvages, qui y venoient au tems de la Traite, & qui emportoient enſuite leurs Cabannes, comme on fait les Loges d'une Foire : & ce n'étoit en effet que cela.

1720. Septembre.

Il eſt vrai que ce Port a été lontems l'abord de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Eſt; que les François s'y rendoient, dès que la Navigation étoit libre, ſoit de France, ſoit du Canada ; que les Miſſionnaires profitoient de l'occaſion, & y venoient négocier pour le Ciel. La Traite finie, les Marchands retournoient chez eux, les Sauvages reprenoient le chemin de leurs Villages, ou de leurs Forêts, & les Ouvriers Evangéliques ſuivoient ces Derniers pour achever de les inſtruire. Cependant les Relations & les Voyageurs parloient beaucoup de Tadouſſac, & les Géographes ont ſuppoſé que c'étoit une Ville : quelques Auteurs ont même avancé qu'elle avoit une Juriſdiction (*a*).

Au reſte, Tadouſſac eſt un bon Port, & on m'a aſſûré que vint-cinq Vaiſſeaux de Guerre y pouvoient être à l'abri de tous les Vents, que l'Ancrage y eſt ſûr, & que l'Entrée en eſt facile. Sa figure eſt preſque ronde, des Rochers eſcarpés d'une hauteur prodigieuſe l'environnent de toutes parts, & il en ſort un petit Ruiſſeau, qui peut fournir de l'Eau à tous les Navires. Tout ce Pays eſt plein de Marbre, mais ſa plus grande richeſſe ſeroit la Pêche des Baleines. En 1705, étant mouillé avec *le Heros* dans ce même endroit, je vis en même tems quatre de ces Poiſſons, qui entre Tête & Queuë, étoient preſque de la longueur de notre Vaiſſeau. Les Baſques ont fait autrefois cette Pêche avec ſuccès, & on voit encore ſur une petite Iſle, qui porte leur nom, & qui eſt un peu plus bas que l'Iſle Verte, des reſtes de Fourneaux, & des Côtes de Baleines. Quelle difference entre une Pêche ſéden-

(*a*) M. l'Abbé LANGLET DU FRESNOY.

1720. Septembre.

taire, qu'on pourroit faire tranquillement dans un Fleuve; & celle, qu'on va faire sur les Côtes du Groenland avec tant de risques & de dépenses!

Les deux jours suivans point de Vent de Terre, & nous regrettons fort notre premier mouillage, auprès duquel il y avoit des Habitations Françoises; au lieu qu'ici on ne voit ni Hommes, ni Bêtes. Enfin le troisiéme jour à midi nous levons l'Ancre, & nous franchissons le Passage de l'*Isle Rouge*; qui n'est pas aisé. Il faut d'abord porter sur cette Isle, comme si on vouloit y aborder; c'est pour éviter la *Pointe aux Allouettes*, qui est à l'Entrée du Saguenay, sur la gauche, & qui s'avance beaucoup dans le Fleuve. Cela fait, on revire de bord. Le Passage au Sud de l'Isle Rouge est beaucoup plus sûr; mais il auroit fallu pour cela retourner sur nos pas, & le Vent auroit pû nous manquer. L'Isle Rouge n'est qu'un Rocher presqu'à fleur d'Eau, qui paroît véritablement rouge, & sur lequel plus d'un Navire a fait naufrage.

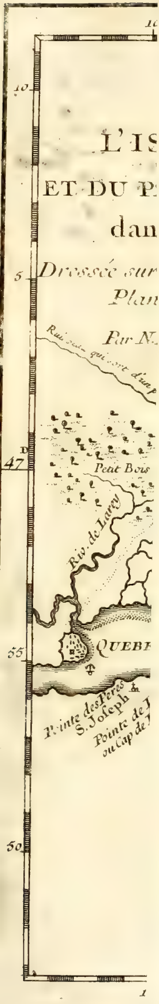
De l'Isle aux Coudres, & du Goufre.

Le lendemain, avec un peu de Vent & de Marée, nous allâmes mouiller au-dessus de *l'Isle aux Coudres*, qui est à quinze lieuës de Quebec & de Tadoussac. On la laisse à gauche, & ce Passage est dangereux, quand on n'a pas le Vent à souhait. Il est rapide, étroit, & d'un bon quart de lieuë. Du tems de CHAMPLAIN il étoit beaucoup plus aisé; mais en 1663 un Tremblement de Terre déracina une Montagne, la lança sur l'Isle aux Coudres, qu'elle aggrandit de moitié, & à la place, où étoit cette Montagne, il parut un Goufre, dont il ne fait pas bon de s'approcher. On pourroit passer au Sud de l'Isle aux Coudres, & ce Passage seroit facile & sans danger, il porte le nom de M. d'Iberville, qui l'a tenté avec succès, mais la coûtume est de passer au Nord, & la coûtume est une loi souveraine pour le commun des Hommes.

De la Baye de Saint Paul.

Au-dessus du Goufre, dont je viens de parler, est la *Baye de Saint Paul*, où commencent les Habitations du côté du Nord, & où il y a des Pinieres, qu'on estime beaucoup; on y trouve surtout des Pins rouges d'une grande beauté, & qui ne cassent jamais. Messieurs du Séminaire de Quebec sont Seigneurs de cette Baye (*a*). Six lieuës plus haut est un Promontoire extrémement élevé, où se termine une Chaîne de Montagnes, qui s'étend plus de quatre cent lieuës à l'Ouest.

(*a*) On y a découvert depuis peu une fort belle Mine de Plomb.



L'IS
ET DU P
dan
Dressée sur
Plan
Par N.
Petit Bois
Riv. de Larey
QUEBE
Pointe des Peres
S. Joseph

1720. Septembre.

taire, qu'on pourroit faire tranquillement dans un Fleuve; & celle, qu'on va faire sur les Côtes du Groenland avec tant de risques & de dépenses!

Les deux jours suivans point de Vent de Terre, & nous regrettons fort notre premier mouillage, auprès duquel il y avoit des Habitations Françoises; au lieu qu'ici on ne voit ni Hommes, ni Bêtes. Enfin le troisiéme jour à midi nous levons l'Ancre, & nous franchissons le Passage de l'*Isle Rouge*, qui n'est pas aisé. Il faut d'abord porter sur cette Isle, comme si on vouloit y aborder; c'est pour éviter la *Pointe aux Alouettes*, qui est à l'Entrée du Saguenay, sur la gauche, & qui s'avance beaucoup dans le Fleuve. Cela fait, on revire de bord. Le Passage au Sud de l'Isle Rouge est beaucoup plus sûr; mais il auroit fallu pour cela retourner sur nos pas, & le Vent auroit pû nous manquer. L'Isle Rouge n'est qu'un Rocher presqu'à fleur d'Eau, qui paroît véritablement rouge, & sur lequel plus d'un Navire a fait naufrage.

De l'Isle aux Coudres, & du Goufre.

Le lendemain, avec un peu de Vent & de Marée, nous allâmes mouiller au-dessus de *l'Isle aux Coudres*, qui est à quinze lieuës de Quebec & de Tadoussac. On la laisse à gauche, & ce Passage est dangereux, quand on n'a pas le Vent à souhait. Il est rapide, étroit, & d'un bon quart de lieuë. Du tems de CHAMPLAIN il étoit beaucoup plus aisé; mais en 1663 un Tremblement de Terre déracina une Montagne, la lança sur l'Isle aux Coudres, qu'elle aggrandit de moitié, & à la place, où étoit cette Montagne, il parut un Goufre, dont il ne fait pas bon de s'approcher. On pourroit passer au Sud de l'Isle aux Coudres, & ce Passage seroit facile & sans danger, il porte le nom de M. d'Iberville, qui l'a tenté avec succès, mais la coûtume est de passer au Nord, & la coûtume est une loi souveraine pour le commun des Hommes.

De la Baye de Saint Paul.

Au-dessus du Goufre, dont je viens de parler, est la *Baye de Saint Paul*, où commencent les Habitations du côté du Nord, & où il y a des Pinieres, qu'on estime beaucoup; on y trouve surtout des Pins rouges d'une grande beauté, & qui ne cassent jamais. Messieurs du Séminaire de Quebec sont Seigneurs de cette Baye (*a*). Six lieuës plus haut est un Promontoire extrémement élevé, où se termine une Chaîne de Montagnes, qui s'étend plus de quatre cent lieuës à l'Ouest.

(*a*) On y a découvert depuis peu une fort belle Mine de Plomb.


CARTE DE
L'ISLE D'ORLEANS
ET DU PASSAGE DE LA TRAVERSE
dans le Fleuve St. Laurent
Dressée sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes Plans et Journaux de la Marine.
Par N. Bellin Ing. et Hydrographe de la Marine.
1744.
COSTE DE BEAUPRÉ
ISLE D'ORLEANS
FLEUVE SAINT LAURENT
QUEBEC
Lorette
Village de Hurons Chrétien
Petit Bois
Beauport
l'Ange Gardien
Cascade
Ch.au Richer
Sault à la puce
Riv. aux Chiens
Ste. Anne
La Grande Riviere
R. Marsollet
Joachim
Ferme
C. Tourmente
Sault au Cochon
Grande Vasseaux
Batures du Cap Brulé qui ne découvrent qu'en partie
Chenal des Anglois
I. au Canot
I. a deux Tetes
I. Patience
I. Grosse
I. aux Grues
I. Ste. Marguerite
Passe d'Iberville
Nouvelle Traverse
Vieille Traverse
I. aux Rots
I. Madame
Pointe aux Oignons
P. a la Croix
Argentenay
St. François
la Ste. Famille
Paroisse St. Pierre
Paroisse St. Jean
Paroisse S. Paul a present S. Laurent
Pte. St. Laurent
Trou S. Patr.
Roche a Maranda
Pointe du Cabaret
Pointe St. Jean
Pointe a la Fleur
Delfine
Bassin de Bellechasse
Bellechasse
Riv. de Bellechasse
Bertier
Trou Courville
Pointe Verte
St. Thomas
Pointe a la Caille
l'Epine
Riviere du Sud
Moulin
La Durantaye
Beaumont
Bature de Beaumont
Cap Montismi
Cap St. Claude
Montapeine
Pointe des Peres
S. Joseph
Pointe de Levi ou Cap de Lauson
ECHELLES
Lieues Marines de France de 2853 Toises
Lieues communes de France de 2282 Toises
Degré de Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Latitude Septentrionale
Dheulland Sculp.

On l'appelle le *Cap-Tourmente*, apparemment parce que celui, qui l'a ainsi baptisé, y a essuyé quelques coups de Vent. Le mouillage y est bon, & on y est environné d'Isles de toutes les grandeurs, qui forment un très-bon abri. La plus considérable est *l'Isle d'Orleans*, dont les Campagnes, toutes cultivées, paroissent comme un Amphithéâtre, & terminent gracieusement la vûë. Cette Isle a environ quatorze lieuës de circuit, & en 1676 elle fut érigée en Comté, sous le nom de Saint Laurent, en faveur de François BERTHELOT, Secretaire Général de l'Artillerie, qui l'avoit acquise de François de LAVAL, Premier Evêque de Quebec. Elle avoit déja quatre Villages, & on y compte aujourd'hui six Paroisses assez peuplées.

1720. Septembre.

Des deux Canaux, qui forment cette Isle, il n'y a que celui du Sud, qui soit naviguable pour les Vaisseaux. Les Chaloupes mêmes ne sçauroient passer par celui du Nord, que de Marée haute. Ainsi du Cap-Tourmente il faut traverser le Fleuve, pour aller à Quebec, & cette traverse a ses difficultés. Il s'y rencontre des Sables mouvans, sur lesquels il n'y a pas toujours assez d'Eau pour les plus gros Navires, ce qui oblige à ne s'y engager jamais, que quand la Marée monte. On éviteroit encore cet embarras en prenant le Passage de M. d'Iberville. Le Cap-Tourmente, d'où l'on part pour faire la traverse, est éloigné de cent dix lieuës de la Mer, & l'Eau du Fleuve y est encore Saumâtre. Elle n'est bonne à boire qu'à l'Entrée des deux Canaux, qui séparent l'Isle d'Orleans. C'est un Phénoméne assez difficile à expliquer, surtout, si on fait attention à la grande rapidité du Fleuve, malgré sa largeur.

Des Marées du Fleuve, & de la Déclinaison de la Boussole.

Les Marées montent ici réguliérement cinq heures, & baissent pendant sept. A Tadoussac elles montent & descendent pendant six heures; & plus on monte le Fleuve, plus le Flux diminuë, & le Reflux augmente. A vint lieuës au-dessus de Quebec le Flux est de trois heures, & le Reflux de neuf. Au-delà il n'y a plus de Marée sensible. Quand elle est à demi flot dans le Port de Tadoussac, & à l'Entrée du Saguenay, elle ne fait que commencer à monter à *Checoutimi*, vint-cinq lieuës plus haut sur cette Riviere, & néanmoins elle se trouve haute aux trois endroits en même tems. Cela vient sans doute de ce que la rapidité du Saguenay, plus grande encore que

1720. Septembre.

celle du Fleuve Saint Laurent, refoulant la Marée, fait pendant quelque tems l'équilibre de Checoutimi avec l'Entrée de la Riviere dans le Fleuve. Cette rapidité au reste n'est au point, où on la voit, que depuis le Tremblement de Terre de 1663. Ce Tremblement renversa une Montagne dans la Riviere, dont elle rétrécit le Lit, & forma une Peninsule, qu'on appelle *Checoutimi*, au-dessus de laquelle il y a un Rapide, que les Canots mêmes ne peuvent pas franchir : la profondeur du Saguenai, depuis son Embouchure jusqu'à Checoutimi, est égale à sa rapidité. Aussi n'oseroit-on pas y jetter les Ancres, si on n'avoit pas la facilité d'amarrer les Vaisseaux aux Arbres, qui couvrent les Bords de cette Riviere.

On a encore observé que dans le Golphe Saint Laurent, à huit ou dix lieuës au large, les Marées sont differentes, selon les diverses positions des Terres, ou la variété des Saisons; qu'en quelques endroits elles suivent les Vents, & qu'en d'autres elles vont contre le Vent; qu'à l'Embouchure du Fleuve, en certains mois de l'année, les Courants portent toujours en pleine Mer, & en d'autres, toujours à Terre; enfin, que dans le Fleuve même, jusques vers *les Sept Isles*, c'est-à-dire, pendant soixante lieuës, il n'y a point de Flux du côté du Sud, ni de Reflux du côté du Nord. Il n'est pas trop aisé d'apporter de bonnes raisons de tout cela; ce qu'on peut dire, ce semble, de plus raisonnable, c'est qu'il se fait sous l'Eau des mouvemens, qui produisent ces irrégularités, ou qu'il y a des Courants, qui vont & viennent de la surface au fond, & du fond à la surface, à la maniere des Pompes.

Une autre observation à faire ici, c'est que la déclinaison de la Boussole, qui dans quelques Ports de France n'est guéres que de deux ou trois dégrez Nord-Ouest, va toujours en diminuant jusques par le travers des Açorres, où elle n'est plus sensible; mais qu'au-delà elle augmente de telle sorte que sur le Grand Banc de Terre-neuve elle est de vint-deux dégrez & plus; qu'ensuite elle commence à diminuer, mais lentement, puisqu'elle est encore de seize dégrez à Quebec, & de douze au Pays des Hurons, où le Soleil se couche trente-trois minutes plus tard, qu'à Quebec.

De l'Isle d'Orleans.

Le Dimanche vint-deux nous étions mouillés par le tra-

vers de l'Isle d'Orleans, où nous allâmes nous promener en attendant le retour de la Marée. Je trouvai ce Pays beau, les Terres bonnes, & les Habitans assez à leur aise. Ils ont la réputation d'être un peu Sorciers, & on s'addresse, dit-on, à eux, pour sçavoir l'avenir, ou ce qui se passe dans des lieux éloignés. Par exemple, si les Navires de France tardent un peu trop, on les consulte pour en avoir des nouvelles, & on assûre qu'ils ont quelquefois répondu assez juste. C'est-à-dire, qu'ayant deviné une ou deux fois, & ayant fait accroire, pour se divertir, qu'ils parloient de science certaine, on s'est imaginé qu'ils avoient consulté le Diable.

1720. Septembre.

Lorsque Jacques Cartier découvrit cette Isle, il la trouva toute remplie de Vignes, & la nomma *l'Isle de Bacchus*. Ce Navigateur étoit Breton; après lui sont venus des Normands, qui ont arraché les Vignes, & à Bacchus ont substitué Pomone & Céres. En effet elle produit de bon Froment & d'excellens Fruits. On commence aussi à y cultiver le Tabac, & il n'est pas mauvais. Enfin le Lundi vint-trois, *le Chameau* mouilla devant Quebec, où je m'étois rendu deux heures auparavant en Canot d'Ecorce. J'ai un millier de lieuës à faire dans ces fragiles Voitures, il faut que je m'y accoûtume peu à peu. Voilà, Madame, ce que j'ai pû me rappeller des particularités de mon Voyage. Ce sont, comme vous voyez, des bagatelles, qui seroient tout au plus bonnes à amuser des Personnes désœuvrées dans un Vaisseau. J'aurai peut-être dans la suite quelque chose de plus intéressant à vous mander: mais je n'ajoûterai rien à cette Lettre, parce que je ne veux pas manquer l'occasion d'un Navire Marchand, qui est sur le point de mettre à la Voile. J'aurai l'honneur de vous écrire encore par le Vaisseau du Roi.

Je suis, &c.

TROISIÉME LETTRE.

1720.
Octobre.

Description de Quebec, Caractere de ses Habitans, & de la façon de vivre dans la Colonie Françoise.

A Quebec, ce vint-huit Octobre, 1720.

MADAME,

JE vais vous parler de Quebec ; toutes les Descriptions, que j'en ai vûës jusqu'ici, sont si défectueuses, que j'ai cru vous faire plaisir, en vous représentant au vrai cette Capitale de la Nouvelle France. Elle mérite véritablement d'être connuë, n'y eût-il que la singularité de sa situation ; car il n'y a au Monde que cette Ville, qui puisse se vanter d'avoir un Port en Eau douce, à six-vint lieuës de la Mer, & capable de contenir cent Vaisseaux de ligne. Aussi est-elle placée sur le Fleuve le plus naviguable de l'Univers.

Origine du nom de Quebec.

Ce Fleuve, jusqu'à l'Isle d'Orleans ; c'est-à-dire, à cent dix ou douze lieuës de la Mer, n'a jamais moins de quatre à cinq lieuës de large ; mais au-dessus de l'Isle il se rétrécit tout-à-coup de telle sorte, que devant Quebec il n'a plus qu'un mille de largeur ; c'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Quebeio*, ou *Quebec*, qui en Langue Algonquine signifie *Rétrécissement*. Les Abénaquis, dont la Langue est une Dialecte Algonquine, le nomment *Quelibec*, qui veut dire ce qui est fermé, parce que de l'entrée de la Petite Riviere de la *Chaudiere*, par où ces Sauvages venoient à Quebec du voisinage de l'Acadie, la pointe de *Levi*, qui avance sur l'Isle d'Orleans, cache entierement le Canal du Sud ; l'Isle d'Orleans cache celui du Nord, de sorte que le Port de Quebec ne paroît de-là qu'une grande Baye.

Du Sault de Montmorenci.

La premiere chose, qu'on apperçoit en entrant dans la Rade, est une belle Nappe d'Eau, d'environ trente pieds de large, & de quarante de haut. Elle est immédiatement à l'En-


P
Riviere
Sapiniere
l'Hôpital General
Cha
VILLE
QUEB
Cap au D
FLEUVE

TROISIÉME LETTRE.

1720. Octobre.

Description de Quebec, Caractere de ses Habitans, & de la façon de vivre dans la Colonie Françoise.

A Quebec, ce vint-huit Octobre, 1720.

MADAME,

JE vais vous parler de Quebec; toutes les Descriptions, que j'en ai vûës jusqu'ici, sont si défectueuses, que j'ai cru vous faire plaisir, en vous représentant au vrai cette Capitale de la Nouvelle France. Elle mérite véritablement d'être connuë, n'y eût-il que la singularité de sa situation; car il n'y a au Monde que cette Ville, qui puisse se vanter d'avoir un Port en Eau douce, à six-vint lieuës de la Mer, & capable de contenir cent Vaisseaux de ligne. Aussi est-elle placée sur le Fleuve le plus naviguable de l'Univers.

Origine du nom de Quebec.

Ce Fleuve, jusqu'à l'Isle d'Orleans; c'est-à-dire, à cent dix ou douze lieuës de la Mer, n'a jamais moins de quatre à cinq lieuës de large; mais au-dessus de l'Isle il se rétrécit tout-à-coup de telle sorte, que devant Quebec il n'a plus qu'un mille de largeur; c'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Quebeio*, ou *Quebec*, qui en Langue Algonquine signifie *Rétrécissement*. Les Abénaquis, dont la Langue est une Dialecte Algonquine, le nomment *Quelibec*, qui veut dire ce qui est fermé, parce que de l'entrée de la Petite Riviere de la *Chaudiere*, par où ces Sauvages venoient à Quebec du voisinage de l'Acadie, la pointe de *Levi*, qui avance sur l'Isle d'Orleans, cache entierement le Canal du Sud; l'Isle d'Orleans cache celui du Nord, de sorte que le Port de Quebec ne paroît de-là qu'une grande Baye.

Du Sault de Montmorenci.

La premiere chose, qu'on apperçoit en entrant dans la Rade, est une belle Nappe d'Eau, d'environ trente pieds de large, & de quarante de haut. Elle est immédiatement à l'En-



Dheulland Sculp.

trée du Petit Canal de l'Isle d'Orleans, & on la voit d'une longue Pointe de la Côte Méridionnale du Fleuve, laquelle, comme je l'ai déja observé, paroît se recourber sur l'Isle d'Orleans. Cette Cascade a été nommée le *Sault de Montmorenci*, & la Pointe porte le nom de *Levi*. C'est que la Nouvelle France a eu successivement pour Vice-Rois l'Amiral de Montmorenci, & le Duc de Ventadour, son Neveu. Il n'y a personne, qui ne crût qu'une Chûte d'eau si abondante, & qui ne tarit jamais, ne soit la décharge de quelque belle Riviere : elle ne l'est pourtant que d'un chetif Ruisseau, où en quelques endroits on n'a pas de l'Eau jusqu'à la cheville du pied ; mais il coule toujours, & il tire sa Source d'un joli Lac éloigné du Sault d'environ douze lieuës.

1720. Octobre.

Situation de Quebec.

La Ville est une lieuë plus haut, & du même côté, à l'endroit même, où le Fleuve est le plus étroit. Mais entr'elle, & l'Isle d'Orleans il y a un Bassin d'une bonne lieuë en tout sens, dans lequel se décharge la *Riviere de S. Charles*, qui vient du Nord-Ouest. Quebec est entre l'Embouchure de cette Riviere, & le *Cap aux Diamants*, lequel avance un peu dans le Fleuve. Le mouillage est vis-à-vis, il a vint-cinq brasses d'Eau, & l'Ancrage y est bon : toutefois, quand le Nord-Est soufle violemment, les Vaisseaux chassent quelquefois sur leurs Ancres, mais sans danger.

Description de Quebec.

Lorsque Samuel de CHAMPLAIN fonda cette Ville en 1608, la Marée montoit quelquefois jusqu'au pied du Rocher. Depuis ce tems-là le Fleuve s'est retiré peu à peu, & a enfin laissé à sec un grand Terrein, où l'on a bâti la Basse Ville, laquelle est présentement assez élevée au-dessus du Rivage, pour rassûrer les Habitans contre l'inondation du Fleuve. La premiere chose, qu'on rencontre en débarquant, est une Place de médiocre grandeur, & de figure irréguliere, laquelle a en face une suite de Maisons assez bien bâties, & adossées contre le Rocher, ainsi elles n'ont pas beaucoup de profondeur. Elles forment une Ruë assez longue, qui occupe toute la largeur de la Place, & s'étend à droite & à gauche jusqu'aux deux Chemins, qui conduisent à la Haute Ville. La Place est bornée sur la gauche par une petite Eglise, & sur la droite par deux rangées de Maisons placées paralellement. Il y en a une de l'autre côté entre l'Eglise & le Port, & au détour du Cap aux Diamants, il y a encore une suite

1720. Octobre.

assez longue de Maisons sur le bord d'une Anse, qu'on appelle l'*Anse des Meres*. On peut regarder ce Quartier comme une espece de Fauxbourg de la Basse Ville.

Entre ce Fauxbourg & la Grande Ruë on monte à la Haute Ville par une Pente si roide, qu'il a fallu y faire des Dégrez, de sorte qu'on n'y peut monter qu'à pied. Mais en prenant de la Place sur la droite, on a pratiqué un Chemin, dont la pente est plus douce, & qui est bordé de Maisons. C'est à l'endroit, où les deux Montées se réunissent, que commence la Haute Ville du côté du Fleuve; car il y a encore une Basse Ville du côté de la Riviere Saint Charles. Le premier Bâtiment de remarque, qu'on trouve à droite du premier côté, est le Palais Episcopal: toute la gauche est bordée de Maisons. Vint pas plus loin on se trouve entre deux Places assez grandes: celle de la gauche est la Place d'Armes, sur laquelle donne *le Fort*, où loge le Gouverneur Général: les Récollets sont vis-à-vis, & d'assez belles Maisons occupent une partie du contour de la Place.

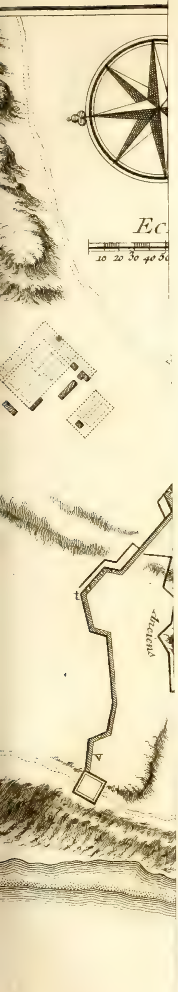
Dans celle de la droite on rencontre d'abord la Cathédrale, qui sert aussi de Paroisse à toute la Ville. Le Séminaire est à côté, sur l'Angle, que forment le Fleuve & la Riviere Saint Charles. Vis-à-vis de la Cathédrale est le College des Jésuites, & dans les entredeux il y a des Maisons assez bien bâties. De la Place d'Armes on enfile deux Ruës, qui sont traversées par une troisiéme, & qui forme une assez grande Isle, toute occupée par l'Eglise & le Couvent des Récollets. La seconde Place a deux Descentes à la Riviere Saint Charles, l'une fort roide, à côté du Séminaire, & où il y a peu de Maisons; l'autre, à côté de l'Enclos des Jésuites, laquelle tourne beaucoup, a l'Hôtel-Dieu à mi-côte, est bordée de Maisons assez petites, & aboutit au Palais, où demeure l'Intendant. De l'autre côté des Jésuites, où est leur Eglise, il y a une Ruë assez longue, où sont les Ursulines. Au reste toute la Haute Ville est bâtie sur un Fond, partie de Marbre, & partie d'Ardoise (*a*).

Description de ses principaux Edifices.

Telle est, Madame, la Topographie de Quebec, qui, comme vous voyez, a une assez grande étenduë, dont presque toutes les Maisons sont bâties de Pierres, & où l'on ne

(*a*) On peut voir par le Plan gravé de cette Ville qu'elle a crû assez considérablement depuis vint ans.

compte


Ec
10 20 30 40
Anciens

1720. Octobre.

assez longue de Maisons sur le bord d'une Anse, qu'on appelle l'*Anse des Meres*. On peut regarder ce Quartier comme une espece de Fauxbourg de la Basse Ville.

Entre ce Fauxbourg & la Grande Ruë on monte à la Haute Ville par une Pente si roide, qu'il a fallu y faire des Dégrez, de sorte qu'on n'y peut monter qu'à pied. Mais en prenant de la Place sur la droite, on a pratiqué un Chemin, dont la pente est plus douce, & qui est bordé de Maisons. C'est à l'endroit, où les deux Montées se réunissent, que commence la Haute Ville du côté du Fleuve; car il y a encore une Basse Ville du côté de la Riviere Saint Charles. Le premier Bâtiment de remarque, qu'on trouve à droite du premier côté, est le Palais Episcopal: toute la gauche est bordée de Maisons. Vint pas plus loin on se trouve entre deux Places assez grandes: celle de la gauche est la Place d'Armes, sur laquelle donne *le Fort*, où loge le Gouverneur Général: les Récollets sont vis-à-vis, & d'assez belles Maisons occupent une partie du contour de la Place.

Dans celle de la droite on rencontre d'abord la Cathédrale, qui sert aussi de Paroisse à toute la Ville. Le Séminaire est à côté, sur l'Angle, que forment le Fleuve & la Riviere Saint Charles. Vis-à-vis de la Cathédrale est le College des Jésuites, & dans les entredeux il y a des Maisons assez bien bâties. De la Place d'Armes on enfile deux Ruës, qui sont traversées par une troisiéme, & qui forme une assez grande Isle, toute occupée par l'Eglise & le Couvent des Récollets. La seconde Place a deux Descentes à la Riviere Saint Charles, l'une fort roide, à côté du Séminaire, & où il y a peu de Maisons; l'autre, à côté de l'Enclos des Jésuites, laquelle tourne beaucoup, a l'Hôtel-Dieu à mi-côte, est bordée de Maisons assez petites, & aboutit au Palais, où demeure l'Intendant. De l'autre côté des Jésuites, où est leur Eglise, il y a une Ruë assez longue, où sont les Ursulines. Au reste toute la Haute Ville est bâtie sur un Fond, partie de Marbre, & partie d'Ardoise (*a*).

Description de ses principaux Edifices.

Telle est, Madame, la Topographie de Quebec, qui, comme vous voyez, a une assez grande étenduë, dont presque toutes les Maisons sont bâties de Pierres, & où l'on ne

(*a*) On peut voir par le Plan gravé de cette Ville qu'elle a crû assez considérablement depuis vint ans.

compte



Dheulland sculp.

compte pourtant qu'environ ſept mille Ames. Mais pour achever de vous donner une juſte idée de cette Ville, je vais vous faire connoître plus particulierement ſes principaux Edifices. Je vous parlerai enſuite de ſes Fortifications. L'Egliſe de la Baſſe-Ville a été bâtie en conſéquence d'un Vœu fait pendant le Siége de Quebec en 1690. Elle eſt dédiée ſous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*, & elle ſert de Succurſale pour la commodité des Habitans de la Baſſe Ville. Sa ſtructure eſt très-ſimple, une propreté modeſte en fait tout l'ornement. Quelques Sœurs de la Congrégation, dont je vous parlerai dans la ſuite, ſont logées entre cette Egliſe & le Port : elles ne ſont que quatre ou cinq, & tiennent une Ecole.

L'Evêché.

Le Palais Epiſcopal n'a de fini que la Chapelle, & la moitié des Bâtimens, que porte le Deſſein, ſuivant lequel ce doit être un Quarré long. S'il eſt jamais achevé, ce ſera un très-bel Edifice. Le Jardin s'étend juſques ſur la Croupe du Rocher, & domine toute la Rade. Quand la Capitale de la Nouvelle France ſera auſſi floriſſante que celle de l'Ancienne (& il ne faut déſeſpérer de rien, Paris a été lontems beaucoup moins que n'eſt Quebec aujourd'hui) qu'autant que les yeux pourront porter, ils ne verront que Bourgs, Châteaux, Maiſons de Plaiſance, & tout cela eſt déja ébauché : que le Fleuve de Saint Laurent, qui roule majeſtueuſement ſes Eaux, & les amene de l'extrémité du Nord, ou de l'Oueſt, y ſera couvert de Vaiſſeaux : que l'Iſle d'Orleans & les deux Bords des deux Rivieres, qui forment ce Port, découvriront de belles Prairies, de riches Côteaux & des Campagnes fertiles, & il ne leur manque pour cela que d'être plus peuplées : qu'une partie de la Riviere Saint Charles, qui ſerpente agréablement dans un charmant Vallon, ſera jointe à la Ville, dont elle fera ſans doute le plus beau Quartier : que l'on aura revêtu toute la Rade de Quays magnifiques: que le Port ſera environné de Bâtimens ſuperbes, & qu'on y aura trois ou quatre cent Navires chargés des richeſſes, que nous n'avons pas encore ſçu faire valoir, & y apporter en échange celles de l'Ancien & du Nouveau Monde, vous m'avouerez, Madame, que cette Terraſſe offrira un point de vûë, que rien ne pourra égaler, & que dès à préſent ce doit être quelque choſe de fort beau.

La Cathédrale, & le Séminaire.

La Cathédrale ne ſeroit pas une belle Paroiſſe dans un des

1720. Octobre.

plus petits Bourgs de France ; jugez si elle mérite d'être le Siége du seul Evêché, qui soit dans tout l'Empire François de l'Amérique, beaucoup plus étendu, que n'a jamais été celui des Romains. Son Architecture, son Chœur, son Grand'Autel, ses Chapelles sentent tout-à-fait l'Eglise de Campagne. Ce qu'elle a de plus passable, est une Tour fort haute, solidement bâtie, & qui de loin a quelque apparence. Le Séminaîre, qui touche à cette Eglise est un grand Quarré, dont les Bâtimens ne sont point encore finis. Ce qui est fait, est bien construit, & avec toutes les commodités nécessaires en ce Pays-ci. C'est pour la troisiéme fois qu'on bâtit cette Maison. Elle fut brûlée toute entiere en 1703. Et au mois d'Octobre de l'année 1705, comme on achevoit de la rétablir, elle fut de nouveau presque toute consumée par les flammes. Du Jardin on découvre toute la Rade, & la Riviere de Saint Charles, autant que la vûë peut s'étendre.

Du Fort & du Cap aux Diamants.

Le Fort est un beau Bâtiment, qui doit être flanqué de deux Pavillons saillans; mais il n'y en a encore qu'un de fait. On va, dit-on, travailler incessamment à l'autre (*a*). On y entre par une Cour assez spacieuse & réguliere, mais il n'y a point de Jardin, parce que le Fort est construit sur le bord du Roc. Une belle Galerie avec un Balcon, qui regne tout le long des Bâtimens, y supplée en quelque sorte. Elle commande la Rade, au milieu de laquelle on peut se faire entendre aisément avec un porte-voix, & on y voit toute la Basse Ville sous ses pieds. En sortant du Fort, & prenant sur la gauche, on entre dans une assez grande Esplanade, & par une pente douce on arrive à la cime du Cap aux Diamants, qui est une fort belle Plate-forme. Outre l'agrément de la vûë, on respire en ce lieu l'air le plus pur ; on y voit quantité de Marsouins, blancs comme la Nége, jouer sur la surface des Eaux, & on y ramasse quelquefois des Diamants, plus beaux que ceux d'Alençon. J'y en ai vû d'aussi bien taillés, que s'ils fussent sortis de la main du plus habile Ouvrier. Autrefois ils y étoient fort communs, & c'est ce qui a fait donner au Cap le nom, qu'il porte. Présentement ils y sont fort rares. La Descente du côté de la Campagne est encore plus douce, que du côté de l'Esplanade.

Des Récollets & des Ursulines.

Les Peres Récollets ont une grande & belle Eglise, & qui

(*a*) Il est achevé.

leur feroit honneur à Verſailles. Elle eſt proprement lambriſſée, ornée d'une large Tribune; un peu maſſive, & d'une Boiſerie bien travaillée, qui regne tout au tour, & dans laquelle ſont pris les Confeſſionnaux. C'eſt l'Ouvrage d'un de leurs Freres Convers. Enfin rien n'y manque, mais il faudroit en ôter quelques Tableaux, qui ſont fort groſſierement peints; Le Frere LUC y en a mis de ſa façon, qui n'ont pas beſoin de ces ombres. La Maiſon répond à l'Egliſe : elle eſt grande, ſolidement bâtie, commode, accompagnée d'un Jardin ſpacieux & bien cultivé. Les Urſulines ont eſſuyé deux incendies, auſſi-bien que le Séminaire ; avec cela elles ont ſi peu de Fonds; & les Dots, qu'on reçoit des Filles de ce Pays, ſont ſi modiques, que dès la premiere fois que leur Maiſon fut brûlée, on penſa à les renvoyer en France. Elles ſont néanmoins venuës à bout de ſe rétablir toutes les deux fois, & l'on acheve actuellemeut leur Egliſe. Elles ſont proprement, & commodément logées : c'eſt le fruit de la bonne odeur, qu'elles répandent dans la Colonie, de leur œconomie, de leur ſobriété, & de leur travail : elles dorent, elles brodent, toutes ſont utilement occupées, & ce qui ſort de leurs mains eſt ordinairement d'un bon goût.

Vous aurez ſans doute vû, Madame, dans quelques Relations que le College des Jéſuites eſt un très-bel Edifice. Il eſt certain que, quand cette Ville n'étoit qu'un amas informe de Barraques Françoiſes & de Cabannes Sauvages, cette Maiſon, la ſeule, avec le Fort, qui fût bâtie de Pierres, faiſoit quelque figure : les premiers Voyageurs, qui en jugeoient par comparaiſon, l'avoient repreſentée comme un très-beau Bâtiment; ceux, qui les ont ſuivis, & qui, ſelon la coûtume, les ont copiés, ont tenu le même langage. Cependant les Cabannes ont diſparu, & les Barraques ont été changées en Maiſons, la plûpart bien bâties, de ſorte que le College dépare aujourd'hui la Ville, & menace ruine de toutes parts (*a*). Du College.

La ſituation n'en eſt pas même avantageuſe ; il eſt privé du plus grand agrément, qu'on eût pu lui procurer, qui eſt celui de la vûë. Il avoit d'abord celle de la Rade en perſpective, & ſes Fondateurs avoient été aſſez bons, pour s'imaginer qu'on les en laiſſeroit jouir ; mais ils ſe ſont trompés. La Cathédrale & le Séminaire leur font un maſque, qui ne leur

(*a*) On a depuis peu rebâti tout le College, & il eſt maintenant fort beau.

1720. Octobre.

laisse plus que la vûë de la Place, laquelle n'a pas de quoi les dédommager de celle, qu'ils ont perduë. La Cour de ce College est petite & mal-propre, rien ne ressemble mieux à une Cour de Métairie. Le Jardin est grand & bien entretenu, & il est terminé par un Petit Bois, reste précieux de l'antique Forêt, qui couvroit autrefois toute cette Montagne.

L'Eglise n'a rien de beau en dehors, qu'un assez joli Clocher : elle est toute couverte d'Ardoises, & c'est la seule du Canada, qui ait cet avantage ; car tout est ici couvert de Bardeaux. En dedans elle est fort ornée. Une Tribune hardie, légere, bien pratiquée, & bordée d'une Balustrade de Fer, peint, doré, & d'un bon Ouvrage : Une Chaire de Prédicateur toute dorée, & bien travaillée en Fer & en Bois : trois Autels bien pris ; quelques bons Tableaux ; point de Voûte, mais un Lambris plat assez orné ; point de Pavé, mais un bon Plancher, qui rend cette Eglise supportable en Hyver, tandis qu'on est transi de froid dans les autres. Je ne vous parle point des *quatre grandes Colonnes cilyndriques & massives, d'un seul Bloc d'un certain Porphyre noir comme du Geay, sans taches & sans fils*, dont il a plu au Baron de LA HONTAN d'enrichir le Grand'Autel : elles y seroient beaucoup mieux sans doute, que celles, qu'on y voit, qui sont creuses, & grossierement marbrées. On pardonneroit pourtant volontiers à cet Auteur, s'il n'avoit défiguré la vérité, que pour donner du lustre aux Eglises.

De l'Hôtel-Dieu.

L'Hôtel-Dieu a deux grandes Sales, l'une pour les Hommes, & l'autre pour les Femmes. Les Lits y sont bien tenus, les Malades bien servis, & tout y est commode & d'une grande propreté. L'Eglise est derriere la Sale des Femmes, & n'a de considérable que le Maître-Autel, dont le Retable est fort beau. Cette Maison est desservie par des Religieuses Hospitalieres de Saint Augustin, de la Congrégation de la Miséricorde de Jesus, & dont les premieres sont venuës de Dieppe. Elles ont commencé à se bien loger ; mais selon toutes les apparences elles n'acheveront pas sitôt, faute de fonds. Comme leur Maison est située à mi-côte, sur un platon, qui avance un peu sur la Riviere de Saint Charles, elles jouissent d'une assez belle vûë.

La Maison de l'Intendant se nomme *le Palais*, parce que le Conseil Supérieur s'y assemble. C'est un grand Pavillon,

dont les deux extrémités débordent de quelques pieds, & où l'on monte par un Perron à double Rampe. La Façade du Jardin, qui a la vûë sur la Petite Riviere, & qui y conduit de plein pied, est beaucoup plus riante, que celle de l'Entrée. Les Magasins de Roi sont sur la Cour à droite, & la Prison est derriere. La Porte d'entrée est masquée par la Montagne, sur laquelle est la Haute Ville, & qui ne présente en cet endroit, qu'un Roc escarpé fort désagreable à la vûë. C'étoit bien pis encore avant l'incendie, qui réduisit, il y a quelques années, tout le Palais en Cendres; car il n'y avoit point d'Avant-Court, & les Bâtimens étoient sur la Ruë, qui est assez étroite (*a*).

1720. Octobre.

De l'Hôpital Général.

En suivant, cette Rûë, ou pour parler plus juste, ce Chemin, on entre d'abord dans la Campagne, & au bout d'un demi quart de lieuë on trouve l'Hôpital Général. C'est la plus belle Maison du Canada, & elle ne dépareroit point nos plus grandes Villes de France. Les Peres Récollets occupoient autrefois le Terrein, où elle est située. M. de Saint VALLIER, Evêque de Quebec les a transferés dans la Ville, a acheté leur Emplacement, & y a dépensé cent mille écus en Bâtimens, en Emmeublemens & en Fondations. Le seul défaut de cet Hôpital est d'être bâti dans un Marais; on espere y remédier, en desséchant le Marais; mais la Riviere de S. Charles fait en cet endroit-là un Coude, où les Eaux ne coulent pas aisément, & c'est ce qu'on ne pourra jamais bien corriger.

Le Prélat Fondateur a son Appartement dans la Maison, & y fait sa résidence ordinaire; il a loué son Palais, qui est encore son Ouvrage, au profit des Pauvres. Il ne dédaigne pas même de servir d'Aumônier à l'Hôpital, aussi-bien qu'aux Religieuses, & il en remplit les fonctions avec un zéle & une assiduité, qu'on admireroit dans un simple Prêtre, qui vivroit de cet Emploi. Des Artisans, ou autres, à qui leur grand âge, ou leurs infirmités ôtent le moyen de gagner leur vie, sont reçûs dans cet Hôpital jusqu'à la concurrence du nombre de Lits, qui y sont fondés, & trente Religieuses sont occupées à les servir. C'est un Essein de l'Hôtel-Dieu de Quebec; mais pour les distinguer, l'Evêque leur a donné quelques Réglemens particuliers, & leur fait porter une

(*a*) Ce Palais fut encore entierement brûlé en 1726.

1720. Octobre.

Croix d'Argent ſur la Poitrine. La plûpart ſont Filles de Condition, & comme ce ne ſont pas les plus aiſées du Pays, le Prélat en a doté pluſieurs.

Des Fortifications.

Quebec n'eſt pas fortifié régulierement, mais on travaille depuis lon-tems à en faire une bonne Place. Cette Ville n'eſt pas même facile à prendre dans l'état, où elle eſt. Le Port eſt flanqué de deux Baſtions, qui dans les grandes Marées ſont preſqu'à fleur d'Eau, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont élevés de vintcinq pieds de Terre, car la Marée, dans les Equinoxes, monte à cette hauteur. Un peu au-deſſus du Baſtion de la droite, on en a fait un demi, lequel eſt pris dans le Rocher, & plus haut, à côté de la Galerie du Fort, il y a vint-cinq Pieces de Canon en batterie. Un petit Fort quarré, qu'on nomme *la Citadelle*, eſt encore au-deſſus, & les Chemins, pour aller d'une Fortification à l'autre, ſont extrémement roides. A la gauche du Port, tout le long de la Rade, juſqu'à la Riviere de Saint Charles, il y a de bonnes Batteries de Canon & quelques Mortiers.

De l'Angle de la Citadelle, qui regarde la Ville, on a fait une Oreille de Baſtion, d'où l'on a tiré un Rideau en équerre, qui va joindre un Cavalier fort exhauſſé, ſur lequel il y a un Moulin fortifié. En deſcendant de ce Cavalier, on rencontre à une portée de Fuſil, une premiere Tour baſtionnée, & à la même diſtance de celle-ci, une ſeconde. Le deſſein étoit de revêtir tout cela d'une Chemiſe, qui auroit eu les mêmes Angles, que les Baſtions, & qui ſeroit venuë ſe terminer à l'extrémité du Roc, vis-à-vis le Palais, où il y a déja une petite Redoute, auſſi-bien que ſur le Cap aux Diamants. Je ne ſçai pourquoi cela n'a pas été exécuté. Tel étoit, Madame, à peu près l'état de la Place en 1711, lorſque les Anglois firent pour la conquête du Canada un grand Armement, qui échoua par la témérité du Général de la Flotte, lequel, contre l'avis de ſon Pilote, s'approcha trop près des Sept Iſles, y perdit tous ſes plus gros Navires, & trois mille Hommes de ſes meilleures Troupes.

Quebec eſt encore aujourd'hui dans le même état, ce que vous pourrez juſtifier ſur le Plan en Relief, que Monſieur de Chaussegros de Léry, Ingénieur en Chef, envoye cette année en France, pour être mis au Louvre avec les autres. Mais après vous avoir parlé du matériel de notre Capitale,

il faut vous dire deux mots de ses principaux Habitans ; c'est son bel endroit, & si, à ne considérer que ses Maisons, ses Places, ses Ruës, ses Eglises & ses Edifices Publics, on pourroit la réduire au rang des plus petites Villes de France, la qualité de ceux, qui l'habitent, lui assûre le titre de Capitale.

Des Habitans.

J'ai déja dit qu'on ne compte guéres à Quebec, que sept mille Ames ; mais on y trouve un petit Monde choisi, où il ne manque rien, de ce qui peut former une Société agréable. Un Gouverneur Général (*a*) avec un Etat Major, de la Noblesse, des Officiers, & des Troupes. Un Intendant (*b*), avec un Conseil Supérieur, & les Jurisdictions Subalternes ; un Commissaire de Marine (*c*), un Grand Prevôt (*d*), un Grand-Voyer, & un Grand-Maître des Eaux & Forêts (*e*), dont la Jurisdiction est assûrément la plus étenduë de l'Univers ; des Marchands aisés, ou qui vivent, comme s'ils l'étoient ; un Evêque & un Séminaire nombreux ; des Récollets & des Jésuites ; trois Communautés de Filles, bien composées ; des Cercles aussi brillans, qu'il y en ait ailleurs, chez la Gouvernante, & chez l'Intendante. Voilà, ce me semble, pour toutes sortes de Personnes de quoi passer le tems fort agréablement.

Aussi fait-on, & chacun y contribuë de son mieux. On jouë, on fait des Parties de Promenades ; l'Eté, en Caléche, ou en Canot ; l'Hyver, en Traîne sur la Nége, ou en Patins sur la Glace. On chasse beaucoup ; quantité de Gentilshommes n'ont guéres que cette ressource pour vivre à leur aise. Les nouvelles courantes se réduisent à bien peu de choses, parce que le Pays n'en fournit presque point, & que celles de l'Europe arrivent tout-à-la fois, mais elles occupent une bonne partie de l'année : on politique sur le passé, on conjecture sur l'avenir ; les Sciences & les Beaux Arts ont leur tour, & la conversation ne tombe point. Les Canadiens, c'est-à-dire, les Créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté, qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, & nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre Langue. On ne remarque même ici aucun Accent.

(*a*) M. le Marquis de Vaudreuil.
(*b*) M. Bégon.
(*c*) M. de Clerambaut d'Aigremont.
(*d*) M. Denys de Saint Simon.
(*e*) M. le Baron de Békancourt.

1720. Octobre.

On ne voit point en ce Pays de Personnes riches, & c'est bien dommage, car on y aime à se faire honneur de son bien, & personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chere, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre; sinon, on se retranche sur la Table, pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les Ajustemens sont bien à nos Créoles. Tout est ici de belle Taille, & le plus beau Sang du Monde dans les deux Sexes; l'esprit enjoué, les manieres douces & polies sont communs à tous; & la rusticité, soit dans le Langage, soit dans les façons, n'est pas même connuë dans les Campagnes les plus écartées.

Difference des Colonies Angloises & Françoises.

Il n'en est pas de même, dit-on, des Anglois nos Voisins, & qui ne connoîtroit les deux Colonies, que par la maniere de vivre, d'agir & de parler des Colons, ne balanceroit pas à juger que la nôtre est la plus florissante. Il regne dans la N. Angleterre, & dans les autres Provinces du Continent de l'Amérique soumises à l'Empire Britannique, une opulence, dont il semble qu'on ne sçait point profiter; & dans la Nouvelle France une pauvreté cachée par un air d'aisance, qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la Culture des Plantations fortifient la Premiere, l'industrie des Habitans soûtient la Seconde, & le goût de la Nation y répand un agrément infini. Le Colon Anglois amasse du Bien, & ne fait aucune dépense superfluë: Le François jouit de ce qu'il a, & souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ses Héritiers; celui-ci laisse les Siens dans la nécessité, où il s'est trouvé lui-même, de se tirer d'affaire comme il pourra. Les Anglois Amériquains ne veulent point de Guerre, parce qu'ils ont beaucoup à perdre; ils ne ménagent point les Sauvages, parce qu'ils ne croyent point en avoir besoin. La Jeunesse Françoise, par des raisons contraires, déteste la Paix, & vit bien avec les Naturels du Pays, dont elle s'attire aisément l'estime pendant la Guerre, & l'amitié en tout tems. Je pourrois pousser plus loin ce paralelle; mais il faut finir: le Vaisseau du Roi va mettre à la Voile; les Navires Marchands se disposent à le suivre, & peut-être que dans trois jours il n'y aura pas un seul Bâtiment dans notre Rade.

Je suis, &c,

QUATRIE'ME

QUATRIÉME LETTRE.

1721. Février.

Du Village Huron de Lorette. Ce qui a empêché le progrès de la Colonie Françoiſe du Canada. Des Monnoyes, qui y ont eu cours.

A Quebec, ce quinze Février, 1721.

MADAME,

Je reviens d'un petit Voyage de Dévotion, dont je veux vous rendre compte: mais il faut auparavant vous dire que je me ſuis trompé, lorſqu'en finiſſant ma derniere Lettre, je vous ai dit qu'avant trois jours la Rade de Quebec ſeroit vuide. Un Navire de Marſeille y eſt encore, & a même trouvé le moyen d'y être à l'abri des Glaces, dont le Fleuve eſt couvert. C'eſt un ſecret, qui peut avoir ſon utilité. Il eſt bon d'avoir des reſſources contre tous les accidens, qui peuvent ſurvenir.

Aventure d'un Navire Provençal.

Le Capitaine de ce Navire avoit levé les Ancres le ſecond de Novembre, vers le ſoir, & après avoir fait environ une lieuë, il les rejetta, pour attendre quelques-uns de ſes Paſſagers, qui s'embarquerent à l'entrée de la nuit. Il donna enſuite ſes ordres pour appareiller dès que la Marée commenceroit à baiſſer, & s'alla mettre au Lit d'aſſez bonne heure. Vers le minuit on l'éveilla pour l'avertir que le Bâtiment ſe rempliſſoit d'Eau: il fit pomper, mais inutilement; l'Eau croiſſoit toujours, au lieu de diminuer; enfin chacun ſongea à mettre ſa vie en ſûreté, & il étoit tems. Les Derniers n'étoient point encore arrivés à Terre, que le Navire diſparut. Une Barque chargée de Marchandiſes pour Montreal, a eu le même ſort à l'entrée du Lac de Saint Pierre, mais on eſpere bien relever l'un & l'autre, quand la belle Saiſon ſera revenuë. On ſe flatte même que la plûpart des Effets, dont ces deux Bâtimens ſont chargés, ne ſeront point perdus. D'autres ne le croyent pas, & je ſuis de leur avis: je n'y ſerai

1721. Février.

point pour vous en mander des nouvelles. Mais l'affaire du Navire Provençal pourra bien avoir des ſuites, car le Capitaine ſoupçonne quelqu'un de lui avoir joué d'un tour. Venons à mon Pélerinage.

Deſcription de Lorette.

A trois lieuës d'ici vers le Nord-Eſt, il y a un petit Village de Hurons Chrétiens, dont la Chapelle eſt bâtie ſur le modéle & avec toutes les dimenſions de la *Santa Caſa* d'Italie, d'où l'on a envoyé à nos Néophytes une Image de la Vierge, ſemblable à celle, que l'on voit dans ce célébre Sanctuaire. On ne pouvoit guéres choiſir pour placer cette Miſſion, un lieu plus ſauvage. Cependant le concours des Fideles y eſt fort grand, & ſoit imagination, ſoit dévotion, ſoit prévention, ou tout ce que vous voudrez, bien des Perſonnes m'ont aſſûré qu'ils avoient été ſaiſis, en y arrivant, d'une ſecrete & ſainte horreur, dont ils n'avoient pas été les Maîtres. Mais ce qui fait à tous une impreſſion d'autant plus grande, que la réflexion même y contribuë, c'eſt la ſolide piété des Habitans de ce Déſert.

Ferveur des Sauvages.

Ce ſont des Sauvages, mais qui n'ont plus de leur naiſſance & de leur origine, que ce qui en eſt eſtimable, c'eſt-à-dire, la ſimplicité & la droiture du Premier Age du Monde, avec ce que la Grace y a ajoûté; la Foi des Patriarches, une Piété ſincere, cette droiture & cette docilité de Cœur, qui font les Saints; une innocence de mœurs incroyable, un Chriſtianiſme pur, & ſur lequel le Monde n'a point ſouflé l'air contagieux, qui le corrompt, & ſouvent des actes des plus héroïques vertus. Rien n'eſt plus touchant, que de les entendre chanter à deux Chœurs, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre, les Prieres de l'Egliſe, & des Cantiques en leur Langue. Rien n'eſt comparable à la ferveur & à la modeſtie, qu'ils font paroître dans tous leurs exercices de Religion, & je n'ai encore vû perſonne, qui n'en ait été touché juſqu'au fond de l'Ame.

Ce Village étoit autrefois beaucoup plus peuplé, mais les Maladies, & je ne ſçai quoi, qui réduit inſenſiblement à rien toutes les Nations de ce Continent, ont fort diminué le nombre de ſes Habitans. La vieilleſſe & les infirmités de quelques-uns de leurs anciens Paſteurs avoient auſſi fait quelques bréches à leur premiere ferveur, mais il n'a pas été difficile de les y rappeller, & celui, qui les gouverne préſentement,

n'a plus qu'à entretenir les choſes ſur le pied, où il les a trouvées. Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit porter plus loin les précautions, dont on uſe pour empêcher que le relâchement ne s'y introduiſe de nouveau. Les Boiſſons enyvrantes, la plus ordinaire, & preſque la ſeule pierre d'achopement, qui puiſſe faire tomber les Sauvages, y ſont interdites par un Vœu ſolemnel, dont la tranſgreſſion eſt ſoumiſe à la pénitence publique, auſſi-bien que toute faute, qui cauſe du ſcandale; & la rechute ſuffit ordinairement pour bannir le Coupable, ſans eſperance de retour, d'un lieu, qui doit être l'aſyle impénétrable de la Piété & de l'Innocence. La paix & la ſubordination y regnent parfaitement; & tout ce Village ſemble ne faire qu'une Famille, reglée ſur les plus pures maximes de l'Evangile. Cela étonne toujours quiconque ſçait juſqu'où ces Peuples, & les Hurons ſur-tout, portent naturellement la fierté & l'eſprit d'indépendance. 1721. Février.

Le plus grand, & peut-être le ſeul embarras du Miſſionnaire eſt à trouver de quoi faire ſubſiſter ſon Troupeau; le Terrein, qu'il occupe n'y ſçauroit ſuffire, & on a de bonnes raiſons pour ne pas permettre qu'il l'abandonne; la Providence y ſupplée. Monſieur & Madame Bégon étoient de notre Pélerinage, & furent reçus de ces bons Néophytes, comme le devoient être des Perſonnes de ce rang, & qui ne les laiſſent jamais manquer du néceſſaire. Après une réception toute Militaire de la part des Guerriers, & les acclamations de la Multitude, on commença par les exercices de piété, où l'on s'édifia mutuellement. Ils furent ſuivis d'un Feſtin général, dont Madame Bégon fit les frais, & reçut tous les honneurs. Les Hommes, ſuivant l'uſage, mangerent dans une Maiſon, & les Femmes, avec les petits Enfans, dans une autre. Je dis Maiſon, & non point Cabanne, car ces Sauvages ſe ſont depuis peu logés à la Françoiſe.

Les Femmes dans ces rencontres n'ont accoûtumé de témoigner leur gratitude, que par leur ſilence & leur modeſtie; mais parce que c'étoit la premiere Dame, qui fût alors dans la Colonie, qui régaloit tout le Village, on accorda aux Huronnes un Orateur, par l'organe duquel elles déployerent à leur illuſtre Bienfactrice tous les ſentimens de leur Cœur. Pour les Hommes, après que le Chef eut harangué l'Intendant, ils danſerent & chanterent tant que l'on

1721. Février.

voulut. Rien, Madame, n'eſt moins divertiſſant, que ces Chants & ces Danſes. D'abord tous ſont aſſis à terre comme des Singes, ſans aucun ordre : de tems en tems un Homme ſe leve, s'avance lentement au milieu de la Place, toujours, dit-on, en cadence, tourne la tête de côté & d'autre, chante un air, qui n'eſt rien moins que mélodieux, pour quiconque n'eſt pas né Sauvage, & prononce des paroles, qui ne ſignifient rien. Tantôt c'eſt une Chanſon de Guerre, tantôt une Chanſon de Mort; quelquefois une Attaque, ou une Surpriſe; car comme ces Gens-là ne boivent que de l'Eau, ils n'ont point de Chanſon à boire, & ils ne ſe ſont pas encore aviſés de mettre leurs Amours en chant. Tandis qu'on chante, le Parterre ne ceſſe point de battre la Meſure, en tirant du fond de la Poitrine un *hé*, qui ne varie point. Les Connoiſſeurs diſent qu'ils ne perdent jamais la Meſure; je m'en rapporte à eux.

Quand l'un a fini, un autre prend ſa place, & cela dure juſqu'à ce que l'Aſſemblée les remercie, ce qui arriveroit bientôt, ſans un peu de complaiſance, qu'il eſt bon d'avoir pour ces Gens-là. C'eſt en effet une Muſique bien ennuyante & bien déſagréable, du moins à en juger par ce que j'en ai vû. Des Goſiers ferrés, une Monotonie continuelle, des Airs, qui ont toujours quelque choſe de féroce, ou de lugubre. Mais leur voix eſt toute autre, quand ils chantent à l'Egliſe. Pour ce qui eſt des Femmes, elles l'ont d'une douceur, qui ſurprend; elles ont même beaucoup de goût & de diſpoſition pour la Muſique.

Dans ces rencontres, la Harangue eſt ce qui vaut le mieux, on y explique en peu de mots, & preſque toujours d'une maniere ingénieuſe, le ſujet de la Fête, à laquelle on ne manque jamais de donner des motifs relevés. Les louanges de celui, qui en fait les frais, ne ſont pas oubliées, & l'on profite quelquefois de l'occaſion des Perſonnes, qui ſont préſentes, quand on parle ſur-tout devant le Gouverneur Général, ou l'Intendant, pour demander une Grace, ou pour faire quelque repréſentation. L'Orateur des Huronnes nous dit ce jour-là des choſes ſi ſpirituelles, qu'on ſoupçonna l'Interpréte, qui étoit le Miſſionnaire même, de lui avoir prêté ſon eſprit & ſa politeſſe avec ſa voix; mais il proteſta qu'il n'avoit rien ajoûté du ſien, & on le crut, parce qu'il eſt connu pour

un des Hommes du Monde le plus franc & le plus vrai (*a*). 1721. Février.

Avant ce petit Voyage, j'avois fait quelques excursions aux environs de cette Ville, mais comme la Terre est partout couverte de cinq ou six pieds de neige, ces courses ne m'ont pas mis beaucoup en état de vous parler de la nature du Pays. Je l'ai autrefois parcouru dans toutes les Saisons, & je puis vous assûrer qu'on voit rarement ailleurs des Terres plus fécondes, & d'une meilleure qualité. Je me suis surtout fort appliqué cet Hyver à m'instruire des avantages, qu'on pourroit retirer de cette Colonie, & je vais vous faire part du fruit de mes recherches. Le Canada n'enrichit point la France; c'est une plainte aussi ancienne, que la Colonie, & elle n'est pas sans fondement. On n'y trouve point d'Habitans riches; cela est encore vrai. Est-ce la faute du Pays, & n'y a-t'il pas beaucoup de celle des premiers Colons? C'est sur quoi je vais tâcher de vous mettre à portée de prononcer.

Idée fausse, qu'on s'est faite du Canada.

La premiere source du malheur des Provinces, qu'on a honorées du beau nom de *Nouvelle France*, est le bruit, qui se répandit d'abord dans le Royaume, qu'elles n'avoient point de Mines, & on ne fit pas assez d'attention que le plus grand avantage, qu'on puisse retirer d'une Colonie, est l'augmentation du Commerce; que pour parvenir à ce dessein, il faut faire des Peuplades; que ces Peuplades se font peu à peu, & sans qu'il y paroisse dans un Royaume, tel que la France, & que les deux seuls objets, qui se présenterent d'abord dans le Canada & dans l'Acadie, je veux dire, la Pelleterie, & la Pêche, demandoient que ces Pays fussent peuplés; que s'ils l'avoient été, ils eussent peut-être donné plus de retours à la France, que l'Espagne n'en a tiré des plus riches Provinces du Nouveau Monde; sur-tout, si on y eût ajoûté la Construction des Vaisseaux: mais l'éclat de l'or & de l'argent, qui venoient du Mexique & du Pérou, éblouit tellement les yeux de l'Europe entiere; qu'un Pays, qui ne produisoit pas ces précieux Métaux, étoit regardé comme un mauvais Pays. Ecoutons sur cela un Auteur sensé, qui avoit été sur les lieux.

Les demandes ordinaires, qu'on nous fait, dit Marc Lescarbot, sont, Y a-t'il des Trésors? Y a-t'il de l'Or & de l'Argent? Et personne ne demande, ces Peuples-là sont-ils disposés à entendre la Doctrine Chrétienne? & quant aux Mi- « « « «

(*a*) Le Pere Pierre-Daniel RICHER.

1721. Février. » nes, il y en a vraiment; mais il les faut fouiller avec induſtrie, labeur & patience. La plus belle Mine, que je ſçache, » c'eſt du Bled & du Vin, avec la nourriture du Beſtial; qui a » de ceci, il a de l'Argent; & des Mines, nous n'en vivons » point. Les Mariniers, qui vont de toute l'Europe chercher du » Poiſſon aux Terres-neuves & plus outre à huit ou neuf cent » lieuës loin de leur Pays, y trouvent de belles Mines, ſans » rompre les Rochers, éventrer la Terre, vivre en l'obſcurité » des Enfers....... Ils trouvent, dis-je, de belles Mines au » profond des Eaux, & au Trafic des Pelleteries & Fourrures, » dont ils retirent de bon argent.

Fautes, qu'on a faites dans ſon Etabliſſement.

Non-ſeulement on a fait à la Nouvelle France, ſans la connoître, une fort mauvaiſe réputation; mais ceux mêmes, qui croyoient en pouvoir tirer quelque avantage, n'ont pris pour cela aucunes meſures. Premierement on a été un tems infini ſans ſe fixer: on défrichoit un Terrein, ſans l'avoir auparavant bien examiné, on l'enſemençoit, on y élevoit des Bâtimens, puis, ſans trop ſçavoir pourquoi, le plus ſouvent on l'abandonnoit, & on alloit ſe placer ailleurs. C'eſt cette inconſtance, qui a le plus contribué à nous faire perdre l'Acadie, & à nous empêcher d'en rien retirer, tandis que nous poſſedions cette belle Peninſule. L'Auteur, que j'ai déja cité, & qui avoit été témoin de nos irréſolutions, ne craignit point de les reprocher à ceux, qui en étoient les plus coupables. » C'eſt ainſi, dit-il, que de tout tems nous avons fait des levées » de Boucliers, que nous nous ſommes portés avec ardeur à de » nouvelles Entrepriſes, que nous avons projetté de beaux » commencemens, & puis que nous avons tout quitté..... de » verité, pour faire de telles Entrepriſes, il faut de l'aide & du » ſupport; mais auſſi faut-il des Hommes de réſolution, qui ne » reculent pas, & qui ayent ce point d'honneur devant les yeux, » *Vaincre ou Mourir*, étant une belle & glorieuſe mort celle, » qui arrive en exécutant un beau deſſein, comme pour jetter » les fondemens d'un Royaume nouveau, & établir la Foi Chré» tienne parmi des Peuples, entre leſquels Dieu n'eſt pas con» nu. « Je pourrois, Madame, pouſſer beaucoup plus loin ces réflexions; mais je craindrois de m'engager trop loin dans des diſcuſſions, où je ne dois, ni ne puis entrer, avec les ſeules connoiſſances, que j'ai préſentement.

Je viens au Commerce. Il a roulé lontems en Canada uni-

quement ſur la Pêche & la Pelleterie. La Pêche des Moruës ſe faiſoit ſur le Grand Banc, & ſur les Côtes de Terre-neuve, lontems avant qu'on eût découvert le Fleuve Saint Laurent, mais on s'aviſa bien tard de faire un Etabliſſement dans l'Iſle, & nous nous y laiſſâmes prévenir par les Anglois. Nous y occupâmes enfin le Port & la Baye de Plaiſance, où l'on a vû plus d'une fois des Eſcadres du Roi: nous y avons ſoûtenu des Siéges, & les Milices Canadiennes y ont fait des exploits de guerre, qui ne le cedent point à ceux des plus braves Flibuſtiers de Saint Domingue. Ils ont ſouvent déſolé les Habitations, & ruiné le Commerce des Anglois dans cette Iſle; mais ceux-ci, à qui on enlevoit aiſément leurs plus fortes Places, connoiſſoient trop bien leurs Ennemis, pour ſe déconcerter. Accoûtumés à voir le feu Canadien s'allumer dans les Glaces du Nord, & s'éteindre de lui-même au milieu de ce qui devoit lui donner plus d'activité, ils ſe comportoient à l'approche de nos Braves, comme fait un habile Pilote à la vûë d'une Tempête inévitable. Ils cédoient ſagement à l'Orage; ils réparoient enſuite ſans obſtacle le dégât, qu'il avoit cauſé dans leurs Poſtes, & par cette conduite, toujours battus en Terre-neuve, ſoit qu'ils attaquaſſent, ou qu'ils ſe défendiſſent, ils y ont toujours fait incomparablement plus de commerce, que leurs Vainqueurs, & ils en ſont enfin demeurés les ſeuls Maîtres, & Poſſeſſeurs tranquilles.

On s'eſt encore plus mal comporté en Acadie: cette grande & riche Province a été lontems partagée entre differens Particuliers, dont aucun ne s'y eſt enrichi, tandis que les Anglois faiſoient ſur ſes Côtes un profit immenſe par la Pêche. Les Etabliſſemens, que ces Propriétaires y ont faits, manquant de ſolidité, & eux-mêmes manquant de vûës, & ſe détruiſant les uns les autres, ils ont laiſſé le Pays à peu près dans le même état, où ils l'avoient trouvé, & dans un décri, dont il ne s'eſt bien relevé, qu'au moment, que nous l'avons perdu. Ce ſont nos Ennemis, qui nous ont fait comprendre ce qu'il valoit.

Mauvaiſe conduite par rapport au Commerce des Pelleteries.

Le ſeul Commerce, auquel on s'eſt lontems borné dans cette Colonie, eſt celui des Pelleteries, & on ne ſçauroit dire les fautes, qu'on y a faites. Jamais peut-être le génie de notre Nation n'a mieux paru qu'à ce ſujet. Lorſque nous découvrîmes ce vaſte Continent, il étoit rempli de Bêtes Fauves. Une

1721. Février.

poignée de François eſt venuë à bout de les faire diſparoître preſqu'entierement en moins d'un ſiécle ; & il y en a, dont l'Eſpéce manque tout à fait. On tuoit les Orignaux, ou Elans, par le ſeul plaiſir de les tuer, & pour faire montre de ſon adreſſe. On ne s'aviſoit pas même d'interpoſer l'Autorité du Prince, pour arrêter un déſordre ſi criant. Mais le plus grand mal eſt venu de l'inſatiable avidité des Particuliers, qui s'appliquoient uniquement à ce Commerce.

Ils arrivoient pour la plûpart de France comme Simonides, c'eſt-à-dire, ne poſſédant que ce qu'ils avoient ſur le Corps, & ils étoient dans l'impatience d'y reparoître dans une meilleure ſituation. Dans les commencemens cela étoit aiſé : les Sauvages n'ont connu le tréſor, que renfermoient leurs Bois, que par la fureur, avec laquelle on leur arrachoit des mains leurs Pelleteries, & on en tira d'eux une prodigieuſe quantité, en leur donnant des choſes, que bien des gens ne voudroient point ramaſſer. Depuis même qu'ils ont eu les yeux ouverts ſur les prix de cette Marchandiſe, & qu'ils ſe ſont un peu plus attachés au ſolide, il fut encore lontems très-aiſé de les ſatisfaire à peu de frais : avec un peu de conduite, on auroit pu continuer ce Commerce ſur un aſſez bon pied.

On ſeroit néanmoins aſſez embarraſſé à nommer aujourd'hui une ſeule Famille, que ce Trafic ait enrichie. On a vû des fortunes auſſi immenſes, que rapides, s'élever & diſparoître preſqu'en même tems, comme ces Montagnes mouvantes, dont parlent quelques Voyageurs, & qu'un Tourbillon de Vent éleve & applanit dans les Plaines ſablonneuſes de l'Afrique. Rien n'a été plus ordinaire dans ce Pays-ci, que de voir des Gens traîner dans la miſere & dans l'opprobre une languiſſante Vieilleſſe, après avoir été en état de ſe faire un Etabliſſement honorable. Après tout, Madame, ces Fortunes manquées par des Particuliers, qui ne les méritoient point, ne ſeroient nullement dignes des regrets du Public, ſi le contrecoup n'en étoit pas retombé ſur la Colonie, qui s'eſt bien-tôt trouvée réduite au point de voir preſqu'abſolument tarir, ou détourner ailleurs une ſource, d'où il pouvoit couler tant de richeſſes dans ſon ſein.

Sa ruine commença par ſon abondance. A force d'accumuler les Peaux de Caſtor, qui ont toujours fait le principal objet de ce Commerce, il s'en trouva une ſi grande quantité dans

dans les Magasins, qu'on n'en pouvoit plus avoir le débit; d'où il arriva que les Marchands n'en voulant plus recevoir, nos Aventuriers, qu'on appelle ici *Coureurs de Bois*, prirent le parti de les porter aux Anglois, & que plusieurs s'établirent dans la Nouvelle York. On fit plusieurs tentatives pour arrêter le cours de ces désertions, mais elles eurent très-peu de succès; au contraire, ceux, que l'intérêt avoit conduits chez nos Voisins, y furent retenus par la crainte du châtiment, & les Vagabonds, qui avoient pris du goût pour la liberté d'une vie errante & pour l'indépendance, resterent parmi les Sauvages, dont on ne les distinguoit plus, que par leurs vices. On eut recours en divers tems aux Amnisties, pour rappeller ces Transfuges, & d'abord elles furent assez inutiles: à la fin cependant ce moyen, ménagé avec sagesse, eut une partie de l'effet, qu'on en avoit prétendu.

1721. Février.

Des Congés & de leurs abus.

On en employa un autre, qui fut plus efficace encore; mais les Personnes zélées pour le bon ordre, & pour le progrès de la Religion, trouverent le remede pire que le mal. Ce fut de permettre à Gens, dont on se croyoit bien sûrs, d'aller faire la Traite dans les Pays Sauvages, & de défendre à tous les autres de sortir de la Colonie. Le nombre de ces *Congés* fut limité, & on les distribua à de pauvres Veuves, & à des Orphelins, qui les pouvoient vendre aux *Traiteurs*, plus ou moins, suivant que la Traite étoit plus ou moins bonne, c'est-à-dire, suivant les endroits, où les Congés portoient qu'on pouvoit la faire; car on avoit eu la précaution de marquer ces endroits, pour empêcher que tous n'allassent du même côté.

Outre ces Congés, dont j'ai dit que le nombre étoit réglé par la Cour, & dont la distribution appartient au Gouverneur Général, il y en a pour les Commandans des Postes, & pour des besoins extraordinaires, & le Gouverneur en donne encore sous le nom de simple Permission. Ainsi une partie de la Jeunesse est continuellement en course, & quoiqu'elle n'y commette plus, au moins si ouvertement, les désordres, qui ont si fort décrié cette Profession, elle ne laisse pas d'y prendre une habitude de libertinage, dont elle ne se défait jamais parfaitement: elle y perd au moins le goût du travail, elle y épuise ses forces, elle y devient incapable de la moindre contrainte, & quand elle n'est plus propre aux fatigues

1721. Février.

de ces Voyages, ce qui arrive bientôt, parce que ces fatigues ſont exceſſives, elle demeure ſans aucune reſſource, & n'eſt plus propre à rien. De-là vient que les Arts ont été lontems négligés, que quantité de bonnes Terres ſont encore incultes, & que le Pays ne s'eſt point peuplé.

On a ſouvent propoſé, pour abolir ces pernicieux Congés, ſans que le Commerce en ſouffrît, & même dans la vûë de le rendre plus floriſſant, de former quelques Peuplades Françoiſes dans des endroits choiſis, & où il fût aiſé de réunir les Sauvages, du moins en certains tems de l'année. Par-là ces vaſtes Contrées ſe peupleroient inſenſiblement, & il n'y auroit peut-être que ce moyen d'exécuter ce que la Cour a eu ſi lontems à cœur, de *Franciſer* ces Sauvages, c'eſt le terme, dont on ſe ſervoit. Je crois du moins pouvoir aſſûrer que, ſi on avoit ſuivi ce projet, le Canada ſeroit aujourd'hui beaucoup plus peuplé qu'il ne l'eſt; que les Sauvages, attirés & retenus par les ſecours & les douceurs, qu'ils auroient trouvés dans nos Habitations, auroient été moins errans, moins miſerables, ſe ſeroient par conſéquent multipliés, au lieu qu'ils ſont diminués étonnemment, & ſe ſeroient attachés à nous de maniere, que nous en pourrions à preſent diſpoſer, comme des Sujets mêmes de la Couronne; d'autant plus que les Miſſionnaires auroient beaucoup moins rencontré d'obſtacles à leur Converſion. Ce que nous voyons préſentement à Lorette, & avec quelque proportion parmi les Iroquois, les Algonquins & les Abénaquis, domiciliés dans la Colonie, ne laiſſe aucun doute ſur la vérité de ce que j'avance, & il n'eſt perſonne parmi ceux, qui ont le plus fréquenté les Sauvages, qui ne convienne qu'on ne doit jamais bien compter ſur ces Peuples, que quand ils ſont Chrétiens. Je n'en veux point d'autre exemple, que celui des Abénaquis, leſquels, quoiqu'en petit nombre, ont été pendant les deux dernieres guerres le principal Boulevard de la Nouvelle France contre la Nouvelle Angleterre.

Au reſte, Madame, le projet, que je viens de vous expoſer, eſt auſſi ancien que la Colonie; c'étoit celui de M. de Champlain, ſon Fondateur, & il a été du goût de preſque tous les Miſſionnaires, que j'ai connus, & dont les pénibles travaux, dans la ſituation, où ſont depuis lontems les choſes, ne produiſent pas de grands fruits dans les Miſſions un

peu éloignées. Il ſeroit à la vérité bien tard aujourd'hui pour reprendre ce deſſein par rapport aux Sauvages, qui diſparoiſſent d'une maniere auſſi ſenſible, qu'elle eſt inconcevable. Mais qui empêcheroit de le ſuivre par rapport aux François, & de continuer la Colonie de proche en proche, juſqu'à ce qu'elle puiſſe prêter la main à celle de la Louyſiane, pour fortifier l'une par l'autre ? C'eſt ainſi que les Anglois en moins d'un ſiecle & demi ſont venus à bout de peupler plus de cinq cent lieuës de Pays, & de former dans ce Continent une puiſſance, qu'on n'enviſage qu'avec frayeur, quand on la voit de près.

Le Canada peut faire, & fait quelquefois avec les Iſles de l'Amérique un Commerce aſſez conſidérable de Farines, de Madriers, & d'autres bois propres pour les Bâtimens. Comme il n'y a peut-être pas au monde de Pays, qui porte de plus de ſortes de Bois, ni de meilleure eſpece, jugez quelle richeſſe il en pourra un jour tirer. Il paroît que très-peu de perſonnes ſont bien inſtruites ſur cet article ; je ne le ſuis pas encore aſſez moi-même pour entrer dans un plus grand détail, je le ſuis un peu mieux de ce qui regarde les Huiles, & je vous en parlerai bientôt. Preſſé de finir cette Lettre, je n'ai que le tems d'achever ce qui concerne le Commerce en général.

Divers changemens dans les Monnoyes.

Rien n'a peut-être plus contribué à le faire languir, que les changemens fréquens, qu'on y a faits dans les monnoyes. En voici l'Hiſtoire en peu de mots. En 1670. la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Roy avoit cédé le Domaine des Iſles du Continent de l'Amérique Françoiſe, eut permiſſion de faire paſſer dans les Iſles juſqu'à cent mille francs en petites eſpeces, marquées à un coin particulier, avec une légende, qui lui étoit propre. L'Edit du Roy eſt du mois de Février, & il portoit que ces eſpeces n'auroient cours, que dans les Iſles. Mais ſur quelques difficultés, qui ſurvinrent, le Conſeil rendit le 18. de Novembre de l'année 1672. un Arrêt, par lequel il fut ordonné que la ſuſdite monnoye, & toutes les autres eſpeces, qui auroient cours en France, l'auroient auſſi, non-ſeulement dans les Iſles Françoiſes, mais encore dans la Terre ferme de l'Amérique, ſoumiſe à la Couronne, avec l'augmentation d'un quart en ſus ; c'eſt-à-dire, les piéces de quinze ſols pour vint, & le reſte à proportion.

1721. Février.

Le même Arrêt ordonnoit que tous les contrats, billets, comptes, achats, & payemens seroient faits entre toutes sortes de personnes au prix d'argent, sans qu'il pût être usé d'échanges, ni compté en sucre, ou autres denrées, à peine de nullité des actes. Et pour le passé, il fut réglé que toutes les stipulations de contrats, billets, dettes, redevances, baux à ferme en sucre & autres denrées, seroient réduites payables en argent, suivant le cours des monnoyes susdites. En exécution de cet Arrêt, la monnoye augmenta d'un quart dans la Nouvelle France, ce qui ne tarda guéres à y causer bien des difficultés. En effet M. de Champigny Noroy, qui fut nommé Intendant de Quebec en 1684. & qui l'est aujourd'hui au Havre de Grace, se trouva bientôt embarrassé, soit pour le payement des Troupes, soit pour les autres dépenses, que le Roy faisoit dans cette Colonie.

Outre cela, les fonds, qui étoient envoyés de France, arrivoient presque toujours trop tard, & dès le premier de Janvier il falloit payer les Officiers & les Soldats, & satisfaire à d'autres charges également indispensables. Pour obvier au plus pressé, M. de Champigny s'avisa de donner cours à quelques Billets, qui tenoient lieu d'argent, en y observant toujours l'augmentation de la monnoye. On dressa un procès-verbal de cette Fabrique, & en vertu d'une Ordonnance du Gouverneur Général & de l'Intendant, on mit sur chaque piéce de cette monnoye, qui étoit de Carte, sa valeur, la signature du Trésorier, une empreinte des Armes de France, & en cire d'Espagne celle du Gouverneur & de l'Intendant. On en fit ensuite imprimer en France sur des cartons avec les mêmes empreintes, qu'avoient les monnoyes courantes du Royaume, & l'on ordonna qu'elles seroient représentées tous les ans avant l'arrivée des Vaisseaux de France, pour y ajoûter une marque, afin d'empêcher qu'on n'en introduisît de contrefaites.

Cette monnoye de carton ne subsista pas lontems, & l'on en revint aux Cartes, sur lesquelles on grava de nouvelles empreintes. L'Intendant signoit celle, qui étoit de quatre livres & au-dessus, & se contentoit de parapher les autres. Dans les derniers tems le Gouverneur Général signoit aussi celles, qui étoient de six livres & au-dessus. Au commencement de l'automne, toutes les Cartes se rapportoient au Tré-

ſorier, qui donnoit pour leur valeur des Lettres de change ſur le Tréſorier Général de la Marine, ou ſur ſon Commis à Rochefort, à compte des frais de l'année ſuivante. Celles, qui étoient gâtées, ne ſe remettoient plus dans le Commerce, & on les brûloit après en avoir dreſſé un procès-verbal.

Tant que les Lettres de change ont été fidélement payées, on préféroit ces cartes aux eſpéces ſonnantes; dès qu'elles ont ceſſé de l'être, on a diſcontinué de rapporter les cartes au Tréſorier, en ſorte qu'en 1702. M. de Champigny ſe donna inutilement bien des ſoins pour retirer toutes celles, qu'il avoit faites. Ses Succeſſeurs furent obligés d'en faire tous les ans de nouvelles pour payer les charges, ce qui les multiplia tellement, qu'elles tomberent enfin en non-valeur, & que Perſonne n'en voulut plus recevoir. Le Commerce en fut entierement dérangé, & le déſordre alla ſi loin, qu'en 1713. les Habitans propoſerent d'y perdre la moitié, à condition que le Roi les reprît & payât l'autre moitié.

Cette propoſition fut agréée l'année ſuivante, mais les ordres donnés en conſéquence n'eurent leur entiere exécution qu'en 1717. Il fut alors rendu une Déclaration, qui aboliſſoit la monnoye de carte, & l'on recommença à payer en argent les charges de la Colonie. L'augmentation du quart en ſus fut abrogée en même tems: l'expérience ayant fait connoître que l'augmentation des eſpéces dans une Colonie ne les y fait pas reſter, qui étoit ce qu'on avoit prétendu, & que l'argent n'y ſçauroit bien rouler, que quand on y paye en denrées tout ce qu'on tire du Royaume. En effet, dans ce cas la Colonie conſerve les eſpéces chez elle, au lieu que, ſi elle n'a pas aſſez de marchandiſes pour s'acquitter en entier, elle eſt contrainte de payer le ſurplus en argent: & comment reviendra-t'il?

Enfin, Madame, vous ſerez ſurpris d'apprendre qu'en 1706. le Commerce de la plus ancienne de nos Colonies ne rouloit que ſur un fond de 650000. liv. (*a*) & les choſes n'ont pas beaucoup changé depuis ce tems-là. Or cette ſomme répanduë ſur trente mille Habitans, ne peut les mettre à leur aiſe, ni leur donner le moyen d'acheter les marchandiſes de France. Auſſi la plûpart vont-ils tout nuds, ſur tout ceux, qui ſont dans les Habitations un peu écartées. Ils ne vendent pas même tout le ſurplus de leurs denrées aux Habitans des Villes,

(*a*) Voyez le Second Tome de l'Hiſtoire, Page 390.

1721. Février.

parce que ceux-ci sont obligés pour subsister d'avoir des Terres à la Campagne, & de les faire valoir par eux-mêmes.

Lorsque le Roi eut retiré le Canada des mains des Compagnies, Sa Majesté y dépensa pendant quelques années beaucoup plus, qu'elle n'a fait depuis; & la Colonie dans ces tems-là a envoyé en France presque la valeur d'un million en Castors chaque année, quoiqu'elle ne fût pas aussi peuplée, qu'elle l'est aujourd'hui: mais elle a toujours plus tiré de France, qu'elle n'a pu payer, & elle a fait comme un Particulier, qui a trente mille livres de rente, & qui en dépense quarante mille & plus. Par-là son crédit est tombé, & en tombant, a causé la ruine de son Commerce, qui, dès l'année 1706. ne rouloit presque plus que sur les menuës Pelleteries. Tous les Marchands en vouloient avoir, & c'est ce qui les ruinoit, parce qu'ils les achetoient souvent plus cher des Sauvages, qu'ils ne les revendoient en France.

Je suis, &c.

CINQUIÉME LETTRE.

1721. Mars.

Des Castors du Canada; de leur difference d'avec les Biévres ou Castors d'Europe; de leur maniere de bâtir; de ce qu'ils peuvent procurer d'avantages à la Colonie; de la Chasse du Castor, & du Rat Musqué.

A Quebec, le premier de Mars, 1721.

MADAME,

JE devois partir un ou deux jours après que j'eus fermé ma derniere Lettre; mais je suis encore arrêté faute de voiture. Je n'ai rien à faire de mieux en attendant, que de vous entretenir des curiosités de ce Pays-ci, & je commence par ce qu'on y voit de plus singulier; c'est le Castor. La dépouille de cet Animal a jusqu'à présent fourni à la Nouvelle France le principal objet de son Commerce. Il est par lui-même une des merveilles de la nature, & il peut être pour l'Homme une

grande leçon de prévoyance, d'induſtrie, d'adreſſe, & de conſtance dans le travail.

Differences du Caſtor de Canada, & de celui de l'Europe.

Le Caſtor n'étoit pas inconnu en France avant la découverte de l'Amérique; on trouve dans les anciens Titres des Chapeliers de Paris des Réglemens pour la Fabrique des *Chapeaux Biévres:* or Biévre & Caſtor, c'eſt abſolument le même Animal, mais ſoit que le Biévre Européen ſoit devenu extrémement rare, ou que ſon Poil n'eut pas la même bonté, que celui du Caſtor Amériquain, on ne parle plus gueres que de ce dernier, ſi ce n'eſt par rapport au *Caſtoreum*, dont je vous dirai deux mots à la fin de cette Lettre. Je ne ſçache pas même qu'aucun Auteur ait jamais parlé de cet Animal, comme de quelque choſe de curieux: peut-être que c'eſt faute de l'avoir obſervé de près: peut-être auſſi que les Caſtors d'Europe ſont comme les *Caſtors Terriers*, dont je vous ferai bientôt connoître la difference d'avec les autres.

Du Poil du Caſtor.

Quoiqu'il en ſoit, Madame, le Caſtor du Canada eſt un Quadrupéde Amphibie, qui ne peut pourtant pas reſter lontems dans l'Eau, & qui peut abſolument ſe paſſer d'y aller, pourvû qu'il ait la commodité de ſe baigner quelquefois. Les plus grands Caſtors ont un peu moins de quatre pieds ſur quinze pouces de large d'une hanche à l'autre, & péſent ſoixante livres. La couleur de cet Animal eſt differente, ſelon les differens Climats, où il ſe trouve. Dans les Quartiers du Nord les plus reculés, ils ſont ordinairement tout à fait noirs, mais il s'y en rencontre quelquefois de blancs. Dans les Pays plus tempérés ils ſont bruns, & à meſure qu'ils avancent vers le Sud, leur couleur s'éclaircit toujours de plus en plus. Chez les Illinois ils ſont preſque fauves: on y en a même vû de couleur de Paille. On a encore obſervé que, moins ils ſont noirs, & moins ils ſont fournis de Poil, & que par conſéquent leur dépouille eſt moins eſtimée. C'eſt un effet de la Providence, qui les garantit contre le froid, à meſure qu'ils y ſont plus expoſés. Leur Poil eſt de deux ſortes par tout le Corps, excepté aux Pattes, où il n'y en a qu'un fort court. Le plus grand eſt long de huit à dix lignes: il va même juſqu'à deux pouces ſur le Dos, mais il diminue avec proportion juſqu'à la Tête & juſqu'à la Queuë. Ce Poil eſt rude, gros, luiſant, & c'eſt celui, qui donne la couleur à la Bête. En le regardant avec le Microſcope, on en trouve le milieu

1721. Mars.

moins opaque, ce qui prouve qu'il eſt creux; auſſi n'en fait-on aucun uſage. L'autre Poil eſt un Duvet très-fin, fort épais, long tout au plus d'un pouce, & c'eſt celui, qu'on met en œuvre. On l'appelloit autrefois en Europe *Laine de Moſcovie.* C'eſt-là proprement l'Habit de Caſtor, le premier ne lui ſert que d'ornement, & peut-être pour l'aider à nâger.

Deſcription Anatomique de cet Animal.

On prétend que le Caſtor vit quinze à vint ans: que la Femelle porte quatre mois, & que ſa Portée ordinaire eſt de quatre Petits; quelques Voyageurs en ont fait monter le nombre juſqu'à huit; mais je ne crois pas que cela arrive ſouvent. Elle a quatre Mamelles, deux ſur le grand Pectoral, entre la ſeconde & la troiſiéme des vraies Côtes, & deux environ quatre doits plus haut. Les Muſcles de cet Animal ſont extrémement forts, & plus gros, que ne ſemble comporter ſa taille. Ses Inteſtins au contraire ſont très-délicats, ſes Os ſont fort durs, & ſes deux Machoires, qui ſont preſqu'égales, ont une force extraordinaire: chacune eſt garnie de dix Dents, deux inciſives, & huit molaires. Les inciſives ſupérieures ont deux pouces & demi de long, les inferieures en ont plus de trois, & ſuivent les courbures de la Machoire, ce qui leur donne une force prodigieuſe, qu'on admire toujours dans de ſi petits Animaux. On a remarqué encore que les deux Machoires ne ſe répondent pas exactement, mais que les ſupérieures débordent en avant ſur les inférieures, de ſorte qu'elles ſe croiſent comme les deux tranchans des Ciſeaux: enfin que la longueur des unes & des autres eſt préciſément le tiers de leurs Racines.

La Tête d'un Caſtor eſt à peu près de la figure de celle d'un Rat de Montagne. Il a le Muſeau un peu allongé, les Yeux petits, les Oreilles courtes, rondes, veluës par dehors, ſans Poil en dedans. Ses Jambes ſont courtes, particuliérement celles de devant; elles n'ont guéres que quatre ou cinq pouces de long, & reſſemblent aſſez à celles du Bléreau. Les Ongles en ſont taillés de biais, & creux, comme des Plumes à écrire. Les Pieds de derriere ſont tout differens; ils ſont plats, garnis de Membranes entre les Doits; ainſi le Caſtor peut marcher, mais lentement, & nâge avec la même facilité que tout Animal Aquatique. D'ailleurs, par ſa Queuë il eſt tout à fait Poiſſon, auſſi a-t'il été juridiquement déclaré tel par la Faculté de Médecine de Paris, & en conſéquence

de cette Déclaration, la Faculté de Théologie a décidé qu'on pouvoit manger sa Chair les jours maigres. M. Lemery s'est trompé, quand il a dit que cette décision ne regardoit que le train de derriere du Castor. Il a été mis tout entier au même rang, que la Maquereuse. 1721. Mars.

Il est vrai qu'on ne peut guéres profiter ici de cette condescendance: les Castors sont présentement si loin de nos Habitations, qu'il est rare d'y en avoir, qui soient mangeables. Nos Sauvages domiciliés en gardent, après les avoir fait boucanner, c'est-à-dire, sécher à la fumée, & je puis vous assûrer, Madame, que je ne connois rien de plus mauvais. Il faut même, quand on a du Castor frais, lui donner un bouillon, pour lui faire perdre un petit goût sauvage assez fade. Mais avec cette précaution, c'est un très-bon manger. Il n'est point de Viande plus légere, plus délicate, ni qui soit plus saine. On prétend même qu'elle est aussi nourrissante, que celle du Veau: bouillie, elle a besoin de quelque chose, qui en releve le goût, mais quand elle a été mise à la broche, il ne lui faut rien.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la figure de cet Amphibie, c'est sa Queuë. Elle est presque ovale, large de quatre pouces dans sa racine, de cinq dans son milieu, & de trois dans son extrémité, je parle toujours des grands Castors. Elle est épaisse d'un pouce, & longue d'un pied. Sa substance est une graisse ferme, ou un cartilage tendre, qui ressemble assez à la chair du Marsouin, mais qui se durcit davantage, quand on la conserve lontems. Elle est couverte d'une Peau écailleuse, dont les Ecailles sont hexagones, ont une demie ligne d'épaisseur, sur trois ou quatre lignes de longueur, & sont appuyées les unes sur les autres comme toutes celles des Poissons. Une Pellicule très-délicate leur sert de fond, & elles y sont enchâssées de maniere, qu'on peut aisément les en séparer après la mort de l'Animal.

Voilà, Madame, en peu de mots la description de ce curieux Amphibie. Si vous voulez quelque chose de plus détaillé, vous trouverez de quoi vous satisfaire dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (*a*). On y a inséré une Description Anatomique du Castor, faite par M. SARRASIN, Correspondant de l'Académie, Médecin du

(*a*) Année 1704, Page 48.

1721. Mars.

Roi dans ce Pays, habile dans la Médecine, dans l'Anatomie, dans la Chirurgie & dans la Botanique; qui a l'esprit fort orné, & qui ne se distingue pas moins dans le Conseil Supérieur, dont il est Membre, que par son habileté dans tout ce qui est de sa Profession. On est véritablement surpris de trouver un Homme d'un mérite si universel dans une Colonie. Revenons au Castor.

Du *Castoreum.*

Les véritables Testicules de cet Amphibie n'ont pas été connus des Anciens, apparemment parce qu'ils sont très-petits & fort cachés sous les Aînes. On avoit donné ce nom aux Bourses, ou Poches du *Castoreum*, qui sont bien differentes, & au nombre de quatre dans le Bas Ventre du Castor. Les deux premieres, qu'on appelle *supérieures*, parce qu'elles sont plus élevées, que les autres, ont la figure d'une Poire, & communiquent ensemble, comme les deux Poches d'une Besace. Les deux autres, qu'on appelle *inférieures*, sont arrondies par le fond. Celles-là renferment une matiere résineuse, mollasse, adhérente, mêlée de petites Fibres, de couleur grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable & pénétrante, & qui s'enflamme aisément, c'est le vrai *Castoreum*. Il se durcit à l'air dans l'espace d'un mois, & devient brun, cassant & friable. Si l'on est pressé de le faire durcir, il n'y a qu'à le mettre dans la Cheminée.

On prétend que le *Castoreum*, qui vient de Dantzic, est meilleur que celui de Canada; je m'en rapporte aux Droguistes. Il est certain que les Bourses de celui-ci sont plus petites, & qu'ici même les plus grosses sont les plus estimées. Outre la grosseur, il faut qu'elles soient pesantes, de couleur brune, d'une odeur pénétrante & forte, remplies d'une matiere dure, cassante & friable, de même couleur, ou jaunâtre, entrelassées d'une Membrane déliée, & d'un goût âcre. Les Propriétés du *Castoreum* sont, d'atténuer les matieres visqueuses, de fortifier le Cerveau, d'abaisser les Vapeurs, de provoquer aux Femmes leurs Ordinaires, d'empêcher la Corruption, & de faire évaporer les mauvaises Humeurs par la Transpiration. On s'en sert aussi avec succès contre l'Epilepsie, la Paralysie, l'Apopléxie, & la Surdité.

Les Poches inférieures contiennent une Liqueur onctueuse & adipeuse, qui ressemble au Miel. Sa couleur est d'un jaune pâle, son odeur fétide, peu differente de celle du *Castoreum*;

mais un peu plus foible & plus fade. Elle se condense en vieillissant, & prend la consistance du Suif. Cette Liqueur est résolutive, & fortifie les Nerfs; il ne faut pour cela que l'appliquer sur le mal. Au reste c'est une folie, que de dire comme font encore quelques Auteurs, sur la foi des anciens Naturalistes, que quand le Castor se voit poursuivi, il se coupe ces prétendus Testicules, & les abandonne aux Chasseurs, pour mettre sa vie en sûreté. C'est de son Poil, dont il devroit alors se dépouiller, car au prix de sa Toison, le reste est presque compté pour rien. C'est néanmoins cette Fable, qui lui a fait donner le nom de Castor. La Peau de cet Animal, dépouillée de son Poil, n'est point à négliger: on en fait des Gants & des Bas; on pourroit en faire bien d'autres choses encore, mais comme il est difficile d'enlever tout le Poil sans le découper, on ne fait guéres usage, que de celle des Castors Terriers.

Du Castor Gras & du Castor Sec.

Vous aurez peut-être oui parler, Madame, de *Castor Gras* & de *Castor Sec*, & peut-être serez-vous bien aise d'en connoître la difference. La voici: le Castor Sec est la Peau de Castor, qui n'a servi à aucun usage: le Castor Gras est celle, qui a été portée par les Sauvages, lesquels, après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la Moële de certains Animaux, que je ne connois point, pour la rendre plus maniable, en cousent plusieurs ensemble, & en font une maniere de Mante, qu'on appelle Robe, & de laquelle ils s'enveloppent le Poil en dedans. Ils ne la quittent en Hyver ni le jour, ni la nuit; le grand Poil tombe bientôt, le Duvet reste & s'engraisse, & en cet état il est bien plus propre à être mis en œuvre par les Chapeliers; ils ne pourroient pas même employer le sec, s'ils n'y mêloient un peu de gras. On prétend qu'il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois, pour être dans sa bonté. Je vous laisse à penser, si dans les commencemens on a été assez simple pour faire connoître aux Sauvages que leurs vieilles Hardes étoient une Marchandise si précieuse. Mais on n'a pû leur cacher lontems un secret de cette nature: il étoit confié à la cupidité, qui n'est jamais lontems sans se trahir elle-même.

Autre usage du Castor.

Il y a environ trente ans, qu'un nommé GUIGUES, qui avoit eu la Ferme du Castor, se trouvant chargé d'une prodigieuse quantité de cette Pelleterie, imagina, pour en faci-

1721. Mars.

liter la consommation, d'en faire filer & carder avec de la Laine, & de cette composition il fit faire des Draps, des Flanelles, des Bas au Métier, & d'aures Ouvrages semblables, mais avec peu de succés. Cet essai fit connoître que le Poil du Castor n'est bon qu'à faire des Chapeaux. Il est trop court, pour pouvoir être filé seul, & il en faut mettre beaucoup moins de la moitié avec la Laine, ainsi il y a peu de profit à faire dans cette Fabrique. On a pourtant conservé une de ces Manufactures en Hollande, où on en voit des Draps & des Droguets; mais ces Etofes sont cheres, & ne sont pas d'un bon usage. Le Poil de Castor s'en détache bientôt, & forme à la superficie comme un Duvet, qui leur ôte tout leur lustre. Les Bas, qu'on en a faits en France, avoient le même défaut.

Industrie & travaux des Castors.

Voilà, Madame, tout ce que les Castors peuvent procurer d'avantages à cette Colonie pour son Commerce: leur industrie, leur prévoyance, le concert & la subordination, qu'on admire en eux, leur attention à se ménager des commodités, dont on n'avoit pas encore cru les Brutes capables de sentir la douceur, fournissent à l'Homme encore plus d'instructions, que la Fourmi, à laquelle l'Ecriture Sainte renvoye les Paresseux. Ils sont au moins parmi les Quadrupedes ce que les Abeilles sont parmi les Insectes Volatilles. Je n'ai pas oui dire à Gens instruits qu'ils ayent un Roi, ou une Reine, & il n'est pas vrai que, quand ils travaillent en Troupe, il y ait un Chef, qui commande; & punit les Paresseux: mais par la vertu de cet instinct, que donne aux Animaux celui, dont la Providence les gouverne, chacun sçait ce qu'il doit faire, & tout se fait sans confusion, sans embarras, avec un ordre, qu'on ne se lasse point d'admirer. Peut-être après tout n'en est-on si étonné, que faute de remonter à cette Intelligence suprême, qui se sert de ces Etres dénués de raison, pour mieux faire éclatter sa sagesse & sa puissance, & pour nous faire sentir que notre raison même est presque toujours par notre présomption la cause de nos égaremens.

La premiere chose, que font nos ingénieux Amphibies, lorsqu'ils veulent se loger, c'est de s'assembler: vous dirai-je en Tribus, ou en Sociétés? ce sera tout ce que vous voudrez; mais ils sont quelquefois trois ou quatre cent ensemble, formant une Bourgade, qu'on pourroit appeller *une petite Venise*. D'abord ils choisissent un Emplacement, où ils puissent trou-

ver des vivres en abondance, & tout ce qui leur est nécessaire pour bâtir. Il leur faut surtout de l'eau, & s'ils ne trouvent ni Lac, ni Etang, ils y suppléent, en arrêtant le cours d'un Ruisseau, ou d'une petite Riviere, par le moyen d'une Digue, ou, comme on parle ici, d'une Chaussée. Pour cela ils vont couper des Arbres au-dessus de l'endroit, où ils ont résolu de bâtir. Trois ou quatre Castors se mettent autour d'un gros Arbre, & viennent à bout avec leurs Dents de le jetter par Terre. Ce n'est pas tout : ils prennent si bien leurs mesures, qu'il tombe toujours du côté de l'Eau, afin qu'ils n'ayent pas tant de chemin à faire pour le voiturer, quand ils l'ont mis en piéces. Ils n'ont plus ensuite qu'à rouler ces piéces pour les pousser dans l'Eau, & ils les conduisent vers l'endroit, où elles doivent être placées.

Ces piéces sont plus ou moins grosses, plus ou moins longues, selon que la nature & la situation du lieu le demandent : car on diroit que ces Architectes ont tout prévû. Quelquefois ils employent de gros Troncs d'Arbres, qu'ils portent à plat : quelquefois la Chaussée n'est composée que de Pieux gros comme la Cuisse, ou même plus menus, soûtenus de bons Piquets, & entrelassés de petites Branches ; & partout, les vuides sont remplis d'une Terre grasse si bien appliquée, qu'il n'y passe pas une goutte d'eau. C'est avec leurs Pattes, que les Castors préparent cette Terre ; & leur Queuë ne leur sert pas seulement de Truelle pour maçonner, mais encore d'Auge, pour voiturer ce Mortier, ce qu'ils font en se traînant sur leurs Pattes de derriere. Arrivés au bord de l'Eau, ils le prennent avec les Dents, & pour l'employer, ils se servent d'abord de leurs Pattes, ensuite de leur Queuë. Les Fondemens de ces Digues ont ordinairement dix à douze pieds d'épaisseur, & elles vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. Les proportions y sont toujours exactement gardées. La Régle & le Compas sont dans l'Œil du Grand Maître des Arts & des Sciences. Enfin on a observé que le côté du Courant de l'Eau est toujours en Talus, & l'autre côté parfaitement à plomb. En un mot il seroit difficile à nos meilleurs Ouvriers de rien faire de plus solide & de plus régulier.

La construction des Cabannes n'a rien de moins merveilleux. Elles sont pour l'ordinaire bâties sur Pilotis au milieu de ces petits Lacs, que les Digues ont formés : quelquefois

1721. Mars.

ſur le Bord d'une Riviere, ou à l'extrémité d'une Pointe, qui avance dans l'Eau. Leur figure eſt ronde, ou ovale, & elles ſont voutées en Anſe de Panier. Les Parois ont deux pieds d'épaiſſeur, les Matériaux en ſont les mêmes, que dans les Chauſſées, mais moins gros; & tout eſt ſi bien enduit de Terre Glaiſe en-dedans, qu'il n'y entre pas le moindre air. Les deux tiers de l'Edifice ſont hors de l'Eau, & dans cette Partie chaque Caſtor a ſa Place marquée, qu'il a ſoin de joncher de Feuillages, ou de petites Branches de Sapin. On n'y voit jamais d'ordures, & pour cela, outre la Porte commune de la Cabanne, & une autre Iſſuë, par laquelle ces Animaux ſortent pour aller ſe baigner, il y a pluſieurs Ouvertures, par où ils vont ſe vuider dans l'Eau. Les Cabannes ordinaires logent huit ou dix Caſtors: on en a vû, qui en renfermoient juſqu'à trente, mais cela eſt rare. Toutes ſont aſſez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Leur Prévoyance.

L'Hyver ne ſurprend jamais les Caſtors. Tous les Ouvrages, dont je viens de parler, ſont achevés à la fin de Septembre, & alors chacun fait ſes proviſions pour l'Hyver. Tandis qu'ils vont & viennent dans la Campagne, ou dans les Bois, ils vivent de Fruits, d'Ecorces & de Feuilles d'Arbres; ils pêchent auſſi des Ecreviſſes & quelques Poiſſons: alors tout leur eſt bon. Mais quand il s'agit de ſe pourvoir pour tout le tems, que la Terre couverte de Neiges ne leur fourniroit rien, ils ſe contentent de bois tendre, comme de Peupliers, de Trembles, ou d'autres ſemblables. Ils le mettent en piles, & le diſpoſent de façon, qu'ils puiſſent toujours prendre les morceaux, qui trempent dans l'Eau. On a remarqué conſtamment que ces Piles ſont plus ou moins grandes, ſuivant que l'Hyver doit être plus ou moins long, & c'eſt pour les Sauvages un Almanach, qui ne les trompe jamais ſur la durée du froid. Les Caſtors, avant que de manger le Bois, le découpent en petits morceaux fort menus, & les apportent dans leur Loge; car chaque Cabanne n'a qu'un Magaſin pour toute la Famille.

Quand la Fonte des Néges eſt dans ſa force, comme elle ne manque pas de cauſer de grandes inondations, les Caſtors quittent leurs Cabannes, qui ne ſont plus logeables, & chacun va de ſon côté, où bon lui ſemble. Les Femelles y re-

1721. Mars.

tournent, dès que les Eaux sont écoulées, & c'est alors, qu'elles mettent bas. Les Mâles tiennent la Campagne jusques vers le mois de Juillet, qu'ils se rassemblent pour réparer les bréches, que les Crûës d'eau ont faites à leurs Cabannes, ou à leurs Digues. Si elles ont été détruites par les Chasseurs, ou si elles ne valent point la peine d'être réparées, ils en font d'autres; mais bien des raisons les obligent souvent à changer de demeure. La plus ordinaire est le défaut de Vivres: ils y sont encore forcés par les Chasseurs, ou par les Animaux Carnaciers, contre lesquels ils n'ont point d'autre défense, que la fuite. On pourroit s'étonner que l'Auteur de la Nature ait donné moins de force à la plûpart des Animaux utiles, qu'à ceux, qui ne le sont pas; si cela même ne faisoit éclatter davantage sa puissance & sa sagesse, en ce que ceux-là, malgré leur foiblesse, multiplient beaucoup plus que ceux-ci.

Il y a des endroits, que les Castors semblent avoir tellement pris en affection, qu'ils ne sçauroient les quitter, quoiqu'ils y soient toujours inquiettés. Sur le Chemin de Montreal, au Lac Huron, par la Grande Riviere, on ne manque point de trouver tous les ans au même lieu un Logement, que ces Animaux y bâtissent ou réparent tous les Etés: car la premiere chose, que font les Voyageurs, qui y arrivent les Premiers, c'est de rompre la Cabanne & la Chaussée, qui lui donne de l'Eau. Si cette Chaussée n'eût pas retenu les Eaux, il n'y en auroit pas assez pour continuer la route, & il faudroit faire un Portage: de sorte qu'il semble que ces officieux Castors vont se poster là, uniquement pour la commodité des Passans. On voit, dit-on, la même chose du côté de Quebec, où des Castors, en travaillant pour eux, fournissent de l'Eau à un Moulin à Planches.

Des Castors Terriers.

Les Sauvages étoient autrefois persuadés, si on en croit quelques Relations, que les Castors étoient une espece d'Animal raisonnable, qui avoit ses Loix, son Gouvernement, & son Langage particulier: que ce Peuple Amphibie se choisissoit des Commandans, qui dans les travaux communs distribuoient à chacun sa tâche, posoient des Sentinelles, pour crier à l'approche de l'Ennemi, punissoient, ou exiloient les Paresseux. Ces prétendus Exilés sont apparemment ceux, qu'on appelle *Castors Terriers*, qui en effet vivent séparés des

1721. Mars.

autres, ne travaillent point, & se logent sous Terre, où leur unique attention est de se ménager un chemin couvert pour aller à l'Eau. On les connoît au peu de Poil, qu'ils ont sur le Dos, ce qui vient sans doute de ce qu'ils se frottent continuellement contre la Terre. Avec cela, ils sont maigres; c'est le fruit de leur Paresse: on en trouve beaucoup plus dans les Pays Chauds, que dans les Pays Froids. J'ai déja remarqué que nos Castors, ou Biévres d'Europe, tiennent plus de ceux-ci, que des autres; en effet M. Lémery dit qu'ils se retirent dans les Creux & dans les Cavernes, qui se rencontrent sur les Bords des Rivieres, surtout en Pologne. Il y en a aussi en Allemagne, le long de l'Ebre, & en France sur le Rhône, l'Isere & l'Oise. Ce qui est certain, c'est que nous ne voyons point dans les Castors Européens ce merveilleux, qui distingue si fort ceux du Canada. C'est bien dommage, Madame, qu'il ne se soit point trouvé de ces admirables Animaux, ni dans le Tybre, ni dans le Permesse: que de belles choses ils auroient fait dire aux Poëtes Grecs & Romains!

Il paroît que les Sauvages du Canada ne les molestoient pas beaucoup avant notre arrivée dans leur Pays. Les Peaux de Castors n'étoient pas celles, dont ces Peuples faisoient plus d'usage pour se couvrir, & la Chair des Ours, des Elans, & de quelques autres Bêtes Fauves leur sembloit apparemment meilleure, que celle des Castors. Ils les chassoient néanmoins, & cette Chasse avoit son tems & son cérémonial marqué; mais quand on ne chasse, que pour le besoin, & que ce besoin est borné au pur nécessaire, on ne fait pas de grandes destructions; aussi, lorsque nous arrivâmes en Canada, nous y trouvâmes un nombre prodigieux de ces Amphibies.

De la Chasse du Castor.

La Chasse du Castor n'est pas difficile; car il s'en faut bien que cet Animal ait autant de force pour se deffendre, ni d'adresse pour éviter les embuches de ses Ennemis, qu'il montre d'industrie pour se bien loger, & de prévoyance pour se pourvoir de tous les besoins de la vie. C'est pendant l'Hyver, qu'on lui fait la Guerre dans les formes: c'est-à-dire, depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril. Alors il a, comme tous les autres Animaux, plus de Poil, & la Peau plus mince. Cette Chasse se fait de quatre manieres, qui sont les Filets, l'Affut, la Tranche, & la Trappe. La premiere

premiere eſt ordinairement jointe à la troiſiéme ; & on s'amuſe rarement à la ſeconde, parce que les petits Yeux de cet Amphibie ſont ſi perçans, & il a l'Oreille ſi fine, qu'il eſt malaiſé de l'approcher aſſez, pour le tirer, avant qu'il ait gagné l'Eau, dont il ne s'écarte pas beaucoup dans cette Saiſon, & où il plonge d'abord. On le perdroit même, quand il auroit été bleſſé, avant que de s'être jetté à l'Eau, parce qu'il ne revient point au-deſſus, s'il meurt de ſa Bleſſure. C'eſt donc à la Tranche & à la Trappe, qu'on s'attache plus communément.

Quoique les Caſtors ayent fait leurs Proviſions pour l'Hyver, ils ne laiſſent pas de faire de tems en tems quelques excurſions dans les Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre, & cette délicateſſe coûte la vie à pluſieurs. Les Sauvages dreſſent ſur leur chemin des Trappes, faites à peu près comme un 4 de chifre, & pour appas ils y mettent de petits morceaux de bois tendres & fraîchement coupés. Le Caſtor n'y a pas plutôt touché, qu'il lui tombe ſur le Corps une groſſe Buche, qui lui caſſe les Reins, & le Chaſſeur, qui ſurvient, l'acheve ſans peine. La Tranche demande plus de précaution, & voïci de quelle maniere on y procéde. Quand la Glace n'a encore qu'un demi pied d'épaiſſeur, on y fait une ouverture avec la Hache : les Caſtors y viennent pour reſpirer plus à leur aiſe ; on les y attend, & on les ſent venir de loin, parce qu'en ſouflant ils donnent un aſſez grand mouvement à l'Eau : ainſi il eſt aiſé de prendre ſes meſures pour leur caſſer la Tête, au moment qu'ils la mettent dehors. Pour agir encore plus ſûrement, & n'être pas apperçu des Caſtors, on jette ſur le Trou, qu'on a fait dans la Glace, de la Bourre de Roſeaux, ou des Epis de *Typha*, & quand on connoît que l'Animal eſt à portée, on le ſaiſit par une de ſes Pattes, & on le jette ſur la Glace, où on l'aſſomme, avant qu'il ſoit revenu de ſon étourdiſſement.

Si la Cabane eſt proche de quelque Ruiſſeau, la Chaſſe ſe fait encore plus aiſément. On coupe la Glace en travers pour y tendre un Filet : enſuite on va briſer la Cabanne. Les Caſtors, qui y ſont renfermés, ne manquent point de ſe ſauver dans le Ruiſſeau, & ſe trouvent pris dans le Filet. Mais il ne faut pas les y laiſſer lontems, ils s'en ſeroient bientôt débarraſſés en le coupant. Ceux, dont les Cabannes ſont dans des Lacs,

1721. Mars.

ont à trois ou quatre cent pas du Rivage une espece de Maison de Campagne, pour y respirer un meilleur air : alors les Chasseurs se partagent en deux Bandes, l'une va rompre la Cabanne des Champs, l'autre donne en même tems sur celle du Lac ; les Castors, qui sont dans celle-ci, & on prend le tems qu'ils y sont tous, veulent se réfugier dans l'autre, mais ils n'y trouvent plus qu'une Poussiere, qu'on y a jettée exprès, & qui les aveugle, desorte qu'on en a bon marché. Enfin en quelques endroits on se contente de faire une ouverture aux Chaussées ; par ce moyen les Castors se trouvent bientôt à sec, & demeurent sans deffense : ou bien ils accourent pour remédier d'abord au mal, dont ils ne connoissent pas les Auteurs ; & comme on est bien préparé à les recevoir, il est rare qu'on les manque, ou qu'on n'en attrape au moins qu'elques-uns.

Quelques Particularités sur ces Amphibies.

Voici d'autres particularités sur les Castors, que je trouve dans quelques Mémoires, dont je ne vous garantis pas la fidélité. On prétend que quand ces Animaux ont découvert des Chasseurs, ou quelques-unes de ces Bêtes Carnacieres, qui leur font la Guerre, ils plongent en battant l'Eau de leur Queuë, avec un si grand bruit, qu'on les entend d'une demie lieuë. C'est apparemment pour avertir tous les autres d'être sur leurs gardes. On dit encore qu'ils ont l'Odorat si fin, qu'étant dans l'Eau, ils sentent un Canot de fort loin. Mais on ajoûte qu'ils ne voyent que de côté, non plus que les Liévres, & que ce défaut les livre souvent aux Chasseurs, qu'ils veulent éviter. Enfin on assûre que, quand un Castor a perdu sa Femelle, il ne s'accouple point avec une autre, comme on le rapporte de la Tourterelle.

Les Sauvages ont grand soin d'empêcher que leurs Chiens ne touchent aux Os du Castor, parce qu'ils sont d'une dureté, à laquelle les Dents des Chiens ne résisteroient pas. On dit la même chose des Os du Porc-Epi. Le commun de ces Barbares apporte une autre raison de cette précaution ; c'est, disent-ils, pour ne point irriter les esprits de ces Animaux, qui empêcheroient qu'une autre fois la Chasse ne fût heureuse. Mais je crois que cette raison est venuë après coup ; & c'est ainsi que la superstition a souvent pris la place des causes naturelles, à la honte de l'Esprit Humain. Au reste, Madame, je m'étonne qu'on n'ait pas encore essayé de transporter en

France quelques-uns de ces merveilleux Amphibies : nous avons assez d'endroits, où ils pourroient trouver de quoi vivre & bâtir, & je crois qu'ils y multiplieroient en peu de tems. 1721. Mars.

Nous avons encore ici un petit Animal de même nature, à peu-près, que le Castor, qui, à bien des égards, en paroît un Diminutif, & qu'on nomme *Rat Musqué*. Il a en effet presque toutes les Propriétés du Castor : la structure du Corps, & sur-tout de la Tête de l'un & de l'autre, est si semblable, qu'on prendroit le Rat Musqué pour un petit Castor, si on lui avoit coupé la queuë, en quoi il differe peu des nôtres ; & si on lui avoit ôté les Testicules, qui renferment un Musc très-exquis. Cet Animal, qui pese environ quatre livres, est aussi assez semblable à celui, que M. RAI a décrit, sous le nom de *Mus Alpinus*. Il se met en Campagne au mois de Mars, & sa nourriture est alors de quelques morceaux de Bois, qu'il pele, avant que de les manger. Après la fonte des Néges il vit de racines d'Orties, puis des tiges & des feuilles de cette Plante. En Eté il ne mange guéres que des Fraises & des Framboises, ausquelles succedent d'autres Fruits dans l'Automne. Durant tout ce tems-là on voit rarement le Mâle sans la Femelle. Du Rat Musqué.

A l'entrée de l'Hyver ils se séparent, & chacun va de son côté se loger dans un trou, ou dans le creux d'un Arbre, sans aucunes Provisions, & les Sauvages assûrent, que tant qu'il fait froid, ils ne mangent quoi que ce soit. Ils bâtissent aussi des Cabanes à peu-près de la forme de celles des Castors ; mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient si bien travaillées. Quant à leur situation, elle est toujours au bord de l'eau ; ainsi ils n'ont pas besoin de faire de Chaussée. On dit que le poil du Rat Musqué entre dans la Fabrique des Chapeaux avec celui du Castor, & n'y gâte rien. Sa chair n'est pas mauvaise, si ce n'est, lorsqu'il est en rut ; car alors il n'est pas possible de lui ôter un goût de Musc, qui ne flatte point le Palais aussi agréablement que le Nez. J'étois, Madame, fort en train de vous parler des autres Chasses de nos Sauvages, & des Animaux, qui sont particuliers à ce Pays : mais il faut remettre la partie à une autre fois, on vient de m'avertir que ma Voiture est prête, & je pars.

Je suis, &c.

1721.
Mars.

SIXIÉME LETTRE.

Voyage de Quebec aux Trois Rivieres. Comment on peut courir la Poste sur la Nége. Des Seigneuries de la Nouvelle France. Description de Beckancourt. Tradition sur le nom de la Riviere Puante. Description des Trois Rivieres. Suite des Chasses des Sauvages.

Aux Trois Rivieres, le sixiéme de Mars, 1721.

MADAME,

Maniere de courir la Poste en Traîne.

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après deux jours de marche, & quoiqu'elle soit éloignée de Quebec de vint-cinq lieuës, j'aurois pu fort aisément faire ce chemin en douze heures, parce que j'avois pris la voye d'une *Cambiatura*, que la Nége & la Glace rendent très-facile en ce Pays pendant l'Hyver, & qui ne coûte pas plus que les Voitures ordinaires. On se sert pour cela d'une Traîne, ou, comme on parle ici, d'une Cariole, qui coule si doucement, qu'un seul Cheval suffit pour la traîner, & va toujours le galop. On en change de tems en tems, & à bon marché. Dans un besoin on feroit ainsi en vint-quatre heures soixante lieuës, beaucoup plus commodément, que dans la meilleure Chaise de Poste.

Des Seigneuries du Canada.

Mon premier gîte fut à la *Pointe aux Trembles*, à sept lieuës de la Capitale, d'où je n'étois parti qu'une heure avant la nuit. C'est une des bonnes Paroisses du Pays. L'Eglise est grande, & bien bâtie, & les Habitans y sont fort à leur aise. En général les anciens Habitans sont ici plus riches que les Seigneurs, & en voici la raison. Le Canada n'étoit qu'une grande Forêt, quand les François ont commencé de s'y établir. Ceux, à qui l'on a donné des Seigneuries, n'étoient pas gens à les mettre par eux-mêmes en valeur. C'étoit des Officiers, des Gentilshommes, des Communautés, qui n'avoient pas des fonds assez considérables, pour y loger assez d'Ouvriers pour cela. Il a donc fallu qu'ils y établissent des Ha-

bitans, qui avant que de pouvoir y recueillir dequoi subsister, ont été obligés de travailler beaucoup, & de faire même toutes les avances. Ainsi ils n'ont pû s'engager envers les Seigneurs, qu'à une Redevance fort modique. De sorte qu'avec les Lods & Ventes, qui sont ici bien peu de choses, le Droit du Moulin, & la Métairie, une Seigneurie de deux lieuës de front, & d'une profondeur illimitée, n'est pas d'un grand revenu dans un Pays si peu peuplé, & où il y a si peu de Commerce au-dedans.

1721. Mars.

Du Droit de Patronage. Le Commerce permis aux Gentilshommes.

C'est-là sans doute une des raisons, qui ont engagé le feu Roi Louis XIV. à permettre *à tous Nobles & Gentilshommes habitués au Canada, de faire le Commerce, tant par Mer, que par Terre, sans qu'ils puissent être recherchés, ni réputés avoir dérogé.* Ce sont les termes de l'Arrêt, qui fut rendu par le Conseil le dixiéme de Mars 1685. Au reste, il n'y a en ce Pays aucune Seigneurie, même de celles, qui sont Titrées, à laquelle le Droit de Patronnage soit attaché : car sur la prétention de quelques Seigneurs, fondée sur ce qu'ils avoient fait bâtir l'Eglise Paroissiale, Sa Majesté étant en son Conseil, prononça la même année 1685. que ce Droit n'appartenoit qu'à l'Evêque, tant parce qu'il est plus en état, qu'aucun autre, de juger de la capacité des Sujets, que parce que la portion congruë des Curés est payée sur les Dixmes, qui appartiennent à l'Evêque. Le Roi dans ce même Arrêt déclare, que le Droit de Patronnage n'est point censé Honorifique.

Situation de Beckancourt.

Je partis de la Pointe aux Trembles le quatre avant le jour avec un Cheval Borgne, je le changeai ensuite contre un Boiteux, & celui-ci contre un Poussif. Avec ces trois Relais je fis dix-sept lieuës en sept ou huit heures, & j'arrivai de très-bonne heure chez le Baron de Beckancourt, Grand Voyer de la Nouvelle France, lequel ne voulut jamais me permettre d'aller plus loin. D'ailleurs ce Gentilhomme a sur ses Terres un Village d'Abénaquis, gouverné, pour le Spirituel, par un Jésuite, que j'étois bien aise de saluer en passant. Le Baron demeure à l'entrée d'une petite Riviere, qui vient du Sud, qui coule toute entiere dans son Domaine, & qui porte son nom. Ce n'est pourtant pas cette grande Terre, qui a été érigée en Baronnie ; mais celle de Portneuf, qui est de l'autre côté du Fleuve.

1721. Mars.

La vie, que mene M. de Beckancourt dans ce Désert, car on n'y voit point encore d'autre Habitant que le Seigneur, rappelle assez naturellement le souvenir de ces anciens Patriarches, qui ne dédaignoient point de partager avec leurs Domestiques le travail de la Campagne, & vivoient presque aussi sobrement qu'eux. Le profit, qu'il peut faire par le Commerce avec les Sauvages, ses Voisins, en achetant d'eux les Pelleteries de la premiere main, vaut bien les Redevances, qu'il pourroit tirer des Habitans, à qui il auroit partagé ses Terres. Avec le tems il ne tiendra qu'à lui d'avoir des Vassaux, & il fera des conditions beaucoup meilleures, quand il aura fait défricher tout son Terrein. La Riviere de Beckancourt se nommoit auparavant *la Riviere Puante* : je m'informai de la cause de ce nom, car l'Eau de la Riviere me parut fort belle, on m'assûra qu'elle est très-bonne, & il n'y a aucune mauvaise odeur dans tout ce Canton. Les uns me dirent néanmoins, que cette cause étoit la mauvaise qualité des Eaux : d'autres l'attribuoient à la grande quantité de Rats Musqués, qu'on y trouve, & dont les Sauvages ne peuvent souffrir l'odeur ; mais voici une troisiéme Version, que ceux, qui ont fait plus de recherches sur l'Ancienne Histoire du Pays, prétendent être la véritable.

D'où étoit venu le nom de *Riviere Puante* à la Riviere de Beckancourt.

Des Algonquins étoient en Guerre contre les *Onnontcharonnons*, plus connus sous le nom de Nation de l'Iroquet, & dont l'ancienne demeure étoit, dit-on, dans l'Isle de Montreal. Le nom, qu'elle porte, prouve qu'elle étoit de la Langue Huronne : cependant on prétend que ce sont les Hurons, qui l'ont chassée de leur ancienne Demeure, & qui l'ont même en partie détruite. Quoiqu'il en soit, elle étoit, au tems, dont je parle, en Guerre contre les Algonquins, qui, pour finir d'un seul coup cette Guerre, dont ils commençoient à se lasser, s'aviserent d'un stratagême, qui leur réussit. Ils se mirent en embuscade sur les deux bords de la petite Riviere, qui porte aujourd'hui le nom de Beckancourt. Ensuite ils détacherent quelques Canots, dont les Conducteurs firent semblant de pêcher dans le Fleuve. Ils sçavoient que leurs Ennemis n'étoient pas loin, & ils ne doutoient point qu'ils ne courussent d'abord sur les prétendus Pêcheurs : en effet, ceux-là ne tarderent pas à voir fondre sur eux une flotte de Canots ; ils firent semblant d'avoir

peur, prirent la fuite, & gagnerent la Riviere. Ils y furent suivis de fort près par un Ennemi, qui croyoit avoir bon marché de cette poignée d'Hommes, & pour l'engager plus avant, ils affecterent de paroître fort épouvantés. Cette feinte leur réussit ; ceux, qui les poursuivoient, avancerent toujours, & jettant, selon la Coûtume de ces Barbares, des cris effroyables, ils se croyoient au moment de tomber sur leur proye. 1721. Mars.

Alors une grêle de Fleches décochées de derriere tous les Buissons, qui bordoient la Riviere, les jetta dans une confusion, dont on ne leur donna point le tems de se remettre. Une seconde décharge, qui suivit de fort près la premiere, acheva leur déroute. Ils voulurent fuir à leur tour, mais ils ne pouvoient plus se servir de leurs Canots, qui étoient percés de toutes parts. Ils se lancerent dans l'eau, esperant de se sauver à la nage ; mais outre que la plûpart étoient blessés, ils trouverent, en arrivant à terre, la Mort, qu'ils fuyoient, & pas un seul n'échapa aux Algonquins, qui ne pardonnerent à Personne, & ne s'amuserent pas même à faire des Prisonniers. La Nation de l'Iroquet ne s'est point relevée de cet échec, & quoi qu'on ait encore vû quelques-uns de ces Sauvages depuis l'arrivée des François en Canada, il n'en est plus du tout question aujourd'hui. Cependant la quantité de Corps morts, qui resterent dans l'eau, & sur les bords de la Riviere, l'infecta de telle sorte, que le nom de *Riviere Puante* lui en est demeuré.

Du Village Abénaqui de Beckancourt.

Le Village Abénaqui de Beckancourt n'est pas présentement aussi peuplé, qu'il l'étoit, il y a quelques années. Il ne laisseroit pourtant pas de nous être d'un grand secours, si la Guerre recommençoit. Ces Sauvages sont les meilleurs Partisans du Pays, & toujours disposés à faire des courses dans la Nouvelle Angleterre, où leur nom seul a souvent jetté l'epouvante jusques dans Baston. Ils ne nous serviroient pas moins bien contre les Iroquois, à qui ils ne cédent point en valeur, & qui ne sont pas aussi bien disciplinés qu'eux. Ils sont tous Chrétiens, & on leur a bâti une jolie Chapelle, où ils pratiquent avec beaucoup d'édification tous les Exercices du Christianisme. Il faut pourtant avoüer que leur ferveur n'est plus au point, où on l'a vûë les premieres années de leur Etablissement parmi nous. On leur a porté de

1721. Mars.

l'Eau-de-Vie, ils y ont pris goût, & les Sauvages ne boivent jamais, que pour s'enyvrer. Cependant une funeste Expérience nous a appris, qu'à mesure que ces Peuples s'éloignent de Dieu, ils ont moins de déférence pour leurs Pasteurs, & se rapprochent des Anglois. Il est bien à craindre que le Seigneur ne permette qu'ils deviennent nos Ennemis, pour nous punir d'avoir contribué, par un sordide intérêt, à les rendre vicieux, comme il est déja arrivé à quelques autres Nations.

Situation de la Ville des Trois Rivieres.

Après avoir embrassé le Missionnaire de Beckancourt (*a*), visité sa Bourgade, & fait avec lui de tristes réflexions, que ne peut manquer de fournir le désordre, dont je viens de parler, & dont il est souvent réduit à gémir devant Dieu, je traversai le Fleuve Saint Laurent, pour me rendre en cette Ville. Rien n'est plus charmant, Madame, que sa situation. Elle est bâtie sur un Côteau de Sable, qui n'a guéres de stérile, que l'espace, qu'elle peut occuper, si elle devient jamais une Ville considérable : car à présent c'est fort peu de choses. Du reste, elle est environnée de tout ce qui peut rendre une Ville agréable & opulente. Le Fleuve, large de près d'une demie lieuë, est à ses pieds. Au-delà on ne voit que Campagnes cultivées, fertiles, & couronnées des plus belles Forêts du Monde. Un peu au-dessous, & du même côté, que la Ville, le Fleuve reçoit une assez belle Riviere, qui, avant que de confondre ses Eaux avec les Siennes, en reçoit en même tems deux autres, l'une à sa droite, & l'autre à sa gauche, & c'est ce qui a fondé le nom de *Trois Rivieres*, que porte la Ville.

Du Lac de *Saint Pierre.*

Au-dessus, & presqu'à la même distance, commence le *Lac de Saint Pierre*, lequel a environ trois lieuës de large, & sept de long. Ainsi rien ne borne la vûë de ce côté-là, & le Soleil paroît se coucher dans les Ondes. Ce Lac, qui n'est qu'un élargissement du Fleuve, reçoit plusieurs Rivieres. Il y a assez d'apparence que ce sont ces Rivieres, qui avec le tems ont mangé le Terrein bas & mouvant, à travers duquel elles couloient; cela est surtout sensible à l'égard de celle de Saint François, dont l'Embouchure est semée de plusieurs Isles, qui pourroient bien avoir été jointes au Continent. D'ailleurs dans tout le Lac, si ce n'est au milieu du Canal, dont la force

(*a*) Le Pere Eustache LE SUEUR.

du

1721. Mars.

du Courant du Fleuve a conservé toute la profondeur, on ne peut aller qu'en Canots, encore y a-t'il des endroits, d'où les grands Canots, pour peu qu'ils soient chargés, ne se tirent pas aisément. En récompense, il est partout fort Poissonneux, & le Poisson y est excellent.

Description de la Ville.

On ne compte guéres que sept ou huit cent Personnes dans la Ville des Trois Rivieres : mais elle a dans son Voisinage de quoi enrichir une grande Ville. Ce sont des Mines de Fer très-abondantes, qu'on fera valoir, quand on voudra. (*a*) Au reste, quelque peu peuplée que soit cette Ville, sa situation la rend très-importante, & c'est un des plus anciens Etablissemens de la Colonie. Dès les premiers tems ce Poste a eu un Gouverneur. Il a mille Ecus d'Appointemens, & un Etat-Major. On voit aussi dans cette Ville un Couvent de Récollets; une assez belle Eglise Paroissiale, desservie par ces mêmes Religieux; & un très-bel Hôpital joint à un Monastere d'Ursulines, qui y sont au nombre de quarante, & qui y font l'office d'Hospitalieres. C'est encore une Fondation de M. de Saint Vallier. Dès l'année 1650 le Sénéchal de la Nouvelle France, dont la Jurisdiction a été absorbée par le Conseil Supérieur de Quebec, & par l'Intendant, avoit un Lieutenant aux Trois Rivieres; aujourd'hui cette Ville a une Justice ordinaire, dont le Chef est un Lieutenant Général.

Origine de son Etablissement.

Elle doit son origine au grand abord, qui dans les commencemens de la Colonie se faisoit en ce lieu-là des Sauvages de differentes Nations. Il en descendoit surtout plusieurs des Quartiers les plus reculés vers le Nord, par les Trois Rivieres, qui ont donné le nom à la Ville, & qu'on remonte fort loin. La situation du lieu, joint au grand Commerce, qui s'y faisoit, engagea quelques François à s'y établir, & la proximité de la Riviere de *Sorel*, alors nommée la *Riviere des Iroquois*, & dont je vous parlerai bientôt, obligea les Gouverneurs Généraux à y construire un Fort, où ils entretenoient une bonne Garnison, & qui eut d'abord son Gouverneur Particulier. Ainsi ce Poste fut dès-lors regardé comme un des plus importans de la Nouvelle France. Au bout de quelques années les Sauvages se lassant d'y être continuellement harcelés par les Iroquois, dont les François eux-mêmes avoient assez de peine à se deffendre; n'ayant plus la li-

(*a*) On y travaille actuellement, & on en tire le meilleur Fer du Monde.

1721. Mars.

berté des Paſſages, où ces fiers Ennemis leur dreſſoient ſans ceſſe des Embuches, & n'étant pas même toujours en ſûreté à la vûë & ſous le Canon de notre Fort, ceſſerent d'y porter leurs Pelleteries. Les Jéſuites, avec ce qu'ils y avoient aſſemblé de Néophytes, ſe retirerent trois lieuës au-deſſous, ſur un Terrein, que leur avoit donné l'Abbé DE LA MADELEINE, un des Membres de la Compagnie des Cent Aſſociés, formée par le Cardinal DE RICHELIEU : d'où ce Terrein a pris le nom de *Cap de la Madeleine*, qu'il porte encore aujourd'hui (*a*).

Du Cap de la Madeleine.

La Miſſion, qu'on y avoit tranſportée, n'y a pourtant pas ſubſiſté lontems. C'eſt en partie l'effet de l'inconſtance des Sauvages, & principalement une ſuite des Guerres & des Maladies, qui ont preſqu'entierement détruit cette Egliſe naiſſante. On voit bien encore aux environs une troupe d'Algonquins, dont la plûpart ont été baptiſés dans leur Enfance, mais qui n'ont aucun Exercice réglé de Religion. M[rs] de la Compagnie des Indes Occidentales, qui ont aujourd'hui la Traite des Caſtors, ont inutilement tenté de les attirer à *Checoutimi*, où ils ont déja réuni pluſieurs Familles de la même Nation, & de celle des Montagnez, ſous la conduite d'un Miſſionnaire Jéſuite. D'autres ont voulu les joindre aux Abénaquis de Saint François. Leur unique réponſe à ces invitations a été qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre à quitter un lieu, où les Os de leurs Peres repoſent ; mais quelques Perſonnes ſont perſuadés, & ce n'eſt pas ſans fondement, que cette réſiſtance vient moins de leur part, que de Gens, à qui leur Voiſinage eſt utile, & qui ſans doute ne font pas aſſez réflexion qu'ils ſacrifient le ſalut de ces Sauvages à un aſſez leger interêt.

On vient de m'aſſûrer, Madame, que dans quelques jours il y aura une occaſion d'envoyer cette Lettre à Quebec, d'où elle pourra aller en France de bonne heure par l'Iſle Royale. Je vais achever de la remplir de ce qui regarde les Chaſſes des Sauvages. Celle du Caſtor, ainſi que je l'ai déja remarqué, n'eſt devenuë leur principal objet, que depuis qu'ils ont vû le cas, que les François faiſoient de la Dépouille de cet Animal. C'étoit auparavant celle de l'Ours, qui tenoit le pre-

(*a*) Outre les Mines de Fer, qui ſont aſſez abondantes au Cap de la Madeleine, on y a découvert, il y a quelques années, pluſieurs Sources d'Eaux Minérales, qui ſont des mêmes qualités, que celles de Forges.

mier rang, & où la Superstition avoit le plus de part. Voici ce qui se pratique encore aujourd'hui dans cette Chasse parmi ceux, qui ne sont pas Chrétiens. 1721. Mars.

De la Chasse de l'Ours.

C'est toujours un Chef de Guerre, qui en marque le tems, & qui a soin d'inviter les Chasseurs. Cette invitation, qui se fait en grande cérémonie, est suivie d'un Jeûne de huit jours, pendant lesquels il n'est pas même permis de boire une goutte d'Eau : & je vous dirai en passant, Madame, que ce que les Sauvages appellent jeûner, c'est ne rien prendre du tout. Ce n'est pas tout, malgré l'extrême foiblesse, qu'une si excessive abstinence ne sçauroit, ce semble, manquer de leur causer, ils ne cessent de chanter, tant que le jour dure. Ce Jeûne s'observe pour obtenir des Esprits qu'ils fassent connoître où l'on trouvera beaucoup d'Ours. Plusieurs même font bien davantage pour mériter cette faveur. On en a vû se découper la Chair en plusieurs endroits du Corps pour se rendre propices leurs Génies. Mais il est bon de sçavoir qu'ils ne leur demandent point leur secours, pour venir à bout de ces furieux Animaux, il leur suffit de sçavoir où il y en a : comme Ajax ne demandoit point à Jupiter qu'il le rendît Victorieux de ses Ennemis, mais seulement assez de jour, pour achever de les vaincre.

Les Sauvages addressent aussi pour le même sujet des Vœux aux Mânes des Bêtes, qu'ils ont tuées dans les Chasses précédentes, & comme ils ne sont occupés que de cette pensée, tandis qu'ils veillent, il est naturel que pendant leur sommeil, qui ne doit pas être bien profond avec des Estomachs vuides, ils rêvent souvent aux Ours. Mais ce n'est pas encore assez pour les déterminer, il faut que tous, ou du moins le plus grand nombre, ayent vû des Ours dans le même Canton ; & le moyen que tous les rêves s'accordent sur cela ? Toutefois, pourvû qu'un habile Chasseur ait cru voir en songe deux ou trois fois de suite des Ours dans un lieu marqué, soit complaisance, car rien n'est plus complaisant que nos Sauvages, soit qu'à force d'en entendre parler, leur Cerveau creux en prenne enfin l'impression, tout le Monde y rêve bientôt, ou fait semblant d'y avoir rêvé, & la résolution est prise d'aller de ce côté-là.

Le Jeûne fini, & le lieu de la Chasse arrêté, le Chef choisi pour le Parti de Chasse donne à tous ceux, qui en doivent

1721. Mars.

être, un grand Repas, & personne n'oseroit s'y présenter, sans avoir pris auparavant le Bain, c'est-à-dire, sans s'être jetté dans la Riviere, quelque tems qu'il fasse, pourvû que la Riviere ne soit point glacée. Ce Festin n'est pas, comme beaucoup d'autres, où il faut tout manger : quoiqu'on ait lontems jeûné, & peut-être par cette raison, on y mange sobrement : celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien, & toute son occupation, tandis que les autres sont à Table, est de raconter ses anciennes prouesses à la Chasse : de nouvelles invocations aux Mânes des défunts Ours terminent la Fête. On se met ensuite en marche barbouillé de noir, équippé comme pour la Guerre, & parmi les acclamations de tout le Village. Aussi la Chasse n'est-elle pas moins noble parmi ces Peuples, que la Guerre : l'Alliance d'un bon Chasseur est même plus recherchée, que celle d'un Guerrier fameux, parce que la Chasse fournit à toute la Famille la Vie & le Vêtement, & que les Sauvages ne souhaittent rien au-delà. Mais un Homme n'est pas réputé grand Chasseur, s'il ne tuë douze grandes Bêtes en un jour.

Ces Peuples ont pour cet Exercice deux grands avantages sur nous : car en premier lieu, rien ne les arrête, ni Buissons, ni Fossés, ni Ravines, ni Etangs, ni Rivieres. Ils vont toujours devant eux, par la ligne la plus droite. En second lieu, il est peu, ou plutôt il n'est point d'Animaux, qu'ils ne gagnent à la course. On en a vû arriver dans un Village conduisant avec une Houssine des Ours, qu'ils avoient lassés, comme ils auroient mené un Troupeau de Moutons ; & le Cerf le plus agile ne l'est pas plus qu'eux. Au reste le Chasseur doit profiter peu pour lui-même de sa Chasse. Il est obligé d'en faire de grandes libéralités. Si on le prévient, & qu'on la lui enleve, il faut qu'il se laisse dépouiller sans rien dire, & qu'il se contente de la gloire d'avoir travaillé pour le Public. On ne trouve pourtant pas mauvais que dans la distribution, qu'il fait du produit de sa Chasse, sa Famille soit partagée la premiere. Mais il faut avoüer que ceux, avec qui nous avons plus de commerce, ont déja un peu perdu de cette antique générosité, & de cet admirable désintéressement. Rien n'est plus contagieux, que l'esprit d'intérêt, & rien n'est plus capable d'altérer les mœurs.

L'Ours passe six mois sans manger.

Le tems de la Chasse de l'Ours est l'Hyver. Alors ces Ani-

maux ſont cachés dans des creux d'Arbres ; ou , s'ils en trouvent d'abattus , ils ſe font de leurs Racines une Taniere , dont ils bouchent l'entrée avec des Branches de Sapin , & où ils ſont parfaitement à l'abri des rigueurs de la Saiſon. Si tout cela leur manque , ils font un Trou en Terre , & ont grand ſoin, quand ils y ſont entrés , d'en bien fermer l'ouverture. On en a vû , qui s'étoient cantonnés dans le fond d'une Caverne , de maniere à n'être pas apperçus , quoiqu'on y regardât de bien près. Mais de quelque maniere qu'un Ours ſoit logé , il ne ſort point de ſa retraite de tout l'Hyver : c'eſt ce qui n'eſt plus révoqué en doute. On n'eſt pas moins aſſûré qu'il n'y porte aucune proviſion , & par conſéquent que pendant tout ce tems-là il ne boit , ni ne mange ; qu'il tire alors de ſes Pattes , en les lêchant , une ſubſtance , qui le nourrit , comme quelques-uns l'ont avancé : c'eſt ſur quoi il eſt permis à chacun de croire ce qu'il voudra. Ce qui eſt certain , c'eſt qu'on en a tenu à la Chaîne pendant tout un Hyver , ſans leur donner ni à boire , ni à manger , & qu'au bout de ſix mois ils étoient auſſi gras qu'auparavant. Il eſt ſans doute aſſez ſurprenant qu'un Animal pourvu d'une ſi bonne Fourrure , & qui n'a point la mine d'être bien délicat , prenne contre le Froid des précautions , dont aucun autre que lui ne s'aviſe. Cela montre qu'il ne faut pas juger ſur les apparences : chacun ſent ſes beſoins.

Maniere , dont ſe fait cette Chaſſe.

Il n'eſt donc pas néceſſaire de courir beaucoup pour attraper les Ours ; il n'eſt queſtion que de reconnoître les endroits , où il y en a un plus grand nombre de cachés. Dès que les Chaſſeurs croyent en avoir trouvé quelqu'un , ils forment un grand cercle d'un quart de lieuë de circonférence , plus ou moins , ſuivant le nombre des Chaſſeurs. On avance enſuite en ſe reſſerrant toujours , & chacun cherche devant ſoi s'il ne découvrira point la retraite de quelques Ours. De cette maniere , s'il y en a , il eſt difficile qu'il en échappe aucun ; car nos Sauvages ſont d'excellens Furêts. Le lendemain la même manœuvre recommence à quelque diſtance de-là , & tout le tems de la Chaſſe s'employe de cette ſorte.

Cérémonie ridicule , qui ſe pratique quand on a tué un Ours.

Dès qu'un Ours eſt tué , le Chaſſeur lui met entre les Dents le Tuyau de ſa Pipe allumée , ſoufle dans le Fourneau , & rempliſſant ainſi de Fumée la Gueule & le Goſier de ſa Bête , il conjure ſon Eſprit de n'avoir aucun reſſentiment de ce qu'il

1721. Mars.

vient de faire à ſon Corps, & de ne point lui être contraire dans toutes les Chaſſes, qu'il fera dans la ſuite. Mais comme l'Eſprit ne répond point, le Chaſſeur, pour ſçavoir ſi ſa priere a été exaucée, coupe le Filet, qui eſt ſous la Langue de l'Ours, & le garde juſqu'à ce qu'il ſoit de retour au Village. Alors tous jettent en grande cérémonie, & après bien des invocations, ces Filets dans le Feu. S'ils y pétillent, & ſe retirent, comme il ne peut guéres manquer d'arriver, cela eſt pris pour une marque certaine que les Eſprits des Ours ſont appaiſés: ſinon, on ſe perſuade qu'ils ſont irrités, & que la Chaſſe de l'année ſuivante ne ſera pas heureuſe, à moins qu'on ne trouve le ſecret de ſe les réconcilier: car enfin il y a remede à tout.

Réception, que l'on fait aux Chaſſeurs à leur retour.

Les Chaſſeurs font bonne chere, tant que dure la Chaſſe, & pour peu qu'elle ait réuſſi, ils emportent encore avec eux de quoi régaler leurs Amis, & nourrir lontems leurs Familles. Ce n'eſt pas à la vérité un grand ragoût que cette Viande boucanée, mais tout eſt bon pour des Sauvages. A voir la réception, qu'on leur fait; les louanges, qu'on leur donne; l'air content & ſuffiſant, qu'ils prennent, vous diriez qu'ils reviennent de quelque grande Expédition, chargés des dépouilles de toute une Nation détruite. Il faut être Homme, leur dit-on, & diſent-ils ſans façon eux-mêmes, pour combattre & pour vaincre ainſi les Ours. Une autre choſe, qui ne leur attire pas de moindres éloges, & dont ils ne tirent pas moins de vanité, c'eſt de ne rien laiſſer du grand Repas, que leur donne encore au retour de la Chaſſe celui, qui y a commandé. On y préſente, pour premier Service, le plus grand Ours, qui ait été pris, & on le ſert tout entier avec ſes Entrailles: il n'eſt pas même écorché; on s'eſt contenté de lui griller la Peau, comme on fait aux Porcs. Ce Feſtin eſt voué à je ne ſçai quel Génie, dont on croiroit s'attirer l'indignation, ſi on ne mangeoit pas tout. Il ne faut même rien laiſſer du Bouillon, où les Viandes ont été cuites, & qui n'eſt guéres qu'une Graiſſe fonduë, & réduite en Huile. Rien n'eſt plus mauvais: auſſi y a-t'il toujours quelqu'un, qui en créve, & pluſieurs en ſont fort incommodés.

Quelques particularités ſur les Ours.

Les Ours ne ſont méchants, en ce Pays, que quand ils ont faim, ou quand ils ont été bleſſés. On prend néanmoins toujours ſes précautions, quand on les approche. Rarement ils

attaquent ; ils fuyent même, dès qu'ils voyent quelqu'un ; & il ne faut qu'un Chien pour les faire courir bien loin. S'ils sont donc partout comme en Canada, on auroit pû répondre à la demande de M. Despreaux, que c'est l'Ours, qui a peur du Passant, & non le Passant de l'Ours. Au mois de Juillet, l'Ours est en rut. Il devient alors si maigre, sa chair est si fade, & d'un si mauvais goût, que les Sauvages mêmes, eux qui mangent souvent des choses, qui nous feroient bondir le cœur, ont de la peine à y toucher. Qui le croiroit, que cette passion maigrit plus en un mois un Animal de cette espece & de cette figure, que ne fait une abstinence totale de six mois ! Il est moins surprenant qu'il soit alors si farouche & de si mauvaise humeur, qu'il ne fait pas bon de se rencontrer sur son chemin. C'est un effet de sa jalousie. 1721. Mars.

Ce tems-là passé, il reprend son embonpoint, & rien n'y contribuë davantage, que les fruits, qu'il trouve partout dans les Bois, & dont il est extrêmement friand. Il aime surtout le Raisin; & comme toutes les Forêts sont remplies de Vignes, qui s'élevent jusqu'à la cime des plus hauts Arbres, il ne fait aucune difficulté d'y grimper. Mais si un Chasseur l'y apperçoit, sa friandise lui coûte la vie. Quand il a ainsi bien mangé des fruits, sa chair a un très-bon goût, & elle la conserve jusqu'au Printems. Elle a néanmoins toujours un grand défaut ; elle est trop huileuse, & si on n'en use pas modérément, elle donne la dysenterie. A cela près, elle est nourrissante ; & un petit Ourson vaut bien un Agneau.

Des Chiens de Chasse des Sauvages.

J'oubliois, Madame, de vous dire que les Sauvages menent toujours à leurs Chasses un grand nombre de Chiens ; ce sont les seuls Animaux domestiques, qu'ils élevent ; & ils ne les élevent, que pour la Chasse. Tous paroissent de la même espece : ils ont les oreilles droites, & le museau allongé à peu près comme les Loups : mais ils sont fort fidéles, & fort attachés à leurs Maîtres, qui les nourrissent pourtant assez mal, & ne les caressent jamais. On les dresse de très-bonne-heure à l'espece de Chasse, à laquelle on les destine, & ils sont excellents Chasseurs. Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, parce qu'on m'appelle pour m'embarquer.

Je suis, &c.

1721. Mars.

SEPTIÉME LETTRE.

Description du Pays & des Isles de Richelieu & de Saint François. Du Village Abénaqui. De l'Ancien Fort de Richelieu, & de ceux, qu'on avoit construits dans chaque Paroisse. Belles Actions de deux Dames Canadiennes. Des autres Chasses des Sauvages.

A Saint François, l'onziéme de Mars, 1721.

MADAME,

JE partis le neuf des Trois Rivieres. Je ne fis que traverser le Lac de S. Pierre, en tirant au Sud ; je fis ce Voyage en Carriole, parce que la Glace étoit encore assez forte pour toutes sortes de Voitures ; & j'arrivai vers le midi à S. François. J'employai l'après-dîné & toute la journée d'hier à visiter ce Canton, & je vais vous rendre compte de ce que j'y ai observé.

Des Isles de Richelieu & de Saint François.

A l'extrêmité Occidentale du Lac de S. Pierre, il y a un nombre prodigieux d'Isles de toutes grandeurs, qu'on appelle *les Isles de Richelieu* ; & en tournant sur la gauche, quand on vient de Quebec, on en trouve six autres, qui bordent une Ance assez profonde, dans laquelle se décharge une jolie Riviere, dont la Source est au voisinage de la Nouvelle York. Les Isles, la Riviere, & tout le Pays, qu'elle arrose, portent le nom de *S. François.* Chacune des Isles a plus d'un grand quart de lieuë de long ; leur largeur est inégale : la plûpart de celles de Richelieu sont plus petites. Toutes étoient autrefois remplies de Cerfs, de Daims, de Chevreuils & d'Orignaux ; le Gibier y foisonnoit d'une maniere étonnante, & n'y est pas encore trop rare ; mais les grandes Bêtes ont disparu.

On pêche aussi d'excellents Poissons dans la Riviere de S. François & à son Embouchure. L'Hyver on fait des trous dans la Glace, on y passe des Filets de cinq ou six brasses de long, & on ne les retire guéres à vuide. Les Poissons, qu'on

y prend plus communément, sont les Bars, les Poissons dorés, les Achigans, & sur-tout les Masquinongez; espece de Brochets, qui ont la Tête plus grosse, que les nôtres, & la Bouche sous un Museau recourbé, ce qui leur donne une figure assez singuliere. Les Terres de S. François, à en juger par les Arbres, qu'elles portent, & par le peu, qu'on en a déja cultivé, sont fort bonnes. Les Habitans y sont néanmoins assez pauvres, & plusieurs seroient réduits à la derniere indigence, si le Commerce avec les Sauvages, leurs Voisins, ne les soûtenoit un peu. Mais ne seroit-ce pas ce Commerce-là même, qui les empêcheroit d'être plus à leur aise, en les rendant fainéans? 1721. Mars.

Du Village des Abénaquis.

Les Sauvages, dont je parle, sont des Abénaquis, parmi lesquels il y a quelques Algonquins, des Sokokis & des Mahingans, plus connus sous le nom de *Loups*. Cette Nation étoit autrefois établie sur la Riviere de Manhatte, dans la Nouvelle York, & il paroît qu'ils en sont originaires. Les Abénaquis sont venus à S. François des Côtes Méridionnales de la Nouvelle France, les plus proches de la Nouvelle Angleterre. Leur premiere Station, en quittant leur Pays, pour venir demeurer parmi nous, fut une petite Riviere, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent, presque vis-à-vis de Sylleri; c'est-à-dire, environ une lieuë & demie au-dessus de Quebec, du côté du Midi. Ils y étoient placés aux environs d'une chute d'Eau, qu'on nomme *le Sault de la Chaudiere*. Ils sont présentement sur le bord de la Riviere de Saint François, à deux lieuës de son Embouchure, dans le Lac de Saint Pierre. L'endroit est fort agréable, & c'est dommage: ces Peuples ne goûtent pas les agrémens d'une belle situation, & des Cabannes de Sauvages, sur-tout d'Abénaquis, n'embellissent pas un Pays. Le Village est nombreux, & n'est habité, que par des Chrétiens. Cette Nation est docile, & de tout tems affectionnée aux François: mais le Missionnaire *(a)* n'a pas de moindres inquiétudes à leur sujet, que son Confrere de Beckancourt. Les raisons en sont les mêmes.

Du Suc d'Erable.

On me régale ici d'Eau d'Erable: c'est la saison, où elle coule. Elle est délicieuse, d'une fraîcheur admirable, & fort saine. La maniere de la tirer est fort simple. Lorsque la Séve commence à monter aux Arbres, on fait une entaille dans le

(a) Le Pere Joseph Aubery.

1721. Mars.

Tronc de l'Erable, & par le moyen d'un morceau de bois, qu'on y insére, sur lequel l'Eau coule, comme sur une Gouttiere, cette Eau est reçûë dans un Vaisseau, qu'on met dessous. Pour qu'elle coule avec abondance, il faut qu'il y ait beaucoup de Néges sur la Terre, qu'il ait gelé pendant la nuit, que le Ciel soit serein, & que le Vent ne soit pas trop froid. Nos Erables auroient peut-être la même vertu, si nous avions en France autant de Néges qu'en Canada, & si elles y duroient aussi lontems. A mesure que la Séve s'épaissit, elle coule moins, & au bout de quelques tems, elle s'arrête tout-à-fait. Il est aisé du juger qu'après une telle Saignée, l'Arbre ne s'en porte pas mieux ; on assûre cependant, qu'il la peut souffrir plusieurs années de suite. On feroit peut-être mieux de les faire reposer un ou deux ans, pour lui laisser le tems de reprendre ses forces. Mais enfin, quand il est épuisé, on en est quitte pour le couper, & son Bois, ses Racines, ses Nœuds sont propres à bien des choses. Il faut que cet Arbre soit ici bien commun, car on en brûle beaucoup.

L'Eau d'Erable est assez claire, quoiqu'un peu blanchâtre : elle est extrêmement rafraîchissante, & laisse dans la Bouche un petit goût de Sucre fort agréable. Elle est fort amie de la Poitrine ; & en quelque quantité, qu'on en boive, quelqu'échauffé que l'on soit, elle ne fait point de mal. C'est qu'elle n'a point cette crudité, qui cause la Pleurésie ; mais au contraire, une vertu balsamique, qui adoucit le Sang, & un certain Sel, qui en entretient la chaleur. On ajoûte, qu'elle ne se cristalise jamais ; mais que si on la garde un certain tems, elle devient un excellent Vinaigre. Je ne garantis point ce fait, & je sçai qu'un Voyageur ne doit point adopter indifféremment tout ce qu'on lui dit.

Il y a bien de l'apparence que les Sauvages, qui connoissent fort bien toutes les vertus de leurs Plantes, ont fait de tout tems de cette Eau l'usage, qu'ils en font encore aujourd'hui ; mais il est certain qu'ils ne sçavoient pas en former le Sucre, comme nous leur avons appris à le faire. Ils se contentoient de lui donner deux ou trois Bouillons, pour l'épaissir un peu, & en faire une espece de Sirop, qui est assez agréable. La façon, qu'on y ajoûte, pour en faire du Sucre, est de la laisser bouillir, jusqu'à ce qu'elle prenne une consistance suffisante, & elle se purifie d'elle-même, sans qu'on y mêle

1721. Mars.

rien d'étranger. Il faut ſeulement avoir ſoin de ne pas trop faire cuire le Sucre, & de le bien écumer. La plus grande faute, qu'on y fait, c'eſt de le laiſſer trop durcir dans ſon Sirop, c'eſt ce qui fait qu'il eſt trop gras, & qu'il conſerve toujours un goût de Miel, qui le rend moins agréable au goût, à moins qu'il ne ſoit purifié.

Ce Sucre fait avec attention, & il en demande beaucoup moins que le nôtre, eſt naturel, pectoral, ne brûle point l'eſtomach. Outre que la façon en eſt d'une très-petite dépenſe, on penſe aſſez communément qu'il eſt impoſſible de le rafiner, comme celui, qu'on tire des Cannes. Je n'en vois point la raiſon, & il eſt certain qu'au ſortir des mains des Sauvages, il eſt plus pur, & beaucoup meilleur, que celui des Iſles, qui n'a pas reçû plus de façons. Enfin, j'en ai donné à fondre à un Rafineur d'Orleans, qui n'y a trouvé d'autre défaut, que celui que j'ai déja remarqué, & qu'il attribuoit uniquement à ce qu'il n'avoit pas été ſuffiſamment égouté. Il le croyoit même de meilleure qualité que l'autre, & il en fit des Tablettes que j'ai eu l'honneur de vous préſenter, & que vous trouvâtes, Madame, ſi excellentes. On objectera que s'il étoit d'une bonne nature, on l'auroit fait entrer dans le Commerce : mais on n'en fait pas aſſez pour que cela devienne un objet, & peut-être a-t-on tort ; il y a bien d'autres choſes, que l'on néglige dans ce Pays-ci.

Le Plane, qu'on appelle ici *Plaine*, le Meriſier, le Frêne, & les Noyers de différentes eſpeces, donnent auſſi de l'Eau, dont on fait du Sucre : mais elle rend moins, & le Sucre n'en eſt pas ſi bon. Quelques-uns néanmoins donnent la préference à celui, qui ſe tire du Frêne ; mais on en fait fort peu. Auriez-vous cru, Madame, qu'on trouve en Canada ce que Virgile dit en prédiſant le renouvellement du ſiécle d'Or, que le Miel couleroit des Arbres (*a*) ?

Du Fort de Richelieu.

Tout ce Pays a été lontems le Théatre de bien des Scenes ſanglantes, parce que pendant la Guerre des Iroquois, il étoit le plus expoſé aux incurſions de ces Barbares. Ils deſcendoient dans la Colonie par une Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve de Saint Laurent, un peu au-deſſus du Lac de Saint Pierre, du même côté que celle de Saint François, & à laquelle pour cette raiſon, on avoit d'abord donné leur nom :

(*a*) *Et duræ Quercus ſudabunt roſcida Mella?*

1721. Mars.

elle a porté depuis quelque tems celui de Richelieu, & on la nomme présentement *la Riviere de Sorel.* Les Isles de Richelieu, qu'ils rencontroient d'abord, leur servoient également, & pour les Embuscades, & pour la Retraite; mais quand on leur eut fermé ce Passage par un Fort, qu'on bâtit à l'entrée de la Riviere, ils prirent leur chemin par les Terres au-dessus & au-dessous, & se jetterent sur-tout du côté de Saint François, où ils trouvoient les mêmes commodités pour exercer leurs brigandages, & ils y ont commis des cruautés, dont le récit feroit horreur.

Autres Forts dans toutes ces Paroisses.

Ils se répandoient de-là dans toute la Colonie, & il fallut, pour se garantir de leur fureur, construire sur chaque Paroisse des especes de Forts, où les Habitans pussent se réfugier à la premiere allarme. On y entretenoit nuit & jour un ou deux Factionnaires, & tous avoient quelques Pieces de Campagne, ou tout au moins quelques Pierriers, tant pour écarter l'Ennemi, que pour avertir les Habitans d'être sur leurs gardes, ou pour demander du secours. Ces Forts n'étoient que de grands Enclos fermés de Palissades, avec quelques Redoutes: l'Eglise & la Maison du Seigneur y étoient renfermées, & il y avoit encore assez d'espace, pour y retirer, en cas de besoin, les Femmes, les Enfans, & les Bestiaux. C'en étoit assez pour se mettre hors d'insulte, & je ne sçache pas que les Iroquois ayent jamais pris aucun de ces Forts.

Ils se sont même rarement arrêtés à les tenir bloqués, plus rarement encore les ont-ils attaqués à force ouverte. L'un est trop périlleux pour des Sauvages, qui n'ont aucune arme défensive, & n'aiment point une Victoire teinte de leur Sang. L'autre ne convient pas à leur maniere de faire la Guerre. Deux attaques du Fort de Vercheres sont néanmoins fameuses dans les fastes Canadiens, & il semble que les Iroquois ne s'y soient attachés par deux fois, contre leur coûtume, que pour faire éclater la valeur & l'intrépidité de deux Amazones.

Belles Actions d'une Dame & d'une Demoiselle Canadiennes.

En 1690. ces Barbares ayant sçu que Madame de Vercheres étoit presque seule dans son Fort, s'en approcherent, sans être apperçus, & se mirent en devoir d'escalader la Palissade. Quelques coups de Fusil, qu'on tira fort à propos au premier bruit, qu'ils firent, les écarterent; mais ils revinrent bientôt: ils furent encore repoussés, & ce qui leur causoit plus d'étonnement, c'est qu'ils ne voyoient qu'une Femme, & qu'ils la

voyoient par-tout. C'étoit Madame de Vercheres, qui faisoit paroître une contenance aussi assûrée, que si elle avoit eu une nombreuse Garnison. L'esperance, que les Assiegeans avoient conçuë d'abord, d'avoir bon marché d'une Place, qu'ils sçavoient être dégarnie d'Hommes, les fit retourner plusieurs fois à la charge; mais la Dame les écarta toujours. Elle se battit de la sorte pendant deux jours, avec une bravoure & une présence d'Esprit, qui auroient fait honneur à un vieux Guerrier; & elle contraignit enfin l'Ennemi de se retirer, de peur d'être coupé, bien honteux d'être obligé de fuir devant une Femme. 1721. Mars.

Deux ans après, un autre Parti de la même Nation, beaucoup plus nombreux, que le premier, parut à la vûë du même Fort, tandis que tous les Habitans étoient dehors, & la plûpart occupés dans la Campagne. Les Iroquois les trouvant ainsi dispersés & sans défiance, les saisirent tous les uns après les autres, & marcherent ensuite vers le Fort. La Fille du Seigneur, âgée de quatorze ans au plus, en étoit à deux cens pas. Au premier cri, qu'elle entendit, elle courut pour y rentrer: les Sauvages la poursuivirent, & l'un d'eux la joignit, dans le tems, qu'elle mettoit le pied sur la Porte; mais l'ayant saisie par un Mouchoir, qu'elle avoit au Col, elle le détacha, & ferma la Porte sur elle.

Il ne se trouva dans le Fort, qu'un jeune Soldat, & une Troupe de Femmes, qui, à la vûë de leurs Maris, qu'on garrotoit, & qu'on emmenoit Prisonniers, jettoient des cris lamentables: la jeune Demoiselle ne perdit ni le jugement, ni le cœur. Elle commença par ôter sa Coëffure, elle noua ses Cheveux, prit un Chapeau, & un Juste-au-Corps, enferma sous la clef toutes ces Femmes, dont les gémissemens & les pleurs ne pouvoient qu'inspirer du courage à l'Ennemi; puis elle tira un coup de Canon, & quelques coups de Fusil, & se montrant avec son Soldat, tantôt dans une Redoute, & tantôt dans une autre, changeant de tems en tems d'Habit, & tirant toujours fort à propos, dès qu'elle voyoit les Iroquois s'approcher de la Palissade, ces Sauvages se persuaderent qu'il y avoit beaucoup de Monde dans le Fort; & lorsque le Chevalier de Crisasy, averti par le coup de Canon, parut pour secourir la Place, l'Ennemi avoit déja levé le Camp.

1721. Mars.

De l'Elan ou Orignal.

Revenons à la Chasse. Celle de l'Orignal ne seroit guéres moins avantageuse aujourd'hui pour nous, que celle du Castor, si ceux, qui nous ont précédés en ce Pays, avoient fait plus d'attention aux profits, qu'on en pouvoit tirer, & n'en avoient pas presqu'entierement détruit l'Espece, au moins dans les endroits, qui sont à portée de nous.

Description de l'Orignal.

Ce qu'on appelle ici *Orignal*, c'est ce qu'en Allemagne, en Pologne & en Moscovie on nomme *Elan*, ou *la Grand'-Bête*. Cet Animal est ici de la grosseur d'un Cheval, ou d'un Mulet d'Auvergne. Il a la Crouppe large, une Queuë de la longueur d'un Doit seulement, le Jarret fort haut, des Jambes & des Pieds de Cerf; un long Poil lui couvre le Garrot, le Col, & le haut du Jarret. Sa Tête a plus de deux pieds de long, & il la porte de longueur, ce qui lui donne un mauvais air. Son Musle est gros & rabbatu par-dessus à peu près comme celui du Chameau; & ses Naseaux sont si grands, qu'on y peut aisément fourrer la moitié du Bras. Enfin son Bois n'est guéres moins long, que celui du Cerf, & il est beaucoup plus large; il est plat & fourchu, comme celui du Daim, & il se renouvelle tous les ans; mais je ne sçai, si en se renouvellant, il prend un accroissement, qui marque les années de l'Animal.

On prétend que l'Orignal est sujet à l'Epilepsie, & que quand ses accés le prennent, il les fait passer en se grattant l'Oreille de son Pied gauche de derriere, jusqu'à en tirer du Sang; ce qui a fait regarder la Corne de ce Pied, comme un Spécifique contre le Haut-Mal. On l'applique sur le Cœur du Malade, & on fait la même chose pour la Palpitation: on la lui met dans la Main gauche, & on lui en frotte l'Oreille. Mais pourquoi ne lui en pas tirer du Sang, comme fait l'Orignal? On juge aussi cette Corne très-bonne contre la Pleurésie, les Douleurs de Colique, le Cours de Ventre, les Vertiges & le Pourpre, en la pulvérisant, & la faisant boire dans de l'Eau. J'ai oui dire que les Algonquins, qui faisoient autrefois leur nourriture ordinaire de la Chair de cet Animal, étoient fort sujets à l'Epilepsie, & n'usoient point de ce remède. Ils en avoient, peut-être, de meilleurs.

Le Poil de l'Orignal est mêlé de gris-blanc, & de rougenoir. Il devient creux, quand la Bête vieillit, ne se foule pas, & ne perd jamais sa Vertu élastique: ainsi on a beau le

battre, il se redresse toujours. On en fait des Matelats & des Selles de Chevaux. Sa Chair est d'un très-bon goût, legere, & nourrissante; ce seroit dommage qu'elle donnât le Hautmal; mais nos Chasseurs, qui en ont vécu des Hyvers entiers, ne se sont point apperçus qu'elle eût aucune mauvaise qualité. Sa Peau est forte, douce, moëleuse : elle se passe en Chamois, & fait d'excellens Bufles, qui pésent très-peu.

Les Sauvages regardent l'Orignal comme un Animal de bon augure, & se persuadent que ceux, qui y rêvent fréquemment, peuvent se flatter d'une longue vie : C'est tout le contraire pour les Ours, excepté le tems, où l'on se dispose à la Chasse de ces Animaux. Il court aussi parmi ces Barbares une assez plaisante tradition d'un grand Orignal, auprès duquel les autres paroissent des Fourmis. Il a, disent-ils, les Jambes si hautes, que huit pieds de Nége ne l'embarrassent point : sa Peau est à l'épreuve de toutes sortes d'Armes, & il a une maniere de Bras, qui lui sort de l'Epaule, & dont il se sert, comme nous faisons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir à sa suite un grand nombre d'Orignaux, qui forment sa Cour, & qui lui rendent tous les services, qu'il exige d'eux. C'est ainsi que les Anciens avoient leur Phénix & leur Pégase ; & que les Chinois & les Japonnois ont leur Kirin, leur Foë, leur Dragon d'Eau, & leur Oiseau de Paradis. *Tutto' l Mondo e Paese.*

En quel tems il faut chasser l'Orignal.

L'Orignal aime les Pays froids : il broutte l'Herbe en Eté, & l'Hyver il ronge les Arbres. Quand les Néges sont hautes, ces Animaux s'assemblent en troupe dans quelque Piniere, pour se mettre sous la verdure à couvert du mauvais tems, & ils y demeurent tant qu'ils y trouvent à manger. C'est alors qu'il est aisé de leur donner la Chasse, mais plus encore, quand le Soleil commence d'avoir assez de force, pour fondre la Nége : car la Gelée de la nuit faisant comme une Croute sur la superficie de cette Nége fonduë pendant le jour, l'Orignal, qui est pesant, la casse avec son Pied fourchu, s'écorche la Jambe, & a de la peine à se tirer des trous, qu'il s'est creusés. Hors de-là, & surtout quand il y a peu de Néges, on ne l'approche pas de près sans peine, ni sans danger, parce que, quand il est blessé, il est furieux, retourne brusquement sur le Chasseur, & le foule aux pieds. Le moyen de l'éviter, est de lui jetter son Habit, sur lequel il décharge sa

1721. Mars.

colere, tandis que le Chasseur caché derriere un Arbre peut prendre toutes ses mesures pour l'achever. L'Orignal va toujours un grand trot, qui égale presque la course du Bœuf Sauvage, & il le soûtient très-lontems : mais les Sauvages courent encore mieux que lui. On prétend qu'il se met à genoux pour boire, pour manger, & pour se coucher, & qu'il a dans le Cœur un petit Os, lequel, réduit en Poudre, & pris dans du Bouillon, facilite les Couches, & appaise les douleurs de l'Enfantement.

Diverses manieres de le chasser.

Les Nations les plus Septentrionnales du Canada ont une maniere de faire cette Chasse, qui est fort simple & sans aucun risque. Les Chasseurs se divisent en deux Bandes; l'une s'embarque dans des Canots, & ces Canots se tenant à quelque distance les uns des autres, ils forment un demi cercle assez grand, dont les deux bouts touchent le Rivage. L'autre Bande, qui est restée à Terre, y fait à peu près la même manœuvre, & embrasse d'abord un grand Terrein; alors ces Chasseurs lâchent leurs Chiens, & font lever tous les Orignaux, qui sont renfermés dans cet espace, les poussent toujours en avant, & les obligent de se jetter dans la Riviere, ou dans le Lac; ils n'y sont pas plutôt entrés, qu'on tire dessus de tous les Canots : tous les coups portent, & il est rare qu'il en échape un seul.

Champlain parle d'une autre maniere de chasser, non-seulement les Orignaux, mais encore les Cerfs & les Caribous, laquelle a quelque rapport à celle-ci. On enferme, dit-il, un espace de Forêt avec des Pieux entrelassés de Branches d'Arbres, & on n'y laisse qu'une ouverture assez étroite, où l'on tend des Lassets de Peaux cruës. Cet espace est de forme triangulaire, & de l'angle, où est l'entrée, on tire un autre triangle beaucoup plus grand. Ainsi ces deux Enclos ont communication l'un dans l'autre par ces deux angles. Les deux côtés du second triangle sont aussi fermés de Pieux, & les Chasseurs rangés sur une ligne, en font la base. Ils avancent ensuite, sans rompre la ligne, & en se rapprochant toujours les uns des autres, ils jettent de grands cris, & frappent sur je ne sçai quoi, qui raisonne beaucoup : les Bêtes chassées d'une part, & ne pouvant échaper, ni à droite, ni à gauche, étourdies d'ailleurs & épouvantées par le bruit, ne sçauroient fuir, que dans l'autre Enclos, & plusieurs, en y entrant,

se

se trouvent prises par le Col, ou par leurs Cornes. Elles font de grands efforts pour se débarrasser, & quelquefois elles emportent, ou brisent les Lacets; quelquefois aussi elles s'étranglent, ou du moins donnent aux Chasseurs le tems de les tirer à leur aise. Celles mêmes, qui s'échappent, n'en sont guéres plus avancées, elles se trouvent renfermeés dans un trop petit espace, pour éviter les Fleches, qu'on décoche de toutes parts contre elles.

1721. Mars.

Comment le Carcajou leur donne la Chasse.

L'Orignal a d'autres Ennemis, que les Sauvages, & qui ne lui font pas une moins rude guerre. Le plus terrible de tous est le *Carcajou*, ou *Quincajou*, espece de Chat, dont la Queuë est si longue, qu'il en fait plusieurs tours sur son Corps, & d'un Poil roux-brun. Dès que ce Chasseur peut joindre un Orignal, il saute dessus, & s'attache à son Col, qu'il entoure de sa longue Queuë, après quoi il lui coupe la Veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moyen d'éviter ce malheur, c'est de se jetter à l'Eau, dès qu'il se voit saisi par cet Ennemi dangereux. Le Carcajou, qui ne peut souffrir l'Eau, lâche prise sur le champ. Mais si l'Eau est trop loin, il a le tems de faire perir l'Orignal, avant qu'il puisse y arriver. Ordinairement le Chasseur, qui n'a pas l'Odorat des plus fins, mene trois Renards à cette Chasse, & les envoye à la découverte. Dès qu'ils ont éventé un Orignal, deux vont se ranger à ses côtés, le troisiéme se place derriere lui, & tous trois manœuvrent si bien, en harcelant la Bête, qu'ils l'obligent d'aller, où ils ont laissé le Carcajou, avec lequel ils s'accommodent ensuite pour le partage du Gibier. Une autre ruse du Carcajou pour atraper sa Proye, est de grimper sur un Arbre: là, couché de son long sur une Branche avancée, il attend qu'il passe un Orignal, & saute dessus, dès qu'il le voit à sa portée. Bien des Gens, Madame, se sont mis dans l'esprit que les Relations du Canada donnent aux Sauvages plus d'esprit, qu'ils n'en ont. Ce sont pourtant des Hommes: sous quel Climat trouvera-t'on des Brutes, qui ayent l'instinct plus industrieux, que le Castor, le Carcajou & le Renard?

Du Cerf & du Caribou.

Le Cerf en Canada est absolument le même, qu'en France, peut-être communément un peu plus grand. Il ne paroît pas que les Sauvages l'inquietent beaucoup. Je ne trouve pas du moins qu'ils lui fassent la guerre dans les formes, & avec appareil. Il n'en est pas de même du *Caribou*. C'est un Animal un

1721. Mars.

peu moins haut que l'Orignal, qui tient plus de l'Asne, que du Mulet pour la figure, & qui égale pour le moins le Cerf en agilité. Il y a quelques années, qu'il en parut un sur le Cap aux Diamans, au-dessus de Quebec; il fuyoit apparemment des Chasseurs, mais il s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas en lieu sûr, & il ne fit presqu'un saut de-là dans le Fleuve. C'est tout ce qu'auroit pu faire un Chamois dans les Alpes. Il passa ensuite le Fleuve à la nâge avec la même célérité, mais il n'y gagna rien. Des Canadiens, qui alloient en Guerre, & qui étoient campés vers la Pointe de Levi, l'ayant apperçu, l'attendirent à son débarquement, & le tuerent. On estime fort la Langue de cet Animal, dont le vrai Pays paroît être aux environs de la Baye d'Hudson. Le sieur Jéremie, qui a passé plusieurs années dans ces Quartiers Septentrionnaux, dit qu'entre la Riviere Danoise & le Port Nelson pendant tout l'Eté il en passe des quantités prodigieuses, qui, chassés des Bois par les *Maringoins* & les *Tons*, viennent se rafraîchir au bord de la Mer, & que dans l'espace de quarante ou de cinquante lieuës on en rencontre continuellement des Troupeaux de dix mille au moins.

Il paroît que le Caribou n'a jamais beaucoup peuplé dans les lieux les plus fréquentés du Canada; mais les Orignaux y étoient par-tout à foison, lorsque nous découvrimes ce Pays; & ils pouvoient faire un objet pour le Commerce, & une douceur pour la Vie, si on les avoit mieux ménagés. C'est ce qu'on n'a point fait; & soit qu'à force d'en tuër, on en ait apauvri l'espece; soit qu'en les effarouchant, on les ait obligés de se retirer ailleurs, rien n'est plus rare aujourd'hui.

De la Chasse du Bœuf.

Dans les Quartiers Méridionnaux & Occidentaux de la Nouvelle France, en deça & au-delà du Micissipi, la Chasse la plus célébre est celle du Bœuf, & voici de quelle maniere elle se fait. Les Chasseurs se rangent sur quatre Lignes, qui forment un très-grand Quarré, & commencent par mettre le feu aux Herbes, qui sont séches alors, & fort hautes; puis, à mesure que le feu gagne, ils avancent en se reserrant. Les Bœufs, qui craignent extrêmement le feu, fuyent toujours, & se trouvent à la fin si serrés les uns contre les autres, qu'on les tuë ordinairement jusqu'au dernier. On prétend qu'il ne revient jamais un Parti de Chasse, qui n'ait ainsi jetté par terre quinze cens ou deux mille Bœufs. Mais de peur que les

différentes bandes de Chasseurs ne se nuisent les uns aux autres, tous conviennent auparavant de leur Marche, & du Lieu, où ils chasseront. Il y a même des Peines statuées contre les Transgresseurs de ce Réglement, aussi-bien que contre ceux, qui en quittant leur Poste, donnent moyen aux Bœufs d'échaper. Ces Peines consistent en ce que chaque Particulier a droit de dépouiller les Coupables, de leur ôter jusqu'à leurs Armes, ce qui est le plus grand affront, qu'on puisse faire à un Sauvage, & de briser leurs Cabannes. Les Chefs y sont soumis comme les autres; & qui entreprendroit de les y soustraire, s'exposeroit, dit-on, à susciter une Guerre, qui ne finiroit pas sitôt.

1721. Mars.

Description du Bœuf Sauvage.

Le Bœuf du Canada est plus grand que le nôtre. Il a les Cornes basses, noires, & courtes; une grande Barbe de crin sous le Museau, & autant sur la Tête, d'où elle lui tombe sur les Yeux, ce qui lui donne un air hideux. Il a sur le Dos une Bosse, qui commence sur les Hanches, & va en augmentant jusques sur les Epaules. La premiere Côte de devant est plus haute d'une coudée, que les autres au-dessus du Dos, & large de trois Doits, & toute la Bosse est couverte d'un Poil un peu roussâtre & fort long; le reste du Corps l'est d'une Laine noire, qui est fort estimée. On assûre que la dépouille d'un Bœuf est de huit livres de Laine. Cet Animal a le Poitrail fort large, la Croupe assez fine, la Queuë fort courte, & on ne lui voit presque point de Cou; mais sa Tête est plus grosse que celle des nôtres. Il fuit ordinairement, dès qu'il apperçoit quelqu'un, & il ne faut qu'un Chien, pour faire prendre le galop à un Troupeau entier. Il a l'odorat fin, & pour l'approcher, sans qu'il s'en apperçoive, d'assez près pour le tirer, il faut prendre le dessous du Vent. Mais quand il est blessé, il est furieux & se retourne sur les Chasseurs. Il n'est pas beaucoup plus traitable, quand les Vaches ont des Veaux nouvellement nés. Sa Chair est bonne, mais on ne mange guéres que celle des Vaches, parce que celle des Taureaux est trop dure. Quant à sa Peau, on n'en connoît guéres de meilleure, elle se passe aisément, & quoique très-forte, elle devient souple & moëleuse comme le meilleur Chamois. Les Sauvages en font des Boucliers, qui sont très-legers, & que les Bales de Fusil ne percent pas aisément.

Du Bœuf *Musqué.*

On trouve aux environs de la Baye d'Hudson un autre

1721. Mars. Bœuf, dont le Cuir & la Laine ont les mêmes avantages que ceux des Bœufs, dont je viens de parler. Voici ce qu'en dit M. Jeremie : „ A quinze lieuës de la Riviere Danoise se „ trouve la Riviere du Loup Marin, parce qu'effectivement il y „ en a beaucoup dans cet endroit. Entre ces deux Rivieres, il „ y a une espece de Bœufs, que nous nommons *Bœufs musqués*, „ à cause qu'ils sentent si fort le Musc, que dans certaine Saison, „ il est impossible d'en manger. Ces Animaux ont de très-belle „ Laine ; elle est plus longue, que celle des Moutons de Barbarie. J'en avois apporté en France en 1708. dont je m'étois „ fait faire des Bas, qui étoient plus beaux que des Bas de „ Soye.... Ces Bœufs, quoique plus petits que les nôtres, „ ont cependant les Cornes beaucoup plus grosses & plus longues. Leurs Racines se joignent sur le haut de la Tête, & descendent à côté des Yeux presqu'aussi bas que la gueule ; ensuite le bout remonte en haut, qui forme comme un Croissant. „ Il y en a de si grosses, que j'en ai vû étant séparées du Crane, „ qui pesoient les deux ensemble soixante livres. Ils ont les Jambes fort courtes, de maniere que cette Laine traîne toujours „ par terre, lorsqu'ils marchent ; ce qui les rend si difformes, „ que l'on a peine à distinguer d'un peu loin, de quel côté est la „ Tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces Animaux, ce „ qui feroit que les Sauvages les auroient bientôt détruits, si on „ en faisoit faire la Chasse. Joint à ce que, comme ils ont les „ jambes très-courtes, on les tuë, lorsqu'il y a bien de la Neige, à coups de Lances, sans qu'ils puissent fuir.

Du Chevreuil. Le Quadrupede le plus commun aujourd'hui en Canada, est le Chevreuil, lequel ne differe en rien des nôtres. On dit qu'il jette des larmes, lorsqu'il se voit poussé à bout par les Chasseurs. Quand il est jeune, son Poil est rayé de plusieurs couleurs en long : dans la suite ce Poil tombe, & il en revient un autre, qui est de la couleur des Chevreuils ordinaires. Cet Animal n'est point farouche, & s'apprivoise aisément ; il paroît naturellement ami de l'Homme. Une Femelle devenuë domestique se retire dans le Bois, quand elle est en chaleur, & dès qu'elle a été couverte, elle revient au Logis de son Maître. Lorsque le tems est venu de mettre bas, elle retourne dans le Bois, & y demeure quelques jours avec ses Petits, puis elle revient se montrer à son Maître : elle visite assiduëment ses Petits. On la suit, quand on le juge à propos, on prend ses

Nourriſſons, & elle continuë de les nourrir dans la Maiſon. Il eſt aſſez étonnant que toutes nos Habitations n'en ayent pas des Troupeaux entiers : les Sauvages ne leur donnent la chaſſe, que par occaſion.

Des Loups Serviers & des Renards.

Il y a auſſi dans les Bois du Canada beaucoup de *Loups*, ou plûtôt de *Chats ſerviers ;* car ils n'ont du Loup, qu'une eſpece de hurlement ; en tout le reſte, ils ſont, dit M. Sarraſin, *ex genere felino*. Ce ſont de vrais Chaſſeurs, qui ne vivent que des Animaux, qu'ils peuvent attraper, & qu'ils pourſuivent juſqu'à la cime des plus grands Arbres. Leur Chair eſt blanche, & bonne à manger. Leur Poil & leurs Peaux ſont fort connus en France : c'eſt une des plus belles fourures de ce Pays, & qui entre le plus dans le Commerce. On eſtime encore plus celle de certains Renards noirs, qui ſont dans les Montagnes du Nord. J'ai cependant oüi dire que les Renards noirs de Moſcovie, & ceux du Nord de l'Europe, ſont plus eſtimés. D'ailleurs ils ſont ici fort rares, apparemment à cauſe de la difficulté de les avoir.

Il y en a de plus communs, dont les uns ont le Poil noir ou gris, mêlé de blanc ; les autres ſont tout gris, d'autres d'un rouge tirant ſur le roux. On en trouve, en remontant le Miciſſipi, d'une grande beauté, dont le Poil eſt argenté. On y rencontre auſſi des Tygres & des Loups plus petits, que les nôtres. Les Renards donnent la chaſſe aux Oiſeaux de Riviere d'une maniere fort ingénieuſe. Ils s'avancent un peu dans l'Eau, puis ſe retirent, & font cent cabrioles ſur le Rivage. Les Canards, les Outardes, & d'autres Oiſeaux ſemblables, que ce jeu divertit, s'approchent du Renard ; quand il les voit à ſa portée, il ſe tient fort tranquile d'abord, pour ne les point effaroucher, il remuë ſeulement ſa Queuë, comme pour les attirer de plus près, & ces ſots Animaux donnent dans le piége, juſqu'à becquetter cette Queuë. Alors le Renard ſaute deſſus, & manque rarement ſon coup. On a dreſſé des Chiens au même manége avec aſſez de ſuccès, & ces mêmes Chiens font rudement la Guerre aux Renards.

De ce qu'on appelle la menuë Pelleterie.

Une ſorte de Fouine, qu'on a nommée *Enfant du Diable*, ou *Bête Puante*, parce que ſon Urine, qu'elle lâche, quand elle eſt pourſuivie, empeſte l'Air à un demi-quart de lieuë à la ronde, eſt d'ailleurs un fort joli Animal. Elle eſt de la grandeur d'un petit Chat, mais plus groſſe, d'un Poil luiſant,

1721. Mars.

tirant sur le gris, avec deux lignes blanches, qui lui forment sur le Dos une figure ovale depuis le Col jusqu'à la Queuë. Cette Queuë est touffuë, comme celle du Renard, & elle la redresse comme fait l'Ecureuil. Sa Fourure comme celle des *Pekans*, autres Chats Sauvages à peu près de la grandeur des nôtres, des Loutres, des Fouines ordinaires, des Pitois, du Rat de Bois, de l'Hermine, des Martres, sont ce qu'on appelle la Menuë Pelleterie. L'Hermine est de la grosseur de nos Ecureuils, mais un peu moins allongée; son Poil est d'un très-beau blanc, & elle a une longue Queuë, dont l'extrémité est d'un noir de Jay. Nos Martres sont moins rouges, que celles de France, & ont le Poil plus fin. Elles se tiennent ordinairement au milieu des Bois, d'où elles ne sortent que tous les deux ou trois ans, mais elles en sortent toujours en grandes Troupes. Les Sauvages sont persuadés que l'année, où ils les voyent sortir, sera bonne pour la Chasse; c'est-à-dire, qu'il négera beaucoup. Les Peaux de Martres se vendent ici actuellement un Ecu Piece, j'entends les communes, car celles, qui sont brunes, vont jusqu'à vint-quatre francs & plus.

Le *Pitoi* ne differe de la Foüine, qu'en ce qu'il a le Poil plus noir, plus long & plus épais. Ces deux Animaux font la Guerre aux Oiseaux, même aux plus gros, & font de grands ravages dans les Poulalliers & dans les Colombiers. Le Rat de Bois est deux fois de la grosseur des nôtres. Il a la Queuë veluë, & son Poil est d'un très-beau gris argenté. On en voit mêmes, qui sont tout blancs, & d'un très-beau blanc. La Femelle a sous le Ventre une Bourse, qui s'ouvre & se ferme, quand elle veut: elle y met ses Petits, quand elle est poursuivie, & se sauve avec eux.

Pour ce qui est des *Ecureuils*, on les laisse assez en repos, aussi y en a-t'il en ce Pays un nombre prodigieux. On en distingue de trois especes; les rouges, qui ne different point des nôtres; les *Suisses*, qui sont un peu plus petits, & qu'on a ainsi nommés, parce que leur Poil est rayé en longueur de rouge, de blanc & de noir, à peu près comme les Suisses de la Garde du Pape; & les Ecureuils *Volans*, à peu près de la même taille que les Suisses, & qui ont le Poil d'un gris obscur. On les appelle *Volans*, non pas qu'ils volent véritablement, mais parce qu'ils sautent d'un Arbre à l'autre, l'espace

de quarante pas au moins. De haut en bas, leur saut pourroit être du double. Ce qui leur donne cette facilité de sauter, ce sont deux Peaux, qu'ils ont des deux côtés, entre les Pattes de derriere, & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Elles sont fort minces, & ne sont couvertes que d'un Poil folet. Ce petit Animal s'apprivoise facilement; il est fort vif, quand il ne dort point; mais il dort souvent, & par-tout, où il peut se fourrer; dans les Poches, dans les Manches, dans les Manchons. Il s'attache d'abord à son Maître, & le distingue parmi vint Personnes.

Le *Porc Epy* du Canada est de la grosseur d'un moyen Chien, mais plus court, & moins haut. Son Poil, d'environ quatre pouces de longueur, est gros comme une Paille des plus minces, blanc, creux, & très-fort, particulierement sur le Dos. C'est son Arme, & elle est offensive & deffensive. Il le lance d'abord sur ceux, qui attentent à sa Vie, & pour peu qu'il entre dans la Chair, il faut l'en retirer à l'instant, sinon, il s'y enfonce tout entier. C'est pour cette raison, qu'on est fort attentif à empêcher les Chiens d'approcher de ces Animaux, dont la Chair est bonne à manger. Un Porc-Epy à la Broche, vaut bien un Cochon de Lait.

Les *Liévres* & les *Lapins* sont ici comme en Europe, excepté qu'ils ont les Jambes de derriere plus longues. Leurs Peaux ne sont pas d'un grand usage, parce qu'ils muënt continuellement: c'est dommage, car leur Poil est très-fin, & ne gâteroient rien dans la Fabrique des Chapeaux. L'Hyver, ces Animaux grisonnent, & sortent rarement de leurs Tannieres, où ils vivent des plus jeunes Branches du Bouleau. L'Eté, ils ont le Poil roux. Les Renards leur font une cruelle guerre en toute Saison, & les Sauvages les prennent en Hyver, sur la Nége avec des Collets, quand ils vont chercher des Vivres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1721. Mars.

HUITIÉME LETTRE.

Description du Pays entre le Lac Saint Pierre & Montreal: En quoi il differe de celui de Quebec. Description de l'Isle & de la Ville de Montreal, & des Environs. De la Pêche du Loup Marin, de la Vache Marine, du Marsouin, & des Baleines.

A Montreal, ce vintiéme de Mars, 1721.

MADAME,

Des Isles de Richelieu.

JE partis le treiziéme de Saint François, & le lendemain j'arrivai en cette Ville. Je n'ai pas eu dans ce Trajet, qui est d'environ vint lieuës, le plaisir, que j'avois eu autrefois en faisant la même route en Canot, par le plus beau tems du Monde, de voir s'ouvrir devant moi, à mesure que j'avançois, des Canaux à perte de vûë, entre ce prodigieux nombre d'Isles, qui de loin, ne sembloient faire qu'une même Terre avec le Continent, & arrêter le Fleuve dans sa course: Ces agréables Points de vûë, qui changeoient à chaque instant, comme des Décorations de Théâtre, & qu'on croiroit avoir été ménagées exprès pour récréer les Passans: mais je ne laissai pas d'en être un peu dédommagé d'abord par la singularité du spectacle d'un Archipel devenu en quelque façon un Continent, & par la commodité de se promener en Carriole sur des Canaux entre des Isles, qui paroissent avoir été plantées à la ligne, comme des Orangers.

Difference du Pays de Quebec & de celui de Montreal.

Pour le coup d'œil, il n'est pas beau dans cette Saison. Rien n'est plus triste, que ce Blanc répandu par-tout, & qui prend la place de cette belle variété de couleurs, le plus grand agrément des Campagnes; que des Arbres, qui paroissent plantés dans la Nége, & ne présentent aux yeux, que des Têtes chenuës, & des Branches chargées de Glaçons. Au reste, Madame, le Lac de Saint Pierre est ici ce qu'est la Riviere de Loire en France. Du côté de Quebec, les Terres sont bonnes,

bonnes, mais on n'y voit ordinairement rien, qui puiſſe ré- 1721.
créer la vûë : d'ailleurs le Climat y eſt fort rude ; car plus on Mars.
deſcend le Fleuve, & plus on avance au Nord, plus par conſéquent le froid eſt piquant. Quebec eſt par les quarante-ſept Degrés cinquante-ſix Minutes d'Elevation du Pole ; les Trois Rivieres par les quarante-ſix Dégrés & quelques Minutes, & Montreal entre les quarante-quatre & les quarante-cinq, le Fleuve, au-deſſus du Lac de Saint Pierre, faiſant un Coude au Sud. Il ſemble donc, lorſqu'on a paſſé les Iſles de Richelieu, qu'on ſoit tout-à-coup tranſporté ſous un autre Climat. L'Air eſt plus doux, le Terrein plus uni, le Fleuve plus beau : ſes Bords ont je ne ſçai quoi de plus riant. On y rencontre de tems en tems des Iſles, dont quelques-unes ſont habitées, les autres, dans leur état naturel, offrent aux yeux les plus beaux Payſages du Monde : en un mot, c'eſt la Touraine & la Limagne d'Auvergne comparées avec le Maine & la Normandie.

Deſcription de l'Iſle de Montreal.

L'Iſle de Montreal, qui eſt comme le Centre de ce beau Pays, a dix lieuës de long, de l'Eſt à l'Oueſt, & près de quatre lieuës dans ſa plus grande largeur. La Montagne, d'où elle tire ſon nom, & qui a deux Têtes, de hauteur inégale, eſt preſque dans le milieu de la longueur de l'Iſle, mais elle n'eſt qu'à une demie lieuë de la Côte Méridionnale, ſur laquelle on a bâti la Ville. Cette Ville a été nommée *Ville-Marie* par ſes Fondateurs, mais ce nom n'a pu paſſer dans l'uſage ordinaire, il n'a lieu, que dans les Actes publics, & parmi les Seigneurs, qui en ſont fort jaloux. Ces Seigneurs, qui ont le Domaine, non-ſeulement de la Ville, mais encore de toute l'Iſle, ſont Meſſieurs du Séminaire de Saint Sulpice ; & comme preſque toutes les Terres y ſont très-bonnes, & en valeur, & que la Ville n'eſt guéres moins peuplée, que celle de Quebec, on peut aſſûrer que cette Seigneurie vaut du moins une demie douzaine des meilleures du Canada. C'eſt le fruit du travail & de la bonne conduite des Seigneurs de cette Iſle, & certainement vint Particuliers, entre leſquels on l'auroit partagée, ne l'auroient pas miſe dans l'Etat, où nous la voyons, & n'y rendroient pas les Peuples auſſi heureux.

Deſcription de la Ville.

La Ville de Montreal a un aſpect fort riant ; elle eſt bien ſituée, bien percée, & bien bâtie. L'agrément de ſes envi-

1721. Mars.

rons & de ses vûës inspirent une certaine gayeté, dont tout le Monde se ressent. Elle n'est point fortifiée, une simple Palissade bastionnée, & assez mal entretenuë, fait toute sa défense, avec une assez méchante Redoute sur un petit Tertre, qui sert de Boulevard, & va se terminer en douce pente à une petite Place quarrée. C'est ce qu'on rencontre d'abord en arrivant de Quebec. Il n'y a pas même quarante ans, que la Ville êtoit toute ouverte, & tous les jours exposée à être brûlée par les Sauvages, ou par les Anglois. Ce fut le Chevalier de Callieres, Frere du Plénipotentiaire de Riswick, qui la fit fermer, tandis qu'il en étoit Gouverneur. On projette depuis quelques années de l'environner de Murailles (a), mais il ne sera pas aisé d'engager les Habitans à y contribuer. Ils sont Braves & ils ne sont pas riches: on les a déja trouvé difficiles à persuader de la nécessité de cette dépense, & fort convaincus que leur valeur est plus que suffisante pour défendre leur Ville contre quiconque oseroit l'attaquer. Nos Canadiens ont tous, sur cet article, assez bonne opinion d'eux-mêmes, & il faut convenir qu'elle n'est pas mal fondée; mais par une suite de la confiance, qu'elle leur inspire, il n'est pas si mal aisé de les surprendre, que de les vaincre.

Montreal est un quarré long, situé sur le bord du Fleuve, lequel s'élevant insensiblement, partage la Ville dans sa longueur en Haute & Basse; mais à peine s'apperçoit-on que l'on monte de l'une à l'autre. L'Hôtel-Dieu, les Magasins du Roi & la Place d'Armes, sont dans la Basse Ville; c'est aussi le Quartier de presque tous les Marchands. Le Séminaire & la Paroisse, les Récollets, les Jésuites, les Filles de la Congrégation, le Gouverneur & la plûpart des Officiers sont dans la Haute. Au-delà d'un petit Ruisseau, qui vient du Nord-Ouest, & borne la Ville de ce côté-là, on trouve quelques Maisons, & l'Hôpital Général; & en prenant sur la droite au-delà des Récollets, dont le Couvent est à l'extrêmité de la Ville du même côté, il commence à se former une espece de Fauxbourg, qui avec le tems fera un très-beau Quartier.

Les Jésuites n'ont ici qu'une petite Maison; mais leur Eglise qu'on acheve de couvrir, est grande & bien bâtie. Le Couvent des Récollets est plus vaste, & la Communauté plus nombreuse. Le Séminaire est au centre de la Ville: il paroît

(a) Ce Projet est présentement exécuté.

qu'on a eu plus en vûë de le rendre solide & commode, que magnifique ; on ne laisse pourtant pas de sentir que c'est la Maison Seigneuriale, elle communique avec l'Eglise Paroissiale, qui a bien plus l'air d'une Cathédrale, que celle de Quebec. Le Service s'y fait avec une modestie & une dignité, qui inspirent du respect pour la Majesté du Dieu, qu'on y adore. 1721. Mars.

La Maison des Filles de la Congrégation, quoiqu'une des plus grandes de la Ville, est encore trop petite pour loger une si nombreuse Communauté. C'est le Chef d'Ordre & le Noviciat d'un Institut, qui doit être d'autant plus cher à la Nouvelle France, & à cette Ville en particulier, qu'il y a pris naissance, & que toute la Colonie se ressent des avantages, que lui procure un si bel Etablissement. L'Hôtel-Dieu est desservi par des Religieuses, dont les premieres ont été tirées de celui de la Fléche en Anjou. Elles sont pauvres, cependant il n'y paroît ni à leur Sale, qui est grande, bien meublée, & bien garnie de Lits ; ni à leur Eglise, qui est belle & très-ornée ; ni à leur Maison, qui est bien bâtie, propre & commode ; mais elles sont mal nourries, quoique toutes infatiguablement occupées, ou de l'instruction de la Jeunesse, ou du soin des Malades.

L'Hôpital Général doit son établissement à un Particulier, nommé Charron, qui s'étoit associé plusieurs personnes de pieté, non-seulement pour cette bonne œuvre, mais aussi pour fournir les Paroisses de la Campagne de Maîtres d'Ecole, qui fissent pour les Garçons ce que les Sœurs de la Congrégation font pour les Filles : mais la Societé se dissipa bientôt ; des affaires survenuës aux uns, l'inconstance des autres, réduisirent le Sieur Charron à lui seul. Il ne se découragea pourtant point ; il vuida sa bourse, il eut le secret de faire ouvrir celles de quelques personnes Puissantes ; il a bâti, il a assemblé des Maîtres & des Hospitaliers ; on s'est fait un plaisir d'aider & d'autoriser un Homme, qui n'épargnoit, ni son bien, ni sa peine, & que rien ne rebutoit. Enfin, avant sa mort, qui arriva en 1719, il a eu la consolation de voir son projet hors de tout risque d'échouer, au moins quant à l'Hôpital Général. La Maison est belle, & l'Eglise fort jolie. Les Maîtres d'Ecole ne sont pas encore bien établis dans les Paroisses, & la défense, qu'ils ont euë de la Cour, de prendre un Habit uniforme,

1721. Mars.

& de s'engager par des Vœux ſimples, pourra bien les empêcher de ſe perpétuer.

De l'Iſle de Jeſus, & de la Riviere des Prairies.

Entre l'Iſle de Montreal & la Terre Ferme, du côté du Nord, il y a une autre Iſle d'environ huit lieuës de long, & qui a bien deux lieuës dans ſa plus grande largeur. Elle fut d'abord nommée *l'Iſle de Montmagny*, du nom d'un Gouverneur Général du Canada : elle fut enſuite concédée aux Jéſuites, qui l'appellerent *l'Iſle de Jeſus*, & elle a conſervé ce dernier nom, quoiqu'elle ait paſſé des mains des Jéſuites en celles de Meſſieurs du Séminaire de Quebec, qui ont commencé d'y mettre des Habitans ; & comme les Terres en ſont bonnes, il y a lieu d'eſperer qu'elle ſera bientôt toute défrichée.

Le Sault aux Récollets.

Le Canal, qui ſépare les deux Iſles, porte le nom de Riviere des Prairies, parce qu'elle coule au milieu de fort belles Prairies. Son Cours eſt embarraſſé vers le milieu par un Rapide, qu'on appelle *le Saut au Récollet*, en mémoire d'un Religieux de cet Ordre, qui s'y eſt noyé. Les Eccléſiaſtiques du Séminaire de Montreal ont eu lontems aſſez près de-là une Miſſion de Sauvages, qu'ils ont depuis peu tranſportée ailleurs.

Des Environs de Montreal.

Le troiſiéme Bras du Fleuve eſt ſemé d'un nombre d'Iſles ſi prodigieux, qu'il y a preſque autant de Terre que d'Eau. Ce Canal porte les noms de *Milles-Iſles* ou de *Riviere de Saint Jean*. A la Tête de l'Iſle de Jeſus, eſt la petite *Iſle Bizard*, ainſi appellée du nom d'un Officier Suiſſe, à qui elle appartenoit, & qui eſt mort Major de Montreal. Un peu plus haut vers le Sud, on trouve *l'Iſle Perrot*, ainſi nommée par M. Perrot, qui a été le premier Gouverneur de Montreal, & qui étoit le Pere de Madame la Comteſſe DE LA ROCHE-ALLARD, & de M^de^ la Préſidente DE LUBERT. Cette Iſle a preſque deux lieuës en tout ſens, & les Terres en ſont bonnes. On commence à la défricher. L'Iſle Bizard termine le *Lac des deux Montagnes*, & l'Iſle Perrot ſépare ce même Lac de celui *de Saint Loüis*.

Le Lac des deux Montagnes eſt proprement l'Embouchure de la grande Riviere, autrement appellée *la Riviere des Outaouais*, dans le Fleuve Saint Laurent. Il a deux lieuës de longueur, & à peu près autant de largeur. Celui de Saint Louys eſt un peu plus grand, ce n'eſt encore qu'un élargiſſement du Fleuve Saint Laurent. Juſqu'à préſent, la Colonie Françoiſe n'alloit pas plus loin à l'Oueſt ; mais on commence à faire de

nouvelles Habitations un peu plus haut, & les Terres sont partout excellentes. 1721. Mars.

Ce qui a fait la sûreté de Montreal & de tous ses Environs pendant les dernieres Guerres, ce sont deux Villages d'Iroquois Chrétiens, & le fort de Chambly. Le premier des deux Villages, est celui de Sault Saint Loüis, situé dans le Continent du côté du Sud, trois lieuës plus haut que la Ville de Montreal. Il est fort peuplé, & a toujours été regardé comme une de nos plus fortes Barrieres contre les Iroquois Idolâtres, & contre les Anglois de la Nouvelle York. Il a déja changé deux fois de place dans l'espace de deux lieuës. Sa seconde station, où je l'ai vû en 1708, étoit vis-à-vis un Rapide, qu'on nomme le Sault Saint Loüis, & il en a conservé le nom, quoiqu'il en soit aujourd'hui assez éloigné. Il paroît qu'on l'a enfin fixé ; car l'Eglise, qu'on ne fait que d'achever, & la Maison des Missionnaires, sont, chacun dans leur genre, deux des plus beaux Edifices du Pays. La situation en est charmante. Le Fleuve fort large en cet endroit y est semé de plusieurs Isles, qui font un très-bel effet. L'Isle de Montreal toute peuplée est en perspective d'un côté, & la vûë n'est presque point bornée de l'autre à cause du Lac de Saint Loüis, qui commence un peu plus haut.

Du Sault S. Louys.

Le second Village porte le nom *de la Montagne*, parce qu'il fut lontems sur la double Montagne, qui a donné son nom à l'Isle. On l'a depuis transporté au Sault au Récollet, comme je vous l'ai dit ; il est présentement en Terre Ferme vis-à-vis l'extrêmité Occidentale de l'Isle. Ce sont les Ecclésiastiques du Séminaire de Montreal, qui le gouvernent. Il est sorti bien des Braves de ces deux Bourgades, & la ferveur y étoit admirable avant que l'avarice de nos Traitans y eût introduit l'Yvrognerie, qui y a fait de bien plus grands ravages encore, que dans les Missions de Saint François & de Beckancourt.

Des Iroquois de la Montagne.

Envain les Missionnaires ont employé, pour arrêter ce desordre, toute leur industrie & toute leur vigilance : ils ont eu beau implorer le secours des Puissances, menacer de la colere du Ciel, apporter les raisons les plus persuasives, tout a été inutile : les accidens même les plus funestes, & où il n'étoit pas possible de méconnoître la main de Dieu appesantie sur les Auteurs du mal, n'ont pas été suffisans pour faire rentrer en eux-mêmes des Chrétiens, que l'avidité d'un gain sordide

Désordres causés, par la Traite de l'Eau-de-Vie, dans ces deux Villages.

1721. Mars.

avoit aveuglés. On voit jusques dans les Places & les Ruës de Montreal, les Spectacles les plus affreux, suites inévitables de l'Yvresse de ces Barbares : les Maris & les Femmes ; les Peres, les Meres & les Enfans ; les Freres & les Sœurs, se prendre à la Gorge, s'arracher les Oreilles, se mordre à belles Dents comme des Loups enragés. Les Airs retentissent pendant les nuits de hurlemens beaucoup plus horribles que ceux dont les Bêtes féroces font retentir les Bois.

Ceux qui ont peut-être le plus à se reprocher ces horreurs, sont les premiers à demander si ces gens-là sont des Chrétiens ? on pourroit leur répondre : oüi ce sont des Chrétiens & des Néophytes, qui ne sçavent ce qu'ils font ; mais ceux, qui de sang froid, & avec connoissance de cause, les réduisent par leur avarice en cet état, ont-ils de la Religion ? On sçait que les Sauvages donneroient tout ce qu'ils ont pour un Verre d'Eau de Vie ; c'est une tentation pour les Traitans, contre laquelle, ni les cris des Pasteurs, ni le zéle & l'autorité des Magistrats, ni le respect des Loix, ni la sévérité de la Justice souveraine, ni la crainte des Jugemens de Dieu, ni la pensée de l'Enfer, dont ces Barbares dans leur Yvresse présentent une Image bien sensible, n'ont encore pû tenir. Mais détournons la vûë de ces objets désagréables.

De la Foire de Montreal. Calomnie de la Hontan à ce sujet.

Le grand Commerce des Pelleteries, après que la Ville des Trois Rivieres eut cessé d'être fréquentée par les Nations du Nord & de l'Ouest, se fit pendant quelques années à Montreal, où les Sauvages abordoient en certains tems de toutes les parties du Canada. C'étoit une espece de Foire, qui attiroit beaucoup de François dans cette Ville. Le Gouverneur Général & l'Intendant s'y rendoient aussi, & l'on profitoit de l'occasion pour accommoder les différens, qui pouvoient être survenus entre nos Alliés. Mais si par hazard, Madame, vous tombez sur le Livre de la HONTAN, où il est parlé de cette Foire, donnez-vous bien de garde de prendre tout ce qu'il en dit pour des vérités. La vraisemblance n'y est pas même gardée. Les Femmes de Montreal n'ont jamais donné lieu à ce que cet Auteur y met sur leur compte, & il n'y a rien à craindre pour leur honneur de la part des Sauvages. Il est sans exemple qu'aucun d'eux ait jamais pris la moindre liberté avec les Françoises, lors même qu'elles ont été leurs Prisonnieres. Ils n'en sont pas même tentés, & il seroit à souhaiter que les François eussent

le même dégoût des Sauvagesses. La Hontan ne pouvoit pas ignorer ce qui est de notorieté publique en ce Pays ; mais il vouloit égayer ses Mémoires, & pour y réussir, tout lui étoit bon. On est toujours sûr de plaire à certaines gens, quand on ne garde aucune mesure dans la liberté, qu'on se donne d'inventer, de médire, & de s'exprimer sur certaines matieres.

On voit encore de tems en tems arriver à Montreal de petites Flottes de Sauvages, mais ce n'est plus rien en comparaison du passé. C'est la Guerre des Iroquois, qui a interrompu ce grand concours des Nations dans la Colonie. Pour y supléer, on a établi chez la plûpart des Magasins avec des Forts, où il y a toujours un Commandant & assez de Soldats, pour mettre les Marchandises en sûreté. Les Sauvages y veulent toujours avoir un Armurier, & dans plusieurs il y a des Missionnaires, qui y feroient plus de bien, s'ils y étoient seuls de François. On auroit bien dû, ce semble, rétablir les choses sur l'ancien pied, depuis que tout est en Paix au dedans & au dehors de la Colonie : ce seroit le moyen d'y retenir les Coureurs de Bois, à qui leur avidité, sans parler de tous les désordres, qu'attirent le libertinage, fait faire tous les jours des bassesses, qui nous rendent méprisables aux yeux des Barbares, ont avili nos Marchandises, & encheri les Pelleteries. Outre que les Sauvages, naturellement fiers, sont devenus insolens, depuis qu'ils se voyent recherchés.

De la Pêche du Loup Marin.

La Pêche pourroit bien plus enrichir le Canada, que la Chasse, & on n'y dépend point des Sauvages. Deux raisons de s'y appliquer, qui n'ont pourtant pû jusqu'ici engager nos Colons à en faire le principal objet de leur Commerce. Je n'ai rien à ajoûter à ce que j'ai déja eu l'honneur de vous dire de la Pêche des Morues, qui seule nous vaudroit plus que le Perou, si les Fondateurs de la Nouvelle France eussent pris les mesures convenables pour s'en assûrer la possession. Je commence par celle du Loup Marin, des Vaches Marines & des Marsouins, qu'on fait faire partout dans le Golphe Saint Laurent, & bien avant dans le Fleuve même.

Le Loup Marin doit son nom à son cri, qui est une espece de hurlement ; car dans sa figure, il n'a rien du Loup, ni d'aucun Animal terrestre, que nous connoissions. Lescarbot assûre qu'il en a entendu, qui crioient comme les Chathuants ; mais ce pouvoit être de jeunes Bêtes, dont le cri n'étoit pas encore

1721. Mars.

bien formé. Au reste, Madame, on ne balance pas ici à mettre le Loup Marin au rang des Poissons, quoiqu'il ne soit pas muet, qu'il naisse à Terre, qu'il y vive pour le moins autant que dans l'Eau, qu'il soit couvert de Poil; en un mot, qu'il ne lui manque absolument rien, pour être regardé comme un véritable Amphibie. Mais nous sommes dans un nouveau Monde, il ne faut pas exiger que nous y parlions toujours le Langage de l'ancien, & l'usage, contre lequel on ne raisonne point, s'y est mis en possession de tous ses droits. Ainsi la Guerre, qu'on fait au Loup Marin, quoiqu'on la fasse souvent à Terre, & à coups de Fusils, se nomme une Pêche; & celle qu'on fait aux Castors dans l'Eau, & avec des Filets, s'appelle une Chasse.

Description du Loup Marin.

La Tête du Loup Marin approche un peu de la figure de celle du Dogue: il a quatre Pattes fort courtes, sur-tout celles de derriere: dans tout le reste, il est Poisson. Il se traîne plûtôt qu'il ne marche sur les Pieds; ceux de devant ont des Ongles, ceux de derriere sont en forme de Nageoires. Sa Peau est dure, & couverte d'un Poil ras de diverses couleurs. Il y a de ces Animaux, qui sont tout blancs, & tous le sont en naissant; quelques-uns, à mesure qu'ils croissent, deviennent noirs, d'autres roux; plusieurs ont toutes ces couleurs ensemble.

Ses diverses Especes.

Les Pêcheurs distinguent plusieurs especes de Loups Marins; les plus gros pésent jusqu'à deux mille, & l'on prétend qu'ils ont le Nez plus pointu que les autres. Il y en a, qui ne font que fretiller dans l'Eau; nos Matelots les appellent *Brasseurs*, ils ont donné à une autre espece le nom de *Nau:* je n'en sçai ni la raison, ni la signification: à une autre, celui de *Grosses Têtes*. Il y en a de petits fort éveillés, & fort adroits à couper les Filets, qu'on leur tend: leur couleur est tygrée, ils sont badins, pleins de feu, & jolis, autant que des Animaux de cette figure le peuvent être: les Sauvages les accoûtument à les suivre, comme si c'étoient de petits Chiens, & ne laissent pourtant pas de les manger.

M. Denys parle de deux sortes de Loups Marins, qui se rencontrent sur les Côtes de l'Acadie: les uns, dit-il, sont si gros, que leurs Petits ont plus de volume, que nos plus grands Porcs. Il ajoûte que peu de tems après qu'ils sont nés, le Pere & la Mere les amenent à l'Eau, & de tems en tems les ramenent

nent à Terre, pour les faire téter : que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorsque les Petits, auxquels on en veut principalement, ne vont presque point encore dans l'Eau : qu'au premier bruit, les Peres & Meres prennent la fuite, en faisant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits de les suivre, ce que ceux-ci ne manquent point de faire, si les Pêcheurs ne se hâtent de leur donner un coup de Bâton sur le Nez, & que cela suffit pour les tuer. Il faut que le nombre de ces Animaux soit bien grand sur ces Côtes, s'il est vrai, comme le même Auteur l'assûre, qu'en un seul jour on prend de cette sorte jusqu'à huit cent de ces Petits.

1721. Mars.

La seconde Espece, dont parle M. Denys, est fort petite, & chaque Bête ne donne guéres d'Huile, que ce qu'il en peut tenir dans sa Vessie. Ces Derniers ne s'éloignent jamais beaucoup du Rivage, & il y en a toujours quelqu'un, qui fait la Sentinelle. Au premier signal, qu'il donne, tous se jettent à la Mer ; au bout de quelque tems ils se rapprochent de Terre, & se levent sur leurs Pattes de derriere, pour voir s'il n'y a rien à craindre : mais, malgré toutes leurs précautions, on en surprend un grand nombre à Terre, & il n'est presque pas possible de les avoir autrement.

Usage de la Chair & de la Peau du Loup Marin.

On convient que la Chair du Loup Marin n'est pas mauvaise à manger, mais on trouve beaucoup mieux son compte à en faire de l'Huile : la façon n'en est pas difficile. On en fait fondre la Graisse sur le feu, & elle se résout en Huile. Souvent même on se contente de faire des Charniers, c'est le nom, qu'on donne à de grands Quarrés de Planches, sur lesquels on étend la Graisse de plusieurs Loups Marins : elle s'y fond d'elle-même, & l'Huile coule par une ouverture, qu'on y a pratiquée. Cette Huile, quand elle est fraîche, est fort bonne pour la Cuisine, mais celle des jeunes Bêtes rancit bientôt, & celle des autres, pour peu qu'elle commence à vieillir, desséche trop : on s'en sert alors pour brûler, ou pour passer les Peaux. Elle est lontems claire, elle n'a point d'odeur, & ne laisse point de Lie, ni aucune sorte d'immondices au fond de la Barrique.

Dans les premiers tems de la Colonie on a employé une grande quantité de Peaux de Loups Marins à faire des Manchons. La mode en est passée, & leur grand usage aujourd'hui est de couvrir les Malles & les Cofres. Quand elles sont

1721. Mars.

tannées, elles ont presque le même grain que le Maroquin : elles sont moins fines, mais elles ne s'écorchent pas si aisément, & elles conservent plus lontems toute leur fraîcheur. On en fait de très-bons Souliers, & des Bottines, qui ne prennent point l'Eau. On en couvre aussi des Siéges, dont le Bois est plutôt usé que la Couverture. On tanne ici ces Peaux avec l'Ecorce de Perusse, & dans la Teinture, dont on se sert pour les noircir, on mêle une Poudre, qui se tire de certaines Pierres, qu'on trouve sur les Bords des Rivieres. C'est ce qu'on appelle *Pierres de Tonnerre*, ou des Marcassites de Mines.

Particularités de ces Animaux.

C'est sur les Rochers, & quelquefois sur la Glace, que les Loups Marins s'accouplent, & que les Meres font leurs Petits. Leur Portée ordinaire est de deux, & elles les allaitent assez souvent dans l'Eau, mais plus souvent à Terre; quand elles veulent les accoûtumer à nâger, elles les portent, dit-on, sur leur Dos; les laissent aller de tems en tems dans l'Eau, puis les reprennent, & continuent ce manége, jusqu'à ce que ces Petits puissent nâger tous seuls. Si ce fait est vrai, voilà un étrange Poisson, à qui la Nature n'a pas même appris ce que la plupart des Animaux Terrestres sçavent presqu'en naissant. Le Loup Marin a les sens fort vifs, & c'est son unique défense : elle ne les empêche pourtant pas d'être souvent surpris, comme je l'ai déja remarqué; mais la plus ordinaire façon de les pêcher est celle-ci.

La coûtume de cet Animal, quand il est dans l'Eau, est d'entrer avec la Marée dans les Anses : quand on a reconnu les Anses, où il en entre un grand nombre, on les ferme avec des Filets & des Pieux; on n'y laisse de libre qu'un assez petit espace, par où les Loups Marins se glissent. Dès que la Marée est haute, on bouche cette ouverture; ainsi, après que la Mer s'est retirée, ces Poissons demeurent à sec, & on n'a que la peine de les assommer. On les suit aussi en Canot dans les endroits, où il y en a beaucoup, & quand ils mettent la Tête hors de l'Eau pour respirer, on tire dessus. S'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine : s'ils sont tués roides, ils vont d'abord à fond, comme il arrive aussi aux Castors : mais on a de gros Chiens, qui sont stilés à les pêcher à sept ou huit brasses de profondeur. Enfin j'ai oui dire qu'un Matelot en ayant un jour surpris à Terre un grand

Troupeau, il les avoit conduits à son Logement avec une Gaule, comme il auroit pû faire un Troupeau de Bœufs, & que lui & ses Camarades en avoient tué jusqu'à neuf cent. *Sit fides pœnes Autorem.*

1721. Mars.

Des Vaches Marines.

Nos Pêcheurs prennent aujourd'hui assez peu de Vaches Marines sur les Côtes du Golphe de Saint Laurent, & je ne sçai point si on en a jamais pris ailleurs. Les Anglois en avoient autrefois établi une Pêche à l'Isle de Sable, mais elle ne leur a pas fait beaucoup de profit. La figure de cet Animal n'est pas fort differente de celle du Loup Marin, mais il est plus gros. Ce qu'il a de singulier, ce sont deux Dents de la grosseur & de la longueur du Bras, un peu recourbées en haut, & qu'on prendroit de loin pour des Cornes: c'est apparemment de-là que leur est venu le nom de Vaches Marines. Les Matelots l'appellent plus simplement *la Bête à la Grande Dent.* Cette Dent est d'un très-bel Yvoire, aussi bien que toutes celles, qui composent la Macheoire de ce Poisson, & qui ont quatre doits de longueur.

Marsouins de deux couleurs.

Il y a dans le Fleuve Saint Laurent des Marsouins de deux couleurs: dans l'Eau Salée, c'est-à-dire, jusqu'un peu au-dessous de l'Isle d'Orleans, ils ne different point de ceux, qu'on trouve dans la Mer: dans l'Eau Douce ils sont tout blancs, & de la grosseur d'une Vache. Les Premiers vont ordinairement par Bandes: je n'ai point remarqué la même chose des autres, quoique j'en aye beaucoup vû se divertir dans le Port de Quebec. Ils ne montent guéres plus haut que cette Ville; mais il y en a beaucoup sur les Côtes de l'Acadie, aussi bien que de la premiere Espece; ainsi la difference de leur couleur ne vient point de la difference de l'Eau Salée & de l'Eau Douce.

Les Marsouins Blancs rendent une Barrique d'Huile, & cette Huile est peu differente de celle du Loup Marin. Je n'ai vû personne, qui ait mangé de la Chair de cet Animal, mais pour ce qui est des *Pourcelles*, c'est le nom, que l'on donne aux Marsouins Gris; on dit que ce n'est pas un mauvais manger; on fait des Boudins & des Andouilles de leurs Boyaux, la Fressure en est excellente en Fricassée, & la Tête meilleure, que celle du Mouton, mais moins bonne que celle de Veau.

Usage de leurs Peaux.

La Peau des uns & des autres se tanne & se passe en façon de Maroquin. D'abord elle est tendre comme du Lard, & a

1721. Mars.

un pouce d'épaiſſeur. On la gratte lontems, & elle devient comme un Cuir tranſparent ; & quelque mince, qu'elle ſoit, juſqu'à être propre à faire des Veſtes & des Hauts-de-Chauſſes, elle eſt toujours très-forte, & à l'épreuve d'un coup de feu. Il y en a de dix-huit pieds de long ſur neuf de large : on prétend que rien n'eſt meilleur pour couvrir une Imperiale de Caroſſe.

De la Pêche du Marſouin.

On a établi depuis peu deux Pêches de Marſouins au-deſſous de Quebec ; l'une dans la Baye Saint Paul, & l'autre ſept ou huit lieuës plus bas, vis-à-vis une Habitation, qu'on appelle *Camouraſca*, du nom de certains Rochers, qui s'élévent conſidérablement au-deſſus de l'Eau. Les frais n'en ſont pas grands, & les profits iroient fort loin, ſi les Marſouins étoient des Animaux d'habitude : mais ſoit inſtinct, ou caprice, ils trompent ſouvent toutes les meſures des Pêcheurs, & prennent une autre route, que celle, où on les attend. D'ailleurs ces Pêches, qui n'enrichiroient que des Particuliers, ont occaſionné un inconvénient, qui fait crier le Peuple : c'eſt qu'elles ont beaucoup diminué celle des Anguilles, laquelle eſt une grande reſſource pour les pauvres Habitans. Car les Marſouins ſe trouvant inquiettés au-deſſous de Quebec, ſe ſont retirés ailleurs, & les Anguilles ne trouvant plus ſur leur paſſage ces gros Poiſſons, qui les obligeoient de rebrouſſer chemin, deſcendent le Fleuve ſans obſtacles ; d'où il arrive qu'entre Quebec & les Trois Rivieres, où l'on en prenoit une quantité prodigieuſe tous les ans, on n'en prend preſque plus.

La maniere, dont ſe fait la Pêche du Marſouin eſt peu differente de celle, dont j'ai parlé en dernier lieu au ſujet du Loup Marin. Quand la Marée eſt baſſe, on plante dans la Vaſe, ou dans le Sable des Piquets aſſez près les uns des autres, & l'on y attache des Filets en forme d'Antonnoirs, dont l'ouverture eſt aſſez large ; de ſorte néanmoins que, quand le Poiſſon y a paſſé, il ne la peut plus retrouver pour en ſortir. On a ſoin de mettre au haut des Piquets des Bouquets de Verdure. Quand la Marée monte, ces Poiſſons, qui donnent la Chaſſe aux Harengs, leſquels gagnent toujours les Bords, & attirés par la Verdure, qu'ils aiment beaucoup, s'engagent dans les Filets, & s'y trouvent enfermés. A meſure que la Marée baiſſe, on a le plaiſir de voir leur em-

barras, & les mouvemens inutiles, qu'ils se donnent pour échaper; enfin ils restent à sec, & souvent échoués les uns sur les autres en si grand nombre, que d'un seul coup de Bâton on en assomme deux ou trois. On prétend qu'il s'en est trouvé parmi les Blancs, qui pesoient jusqu'à trois mille.

1721. Mars.

Des Baleines.

Tout le Monde sçait de quelle maniere se fait la Pêche de la Baleine, ainsi je ne vous en dirai rien. On dit ici que les Basques, qui la faisoient autrefois dans le Fleuve Saint Laurent, ne l'ont interrompuë, que pour s'addonner tout entiers au Commerce des Pelleteries, qui ne demandoient, ni tant de dépenses, ni tant de fatigues, & dont les profits étoient alòrs plus considérables & plus prompts. D'ailleurs ils n'avoient pas pour cette Pêche toutes les commodités, qu'on peut avoir présentement, qu'il y a des Habitations fort avancées vers le Golphe. Il y a quelques années, qu'on essaya de la rétablir, mais sans succès: les Entrepreneurs, ou n'avoient pas les fonds nécessaires pour en faire les avances, ou ont voulu être dédommagés trop tôt de leurs frais, ou ont manqué de constance. Il paroît néanmoins certain que cette Pêche pourroit être un grand objet dans le commerce de cette Colonie, & qu'elle se peut faire avec beaucoup moins de dépenses & de périls, que sur les Côtes du Groënland. Qui empêcheroit même de la rendre sédentaire, comme M. Denys proposoit de faire celle de la Moruë en Acadie? Voilà, Madame, tout ce qui regarde les Pêches, qui peuvent enrichir le Canada: Je vous parlerai des autres, quand je vous entretiendrai de la maniere de vivre dans ce Pays.

J'ai l'honneur d'être,

1721. Avril.

NEUVIÉME LETTRE.

Du Fort de Chambly, des Poiſſons, des Oiſeaux, de quelques Animaux propres du Canada. Des Arbres, qui lui ſont communs avec la France, & de ceux, qui lui ſont particuliers.

A Chambly, ce premier Avril, 1721.

MADAME,

UNE des principales défenſes de Montreal contre les Iroquois & la Nouvelle York eſt le Fort de Chambly : c'eſt de ce Fort que j'ai l'honneur de vous écrire. J'y ſuis venu pour rendre viſite au Commandant, qui eſt M. DE SABREVOIS, d'une des meilleures Maiſons de Beauce, mon Ami, mon Compagnon de Voyage, & bon Officier. Je vais en deux mots vous marquer la ſituation de cette Place importante, & vous en faire la deſcription.

Dans les premieres années de notre Etabliſſement en ce Pays, les Iroquois, pour faire des courſes juſques dans le centre de nos Habitations, deſcendoient une Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve Saint Laurent, un peu au-deſſus du Lac de Saint Pierre, à laquelle, pour cette raiſon on donna d'abord le nom de *Riviere des Iroquois*. On l'a depuis appellée la *Riviere de Richelieu*, à cauſe d'un Fort, qui portoit ce nom, & qu'on avoit conſtruit à ſon Embouchure. Ce Fort ayant été ruiné, M. de Sorel, Capitaine dans Carignan-Salieres, en fit conſtruire un autre, auquel on donna ſon nom : ce nom s'eſt communiqué à la Riviere, qui le conſerve encore aujourd'hui, quoique le Fort ne ſubſiſte plus depuis lontems. Quand on a remonté la Riviere, environ dix-ſept lieuës, allant toujours au Sud, mais prenant un peu du Sud-Oueſt, on trouve un Rapide, & vis-à-vis une eſpece de petit Lac formé par la Riviere même. C'eſt ſur le Bord même du Rapide, & vis-à-vis du Lac, qu'eſt ſitué le Fort. Il fut d'abord bâti de Bois par M. de Chambly, Capitaine

dans le Régiment de Carignan-Salieres, en même-tems, que M. de Sorel construisit le Sien: mais on l'a depuis peu bâti de Pierres, & flanqué de quatre Bastions, & on y entretient toujours une assez bonne Garnison. Les Terres des Environs sont fort bonnes, on commence à y établir des Habitations, & bien des Gens croyent qu'avec le tems on y bâtira une Ville.

De Chambly au Lac Champlain, il n'y a que huit lieuës; la Riviere de Sorel traverse ce Lac, & il n'est peut-être point de Canton de la Nouvelle France, qu'il soit plus à propos de peupler. Le Climat y est plus doux, qu'en aucun endroit de la Colonie, & les Habitans y auront pour Voisins les Iroquois, qui dans le fond sont de bonnes Gens, qui ne chercheront pas à se brouiller avec nous, quand ils nous verront en état de ne les pas craindre, & qui s'accommoderont, je crois, encore mieux de ce Voisinage, que de celui de la nouvelle York. Bien d'autres raisons devroient nous engager à cet Etablissement; mais si je vous écrivois tout, je n'aurois plus rien à vous dire, quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Je vais profiter des heures de loisir, que j'ai ici pour continuer à vous entretenir des particularités de ce Pays. J'en suis demeuré à ce que le Golphe & le Fleuve de Saint Laurent peuvent fournir au Commerce de la Nouvelle France; il me reste à parler des ressources, que les Habitans y peuvent trouver pour la vie.

Poissons, qui se trouvent dans le Golphe, & dans le Fleuve Saint Laurent.

Partout, où l'Eau du Fleuve est salée, c'est-à-dire, depuis le Cap Tourmente, jusqu'au Golphe, on peut pêcher presque tous les Poissons, qui vivent dans l'Ocean; comme le Saulmon, le Thon, l'Alose, la Truite, la Lamproye, l'Eperlan, l'Anguille de Mer, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardine, le Turbot, & beaucoup d'autres, qui sont inconnus en Europe. Tous se prennent à la Senne & aux Filets. Dans le Golphe, on pêche des Flettans, trois sortes de Rayes, la Commune, la Bouclée, qui est, dit-on, de meilleur goût qu'en France, & le *Posteau*, qui n'est pas estimé; des Lencornets, espece de Séches; des Goberges, ou Poissons de Saint Pierre; des Plies, des Requiems, des Chiens de Mer, autre espece de Requiems, beaucoup moins mauvais pendant leur vie, &, sans comparaison, meilleurs après leur mort. Les Huitres sont très-abondantes pendant l'Hyver, sur toutes les

1721. Avril.

Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y pêcher est assez singuliere. On fait un Trou à la Glace, on y enfonce deux Perches liées ensemble de telle sorte, qu'elles font le même jeu que les Tenailles, & il est rare qu'on les retire sans une Huitre.

Du Lencornet.

J'ai dit que le Lencornet est une espece de Séche : sa figure est néanmoins assez différente de la Séche ordinaire. Il est tout rond, ou plûtôt oval; il a au-dessus de la Queuë une maniere de rebord, qui lui fait comme une rondache, & la Tête est environnée de Barbes de la longueur d'un demi pied, dont il se sert pour prendre d'autres Poissons. Il y en a de deux especes, qui ne différent que par le volume; les uns sont de la grosseur d'une Barrique; les autres ont un pied de long : on ne prend guéres que de ceux-ci, & on les prend au Flambeau : ils aiment fort la lumiere, on leur en montre sur le Rivage, quand la Marée est haute, ils s'en approchent, & ils y demeurent échoués. Le Lencornet roti, bouilli & fricassé, est un fort bon manger; mais il rend la Sausse toute noire.

De la Goberge, de la Truitte Saumonée, de la Tortuë, &c.

La Goberge est comme une petite Moruë; elle en a le goût, & on la fait aussi secher. Elle a deux Taches noires aux deux côtés de la Tête, & les Matelots disent que ce Poisson est celui dans lequel Saint PIERRE trouva dequoi payer le Tribut à l'Empereur Romain, pour Nôtre Seigneur & pour lui, & que ses deux Taches sont les deux endroits, par où il le prit : c'est pour cela qu'ils lui ont donné le nom de *Poisson Saint Pierre*. La Plie de Mer a la Chair plus ferme & de meilleur goût, que celle des Rivieres : on la prend, aussi-bien que les Hommarts, ou Ecrevisses de Mer, avec de longs Bâtons armés d'un Fer pointu, terminé par une échancrure, qui empêche les Poissons de se débarrasser. Enfin, en plusieurs endroits, sur-tout vers l'Acadie, les Etangs sont remplis de Truites Saumonnées longues d'un pied, & de Tortuës de deux pieds de diametre, dont la Chair est excellente, & l'Ecaille superieure rayée de blanc, de rouge & de bleu.

Du Poisson Armé.

Parmi les Poissons, dont le Lac Champlain, & les Rivieres, qui s'y déchargent sont remplis, M. de Champlain en a remarqué un assez singulier, qu'il appelle *Chaousarou*; apparemment du nom, que lui donnoient les Sauvages. C'est une espece particuliere du Poisson armé, qu'on trouve en plusieurs autres endroits. Celui-ci a le Corps à peu près de la figure d'un Brochet,

Brochet ; mais il eſt couvert d'une Ecaille à l'épreuve du Poignard : ſa couleur eſt d'un gris argenté, & il lui ſort de deſſous la Gueule une Arrête platte, dentelée, creuſe, & percée par le bout ; ce qui peut faire juger que c'eſt par-là qu'il reſpire. La Peau, qui couvre cette Arrête, eſt tendre, & ſa longueur eſt proportionnée à celle du Poiſſon, dont elle fait la troiſiéme partie. Sa largeur eſt de deux doits dans les plus petits. Les Sauvages aſſûrerent à M. de Champlain qu'il ſe rencontroit de ces Poiſſons, qui avoient huit à dix pieds de largeur ; mais les plus grands, qu'il vit, n'en avoient que cinq, & ils étoient de la groſſeur de la Cuiſſe d'un Homme.

Comment ce Poiſſon chaſſe aux Oiſeaux.

On conçoit bien qu'un tel Animal eſt un vrai Pirate parmi les Habitans des Eaux ; mais on n'imagineroit peut-être pas qu'il fait auſſi la Guerre aux Habitans des Airs : il la fait néanmoins, & en habile Chaſſeur : voici comment. Il ſe cache dans les Roſeaux, de telle ſorte qu'on ne peut voir que ſon Arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-deſſus de l'Eau. Les Oiſeaux, qui viennent pour ſe repoſer, prennent cette Arme pour un Roſeau ſec, ou un morceau de Bois, & ſe perchent deſſus. Ils n'y ſont pas plûtôt, que le Poiſſon, ouvre la Gueule, & fait ſi ſubitement le mouvement néceſſaire pour ravir ſa Proye, que rarement elle lui échape. Les Dents, qui bordent l'Arrête, dont il ſe ſert ſi utilement, ſont aſſez longues, & fort pointuës. Les Sauvages prétendent qu'elles ſont un Reméde ſouverain contre le mal de Tête, & qu'en picquant, avec une de ces Dents, l'endroit, où la douleur eſt la plus vive, on la fait paſſer dans l'inſtant même.

Mariage de la Seine.

Ces Peuples ont une adreſſe merveilleuſe à darder les Poiſſons dans l'Eau, ſur-tout dans les rapides. Ils pêchent auſſi avec la Seine, & ils s'y diſpoſent par une Cérémonie aſſez bizare. Avant que de ſe ſervir de ce Filet, ils le marient avec deux Filles Vierges, & pendant le Feſtin de Nôce, ils le placent entre les deux Epouſes. On l'exhorte enſuite fort ſérieuſement à prendre beaucoup de Poiſſon, & on croit l'y engager, en faiſant de grands préſens à ſes prétendus Beaux-Peres.

De la Pêche de l'Eſturgeon.

L'Eſturgeon eſt ici un Poiſſon de Mer & d'Eau douce ; car on en prend ſur les Côtes du Canada, & dans les grands Lacs, qui traverſent le Fleuve de Saint Laurent. Bien des Gens croient que c'eſt le véritable Dauphin des Anciens ; ſi cela eſt,

1721. Avril.

il convenoit que ce Roi des Poissons dominât également, & dans l'Ocean, & dans les Rivieres. Quoiqu'il en soit, on voit ici des Esturgeons de huit, dix & douze pieds de long, & d'une grosseur proportionnée. Cet Animal a sur la Tête une maniere de Couronne relevée d'un pouce, & il est couvert d'Ecailles d'un demi pied de diametre, presque ovales, & parsemées de petites figures, qui approchent de celle des Fleurs de Lys des Armes de France. Voici de quelle maniere les Sauvages le pêchent dans les Lacs. Deux Hommes sont aux deux extrémités d'un Canot; celui qui est derriere, gouverne, l'autre se tient debout, tenant d'une main un Dard, auquel est attachée une longue Corde, dont l'autre bout est noué à une des Barres du Canot. Dès qu'il voit l'Esturgeon à sa portée, il lui lance son Dard, & tâche de prendre le défaut des Ecailles. Si le Poisson est blessé, il fuit, & entraîne le Canot avec assez de rapidité; mais après avoir nagé l'espace d'environ cent cinquante pas, il meurt, & alors on retire la Corde, & on le prend. Il y a une petite espece d'Esturgeon, dont la Chair est fort tendre, & très-délicate.

Poissons particuliers en Canada.

Le Fleuve de Saint Laurent nourrit plusieurs Poissons, qui ne sont point connus en France. Les plus estimés sont *l'Achigan*, & le *Poisson Doré*. Les autres Rivieres du Canada, & sur-tout celles de l'Acadie, ne sont pas moins bien partagées, que ce Fleuve, le plus Poissonneux peut-être de tout l'Univers, & celui où il y a de plus de sortes de Poissons, & des meilleurs. Il y a des Saisons, où le seul Poisson pourroit nourrir toute la Colonie. Mais je ne sçai quelle croyance on doit donner à ce que j'ai vû dans la Relation Manuscrite d'un Ancien Missionnaire, qui assûre avoir vû un Homme Marin dans la Riviere de Sorel, trois lieuës au-dessous de Chambly. La Relation est écrite avec beaucoup de jugement; mais pour mieux constater le fait, & pour montrer qu'une premiere apparence ne l'a point trompé, l'Auteur auroit dû ajoûter à son Récit la Description de ce Monstre. On est quelquefois saisi au premier coup d'Œil d'une ressemblance, qui avec des yeux attentifs, & des regards réfléchis, s'évanouit d'abord. Au reste, si ce Poisson de figure Humaine étoit venu de la Mer, il auroit fait bien du chemin pour remonter si près de Chambly, & il seroit assez surprenant qu'on ne l'eût apperçu qu'en cet endroit.

1721. Avril.

Aigles de deux espéces.

Il s'en faut beaucoup que nos Forêts soient aussi-bien partagées en Oiseaux, que nos Lacs & nos Rivieres le sont en Poissons. Il y en a néanmoins, qui ont leur mérite, & qui sont particuliers à l'Amérique. On voit ici des Aigles de deux especes. Les plus gros ont la Tête & le Cou presque blancs ; ils donnent la Chasse aux Lapins & aux Lievres, les prennent dans leurs Serres, & les emportent dans leurs Magasins & dans leurs Nids. Les autres sont tout gris, & se contentent de faire la Guerre aux Oiseaux : tous sont aussi d'assez bons Pêcheurs. Le Faucon, l'Autour, le Tiercelet, sont absolument les mêmes, qu'en France ; mais nous avons une seconde espece de Faucons, qui ne vivent que de la Pêche.

Des Perdrix de trois espéces.

Nos Perdrix sont de trois especes ; des grises, des rouges, & des noires : celles-ci sont les moins estimées ; elles sentent trop le Raisin, le Genievre & le Sapin : elles ont la Tête & les Yeux de Faisans, & la Chair brune. Toutes ont la Queuë longue, & l'ouvrent en Evantail, comme le Cocq-d'Inde : ces Queuës sont fort belles ; les unes sont mêlées de rouge, de brun & de gris ; les autres de gris clair & de gris brun. J'ai dit que les Perdrix noires ne sont pas les plus estimées ; quelques-uns néanmoins les préferent aux rouges mêmes. Toutes sont plus grosses qu'en France ; mais si sottes, qu'elles se laissent tirer, & même approcher, sans presque remuer.

Autres Oiseaux.

Outre les Bécassines, qui sont excellentes en ce Pays, & le petit Gibier de Riviere, qui y est partout en abondance, on trouve quelques Bécasses autour des Fontaines ; mais en petit nombre. Aux Illinois, & dans toute la Partie Méridionnale de la Nouvelle France, elles sont plus communes. M. Denys assûre que les Corbeaux de Canada sont aussi bons à manger, que les Poules. Cela peut être vrai du côté de l'Acadie ; mais je ne vois pas qu'en ces Quartiers-ci, on en soit bien persuadé. Ils sont plus gros qu'en France, un peu plus noirs, & ont un cri différent de celui des nôtres. Les Orfrayes, au contraire, sont plus petites, & leur cri n'est pas aussi désagréable. Le Chathuant Canadien, n'a de différence du François, qu'une petite Fraise blanche autour du Cou, & un cri particulier. Sa Chair est bonne à manger, & bien des Gens la préferent à celle de la Poule. Sa Provision pour l'Hyver sont des Mulots, ausquels il casse les Pattes, & qu'il engraisse & nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il en ait besoin. La

1721. Avril.

Chauve-Souris est ici plus grosse qu'en France. Les Merles & les Hyrondelles, y sont des Oiseaux de Passage, comme en Europe. Les premiers ne sont pas noirs, mais tirant sur le rouge. Nous avons trois sortes d'Allouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du Moineau. Le Moineau lui-même est un peu différent du nôtre : il a bien les mêmes inclinations, mais sa physionomie est assez mauvaise.

On voit dans ce Pays une quantité prodigieuse de Canards, & j'en ai oüi compter jusqu'à vint-deux especes différentes. Les plus beaux, & ceux, dont la Chair est plus délicate, sont les *Canards Branchus* : on les appelle ainsi, parce qu'ils perchent sur les Branches des Arbres. Leur Plumage est extrêmement varié, & fort brillant. Les Cygnes, les Poules-d'Inde, les Poules-d'Eau, les Gruës, les Serselles, les Oyes, les Outardes, & autres grands Oiseaux de Riviere, fourmillent partout, si ce n'est au Voisinage des Habitations, dont ils n'approchent point. Nous avons des Gruës de deux couleurs; les unes sont toutes blanches; les autres d'un gris de lin. Toutes font d'excellens Potages. Nos Picverts, ou Picque-Bois, sont d'une grande beauté. Il y en a, qui ont toutes les couleurs; d'autres sont noirs, ou d'un brun obscur partout le Corps, excepté la Tête & le Cou, qui sont d'un très-beau rouge.

Le Rossignol du Canada est à peu près le même, que celui de France pour la figure; mais il n'a que la moitié de son Chant; le Roitelet lui en a dérobé l'autre moitié. Le Chardonneret n'a pas la Tête aussi belle, qu'en Europe, & tout son Plumage est mêlé de jaune & de noir. Comme je n'en ai point vû en Cage, je ne sçaurois vous rien dire de son Chant. Tous nos Bois sont remplis d'une sorte d'Oiseau de la grosseur d'une Linotte, lequel est tout jaune, & a le Gosier assez fin; mais son Chant est fort court, & n'est point varié. Il n'a point d'autre nom, que celui de sa couleur. Une espece d'Ortolan, dont le Plumage est cendré sur le Dos, & blanc sous le ventre, & qu'on a nommé *l'Oiseau Blanc*, est celui de tous les Hôtes de nos Bois, qui chante le mieux. Il ne le céde guéres au Rossignol de France; mais il n'y a que le Mâle, qui se fasse entendre; la Femelle, dont la couleur est plus foncée, ne dit mot, même en Cage. Ce petit Animal a la physionomie fort belle, & il est bien nommé Ortolan pour le goût. Je ne sçai où il se retire pendant l'Hyver; mais il est toujours le premier, qui

nous annonce le retour du Printems. A peine la Neige eſt-elle fonduë en quelques endroits, qu'il y accourt en grande trouppe, & on en prend alors tant que l'on veut.

Des Cardinaux.

Ce n'eſt guéres qu'à cent lieuës d'ici, en tirant au Sud, que l'on a commencé à voir des *Cardinaux*. Il y en a quelques-uns à Paris, qu'on y a tranſportés de la Louyſiane, & je crois qu'ils feront fortune en France, s'ils peuvent y multiplier, comme les Serins. La douceur de leur Chant, l'éclat de leur Plumage, qui eſt d'un beau rouge incarnat; une petite Aigrette, qu'ils ont ſur la Tête, & qui ne reſſemble pas mal à ces Couronnes, que les Peintres donnent aux Rois Indiens & Ameriquains, ſemblent leur aſſûrer l'Empire des Airs. Ils ont pourtant ici un Rival, qui auroit même pour lui l'unanimité des ſuffrages, s'il flatoit auſſi agréablement les Oreilles, qu'il charme les Yeux: c'eſt ce qu'on appelle en ce Pays-ci *l'Oiſeau Mouche*.

De l'Oiſeau Mouche.

Ce nom a deux origines. La premiere, eſt ſa petiteſſe même; car avec ſes Plumes, il n'eſt guéres d'un plus gros volume, que le Hanneton ordinaire. La ſeconde, eſt un Bourdonnement aſſez fort, qu'il fait avec ſes Aîles, & qui eſt aſſez ſemblable à celui, que font les groſſes Mouches. Ses Pattes, qui ont un pouce de long, ſont comme deux Aiguilles; ſon Bec eſt de même, & il en fait ſortir une petite Trompe, qu'il enfonce dans les Fleurs, pour en attirer le Suc, dont il ſe nourrit. La Femelle n'a rien de brillant, un aſſez beau blanc ſous le Ventre, & un cendré clair ſur-tout le reſte du Corps, font toute ſa parure: mais le Mâle eſt un vrai Bijoux. Il a ſur le haut de la Tête une petite Touffe d'un beau noir, la Gorge rouge, le Ventre blanc, le Dos, les Aîles & la Queuë d'un verd de Feuilles de Roſiers; une couche d'Or répanduë ſur tout ce Plumage, y ajoûte un grand éclat, & un petit Duvet imperceptible y produit les plus belles nuances, qui ſe puiſſent voir.

En quoi il differe du *Colibry* des Iſles.

Quelques Voyageurs l'ont confondu avec le *Colibry*; & en effet il paroît qu'il en eſt une eſpece: mais le Colibry des Iſles eſt un peu plus gros, a le Plumage moins brillant, & le Bec un peu recourbé en bas. Je pourrois néanmoins me tromper ſur l'éclat de ſon Plumage, parce que je n'en ai point vû de vivant: quelques-uns ont avancé qu'il a un Chant fort mélodieux: ſi le fait eſt vrai, c'eſt un grand avantage, qu'il a ſur l'Oiſeau Mouche, que perſonne n'a encore entendu chan-

1721. Avril.

ter. Mais j'ai entendu moi-même une Femelle, qui sifloit d'une maniere très-aiguë, & assez désagréable. Cet Oiseau a l'Aîle extrêmement forte, & le Vol d'une rapidité surprenante. Vous le voyez sur une Fleur, & dans le moment il s'éleve en l'Air presque perpendiculairement. Il est Ennemi du Corbeau, & Ennemi dangereux. J'ai oüi dire à un Homme digne de foi, qu'il en a vû un quitter brusquement une Fleur, qu'il suçoit, s'élever comme un Eclair, aller se fourrer sous l'Aîle d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de sa Trompe, & le faire tomber mort, soit de sa chute, soit de la blessure, qu'il avoit reçûë.

L'Oiseau Mouche s'attache aux Fleurs, qui ont l'odeur plus forte, & il les suce en voltigeant toujours: mais il se repose de tems en tems, & alors on a tout le loisir de le contempler. On en a nourri quelque tems avec de l'Eau sucrée & des Fleurs. J'en ai gardé autrefois un pendant vint-quatre heures: il se laissoit prendre, & manier, & contrefaisoit le mort; dès que je le lâchois, il reprenoit son vol, & ne faisoit que papillonner au tour de ma Fenêtre. J'en fis présent à un de mes Amis, qui le lendemain matin le trouva mort, & cette nuit-là même il avoit fait une petite gelée. Aussi ces petits Animaux ont-ils grand soin de prévenir les premiers froids.

Il y a bien de l'apparence qu'ils se retirent vers la Caroline, où l'on assûre qu'on ne les voit qu'en Hyver. Ils font leurs Nids en Canada, où ils les suspendent à une Branche d'Arbre, & les tournent de telle sorte, qu'ils sont à l'abri de toutes les injures de l'Air. Rien n'est si propre que ces Nids. Le fond en est de petits brins de Bois entrelassés en maniere de Pannier, & le dedans est revêtu de je ne sçai quel Duvet, qui paroît de Soye. Les Œufs sont de la grosseur d'un Pois, & ont des taches jaunes sur un fond blanc. On dit que la portée ordinaire est de trois, & quelquefois de cinq.

Du Serpent à Sonnettes.

Parmi les Reptiles de ce Pays, je ne connois encore que le Serpent à Sonnettes, qui mérite quelque attention. On en voit qui sont gros comme la Jambe d'un Homme, quelquefois même il s'en trouve de plus gros, & ils sont longs à proportion. Mais il y en a, & je crois que c'est le plus grand nombre, qui ne surpassent, ni en grosseur, ni en longueur nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure est assez singuliere. Sur un Cou plat & fort large, ils ont une assez petite Tête.

Leurs Couleurs ſont vives, ſans être brillantes, le jaune pâle y domine avec d'aſſez belles nuances. 1721. Avril.

Mais ce que cet Animal a de plus remarquable, c'eſt ſa Queuë: elle eſt écailleuſe en cotte de maille, un peu aplatie, & elle croît, dit-on, tous les ans d'une rangée d'Ecaille. Enſorte qu'on connoît ſon âge à ſa Queuë, comme celui de Chevaux à leurs Dents. En la remuant il fait le même bruit, que la Cigale en volant; car vous ſçavez ſans doute, Madame, que le prétendu chant de la Cigale, n'eſt que le bruit, qu'elle fait avec ſes Aîles. Au reſte, la reſſemblance, dont je parle, eſt ſi parfaite, que j'y ai été trompé moi-même. C'eſt ce bruit, qui a fait donner à ce Serpent le nom, qu'il porte.

Sa morſure eſt mortelle, ſi on n'y remédie ſur le champ, mais la Providence y a pourvû. Dans tous les endroits, où ſe rencontre ce dangereux Reptile, il croît une Plante, à laquelle on a donné le nom d'*Herbe à Serpent à Sonnettes*, & dont la Racine eſt un Antidote ſûr contre le Venin de cet Animal: il ne faut que la piler, ou la mâcher, & l'appliquer comme un Cataplaſme ſur la Playe. Cette Plante eſt belle & facile à reconnoître. Sa Tige ronde, un peu plus groſſe, qu'une Plume d'Oye, s'éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds, & ſe termine par une Fleur jaune de la figure, & de la grandeur d'une Marguerite ſimple. Cette Fleur a une odeur très-douce. Les Feuilles de la Plante ſont ovales, étroites, ſoûtenuës cinq à cinq en Patte de Poule-d'Inde, par un pédicule d'un pouce de long.

Il eſt rare que le Serpent à Sonnettes attaque les Paſſans, qui ne lui cherchent point noiſe: j'en ai eu un à mes Pieds, qui eut aſſûrément plus de peur, que moi, car je ne l'apperçus, que quand il fuyoit. Mais ſi on marche ſur lui, on eſt piqué d'abord, & ſi on le pourſuit, pour peu qu'il ait le loiſir de ſe reconnoître, il ſe replie en rond, ſa Tête au milieu, & s'élance d'une grande roideur contre ſon Ennemi. Les Sauvages ne laiſſent pas de lui donner la chaſſe, & trouvent ſa Chair très-bonne: j'ai même oui dire à des François, qui en avoient goûté, que ce n'étoit pas un mauvais manger. Mais c'étoit des Voyageurs, & ces Gens-là trouvent tout bon, parce qu'ils ont ſouvent faim. Du moins eſt-il certain qu'elle ne fait point de mal.

Je ne ſçai, Madame, ſi je dois entreprendre de vous parler Des Bois du Canada.

1721. Avril.

des Bois du Canada. Nous ſommes au milieu des plus grandes Forêts du Monde ; ſelon toutes les apparences, elles ſont auſſi anciennes que le Monde même, & n'ont point été plantées de Mains d'Hommes : à la vûë, rien n'eſt plus magnifique, les Arbres ſe perdent dans les Nuës, & il y a une variété d'eſpeces differentes ſi prodigieuſe, que parmi ceux mêmes, qui ſe ſont le plus appliqués à les connoître, il n'eſt peut-être perſonne, qui n'en ignore plus de la moitié. Quant à leur qualité, & à l'uſage, où on les peut employer, les ſentimens ſont ſi differens, & dans le Pays, où nous ſommes, & dans celui, où vous êtes, que je déſeſpere même d'être jamais en état de vous inſtruire, autant que je le ſouhaiterois, ſur cet article. Au moins pour le préſent dois-je me borner à quelques obſervations ſur ce que j'ai vû par moi-même, & ſur ce que j'ai oui dire à Gens, qui ont, & plus d'expérience, & plus d'habileté que moi en cette matiere.

Des Pins de deux eſpeces.

Ce qui a d'abord le plus frappé mes yeux, en arrivant la premiere fois en ce Pays, ce ſont les Pins, les Sapins, & les Cédres, qui ſont d'une groſſeur & d'une hauteur ſurprenante. Il y a ici deux ſortes de Pins, tous produiſent une Réſine fort propre à faire le Bray & le Godron. Les Pins Blancs, au moins quelques-uns, jettent aux extrémités les plus hautes une eſpece de Champignon ſemblable à du Tondre, que les Habitans appellent *Guarigue*, & dont les Sauvages ſe ſervent avec ſuccès contre les Maux de Poitrine, & contre la Dyſſenterie. Les Pins rouges ſont plus gourmeux & plus maſſifs, mais ne viennent pas ſi gros. Les Terroirs, qui produiſent les uns & les autres, ne ſont pas les plus propres à produire du Grain ; ils ſont ordinairement compoſés de Gravier, de Sable, & de Terre-Glaiſe.

Quatre eſpeces de Sapin.

Il y a quatre eſpeces de Sapin en Canada. La premiere reſſemble à la nôtre ; les trois autres ſont l'Epinette blanche, l'Epinette rouge, & la Peruſſe. La ſeconde & la quatriéme s'élevent fort haut, & ſont excellentes pour la Mâture, ſurtout l'Epinette blanche, dont on fait auſſi de bonne Charpente. Elle croît ordinairement dans des Terres humides & noires, mais qui étant deſſéchées, peuvent porter toutes ſortes de Grains. Son Ecorce eſt unie & luiſante, & il s'y forme de petites Veſſies de la groſſeur d'une Féve de Haricot, qui contient une eſpece de Térebenthine ſouveraine pour les Playes,

Playes, qu'elle guérit en très-peu de tems, & même pour les Fractures. On assûre qu'elle chasse la Fiévre, & guérit les Maux d'Estomach & de Poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un Bouillon. Elle a aussi la qualité de purger. C'est ce qu'on appelle à Paris le *Baume Blanc.* 1721. Avril.

L'Epinette rouge ne ressemble presque en rien à l'Epinette blanche. Son Bois est massif, & peut être d'usage pour la Construction & la Charpente. Les Terres, où elle croît ne sont que Gravier & Argile. La Perusse est gommeuse, mais elle ne jette pas assez de gomme, pour qu'on en puisse faire usage: Son Bois dure lontems en Terre sans se pourrir, ce qui le rend très-propre à faire des Clôtures. Son Ecorce est fort bonne pour les Tanneurs, & les Sauvages en font une Teinture, qui tire sur le Turquin. La plupart des Terres, où croît cet Arbre, sont Argilleuses, j'en ai pourtant vû de très-gros dans des Terres Sablonneuses, mais peut-être que sous le Sable il y avoit de l'Argile.

Deux sortes de Cédres.

Les Cédres sont de deux sortes, blancs & rouges. Ceux-là sont les plus gros: on en fait des Clôtures, & c'est le Bois, qu'on employe plus ordinairement pour faire des Bardeaux, à cause de sa légereté. Il distile une espece d'Encens, mais il ne porte point de Fruits semblables à ceux du Mont Liban. Le Cédre rouge est plus petit, & moins gros à proportion. La difference la plus sensible, qui se remarque entre l'un & l'autre, c'est que toute l'odeur du Premier est dans ses Feuilles, & celle du Second dans le Bois; mais celle-ci est beaucoup plus agréable. Le Cédre, au moins le blanc, ne vient que dans de très-bonnes Terres.

Des Chênes, Erables, Mérisiers, Noyers, Hêtres, &c.

Il y a par-tout en Canada des Chênes de deux sortes, distingués par les noms de Chênes Blancs, & de Chênes Rouges. Les Premiers se trouvent souvent dans des Terres basses, humides, fertiles, & propres à produire des Grains & des Légumes. Les Rouges, dont le Bois est moins estimé, croissent dans les Terres séches & Sablonneuses. L'un & l'autre portent du Gland. L'Erable est aussi très-commun en Canada, & il y en a de fort gros, dont on fait d'assez beaux Meubles. Le Terroir, qui le produit, est élevé, & le plus propre aux Arbres Fruitiers. On appelle ici *Rhene* l'Erable Femelle, dont le Bois est fort ondé, mais plus pâle que le Mâle; d'ailleurs,

1721. Avril.

il en a toute la figure & les proprietés ; mais il lui faut un Terroir humide & fertile.

Le Mérisier, qui se trouve pêle-mêle avec l'Erable, & avec le Bois Blanc, est très-beau pour faire des Meubles ; il jette beaucoup plus d'Eau que l'Erable, mais elle est amere, & le Sucre, qu'on en fait, ne perd jamais son amertume. Les Sauvages se servent de son Ecorce contre certaines Maladies, qui surviennent aux Femmes. Il y a en Canada trois sortes de Frênes ; le Franc, le Metif & le Bâtard. Le Premier, qui vient parmi les Erables, est propre pour la Charpente, & pour faire des Futailles destinées aux Marchandises séches. Le Second a les mêmes propriétés, & ne vient, non plus que le Bâtard, que dans des Terres basses & fertiles.

On compte aussi dans ce Pays trois especes de Noyers ; le Dur, le Tendre, & un Troisiéme, qui a l'Ecorce très-fine. Le Noyer Dur produit de très-petites Noix, bonnes à manger, mais difficiles à vuider. Son Bois n'est bon qu'à brûler. Le Noyer Tendre a des Noix longues, & aussi grosses que celles de France, mais les Coques en sont très-dures. Les Cerneaux en sont excellens. Le Bois n'en est pas si beau que le nôtre ; mais en récompense il est presque incorruptible, & en Terre, & dans l'Eau, & difficile à consumer par le Feu. Le Troisiéme produit des Noix de la grosseur de celles du Premier, mais en plus grande quantité, ameres, & renfermées dans des Coques fort tendres : on en fait de très-bonne Huile. Cet Arbre produit de l'Eau plus sucrée que celle de l'Erable, mais en petite quantité. Il ne vient, non plus que le Noyer Tendre, que dans les meilleures Terres.

Les Hêtres sont ici fort abondans par Contrées : j'en ai vû sur des Côteaux sablonneux, & dans des Terres basses très-fertiles. Ils portent beaucoup de Faynes, dont il seroit aisé de tirer de l'Huile. Les Ours en font leur principale nourriture, aussi-bien que les Perdrix. Le Bois en est fort tendre, & bon à faire des Rames pour les Chaloupes : mais les Avirons de Canots se font de Bois d'Erable. Le Bois Blanc, qui croît parmi les Erables & les Mérisiers, est très-abondant. Ces Arbres viennent fort gros, & droits ; on en peut faire des Planches & des Madriers, & même des Futailles pour les Marchandises séches. Il est doux, & fort aisé à mettre en œuvre. Les Sauvages en levent les Ecorces pour couvrir leurs Cabannes.

1721. Avril.

Ormes de deux especes.

Les Ormes sont fort communs dans tout le Pays. Il y en a de blancs & de rouges. Le Bois de ceux-ci est plus difficile à travailler, mais il dure plus. C'est de l'Ecorce de l'Orme rouge, que les Iroquois font leurs Canots : on en voit d'une seule piéce, où il peut tenir vint Hommes. Il y en a aussi de creux, où les Ours & les Chats Sauvages se retirent depuis le mois de Novembre, jusqu'en Avril. Le Tremble vient ordinairement le long des Rivieres, & des Mares.

Arbres particuliers au Pays.

On trouve dans les Bois les plus touffus un grand nombre de Pruniers, chargés de Fruits, mais fort âcres. Le *Vinaigrier* est un Arbrisseau très-moëleux, qui produit un Fruit aigre en Grappes, de couleur de Sang de Bœuf. On les fait infuser dans de l'Eau, & on en fait une espece de Vinaigre. Le *Pemine* est une autre espece d'Arbrisseau, qui croît le long des Ruisseaux & des Prairies : il porte aussi un Fruit en Grappe d'un rouge très-vif & astringent. Il y a trois sortes de Groseilles naturelles au Pays. Ce sont les mêmes qu'en France. Le Bleuet est ici comme en Europe, par Contrées. Ce Fruit est merveilleux pour guérir en peu de tems la Dysenterie. Les Sauvages le font sécher, comme on fait en France les Cerises.

L'*Atoca* est un Fruit à Pepins, de la grosseur des Cerises. La Plante, qui est rampante dans les Marais, produit son Fruit dans l'Eau. Ce Fruit est âcre, & on en fait des Confitures. L'Epine blanche se trouve le long des Rivieres, & produit beaucoup de Fruits à trois Noyaux. C'est la nourriture de plusieurs Bêtes Sauvages. On appelle ici *Cotonnier* une Plante, qui pousse, comme l'Asperge, à la hauteur d'environ trois pieds, & au bout de laquelle viennent plusieurs Touffes de Fleurs. Le matin, avant que la Rosée soit tombée, on secouë ces Fleurs, & il en tombe avec l'Eau une espece de Miel, qui se réduit en Sucre, après qu'on l'a fait bouillir. La Graine se forme dans une Gousse, qui contient une sorte de Cotton.

Le *Soleil* est une autre Plante fort commune dans les Champs des Sauvages, & qui vient de la hauteur de sept à huit pieds. Sa Fleur fort grosse a la figure de celle du Souci, & sa Graine est rangée de même. Les Sauvages, en la faisant bouillir, en tirent une Huile, dont ils se graissent les Cheveux. Les Légumes, que ces Peuples cultivent le plus, sont

1721. Avril.

le Maïz, ou Bled de Turquie, le Haricot, les Citrouilles, & les Melons. Ils ont une espece de Citrouilles plus petites que les nôtres, & qui ont un goût sucré. On les fait cuire toutes entieres dans l'Eau, ou sous la Cendre, & on les mange ainsi, sans y rien ajoûter. Les Sauvages connoissoient, avant notre arrivée dans leur Pays, les Melons ordinaires, & les Melons d'Eau. Les Premiers sont aussi bons qu'en France, surtout dans cette Isle, & ils y sont très-abondans. Le Houblon & le Capillaire sont aussi des productions naturelles du Canada; mais le Capillaire y croît beaucoup plus haut, & il est infiniment meilleur qu'en France. Voilà, Madame, une Lettre, à laquelle vous reconnoîtrez aisément un Voyageur, qui se promene dans les Forêts & dans les Plaines du Canada, & qu'on y entretient de tout ce qui se présente à sa vûë. Mais que pouvez-vous attendre d'un Homme, qui parcourt un Pays comme celui-ci?

Je suis, &c.

DIXIÉME LETTRE.

Des Causes du Froid du Canada. Des Ressources, qu'on y trouve pour la Vie. Du Caractere des François Canadiens.

A Montreal, ce vint-deuxiéme d'Avril, 1721.

MADAME,

On ne connoît en France le Canada que par son mauvais côté.

Il est surprenant qu'en France, où l'on voit si souvent des Personnes, qui ont passé une bonne partie de leur vie en Canada, on ait une idée si peu juste de ce Pays. Cela vient sans doute de ce que le plus grand nombre de ceux, à qui on s'adresse, pour en apprendre des nouvelles, ne le connoissent, que par son mauvais côté. L'Hyver est ordinairement commencé avant que les Vaisseaux mettent à la Voile pour retourner en France, & il commence toujours de maniere à étonner quiconque n'y est pas fait. Les premieres Gélées rem-

plissent en peu de jours les Rivieres de Glaçons, & bientôt la Terre est couverte de Néges, qui durent six mois, & s'élevent toujours à la hauteur de six pieds dans les endroits, où le vent n'a point de prise. 1721. Avril.

Excès du Froid.

A la vérité on ne manque point de Bois pour se précautionner contre le Froid, qui devient bientôt extrême, & empiette beaucoup sur le Printems: mais c'est quelque chose de fort triste, que de ne pouvoir sortir au-dehors, sans être glacé, à moins que d'être fourré comme les Ours. D'ailleurs, que spectacle, qu'une Nége, qui vous éblouit, & vous cach toutes les beautés de la Nature? Plus de difference entre le Rivieres & les Campagnes, plus de variété, les Arbres même sont couverts de Frimats, & il pend à toutes leurs Branches des Glaçons, sous lesquels il n'y a pas trop de sûreté à se trouver. Que peut-on penser, quand on voit aux Chevaux des Barbes de Glaces d'un pied de long, & comment voyager dans un Pays, où les Ours mêmes pendant six mois n'osent se montrer à l'Air? Aussi n'ai-je jamais passé d'Hyver dans ce Pays, que je n'aye vû apporter à l'Hôpital quelqu'un, à qui il falloit couper des Bras & des Jambes gelés. En effet, si le Ciel est serein, il soufle de la Partie de l'Ouest un Vent, qui coupe le Visage. Si le Vent tourne au Sud, ou à l'Est, le tems s'adoucit un peu, mais il tombe une Nége si épaisse, qu'on ne voit pas à dix pas en plein midi. S'il survient un Dégel dans les formes, adieu les Chapons de rente, les Quartiers de Bœufs ou de Moutons, les Volailles & les Poissons, qu'on avoit mis dans les Greniers sur la bonne foi de la Gelée; ensorte que, malgré les rigueurs d'un Froid excessif, on est encore réduit à souhaiter qu'il ne discontinuë pas.

On a beau dire que les Hyvers ne sont plus aussi rudes, qu'ils l'étoient il y a quatre-vint ans, & que selon toutes les apparences ils s'adouciront encore dans la suite: le mal de ceux, qui sont venus avant nous, & le bonheur de ceux, qui viendront après, ne guérit point le mal présent, que nous souffrons. Un Créole de la Martinique, qui seroit débarqué pour la premiere fois en France pendant le grand Froid de 1709, auroit-il été fort soulagé de m'entendre dire à moi, qui revenois alors de Quebec, que ces Froids n'étoient pas encore au point de ceux du Canada? Je lui aurois pourtant dit vrai, & j'en avois de bons témoins; mais il auroit pu me ré-

1721. Avril.

pondre qu'il n'en trouvoit pas le Froid de France moins piquant, en apprenant qu'il en faisoit encore de plus vifs dans le Canada.

Cependant, dès que le mois de Mai est venu, on change bientôt de langage; la douceur de cette fin du Printems, d'autant plus agréable, qu'elle succede à une Saison plus rigoureuse: la chaleur de l'Été, qui nous fait voir en moins de quatre mois les Semences & les Recoltes (*a*), la serenité de l'Automne, pendant lequel on jouit d'une suite de beaux jours, qu'on voit rarement dans la plûpart des Provinces de France: tout cela, joint à la liberté, dont on jouit en ce Pays, forme une compensation, qui en fait trouver à bien des Gens le séjour pour le moins aussi agréable, que celui du Royaume, où ils sont nés, & il est certain que nos Canadiens ne balancent pas à lui donner la préférence.

Inconvéniens du grand froid.

Après tout, il y a dans ces Froids si âpres & si longs, des inconvéniens, auxquels on ne sçauroit jamais bien remédier. Je mets au premier rang la difficulté de nourrir les Bestiaux, qui pendant tout l'Hyver ne peuvent absolument rien trouver dans les Campagnes; par conséquent coûtent beaucoup à nourrir, & dont la Chair, après six mois d'une nourriture séche, n'a presque point de goût. Il faut aussi bien du Grain pour les Volailles, & de grands soins pour les conserver pendant un si long tems. Si on évite la dépense, en tuant à la fin d'Octobre toutes les Bêtes, qu'on veut manger jusqu'au mois de Mai; vous jugez bien qu'une telle Viande est fort insipide, & de la maniere, dont je vous ai dit qu'on pêche le Poisson à travers la Glace, il ne sçauroit être fort abondant; outre qu'il est d'abord gelé: de sorte qu'il est presqu'impossible d'en avoir de frais dans la Saison, où il est plus difficile de s'en passer. On seroit même fort embarrassé pendant le Carême, sans la Moruë & les Anguilles. De Beure & d'Œufs frais, il n'en est point question, & il n'y a guéres plus à compter sur les Légumes, qu'on garde comme on peut dans des Celliers, mais qui n'ont presque plus aucune vertu, quand ils y ont été pendant quelques mois.

(*a*) On laboure les Terres pendant l'Automne: on seme depuis la mi-Avril jusqu'au dixiéme de Mai. On coupe les Bleds depuis le quinziéme d'Août jusqu'au vintiéme de Septembre. Les Terres, qu'on n'a labourées qu'au Printems, rapportent moins, parce que les parties nitreuses de la Nége ne s'y insinuent pas si bien.

Ajoûtez à cela, qu'à l'exception des Pommes, qui sont ici d'une excellente qualité, & des petits Fruits d'Eté, qui ne se gardent point, les Fruits de France n'ont point encore réussi en Canada. Voilà, Madame, tous les désavantages, que nous cause le grand Froid. Nous sommes cependant aussi près du Soleil, qu'on y est dans les Provinces les plus Méridionnales de France, & à mesure qu'on avance dans la Colonie, on s'en approche encore. D'où peut donc venir cette différence de Température sous les mêmes Paralleles? C'est ce que personne, à mon avis, n'a encore bien expliqué.

Réflexions sur les causes de ce grand froid.

La plupart des Auteurs, qui ont traité cette matiere, se sont contentés de dire que ces Froids si longs & si durs viennent de ce que la Nége demeure si lontems sur la Terre, qu'il n'est pas possible, qu'elle s'échauffe jamais bien, surtout dans les endroits couverts: mais cette réponse ne fait qu'éloigner la difficulté; car on demandera, qu'est-ce qui produit cette abondance de Néges sous des Climats aussi chauds que le Languedoc & la Provence, & dans des Cantons beaucoup plus éloignés des Montagnes?

Le Sieur Denys, que j'ai déja cité plus d'une fois, assûre que les Arbres reprennent leur Verdure avant que le Soleil soit assez élevé sur l'Horison, pour fondre la Nége, & pour échauffer la Terre; cela peut être vrai en Acadie & sur tous les Bords de la Mer, mais par-tout ailleurs il est certain que toutes les Néges sont fonduës dans les plus épaisses Forêts, avant qu'il y ait une Feuille aux Arbres. Cet Auteur ne paroît pas mieux autorisé à prétendre que les Néges fondent plutôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'Air, & que c'est toujours par-dessous qu'elles commencent à se fondre: car à qui persuadera-t'il qu'une Terre couverte d'une Eau gelée, ait plus de chaleur que l'Air, qui reçoit immédiatement les Rayons du Soleil. D'ailleurs il ne répond point à la question sur la cause de ce Déluge de Néges, qui inonde des Pays immenses, sous le milieu de la Zone temperée.

Il n'est pas douteux qu'à parler en général, les Montagnes, les Bois, & les Lacs, n'y contribuent beaucoup, mais il me paroît qu'il en faut encore chercher d'autres causes. Le Pere Joseph Bressani, Jésuite Romain, qui a passé les plus belles années de sa vie en Canada, nous a laissé dans sa Langue naturelle une Relation de la Nouvelle France, où il s'attache

1721. Avril.

à éclaircir ce point de Physique. Il ne peut souffrir qu'on attribuë les Froids, dont nous cherchons la cause, à tout ce que je viens de dire; mais il me semble qu'il va trop loin; car il n'y a rien à répliquer contre l'expérience, qui nous rend sensible la diminution du Froid, à mesure que le Pays se découvre, quoique ce ne soit pas à proportion de ce qu'elle devroit être, si l'épaisseur des Bois en étoit la cause principale.

Ce qu'il avouë lui-même, qu'il n'est point rare de voir en Eté de la Gelée pendant la Nuit après une Journée fort chaude, me paroît une démonstration contre lui: car comment expliquer ce Phénomene autrement, qu'en disant que le Soleil ayant ouvert pendant le jour les Pores de la Terre, l'humidité, qui y étoit encore renfermée, les Parties de Nître, que la Nége y a laissées en quantité, & la chaleur, que conserve après le Coucher du Soleil un Air aussi subtile, que celui, qu'on respire en ce Pays, forment ces petites Gelées de la même maniere, que nous faisons de la Glace sur le Feu. Or l'humidité de la Terre entre évidemment pour beaucoup dans les grands Froids de ce Climat, & d'où viendroit cette humidité dans un Pays, où le Sol est ordinairement mêlé de beaucoup de Sable, si ce n'est de la multitude & de l'étenduë des Lacs & des Rivieres, de l'épaisseur des Forêts, des Montagnes couvertes de Néges, qui, en se fondant, arrosent les Plaines, & des Vents, qui en portent par-tout les exhalaisons?

Mais si le Pere Bressani s'est trompé, comme je le crois, en excluant toutes ces choses du principe des Froids excessifs du Canada, ce qu'il y substituë me paroît y contribuer véritablement beaucoup. Il y a, dit-il, sous les Climats les plus chauds des Terres Humides, & il y en a de fort séches dans les Pays les plus froids; mais un certain mêlange de sec & d'humide forme les Glaçons & les Néges, dont la quantité fait l'excès & la durée du Froid. Or, pour peu qu'on ait voyagé en Canada, on sçait que ce mêlange s'y rencontre d'une maniere très-marquée. C'est sans contredit le Pays du Monde, où il y a plus d'Eau, & il en est peu, dont le Terroir soit plus mêlé de Pierres & de Sable. Avec cela il y pleut assez rarement, & l'Air y est extrêmement pur & sain; preuve certaine de la sécheresse naturelle de la Terre. En effet le Pere Bressani assûre

ſûre qu'en ſeize ans qu'a ſubſiſté la Miſſion dans le Pays des Hurons, il s'y eſt trouvé en même tems juſqu'à ſoixante François, dont pluſieurs étoient d'une complexion aſſez délicate; que tous étoient fort mal nourris, & qu'ils avoient d'ailleurs à ſouffrir au-delà de ce qui ſe peut imaginer, & que perſonne n'y mourut. 1721. Avril.

A la vérité cette prodigieuſe multitude de Rivieres & de Lacs, qui occupent autant d'eſpace dans la N. France, qu'en occupe la moitié des Terres de l'Europe, devroit ſans ceſſe fournir à l'Air de nouvelles Vapeurs; mais outre que la plûpart de ces Eaux ſont extrêmement claires, & ſur un fond de Sable, leur grande & continuelle agitation en émouſſant la pointe des rayons du Soleil, empêche qu'il n'en éleve beaucoup de Vapeurs, ou les font retomber d'abord en Brouillards. Car les Vents excitent ſur ces Mers douces d'auſſi fréquentes & d'auſſi violentes Tempêtes, que ſur l'Ocean: & c'eſt auſſi la véritable raiſon pourquoi il pleut rarement ſur Mer.

La ſeconde cauſe des Froids exceſſifs du Canada, ſelon le Pere Breſſani, eſt le voiſinage de la Mer du Nord, couverte de Glaces énormes pendant plus de huit mois de l'année. Vous pouvez, Madame, vous rappeller ici ce que j'ai raporté dans ma ſeconde Lettre du froid, que nous cauſa dans les jours Caniculaires le voiſinage d'une Glace, ou plûtôt le Vent, qui ſoufloit ſur nous du côté où elle étoit, & qui ceſſa au moment, qu'elle fût ſous le Vent. Il eſt certain d'ailleurs, qu'il ne neige ici, que du Vent de Nord-Eſt, lequel nous vient du côté, où ſont les Glaces du Nord, & quoiqu'on ne ſente pas un auſſi grand froid tandis que ces Neiges tombent, il ne faut point douter qu'elles ne contribuent beaucoup à rendre ſi picquants les Vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, leſquels, pour parvenir juſqu'à nous, traverſent des Pays immenſes, & une grande Chaîne de Montagnes, qui en ſont couvertes.

Enfin, ſi l'on en croit le Miſſionnaire Italien, l'élevation du Terrein n'eſt pas la moindre cauſe de la ſubtilité de l'Air, qu'on reſpire en ce Pays, & par une ſuite néceſſaire, de la rigidité du froid, qu'on y reſſent. Le Pere Breſſani s'efforce de prouver cette élevation par la profondeur de la Mer, qui augmente, dit-il, à meſure qu'on approche du côté du Canada, & par le nombre & la hauteur des Chutes, qui ſe rencontrent dans les Rivieres. Mais il me ſemble que la profondeur de

1721. Avril.

la Mer ne prouve absolument rien, & que les Chutes du Fleuve Saint Laurent & de quelques Rivieres de la Nouvelle France, ne prouvent rien de plus que les Cataractes du Nil. D'ailleurs, nous ne remarquons point, que depuis Montreal, où commencent les Rapides, jusqu'à la Mer, le Fleuve Saint Laurent soit beaucoup plus rapide, que quelques-unes de nos Rivieres d'Europe. Je pense donc qu'il faut s'en tenir au voisinage des Glaces du Nord, & que même malgré ce voisinage, si le Canada étoit aussi découvert & aussi peuplé que la France, les Hyvers y seroient moins longs & moins rudes. Ils le seroient pourtant toujours plus qu'en France, à cause de la sérénité & de la pureté de l'Air; car il est certain qu'en Hyver, toutes choses égales d'ailleurs, la gelée est plus rude, quand le Ciel est pur, & que le Soleil a rarefié l'Air.

De la Pêche des Anguilles.

L'Hyver passé, la Pêche & la Chasse fournissent abondamment dequoi vivre à ceux, qui veulent s'en donner la peine; outre les Poissons & le Gibier, dont je vous ai déja parlé, le Fleuve Saint Laurent & les Forêts fournissent aux Habitans deux sortes de Manne, qui leur sont d'une grande ressource. Depuis Quebec jusqu'aux Trois Rivieres, on pêche dans le Fleuve une quantité prodigieuse de grosses Anguilles, qui descendent, à ce qu'on prétend, du Lac Ontario, où elles prennent naissance dans des Marais, qui sont au bord de ce Lac du côté du Nord, & comme elles rencontrent, ainsi que je l'ai déja remarqué, des Marsouins blancs, qui leur donnent la Chasse, la plûpart veulent retourner sur leurs pas, & c'est ce qui est cause qu'on en prend un si grand nombre. Voici de quelle maniere se fait cette Pêche.

Dans l'étenduë du Terrein, que couvre la haute Marée, & qu'elle laisse à sec en se retirant, on dispose des Coffres de distance en distance, & on les appuye contre une Palissade de Clayes d'Osier, qui ne laisse aucun passage libre aux Anguilles. De grands Eperviers de même matiere & de même structure sont enchâssés par le bout le plus étroit dans ces Coffres, & l'autre extrémité, qui est fort large, est adossée contre les Clayes, sur lesquelles on met par intervalle des Bouquets de verdure. Lorsque le tout est couvert par la Marée, les Anguilles, qui cherchent toujours les bords, & que la verdure attire, se trouvent en grand nombre le long de la Palissade, entrent dans les Eperviers, qui les conduisent dans les Pri-

ſons, qu'on leur a préparées ; & ſouvent d'une ſeule Marée les Coffres s'en trouvent remplis.

Ces Anguilles ſont plus groſſes, que les nôtres, & rendent beaucoup d'Huile. J'ai déja obſervé qu'à quelque Sauſſe, qu'on les mette, elles conſervent toujours un goût ſauvage, auquel on ne s'accoutume pas ſans peine. C'eſt peut-être la faute de nos Cuiſiniers. Leurs Arrêtes ſe terminent toutes en pointe un peu recourbée, ce que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vû dans celles de France. La meilleure maniere d'aprêter ce Poiſſon, eſt de le ſuſpendre dans la Cheminée, & de l'y laiſſer cuire lentement dans ſa Peau. Cette Peau ſe leve d'elle-même, & toute l'Huile s'écoule. Comme on en fait de grandes proviſions pendant trois mois, que dure cette Pêche, on les ſale, & on les met en Barriques, comme les Harengs.

Du Paſſage des Tourtes.

L'autre Manne, dont j'ai parlé, eſt une eſpece de Ramiers, qui paſſent ici dans les mois de Mai & de Juin : on dit qu'autrefois ils obſcurciſſoient l'Air par leur multitude ; mais ce n'eſt plus la même choſe aujourd'hui. Il en vient encore néanmoins juſqu'aux environs des Villes un aſſez grand nombre ſe repoſer ſur les Arbres. On les appelle communément *Tourtes*, & ils different en effet des Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons d'Europe, aſſez pour en faire une quatriéme eſpece. Ils ſont plus petits que nos plus gros Pigeons, dont ils ont les Yeux, & les Nuances de la Gorge. Leur Plumage eſt d'un brun obſcur, à l'exception des Aîles, où il y a des Plumes d'un très-beau bleu.

On diroit que ces Oiſeaux ne cherchent qu'à ſe faire tuer ; car s'il y a quelque Branche ſéche à un Arbre, c'eſt celle-là, qu'ils choiſiſſent pour s'y percher, & ils s'y rangent de maniere, que le plus mal-adroit Tireur en peut abbatre une demie douzaine au moins d'un ſeul coup de Fuſil. On a auſſi trouvé le moyen d'en prendre beaucoup en vie : on les nourrit juſqu'aux premieres Gélées ; alors on leur coupe la Gorge, & on les jette au Grenier, où ils ſe conſervent tout l'Hyver.

Heureuſe Condition des Habitans du Canada.

Il s'enſuit de-là, Madame, que tout le Monde a ici le néceſſaire pour vivre : on y paye peu au Roi ; l'Habitant ne connoît point la Taille ; il a du Pain à bon marché ; la Viande & le Poiſſon n'y ſont pas chers ; mais le Vin, les Etoffes, & tout ce qu'il faut faire venir de France, y coûtent beaucoup.

1721. Avril.

Les plus à plaindre ſont les Gentilshommes, & les Officiers, qui n'ont que leurs Appointemens, & qui ſont chargés de Familles. Les Femmes n'apportent ordinairement pour Dot à leurs Maris que beaucoup d'eſprit, d'amitié, d'agrémens, & une grande fécondité; mais Dieu répand ſur les Mariages dans ce Pays la bénédiction, qu'il répandoit ſur ceux des Patriarches: il faudroit pour faire ſubſiſter de ſi nombreuſes Familles, qu'on y menât auſſi la vie des Patriarches; mais le tems en eſt paſſé. Il y a dans la Nouvelle France plus de Nobleſſe, que dans toutes les autres Colonies enſemble. Le Roi y entretient encore vint-huit Compagnies des Troupes de la Marine, & trois Etats-Majors. Pluſieurs Familles y ont été annoblies, & il y eſt reſté pluſieurs Officiers du Régiment de Carignan-Salieres, ce qui a peuplé le Pays de Gentilshommes, dont la plupart ne ſont pas à leur aiſe. Ils y ſeroient encore moins, ſi le Commerce ne leur étoit pas permis, & ſi la Chaſſe & la Pêche n'étoient pas ici de droit commun.

Pluſieurs ne ſçavent pas en profiter.

Après tout, c'eſt un peu leur faute, s'ils ſouffrent de la diſette: la Terre eſt bonne preſque par-tout, & l'Agriculture ne fait point déroger. Combien de Gentilshommes dans toutes les Provinces envieroient le ſort des ſimples Habitans du Canada, s'ils le connoiſſoient? Et ceux, qui languiſſent ici dans une honteuſe indigence, ſont-ils excuſables de ne pas embraſſer une Profeſſion, que la ſeule corruption des mœurs, & des plus ſaines maximes a dégradée de ſon ancienne nobleſſe? Nous ne connoiſſons point au Monde de Climat plus ſain, que celui-ci: il n'y regne aucune Maladie particuliere, les Campagnes & les Bois y ſont remplis de Simples merveilleux, & les Arbres y diſtilent des Baumes d'une grande vertu. Ces avantages devroient bien au moins y retenir ceux, que la Providence y a fait naître; mais la légereté, l'averſion d'un travail aſſidu & réglé, & l'eſprit d'indépendance en ont toujours fait ſortir un grand nombre de jeunes Gens, & ont empêché la Colonie de ſe peupler.

Bonnes & mauvaiſes qualités des Créoles du Canada.

Ce ſont-là, Madame, les défauts, qu'on reproche le plus, & avec plus de fondement aux François Canadiens. C'eſt auſſi celui des Sauvages. On diroit que l'air, qu'on reſpire dans ce vaſte Continent, y contribuë, mais l'exemple & la fréquentation de ſes Habitans naturels, qui mettent tout leur bonheur dans la liberté & l'indépendance, ſont plus que ſuffi-

ſans pour former ce caractere. On accuſe encore nos Créoles d'une grande avidité pour amaſſer, & ils font véritablement pour cela des choſes, qu'on ne peut croire, ſi on ne les a point vûës. Les courſes, qu'ils entreprennent; les fatigues, qu'ils eſſuyent; les dangers, à quoi ils s'expoſent; les efforts, qu'ils font, paſſent tout ce qu'on peut imaginer. Il eſt cependant peu d'Hommes moins intéreſſés, qui diſſipent avec plus de facilité ce qui leur a coûté tant de peines à acquerir, & qui témoignent moins de regret de l'avoir perdu. Auſſi n'y a-t'il aucun lieu de douter qu'ils n'entreprennent ordinairement par goût ces courſes ſi pénibles & ſi dangereuſes. Ils aiment à reſpirer le grand air, ils ſe ſont accoûtumés de bonne heure à mener une vie errante; elle a pour eux des charmes, qui leur font oublier les perils & les fatigues paſſés, & ils mettent leur gloire à les affronter de nouveau. Ils ont beaucoup d'eſprit, ſur-tout les Perſonnes du Sexe, qui l'ont fort brillant, aiſé, ferme, fécond en reſſources, courageux, & capable de conduire les plus grandes affaires. Vous en avez connu, Madame, plus d'une de ce caractere, & vous m'en avez témoigné plus d'une fois votre étonnement. Je puis vous aſſûrer qu'elles ſont ici le plus grand nombre, & qu'on les trouve telles dans toutes les conditions.

Je ne ſçai ſi je dois mettre parmi les défauts de nos Canadiens la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes. Il eſt certain du moins qu'elle leur inſpire une confiance, qui leur fait entreprendre & exécuter, ce qui ne paroîtroit pas poſſible à beaucoup d'autres. Il faut convenir d'ailleurs qu'ils ont d'excellentes qualités. Nous n'avons point dans le Royaume de Province, où le Sang ſoit communément ſi beau, la Taille plus avantageuſe, & le Corps mieux proportionné. La force du Tempéramment n'y répond pas toujours, & ſi les Canadiens vivent lontems, ils ſont vieux & uſés de bonne heure. Ce n'eſt pas même uniquement leur faute; c'eſt auſſi celle des Parens, qui, pour la plupart, ne veillent pas aſſez ſur leurs Enfans, pour les empêcher de ruiner leur ſanté dans un âge, où, quand elle ſe ruine, c'eſt ſans reſſource. Leur agilité & leur adreſſe ſont ſans égales: les Sauvages les plus habiles ne conduiſent pas mieux leurs Canots dans les Rapides les plus dangereux, & ne tirent pas plus juſte.

Bien des Gens ſont perſuadés qu'ils ne ſont pas propres aux

1721. Avril.

Sciences, qui demandent beaucoup d'application, & une étude suivie. Je ne sçaurois vous dire si ce préjugé est bien ou mal fondé ; car nous n'avons pas encore eu de Canadien, qui ait entrepris de le combattre, il ne l'est peut-être que sur la dissipation, dans laquelle on les éleve. Mais personne ne peut leur contester un génie rare pour les Méchaniques ; ils n'ont presque pas besoin de Maîtres pour y exceller, & on en voit tous les jours, qui réussissent dans tous les Métiers, sans en avoir fait d'apprentissage.

Quelques-uns les taxent d'ingratitude, ils m'ont néanmoins paru avoir le cœur assez bon ; mais leur légereté naturelle les empêche souvent de faire attention aux devoirs, qu'exige la reconnoissance. On prétend qu'ils sont mauvais Valets ; c'est qu'ils ont le cœur trop haut, & qu'ils aiment trop leur liberté, pour vouloir s'assujettir à servir. D'ailleurs ils sont fort bons Maîtres. C'est le contraire de ce qu'on dit de ceux, dont la plupart tirent leur origine. Ils seroient des hommes parfaits, si avec leurs vertus ils avoient conservé celles de leurs Ancêtres. On s'est plaint quelquefois qu'ils ne sont pas Amis constans : il s'en faut bien que cela soit général, & dans ceux, qui ont donné lieu à cette plainte, cela vient de ce qu'ils ne sont pas accoûtumés à se gêner, même pour leurs propres affaires. S'ils ne sont pas aisés à discipliner, cela part du même principe, ou de ce qu'ils ont une discipline, qui leur est propre, & qu'ils croyent meilleure pour faire la Guerre aux Sauvages ; en quoi ils n'ont pas tout-à-fait tort. D'ailleurs il semble qu'ils ne sont pas les maîtres d'une certaine impétuosité, qui les rend plus propres à un coup de main, ou à une expédition brusque, qu'aux opérations régulieres & suivies d'une Campagne. On a encore observé que parmi un très-grand nombre de Braves, qui se sont distingués dans les dernieres Guerres, il s'en est trouvé assez peu, qui eussent le talent de commander. C'est peut-être, parce qu'ils n'avoient pas assez appris à obéir. Il est vrai que, quand ils sont bien menés, il n'est rien, dont ils ne viennent à bout, soit sur Mer, soit sur Terre ; mais il faut pour cela qu'ils ayent une grande idée de leur Commandant. Feu M. d'Iberville, qui avoit toutes les bonnes qualités de sa Nation, sans en avoir les défauts, les auroit menés au bout du Monde.

Il y a une chose, sur quoi il n'est pas facile de les excu-

ſer : c'eſt le peu de naturel de pluſieurs pour leurs Parens, qui de leur côté ont pour eux une tendreſſe aſſez mal entenduë. Les Sauvages tombent dans le même défaut, & il produit parmi eux les mêmes effets. Mais ce qui doit ſur toutes choſes faire eſtimer nos Créoles, c'eſt qu'ils ont un grand fonds de piété & de religion, & que rien ne manque à leur éducation ſur ce point. Il eſt vrai auſſi que hors de chez eux ils ne conſervent preſqu'aucun de leurs défauts. Comme avec cela ils ſont extrémement braves & adroits, on en pourroit tirer de grands ſervices pour la Guerre, pour la Marine & pour les Arts, & je crois qu'il ſeroit du bien de l'Etat de les multiplier plus qu'on n'a fait juſqu'à préſent. Les Hommes ſont la principale richeſſe du Souverain, & le Canada, quand il ne pourroit être d'aucune utilité à la France, que par ce ſeul endroit, ſeroit encore, s'il étoit bien peuplé, une des plus importantes de nos Colonies.

1721. Avril.

Je ſuis, &c.

ONZIÉME LETTRE.

De la Bourgade Iroquoiſe du Sault Saint Louys. Des differens Peuples, qui habitent le Canada.

Au Sault Saint Louys, ce premier de May, 1721.

May.

MADAME,

JE ſuis venu ici pour y paſſer une partie de la Quinzaine de Pâques. C'eſt un tems de dévotion, & tout inſpire la piété dans cette Bourgade. Tous les exercices de la Religion s'y pratiquent d'une maniere très-édifiante, & on y reſſent encore l'impreſſion, qu'y a laiſſée la ferveur de ſes premiers Habitans : car il eſt certain qu'elle a été lontems le lieu du Canada, où l'on voyoit les plus grands exemples de ces vertus héroïques, dont Dieu a accoûtumé d'enrichir les Egliſes naiſſantes. La maniere même, dont elle a été formée, a quelque choſe de fort merveilleux.

1721. May.

Origine de la Bourgade du Sault S. Louys.

Les Missionnaires, après avoir lontems arrosé les Cantons Iroquois de leurs Sueurs, & quelques-uns mêmes de leur Sang, perdirent enfin toute esperance d'y établir la Religion Chrétienne sur des fondemens solides; mais non pas de réduire un assez grand nombre de ces Sauvages sous le joug de la Foy. Ils avoient reconnu que Dieu avoit parmi ces Barbares des Elus, comme il y en a dans toutes les Nations; mais ils étoient persuadés que, pour *assûrer leur vocation & leur élection*, il falloit les séparer de leurs Compatriotes, & ils prirent la résolution d'établir dans la Colonie tous ceux, qui se trouveroient disposés à embrasser le Christianisme. Ils proposérent leur dessein au Gouverneur Général & à l'Intendant, qui portant leurs vûës plus loin, non-seulement l'approuverent, mais comprirent que cet Etablissement seroit très-utile à la Nouvelle France, comme il l'a été en effet, aussi-bien qu'un autre tout semblable, qui a été fait depuis dans l'Isle de Montreal, sous le nom de *la Montagne*, & dont MM. du Seminaire de Saint Sulpice ont toujours eu la direction.

Pour revenir à celui, qui a servi de modele à l'autre, un des Missionnaires des Iroquois s'ouvrit à quelques Agniers de son dessein; ils le goûterent, & c'est particulierement de ce Canton, de tout tems le plus opposé aux Ministres de l'Evangile, & où ils avoient été le plus cruellement traités, que s'est formée cette Peuplade. Ainsi, au grand étonnement des François & des Sauvages, on vit ces redoutables Ennemis de Dieu & de notre Nation, touchés de cette Grace victorieuse, qui se plaît à triompher des Cœurs les plus durs & les plus rebelles, abandonner ce qu'ils avoient de plus cher au monde, pour n'avoir plus rien, qui les empêchât de servir le Seigneur en toute liberté: Sacrifice plus héroïque encore pour des Sauvages, que pour tout autre Peuple, parce qu'il n'est point d'Hommes plus attachés qu'eux à leurs Familles, & à leur Pays natal.

Ferveur de ses premiers Habitans.

Leur nombre s'accrut beaucoup en peu de tems, & ce progrès fut en bonne partie l'effet du zéle des premiers Neophytes, qui composérent ce Troupeau choisi. On les voyoit dans le fort même de la Guerre, parcourir, au péril même de leur vie, tous les Cantons, pour y faire des Proselytes, & quand ils tomboient entre les mains de leurs Ennemis, qui souvent étoient leurs plus proches Parens, s'estimer heureux de mourir

au

au milieu des plus affreux Supplices, par la raison qu'ils ne s'y étoient exposés, que pour procurer la gloire de Dieu & le salut de leurs Freres. Ainsi pensoient des Meurtriers mêmes des Ministres de Jesus-Christ, & l'on ne vit peut-être jamais s'accomplir plus à la lettre cet Oracle de Saint Paul, *ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia.* (*a*) Le plus souvent on leur laissoit le choix, ou de renoncer à Jesus-Christ, & de retourner dans leur Canton, ou de souffrir la Mort la plus cruelle, & il n'y a point d'exemple qu'aucun ait accepté la vie à cette condition. Quelques-uns mêmes ont péri, consumés de miséres dans les Cachots de la Nouvelle York, d'où ils pouvoient sortir, en changeant de Croyance, ou du moins en renonçant à vivre parmi les François, ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir faire, sans s'exposer à perdre la Foi.

Des Neophytes, qui dans des occasions pareilles faisoient paroître tant de fidélité & de grandeur d'Ame, devoient assûrement s'y être préparés par des vertus bien pures : on ne peut en effet révoquer en doute certains traits, qui ont éclaté dans toute la Colonie, & qui rendent bien croyables ceux, qui n'ont eu pour Témoins, que les Sauvages mêmes & leurs Pasteurs. Voici ce qu'en écrivoit en 1688. M. de Saint Valier, qui gouverne encore aujourd'hui cette Eglise. » La vie « commune de tous les Chrétiens de cette Mission n'a rien de « commun, & l'on prendroit tout ce Village pour un Mona- « stere. Comme ils n'ont quitté les commodités de leur Pays, « que pour assûrer leur Salut, on les voit tous portés à la prati- « que du plus parfait détachement ; & ils gardent parmi eux un « si bel ordre pour leur sanctification, qu'il seroit difficile d'y « rien ajoûter. «

Cette Bourgade fut d'abord placée à la Prairie de la Madeleine, environ une lieuë plus bas que le Sault Saint Louys, du côté du Sud. Les Terres ne s'y étant pas trouvées propres pour la culture du Maïz, on la transporta vis-à-vis le Sault même, d'où elle a pris son nom, qu'elle porte encore, quoiqu'elle ait été transferée de-là, il y a peu d'années, une autre lieuë plus haut. J'ai déja dit que la situation en est charmante, que l'Eglise & la Maison des Missionnaires sont deux des plus beaux Edifices du Pays, & que c'est ce qui fait juger qu'on a pris de bonnes mesures pour n'être plus

(*a*) *Ad Rom. Cap.* 20.

1721. May.

obligé de faire de nouvelles transmigrations.

J'avois compté en arrivant ici d'en partir immédiatement après les Fêtes; mais rien n'est plus sujet aux contretems de toutes les especes, que ces sortes de Voyages. Je suis donc encore incertain du jour de mon départ, & comme il faut tout mettre à profit, quand on fait des courses, comme les miennes, j'y ai mis ce retardement. J'ai passé le tems à entretenir quelques anciens Missionnaires, qui ont vécu lontems avec les Sauvages, & j'en ai tiré plusieurs connoissances touchant les Peuples divers, qui habitent ce vaste Continent, & dont je vais, Madame, vous faire part.

Des Habitans de Terre-neuve.

La premiere Terre de l'Amerique, que l'on apperçoit en venant de France en Canada, est l'Isle de Terre-Neuve, une des plus grandes, que nous connoissions. On n'a jamais pu sçavoir au juste, si elle a des Habitans naturels, & sa stérilité, fût-elle par-tout aussi réelle, qu'on la suppose, n'est pas une raison pour prouver qu'elle n'en a point. Car la Pêche & la Chasse suffisent à des Sauvages pour subsister. Ce qui est certain, c'est qu'on n'y a jamais vû que des Eskimaux, qui n'en sont pas originaires. Leur véritable Patrie est la Terre de *Laborador*, ou *Labrador*; c'est-là du moins, qu'ils passent la plus grande partie de l'année; car ce seroit, ce semble, profaner le doux nom de Patrie, que de le donner à des Barbares errans, qui ne s'affectionnent à aucun Pays, & qui pouvant à peine peupler deux ou trois Villages, embrassent un Terrein immense. En effet, outre les Côtes de Terre-Neuve, que les Eskimaux parcourent pendant l'Eté, dans tout ce vaste Continent, qui est entre le Fleuve Saint Laurent, le Canada, & la Mer du Nord, on n'a encore vû que des Eskimaux. On en a même trouvé assez loin en remontant le Fleuve *Bourbon*, qui se décharge dans la Baye d'Hudson, venant de l'Occident.

Des Eskimaux.

L'origine de leur nom n'est pas certaine; toutefois il y a bien de l'apparence qu'il vient du mot Abénaqui *Esquimantsic*, qui veut dire, Mangeur de Viande cruë. Les Eskimaux sont en effet les seuls Sauvages, que nous connoissions, qui mangent la Chair cruë, quoiqu'ils ayent aussi l'usage de la faire cuire, ou secher au Soleil. Il est encore certain que de tous les Peuples connus de l'Amerique, il n'en est point, qui remplisse mieux, que celui-ci, la premiere idée, que l'on a euë en Europe des Sauvages. Il est presque le seul, où les Hom-

mes ayent de la Barbe, & ils l'ont si épaisse jusqu'aux Yeux, qu'on a peine à découvrir quelques Traits de leur Visage. Ils ont d'ailleurs je ne sçai quoi d'affreux dans l'Air, de petits Yeux effarés, des Dents larges & fort sales, des Cheveux ordinairement noirs, quelquefois blonds, fort en désordre, & tout l'exterieur fort brute. Leurs Mœurs & leur Caractere ne démentent point cette mauvaise physionomie. Ils sont féroces, farouches, défiants, inquiets, toujours portés à faire du mal aux Etrangers, qui doivent sans cesse être sur leurs gardes avec eux. Pour ce qui est de leur Esprit, on a si peu de commerce avec cette Nation, qu'on ne sçait pas encore de quelle trempe il est : mais on en a toujours assez pour faire du mal.

On les a souvent vû aller la nuit couper les Cables des Navires, qui étoient à l'Ancre, pour les faire périr sur la Côte, & profiter de leur Naufrage : ils ne craignent pas même de les attaquer en plein jour, quand ils ont reconnu que leurs Equipages sont foibles. Il n'a jamais été possible de les apprivoiser, & l'on ne peut encore traiter avec eux, qu'au bout d'un long bâton. Non-seulement ils ne s'approchent point des Européens, mais ils ne mangent rien de ce que ceux-ci leur présentent ; & en toutes choses, ils prennent à leur égard des précautions, qui marquent une grande défiance, & en inspirent réciproquement beaucoup de tout ce qui vient de leur part. Ils ont la Taille avantageuse, & sont assez bien faits. Ils ont la Peau du Corps aussi blanche que nous, ce qui vient, sans doute de ce qu'ils ne vont jamais nuds, quelque chaud qu'il fasse.

Leurs Cheveux blonds, leurs Barbes, la blancheur de leur Peau, le peu de ressemblance & de commerce, qu'ils ont avec leurs plus proches Voisins, ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent une origine différente de celle des autres Ameriquains ; mais l'opinion, qui les fait descendre des Basques, me paroît peu fondée, sur-tout s'il est vrai, comme on me l'a assûré, qu'il n'y a aucun raport entre les Langues des uns & des autres. Au reste, cette alliance ne sçauroit faire honneur à aucune Nation ; car s'il n'est point sur la Terre de Région moins propre à être habitée par des Hommes, que Terre-Neuve & Labrador, il n'est peut-être pas un Peuple, qui mérite mieux d'y être confiné, que les Eskimaux. Pour moi je suis persuadé qu'ils sont originaires du Groenland. (*a*)

(*a*) Voyez l'Histoire de la Nouvelle France, Livre 1. page 17. *& suiv.*

1721. May.

Ces Sauvages sont tellement coûverts, qu'à peine on leur voit une partie du Visage, & le bout des Mains. Sur une espece de Chemise faite de Vessies, ou d'Intestins de Poissons, coupées par bandes, & assez proprement cousuës, ils ont une maniere de Casaque de Peau d'Ours, ou de quelque autre Bête fauve, quelquefois même de Peaux d'Oiseaux, un Capuchon de même Etoffe que la Chemise, & qui y est attaché, leur couvre la Tête, du haut de laquelle sort un Toupet de Cheveux, qui leur offusque le Front. La Chemise ne descend que jusqu'aux Reins, la Casaque pend par derriere jusques sur les Cuisses, & se termine par devant en pointe plus bas que la ceinture; mais aux Femmes, elle descend des deux côtés jusqu'à mi-Jambe, & elle est arrêtée par une ceinture, d'où pendent de petits Osselets. Les Hommes ont des Culotes de Peaux, dont le Poil est en dedans, & qui sont revêtuës en dehors de Peaux d'Hermines, ou d'autres semblables. Ils ont aussi aux Pieds des Chaussons de Peaux, dont le Poil est pareillement en dedans, & par dessus une Botte fourée de même, puis de seconds Chaussons & de secondes Bottes. On prétend que ces Chaussures sont quelquefois triplées & quadruplées, ce qui n'empêche pas ces Sauvages d'être fort lestes. Leurs Fleches, qui sont les seules Armes, dont ils ayent l'usage, sont armées de pointes faites de Dents de Vaches Marines, & ils y ajoûtent encore du Fer, quand ils en peuvent avoir. Il paroît qu'en Eté ils sont à l'Air la nuit & le jour; mais l'Hyver ils se logent sous Terre dans des especes de Grottes, où ils sont tous les uns sur les autres.

Des Peuples des Environs du Port Nelson.

On connoit peu les autres Peuples, qui sont aux environs & au-dessus de la Baye d'Hudson. Dans la partie Méridionnale de cette Baye le Commerce se fait avec les Mistassins, les Monsonis, les Cristinaux & les Assiniboils; ceux-ci y viennent de fort loin, puisqu'ils habitent les bords d'un Lac, qui est au Nord, ou au Nord-Ouest des Sioux, & que leur Langue est une Dialecte Siouse. Les trois autres sont de la Langue Algonquine. Les Cristinaux ou Killistinons, viennent du Nord du Lac superieur. Les Sauvages des environs du Fleuve Bourbon, (a) & de la Riviere de Sainte Therese,

(a) On dit que quand on a remonté ce Fleuve cent lieuës, on le trouve impratiquable pendant cinquante, mais qu'on prend à côté par des Rivieres & des Lacs, qui s'y déchargent, & qu'ensuite il coule au milieu d'un très-beau Pays, & que cela dure jus-

n'ont aucune affinité de Langage, ni avec les uns, ni avec les autres. Peut-être s'entendent-ils mieux avec les Eskimaux, qu'on a rencontrés, dit-on, assez loin de l'Embouchure du Fleuve. On a remarqué qu'ils sont extrêmement superstitieux, & qu'ils ont quelque sorte de Sacrifices. Ceux, qui les ont plus fréquentés, assûrent qu'ils ont, comme ceux du Canada, l'idée d'un bon & d'un mauvais Génie, que le Soleil est leur grande Divinité, & que quand ils veulent déliberer sur une Affaire importante, ils le font fumer, ce qui se pratique en cette maniere. Ils s'assemblent à la pointe du jour dans la Cabanne d'un de leurs Chefs, qui, après avoir allumé sa Pipe, la présente trois fois au Soleil levant, puis la conduit des deux Mains d'Orient en Occident, en priant cet Astre d'être favorable à la Nation. Cela fait, tous ceux, qui composent l'Assemblée, fument dans la même Pipe. Tous ces Sauvages, quoique de cinq ou six Nations différentes, sont connus dans les Relations Françoises sous le nom générique de *Savanois*, parce que le Pays, qu'ils habitent, est bas, marécageux, mal boisé, & qu'en Canada on appelle *Savanes* ces Terreins mouillés, qui ne sont bons à rien.

1721. May.

En remontant au Nord de la Baye, on trouve deux Rivieres, dont la premiere se nomme la *Riviere Danoise*, & la seconde la *Riviere du Loup Marin* : il y a le long de ces deux Rivieres des Sauvages, ausquels on a donné, je ne sçai pourquoi, le nom, ou plûtôt le sobriquet de *Plats côtez de Chiens*. Ils sont souvent en Guerre contre les Savanois ; mais ni les uns, ni les autres ne traitent leurs Prisonniers avec cette barbarie, qui est en usage parmi les Canadois ; ils se contentent de les retenir dans l'esclavage. La misére réduit quelquefois les Savanois à d'étranges extrêmités ; soit paresse de leur part, soit que leurs Terres ne puissent absolument rien produire, ils se trouvent, lorsque la Chasse & la Pêche leur manquent, sans aucunes Provisions, & alors on prétend qu'ils ne font point difficulté de se manger les uns les autres. Les plus chetifs passent les premiers ; on assûre que la coûtume est parmi eux, que quand un Homme est parvenu à un âge, où il ne peut plus être qu'à charge à sa Famille, il se passe lui-même un Cordon autour du Cou, & en présente les deux extrêmités à celui de ses

qu'au Lac des Assiniboils, d'où il sort. On peut en avoir des nouvelles plus certaines, depuis quinze ans qu'on a un peu plus battu ces Pays Septentrionnaux.

1721. May.

Enfans, qui lui est le plus cher, & qui l'étrangle le plus promptement qn'il peut : il croit même faire en cela une bonne action, non-seulement parce qu'il met fin aux souffrances de son Pere, mais encore parce qu'il est persuadé qu'il avance son bonheur ; car ces Sauvages s'imaginent qu'un Homme, qui meurt vieux, renaît dans l'autre Monde à l'âge d'un Enfant à la Mamelle ; & qu'au contraire, ceux qui finissent leurs jours de bonne heure, sont vieux, quand ils arrivent au Pays des Ames.

Les Filles parmi ces Peuples ne se marient, que quand, & avec qui il plaît à leurs Parens, & le Gendre est obligé de demeurer chez son Beau-Pere, & de lui être soumis en tout, jusqu'à ce qu'il ait des Enfans. Les Garçons quittent de bonne heure la Maison Paternelle. Ces Sauvages brûlent les Corps morts, & en envelopent les Cendres dans une Ecorce d'Arbre, qu'ils mettent en Terre. Ils dressent ensuite sur la Tombe une espece de Monument avec des Perches, ausquelles ils attachent du Tabac, afin que le Défunt y trouve dequoi fumer dans l'autre Monde. Si c'étoit un Chasseur, on y suspend aussi son Arc & ses Fleches. Les Meres pleurent leurs Enfans pendant vint jours, & l'on fait des présens au Pere, qui y répond par un Festin. La Guerre est bien moins en honneur chez eux, que la Chasse ; mais pour être estimé un bon Chasseur, il faut jeûner trois jours de suite, sans rien prendre absolument, & avoir pendant tout ce tems-là le Visage barbouillé de noir. Le jeûne fini, le Candidat fait au grand Esprit un Sacrifice d'un morceau de chacune des Bêtes, qu'on a accoutumé de chasser, & c'est ordinairement la Langue & le Mufle, qui hors de ces occasions, sont la part du Chasseur. Ses Parens n'y touchent point, & se laisseroient plûtôt mourir de faim, que d'en manger ; il n'en peut régaler que ses Amis, ou les Etrangers.

Au reste, on assûre que ces Sauvages sont d'un desinterressement parfait, & d'une fidélité à toute épreuve ; qu'ils ne peuvent souffrir le mensonge, & qu'ils ont la fourberie en horreur. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu apprendre de ces Peuples Septentrionnaux, avec lesquels nous n'avons jamais eu un Commerce bien réglé, & que nous n'avons vûs qu'en passant. Venons à ceux, qui nous sont plus connus. On les peut diviser en trois Classes distinguées par leurs Langues, & par leur génie particulier.

1721. May.

Dans cette étenduë de Pays, qu'on appelle proprement la Nouvelle France, qui n'a de bornes au Nord, que du côté de la Baye d'Hudſon, laquelle en a été démembrée par le Traité d'Utrecht, qui n'en a point d'autre à l'Eſt, que la Mer, les Colonies Angloiſes au Sud, la Louyſiane au Sud-Eſt, & les Terres des Eſpagnols à l'Oueſt; dans cette étenduë, dis-je, de Pays, il n'y a que trois Langues Meres, dont toutes les autres ſont dérivées. Ces Langues ſont la Siouſe, l'Algonquine, & la Huronne; nous connoiſſons peu les Peuples, qui appartiennent à la Premiere, & perſonne ne ſçait juſqu'où elle s'étend. Nous n'avons eu juſqu'ci de commerce, qu'avec les Sioux & les Aſſiniboils, & ce commerce même n'a pas été fort ſuivi. *Etenduë de la Nouvelle France.*

Nos Miſſionnaires ont tenté de faire un Etabliſſement parmi les Premiers, & j'en ai connu un, qui regrettoit fort de n'y avoir pas réuſſi, ou plutôt de n'avoir pas pu demeurer plus lontems avec ce Peuple, qui lui paroiſſoit docile. Il n'en eſt peut-être pas non plus, de qui nous puiſſions tirer plus de lumieres ſur tout ce qui eſt au Nord-Oueſt du Miciſſipi; par la raiſon qu'ils ſont en commerce avec toutes les Nations de ces vaſtes Contrées. Ils habitent ordinairement dans des Prairies ſous de grandes Tentes faites de Peaux, & bien travaillées; ils vivent de Folle-Avoine, qui croît en abondance dans leurs Marais & dans leurs Rivieres, & de Chaſſe, ſurtout de celle de ces Bœufs, qui ſont couverts de Laine, & qui ſont par milliers dans leurs Prairies. Ils n'ont point de demeure fixe, mais ils voyagent en grandes Troupes à la maniere des Tartares, & ne s'arrêtent en aucun lieu, qu'autant que la Chaſſe les y retient. *Des Sioux.*

Nos Géographes diſtinguent cette Nation en *Sioux Errans*, & *Sioux des Prairies*, en *Sioux de l'Eſt*, & en *Sioux de l'Oueſt.* Ces diviſions ne me paroiſſent pas trop bien fondées. Tous les Sioux vivent de la même maniere, d'où il arrive que telle Bourgade, qui étoit l'an paſſé ſur le Bord Oriental du Miciſſipi, ſera l'année prochaine ſur la Riviere Occidentale, & que ceux, qu'on a vûs dans un tems le long de la Riviere de Saint Pierre, ſont peut-être préſentement aſſez loin de-là dans une Prairie. Le nom de Sioux, que nous avons donné à ces Sauvages, eſt entierement de notre façon, ou plutôt ce n'eſt que les deux dernieres ſyllabes de celui de *Nadoueſſioux*,

1721. May.

que plusieurs Nations leur donnent. D'autres les appellent *Nadouessis*. C'est le Peuple le plus nombreux, que nous connoissions en Canada. Il étoit assez paisible & peu aguerri, avant que les Hurons & les Outaouais se fussent réfugiés dans son Pays, en fuyant la fureur des Iroquois. Ils voulurent se moquer de sa simplicité, & ils l'aguerrirent à leurs dépens. Les Sioux ont plusieurs Femmes, & ils punissent sévérement celles, qui ont manqué à la fidélité conjugale. Ils leur coupent le bout du Nez, ils leur cernent en rond une partie de la Peau sur le haut de la Tête, & l'arrachent ensuite. J'ai vû quelques Personnes persuadées que ces Sauvages ont l'Accent Chinois; il ne seroit pas difficile de vérifier ce fait, ni de sçavoir si leur Langue a quelque rapport avec celle de la Chine.

Des Assiniboils.

Ceux, qui ont pratiqué les Assiniboils, disent qu'ils sont grands, bien faits, robustes, agiles, endurcis au froid & à toutes sortes de fatigues; qu'ils se piquent par tout le Corps, & y tracent des figures de Serpens, ou d'autres Animaux; & qu'ils entreprennent de très-grands voyages. Il n'y a rien en cela, qui les distingue beaucoup des autres Sauvages de ce Continent, que nous connoissons; mais ce qui les caractérise particulierement, c'est qu'ils ont beaucoup de flegme, du moins ont-ils paru tels au prix des Cristinaux, avec qui ils sont en commerce; ceux-ci sont en effet d'une vivacité extraordinaire; on les voit toujours dansans & chantans, & ils parlent avec une volubilité de Langue, & une précipitation, qu'on n'a remarquées dans aucune autre Nation Sauvage.

Du Lac des Assiniboils.

Le véritable Pays des Assiniboils est aux environs d'un Lac, qui porte leur nom, & que l'on connoît peu. Un François, que j'ai vû à Montreal, m'a assûré y avoir été, mais il l'avoit vû, comme on voit la Mer dans un Port, & en passant. L'opinion commune est que ce Lac a six cent lieuës de circuit; qu'on ne peut y aller que par des chemins presqu'impratiquables; que tous les Bords en sont charmans; que l'Air y est fort tempéré, quoiqu'on le place au Nord-Ouest du Lac Supérieur, où il fait un froid extrême, & qu'il comprend un si grand nombre d'Isles, qu'on l'appelle dans le Pays, le *Lac des Isles*. Quelques Sauvages le nomment *Michinipi*, qui veut dire la *Grande Eau*, & il semble en effet qu'il soit le Réservoir des plus grandes Rivieres, & tous les grands Lacs de l'Amérique Septentrionnale: car on en fait sortir sur plusieurs

sieurs indices le Fleuve Bourbon, qui se jette dans la Baye d'Hudson; le Fleuve Saint Laurent, qui porte des Eaux dans l'Ocean; le Micissipi, qui a sa décharge dans le Golphe Méxique; le Missouri, qui se mêle avec ce Dernier, & qui jusqu'à leur jonction ne lui est inférieur en rien, & un cinquiéme, qui coule, dit-on, à l'Ouest, & par conséquent ne peut se rendre, que dans la Mer du Sud. C'est bien dommage que ce Lac n'ait pas été connu des Sçavans, qui ont cherché partout le Paradis Terrestre; il auroit été pour le moins aussi-bien placé là que dans la Scandinavie. Je ne vous garantis pourtant pas, Madame, tous ces faits, qui ne sont appuyés que sur rapports de Voyageurs; encore moins ce que des Sauvages ont rapporté, qu'aux environs du Lac des Assiniboils, il y a des Hommes semblables aux Européens, & qui sont établis dans un Pays, où l'Or & l'Argent sont si communs, qu'on les employe aux usages les plus ordinaires. Le Pere MARQUETTE, qui découvrit le Micissipi en 1673, dit dans sa Relation que des Sauvages, non-seulement lui avoient parlé de la Riviere, qui sortant de ce Lac coule à l'Ouest, mais lui avoient encore ajoûté qu'on avoit vû de grands Navires à son Embouchure. Il paroît au reste que les Assiniboils sont les mêmes Peuples, qui sont marqués dans de vieilles Cartes sous le nom de *Poualaks*, & dont quelques Relations disent que le Pays est limitrophe à celui des Cristinaux, ou ou Killistinons.

1721. May.

Des Peuples de la Langue Algonquine.

Les Langues Algonquine & Huronne partagent toutes les Nations Sauvages du Canada, avec lesquelles nous sommes en commerce. Qui les sçauroit bien toutes deux pourroit parcourir sans Interpréte plus de quinze cent lieuës de Pays, & se faire entendre à plus de cent Peuples divers, qui ont chacun leur Langage propre. L'Algonquine sur-tout a une étenduë immense. Elle commence à l'Acadie & au Golphe de Saint Laurent, & fait un circuit de douze cent lieuës, en tournant du Sud-Est par le Nord jusqu'au Sud-Ouest. On prétend même que les Loups, ou Mahingans, & la plupart des Peuples de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie parlent des Dialectes Algonquines.

Des Nations Abénaquises & des Algonquins Inférieurs.

Les *Abénaquis*, ou *Canibas* Voisins de la Nouvelle Angleterre, ont pour plus proches Voisins les *Etechemins*, ou *Malécites*, aux environs de la Riviere de Pentagoët, &

1721. May.

plus à l'Eſt ſont les *Micmaks*, ou *Souriquois*, dont le Pays propre eſt l'Acadie, la ſuite de la Côte du Golphe de Saint Laurent juſqu'à Gaſpé, d'où un Auteur les a appellés *Gaſpéſiens*, & les Iſles, qui en ſont proches. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui aucune Nation Sauvage juſqu'au Saguenay. Cependant, lorſque le Canada fut découvert, & bien des années après, on comptoit dans cet eſpace pluſieurs Nations, qui ſe répandoient dans l'Iſle d'Anticoſty, vers les Monts Notre-Dame, & le long de la Rive Septentrionnale du Fleuve. Celles, dont les anciennes Relations parlent plus ſouvent, ſont les *Berſiamites*, les *Papinachois*, & les *Montagnez*. On les appelloit auſſi, ſur-tout ces derniers, *Algonquins Inférieurs*, parce qu'ils habitoient le bas du Fleuve par rapport à Quebec: mais la plupart des autres ſont réduits à quelques Familles, que l'on rencontre tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre.

Des Sauvages du Nord.

Il y en avoit, qui deſcendoient dans la Colonie des Quartiers du Nord, quelquefois par le Saguenay, & plus ſouvent par les Trois Rivieres, & dont on n'entend plus parler depuis lontems. Tels étoient entr'autres les *Attikamegues*: ces Sauvages venoient de fort loin, & ils étoient environnés de pluſieurs autres Peuples, qui s'étendoient aux environs du Lac Saint Jean, & juſqu'aux Lacs des *Miſtaſſins* & *Nemiſcau*. Preſque tous ont été détruits par le Fer des Iroquois, ou par les maladies, ſuite de la miſere, où la crainte de ces Barbares les avoient réduits: c'eſt bien dommage, ils étoient ſans vice, d'une grande douceur, on n'avoit eu aucune peine à les gagner à Jeſus-Chriſt, & à les affectionner aux François. Entre Quebec & Montreal on rencontre encore vers les Trois Rivieres quelques Algonquins, qui ne forment point un Village, & qui trafiquent avec les François. Dans les premiers tems cette Nation occupoit tout le Bord Septentrionnal du Fleuve, depuis Quebec, où M. de Champlain les trouva établis, & fit alliance avec eux, juſqu'au Lac de S. Pierre.

Des Algonquins, des Outaouais & autres Algonquins ſupérieurs.

Depuis l'Iſle de Montreal, en ſuivant toujours le Nord, on rencontre quelques Villages de *Nipiſſings*, de *Temiſcamings*, de *Têtes de Boule*, d'*Amikoués* & d'*Outaouais* (*a*). Les premiers, qui ſont les vrais Algonquins, & qui ont ſeuls con-

(*b*) Pluſieurs écrivent & prononcent *OUTAOUAKS*.

ſervé la Langue Algonquine ſans altération, ont donné leur nom à un petit Lac ſitué entre le Lac Huron, & la Riviere des Outaouais. Les Temiſcamings occupent les Bords d'un autre petit Lac, qui porte auſſi leur nom, & qui paroît être la vraie ſource de la Riviere des Outaouais. Les Têtes de Boule n'en ſont pas loin, leur nom vient de la figure de leur tête; ils trouvent dans cette figure une grande beauté, & il y a bien de l'apparence que les Meres la donnent à leurs Enfans, lorſqu'ils ſont encore au Berceau. Les Amikoués, qu'on appelle auſſi la *Nation du Caſtor*, ſont réduits preſqu'à rien: on en trouve les reſtes dans l'Iſle *Manitoualin*, qui eſt dans le Lac Huron vers le Nord. Les Outaouais, autrefois très-nombreux, bordoient la grande Riviere, qui porte leur nom, & dont ils ſe prétendoient les Seigneurs. Je n'en connois aujourd'hui que trois Villages aſſez peu peuplés, dont je parlerai dans la ſuite.

Entre le Lac Huron & le Lac Supérieur, dans le Détroit même, par où le ſecond ſe décharge dans le premier, il y a un Rapide, que nous avons appellé le *Sault Sainte Marie*. Ses environs étoient autrefois peuplés de Sauvages, qui y étoient venus, dit-on, de la Rive Méridionnale du Lac Supérieur, & qu'on appelle *Saulteurs*, c'eſt-à-dire, *Habitans du Sault*. On leur a apparemment donné ce nom, pour s'épargner la peine de prononcer celui, qu'ils portoient, car il n'eſt pas poſſible d'en pouvoir venir à bout, ſans reprendre deux ou trois fois haleine (*a*). Il n'y a aucune Nation établie, au moins que je ſçache, ſur les Bords du Lac Supérieur; mais dans les Poſtes, que nous y occupons, on fait la Traite avec les Criſtinaux, qui y viennent du Nord-Eſt, & qui appartiennent à la Langue Algonquine, & avec les Aſſiniboils, qui ſont au Nord-Oueſt.

Des Pouteouatamis & autres Sauvages de la Baye.

Le Lac *Michigan*, qui eſt preſque parallele au Lac Huron, dans lequel il ſe décharge, & qui n'en eſt ſéparé que par une Peninſule de cent lieuës de long, laquelle va toujours en ſe rétréciſſant vers le Nord, a peu d'Habitans ſur ſes Bords; je ne ſçai même ſi aucune Nation y a jamais été fixe, & c'eſt ſans fondement, que dans pluſieurs Cartes on le nomme *Lac des Illinois*. En remontant la *Riviere de Saint Joſeph*, dont il reçoit les Eaux, on trouve deux Bourgades de differentes

(*a*) PAUOIRIGOUEIOUHAK.

1721. May.

Nations, qui y ſont venuës d'ailleurs, il n'y a pas même lontems. Ce Lac a du côté de l'Oueſt une grande Baye, qui s'étend vint-huit lieuës au Sud, & qu'on nomme la *Baye des Puans*, ou ſimplement *la Baye*. Son entrée eſt fort large, & ſemée d'Iſles, dont quelques-unes ont juſqu'à quinze ou vint lieuës de circuit. Elles étoient autrefois habitées par les *Pouteouatamis*, dont elles portent le nom, à l'exception de quelques-unes, qu'on laiſſe à droite, où il y a encore quelques Sauvages, appellés *Noquets*. Les Pouteouatamis occupent aujourd'hui une des plus petites de leurs Iſles, & ils ont encore deux autres Villages, l'un dans la Riviere de Saint Joſeph, & l'autre au Détroit. Dans le fond de la Baye il y a des *Sakis* & des *Otchagras*. Ce ſont ces derniers, qu'on appelle *Puans*, je n'en ſçai point encore la raiſon; mais avant que d'arriver chez eux, on laiſſe à droite une autre petite Nation, qu'on appelle *Malomines*, ou *Folles Avoines*.

Des Outagamis, des Maſcoutins & des Kicapous.

Une petite Riviere, fort embarraſſée de Rapides, ſe décharge dans le fond de la Baye : elle eſt connuë ſous le nom de *Riviere des Renards*, à cauſe du voiſinage des *Outagamis*, vulgairement appellés *les Renards*. Tout ce Pays eſt fort beau, & plus encore celui, qui s'étend au Sud juſqu'à la Riviere des Illinois : il n'eſt pourtant habité que par deux Nations très-peu nombreuſes, qui ſont les *Kicapous* & les *Maſcoutins*. Il a plu à quelques-uns de nos Géographes d'appeller ces derniers *la Nation du Feu*, & leur Pays, *la Terre de Feu*. Une équivoque a donné lieu à cette dénomination.

Des Miamis & des Illinois.

Il y a cinquante ans, que les Miamis étoient établis à l'extrémité Méridionnale du Lac Michigan, en un lieu, nommé Chicagou, du nom d'une petite Riviere, qui ſe jette dans le Lac, & dont la Source n'eſt pas éloignée de celle des Illinois. Ils ſont préſentement ſéparés en trois Bourgades; dont l'une eſt ſur la Riviere de Saint Joſeph ; la ſeconde, ſur une autre Riviere, qui porte leur nom, & ſe décharge dans le Lac Erié ; & la troiſiéme, ſur la Riviere d'Ouabache, qui porte ſes Eaux dans le Miciſſipi : ces derniers ſont plus connus ſous le nom *d'Ouyatanons*. On ne doute preſque point que cette Nation, & celle des Illinois ne fuſſent, il n'y a pas trop lontems, un même Peuple, vû la grande affinité, qui ſe remarque dans le Langage des uns & des autres. Je pourrai vous en parler plus ſûrement, lorſque je ſerai ſur les lieux. Au reſte, la plûpart

des Nations Algonquines, si on en excepte celles, qui sont plus avancées vers le Midi, s'occupent assez peu de la Culture des Terres, & vivent presque uniquement de Chasse & de Pêche; aussi sont-elles peu sédentaires. La pluralité des Femmes est en usage parmi quelques-unes; cependant bien loin de multiplier, elles diminuent tous les jours. Il n'y en a pas une seule, où l'on compte six mille ames; quelques-unes n'en ont pas deux mille.

1721. May.

Des Peuples de la Langue Huronne.

Il s'en faut bien que la Langue Huronne s'étende aussi loin, que l'Algonquine; ce qui vient sans doute de ce que les Peuples, qui la parlent, ont toujours été moins errans que les Algonquins. Je dis la Langue Huronne, pour me conformer au sentiment le plus communément reçû; car quelques-uns soutiennent encore, que c'est l'Iroquoise, qui est la Matrice. Quoiqu'il en soit, tous les Sauvages, qui sont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere de Sorel, jusqu'à l'extrémité du Lac Erié, & même assez proche de la Virginie, appartiennent à cette Langue; & quiconque sçait le Huron, les entend tous. Les Dialectes s'en sont extrêmement multipliées, & il y en a presqu'autant, que de Bourgades. Les cinq Cantons, qui composent la République Iroquoise, ont chacun la leur, & tout ce qu'on appelloit autrefois indifféremment Huron, n'avoit pas le même Langage.

Mais il est bon d'observer que comme la plûpart des Sauvages du Canada ont été de tout tems en Commerce entr'eux, tantôt Alliés, & tantôt Ennemis, quoique les trois Langues Meres, dont j'ai parlé, n'ayent entr'elles aucune sorte d'affinité, ni d'analogie, ces Peuples ont néanmoins trouvé le moyen de traiter ensemble sans avoir besoin de Truchement; soit que le long usage leur donne la facilité de se faire entendre par signes; soit qu'ils se soient formé une espece de Jargon commun, qu'ils apprennent par habitude. On vient m'avertir qu'il faut m'embarquer, je finirai cet article à mon premier loisir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1721.
May.

DOUZIÉME LETTRE

Voyage jusqu'à Catarocoui. Description du Pays, & des Rapides du Fleuve de Saint Laurent. Description & situation du Fort. Du Caractere des Langues du Canada, & des Peuples, qui les parlent. Origine de la Guerre entre les Iroquois & les Algonquins.

A Catarocoui, le quatorze de May, 1721.

MADAME,

JE partis du Sault Saint Louys le premier de May, après avoir fermé ma derniere Lettre, & j'allai coucher à la pointe Occidentale de l'Isle de Montreal, où je n'arrivai qu'à minuit. Le lendemain j'employai toute la matinée à visiter le Pays, qui est fort beau. L'après-midi, je traversai le Lac de Saint Louys, pour me rendre *aux Cascades*, où je trouvai ceux de mes Gens, qui y étoient allés en droiture, occupés à recoudre leur Canot, qu'ils avoient laissé tomber, en le portant sur leurs Epaules, & qui s'étoit fendu d'un bout à l'autre. Voilà, Madame, l'agrément & l'incommodité de ces petites Voitures : il ne faut rien pour les briser; mais le reméde est prompt & facile. Il suffit de se fournir d'Ecorces, de Gommes, & de Racines : encore est-il bien peu d'endroits, où l'on ne trouve des Gommes, & des Racines propres à coudre les Ecorces.

Description des Rapides du Fleuve Saint Laurent.

Ce qu'on appelle *les Cascades*, est un Rapide, situé précisément au-dessus de l'Isle Perrot, qui fait la séparation du *Lac de Saint Louys*, & du *Lac des deux Montagnes*. Pour l'éviter, on prend un peu à droite, & l'on fait passer les Canots à vuide dans un endroit, qu'on appelle *le Trou* : on les tire ensuite à Terre, & on fait un *portage* d'un demi quart de lieuë; c'est-à-dire, qu'on porte le Canot & tout le Bagage sur ses Epaules. C'est pour éviter un second Rapide, appellé *le Buisson*; celui-ci est une belle Nappe d'Eau, qui tombe d'un Rocher plat, élevé d'environ un demi pied. On pourroit se délivrer de cet

embarras, en creusant un peu le Lit d'une petite Riviere, qui se décharge dans une autre au-dessus des Cascades. La dépense n'en seroit pas considerable. 1721. May.

Réfléxion sur le Fort de Catarocoui, & sur le chemin, qu'on prend pour y aller.

Au-dessus du Buisson, le Fleuve a un grand quart de lieuë de large, & les Terres des deux côtés sont excellentes & bien boisées. On commence à défricher celles, qui sont sur la Rive Septentrionnale, & il seroit très-aisé d'y faire un grand Chemin depuis la Pointe, qui est vis-à-vis de l'Isle de Montreal, jusqu'à une Anse, qu'on a nommée *la Galette*. On éviteroit par-là quarante lieuës d'une Navigation, que les Rapides rendent presqu'impratiquable, & toujours fort longue. Un Fort seroit même beaucoup mieux placé, & plus nécessaire à la Galette, qu'à Catarocoui, par la raison qu'il n'y sçauroit passer un seul Canot, qu'on ne le voye; au lieu qu'à Catarocoui, on peut se glisser derriere des Isles, sans être apperçu. D'ailleurs, les Terres des environs de la Galette sont très-bonnes, & on pourroit par conséquent y avoir toujours des Vivres en abondance, ce qui épargneroit bien de la dépense. Outre cela, une Barque pourroit aller en deux jours de bon Vent, de la Galette à Niagara. Un des objets, qu'on a eu en vûë, en construisant le Fort de Catarocoui, a été le Commerce avec les Iroquois; mais ces Sauvages viendroient aussi volontiers à la Galette, qu'à Catarocoui. Ils auroient, à la vérité, un peu plus de chemin à faire; mais ils éviteroient une Traverse de huit ou neuf lieuës, qu'il leur faut faire dans le Lac Ontario; enfin, le Fort de la Galette couvriroit tout le Pays, qui est entre la grande Riviere des Outaouais & le Fleuve Saint Laurent; car ce Pays n'est point abordable du côté du Fleuve, à cause des Rapides, & rien n'est plus aisé, que de garder les bords de la grande Riviere. Je tiens ces Observations d'un Commissaire de la Marine, (*a*) qui fut envoyé de la part du Roi en 1706. pour visiter tous les Postes éloignés du Canada.

Le même jour, troisiéme de May, je fis trois lieuës, & j'arrivai *aux Cedres*. C'est le troisiéme Rapide, qui a pris son nom de la quantité de Cedres, qu'il y avoit en ce lieu là; mais on les a presque tous coupés. Le quatriéme, je ne pûs aller que jusqu'au quatriéme Rapide, qu'on appelle *le Côteau du Lac*, quoiqu'il ne soit éloigné du précedent que de deux

(*a*) M. de Clerambaut d'Aigremont.

1721. May.

lieuës & demie, parce qu'un de mes Canots s'y creva. Vous ne ſerez pas ſurpriſe, Madame, de ces fréquens Naufrages, quand vous ſçaurez comment ſont faites ces petites Gondoles. Je crois vous avoir déja dit qu'il y en a de deux ſortes; les uns d'Ecorce d'Ormes, plus évaſés, aſſez groſſierement conſtruits; mais ordinairement plus grands. Je ne connois que les Iroquois, qui en ayent de cette eſpece. Les autres ſont d'Ecorces de Bouleau, d'une largeur moins proportionnée à leur longueur, & beaucoup mieux travaillés. C'eſt de ceux-ci, que je vais vous donner la Deſcription, parce que tous les François & preſque tous les Sauvages s'en ſervent.

Deſcription des Canots d'Ecorce.

On étend les Ecorces, qui ſont fort épaiſſes, ſur des Varangues plattes & très-minces, faites de Bois de Cedre. Ces Varangues ſont aſſujetties ſur toute la longueur par de petites Barres de traverſe, qui font la ſéparation des Places dans le Canot; deux Maîtres, ou Précintes de même matiere, auſquels ſont couſuës ces petites Barres, affermiſſent toute la Machine. Entre les Varangues & les Ecorces, on inſinuë de petites Cliſſes de Cedre, moins épaiſſes encore que les Varangues, & qui ne laiſſent pas de fortifier le Canot, dont les deux extrémités ſe relevent peu à peu, & ſont inſenſiblement terminées en pointes tranchantes & rentrantes. Ces deux extrémités ſont parfaitement ſemblables; enſorte que pour changer de route, & retourner en arriere, il ſuffit que les Canoteurs changent de Main. Celui, qui ſe trouve derriere, gouverne avec ſon Aviron, en nageant toujours, & la plus grande occupation de celui, qui eſt ſur le devant, eſt de prendre garde que le Canot ne touche rien, qui puiſſe le crever. Tous ſont aſſis à plat, ou ſur leurs Genoux, & leurs Avirons ſont des Pagayes de cinq à ſix pieds de long, ordinairement de Bois d'Erable. Mais quand on va contre un Courant un peu fort, il faut ſe ſervir de la Perche, & ſe tenir de bout, & cela s'appelle *picquer de fond.* Il eſt beſoin d'un grand uſage pour bien garder l'Equilibre dans cet exercice; car rien n'eſt plus leger, par conſéquent plus facile à tourner, que ces Voitures, dont les plus grandes, avec leur charge, ne tirent pas plus d'un demi pied d'Eau.

Les Ecorces, dont elles ſont compoſées, auſſi-bien que les Varangues & les Barres, ſont couſuës avec des Racines de Sapin, leſquelles ſont plus pliantes, & ſéchent beaucoup moins

moins que l'Osier. Toutes les Coutures sont gommées en dedans & en dehors ; mais il faut les visiter tous les jours, pour voir si la Gomme ne s'est point écaillée. Les plus grands Canots portent douze Hommes, deux à deux, & quatre milliers pesant. De tous les Sauvages les plus habiles Constructeurs sont les Outaouais, & en général les Nations Algonquines y réussissent mieux, que les Huronnes. Peu de François sont venus à bout de les faire même passablement ; mais pour les conduire, ils sont pour le moins aussi sûrs, que les Naturels du Pays, aussi s'y exercent-ils dès la Bavette. Tous ces Canots, jusqu'aux plus petits, portent la Voile, & avec un bon vent peuvent faire vint lieuës par jour. Sans Voiles, il faut avoir de bons Canoteurs pour en faire douze dans une eau morte.

Du Lac de Saint François.

Du Côteau du Lac au *Lac de Saint François* il n'y a qu'une bonne demie lieuë. Ce Lac, que je passai le cinquiéme, a sept lieuës de long, & tout au plus trois dans sa plus grande largeur. Les Terres des deux côtés sont basses, mais elles paroissent assez bonnes. La route depuis Montreal jusques-là tient un peu du Sud-Ouest, & le Lac de Saint François court Ouest-Sud-Ouest, & Est-Nord-Est. Je campai immédiatement au-dessus, & la nuit je fus éveillé par des cris assez perçans, comme de gens, qui se plaignoient. J'en fus d'abord effrayé, mais on me rassûra bientôt, en me disant que c'étoit des *Huars*, espece de Cormorans. On ajoûta que ces cris nous annonçoient du vent pour le lendemain, ce qui se trouva vrai.

Autres Rapides.

Le sixiéme je passai les *Chesnaux des Lacs*. On appelle ainsi des Canaux, que forment un grand nombre d'Isles, qui couvrent presque le Fleuve en cet endroit. Je n'ai point vû de Pays plus charmant, & les Terres y paroissent bonnes. Le reste du jour nous ne fîmes que franchir des Rapides : le plus considérable, qu'on nomme le *Moulinet*, fait peur seulement à voir, & nous eûmes bien de la peine à nous en tirer. Je fis néanmoins ce jour-là près de sept lieuës, & j'allai camper au bas du *Long Sault :* c'est un Rapide d'une demie lieuë de long, que les Canots ne peuvent monter, qu'à demie charge. Nous le passâmes le sept au matin. Nous naviguâmes ensuite jusqu'à trois heures du soir à la Voile ; mais alors la Pluye nous obligea de camper & nous arrêta tout le jour suivant. Il tomba même le huit un peu de Nége, & la nuit il gela, comme il

1721. May.

fait en France au mois de Janvier. Nous étions néanmoins ſous les mêmes paralleles, que le Languedoc. Le neuf nous paſſâmes le *Rapide Plat*, éloigné du long Sault d'environ ſept lieuës, & de cinq *des Galots*, qui eſt le dernier des Rapides. La Galette eſt à une lieuë & demie plus loin, & nous y arrivâmes le dix. Je ne pouvois me laſſer d'admirer le Pays, qui eſt entre cette Anſe & les Gallots. Il n'eſt pas poſſible de voir de plus belles Forêts. J'y ai remarqué ſur-tout des Chênes d'une hauteur extraordinaire.

De l'Iſle Tonihata.

A cinq ou ſix lieuës de la Galette il y a une Iſle appellée *Tonihata*, dont le Terrein paroît aſſez fertile, & qui a environ une demie lieuë de long. Un Iroquois, qu'on a appellé le *Quaker*, je ne ſçai pourquoi, homme de beaucoup d'eſprit, & fort affectionné aux François, en avoit obtenu le Domaine du feu Comte de Frontenac, & il montre la Patente de cette Conceſſion, à quiconque la veut voir. Il a cependant vendu ſa Seigneurie pour quatre Pots d'Eau-de-Vie; mais il s'en eſt réſervé l'uſufruit, & il y a raſſemblé dix-huit ou vint Familles de ſa Nation. J'arrivai le douze dans ſon Iſle, & je lui rendis viſite. Je le trouvai, qui travailloit dans ſon Jardin: ce n'eſt pas la coûtume des Sauvages; mais celui-ci affecte toutes les manieres des François. Il me reçut fort bien, & il vouloit me régaler, mais le beau tems m'invitoit à continuer ma route. Je pris congé de lui, & j'allai paſſer la nuit à deux lieuës de-là, dans un fort bel endroit. Il me reſtoit encore treize lieuës à faire pour gagner Catarocoui; le tems étoit beau, & la nuit fort claire; cela nous engagea à nous embarquer à trois heures du matin. Nous paſſâmes au milieu d'une eſpece d'Archipel, qu'on a nommé les *Milles Iſles*, & je crois bien qu'il y en a plus de cinq cent. Quand on eſt ſorti de-là, on n'a plus qu'une lieuë & demie à faire, pour gagner Catarocoui. Le Fleuve eſt plus libre, & a bien une demie lieuë de large. On laiſſe enſuite ſur la droite trois grandes Anſes aſſez profondes, & c'eſt dans la troiſiéme, qu'eſt bâti le Fort.

Deſcription du Fort de Catarocoui.

Ce Fort eſt un Quarré à quatre Baſtions, bâti de Pierres, & qui occupe un quart de lieuë de circuit. Sa ſituation a véritablement quelque choſe de bien agréable. Les Bords du Fleuve préſentent de toutes parts un Payſage bien varié, & il en eſt de même de l'Entrée du Lac Ontario, qui n'en eſt qu'à

une petite lieuë : elle est semée d'Isles de differentes grandeurs, toutes bien boisées, & rien ne termine l'Horison de ce côté-là. Ce Lac a porté quelque tems le nom de *Saint Louis*, on lui donna ensuite celui de *Frontenac*, aussi-bien qu'au Fort de Catarocoui, dont le Comte de Frontenac fut le Fondateur : mais insensiblement le Lac a repris son ancien nom, qui est Huron, ou Iroquois, & le Fort, celui du lieu, où il est bâti.

1721. May.

Le Terrein depuis la Galette jusqu'ici paroît assez stérile, mais ce n'est que sur la lisiere : il est très-bon au-delà. Il y a vis-à-vis du Fort une Isle fort jolie au milieu du Fleuve. On y avoit mis des Cochons, qui y ont multiplié, & elle en porte le nom. De deux autres plus petites, qui sont au-dessous, à une demie lieuë de distance l'une de l'autre, l'une se nomme l'*Isle aux Cédres*, & l'autre, l'*Isle aux Cerfs*. L'Anse de Catarocoui est double, c'est-à-dire, que presque dans son milieu il y a une pointe, qui avance beaucoup, & sous laquelle il y a un fort bon mouillage pour les grandes Barques. M. de la Sale, si célébre par ses découvertes & par ses malheurs, qui a été Seigneur de Catarocoui, & Gouverneur du Fort, y en avoit deux ou trois, qu'on y a coulées à fond, & qui y sont encore. Derriere le Fort il y a un Marais, où le Gibier foisonne ; c'est une douceur & une occupation pour la Garnison. Il se faisoit autrefois ici un très-grand Commerce, sur-tout avec les Iroquois, & c'étoit pour les attirer chez nous, pour les empêcher de porter leurs Pelleteries aux Anglois, & pour les tenir eux-mêmes en respect, qu'on avoit bâti le Fort : mais ce commerce n'a pas duré lontems, & le Fort n'a pas empêché ces Barbares de nous faire bien du mal. Ils y ont actuellement encore quelques Familles en-dehors de la Place, & il y en a aussi quelques-unes de *Missisaguez*, Nation Algonquine, qui a encore une Bourgade sur le Bord Occidental du Lac Ontario, une autre à Niagara, & une troisiéme dans le Détroit.

Je trouve ici, Madame, une occasion pour envoyer mes Lettres à Quebec ; je vais profiter de quelques heures de loisir pour remplir celle-ci de ce qui me reste à vous dire sur la difference des Langues du Canada. Ceux, qui les ont étudiées à fond, prétendent que les trois, dont je vous ai parlé, ont tous les Caracteres des Langues primitives ; & il est certain

1721. May.

qu'elles n'ont pas une origine commune. La ſeule prononciation ſuffiroit pour le prouver. Le Siou ſifle en parlant ; le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne ſçauroit prononcer, parle du goſier, & aſpire preſque toutes les ſyllabes ; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Je n'ai pu rien apprendre de particulier de la premiere de ces trois Langues ; mais nos anciens Miſſionnaires ont beaucoup travaillé ſur les deux autres, & ſur les principales de leurs Dialectes : voici ce que j'en ai oui dire aux plus habiles.

Caractere de la Langue Huronne.

La Langue Huronne eſt d'une abondance, d'une énergie, & d'une nobleſſe, qu'on ne trouve peut-être réunies dans aucune des plus belles, que nous connoiſſons, & ceux, à qui elle eſt propre, quoique réduits à une poignée d'Hommes, ont encore dans l'ame une élévation, qui s'accorde bien mieux avec la majeſté de leur Langage, qu'avec le triſte état, où ils ſont réduits. Quelques-uns ont cru y trouver des rapports avec l'Hebreu ; d'autres en plus grand nombre ont prétendu qu'elle avoit la même origine, que celle des Grecs ; mais rien n'eſt plus frivole, que les preuves, qu'ils en apportent. Il ne faut point ſur-tout compter ſur le Vocabulaire du Frere Gabriel SAGHARD, Récollet, qu'on a cité pour ſoûtenir ce ſentiment : encore moins ſur ceux de Jacques Cartier & du Baron de la Hontan. Ces trois Auteurs avoient pris à la volée quelques termes, les uns du Huron, les autres de l'Algonquin, qu'ils avoient mal retenus, & qui ſouvent ſignifioient toute autre choſe, que ce qu'ils croyoient. Et de combien d'erreurs n'ont pas été cauſe de pareilles mépriſes de quantité de Voyageurs ?

Caractere de la Langue Algonquine.

La Langue Algonquine n'a pas autant de force, que la Huronne, mais elle a plus de douceur & d'élégance. Toutes deux ont une richeſſe d'expreſſions, une varieté de tours, une propriété de termes, une régularité, qui étonnent : mais ce qui ſurprend encore davantage, c'eſt que parmi des Barbares, qu'on ne voit point s'étudier à bien parler, & qui n'ont jamais eu l'uſage de l'écriture, il ne s'introduit point un mauvais mot, un terme impropre, une conſtruction vicieuſe, & que les Enfans mêmes en conſervent, juſques dans le diſcours familier, toute la pureté. D'ailleurs la maniere, dont ils animent tout ce qu'ils diſent, ne laiſſe aucun lieu de douter qu'ils ne comprennent toute la valeur de leurs expreſſions, & toute

la beauté de leur Langue. Les Dialectes, qui ſont dérivées de l'une & de l'autre, n'en ont pas conſervé toutes les graces, ni la même force. Les Tſonnonthouans, par exemple, c'eſt un des cinq Cantons Iroquois, paſſent parmi les Sauvages pour avoir un Langage groſſier.

1721. May.

Particularités de la Langue Huronne.

Dans le Huron tout ſe conjugue ; un certain artifice, que je ne vous expliquerois pas bien, y fait diſtinguer les noms, les pronoms, les adverbes, &c. des verbes. Les verbes ſimples ont une double conjugaiſon, l'une abſoluë, l'autre réciproque. Les troiſiémes perſonnes ont les deux genres, car il n'y en a que deux dans ces Langues, à ſçavoir le genre noble, & le genre ignoble. Pour ce qui eſt des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences, que dans le Grec. Par exemple, pour raconter un voyage, on s'exprime autrement, ſi on l'a fait par Terre, ou ſi on l'a fait par Eau. Les verbes actifs ſe multiplient autant de fois, qu'il y a de choſes, qui tombent ſous leur action ; comme le verbe, qui ſignifie *manger*, varie autant de fois, qu'il y a de choſes comeſtibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une choſe animée, & d'une choſe inanimée : ainſi voir un Homme, & voir une pierre, ce ſont deux verbes. Se ſervir d'une choſe, qui appartient à celui, qui s'en ſert, ou à celui, à qui on parle, ce ſont autant de verbes differens.

Particularités de la Langue Algonquine.

Il y a quelque choſe de tout cela dans la Langue Algonquine, mais la maniere n'en eſt pas la même, & je ne ſuis nullement en état de vous en inſtruire. Cependant, Madame, ſi du peu que je viens de vous dire, il s'enſuit que la richeſſe & la varieté de ces Langues les rendent extrémement difficiles à apprendre, la diſette & la ſtérilité, où elles ſont tombées, ne cauſent pas un moindre embarras. Car, comme ces Peuples, quand nous avons commencé à les fréquenter, ignoroient preſque tout ce, dont ils n'avoient pas l'uſage, ou qui ne tomboit pas ſous leurs ſens, ils manquoient de termes pour les exprimer, ou les avoient laiſſé tomber dans l'oubli. Ainſi n'ayant point de culte reglé, ne ſe formant de la Divinité, & de tout ce qui a du rapport à la Religion, que des idées confuſes, ne faiſant preſque aucune réflexion, que ſur les choſes ſenſibles, ou ne concernoit point leurs affaires, qui étoient très-bornées, n'étant pas accoûtumés à diſcourir des vertus, des paſſions, & de beaucoup d'autres ſujets de

1721. May.

nos entretiens ordinaires ; ne cultivant ni arts, que ceux, qui leur étoient néceſſaires, & qui ſe réduiſoient à un très-petit nombre ; ni aucune ſcience, n'obſervant que ce qui étoit à leur portée, & pour la vie n'ayant rien de ſuperflu, ni aucun rafinement ; quand il a été queſtion de leur parler d'autres choſes, on a trouvé un grand vuide dans leurs Langues, & il a fallu, pour ſe rendre intelligible, les remplir de circonlocutions embarraſſantes, & pour eux, & pour nous : de ſorte qu'après avoir appris d'eux leur Langage, on a été obligé de leur en enſeigner une autre, compoſé en partie de leurs propres termes, & en partie des nôtres traveſtis en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux Caracteres, ils n'en avoient point, & ils y ſuppléoient par des eſpéces d'Hiéroglyphes. Rien ne les a plus ſurpris que de nous voir nous expliquer auſſi aiſément par écrit, que par parole.

Que ſi on me demande à quoi on a reconnu que le Siou, le Huron, & l'Algonquin ſont plûtôt les Langues Meres, que quelques-unes de celles, que nous regardons comme leurs Dialectes, je répondrai qu'on ne peut guéres s'y méprendre, & je n'en veux point d'autre preuve, que les paroles de M. l'Abbé Dubos, que j'ai déja citées (*a*) ; mais enfin, comme nous ne pouvons juger ici que par comparaiſon, ſi de ces réflexions on peut bien conclure que les Langues de tous les Sauvages du Canada ſont dérivées des trois, que j'ai marquées, j'avouë qu'elles ne prouvent pas abſolument que celles-ci ſont primitives, & de la premiere inſtitution des Langues. J'ajoûte que tous ces Peuples ont dans leurs diſcours un peu de ce génie Aſiatique, qui donne aux choſes un tour & des expreſſions figurées, & c'eſt peut-être ce qui a perſuadé à quelques-uns qu'ils tiroient leur origine de l'Aſie, ce qui eſt d'ailleurs aſſez vraiſemblable.

Différence des Peuples des Nations Huronnes, & de ceux des Nations Algonquines.

Non-ſeulement les Peuples de la Langue Huronne ſe ſont toujours plus occupés que les autres de la culture des Terres ; ils ſe ſont auſſi beaucoup moins étendus, ce qui a produit deux effets ; car en premier lieu ils ſe ſont mieux établis, mieux logés, mieux fortifiés, il y a toujours eu parmi eux plus de police, & une forme de gouvernement plus marquée. La qualité de Chef, au moins chez les vrais Hurons, qui

(*a*) Page 58.

font les *Tionnontatés*, eſt héréditaire. En ſecond lieu, juſqu'aux guerres des Iroquois, dont nous avons été les témoins, leur Pays étoit plus peuplé, quoique la Polygamie n'y eût jamais été en uſage. Ils ont auſſi la réputation d'être plus laborieux, plus induſtrieux, plus habiles dans leurs affaires, & plus meſurés dans leurs démarches, ce qu'on ne ſçauroit attribuer, qu'à l'eſprit de ſocieté, qu'ils ont mieux conſervé que les autres. Ceci ſe remarque ſur-tout dans les Hurons, qui ne faiſant preſque plus un corps de Nation, & réduits à deux Villages médiocres, fort éloignés l'un de l'autre, ne laiſſent pas d'être encore l'ame de tous les Conſeils, quand il s'agit des affaires générales. Il eſt vrai que malgré cette diverſité, qui ne ſe remarque pas du premier coup d'œil, il y a bien de la reſſemblance dans le caractere d'eſprit, les mœurs, & les coûtumes de tous les Sauvages du Canada; mais c'eſt une ſuite du commerce, qu'ils ont continuellement enſemble depuis bien des ſiécles. 1721. May.

Ce ſeroit ici le lieu de vous parler du gouvernement de ces Peuples, de leurs coûtumes & de leur Religion; mais je n'y vois encore qu'un cahos, qu'il ne m'eſt pas poſſible de débrouiller. Vous ne voudriez pas ſans doute qu'à l'exemple de certains Voyageurs, qui ne font point difficulté de remplir leurs Journaux de tout ce qu'ils entendent dire, ſans s'embarraſſer de rien vérifier, je vous débitaſſe toutes les extravagances, qu'on a miſes ſur le compte de nos Sauvages, ou qu'on a tirées, comme on a pu, de leurs traditions. Ces traditions d'ailleurs ſont ſi peu ſûres, & ſe contrediſent preſque toujours ſi groſſierement, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'y rien démêler de certain & de ſuivi. En effet comment des Peuples tels, qu'on a trouvé ceux-ci, auroient-ils pu ſe tranſmettre bien fidelement ce qui s'eſt paſſé parmi eux depuis tant de ſiécles, n'ayant eu aucun ſecours pour ſoulager leur Mémoire? & peut-on concevoir que des Hommes, qui penſent ſi peu à l'avenir, ſe ſoient jamais aſſez occupés du paſſé, pour en conſerver un ſouvenir fidéle? Auſſi après toutes les recherches, qu'on a pu faire, on eſt encore à ſçavoir quelle étoit la ſituation du Canada, lorſque nous en fîmes la premiere découverte vers le milieu du ſeiziéme ſiécle.

Origine de la guerre, que les Algonquins

Le ſeul point de leur Hiſtoire, qui ſoit venu juſqu'à nous revêtu de quelque vraiſemblance, eſt l'origine de la guerre,

1721. May.

& les Hurons ont eu à soûtenir contre les Iroquois.

que M. de Champlain trouva fort allumée entre les Iroquois d'une part, & les Hurons & les Algonquins de l'autre, & dans laquelle il s'engagea beaucoup plus qu'il ne convenoit à nos véritables intérêts. Je n'en ai pû même découvrir l'époque, mais je ne la crois pas fort ancienne. Je vais, Madame, finir par-là cette Lettre : mais je vous avertis d'avance que je ne garantis point la verité de ce trait historique, quoique je le tienne d'assez bon endroit.

Les Algonquins, comme je l'ai déja observé, occupoient toute cette étenduë de Pays, qui est depuis Quebec, & peut-être même depuis Tadoussac jusqu'au Lac de Nipissing, en suivant la Rive Septentrionnale du Fleuve Saint Laurent, & en remontant la grande Riviere, qui se décharge dans le Fleuve au-dessus de l'Isle de Montreal. Cela peut faire juger que cette Nation étoit alors assez nombreuse, & il est certain qu'elle a fait lontems une très-grande figure dans cette partie de l'Amerique, où les seuls Hurons étoient en état de leur disputer la prééminence sur toutes les autres. Par rapport à la Chasse, ils n'avoient point d'égaux, & pour la Guerre, ils ne reconnoissoient point de supérieurs. Le peu, qui en reste aujourd'hui, n'a point dégéneré de l'antique valeur de cette Nation, & leur malheur ne leur a point fait perdre encore leur réputation.

Les Iroquois avoient fait avec eux une espéce de confédération, fort utile aux uns & aux autres, mais qui, dans l'idée des Sauvages, chez qui un grand Chasseur & un grand Guerrier vont de pair, donnoit aux Algonquins une vraie supériorité sur les Iroquois. Ceux-ci, presqu'uniquement occupés de la culture des Terres, s'étoient engagés à faire part de leurs recoltes aux Algonquins, qui de leur côté devoient partager avec eux le fruit de leur Chasse, & les défendre contre quiconque entreprendroit de les inquietter. Ces deux Nations vécurent ainsi assez lontems en bonne intelligence ; mais une hauteur mal placée de la part des uns ; un dépit, auquel on ne s'attendoit point de la part des autres, rompirent cette union, & brouillerent irréconciliablement ces deux Peuples.

Comme l'Hyver est le tems de la grande Chasse, & qu'alors la Terre couverte de Néges ne fournit pas d'occupation à ceux, qui la cultivent, les Sauvages des deux Nations confédérées se joignoient ensemble pour hyverner dans les Bois ; mais

mais les Iroquois pour l'ordinaire laissoient chasser les Algonquins, & se contentoient d'écorcher les Bêtes, de faire sécher les Viandes, & d'accommoder les Peaux. C'est présentement par-tout l'ouvrage des Femmes; peut-être qu'alors ce n'étoit pas encore l'usage: quoiqu'il en soit, les Iroquois ne s'en faisoient pas une peine. De tems en tems néanmoins il prenoit envie à quelques-uns d'entr'eux de s'essayer à la Chasse, & les Algonquins ne s'y opposoient pas; en quoi ils furent mauvais Politiques. Il arriva pendant un Hyver qu'une Troupe des deux Nations s'arrêta dans un endroit, où ils avoient compté de faire bonne Chasse; & six jeunes Algonquins, accompagnés d'autant d'Iroquois de même âge, furent détachés pour la commencer.

1721. May.

Ils apperçurent d'abord quelques Elans, & tous se préparerent aussi-tôt à courir dessus; mais les Algonquins ne voulurent pas permettre aux Iroquois de les suivre, & leur firent entendre qu'ils auroient assez à faire pour écorcher toutes les Bêtes, qu'ils alloient tuer. Par malheur pour ces Rodomons trois jours se passerent, sans qu'ils pussent abbatre un seul Orignal, quoiqu'il s'en présentât un grand nombre. Ce peu de succès les mortifia, & ne fit apparemment pas de déplaisir aux Iroquois, qui firent instance pour avoir la permission d'aller d'un autre côté, où ils se flattoient d'être plus heureux. Leur proposition fut reçûë des Algonquins, comme le fut autrefois des Freres de David celle, que fit ce jeune Berger d'aller combattre le Géant Goliath: on leur dit qu'ils étoient bien vains de prétendre avoir plus d'habileté que des Algonquins: que leur fait étoit de remuer la Terre, & qu'ils devoient laisser la Chasse à ceux, à qui elle convenoit mieux.

Les Iroquois outrés de cette réponse ne répliquerent point, mais la nuit suivante ils partirent secrétement pour la Chasse. Les Algonquins furent surpris à leur réveil de ne les point voir, mais leur étonnement se changea bientôt en un chagrin extrême. Car dès le soir du même jour ils apperçurent les Iroquois, qui revenoient chargés de Viandes d'Orignal. Il n'est point d'Hommes au Monde, qui soient plus susceptibles d'un dépit, & qui le portent plus loin, que les Sauvages de ce Pays. L'effet de celui des Algonquins fut prompt: à peine les Iroquois furent endormis, qu'ils eurent tous la Tête cassée. Un tel assassinat ne pouvoit pas demeurer lontems caché, & quoique

1721. May.

les Corps eussent été enterrés secrétement, on en fut bientôt informé dans la Nation. Elle fit d'abord ses plaintes avec modération, mais elle voulut avoir justice des Meurtriers. On la méprisoit trop, pour la lui accorder : on ne voulut pas même s'abaisser jusqu'à lui faire la moindre satisfaction.

Les suites de cette guerre.

Les Iroquois au désespoir prirent une ferme résolution de se venger du mépris, qu'on faisoit d'eux, & qui les piquoit encore plus que l'assassinat, dont ils se plaignoient. Ils jurerent de perir tous jusqu'au dernier, ou d'en avoir raison ; mais comme ils ne se sentoient pas encore en état de se mesurer avec les Algonquins, dont le nom seul tenoit en respect presque toutes les autres Nations, ils s'éloignerent d'eux, allerent essayer leurs armes contre des Ennemis moins redoutables, qu'ils se firent de gayeté de cœur, & quand ils se crurent suffisamment aguerris, ils tomberent tout-à-coup sur les Algonquins, & commencerent une guerre, dont nous n'avons vû que la fin, & qui a embrasé tout le Canada. Elle s'est continuée de la part des Iroquois avec une férocité d'autant plus terrible, qu'elle étoit plus réflechie, & qu'elle n'avoit rien de cette fureur précipitée, qui empêche de bien prendre ses mesures, & qui se ralentit d'abord. D'ailleurs les Sauvages ne se croyent jamais bien vengés, que par la destruction entiere de leurs Ennemis, & cela est encore plus vrai des Iroquois, que des autres. On dit communément, d'eux, qu'ils viennent en Renards, qu'ils attaquent en Lions, & qu'ils fuyent en Oiseaux. Ainsi ils agissent presque toujours à coup sûr, & cette conduite leur a si bien réussi, que sans les François il ne seroit peut-être plus mention aujourd'hui d'aucune des Nations, qui ont osé s'opposer à ce torrent.

Les plus maltraités de tous ont été les Hurons, qui se sont trouvés engagés dans cette guerre, comme Alliés, ou Voisins des Algonquins, ou parce qu'ils se rencontroient sur le chemin des uns & des autres. On a vû avec étonnement une Nation des plus nombreuses, & des plus guerrieres de ce Continent, & la plus estimée de toutes pour sa sagesse & pour son esprit disparoître presque entierement en assez peu d'années. On peut dire même qu'il n'en est aucune dans cette Partie de l'Amérique, à laquelle il n'en ait coûté beaucoup de ce qu'on a forcé les Iroquois à prendre les armes, & je ne connois dans tout le Canada, que les Abénaquis, qu'ils n'ont osé inquieter

chez eux. Car depuis qu'ils ont goûté de la guerre, ils ne sçauroient demeurer tranquilles, semblables aux Lions, dont la vûë & le goût du Sang ne fait qu'augmenter la soif insatiable, qu'ils en ont. On auroit peine à croire jusqu'où ils sont allés chercher des Hommes, pour les combattre. Cependant à force de faire la guerre, comme ils n'ont pas laissé de recevoir de tems en tems d'assez grands échecs, ils se sont trouvés eux-mêmes extrêmement diminués, & sans les Esclaves, qu'ils ont amenés de toutes parts, & dont ils ont adopté le plus grand nombre, leur situation ne seroit guéres aujourd'hui plus heureuse, que celle des Peuples, qu'ils ont subjugués.

1721. May.

Ce qui est arrivé en cela aux Iroquois, on peut le dire à plus forte raison de tous les autres Sauvages de ce Pays, & il ne faut pas s'étonner si, comme je l'ai déja remarqué, ces Nations diminuent tous les jours d'une maniere bien sensible. Car encore que leurs guerres ne paroissent pas d'abord aussi meurtrieres que les nôtres, elles le sont beaucoup plus à proportion. La plus nombreuse de ces Nations n'a peut-être jamais été de plus de soixante mille Ames, & de tems en tems il se passe entr'elles des actions, où il y a bien du sang répandu. Une surprise, ou un coup de main détruit quelquefois une Bourgade entiere ; souvent la crainte d'une irruption fait déserter tout un Canton, & alors ces Fugitifs, pour éviter de mourir par le Fer de leurs Ennemis, ou dans les supplices, s'exposent à périr de faim & de misere dans les Forêts, ou sur les Montagnes, parce que rarement ils ont le loisir, ou la précaution d'y porter des vivres. Cela est arrivé le siécle précédent à un très-grand nombre de Hurons & d'Algonquins, dont on n'a pu sçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Je suis, &c.

1721. May.

TREIZIÉME LETTRE.

Description du Pays jusqu'à la Riviere des Onnontagués. Du Flux & du Reflux dans les grands Lacs du Canada. Maniere, dont les Sauvages chantent la Guerre. Du Dieu de la Guerre chez ces Peuples. De la Déclaration de la Guerre. Des Coliers de Porcelaine & du Calumet, & de leurs usages pour la Paix & pour la Guerre.

A l'Anse de la Famine, ce seiziéme de May, 1721.

MADAME,

Départ de Catarocoui. Route jusqu'à l'Anse de la Famine. Description du Pays.

ME voici dégradé par un Vent contraire, qui a bien la mine de durer lontems, & de me retenir plus d'un jour dans le plus mauvais endroit du monde. Je vais me désennuyer à vous écrire. Il passe ici sans cesse des armées entieres de ces Pigeons, que nous appellons Tourtes; si quelqu'une vouloit se charger de mes Lettres, vous sçauriez peut-être de mes nouvelles, avant que je sorte d'ici: mais les Sauvages ne se sont point avisés de dresser ces Oiseaux à ce manége, comme faisoient, dit-on, autrefois les Arabes, & beaucoup d'autres Peuples.

Je m'embarquai le quatorze précisément à l'heure même, à laquelle j'étois arrivé la veille à Catarocoui. Je n'avois que six lieuës à faire pour gagner l'*Isle aux Chevreuils*, où il y a un joli Port, qui peut recevoir de grandes Barques; mais mes Canadiens n'avoient pas visité leur Canot, dont le Soleil avoit fait fondre la gomme en plusieurs endroits, il faisoit eau de toutes parts, & il me fallut perdre deux heures entieres pour le réparer dans une des Isles, qui sont à l'entrée du Lac Ontario. Nous naviguâmes ensuite jusqu'à dix heures du soir, sans pouvoir gagner l'Isle aux Chevreuils, & il nous fallut passer le reste de la nuit dans un très-mauvais endroit.

Des Vignes du Canada.

J'apperçus là pour la premiere fois des Vignes dans le Bois. Il y en avoit presqu'autant de Seps, que d'Arbres, à la cime

desquels ils s'élevent. Je n'avois pas encore fait cette remarque, parce que je m'étois toujours arrêté jusques-là dans des endroits découverts ; mais on m'assûre que c'est par-tout la même chose jusqu'au Mexique. Ces Vignes ont le pied fort gros, & portent beaucoup de Raisins. Mais les grains n'en sont guéres que de la grosseur d'un Pois ; & cela ne peut être autrement, les Vignes n'étant point taillées, ni cultivées. Quand ils sont mûrs, c'est une bonne manne pour les Ours, qui vont les chercher au haut des plus grands Arbres. Ils n'ont pourtant que le reste des Oiseaux, qui ont bientôt vendangé des Forêts entieres.

1721. May.

Je partis le lendemain de bonne heure, & à onze heures du matin je m'arrêtai à l'*Isle aux Gallots*, trois lieuës par-delà l'Isle aux Chevres, par les quarante-trois degrés trente-trois minutes. Je me rembarquai un peu après midi ; & je fis une traverse d'une lieuë & demie pour gagner *la Pointe de la Traverse :* si pour venir là du lieu, où j'avois passé la nuit, il m'avoit fallu côtoyer la Terre ferme, j'aurois eu plus de quarante lieuës à faire, & l'on est bien obligé de prendre ce parti, quand le Lac n'est pas bien calme ; car pour peu qu'il soit agité, les vagues y sont aussi grosses qu'en pleine Mer. Il n'est pas même possible de ranger la Côte, quand le vent vient du large.

De la pointe de l'Isle aux Gallots on voit à l'Ouest la Riviere de *Chouguen*, autrement appellée la Riviere d'*Onnontagué*, qui en est éloignée de quatorze lieuës. Comme le Lac étoit tranquille, qu'il n'y avoit nulle apparence de mauvais tems, & que nous avions un petit soufle de vent d'Est, qui suffisoit à peine pour porter la Voile, je résolus de tirer droit sur cette Riviere, afin d'épargner quinze ou vint lieuës de circuit. Mes Conducteurs, plus expérimentés que moi, jugeoient l'entreprise hasardeuse ; mais par complaisance ils déférerent à mon avis. La beauté du Pays, que je laissois à ma gauche, ne me tenta point, non plus que les Saumons & quantité d'autres Poissons excellens, qu'on pêche dans six belles Rivieres, qui sont à deux ou trois lieuës les unes des autres (*a*). Nous prîmes donc le large, & jusqu'à quatre

(*a*) La Riviere *de l'Assomption*, à une lieuë de la pointe de la Traverse : celle *des Sables*, trois lieuës plus loin : celle *de la Planche*, deux lieuës au-delà : celle *de la Grande Famine*, à deux autres lieuës : celle *de la Petite Famine*, à une lieuë : celle *de la Grosse Ecorce*, à une lieuë.

1721. May. heures nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir : mais alors le vent força tout-à-coup, & nous aurions bien voulu être plus près de Terre. Nous tournâmes vers la plus proche, dont nous étions encore à trois lieuës, & nous eûmes bien de la peine à la gagner. Enfin à sept heures du soir nous abordâmes à l'*Anse de la Famine*, ainsi nommée depuis que M. de la Barre, Gouverneur Général de la Nouvelle France, pensa y perdre toute son Armée par la faim & par les maladies, en allant faire la guerre aux Iroquois.

Description de l'Anse de la Famine.

Il étoit tems que nous arrivassions; le vent étoit fort, & les vagues si grosses, qu'on n'auroit pas osé passer la Seine à Paris vis-à-vis du Louvre par le tems, que nous avions. Au reste cet endroit est tout propre à faire perir une Armée, qui auroit compté sur la Chasse & sur la Pêche, pour subsister, outre que l'Air y paroît fort mal sain. Mais rien n'est plus beau que les Forêts, qui couvrent tous les Bords du Lac. Les Chênes blancs & rouges s'y élevent jusqu'aux nuës, on y voit encore un Arbre de la plus grande espece, dont le bois dur, mais cassant, ressemble beaucoup à celui du Plane, & dont la feuille à cinq pointes, de médiocre grandeur, est d'un très-beau verd en-dedans, & blanchâtre en-dehors. On lui a donné le nom de *Cotonnier*, parce que dans une coque de la grosseur à peu près de celle du Maronnier d'Inde, il porte une espece de Cotton, qui paroît pourtant n'être bon à rien.

Du Flux & du Reflux des Lacs.

En me promenant sur le bord du Lac, j'ai observé qu'il perd sensiblement de ce côté-ci. On le reconnoît en ce que dans l'espace d'une demie lieuë en profondeur le Terrein est beaucoup plus bas & plus sablonneux qu'au-delà. J'ai aussi remarqué dans ce Lac, & on m'assûre que la même chose arrive dans tous les autres, une espece de Flux & de Reflux presque momentané, des Rochers, qui sont assez près du Rivage, se couvrant & se découvrant plusieurs fois dans l'espace d'un quart-d'heure, quoique la surface du Lac fût fort calme, & qu'il ne fît presque point de vent. Après y avoir réflechi quelque tems, j'imaginai que cela peut venir des Sources, qui se trouvent au fond des Lacs, & du choc de ces Courans avec celui des Rivieres, qui s'y déchargent de toutes parts, & qui produisent ces mouvemens intermittans.

Pourquoi les Arbres n'ont pas encore de

Mais croiriez-vous bien, Madame, que dans la Saison, où nous sommes, & par les quarante-trois dégrés de latitude,

1721. May.

il n'y a pas encore une feuille aux Arbres, quoique nous ayions quelquefois des chaleurs telles, que vous en avez au mois de Juillet? Cela vient ſans doute de ce que la Terre, qui a été couverte de Néges pendant pluſieurs mois, n'eſt pas encore aſſez échauffée pour ouvrir les pores des racines, & faire monter la ſéve. Au reſte la Grande & Petite Famine méritent bien peu le nom de Rivieres : ce ne ſont que des Ruiſſeaux, ſur-tout la derniere, mais elles ſont aſſez poiſſonneuſes. Il y a ici des Aigles d'une groſſeur prodigieuſe, mes Gens viennent d'en abbattre un Nid, où il y avoit la charge d'une Charrette de bois, & deux Aiglons, qui n'avoient pas encore de Plumes, & qui étoient plus gros que les Poules d'Inde les plus grandes. Ils les ont mangés, & les ont trouvés fort bons. Je reviens à Catarocoui, où la nuit, que j'y paſſai, je fus témoin d'une ſcene aſſez curieuſe.

Feuilles au mois de May.

Vers les dix ou onze heures du ſoir, comme j'étois ſur le point de me retirer, j'entendis un cri, qu'on me dit être un cri de guerre, & peu de tems après je vis une Troupe de Miſſiſaguez, qui entroient dans le Fort en chantant. Depuis quelques années ces Sauvages ſe ſont laiſſés engager dans la guerre, que les Iroquois font aux Cheraquis, Peuple aſſez nombreux, qui habite un très-beau Pays au Sud du Lac Erié ; & depuis ce tems-là les points demangent à leurs jeunes gens. Trois ou quatre de ces Braves, équippés comme s'ils avoient voulu faire une maſcarade, le Viſage peint de maniere à inſpirer de l'horreur, & ſuivis de preſque tous les Sauvages, qui demeurent aux environs du Fort, après avoir parcouru les Cabannes en chantant leurs chanſons de guerre, au ſon du Chichikoué (*a*), venoient faire la même choſe dans tous les Appartemens du Fort, par honneur pour le Commandant & pour les Officiers.

Maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages.

Je vous avoüe Madame, que cette Cérémonie a quelque choſe, qui inſpire de l'horreur, quand on la voit pour la premiere fois, & que je n'avois pas encore ſenti juſques-là, comme je fis alors, que j'étois parmi des Barbares. Leur Chant a toujours quelque choſe de lugubre & de ſombre ; mais ici j'y trouvai je ne ſçai quoi d'éffrayant, cauſé peut-être uniquement par l'obſcurité de la nuit, & par l'appareil de la Fête ; car c'en eſt une pour les Sauvages. C'eſt aux Iroquois, que s'adreſſoit

(*a*) C'eſt une eſpece de Calebaſſe remplie de petits Cailloux.

1721. May.

cette invitation ; mais ceux-ci, à qui la Guerre des Cheraquis commence à devenir à charge, ou qui n'étoient pas en humeur, demanderent du tems pour déliberer, & chacun s'en retourna chez soi.

Du Dieu de la Guerre.

Il paroît, Madame, que dans ces Chansons on invoque le Dieu de la Guerre, que les Hurons appellent *Areskoui*, & les Iroquois *Agreskoué*. Je ne sçai pas quel nom on lui donne dans les Langues Algonquines. Mais n'est-il pas un peu étonnant que dans le mot Grec Αρης, qui est le *Mars* & le Dieu de la Guerre dans tous les Pays, où l'on a suivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine, d'où semblent dériver plusieurs termes de la Langue Huronne & Iroquoise, qui ont rapport à la Guerre ? *Aregouen* signifie faire la Guerre, & se conjugue ainsi : *Garego*, je fais la Guerre ; *Sarego*, tu fais la Guerre ; *Arego*, il fait la Guerre. Au reste, Areskoui n'est pas seulement le Mars de ces Peuples, il est encore le Souverain des Dieux, ou, comme ils s'expriment, le Grand Esprit, le Créateur & le Maître du Monde, le Génie, qui gouverne tout ; mais c'est principalement pour les expéditions Militaires, qu'on l'invoque, comme si la qualité, qui lui fait le plus d'honneur, étoit celle de Dieu des Armées. Son nom est le Cri de Guerre avant le Combat, & au fort de la Mêlée : dans les Marches même on le répete souvent, comme pour s'encourager, & pour implorer son assistance.

De la Déclaration de la Guerre.

Lever la Hache, c'est déclarer la Guerre : tout Particulier a droit de le faire, sans qu'on puisse y trouver à redire ; si ce n'est parmi les Hurons, & les Iroquois, où les Meres de Familles ordonnent & défendent la Guerre, quand il leur plaît : nous verrons en son lieu jusqu'où s'étend leur autorité dans ces Nations. Mais si une Matrone veut engager quelqu'un, qui ne dépend point d'elle, à lever un Parti de Guerre, soit pour appaiser les Manes de son Mari, de son Fils, ou de son proche Parent, soit pour avoir des Prisonniers, qui remplacent dans sa Cabanne, ceux que la mort, ou la captivité lui a enlevés ; il faut qu'elle lui présente un Colier de Porcelaine, & il est rare qu'une telle invitation soit sans effet.

Quand il s'agit d'une Guerre dans les formes, entre deux ou plusieurs Nations, la façon de s'exprimer est, *suspendre la Chaudiere sur le feu* ; & elle a sans doute son origine dans la coutûme barbare de manger les Prisonniers, & ceux, qui ont

été

été tués, après les avoir fait bouillir. On dit même tout simplement qu'on va *manger une Nation*, pour signifier qu'on veut lui faire la Guerre à toute outrance, & il est rare qu'on la fasse autrement. Quand on veut engager son Allié dans sa querelle, on lui envoye une Porcelaine, c'est-à-dire, une grande Coquille, pour l'inviter à boire le Sang, ou, comme portent les termes dont on use, du Bouillon de la Chair de ses Ennemis. Après tout, cette pratique pourroit être très-ancienne, sans qu'on puisse en inferer que ces Peuples ont toujours été Anthropophages. Ce n'étoit peut-être dans les premiers tems, qu'une façon de parler allégorique, telle que l'Ecriture même nous en fournit plusieurs. David n'avoit apparemment pas à faire à des Ennemis, qui fussent dans l'usage de manger de la Chair humaine, lorsqu'il disoit: *Dum appropiant super me nocentes, ut edant carnes meas.* (a) Dans la suite certaines Nations devenuës Sauvages & Barbares, auront substitué la réalité à la figure.

1721. May.

Digression sur la Porcelaine du Canada.

J'ai dit que les Porcelaines de ces Pays sont des Coquilles: elles se trouvent sur les Côtes de la Nouvelle Angleterre, & sur celles de la Virginie: elles sont cannelées, allongées, un peu pointuës, sans oreilles & assez épaisses. La Chair du Poisson renfermé dans ces Coquillages, n'est pas bonne à manger; mais le dedans est d'un si beau Verni, & a des Couleurs si vives, que l'Art ne peut rien faire qui en approche. Quand les Sauvages alloient tout nuds, ils en faisoient l'usage auquel nos premiers Peres employerent les feuilles de Figuier, quand ils s'apperçurent de leur Nudité, & qu'elle leur causa de la honte. Ils les pendoient aussi à leur Cou, comme la chose la plus précieuse qu'ils eussent, & c'est encore aujourd'hui une de leurs plus grandes richesses, & leurs plus belles parures; en un mot, ils en ont la même idée que nous avons de l'Or & de l'Argent & des Pierreries: en cela d'autant plus raisonnables, qu'ils n'ont, pour ainsi dire, qu'à se baisser pour se procurer des Trésors aussi réels que les nôtres; puisque tout cela dépend de l'opinion. Jacques Cartier parle dans ses Mémoires d'une espece de Coquillage fait en Cornibot, qu'il trouva, dit-il, dans l'Isle de Montreal: il le nomme *Esurgni*, & assûre qu'il avoit la vertu d'arrêter le saignement du Nez. Peut-être est-ce la même dont il s'agit ici; mais on n'en ramasse point sur les

(a) Pseaume 26. 2.

1721. May.

bords de l'Isle de Montreal, & je n'ai pas oüi dire que les Coquillages de Virginie ayent la proprieté dont parle Cartier.

Des Branches & des Coliers de Porcelaine.

Il y en a de deux sortes, ou pour parler plus juste, de deux Couleurs, l'une blanche & l'autre violette. La premiere est plus commune, & peut-être pour cela même, moins estimée. La seconde paroît avoir le grain un peu plus fin, quand elle est travaillée. Plus sa couleur est foncée, & plus elle est recherchée. On fait de l'une & de l'autre de petits Grains cilindriques; on les perce, & on les enfile; c'est dequoi on fait *les Branches & les Coliers de Porcelaine.* Les Branches ne sont autre chose, que quatre ou cinq fils, ou petites lanieres de Peaux d'environ un pied de long, où sont enfilés les Grains de Porcelaine. Les Coliers sont des manieres de Bandeaux ou de Diadêmes formés de ces Branches, assujetties par des fils, qui en font un tissu de quatre, cinq, six ou sept rangées de Grains, & d'une longueur proportionnée; cela dépend de l'importance de l'affaire, qu'on veut traiter, & de la dignité des personnes, à qui on présente le Colier.

Par le mêlange des Grains de différentes Couleurs, on y forme telle figure & tel caractere, que l'on veut, ce qui sert souvent à distinguer les affaires, dont il est question. On peint même quelquefois les Grains: du moins est-il certain qu'on envoïe souvent des Coliers rouges, quand il s'agit de la Guerre. Ces Coliers se conservent avec soin, & non-seulement ils composent le Trésor public, mais ils sont encore comme les Registres & les Annales, que doivent étudier ceux, qui sont chargés des Archives, lesquels sont déposés dans la Cabanne du Chef. Quand il y a dans un Village deux Chefs d'une autorité égale, ils gardent tour à tour le Trésor & l'Archive pendant une nuit; mais cette nuit, du moins à présent, est une année entiere.

De leur usage.

Il n'y a que les affaires de conséquence, qui se traitent par des Coliers; pour les moins importantes, on se sert de Branches de Porcelaines, de Peaux, de Couvertures, de Maïz, ou en Grains, ou en Farine, & d'autres choses semblables: car il entre de tout cela dans le Trésor public. Quand il s'agit d'inviter un Village, ou une Nation à entrer dans une Ligue, quelquefois au lieu de Colier, on envoye un Pavillon teint de Sang: mais cet usage est moderne, & il y a bien de l'apparence que les Sauvages en ont pris l'idée à la vûë des Pavillons blancs des

François, & des Pavillons rouges des Anglois. On dit même que nous nous en sommes servis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'ensanglanter les leurs, lorsqu'il est question de déclarer la Guerre.

1721. May.

Du Calumet & de son usage.

Le Calumet n'est pas moins sacré parmi ces Peuples, que le Colier de Porcelaine : il a même, si on les en croit, une origine Céleste ; car ils tiennent que c'est un présent que le Soleil leur a fait. Il est plus en usage chez les Nations Meridionnales & Occidentales, que dans celles du Nord & de l'Est, & on l'employe plus souvent pour la Paix, que pour la Guerre. *Calumet* est un mot Normand, qui veut dire *Chalumeau* ; & le Calumet des Sauvages est proprement le Tuyau d'une Pipe ; mais on comprend sous ce nom la Pipe même & son Tuyau. Dans les Calumets de parade, le Tuyau est fort long, & la Pipe a la figure de nos anciens Marteaux d'Armes : elle est ordinairement faite d'une espece de Marbre rougeatre, fort aisé à travailler, & qui se trouve dans les Pays des *Ajouez*, au-delà du Micissipi. Le Tuyau est d'un Bois leger, peint de différentes Couleurs, & il est orné de Têtes, de Queuës & de Plumes des plus beaux Oiseaux ; ce qui, selon toutes les apparences n'est qu'un pur ornement.

L'usage est de fumer dans le Calumet, quand on l'accepte, & il est peut-être sans exemple qu'on ait jamais violé l'engagement, que l'on a pris par cette acceptation. Les Sauvages sont du moins persuadés que le Grand Esprit n'en laisseroit pas l'infraction impunie. Si au milieu d'un Combat l'Ennemi présente un Calumet, il est permis de le refuser ; mais si on le reçoit, il faut mettre sur le champ les Armes bas. Il y a des Calumets pour tous les différens Traités. Dans le Commerce, quand on est convenu de l'échange, on présente un Calumet pour le cimenter, ce qui le rend en quelque sorte sacré. Quand il s'agit de la Guerre, non-seulement le Tuyau, mais les Plumes même, dont il est orné, sont rouges : quelquefois ils ne le sont que d'un côté, & on prétend que suivant la maniere, dont les Plumes sont disposées, on reconnoît d'abord à quelle Nation en veulent ceux, qui les présentent.

De son Origine.

On ne peut guéres douter que les Sauvages, en faisant fumer dans le Calumet ceux, dont ils recherchent l'alliance, ou le commerce, n'ayent intention de prendre le Soleil pour témoin, & en quelque façon pour garant de leurs Traités ; car ils ne man-

1721. May.

quent jamais de pouſſer la fumée vers cet Aſtre : mais que de cette pratique, & de l'uſage ordinaire des Calumets on doive inferer, comme ont fait quelques-uns, que cette Pipe pourroit bien dans ſon origine être le Caducée de Mercure, c'eſt ce qui me paroît d'autant moins vraiſemblable, que ce Caducée n'avoit aucun rapport au Soleil, & que dans les Traditions des Sauvages on n'a rien trouvé, qui puiſſe faire juger qu'ils ayent jamais eu aucune connoiſſance de la Mythologie des Grecs. Il ſeroit, à mon avis, beaucoup plus naturel de penſer que ces Peuples, inſtruits par leur expérience que la fumée de leur Petun abbat les vapeurs du Cerveau, rend la Tête plus libre, réveille les eſprits, & nous met plus en état de traiter d'affaires, en ont pour cette raiſon introduit l'uſage dans les Conſeils, où effectivement ils ont ſans ceſſe la Pipe à la Bouche, & qu'après avoir mûrement déliberé & pris leur parti, ils n'ont pas cru pouvoir trouver de ſymbole plus propre pour mettre le ſceau à ce qu'ils ont arrêté, ni de gage plus capable d'en aſſûrer l'exécution, que l'inſtrument, qui a eu tant de part à leurs délibérations. Peut-être même vous paroîtra-t'il plus ſimple, Madame, de dire que ces Peuples n'ont point imaginé de ſignes plus naturels pour marquer une étroitte union, que de fumer dans la même Pipe, ſur-tout ſi la fumée qu'on en tire, eſt offerte à une Divinité, qui y mette le ſceau de la Religion. Fumer donc dans la même Pipe en ſigne d'alliance, eſt la même choſe, que de boire dans la même Coupe, comme il s'eſt de tout tems pratiqué dans pluſieurs Nations. Ce ſont-là de ces uſages, qui viennent trop naturellement à l'eſprit, pour y chercher du myſtere.

La grandeur & les ornemens des Calumets, qui ſe préſentent aux Perſonnes de diſtinction, & dans les occaſions importantes, n'ont rien non plus, dont il faille chercher bien loin les motifs. Pour peu que les hommes ayent de commerce entr'eux, & ſe reſpectent mutuellement, ils s'accoûtument à avoir certains égards les uns pour les autres, principalement dans les occaſions, où il s'agit d'affaires publiques, ou quand on veut gagner la bienveillance de ceux, avec qui l'on traite, & de-là le ſoin, qu'on apporte, pour donner plus de décoration aux préſens, qu'on leur fait. Au reſte c'eſt aux *Panis*, Nation établie ſur les Bords du Miſſouri, & qui s'étend beaucoup vers le Nouveau Mexique, qu'on prétend que le Calu-

met a été donné par le Soleil. Mais ces Sauvages ont apparemment fait comme beaucoup d'autres Peuples. Ils ont voulu relever par le merveilleux un usage, dont ils étoient les Auteurs; & tout ce qu'on peut conclure de cette tradition, c'est que les Panis rendent au Soleil un culte plus ancien, ou plus marqué que les autres Nations de cette partie du Continent de l'Amérique, & qu'ils se sont avisés les premiers de faire du Calumet un symbole d'alliance. Enfin si le Calumet étoit dans son institution le Caducée de Mercure, il ne seroit employé, que pour la Paix, ou pour le Commerce; & il est constant qu'il est d'usage dans les Traités, qui ont la Guerre pour objet.

1721. May.

Ces Notions, Madame, m'ont paru nécessaires pour vous donner une connoissance parfaite de ce qui regarde la guerre des Sauvages, dont je vous entretiendrai dans mes Lettres, jusqu'à ce que j'aye épuisé ce sujet, ou, si ce sont des digressions, elles ne sont pas tout-à-fait étrangeres à mon sujet. D'ailleurs un Voyageur tâche de placer le moins mal qu'il peut tout ce qu'il apprend sur sa route.

Je suis, &c.

QUATORZIÉME LETTRE.

Description du Pays depuis l'Anse de la Famine jusqu'à la Riviere des Sables. Motifs des Guerres des Sauvages. Départ des Guerriers, & tout ce qui précede leur départ. Leurs Adieux. Leurs Armes offensives & défensives. Le soin, qu'ils ont de porter avec eux leurs Dieux Tutélaires. Particularités du Pays jusqu'à Niagara.

A la Riviere des Sables, ce dix-neuf May, 1721.

MADAME,

ME voici encore dégradé par un vent contraire, qui vient de se lever au moment que nous étions le plus en train d'avancer. Il nous a même surpris si brusquement, que nous au-

Désagrémens & incommodités de ces Voyages.

1721. May.

rions été fort en peine, si nous n'eussions très-à-propos rencontré cette petite Riviere, pour nous y réfugier. Vous m'avouërez, Madame, qu'il y a bien des désagrémens & des incommodités à essuyer dans un voyage tel que celui-ci. Il est fort triste de faire cent, & quelquefois deux cent lieuës, sans trouver une Maison, ni rencontrer un Homme; de ne pouvoir s'engager dans une traverse de deux ou trois lieuës, pour éviter d'en faire vint inutilement, sans risquer sa vie par le caprice des Vents; de se voir arrêté, comme il arrive quelquefois, des semaines entieres, sur une Pointe, ou sur un Rivage stérile, où, si la Pluye survient, il faut rester sous un Canot, ou sous une Tente: si le vent est impétueux, il faut chercher un abry dans le Bois, où l'on n'est pas sans danger d'être écrasé par la chute d'un Arbre. On auroit paré à une partie de ces inconvéniens, en construisant des Barques pour naviger sur les Lacs; mais il faudroit pour cela que le Commerce en valût un peu plus la peine.

Nous sommes ici sur la lisiere des Cantons Iroquois, & c'est un fort beau Pays. Nous nous embarquâmes hier de grand matin par le plus beau tems du monde. Il ne faisoit pas un soufle de vent, & le Lac étoit uni comme une Glace.

Description de la Côte.

Vers les neuf ou dix heures nous passâmes devant l'Embouchure de la Riviere d'Onnontagué, & elle me parut avoir un arpent de large. Les Terres y sont un peu basses, mais très-bien boisées. Presque toutes les Rivieres, qui arrosent les Cantons Iroquois, se déchargent dans celle-ci, dont la Source est un fort joli Lac, appellé *Gannentaha*, sur le bord duquel il y a des Salines. Vers les onze heures & demie un petit vent de Nord-Est nous fit mettre la Voile, & nous poussa en peu d'heures jusqu'à la *Baye des Goyogouins*, qui est à dix lieuës de la Riviere d'Onnontagué. Toute la Côte dans cet espace est variée de Marais & de Terres hautes, un peu sablonneuses, couvertes de très-beaux Arbres, & surtout de Chênes, qui semblent avoir été plantés à la main.

Un vent de Terre violent, qui nous accueillit par le travers de la Baye des Goyogouins, nous obligea de nous y réfugier. C'est un des plus beaux endroits, que j'aye jamais vû. Une presqu'Isle bien boisée s'avance au milieu, & forme comme un Théâtre. Sur la gauche en entrant, on apperçoit dans un enfoncement une petite Isle, qui cache l'entrée d'une

Riviere, par où les Goyogouins descendent dans le Lac. Le vent ne dura point; nous nous remîmes en route, & nous fîmes encore trois ou quatre lieuës. Ce matin nous nous sommes embarqués avant le Soleil levé, & nous avons fait cinq ou six lieuës. Je ne sçai combien le vent du Nord-Ouest nous retiendra ici. En attendant je vais reprendre mon récit sur les guerres des Sauvages, où je l'ai interrompu.

1721. May.

Motifs, qui engagent les Sauvages à faire la guerre.

Il est rare, Madame, que ces Barbares refusent de s'engager dans une guerre, quand ils y sont invités par leurs Alliés. Ils n'ont pas même besoin pour l'ordinaire d'invitation pour prendre les Armes; le moindre motif, un rien souvent les y détermine. La vengeance sur-tout: ils ont toujours quelque injure ancienne ou nouvelle à venger; car le tems ne referme point ces sortes de playes, quelque legeres qu'elles soient. Aussi ne doit-on jamais compter que la Paix soit solidement établie entre deux Nations, qui ont été lontems ennemies; d'autre part le desir de remplacer des Morts par des Prisonniers, ou d'appaiser leurs ombres; le caprice d'un particulier; un songe, qu'on explique à sa façon, & d'autres raisons, ou prétextes aussi frivoles, font qu'on voit souvent partir pour la Guerre une troupe d'Aventuriers, qui ne songeoient à rien moins le jour précedent.

Il est vrai que ces petites Expéditions, sans l'aveu du Conseil, sont ordinairement sans conséquence, & comme elles ne demandent pas de grands préparatifs, on y fait peu d'attention; mais généralement parlant, on n'est pas trop fâché de voir la Jeunesse s'exercer & se tenir en haleine, & il faudroit avoir de grandes raisons pour s'y opposer; encore y employe-t-on rarement l'autorité, parce que chacun est le maître de ses démarches: mais on tâche d'intimider les uns par de faux bruits, qu'on fait courir; on sollicite sous main les autres; on engage par des présens les Chefs à rompre la partie, ce qui est fort aisé; car il ne faut pour cela qu'un Songe vrai, ou prétendu. Dans quelques Nations, la derniere ressource est de s'adresser aux Matrones, & elle est presque toujours efficace; mais on n'y a recours, que quand l'affaire est d'une grande conséquence.

De quelle maniere on s'y résout.

Une Guerre, qui interresse toute la Nation, ne se conclut pas si aisément: on en balance avec beaucoup de maturité les inconveniens & les avantages, & tandis qu'on délibere, on

1721. May.

apporte un très-grand soin à écarter tout ce qui pourroit donner à l'Ennemi le moindre sujet de soupçonner qu'on veut rompre avec lui. La Guerre une fois résoluë, on pense d'abord aux Provisions & à l'Equipage des Guerriers, & cela ne demande pas beaucoup de tems. Les Danses, les Chants, les Festins, quelques Cérémonies superstitieuses, qui varient beaucoup selon les différentes Nations, en demandent beaucoup davantage.

Préparatifs du Chef.

Celui qui doit commander ne songe point à lever des Soldats, qu'il n'ait jeûné plusieurs jours, pendant lesquels il est barbouillé de noir, n'a presque point de conversation avec personne, invoque jour & nuit son Esprit tutelaire, observe sur-tout avec soin ses Songes. La persuasion où il est, suivant le génie présomptueux de ces Barbares, qu'il va marcher à une Victoire certaine, ne manque guéres de lui causer des Rêves selon ses desirs. Le Jeûne fini, il assemble ses Amis, & un Colier de Porcelaine à la Main, il leur parle en ces termes: » Mes Freres, le Grand Esprit autorise mes sentimens, & m'a » inspiré ce que je dois faire. Le Sang d'un tel n'est point » essuyé, son Corps n'est point couvert, & je veux m'acquit» ter envers lui de ce devoir «. Il expose de même les autres motifs, qui lui font prendre les Armes. Puis il ajoûte: » Je suis » donc résolu d'aller en tel endroit lever des Chevelures, ou » faire des Prisonniers; ou bien je veux manger telle ou telle » Nation. Si je peris dans cette glorieuse entreprise, ou si » quelqu'un de ceux, qui voudront bien m'accompagner, y » perd la vie, ce Colier servira pour nous recevoir, afin que » nous ne demeurions pas couchés dans la Poussiere, ou dans » la Bouë «. C'est-à-dire, apparemment, qu'il sera pour celui qui aura soin d'ensévelir les Morts.

En prononçant ces dernieres paroles, il met le Colier à terre, & celui qui le ramasse, se déclare par-là son Lieutenant; puis il le remercie du zéle, qu'il témoigne pour venger son Frere, ou pour soûtenir l'honneur de la Nation. On fait ensuite chauffer de l'Eau, on débarbouille le Chef, on lui accommode les Cheveux, & on les graisse, ou on les peint. On lui met différentes Couleurs au Visage, & on le revêt de sa plus belle Robe. Ainsi paré, il chante d'une voix sourde sa Chanson de Mort; ses Soldats, c'est-à-dire, tous ceux, qui se sont offerts à l'accompagner, (car on ne contraint personne) entonnent

tonnent ensuite l'un après l'autre leur Chanson de Guerre; car chacun a la sienne, qu'il n'est pas permis à nul autre de chanter : il y en a aussi d'affectées à chaque Famille.

Délibération du Conseil.

Après ce préliminaire, qui se passe dans un lieu écarté, & souvent dans une Etuve, le Chef va communiquer son projet au Conseil, lequel en délibere, sans jamais admettre à cette déliberation l'Auteur de l'Entreprise. Dès que son projet a été accepté, il fait un Festin, dont le principal & quelquefois l'unique Mets doit être un Chien. Quelques-uns prétendent que cet Animal est offert au Dieu de la Guerre, avant que d'être mis dans la Chaudiere, & peut-être qu'on le pratique ainsi parmi quelques Nations. Je suis même bien aise de vous avertir ici, Madame, que dans ce que je vous dirai sur cet article, je ne garantis pas que tout soit d'un usage général parmi toutes les Nations. Mais il paroît certain que dans l'occasion, dont il s'agit ici, on fait quantité d'invocations à tous les Esprits bons & mauvais, & sur-tout au Dieu de la Guerre.

Mesures, qu'on prend pour avoir des Prisonniers.

Tout cela dure plusieurs jours, ou plûtôt se réïtere plusieurs jours de suite : mais quoique tout le monde semble uniquement occupé de ces Fêtes, chaque Famille prend ses mesures pour avoir sa part des Prisonniers, qu'on fera, afin de réparer ses pertes, ou de venger ses Morts. Dans cette vûë, on fait des présens au Chef, qui de son côté donne sa parole & des gages. Au défaut des Prisonniers, on demande des Chevelures, & cela est plus aisé à obtenir. En quelques endroits, comme chez les Iroquois, dès qu'une expédition Militaire est résoluë, on met sur le feu la Chaudiere de Guerre, & on avertit ses Alliés d'y apporter quelque chose, pour faire connoître qu'ils approuvent l'Entreprise, & qu'ils y prendront part.

Tous ceux, qui s'enrôlent, donnent aussi au Chef, pour signe de leur engagement, un morceau de Bois avec leur marque, & quiconque après cela retireroit sa parole, ne seroit pas en sûreté de sa vie ; du moins il resteroit deshonoré pour toujours. Le Parti étant formé, le Chef de Guerre prépare un nouveau Festin, où tout le Village doit être invité, & avant qu'on touche à rien, il dit, ou un Orateur pour lui & en son nom : » Mes Freres, je sçai que je ne suis pas encore un Homme ; mais vous n'ignorez pourtant pas que j'ai vû quelquefois l'Ennemi d'assez près. Nous avons été tués ; les Os de tels & de tels sont encore découverts, ils crient contre nous, il faut

1721. May. » les ſatisfaire. C'étoient des Hommes; comment avons-nous » pu ſitôt les oublier, & demeurer ſi lontems tranquilles ſur nos » Nattes ? Enfin, l'Eſprit, qui s'interreſſe à ma gloire, m'a inſ- » piré de les venger. Jeuneſſe, prenez courage, rafraîchiſſez » vos Cheveux, peignez-vous le Viſage, rempliſſez vos Car- » quois, faiſons retentir nos Forêts de Chants Militaires, deſ- » ennuyons nos Morts, & apprenons-leur qu'ils vont être » vengés.

Chants & Danſes & Feſtin des Guerriers.

Après ce diſcours, & les applaudiſſemens, dont il ne manque pas d'être ſuivi, le Chef s'avance au milieu de l'Aſſemblée, le Caſſe-tête à la Main, & chante; tous ſes Soldats lui répondent en chantant, & jurent de le bien ſeconder, ou de mourir à la peine. Tout cela eſt accompagné de geſtes très-expreſſifs pour faire entendre qu'ils ne reculeront pas devant l'Ennemi; mais il eſt à remarquer qu'il n'échappe à aucun des Soldats aucune expreſſion, qui dénote la moindre dépendance. Tout ſe réduit à promettre d'agir avec beaucoup d'union & de concert. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent, exige de grands retours de la part des Chefs. Par exemple, à chaque fois que dans les Danſes publiques un Sauvage frappant de ſa Hache un Poteau dreſſé exprès, rappelle à l'Aſſemblée ſes plus belles Actions, comme il arrive toujours, le Chef, ſous la conduite duquel il les a faites, eſt obligé de lui faire un préſent, du moins parmi quelques Nations.

Idée, que ces Peuples ont du Courage.

Les Chants ſont ſuivis de Danſes; quelquefois ce n'eſt qu'une démarche fiere, mais en cadence; d'autres fois ce ſont des mouvemens aſſez vifs, figurés & repréſentatifs des operations d'une Campagne, & toujours cadencés. Enfin le Feſtin termine la Cérémonie. Le Chef de Guerre n'en eſt que ſpectateur la Pipe à la Bouche; c'eſt même aſſez l'ordinaire dans tous les Feſtins d'appareil, que celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien. Les jours ſuivans, & juſqu'au départ des Guerriers, il ſe paſſe bien des choſes, dont le recit n'a rien d'interreſſant, & qui ne ſont pas même d'une pratique uniforme & conſtante: mais je ne dois pas oublier une coûtume aſſez ſinguliere, dont les Iroquois ſur-tout ne ſe diſpenſent jamais: elle paroît avoir été imaginée pour connoître ceux, qui ont l'eſprit bien fait, & ſçavent ſe commander à eux-mêmes; car ces Peuples, que nous traitons de Barbares, ne conçoivent pas qu'on puiſſe avoir un véritable courage, ſi

l'on n'eſt pas maître de ſes paſſions, & ſi on ne ſçait pas ſoufrir ce qui peut arriver de plus ſenſible. Voici de quoi il s'agit.

Epreuves, où l'on met les Guerriers.

Les plus anciens de la Troupe Militaire font aux jeunes Gens, principalement à ceux, qui n'ont pas encore vû l'Ennemi, toutes les avanies, dont ils peuvent s'aviſer. Ils leur jettent des cendres chaudes ſur la tête; ils leur font les reproches les plus ſanglans; ils les accablent d'injures, & pouſſent ce jeu juſqu'aux plus grandes extrémités. Il faut endurer tout cela avec une inſenſibilité parfaite; donner dans ces occaſions le moindre ſigne d'impatience, c'en ſeroit aſſez pour être jugé indigne de porter jamais les armes: mais quand cela ſe pratique entre gens de même âge, comme il arrive aſſez ſouvent, il faut que l'Agreſſeur ſoit bien aſſûré de n'avoir rien ſur ſon compte, ſans quoi, le jeu fini, il ſeroit obligé de réparer l'inſulte par un préſent. Je dis, le jeu fini, car tout le tems qu'il dure, il faut tout ſoufrir ſans ſe fâcher, quoique le badinage aille ſouvent à ſe jetter des tiſons de feu à la tête, & à ſe donner de grands coups de bâton.

Précautions pour les bleſſés.

Comme l'eſperance de guerir de ſes bleſſures, ſi on a le malheur d'en recevoir, ne contribuë pas peu à engager les plus braves à s'expoſer aux plus grands perils, après ce que je viens de dire, on prépare les drogues, dont les *Jongleurs* ſont chargés. Je vous dirai une autre fois quelle ſorte de gens ſont ces Jongleurs. Toute la Bourgade étant aſſemblée, un de ces Charlatans déclare qu'il va communiquer aux Racines & aux Plantes, dont il a fait bonne proviſion, la vertu de guérir toutes ſortes de playes, & même de rendre la vie aux morts. Auſſi-tôt il ſe met à chanter; d'autres Jongleurs lui répondent, & l'on ſuppoſe que pendant le concert, qui ne vous paroîtroit pas fort mélodieux, & qui eſt accompagné de beaucoup de grimaces de la part des Acteurs, la vertu médicinale ſe répand ſur les drogues. Le principal Jongleur les éprouve enſuite: il commence par ſe faire ſaigner les lévres; il y applique ſon remede; le ſang, que l'impoſteur a ſoin de ſuccer adroittement, ceſſe de couler, & on crie: *miracle*. Après cela il prend un Animal mort, il laiſſe aux Aſſiſtans tout le loiſir de bien s'aſſûrer qu'il eſt ſans vie, puis par le moyen d'une canule, qu'il lui a inſérée ſous la queuë, il la fait remuer, en lui ſouflant des herbes dans la gueule, & les cris

1721. May.

d'admiration redoublent. Enfin toute la Troupe des Jongleurs fait le tour des Cabannes en chantant la vertu des remedes. Ces artifices dans le fond n'en imposent à personne, mais ils amusent la multitude, & il faut suivre l'usage.

Pratiques propres aux Miamis pour se préparer à la Guerre.

En voici un autre, qui est particulier aux Miamis, & peut-être à quelques autres Nations du Voisinage de la Louysiane. Je l'ai tiré des Mémoires d'un François, qui en a été témoin. Après un festin solemnel on plaça, dit-il, sur une espece d'Autel des figures de Pagodes, faites avec des Peaux d'Ours, dont la tête étoit peinte de couleurs vertes. Tous les Sauvages passerent devant cet Autel en faisant des génuflexions, & les Jongleurs conduisoient la Bande, en tenant à la main un sac, où étoient renfermées toutes les choses, dont ils ont accoûtumé de se servir dans leurs évocations. C'étoit à qui feroit plus de contorsions, & à mesure que quelqu'un s'y distinguoit, on lui applaudissoit par de grands cris. Quand on eut ainsi rendu ses premiers hommages aux Idoles, tout le monde dansa avec beaucoup de confusion, au son du Tambour & du Chichikoué, & pendant ce tems-là les Jongleurs faisoient semblant d'ensorceler divers Sauvages, qui paroissoient expirer : puis en leur mettant d'une certaine poudre sur les lévres, ils les faisoient revivre.

Quand cette farce eut duré quelque tems, celui, qui présidoit à la Fête, ayant à ses côtés deux Hommes & deux Femmes, parcourut toutes les Cabannes, pour avertir que les Sacrifices alloient commencer. Lorsqu'il rencontroit quelqu'un en son chemin, il lui mettoit les deux mains sur la tête, & celui-ci lui embrassoit les genoux. Les Victimes devoient être des Chiens, & l'on entendoit de toutes parts les cris de ces Animaux, qu'on égorgeoit, & les Sauvages, qui hurloient de toutes leurs forces, sembloient leur faire paroli. Dès que les viandes furent cuites, on les offrit aux Pagodes, puis on les mangea, & on brûla les os. Cependant les Jongleurs ne cessoient point de resusciter de prétendus morts, & le tout finit par la distribution, qui fut faite à ces Charlatans de ce qui se trouva le plus à leur bienséance dans toute la Bourgade.

Description des Raquettes pour marcher sur la Nége, &

Depuis la résolution prise de faire la guerre, jusqu'au départ des Guerriers, toutes les nuits on chante, & les jours se passent à faire les Préparatifs. On députe des Guerriers pour

aller chanter la Guerre chez les Voisins & les Alliés, qu'on a souvent eu soin de disposer, par des Négociations secrettes. Si la Marche se doit faire par eau, on construit, ou l'on répare les Canots : si c'est l'Hyver, on se fournit de Raquettes & de Traînes. Les Raquettes, dont il faut nécessairement se servir, pour marcher sur la Neige, ont environ trois pieds de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur. Leur figure est ovale, à cela près, que l'extrémité de derriere se termine en pointe; de petits bâtons de traverse, passés à cinq ou six pouces des deux bouts, servent à les rendre plus fermes, & celui, qui est sur le devant, est comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on met le pied, qu'on y assujettit avec des courroyes. Le tissu de la Raquette est de lanieres de cuir de la largeur de deux lignes, & le contour est d'un bois leger durci au feu. Pour bien marcher sur ces Raquettes, il faut tourner un peu les genoux en-dedans, & tenir les jambes écartées. Il en coûte d'abord pour s'y accoûtumer; mais quand on y est fait, on marche avec facilité & sans se fatiguer davantage, que si on n'avoit rien aux pieds. Il n'est pas possible d'user de ces Raquettes avec nos Souliers ordinaires; il faut prendre ceux des Sauvages, qui sont des especes de Chaussons de Peaux boucannées, plissés en-dessus à l'extrémité du pied & liés avec des cordons.

1721. May.

des Traînes pour porter le Bagage.

Les Traînes, qui servent à porter le Bagage, & dans un besoin, les Malades & les Blessés, sont deux petites Planches fort minces de la largeur d'un demi-pied chacune, sur six ou sept de long. Les devans en sont un peu relevés, & les côtés sont bordés de petites bandes, où l'on attache des courroyes, pour assujettir ce qui est sur la Traîne. Quelque chargées que soient ces voitures, un Sauvage les peut tirer sans peine, à l'aide d'une longue bande de cuir, qu'il fait passer sur sa poitrine, & qu'on appelle Coliers. On en use aussi pour porter des fardeaux, & les Meres s'en servent pour porter leurs Enfans avec leurs Berceaux; mais alors c'est sur le front, & non pas sur la poitrine qu'ils sont appuyés.

Adieux des Guerriers.

Tout étant prêt, & le jour du départ venu, les adieux se font avec de grandes démonstrations d'une véritable tendresse. Chacun veut avoir quelque chose, qui ait été à l'usage des Guerriers, & leur donne des gages de son amitié, & des assûrances d'un souvenir éternel. Ils n'entrent dans presqu'au-

1721. May.

cune Cabanne, qu'on ne leur prenne leur Robe, pour leur en donner un autre meilleure, ou du moins aussi bonne. Enfin tous se rendent chez le Chef. Ils le trouvent armé comme le premier jour, qu'il leur a parlé; & comme il a toujours paru en public depuis ce tems-là. Eux-mêmes se sont peints le visage, chacun suivant son caprice, & tous ordinairement de maniere à faire peur. Le Chef leur fait une courte harangue, puis il sort de sa Cabanne, en chantant sa chanson de mort. Tous le suivent à la file, gardant un profond silence, & la même chose se pratique tous les matins, quand on se remet en marche. Ici les Femmes prennent les devans avec les provisions, & quand les Guerriers les ont jointes, ils leur remettent en main toutes leurs hardes, & restent presque nuds: autant néanmoins que la Saison le peut permettre.

Leurs Armes offensives & défensives.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc, la Fléche, & une espece de Javelot, l'une & l'autre armées de pointes d'os travaillées en differentes façons, & le Casse-tête: c'étoit une petite Massuë d'un bois très-dur, dont la tête, de figure ronde, avoit un côté trenchant. La plûpart n'avoient aucune arme défensive, mais lorsqu'ils attaquoient un Retranchement, ils se couvroient tout le corps de petites planches légeres. Quelques-uns ont une maniere de Cuirasse faite d'un tissu de Jonc, ou de petites Baguettes pliantes, assez proprement travaillées. Ils avoient meme anciennement des Cuissarts & des Brassades de même matiere, mais comme cette armure ne s'est point trouvée à l'épreuve des armes à feu, ils y ont renoncé, & n'ont rien mis à la place. Les Sauvages Occidentaux se servent toujours de Boucliers de Peaux de Bœufs, qui sont fort legers, & que les Balles de Fusil ne percent pas. Il est assez étonnant que les autres Nations n'en usent point.

Quand ils font usage de nos Epées, ce qui est très-rare, ils s'en servent comme d'Espontons: mais quand ils peuvent avoir des Fusils, de la Poudre & du Plomb, ils laissent là leurs Fléches, & tirent très-juste. On n'est pas à se repentir de leur en avoir donné, mais ce n'est pas nous, qui avons commencé: les Iroquois en ayant reçu des Hollandois, alors Possesseurs de la Nouvelle York, ç'a été pour nous une nécessité d'en faire prendre à nos Alliés. Ils ont des especes d'Enseignes pour se reconnoître & se rallier; ce sont de petits morceaux d'Ecorces coupées en rond, qu'ils mettent au bout d'une perche,

& sur lesquels ils ont tracé la marque de leur Nation, ou de leur Village. Si le Parti est nombreux, chaque Famille, ou Tribu a son Enseigne avec sa marque distinctive. Les armes sont aussi ornées de différentes figures, & quelquefois de la marque particuliere du Chef de l'Expédition.

Du soin, qu'ils ont de porter leurs Dieux.

Mais ce que l'on oublieroit encore moins que les armes, & ce que l'on conserve avec le plus grand soin, dont les Sauvages sont capables, ce sont les *Manitous*, j'en parlerai ailleurs plus amplement, il suffit ici de dire que ce sont les symboles, sous lesquels chacun se represente son Esprit familier. On les met tous dans un Sac fait de Joncs, & peint de différentes couleurs; & souvent, pour faire honneur au Chef, on place ce Sac sur le devant de son Canot. S'il y a trop de Manitous, pour tenir dans un seul Sac, on les distribue dans plusieurs, qui sont confiés à la garde du Lieutenant & des Anciens de chaque Famille. Alors on y joint les presens, qui ont été faits pour avoir des Prisonniers, avec les langues de tous les Animaux, qu'on a tués pendant la Campagne, & dont on doit faire au retour un sacrifice aux Esprits.

Dans les marches par terre, le Chef porte lui-même son Sac, qu'on appelle *sa Natte;* mais il peut se décharger de ce fardeau sur qui bon lui semble, & il ne doit pas craindre que personne refuse de le soulager, parce qu'on y a attaché une distinction : c'est comme un droit de survivance pour le Commandement, au cas que le Chef & son Lieutenant meurent pendant la Campagne. Mais tout en vous écrivant, Madame, me voici arrivé dans la Riviere de Niagara, où je vais trouver bonne Compagnie, & où je resterai quelques jours. Je partis de la Riviere des Sables le vint-uniéme avant le Soleil levé; mais le Vent nous contrariant toujours, nous fûmes obligés d'entrer à dix heures dans la Baye des Tsonnonthouans. A moitié chemin de la Riviere des Sables à cette Baye, il y a une petite Riviere que je n'aurois pas manqué de visiter, si j'avois été plûtôt instruit de ce qu'elle a de singulier, & de ce que je viens d'apprendre en arrivant ici.

Description de la Riviere de *Casconchiagon*, & de deux Fontaines singulieres.

On l'appelle *Casconchiagon*, & elle est fort étroite, & peu profonde à sa décharge dans le Lac. Un peu plus haut elle a deux arpens de large, & on prétend que les plus grands Vaisseaux y pourroient être à flot. A deux lieuës de son Embouchure, on est arrêté par une Chute, qui paroît bien avoir

1721. May.

ſoixante pieds de haut, & deux arpens de large; une portée de Fuſil au-deſſus, on en trouve une ſeconde de même largeur, mais moins haute des deux tiers; & une demie lieuë plus loin, une troiſiéme de cent pieds de haut bien meſurés, & de trois arpens de large. On rencontre après cela pluſieurs Rapides, & après avoir encore navigué cinquante lieuës, on apperçoit une quatriéme Chute, qui ne cede en rien à la troiſiéme. Le cours de cette Riviere eſt de cent lieuës, & quand on l'a remontée environ ſoixante lieuës, on n'a que dix lieuës à faire par terre, en prenant à droite, pour arriver à *l'Ohio*, ſurnommé *la belle Riviere*. Le lieu, où on la joint, s'appelle *Ganos*, où un Officier digne de foi, (*a*) & le même, de qui je tiens tout ce que je viens de vous dire, m'a aſſûré avoir vû une Fontaine, dont l'Eau eſt comme de l'Huile, & a le goût de Fer. Il m'a ajoûté qu'un peu plus loin, il y en a une autre toute ſemblable, & que les Sauvages ſe ſervent de ſon Eau, pour appaiſer toutes ſortes de douleurs.

Deſcription de la Baye des Tſonnonthouans.

La Baye des Tſonnonthouans eſt un lieu charmant : une jolie Riviere y ſerpente entre deux belles Prairies, bordées de Coteaux, entre leſquelles on découvre des Vallées, qui s'étendent fort loin, & tout cela forme le plus beau point de vûë du monde, borné par une grande Forêt de haute-Futaye: mais le terrein me paroît un peu leger & ſablonneux. Nous nous remîmes en route à une heure & demie, & nous voguâmes juſqu'à dix heures du ſoir. Nous avions deſſein de nous retirer dans une petite Riviere, qu'on appelle *la Riviere aux Bœufs;* mais nous en trouvâmes l'entrée bouchée par les Sables, ce qui arrive ſouvent aux petites Rivieres, qui ſe déchargent dans ſes Lacs, par la raiſon qu'elles entraînent beaucoup de Sable avec elles: car quand le Vent vient du large, ces Sables ſont arrêtés par les Vagues, & forment peu à peu une Digue ſi haute & ſi forte, que le courant des Rivieres ne la ſçauroit franchir, ſi ce n'eſt quand les Eaux groſſiſſent par la fonte des Neiges.

De la Riviere de Niagara.

Je fus donc obligé de paſſer le reſte de la nuit dans mon Canot, où j'eſſuyai une aſſez forte gelée. Auſſi à peine voyoit-on les Arbriſſeaux bourgeonner. Tous les Arbres étoient comme dans le milieu de l'Hyver. Nous partîmes de-là à trois heures & demie du matin, le vint-deux, jour de l'Aſcenſion, & j'al-

(*a*) M. de Joncaire, aujourd'hui Capitaine dans les Troupes de la N. France.

lai

ai dire la Messe à neuf heures dans ce qu'on appelle *le Grand Marais.* C'est une Baye assez semblable à celle des Tsonnonthouans, mais où les Terres m'ont parû meilleures. Vers les deux heures après midi, nous entrâmes dans la Riviere de *Niagara*, formée par la grande Chute, dont je vous parlerai bientôt, ou plûtôt c'est le Fleuve Saint Laurent, qui sort du Lac Erié, & passe par le Lac Ontario après quatorze lieuës de détroit. On l'appelle Riviere de Niagara depuis la Chute, & cet espace est de six lieuës. On fait le Sud en y entrant. Quand on y a fait trois lieuës, on trouve sur la main gauche quelques Cabannes d'Iroquois Tsonnonthouans & de Missisaguez, comme à Catarocoui. Le Sieur de Jonquaire, Lieutenant dans nos Troupes, y a aussi sa Cabanne, à laquelle on donne par avance le nom de Fort (*a*) : car on prétend bien qu'avec le tems elle sera changée en une véritable Forteresse.

1721. May.

J'ai trouvé ici plusieurs Officiers, qui doivent retourner dans quelques jours à Quebec. C'est ce qui m'oblige à fermer cette Lettre, que j'enverrai par la même voye. Pour moi, je prévois que j'aurai après leur départ le tems de vous en écrire encore une, & le lieu même me fournira presque de quoi la remplir, avec ce que je pourrai apprendre d'ailleurs des Officiers, dont je viens de parler.

J'ai l'honneur d'être,

A Niagara, ce vintrois May, 1721.

(*a*) Le Fort a été bâti depuis à l'Entrée de la Riviere de Niagara, du même côté, & précisément à l'endroit, où M. de Dénonville en avoit bâti un, qui n'a pas subsisté lontems. Il commence même à s'y former une Bourgade Françoise.

1721. May.

QUINZIÉME LETTRE.

Ce qui se passe entre les Tsonnonthouans & les Anglois à l'occasion de notre Etablissement à Niagara. Description du Pays. Danse du Feu ; Histoire à cette occasion. Description du Sault de Niagara.

Au Sault de Niagara, ce vint-six May, 1721.

MADAME,

Projet d'un Etablissement à Niagara.

J'AI déja eu l'honneur de vous dire que nous avons ici un projet d'Etablissement : pour bien entendre ce qui y a donné lieu, il faut sçavoir que les Anglois prétendent, en vertu du Traité d'Utrecht, avoir la Souveraineté sur tout le Pays Iroquois, & par conséquent n'être bornés de ce côté-là, que par le Lac Ontario ; cependant on a compris que, si leur prétention avoit lieu, il ne tiendroit bientôt plus qu'à eux de s'établir puissamment dans le centre de la Colonie Françoise, ou du moins d'en ruiner absolument le Commerce. On a donc jugé à propos de parer à cet inconvenient, en évitant néanmoins de donner atteinte au Traité, & on n'a rien trouvé de mieux, que de nous placer en un lieu, qui nous assûrât la communication libre des Lacs, & où les Anglois ne fussent pas les maîtres de s'opposer à notre Etablissement. La Commission en a été donnée à M. de JONCAIRE, lequel ayant été dans sa jeunesse Prisonnier des Tsonnonthouans, gagna si bien les bonnes graces de ces Sauvages, que même dans le plus fort des Guerres, que nous avons euës contr'eux, & quoiqu'il y ait très-bien servi, il a toujours joui des privileges attachés à son adoption.

Dès qu'il eut reçu ses ordres pour l'exécution du Projet, dont je vous ai parlé, il se rendit chez eux, assembla les Chefs, & après les avoir assûrés qu'il n'avoit point de plus grand plaisir au monde que de vivre avec ses Freres, il ajoûta qu'il les visiteroit bien plus souvent, s'il avoit chez eux une Cabanne, où il pût se retirer, quand il voudroit être en liberté. Ils lui répondirent qu'ils n'avoient jamais cessé de le regarder comme

1721. May.

un de leurs Enfans; qu'il étoit le maître de se loger par-tout, où bon lui sembleroit, & qu'il pouvoit choisir le lieu, qu'il jugeroit le plus commode. Il n'en demandoit pas davantage, il vint aussi-tôt ici, choisit pour son emplacement le bord de la Riviere, qui termine le canton de Tsonnonthouan, & y dressa une Cabanne. La nouvelle en fut bientôt portée dans la nouvelle York, & elle y causa d'autant plus de jalousie, que les Anglois n'avoient jamais pu obtenir dans aucun canton Iroquois, ce qui venoit d'être accordé au Sieur de Joncaire.

Opposition inutile des Anglois à cet Etablissement.

Ils se plaignirent avec hauteur, & leurs plaintes appuyées de présens, mirent d'abord les quatre autres Cantons dans leurs interêts : mais ils n'en furent pas plus avancés, parce que les Cantons Iroquois sont indépendans les uns des autres, & fort jaloux de cette indépendance. Il falloit donc encore gagner celui de Tsonnonthouan, & les Anglois n'omirent rien pour y réussir; mais ils s'apperçurent bientôt qu'ils ne viendroient jamais à bout de déloger Joncaire de Niagara. Alors ils se réduisirent à demander, qu'au moins il leur fut permis d'avoir aussi une Cabanne au même lieu : mais cela leur fut encore refusé. „ Notre Terre est en paix, leur dirent les Tsonnonthouans, les François & vous n'y pourriez pas demeurer ensemble, sans la troubler. Au reste, ajoûterent-ils, c'est sans conséquence, que Joncaire y demeure. Il est Enfant de la Nation, il jouit de son droit, & il ne nous est pas permis de l'en frustrer.

Description du Païs de Niagara.

Il faut avouer, Madame, qu'il n'y a gueres que le zéle du bien public, qui puisse engager un Officier, à demeurer dans un Pays tel que celui-ci, il n'est pas possible d'en voir un plus sauvage & plus affreux. D'un côté on voit sous ses pieds, & comme dans le fond d'un abîme, un grand Fleuve à la verité, mais qui en cet endroit, ressemble plus à un torrent par sa rapidité, & par les Tourbillons, qu'y forment mille Rochers, au travers desquels il a bien de la peine à trouver passage, & par l'écume, dont il est toujours couvert : de l'autre, la vûë est masquée par trois Montagnes posées les unes sur les autres, & dont la derniere se perd dans les Nuës. C'est bien là que les Poëtes auroient pû dire, que les Titans avoient voulu escalader le Ciel. Enfin de quelque part que les yeux se tournent, ils ne découvrent rien, qui n'inspire une secrette horreur.

1721. May.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas aller bien loin pour voir un grand changement. Derriere ces Montagnes incultes & inhabitables, on apperçoit un Terrein gras, des Forêts magnifiques, des Côteaux agréables & fertiles; on reſpire un air pur, & on jouit d'un Climat temperé, entre deux Lacs, dont le moindre *(a)* a deux cent cinquante lieuës de circuit. Il me paroît que, ſi de bonne heure on avoit eu la précaution de s'aſſûrer par une bonne Fortereſſe, & par une Peuplade raiſonnable, d'un Poſte de cette importance; toutes les forces des Iroquois & des Anglois jointes enſemble, ne ſeroient pas aujourd'hui capables de nous en chaſſer; que nous ſerions nous-mêmes en état de donner la Loi aux Premiers, & d'empêcher la plûpart des Sauvages, de porter leurs Pelleteries aux Seconds, comme ils font impunément tous les jours.

La Compagnie, que j'ai trouvée ici avec M. de JONCAIRE, étoit compoſée du Baron de Longueil, Lieutenant de Roy de Montreal *(b)*, du Marquis de CAVAGNAL, fils du Marquis de Vaudreuil, actuellement Gouverneur Général de la Nouvelle France, de M. de SENNEVILLE, Capitaine, & du Sieur de la CHAUVIGNERIE Enſeigne, & Interprete du Roy pour la Langue Iroquoiſe: ces Meſſieurs vont négocier un Accommodement avec le Canton d'Onnontagué, & avoient ordre de viſiter l'Etabliſſement du Sieur de Joncaire, dont ils ont été très-contens. Les Tſonnonthouans leur ont renouvellé la parole, qu'ils avoient donnée de le maintenir. Cela s'eſt fait dans un Conſeil, où Joncaire, à ce qu'ils m'ont dit, a parlé avec tout l'eſprit d'un François, qui en a beaucoup, & la plus ſublime Eloquence Iroquoiſe.

Deſcription de la Danſe du Feu.

La veille de leur départ, c'eſt-à-dire, le vint-quatre, un Miſſiſagué nous régala d'une Fête, qui a quelque choſe d'aſſez ſingulier. Il étoit tout-à-fait nuit quand elle commença; & en entrant dans la Cabanne de ce Sauvage, nous trouvâmes un feu allumé, auprès duquel un Homme battoit en chantant, ſur une eſpece de Tambour: un autre ſecouoit ſans ceſſe ſon Chichicoué, & chantoit auſſi: cela dura deux heures, & nous ennuya beaucoup, car ils diſoient toujours la même choſe, ou plutôt ils formoient des ſons à demi articulés, qui ne varioient point. Nous priâmes le Maître du

(a) Le Lac Ontario. Le Lac Erié en a trois cent.

(b) Il eſt mort Gouverneur de cette Ville.

Logis de ne point pouſſer plus loin ce Prélude, & il eut bien de la peine à nous donner cette marque de complaiſance. 1721. May.

Nous vîmes alors paroître cinq ou ſix Femmes, qui ſe rangeant côte à côte ſur une même ligne, ſe tenant fort ſerrées, & ayant les bras pendans, danſerent & chanterent; c'eſt-à-dire, que ſans rompre la ligne, elles faiſoient quelques pas en cadence, tantôt en avant, & tantôt en arriere. Quand elles eurent fait ce manége environ un quart d'heure, on éteignit le feu, qui ſeul donnoit du jour à la Cabanne, & on n'apperçut plus rien, qu'un Sauvage, qui avoit dans la bouche un charbon allumé, & qui danſoit. La Symphonie du Tambour & du Chichicoué, ne diſcontinuoit point; les Femmes reprenoient de tems en tems leurs Danſes & leur Chant: le Sauvage danſoit toujours, mais comme on ne le diſtinguoit, qu'à la lueur du charbon allumé, qu'il avoit dans la bouche, il paroiſſoit un Spectre, & faiſoit horreur à voir. Ce mélange de Danſes, de Chants, d'Inſtrumens, & ce feu, qui ne s'éteignoit point, avoient quelque choſe de bizarre & de ſauvage, qui nous amuſa une demie heure, après quoi nous ſortîmes de la Cabanne; mais le jeu dura juſqu'au jour: & voilà, Madame, tout ce que j'ai vû de la *Danſe du feu*, je n'ai pû ſçavoir ce qui ſe paſſa le reſte de la nuit. La Muſique, que j'entendis encore quelque tems, étoit beaucoup plus ſupportable de loin, que de près. Le contraſte des voix d'Hommes & de Femmes, faiſoit à une certaine diſtance, un aſſez bel effet; & on peut dire, que ſi les Femmes Sauvages avoient de la Méthode, il y auroit bien du plaiſir à les entendre chanter.

Hiſtoire à ce ſujet.

J'avois fort envie de ſçavoir, comment un homme pouvoit tenir ſi lon-tems un charbon allumé dans ſa bouche, ſans la brûler, & ſans s'éteindre; mais tout ce que j'en ai pû apprendre, c'eſt que les Sauvages connoiſſent une Plante, qui rend inſenſible au feu la partie, qui en eſt frottée, & qu'ils n'en ont jamais voulu donner la connoiſſance aux Européens. Nous ſçavons que l'Ail & l'Oignon peuvent produire le même effet, mais pour très peu de tems (*a*). D'ailleurs, comment ce charbon peut-il reſter ſi lontems allumé? Quoiqu'il en ſoit, je me ſouviens d'avoir lû dans les Lettres d'un de nos anciens Miſſionnaires du Canada une choſe, qui a quelque

(*a*) On prétend que la Feuille de la Plante de l'Anemone de Canada, d'ailleurs fort cauſtique, a cette vertu.

1721. May.

rapport à ceci, & qu'il avoit appris d'un autre Missionnaire, lequel en avoit été témoin. Celui-ci lui montra un jour une pierre, qu'un Jongleur avoit jettée dans le feu en sa présence, & l'y avoit laissée jusqu'à ce qu'elle en fût toute pénetrée. Après quoi entrant dans une espece de fureur, il l'avoit prise entre ses dents, & la portant toujours ainsi, étoit allé voir un Malade, où le Missionnaire l'avoit suivi : en entrant dans la Cabanne, il jetta la pierre par terre, & le Pere l'ayant ramassée, il y trouva empreintes, les marques des dents du Sauvage, dans la bouche duquel il n'apperçût aucun indice de brûlure. Il ne dit point ce que le Charlatan fit ensuite, pour soulager le Malade ; mais voici en ce même genre un fait, qui vient de la même source, & dont vous porterez tel jugement, qu'il vous plaira.

Autre fait singulier d'une Guérison.

Une Femme Huronne, après une Vision vraye, ou imaginaire, fut attaquée d'un tournoyement de tête, & d'une contraction de nerfs presque générale. Comme depuis le commencement de cette maladie elle ne s'endormoit jamais, qu'elle n'eût quantité de Rêves, qui la fatiguoient beaucoup, elle y soupçonna du mystere, & se mit dans l'esprit, qu'elle guériroit par le moyen d'une Fête, dont elle regla elle-même le Cérémonial, suivant qu'elle se souvenoit, disoit-elle, de l'avoir vû pratiquer autrefois. Elle voulut d'abord qu'on la portât dans le Village, où elle étoit née, & les Anciens qu'elle fit avertir de son dessein, exhorterent tout le monde à l'y accompagner. En un moment, sa Cabanne se trouva remplie de gens, qui venoient lui offrir leurs services ; elle les accepta, les instruisit de ce qu'ils devoient faire, & aussitôt les plus Vigoureux la mirent dans une espece de hotte, & la porterent tour à tour, en chantant de toutes leurs forces.

Quand on la sçût proche du Village, on y assembla un grand Conseil, & par honneur on y invita les Missionnaires, qui firent inutilement tous leurs efforts, pour dissuader une chose, où ils soupçonnoient avec raison autant de superstition, que de folie. On écouta tranquillement tout ce qu'ils voulurent dire à ce sujet, mais quand ils eurent cessé de parler, un des Chefs du Conseil entreprit de réfuter leurs discours, il n'y gagna rien non plus, puis laissant là les Missionnaires, il exhorta tout le monde à s'acquitter exactement de tout ce qui seroit prescrit, & à maintenir les anciens Usages.

Comme il parloit encore, deux Députés de la Malade entrerent dans l'Assemblée, donnerent avis qu'elle alloit arriver, & prierent de sa part, qu'on envoyât au devant d'elle deux jeunes Garçons & deux jeunes Filles, parés de Robes & de Coliers, avec des Présens, qu'elle marquoit, ajoutant qu'elle déclareroit ses intentions à ces quatre Personnes.

1721. May.

Tout cela fut executé sur le champ, & peu de tems après les quatre jeunes gens revinrent les mains vuides, & presque nuds; la Malade s'étant fait donner tout ce qu'ils avoient, jusqu'à leurs Robes. Ils entrerent en cet état dans le Conseil, qui étoit toujours assemblé, & y exposerent les demandes de cette Femme; elles contenoient vint-deux Articles, parmi lesquels étoit une Couverture bleuë, qui devoit être fournie par les Missionnaires; & il falloit que toutes ces choses fussent livrées à l'heure même: on mit tout en usage pour obtenir la Couverture, mais elle fût constamment refusée, & il fallut s'en passer. Dès que la Malade eut reçû les autres Présens, elle entra dans le Village, toujours portée, comme j'ai dit. Sur le soir, un Crieur Public avertit par son ordre, de tenir des feux allumés dans les Cabannes, parce qu'elle devoit les visiter toutes, ce qu'elle fit, dès que le Soleil fut couché, soûtenuë par deux hommes, & suivie de tout le Village. Elle passa au milieu de tous les feux, les pieds & les jambes nuds, & ne sentit aucun mal; tandis que ses deux Supports, quoiqu'ils s'ecartassent du feu, autant qu'il leur étoit possible, en souffroient beaucoup; car il fallut la conduire ainsi, au travers de plus de trois cent Brasiers: pour elle, on ne l'entendit jamais se plaindre, que du froid, & à la fin de cette course, elle déclara qu'elle se sentoit soulagée.

Le lendemain au lever du Soleil on commença, par son ordre encore, une espece de Bacchanale, qui dura trois jours. Le premier jour tout le monde courut par les Cabannes brisant & renversant tout; & à mesure que le bruit & le désordre augmentoient, la Malade assûroit que ses douleurs diminuoient. Les deux autres jours furent employés à parcourir tous les Foyers, par où elle avoit passé, & à proposer ses désirs en termes énigmatiques; il falloit les deviner, & les accomplir sur le champ. Il y en avoit d'une obscenité à faire horreur. Le quatriéme jour la malade fit une seconde visite de

1721. May.

toutes les Cabannes, mais bien differente de la premiere. Elle étoit au milieu de deux bandes de Sauvages, qui marchoient à la file d'un air triste & languissant, & gardoient un profond silence. Il n'étoit permis à personne de se trouver sur son chemin, & ceux, qui avoient la tête de son escorte, avoient soin d'écarter tous ceux, qu'ils rencontroient. Dès que la Malade étoit entrée dans une Cabanne, on la faisoit asseoir, on se plaçoit autour d'elle; elle soupiroit, faisoit le récit de ses maux d'un ton de voix fort touchant, & donnoit à entendre que sa guérison parfaite dépendoit de l'accomplissement d'un désir, sur lequel elle ne s'expliquoit point, & qu'il falloit deviner. Chacun y faisoit de son mieux; mais ce désir étoit fort compliqué; il comprenoit beaucoup de choses; à mesure qu'on en nommoit une, il falloit la lui donner, & pour l'ordinaire elle ne sortoit point d'une Cabanne, qu'elle n'en eût presque tout enlevé.

Lorsqu'elle voyoit qu'on ne pouvoit rencontrer juste, elle s'exprimoit un peu plus clairement, & quand on eut tout deviné, elle fit rendre tout ce qu'elle avoit reçû. Alors on ne douta plus qu'elle ne fût guerie; on en fit une Fête, qui consista en des cris, ou plutôt des hurlemens affreux, & des extravagances de toutes les sortes. Enfin elle fit ses remercimens, & pour mieux témoigner sa reconnoissance, elle visita une troisiéme fois toutes les Cabannes, mais sans aucune cérémonie. Le Missionnaire témoin de cette ridicule scene, dit que la Malade ne fut pas entierement guérie; mais qu'elle se portoit beaucoup mieux: cependant une personne saine & robuste y auroit péri. Ce Pere eut grand soin de faire observer que son prétendu Génie lui avoit promis une guérison parfaite, & ne lui avoit pas tenu parole. On lui répondit que dans une si grande quantité de choses commandées, il étoit bien difficile qu'on n'en eût omis quelqu'une. Il s'attendoit qu'on insisteroit principalement sur le refus de la couverture bleuë; à la vérité on lui en dit un mot, mais on ajoûta qu'après ce refus le Génie s'étoit fait voir pendant la nuit à la Malade, & lui avoit assûré que cet incident ne lui causeroit aucun préjudice, parce que les François n'étant pas Naturels du Pays, les Génies n'avoient aucun pouvoir sur eux. Je reviens à mon voyage.

Description

Messieurs nos Officiers étant partis, je montai ces affreu-

1721. May.

du Sault de Niagara.

ses Montagnes, dont je vous ai parlé, pour me rendre au fameux Sault de Niagara, au-dessus duquel je devois m'embarquer. Ce voyage est de trois lieuës; il étoit autrefois de cinq, parce qu'on passoit de l'autre côté de la Riviere, c'est-à-dire, à l'Occident,& qu'on ne se rembarquoit, qu'à deux lieuës au-dessus de la chute. Mais on a trouvé sur la gauche, à un demi quart de lieuë de cette cataracte, une Anse, où le courant n'est pas sensible, & où par conséquent on peut s'embarquer sans péril. Mon premier soin, en arrivant, fut de visiter la plus belle Cascade, qui soit peut-être dans la Nature; mais je reconnus d'abord que le Baron de la Hontan s'étoit trompé, sur sa hauteur & sur sa figure, de maniere à faire juger qu'il ne l'avoit point vûë.

Il est certain que, si on mesure sa hauteur par les trois Montagnes, qu'il faut franchir d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre des six cent pieds, que lui donne la Carte de M. Delisle, qui sans doute n'a avancé ce paradoxe, que sur la foi du Baron de la Hontan, & du Pere Hennepin: mais après que je fus arrivé au sommet de la troisiéme Montagne, j'observai que dans l'espace des trois lieuës, que je fis ensuite jusqu'à cette chute d'eau, quoiqu'il faille quelquefois monter, il faut encore plus descendre, & c'est à quoi ces Voyageurs paroissent n'avoir pas fait assez d'attention. Comme on ne peut approcher la Cascade que de côté, ni la voir que de profil, il n'est pas aisé d'en mesurer la hauteur avec les instrumens; on a voulu le faire avec une longue corde attachée à une longue perche, & après avoir souvent réiteré cette maniere, on n'a trouvé que cent quinze, ou six vint pieds de profondeur: mais il n'est pas possible de s'assûrer si la perche n'a pas été arrêtée sur quelque Rocher, qui avançoit: car quoiqu'on l'eût toujours retirée mouillée, aussi-bien qu'un bout de la corde, à quoi elle étoit attachée, cela ne prouve rien, puisque l'eau, qui se précipite de la Montagne, rejaillit fort haut en écumant. Pour moi, après l'avoir considerée de tous les endroits, d'où on peut l'examiner plus à son aise, j'estime qu'on ne sçauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante pieds.

Quant à sa figure, elle est en fer à Cheval, & elle a environ quatre cent pas de circonférence; mais précisément dans son milieu elle est partagée en deux par une Isle fort étroite,

1721. May.

& d'un demi-quart de lieuë de long, qui y aboutit. Il est vrai que ces deux parties ne tardent pas à se rejoindre. Celle, qui étoit de mon côté, & qu'on ne voit que de profil, a plusieurs pointes, qui avancent, mais celle, que je découvrois en face, me parut fort unie. Le Baron de la Hontan y ajoûte un Torrent, qui vient de l'Ouest, mais s'il n'a pas été inventé par cet Auteur, il faut dire que dans le tems de la fonte des Néges, des eaux sauvages viennent se décharger là par quelque ravine.

Vous pouvez bien juger, Madame, qu'au-dessous de cette chute la Riviere se ressent lontems d'une si rude secousse; aussi n'est-elle naviguable qu'au bout de trois lieuës, & précisément à l'endroit, où M. de Joncaire s'est placé. Elle ne devroit pas être moins impratiquable au-dessus, puisque le Fleuve y tombe perpendiculairement dans toute sa largeur. Mais outre l'Isle, qui la divise en deux, plusieurs écueils semés çà & là à côté & au-dessus de cette Isle, ralentissent beaucoup la rapidité du Courant. Il est néanmoins si fort malgré cela, que dix ou douze Outaouais ayant un jour voulu traverser à l'Isle, pour éviter des Iroquois, qui les poursuivoient, furent entraînés dans le précipice, quelqu'effort qu'ils fissent pour se soûtenir.

Observations sur cette Cascade.

J'avois oui dire que les Poissons, qui se trouvoient engagés dans ce Courant, tomboient morts dans la Riviere, & que des Sauvages établis dans ces quartiers-là en faisoient leur profit; mais je n'ai rien vû de semblable. On m'avoit encore assûré que les Oiseaux, qui s'avisoient de voler par-dessus, se trouvoient quelquefois enveloppés dans le tourbillon, que formoit dans l'Air la violence de ce Rapide; mais j'ai remarqué tout le contraire. J'ai vû de petits Oiseaux voltiger assez bas directement au-dessus de la chute, & s'en tirer fort bien.

C'est sur un Roc, que cette nappe d'eau est reçûë, & deux raisons me persuadent qu'elle y a trouvé, & peut-être creusé avec le tems une Caverne, qui a quelque profondeur. La premiere est que le bruit, qu'elle fait, est fort sourd, & comme d'un tonnere éloigné. A peine l'entend-on de chez M. de Joncaire, & peut-être même ce qu'on y entend n'est que les bouillonnemens causés par les Rochers, qui remplissent le lit de la Riviere jusques-là. D'autant plus qu'au-dessus de la Cataracte, on ne l'entend pas à beaucoup près de si loin. La

seconde est qu'il n'a jamais rien reparu, dit-on, de tout ce qui y est tombé, pas même les débris du Canot des Outaouais, dont je parlois tout-à-l'heure. Quoiqu'il en soit, Ovide nous donne la description d'une semblable Cataracte, qu'il dit être dans la délicieuse Vallée de Tempé. Il s'en faut bien que le Pays de Niagara soit aussi beau, mais je crois sa Cataracte beaucoup plus belle (*a*).

1721. May.

Au reste je n'ai apperçû de brouillard au-dessus, que par derriere; de loin on le prendroit pour une fumée, & il n'est personne, qui n'y fût trompé, s'il arrivoit à la vûë de l'Isle, sans être prévenu qu'il y a en cet endroit une Cataracte aussi surprenante que celle-là.

Le terrein des trois lieuës, que j'ai faites à pied pour venir ici, & qu'on appelle le *Portage de Niagara*, ne paroît pas bon; il est même assez mal boisé, & l'on n'y sçauroit faire dix pas, sans marcher sur une Fourmiliere, & sans rencontrer des Serpens à Sonnettes, sur-tout pendant la chaleur du jour. Je crois, Madame, vous avoir dit que les Sauvages mangent par délices la chair de ces Reptiles. En général les Serpens ne causent point d'horreur à ces Peuples: il n'est aucun Animal, dont on voye plus souvent la figure marquée sur leur visage, & sur d'autres endroits de leur Corps, & ils ne leur donnent ordinairement la chasse, que pour les manger. Les Os & les Peaux des Serpens servent aussi beaucoup aux Jongleurs & aux Sorciers pour faire leurs prestiges, & ils se font des bandeaux & des ceintures de leurs Peaux. Il est encore vrai qu'ils ont le secret de les enchanter, ou, pour parler plus juste, de les engourdir; qu'ils les prennent tout vivans, les manient, les mettent dans leur sein, sans qu'il leur en arrive aucun mal, & que c'est ce qui contribuë davantage à leur donner le crédit, qu'ils ont sur ces Peuples.

Circonstances de la Marche des Guerriers.

J'allois fermer cette Lettre, lorsque l'on m'est venu dire que nous ne partirions pas demain, comme je m'y attendois. Il faut bien prendre patience, & mettre le tems à profit: je vais donc reprendre l'article des guerres des Sauvages, qui

(a) *Est Nemus Hæmoniæ, prærupta quod undique claudit*
Sylva; vocant Tempe, per quæ Penêus ab imo
Effusus Pindo spumosis volvitur Undis,
Dejectisque gravi tenues agitantia Fumos
Nubila conducit, summisque aspergine Sylvas
Impluit, & sonitu plusquam vicina fatigat. Métamorph. Liv. 1.

1721. May.

ne ſera pas ſitôt épuiſé. Dès que tous les Guerriers ſont embarqués, les Canots s'éloignent d'abord un peu, & ſe tiennent fort ſerrés ſur une même ligne; enſuite le Chef ſe leve & tenant en main ſon Chichikoué, il entonne ſa Chanſon de guerre, & ſes Soldats lui répondent par un triple *hé*, tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conſeil, qui ſont reſtés ſur le Rivage, exhortent alors les Guerriers à bien faire leur devoir, & ſur-tout à ne pas ſe laiſſer ſurprendre. C'eſt de tous les avis, qu'on peut donner aux Sauvages, le plus néceſſaire, & celui, dont, pour l'ordinaire, ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef, qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens & leurs Amis de ne les point oublier, puis pouſſant tous enſemble des hurlemens affreux, ils partent de la main, & nagent avec une telle vîteſſe, qu'on les voit diſparoître dans l'inſtant.

Les Hurons & les Iroquois ne ſe ſervent point du Chichikoué, mais ils en donnent à leurs Priſonniers, de ſorte que cet inſtrument, qui eſt pour les autres un inſtrument de guerre, ſemble être parmi eux une marque d'Eſclavage. Les Guerriers ne font preſque jamais que de petites journées, ſur-tout quand ils ſont en grande troupe. D'ailleurs ils tirent des préſages de tout; & les Jongleurs, à qui il appartient de les expliquer, avancent & retardent les marches comme il leur plaît. Tant qu'on n'eſt point en Pays ſuſpect, on ne prend aucune précaution, & ſouvent on ne trouveroit pas deux ou trois Guerriers enſemble, chacun étant de ſon côté à chaſſer; mais quelqu'éloigné que l'on ſoit de la route, tous ſe rendent ponctuellement au lieu & à l'heure marqués pour ſe réunir.

Du Campement.

On campe lontems avant le Soleil couché, & pour l'ordinaire on laiſſe devant le Camp un grand eſpace environné d'une Paliſſade, ou plûtôt d'une eſpece de Treillis, ſur lequel on place les Manitous, tournés du côté, où l'on veut aller. On les y invoque pendant une heure, & on en fait autant tous les matins, avant que de décamper. Après cela on croit n'avoir rien à craindre, on ſuppoſe que les Eſprits ſe chargent de faire ſeuls la Sentinelle, & toute l'Armée dort tranquillement ſous leur ſauve-garde. L'expérience ne détrompe point ces Barbares, & ne les tire point de leur confiance préſomptueuſe. Elle a ſa ſource dans une indolence

& dans une pareſſe, que rien ne peut vaincre. 1721. May.

Tout eſt Ennemi ſur le chemin des Guerriers. Si néanmoins ils rencontrent de leurs Alliés, ou des Partis à peu près de force égale de Gens, avec qui ils n'ont rien à démêler, on ſe fait amitié de part & d'autre. Si les Alliés, qu'on rencontre, étoient en guerre contre les mêmes Ennemis, le Chef du Parti le plus fort, ou de celui, qui a armé le premier, donne à l'autre quelques Chevelures, dont on ne manque jamais de faire proviſion pour ces occaſions-là, & lui dit: „ *Vous avez coup ici*, c'eſt-à-dire, vous avez ſatisfait à votre engagement, votre honneur eſt à couvert, vous pouvez vous en retourner". Mais cela s'entend, lorſque la rencontre eſt fortuite, qu'on ne s'eſt pas donné le mot, & qu'on n'a pas beſoin de renfort.

De la rencontre des différens Partis de Guerre.

Quand on eſt ſur le point d'entrer dans le Pays ennemi, on s'arrête pour une cérémonie, qui a quelque choſe d'aſſez ſingulier. Le ſoir on fait un grand Feſtin, après lequel on s'endort. Dès que tous ſont éveillés, ceux, qui ont eu des rêves, vont de feu en feu, chantant leur chanſon de mort, dans laquelle ils font entrer leurs ſonges d'une maniere énigmatique. Chacun ſe met l'eſprit à la torture pour les deviner, & ſi perſonne n'en peut venir à bout, il eſt permis à ceux, qui ont révé de s'en retourner chez eux. Voilà qui donne beau jeu aux Poltrons. On fait enſuite de nouvelles invocations aux Eſprits, on s'anime plus que jamais à faire merveille: on jure de ſe ſecourir mutuellement; enfin on ſe remet en marche; & ſi on eſt venu juſques-là par Eau, on quitte ſes Canots, qu'on a grand ſoin de bien cacher. Si tout ce qui eſt preſcrit dans ces occaſions s'obſervoit exactement, il ſeroit difficile de ſurprendre un Parti de guerre, qui eſt entré dans le Pays ennemi. On ne doit plus faire de feu, plus de cris, plus de chaſſe; il ne faut plus même ſe parler, que par ſignes. Mais ces loix ſont mal gardées. Tout Sauvage eſt né préſomptueux, & incapable de ſe gêner le moins du monde. On ne néglige pourtant guéres d'envoyer tous les ſoirs des Coureurs, qui employent deux ou trois heures à aller de côté & d'autre. S'ils n'ont rien vû, on s'endort tranquillement, & on abandonne encore la garde du Camp aux Manitous.

De l'entrée dans le Pays ennemi.

Si-tôt qu'on a découvert l'Ennemi, on envoye le reconnoître, & ſur le rapport de ceux, qu'on a envoyés, on tient

Des approches, & de l'attaque.

1721. May.

Conſeil. L'attaque ſe fait ordinairement au point du jour. C'eſt le tems, où l'on ſuppoſe que l'Ennemi eſt dans ſon plus profond ſommeil, & toute la nuit on ſe tient couché ſur le ventre, ſans remuer. Les approches ſe font dans la même poſture en ſe traînant ſur ſes pieds & ſur ſes mains juſqu'à la portée du Trait. Alors tous ſe levent, le Chef donne le ſignal par un petit cri, auquel toute la Troupe répond par de vrais hurlemens, & fait en même-tems ſa premiere décharge : puis, ſans laiſſer à l'Ennemi le tems de ſe reconnoître, elle fond ſur lui le Caſſe-tête à la main. Depuis qu'aux Caſſe-têtes de bois ces Peuples ont ſubſtitué de petites Haches, auxquelles ils ont donné le même nom, les mêlées ſont plus ſanglantes. Le combat fini, on leve les Chevelures des Morts & des Mourans, & on ne ſonge à faire des Priſonniers, que quand l'Ennemi ne fait plus aucune réſiſtance.

Mais ſi on l'a trouvé ſur ſes gardes, ou trop bien retranché, on ſe retire, pourvû qu'il en ſoit encore tems. Sinon, on prend réſolument le parti de ſe bien battre, & il y a quelquefois beaucoup de ſang répandu de part & d'autre. Un Camp forcé eſt l'image de la fureur même, la férocité barbare des Vainqueurs, & le déſeſpoir des Vaincus, qui ſçavent à quoi ils doivent s'attendre, s'ils tombent vifs entre les mains de leurs Ennemis, font faire aux uns & aux autres des efforts, qui paſſent tout ce qu'on en peut dire. La figure des Combattans, tous barbouillés de noir & de rouge, augmente encore l'horreur du combat, & l'on feroit ſur ce modele un portrait bien naturel de l'Enfer. Quand la victoire n'eſt plus douteuſe, les Victorieux ſe défont d'abord de tous ceux, qu'ils auroient trop de peine à emmener, & ne cherchent plus qu'à laſſer les autres, dont ils veulent faire des Priſonniers.

Les Sauvages ſont naturellement intrépides, & malgré leur férocité brutale, ils conſervent toujours dans l'action même, beaucoup de ſang froid. Cependant ils ne ſe mêlent, & ne combattent en raſe campagne, que quand ils ne peuvent l'éviter. Leur raiſon eſt qu'une victoire teinte du ſang des Vainqueurs n'eſt pas proprement une victoire, & que la gloire du Chef conſiſte principalement à ramener tout ſon Monde ſain & ſauf. J'ai oui dire que quand deux Ennemis, qui ſe ſont connus, ſe rencontrent dans le combat, il ſe fait entr'eux des dialogues aſſez ſemblables à ceux des Heros d'Homere. Je ne crois

Leur maniere de combattre.

pas que cela arrive dans le fort de la mêlée, mais il se peut faire que dans de petites rencontres, ou bien avant que de passer un ruisseau, ou de forcer un retranchement, on se dise quelques mots pour se défier, ou pour se rappeller quelqu'autre rencontre semblable. 1721. May.

Leur instinct pour connoître les traces de leurs Ennemis.

La guerre se fait presque toujours par surprise, & elle réussit assez ordinairement; car autant que les Sauvages sont accoûtumés à négliger les précautions nécessaires pour n'être point surpris, autant sont-ils alertes & habiles pour surprendre. D'ailleurs ces Peuples ont un talent admirable, je dirois volontiers un instinct, pour connoître si l'on a passé par quelque endroit. Sur les herbes les plus courtes, sur la terre la plus dure, sur les pierres mêmes, ils découvrent des traces, & par la façon, dont elles sont tournées, par la figure des pieds, par la maniere, dont ils sont écartés, ils distinguent, dit-on, les vestiges des Nations differentes, & ceux des Hommes d'avec ceux des Femmes. J'ai lontems cru qu'il y avoit de l'exaggération dans ce qu'on en racontoit, mais le rapport de tous ceux, qui ont vécu avec les Sauvages, est si unanime sur cela, que je ne vois aucun lieu d'en soupçonner la sincérité. Si parmi les Prisonniers il s'en trouve, que leurs blessures mettent hors d'état d'être transportés, on les brûle d'abord, & comme cela se fait dans le premier emportement, & qu'on est souvent pressé de faire retraite, ils en sont pour la plupart quittes à meilleur marché, que les autres, qu'on réserve à un supplice plus lent.

Des signes, qu'on laisse de la victoire.

L'usage est parmi quelques Nations que le Chef du Parti vainqueur laisse sur le champ de bataille son Casse-tête, sur lequel il a eu soin de tracer la marque de sa Nation, celle de sa Famille, & son portrait, c'est-à-dire, un ovale, avec toutes les figures, qu'il a au visage. D'autres peignent toutes ces marques sur le tronc d'un arbre, ou sur une écorce, avec du charbon pilé & broyé, mêlé de quelques couleurs. On y ajoûte des caracteres hiéroglyphiques, par le moyen desquels les Passans peuvent apprendre jusqu'aux moindres circonstances, non-seulement de l'action, mais encore de tout ce qui s'est passé pendant la campagne. On y reconnoît le Chef du Parti par toutes les marques, dont je viens de parler; le nombre de ses exploits, par autant de nattes; celui de ses Soldats, par des lignes; celui des Prisonniers, qu'il emmene, par de

1721. May.

petits Marmouzets, qui portent un bâton, ou un Chichikoué; celui des Morts, par des figures humaines sans tête, avec des differences, qui font distinguer les Hommes, les Femmes, & les Enfans. Mais ce n'est pas toujours si près du lieu, où s'est passée l'action, qu'on trouve ces écriteaux, car quand un Parti craint d'être poursuivi, il les place hors de sa route, afin de dépayser ceux, qui le cherchent.

Précautions pour assûrer la retraite, & pour garder les Prisonniers.

Jusqu'à ce que les Vainqueurs soient en pays de sûreté, ils font assez de diligence; & de crainte que les Blessés ne les retardent dans leur retraite, ils les portent tour à tour sur des Brancarts, ou ils les tirent sur une Traîne, si on est en Hyver. En rentrant dans leurs Canots, ils font chanter leurs Prisonniers, & la même chose se pratique chaque fois qu'ils rencontrent de leurs Alliés; honneur, qui coûte un festin à ceux, qui le reçoivent, & quelque chose de plus, que la peine de chanter, aux malheureux Captifs: car on invite les Alliés à les *caresser*, & caresser un Prisonnier, c'est lui faire tout le mal, dont on peut s'aviser, ou le mutiler de maniere, qu'il en demeure estropié. Il y a pourtant des Chefs, qui ménagent assez ces Misérables, & ne soufrent pas qu'on les maltraite trop. Mais rien n'égale l'attention, avec laquelle on les garde. Le jour ils sont liés par le cou & par les bras à une des barres du Canot. Quand on va par Terre, il y a toujours quelqu'un, qui les tient; & la nuit ils sont étendus à terre tout nuds, des cordes attachées à des crochets plantés en terre leur tiennent les jambes, les bras, & le cou si serrés, qu'ils ne sçauroient remuer, & de longues cordes leur serrent encore les mains & les pieds de telle façon, qu'ils ne peuvent faire le moindre mouvement sans éveiller les Sauvages, qui sont couchés sur ces cordes.

Comment on annonce la victoire dans les Villages.

Quand les Guerriers sont arrivés à une certaine distance du Village, d'où ils étoient partis, ils s'arrêtent, & le Chef y envoye donner avis qu'il est proche. Parmi quelques Nations, dès que l'Envoyé est à portée d'être entendu, il fait differens cris, qui donnent une idée générale des principales aventures, & du succès de la campagne. Il marque d'abord le nombre des Hommes, qu'on y a perdus, par autant de cris de mort. Aussitôt les Jeunes Gens se détachent pour avoir des connoissances plus circonstanciées: souvent même tout le Village y court, mais un seul Homme aborde l'Envoyé,

apprend

apprend de lui tout le détail des nouvelles, dont il eſt porteur; à meſure que celui-ci lui raconte un fait, il le répete tout haut en ſe tournant vers ceux, qui l'ont accompagné, & ils lui répondent par des acclamations, ou par des cris lugubres, ſuivant que la nouvelle eſt funeſte ou agréable. 1721. May.

L'Envoyé eſt enſuite conduit dans une Cabanne, où les Anciens lui font les mêmes queſtions, qu'on lui a déja faites; après quoi un Crieur public invite toute la Jeuneſſe à aller à la rencontre des Guerriers, & les Femmes à leur porter des rafraîchiſſemens. Ailleurs on ne ſonge d'abord qu'à pleurer ceux, qu'on a perdus. L'Envoyé ne fait que des cris de mort. On ne va point au-devant de lui; mais à ſon entrée dans le Village il trouve tout le monde aſſemblé, raconte en peu de mots tout ce qui s'eſt paſſé, puis ſe retire dans ſa Cabanne, où on lui porte à manger, & pendant quelque tems on n'eſt occupé qu'à pleurer les morts.

Ce terme expiré, on fait un autre cri pour annoncer la victoire. Alors chacun eſſuye ſes larmes, & il n'eſt plus queſtion que de ſe réjouir. Quelque choſe d'aſſez ſemblable ſe pratique au retour des Chaſſeurs: les Femmes, qui ſont demeurées au Village, vont au-devant d'eux, dès qu'elles ſont averties qu'ils approchent, & avant que de s'informer du ſuccès de la Chaſſe, elles leur annoncent par leurs larmes les morts, qui ſont arrivées depuis leur départ. Pour revenir aux Guerriers, le moment, où les Femmes les joignent, eſt à proprement parler le commencement du ſupplice des Priſonniers: auſſi lorſque quelques-uns ont d'abord été deſtinés à être adoptés, ce qu'il n'eſt pas permis de faire chez toutes les Nations, leurs futurs Parens, qu'on a ſoin d'avertir, les vont prendre un peu plus loin, & les conduiſent à leurs Cabannes par des chemins détournés. Pour l'ordinaire ils ignorent lontems quel doit être leur ſort, & il en eſt peu, qui échappent aux premieres fureurs des Femmes. Mais cet article me meneroit trop loin, & nous partons demain de grand matin.

Je ſuis, &c.

1721. May.

SEIZIÉME LETTRE.

Premiere Réception des Prisonniers. Triomphe des Guerriers. Distribution, qu'on fait des Captifs : comment on décide de leur sort, & ce qui arrive ensuite. Avec quelle inhumanité on traite ceux, qui sont destinés à la mort. Courage, qu'ils font paroître. Des Négociations des Sauvages.

A l'Entrée du Lac Erié, ce vint-septiéme May, 1721.

MADAME,

JE suis parti ce matin du Sault de Niagara; j'avois environ sept lieuës à faire pour gagner le Lac Erié, & je les ai fait sans peine. Nous comptons bien de ne pas coucher ici cette nuit; mais tandis que mes Gens nageoient de toutes leurs forces, j'ai bien avancé une nouvelle Lettre, & pendant qu'ils prennent un peu de repos je vais l'achever, pour la donner à des Canadiens, que nous avons rencontrés ici, & qui vont à Montreal. Je reprends mon récit, où j'en étois demeuré dans ma derniere.

Premiere réception des Prisonniers.

Tous les Prisonniers, qui sont destinés à la mort, & ceux, dont le sort n'est point encore décidé, sont, comme je vous l'ai déja dit, Madame, abandonnés à la fureur des Femmes, qui vont au-devant des Guerriers, & il est étonnant qu'ils résistent à tous les maux, qu'elles leur font soufrir. Si quelqu'une sur-tout a perdu à la guerre, ou son Fils, ou son Mari, ou quelqu'autre personne, qui lui étoit chere, y eût-il trente ans passés, qu'elle eût fait cette perte, c'est une Furie, qui s'attache au premier, qui lui tombe sous la main, & l'on n'imagineroit pas jusqu'où sa rage l'emporte. Elle n'a nul égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur, & à chaque coup, qu'elle lui porte, on croiroit qu'il va tomber mort à ses pieds, si on ne sçavoit pas combien ces Barbares sont ingénieux à prolonger les supplices les plus inouis. Toute la nuit se passe de la sorte au Campement des Guerriers.

1721. May.

Triomphe des Guerriers.

Le lendemain eſt le jour du Triomphe des Vainqueurs. Les Iroquois & quelques autres affectent une grande modeſtie, & un plus grand déſintéreſſement encore dans ces rencontres. Les Chefs entrent d'abord ſeuls dans le Village, ſans aucune marque de victoire, gardant un profond ſilence, & ſe retirent dans leurs Cabannes, ſans témoigner avoir la moindre prétention ſur les Priſonniers. Chez d'autres Nations il n'en eſt pas de même ; le Chef marche à la tête de ſa Troupe avec un air de Conquérant ; ſon Lieutenant vient après lui, & il eſt précédé d'un Crieur, qui eſt chargé de recommencer les cris de mort. Les Guerriers ſuivent deux à deux, les Priſonniers au milieu, couronnés de fleurs, le viſage & les cheveux peints, tenant un bâton d'une main & le Chichikoué de l'autre, le corps preſque nud, les bras liés au-deſſus du coude, avec une corde, dont les Guerriers tiennent les bouts, & chantent ſans ceſſe leur chanſon de mort au ſon du Chichikoué.

Bravades des Priſonniers.

Ce chant a quelque choſe de lugubre & de fier tout enſemble, & le Captif n'a point du tout l'air d'un Homme, qui ſoufre, & qui eſt vaincu. Voici à peu près le ſens de ces chanſons : » Je ſuis Brave & intrépide, je ne crains point la « mort, ni aucun genre de tortures : ceux qui les redoutent, « ſont des lâches, ils ſont moins que des Femmes : la vie n'eſt « rien pour quiconque a du courage : que le déſeſpoir & la rage « étouffent tous mes Ennemis : que ne puis-je les dévorer, & « boire leur ſang juſqu'à la derniere goute « ! De tems en tems on les arrête, on s'attroupe autour d'eux, on danſe & on les fait danſer : ils paroiſſent le faire de bon cœur, ils racontent les plus belles actions de leur vie ; ils nomment tous ceux, qu'ils ont tués, ou brûlés. Ils font ſur-tout remarquer ceux, auxquels les Aſſiſtans doivent plus s'intéreſſer : on diroit qu'ils ne cherchent qu'à animer de plus en plus contre eux les Arbitres de leur ſort. Ces bravades en effet font entrer en fureur tous ceux, qui les entendent, & leur vanité leur coûte cher. Mais de la maniere, dont ils reçoivent les plus durs traitemens, on diroit que c'eſt leur faire plaiſir, que de les tourmenter.

Ce qu'on leur fait ſoufrir à leur entrée dans le Village.

Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées de Sauvages armés de pierres & de bâtons, & qui donnent ſur eux, comme s'ils vouloient les aſſommer du premier coup.

1721. May.

Il n'arrive pourtant jamais qu'ils y ſuccombent, tant on obſerve, lors même qu'il ſemble qu'on frappe à l'aveugle, & que la ſeule fureur conduit le bras, de ne point toucher aux endroits, où il y auroit du riſque pour la vie. Dans cette marche chacun a droit de les arrêter; il leur eſt auſſi permis de ſe défendre, mais ils ne ſeroient pas les plus forts. Dès qu'ils ſont arrivés au Village, on les conduit de Cabanne en Cabanne, & par-tout on leur fait payer leur bien-venuë. Ici on leur arrache un ongle, là on leur coupe un doit, ou avec les dens, ou avec un méchant couteau, dont on ſe ſert comme d'une ſcie. Un Vieillard leur déchire la chair juſqu'aux os; un Enfant avec une alene les perce, où il peut; une Femme les fouette impitoyablement juſqu'à ce que les bras lui tombent de laſſitude; mais aucun des Guerriers ne met la main ſur eux, quoiqu'ils ſoient encore leurs Maîtres. On ne peut même les mutiler ſans leur permiſſion, qu'ils accordent rarement: à cela près, on a toute liberté de les faire ſoufrir, & ſi on les promene dans pluſieurs Villages, ſoit de la même Nation, ſoit de ſes Voiſins, ou de ſes Alliés, qui l'ont ſouhaité; partout ils ſont reçûs de même.

Diſtribution, qu'on en fait.

Après ces préludes, on travaille à la répartition des Captifs, & leur ſort dépend de ceux, à qui ils ſont livrés. Au ſortir du Conſeil, où on a déliberé de leur ſort, un Crieur invite tout le monde à ſe trouver dans la Place, où la diſtribution ſe fait ſans conteſtation & ſans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Enfans, ou leurs Maris à la guerre, ſont ordinairement partagées les Premieres. On ſatisfait enſuite aux engagemens pris avec ceux, dont on a reçû des Coliers; s'il ne ſe trouve pas aſſez de Captifs pour tout cela, on y ſupplée par des Chevelures, dont ceux, à qui on les donne, ſe parent aux jours de réjouiſſance. Le reſte du tems elles demeurent ſuſpenduës à la Porte de la Cabanne. Si au contraire le nombre des Priſonniers excéde celui des Prétendans, on envoye le ſurplus aux Villages des Alliés. D'ailleurs un Chef ne ſe remplace que par un Chef, ou par deux ou trois autres Eſclaves, qui ſont toujours brûlés, quand bien même ceux, qu'ils remplaceroient, ſeroient morts de maladie. Les Iroquois ne manquent jamais de deſtiner quelques Priſonniers pour le Public, & alors le Conſeil en diſpoſe, comme il le juge à propos. Mais les Meres de Famille peuvent encore caſ-

fer leur Sentence, & font Maîtreffes de la vie & de la mort de ceux mêmes, qui avoient été condamnés ou abfous par le Confeil.

Comment on décide de leur fort.

Dans quelques Nations les Guerriers ne fe dépouillent pas entierement du droit de difpofer des Captifs, & ceux, en faveur defquels le Confeil en avoit difpofé, font obligés de les remettre entre leurs mains, s'ils l'exigent; mais ils le font rarement, & lorfqu'ils le font, ils font obligés de rendre les gages, qu'ils avoient reçus de ceux, à qui on les avoit donnés. Si en arrivant ils ont déclaré leurs intentions à ce fujet, on ne s'y oppofe pas pour l'ordinaire. En général le plus grand nombre des Prifonniers de guerre eft condamné à la mort, ou à un efclavage bien dur, & qui ne les affûre jamais de la vie. Quelques-uns font adoptés, & dès-lors leur condition ne differe plus de celle des Enfans de la Nation: ils entrent dans tous les droits de ceux, dont ils occupent la place, & fouvent ils prennent tellement l'efprit de la Nation, dont ils font devenus membres, qu'ils ne font nulle difficulté d'aller en guerre contre leurs propres Compatriotes. Les Iroquois ne fe font guéres foûtenus jufqu'ici, que par cette politique: toujours en guerre depuis un tems infini contre toutes les Nations, ils feroient aujourd'hui prefque réduits à rien, s'ils n'avoient eu l'attention de naturalifer une bonne partie de leurs Prifonniers de guerre.

Il arrive quelquefois qu'au lieu d'envoyer dans d'autres Villages l'excédent des Captifs, on en donne à des Particuliers, qui n'en avoient pas demandé, & pour lors, ou bien ils n'en font pas tellement les Maîtres, qu'ils ne foient tenus de confulter les Chefs du Confeil pour fçavoir ce qu'ils en feront: ou bien on les oblige de les adopter. Dans le premier cas, celui, à qui on fait préfent d'un Efclave, l'envoye chercher par quelqu'un de fa Famille; il le fait enfuite attacher à la Porte de fa Cabanne; puis il affemble les Chefs du Confeil, à qui il décare quelle eft fon intention, & demande leur avis. Pour l'ordinaire cet avis eft conforme à ce qu'il défire. Dans le fecond cas, le Confeil en remettant le Prifonnier à celui, à qui on l'a deftiné, lui dit: « Il y a lontems que « nous fommes privés d'un tel, ton Parent, ou ton Ami, & « qui étoit le foûtien de notre Village. Ou bien, nous regret- « tions l'efprit d'un tel, que tu as perdu, & qui par fa fageffe «

1721. May.

» maintenoit la tranquillité publique; il faut qu'il reparoisse aujourd'hui; il nous étoit trop cher, & trop précieux, pour differer davantage à le faire revivre: nous le remettons sur sa Natte en la personne de ce Prisonnier.

Il y a néanmoins des Particuliers, plus considérés apparemment que les autres, à qui on fait présent d'un Captif sans aucune condition, & avec une pleine liberté d'en faire ce qu'ils jugeront à propos, & le Conseil alors s'exprime en ces termes, en le remettant entre ses mains: « Voici de quoi réparer la perte d'un tel, & de nétoyer le cœur de son Pere, de sa Mere, de sa Femme & de ses Enfans; soit que tu veuilles leur faire boire du bouillon de cette chair, ou que tu aimes mieux remettre le défunt sur sa Natte en la personne de ce Captif. Tu peux en disposer à ton gré.

De l'adoption d'un Captif.

Dès qu'un Prisonnier est adopté, on le conduit à la Cabanne, où il doit être, & on commence par lui ôter ses liens. On fait ensuite chauffer de l'eau pour le laver: on panse ses playes, s'il en a, & fussent-elles toutes pleines de Vers, il est bientôt guéri: on n'omet rien pour lui faire oublier les maux, qu'il a soufferts, on lui donne à manger, on l'habille proprement. En un mot on ne feroit pas plus pour l'Enfant de la Maison, ni pour celui, qu'il *résuscite*, c'est ainsi qu'on s'exprime. Quelques jours après on fait un festin, pendant lequel on lui donne solemnellement le nom de celui, qu'il remplace, & dont, non-seulement il a dès-lors tous les droits, mais il contracte aussi toutes les obligations.

De ceux, qui sont destinés au feu.

Parmi les Hurons & les Iroquois ceux, qui sont destinés au feu, quelquefois ne sont pas bien moins traités d'abord, & même jusqu'au moment de l'exécution, que ceux, qui ont été adoptés. Il semble que ce soit des victimes, qu'on engraisse pour le Sacrifice, & ils sont effectivement immolés au Dieu de la Guerre: la seule difference, qu'on met entr'eux & les autres, c'est qu'on leur noircit entierement le visage. A cela près, on leur fait la meilleure chere, qu'il est possible; on ne leur parle qu'avec amitié; on leur donne les noms de Fils, de Freres, ou de Neveux, suivant la Personne, dont ils doivent par leur mort appaiser les mânes: on leur abandonne même quelquefois des Filles, pour leur servir comme de Femmes pendant tout le tems, qu'il leur reste à vivre. Mais lorsqu'ils sont instruits de leur sort, il les faut bien garder, si on ne

veut pas qu'ils s'échapent. Aussi le leur cache-t'on souvent. 1721. May.

Comment ils reçoivent l'Arrêt de leur condamnation.

Quand ils ont été livrés à une Femme, au moment qu'on l'avertit que tout est prêt pour l'exécution, ce n'est plus une Mere, c'est une Furie, qui passe des plus tendres caresses aux derniers excès de la rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui, qu'elle veut venger. « Approche, lui dit-elle, « tu vas être appaisée ; je te prépare un Festin, bois à longs « traits de ce bouillon, qui va être versé pour toi ; reçois le sa- « crifice, que je te fais, en immolant ce Guerrier : il sera brûlé « & mis dans la Chaudiere ; on lui appliquera les Haches arden- « tes ; on lui enlevera la Chevelure ; on boira dans son crâne ; « ne fais donc plus de plaintes ; tu seras parfaitement satisfaite ». Cette formule, qui est proprement la Sentence de mort, varie beaucoup pour les termes, mais quant à la substance, elle est à peu près toujours la même. Un Crieur fait ensuite sortir le Captif de la Cabanne, déclare à haute voix les intentions de celui ou de celle, à qui il appartenoit, & finit par exhorter les Jeunes Gens à bien faire. Un autre survient, qui addresse la parole au Patient, & lui dit : *Mon Frere, prends courage, tu vas être brûlé*, & il répond froidement : *cela est bien, je te remercie.* Il se fait aussi-tôt un cri dans tout le Village, & le Prisonnier est conduit au lieu destiné à son supplice.

Ordinairement on le lie à un Poteau par les deux mains & par les pieds, mais de maniere, qu'il puisse aisément tourner tout autour. Quelquefois néanmoins, quand l'exécution se fait dans une Cabanne, d'où il n'y a pas de danger qu'il se sauve, on ne le lie point, & on le laisse courir d'un bout à l'autre. Avant que l'on commence à le brûler, il chante pour la derniere fois sa chanson de mort, puis il fait le récit de ses prouesses, & presque toujours de la maniere la plus insultante pour ceux, qu'il apperçoit autour de lui. Il les exhorte ensuite à ne le pas épargner, & à se souvenir qu'il est Homme, & Guerrier. Je suis bien trompé au reste, ou ce qui doit le plus étonner dans ces scenes tragiques & barbares, n'est pas qu'un Patient chante à pleine tête, qu'il insulte & qu'il défie ses Bourreaux, comme ils font ordinairement tous jusqu'au dernier soupir ; car il y a là une fierté, qui éleve l'esprit, qui le transporte, qui le distrait un peu de la pensée de ce qu'il soufre, & qui l'empêche même de marquer trop de sensibi-

1721. May.

lité. D'ailleurs les mouvemens, qu'ils ſe donnent, font diverſion, émouſſent le ſentiment, produiſent le même effet, & quelque choſe de plus, que les cris & les larmes. Enfin on ſçait qu'il n'y a point de grace à eſperer, & le déſeſpoir donne des forces, & inſpire de la hardieſſe.

Principe de la barbarie, qu'on exerce en ces occaſions.

Cette eſpéce d'inſenſibilité n'eſt pourtant pas auſſi univerſelle, que bien des gens l'ont cru. Il n'eſt point rare de voir pouſſer à ces Miſérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs; mais qui n'ont d'autre effet, que de réjouir les Acteurs & les Aſſiſtans. Quant à ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité, dont on n'auroit jamais cru que des Hommes fuſſent capables, je crois qu'ils y ſont parvenus par degrés, que l'uſage les y a accoûtumés inſenſiblement; que l'envie de voir faire une lâcheté à ſon Ennemi, les inſultes, que les Patiens ne ceſſent point de faire à leurs Bourreaux, le déſir de la vengeance, qui eſt la paſſion dominante de ces Peuples, & qu'ils ne croyent pas ſuffiſamment aſſouvie, tandis que le courage de ceux, qui en ſont l'objet, n'eſt point abbatu; la ſuperſtition enfin, y entrent pour beaucoup: car quels excès n'enfante point un faux zéle guidé par tant de paſſions.

Je ne vous ferai point, Madame, le détail de tout ce qui ſe paſſe dans ces horribles exécutions. Il m'engageroit trop loin, parce qu'il n'y a point ſur cela d'uniformité, ni d'autres regles, que la férocité & le caprice. Souvent on y voit autant d'Acteurs que de Spectateurs, c'eſt-à-dire, que d'Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, & chacun fait du pis qu'il peut. Il n'y a que ceux de la Cabanne, à laquelle le Priſonnier avoit été livré, qui s'abſtiennent de le tourmenter, au moins eſt-ce la pratique de pluſieurs Nations. Communément on commence par brûler les pieds, puis les jambes, & ainſi en remontant juſqu'à la tête; & quelquefois on fait durer le ſupplice une ſemaine entiere, comme il eſt arrivé à un Gentilhomme Canadien parmi les Iroquois.

Les moins épargnés ſont ceux, qui ayant déja été pris, & adoptés, ou mis en liberté, ſont repris de nouveau. On les regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont fait la guerre à leurs Parens, ou à leurs Bienfacteurs, & on ne leur fait aucune grace. Il arrive quelquefois que le Patient, lors même qu'il n'eſt point exécuté dans une Cabanne,

n'eſt

n'eſt point lié, & qu'il lui eſt permis de ſe défendre, ce qu'il fait, bien moins dans l'eſpérance de ſauver ſa vie, que pour venger par avance ſa mort, & pour avoir la gloire de mourir en Brave. On a vû dans ces occaſions combien de force & de courage ces paſſions peuvent inſpirer : en voici un exemple, qui a pour garans des témoins oculaires & dignes de foi.

Courage d'un Capitaine Onneyouth brûlé par les Hurons.

Un Capitaine Iroquois, du Canton d'Onneyouth, avoit mieux aimé s'expoſer à tout, que de ſe déshonnorer par une fuite, qu'il jugea d'une conſéquence dangereuſe pour les Jeunes Gens, qui étoient ſous ſes ordres. Il ſe battit lontems en Homme, qui vouloit mourir les armes à la main, mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & il fut pris. Par bonheur pour lui & pour ceux, qui furent faits Priſonniers avec lui, on les mena dans une Bourgade, où il y avoit des Miſſionnaires, qui eurent toute liberté de les entretenir. Ces Peres les trouverent d'une docilité, qu'ils regarderent comme un commencement de la grace de leur converſion; ils les inſtruiſirent, & les baptiſerent : ils furent tous brûlés peu de jours après, & témoignerent juſqu'à la mort une ſorte de conſtance, que les Sauvages ne connoiſſoient pas encore, & que les Infidéles mêmes attribuerent à la vertu du Sacrement.

Le Capitaine Onneyouth crut néanmoins qu'il lui étoit encore permis de faire à ſes Ennemis tout le mal, qu'il pourroit, & de reculer ſa mort autant qu'il lui ſeroit poſſible. On l'avoit fait monter ſur une eſpéce de Théâtre, où l'on commença à le brûler par tout le corps ſans aucun ménagement, & il parut d'abord auſſi inſenſible, que s'il n'eût rien ſouffert : mais comme il crut appercevoir un de ſes Compagnons, qu'on tourmentoit aſſez près de lui, donner quelque marque de foibleſſe, il en témoigna une très-grande inquiétude, & il n'omit rien de ce qui pouvoit l'encourager à la patience, par l'eſperance du bonheur, qui les attendoit dans le Ciel, & il eut la conſolation de le voir expirer en Brave & en Chrétien.

Alors tous ceux, qui avoient fait mourir celui-ci, retomberent ſur lui, avec tant d'acharnement, qu'on auroit cru qu'ils alloient le mettre en piéces. Il n'en parut pas plus ému, & on ne ſçavoit plus par où il pouvoit être ſenſible, lorſqu'un de ſes Bourreaux lui cerna tout-autour la peau de la

1721. May.

tête, & la lui arracha avec violence. La douleur le fit tomber ſans connoiſſance, on le crut mort, & chacun ſe retira. Un moment après il revint de ſon évanouiſſement, & ne voyant autour de lui, que le cadavre de ſon Compagnon, il prend un tiſon des deux mains, quoiqu'il les eût toutes écorchées & brûlées, rappelle ſes Bourreaux, & les défie de s'approcher. Sa réſolution les effraya, ils pouſſerent des cris affreux, s'armerent, les uns de tiſons embraſés, les autres de fers rougis dans le feu, & fondirent tous enſemble ſur lui: il les reçut en Brave & les fit reculer. Le feu, dont il étoit environné lui ſervoit de retranchement; il s'en fit un autre avec les Echelles, dont on s'étoit ſervi pour monter ſur l'Echafaut, & cantonné ainſi dans ſon propre Bucher, devenu le théâtre de ſa valeur, armé des inſtrumens de ſon ſupplice, il fut quelque tems la terreur d'une Bourgade entiere, perſonne n'oſant approcher d'un Homme plus qu'à demi brûlé, & à qui le ſang découloit de toutes les parties de ſon Corps.

Un faux pas, qu'il fit en voulant éviter un tiſon, qu'on lui lançoit, le livra de nouveau à ſes Meurtriers, & il n'eſt pas néceſſaire de vous dire qu'ils lui firent payer bien cher la frayeur, qu'il venoit de leur cauſer. Après s'être laſſés de le tourmenter, ils le jetterent au milieu d'un grand braſier, & l'y laiſſerent, ne pouvant ſe perſuader qu'il s'en relevât: on fut trompé; lorſqu'on y penſoit le moins, on le vit, armé de tiſons, courir vers le Village, comme s'il eût voulu y mettre le feu. Tout le monde étoit glacé d'effroi, & perſonne n'eut l'aſſûrance de ſe préſenter devant lui pour l'arrêter: mais comme il approchoit des premieres Cabannes, un bâton, qu'on lui jetta entre les jambes, le fit tomber, & on fut ſur lui, avant qu'il eût pu ſe relever. On lui coupa d'abord les pieds & les mains, on le roula enſuite ſur les charbons embraſés; enfin on le jetta ſous un tronc d'Arbre, qui étoit en feu. Alors tout le Village ſe rangea autour de lui, pour goûter le plaiſir de le voir brûler.

Le ſang, qu'il perdoit, éteignoit preſque le feu; mais on n'appréhendoit plus aucun effort de ſa part. Il en fit pourtant un dernier, qui épouvanta les moins timides. Il ſe traîna ſur les coudes & ſur les genoux avec un air menaçant & une vigueur, qui écarta les plus proches, plus à la vérité d'étonnement, que de crainte; car que pouvoit-il leur faire,

mutilé comme il étoit? Dans ce moment les Missionnaires, qui ne l'avoient point perdu de vûë, s'étant approchés, & lui ayant remis devant les yeux les vérités éternelles, dont il avoit été si pénétré d'abord; il rentra en lui-même, & ne parut plus occupé que de son salut. Quelque tems après un Huron le prit à son avantage, & lui coupa la tête.

1721. May.

Habileté de ces Peuples dans leurs Négociations.

Cependant, Madame, si ces Peuples font la guerre en Barbares, il faut convenir que dans leurs Traités de paix, & généralement dans toutes leurs négociations, ils font paroître une habileté, & une noblesse de sentimens, qui feroient honneur aux Nations les plus policées. Il ne s'agit point entre eux de conquérir, & d'étendre leur domination. Plusieurs Nations mêmes ne connoissent point de domaine proprement dit, & celles, qui ne se sont point éloignées de leur Pays, & qui se regardent comme les Maîtresses de leurs Terres, n'en sont point jalouses jusqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir, pourvu qu'on n'entreprenne point de les inquietter. Il n'est donc question dans leurs Traités, que de se faire des Alliés contre des Ennemis puissans, de mettre fin à une guerre, qui devient onéreuse aux deux Partis, ou plutôt de suspendre les hostilités, car j'ai déja observé que les guerres sont éternelles parmi les Sauvages, quand elles sont de Nation à Nation. Aussi ne faut-il pas compter sur un Traité de Paix, tant qu'une des deux Parties peut donner de la jalousie à l'autre.

Tout le tems qu'on négocie, & avant même que d'entrer en Négociation, le principal soin est de ne point paroître faire les premieres démarches, ou du moins de persuader à son Ennemi, que ce n'est ni par crainte, ni par nécessité, qu'on les fait; & cela est manié avec la plus grande dextérité. Un Plénipotentiaire ne rabat rien de sa fierté, lors même que les Affaires de sa Nation, sont dans le plus mauvais état; & il réussit souvent à persuader ceux, avec qui il traite, qu'il est de leur intérêt de mettre fin aux Hostilités, quoique Vainqueurs. Aussi y va-t-il de tout pour lui, d'y employer tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence; car si ses Propositions ne sont pas agréées, il faut qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est point rare qu'un coup de Hache, soit l'unique Réponse, qu'on lui fait. Il n'est pas même hors de danger, quand il a évité la premiere surprise, il doit s'attendre à être

1721. May.

pourſuivi, & à être brûlé, s'il eſt pris, & qu'une telle violence puiſſe être colorée de quelque prétexte, comme de Repreſailles. Cela eſt arrivé à quelques François, chez les Iroquois, où ils avoient été envoyés de la part du Gouverneur Général; & pendant bien des années, les Jéſuites, qui demeuroient parmi ces Barbares, quoiqu'ils y fuſſent ſous la Sauve-garde Publique, & en quelque façon, les Agents ordinaires de la Colonie, ſe trouvoient tous les jours à la veille d'être ſacrifiés à un reſſentiment, ou d'être les victimes d'une intrigue des Gouverneurs de la Nouvelle York.

Enfin il eſt ſurprenant que des Peuples, qui ne font nullement la guerre par intérêt, & qui portent même le déſintéreſſement juſqu'au point que les Guerriers ne ſe chargent jamais des dépouilles des Vaincus, ne touchent pas même aux habits des Morts, & s'ils rapportent quelque butin, l'abandonnent au premier, qui veut s'en emparer; en un mot, qui ne prennent les armes, que pour la gloire, ou pour ſe venger de leurs Ennemis: il eſt, dis-je, étonnant de les voir auſſi exercés, qu'ils le ſont dans le manége de la plus fine politique, & entretenir des Penſionnaires chez leurs Ennemis. Ils ont même, par rapport à ces ſortes de Miniſtres, une coûtume, qui paroît d'abord aſſez biſarre, mais qu'on peut néanmoins regarder comme l'effet d'une grande prudence: c'eſt qu'ils ne font jamais aucun fond ſur les avis, qu'ils reçoivent de leurs Penſionnaires, ſi ceux-ci ne les accompagnent de quelque préſent. Ils ont compris ſans doute, que pour pouvoir ſagement compter ſur de pareils avis, il faut, non-ſeulement que celui, qui les donne, n'ait rien à eſpérer; mais qu'il lui en coûte même pour les donner, afin que le ſeul intérêt du bien public puiſſe l'y engager, & qu'il ne le faſſe pas trop légerement.

Je ſuis, &c.

DIX-SEPTIÉME LETTRE.

1721. Juin.

Description du Lac Erié. Voyage jusqu'au Détroit. Projet d'un Etablissement en ce lieu-là. Ce qui l'a fait manquer. Conseil chez le Commandant du Fort de Pontchartrain, & de quoi il s'agissoit. Des Jeux des Sauvages.

Au Fort de Pontchartrain du Détroit, ce huit Juin, 1721.

MADAME,

Description du Lac Erié.

Je partis le vint-sept de l'Entrée du Lac Erié, après avoir fermé ma derniere Lettre, & quoiqu'il fût fort tard, je fis encore trois lieuës ce jour-là, à la faveur d'un bon Vent, & du plus beau tems du monde. La route est en côtoyant la côte du Nord, & elle est de cent lieuës. Depuis Niagara, en prenant par le Sud, elle est beaucoup plus agréable, mais plus longue de moitié. Le Lac Erié a cent lieuës de longueur de l'Est à l'Ouest. Sa largeur du Nord au Sud est de trente, ou environ. Le nom, qu'il porte, est celui d'une Nation de la Langue Huronne, qui étoit établie sur ses Bords, & que les Iroquois ont entierement détruite. *Erié* veut dire Chat, & les Eriés sont nommés dans quelques Relations *la Nation du Chat*. Ce nom vient apparemment de la quantité de ces Animaux, qu'on trouve dans ce Pays. Ils sont plus gros que les nôtres, & leurs Peaux sont fort estimées. Quelques Cartes modernes ont donné au Lac Erié le nom de *Conti*; mais ce nom n'a pas fait fortune, non plus que ceux de *Condé*, de *Tracy*, & d'*Orleans* donnés au Lac Huron, au Lac Supérieur, & au Lac Michigan.

De la Côte Septentrionale.

Le vint-huit je fis dix-neuf lieuës, & je me trouvai vis-à-vis de la *Grande Riviere*, qui vient de l'Est, par les quarante-deux dégrez quinze minutes. Cependant les grands Arbres n'étoient point encore verts. A cela près, le Pays me parut fort beau. Nous fîmes peu de chemin le vint-neuf, & point du tout le trentiéme. Nous nous embarquâmes le lendemain

1721. Juin.

avant le lever du Soleil, & nous avançâmes beaucoup. Le premier de Juin, jour de la Pentecôte, après avoir remonté pendant une heure une jolie Riviere, qui vient, dit-on, de fort loin, & coule entre deux belles Prairies, nous fîmes un *Portage* d'environ soixante pas, pour éviter de faire le tour d'une Pointe, qui avance quinze lieuës dans le Lac; on la nomme *la Longue Pointe*, elle est fort sablonneuse, & porte naturellement beaucoup de vignes. Les jours suivans je ne vis rien de remarquable, mais je côtoyai un Pays charmant, caché de tems en tems par des rideaux assez désagréables, mais de peu de profondeur. Par-tout, où je mis pied à terre, je fus enchanté de la beauté & de la varieté d'un Paysage, terminé par les plus belles Forêts du monde. Avec cela, le Gibier d'Eau y foisonne partout; je ne vous dirai pas si la Chasse est aussi abondante dans le Bois: mais je sçai que du côté du Sud il y a une quantité prodigieuse de Bœufs sauvages.

Agrément de ces voyages.

Si l'on voyageoit toujours, comme je faisois alors, avec un Ciel serein, & un climat charmant, sur une eau claire, comme la plus belle Fontaine; qu'on rencontrât partout des campemens sûrs & agréables, où l'on pût avoir à peu de frais le plaisir de la Chasse, respirer à son aise un Air pur, & jouir de la vûë des plus belles Campagnes, on pourroit être tenté de voyager toute sa vie. Je me rappellois ces anciens Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, habitoient sous des Tentes, étoient en quelque façon les Maîtres de tous les Pays, qu'ils parcouroient, & profitoient paisiblement de toutes leurs productions, sans avoir les embarras inévitables dans la possession d'un véritable domaine. Combien de Chênes me representoient celui de Mambré? Combien de Fontaines me faisoient souvenir de celle de Jacob? Chaque jour nouvelle situation à mon choix: une Maison propre & commode, dressée & meublée du nécessaire en moins d'un quart d'heure, jonchée de fleurs toujours fraîches sur un beau tapis verd: de toutes parts des beautés simples & naturelles, que l'art n'a point alterées, & qu'il ne sçauroit imiter. Si ces agrémens souffrent quelqu'interruption, ou par le mauvais tems, ou par quelqu'accident imprévû, ils n'en ont que plus de vivacité, quand ils reparoissent.

Si je voulois moraliser, j'ajoûterois que ces alternatives de

plaisirs & de contretems, que j'ai déja assez essuyés, depuis que je suis en route, sont bien propres à faire sentir qu'il n'est point de genre de vie plus capable de nous remettre sans cesse devant les yeux que nous sommes sur la terre comme des Pélerins; que nous ne pouvons user, qu'en passant, des biens de ce Monde; qu'il faut peu de choses à l'Homme, pour le rendre content, & que nous devons prendre en patience les maux, qui surviennent à la traverse, puisqu'ils passent également, & avec la même rapidité. Enfin combien de choses nous y rendent sensible la dépendance, où nous vivons d'une Providence divine, qui ne se sert point, pour ce mélange de bien & de mal, des passions des Hommes, mais de la vicissitude des Saisons, qu'on peut prévoir, & du caprice des Elemens, auquel on doit s'attendre: par conséquent quelle facilité, & combien d'occasions n'y a-t'on pas de meriter par sa confiance & sa résignation aux volontés de Dieu? on dit ordinairement que les longs voyages ne sanctifient pas; rien ne seroit pourtant plus capable de sanctifier, que la vie, qu'on y mene.

Des Cedres blancs & rouges.

Le quatriéme, nous fûmes arrêtés une bonne partie du jour sur une Pointe, qui court trois lieuës Nord & Sud, & qu'on appelle la *Pointe Pélée*. Elle est cependant assez bien boisée du côté de l'Ouest, mais celui de l'Est n'a sur un terrein sablonneux que des Cedres rouges, assez petits, & en médiocre quantité. Le Cedre blanc est d'un plus grand usage, que le rouge, dont le bois se casse aisément, & dont on ne peut faire que de petits Meubles. On prétend ici que les Femmes enceintes n'en doivent point user pour leurs Buscs. La verdure de ce Cedre n'a point d'odeur, mais le bois en a. C'est tout le contraire du blanc. Il y a beaucoup d'Ours dans ce Pays, & l'Hyver dernier il en fut tué sur la seule Pointe Pélée plus de quatre cent.

Arrivée au Détroit.

Le cinquiéme, vers les quatre heures du soir, nous apperçûmes la Terre du Sud, & deux petites Isles, qui en sont très-proches. On les nomme les *Isles des Serpens à Sonnettes*, & on assûre qu'elles sont tellement remplies de ces Animaux, que l'Air en est infecté. Nous entrâmes dans le Détroit une heure avant le Soleil couché, & nous passâmes la nuit au-dessus d'une très-belle Isle, appellée l'*Isle du Bois Blanc*. Depuis la longue Pointe jusqu'au Détroit, la route ne vaut guéres que l'Ouest: depuis l'entrée du Détroit jusqu'à l'*Isle de*

1721. Juin.

Sainte Claire, qui en est à cinq ou six lieuës, & de-là jusqu'au Lac Huron, elle prend un peu de l'Est, par le Sud. Ainsi tout le Détroit, qui a trente-deux lieuës de long, est entre les quarante-deux Degrés, douze ou quinze Minutes, & les quarante-trois & demi de Latitude-Nord. Au dessus de l'Isle de Ste Claire, le Détroit s'élargit, & forme un Lac, qui a reçu son nom de l'Isle, ou qui lui a donné le sien. Il a environ six lieuës de long, sur autant de largeur en quelques endroits.

De la nature du Pays.

On prétend, que c'est ici le plus bel endroit du Canada, & véritablement, à en juger par les apparences, la Nature ne lui a rien refusé de ce qui peut faire un Pays charmant : Côteaux, Prairies, Campagnes, Bois de Futaye, Ruisseaux, Fontaines, Rivieres, tout cela est d'une si bonne qualité, & dans un assortiment si heureux, qu'on ne sçauroit presque rien désirer de plus. Les Terres n'y sont pourtant pas également bonnes pour toutes sortes de Grains, mais la plûpart sont d'une fertilité admirable, & j'en ai vû, qui ont porté dix-huit ans de suite du Froment, sans avoir été fumées. D'ailleurs toutes sont bonnes à quelque chose. Les Isles semblent y avoir été placées à la main, pour l'agrément de la vûë; le Fleuve & le Lac sont fort poissonneux, l'air pur, & le Climat temperé, & fort sain.

Des Sauvages établis auprès du Fort.

Avant que d'arriver au Fort, qui est sur la main gauche, une lieuë au-dessous de l'Isle de Sainte Claire, on trouve sur la même main, deux Villages assez nombreux, & qui sont fort proches l'un de l'autre. Le premier est habité par des Hurons Tionnontatez, les mêmes, qui après avoir lontems erré de côté & d'autre, se sont fixés d'abord au Sault Sainte Marie, & ensuite à Michillimakinac. Le second l'est par des Pouteouatamis. Sur la droite, un peu plus haut, il y en a un troisiéme d'Outaouais, Compagnons inséparables des Hurons, depuis que les Iroquois ont obligé les uns & les autres, à abandonner leur Pays. Il n'y a point de Chrétiens parmi eux, s'il y en a parmi les Pouteouatamis, ils sont en très-petit nombre : les Hurons le sont tous, mais ils n'ont point de Missionnaires. On dit qu'ils n'en veulent point, mais cela se réduit à quelques-uns des Principaux, qui n'ont pas beaucoup de Religion, & qui empêchent qu'on n'écoute tous les autres, lesquels en demandent depuis lontems (*a*).

(*a*) On leur en a enfin donné un depuis plusieurs années.

Il

1721. Juin.

Il y a lontems que la ſituation, encore plus que la beauté du Détroit, a fait ſouhaiter qu'on y fît un Etabliſſement conſidérable; il étoit aſſez bien commencé, il y a quinze ans, mais des raiſons, qu'on ne dit point, l'ont réduit à très peu de choſes. Ceux qui ne lui ont pas été favorables, diſent: 1°. Qu'il approcheroit trop les Pelleteries du Nord des Anglois, qui donnant leurs Marchandiſes aux Sauvages à meilleur marché que nous, attireroient tout le Commerce dans la Nouvelle York. 2°. Que les Terres du Détroit ne ſont pas bonnes, que toute leur ſuperficie, juſqu'à neuf ou dix pouces de profondeur, n'eſt que de Sable; & que ſous ce Sable, il y a une Terre glaiſe ſi dure, que l'Eau ne la ſçauroit pénetrer; d'où il arrive, que les Plaines & l'intérieur des Bois, ſont toujours noyés; qu'on n'y voit que de petits Chênes mal tournés, & des Noyers durs, & que les Arbres ayant toujours le pied dans l'Eau, les Fruits y mûriſſent fort tard. Mais ces raiſons n'ont pas été ſans réplique. Il eſt vrai qu'aux environs du Fort Pontchartrain les Terres ſont mêlées de Sable, & que dans les Forêts voiſines, il y a des fonds preſque toujours pleins d'Eau. Cependant ces mêmes Terres ont porté du Froment dix-huit années de ſuite, ſans être jamais fumées, & il ne faut pas aller bien loin pour en trouver, qui ſont excellentes. Pour ce qui eſt des Bois, ſans trop m'éloigner du Fort, j'en ai vû en me promenant, qui ne le cedent en rien à nos plus belles Forêts.

Quant à ce qu'on dit, qu'en s'établiſſant au Détroit, on mettroit les Anglois trop à portée de faire le Commerce des Pelleteries du Nord; il n'eſt Perſonne en Canada, qui ne convienne qu'on ne réuſſira jamais à empêcher les Sauvages, de leur porter leurs Marchandiſes, en quelque lieu qu'ils ſoient établis, & quelque précaution qu'on prenne, ſi on ne leur fait trouver avec nous les mêmes avantages, qu'ils trouvent dans la Nouvelle York. J'aurois ſur cela, Madame, bien des choſes à vous dire, mais ces diſcuſſions me meneroient trop loin. Nous en cauſerons quelque jour à loiſir.

Conſeil de trois Nations Sauvages chez le Commandant du Détroit.

Le ſeptiéme de Juin, qui étoit le lendemain de mon arrivée au Fort, M. de TONTI, qui y commande, aſſembla les Chefs des trois Villages, dont je vous ai parlé, pour leur communiquer les Ordres, qu'il venoit de recevoir du Marquis de Vaudreuil. Ils l'écouterent tranquillement, & ſans l'inter-

1721. Juin.

rompre ; & quand il eut fini, l'Orateur Huron lui dit en peu de mots, qu'ils alloient déliberer ſur ce qu'il leur avoit proposé, & qu'ils lui feroient Réponſe dans peu. C'eſt la coûtume de ces Peuples, de ne jamais répondre ſur le champ, lorſqu'il s'agit d'Affaires de quelque importance. Deux jours après ils ſe raſſemblerent en plus grand nombre chez le Commandant, qui ſouhaita que je fuſſe préſent à ce Conſeil, avec les Officiers de la Garniſon. SASTERATSI, que nos François appellent *le Roy des Hurons*, & qui eſt en effet le Chef Héreditaire des *Tionnontatez*, leſquels ſont les vrais Hurons, s'y trouva ce jour-là ; mais comme il eſt encore Mineur, il n'y vint que pour la forme : ſon Oncle, qui gouverne pour lui, & qu'on a nommé *le Régent*, porta la parole, en qualité d'Orateur de la Nation ; & l'honneur de parler pour tous eſt ordinairement déferé aux Hurons, quand il s'en trouve dans un Conſeil. Le premier coup d'œil de ces Aſſemblées, n'en donne pas une idée bien avantageuſe. Imaginez-vous, Madame, une douzaine de Sauvages preſque nuds, les Cheveux accommodés en autant de manieres différentes, & toutes ridicules ; quelques-uns un Chapeau bordé par-deſſus, tous la Pipe à la bouche, & dans la contenance de gens, qui ne penſent à rien. C'eſt beaucoup, ſi quelqu'un laiſſe échapper un mot en un quart d'heure, & ſi on lui répond par un Monoſyllabe. Nulle marque de diſtinction, nulle préſeance ; mais on change bien de ſentiment, lorſqu'on voit le réſultat de leurs Délibérations.

Il s'agiſſoit ici de deux Points, que le Gouverneur Géneral avoit fort à cœur. Le premier étoit de faire trouver bon aux trois Villages établis au Détroit qu'on ne leur vendît plus d'Eau de Vie, dont le Conſeil de Marine, avoit défendu abſolument la Traite. Le ſecond étoit d'engager toutes les Nations à s'unir avec les François, pour détruire les *Outagamis*, communément appellés *les Renards*, auſquels on avoit fait grace quelques années auparavant, & qui recommençoient leurs Brigandages. M. de Tonti fit d'abord répeter en peu de mots par ſes Interpretes ce qu'il avoit exposé plus au long, dans la premiere Aſſemblée, & l'Orateur Huron, répondit au nom des trois Villages. Il ne fit point d'Exorde, & alla droit au Fait. Il parla lontems, & poſément, s'arrêtant à chaque Article, pour donner moyen à l'Interprete,

d'expliquer en François, ce qu'il venoit de dire en sa Langue.

1721. Juin.

Son air, le son de sa voix, & son action, quoiqu'il ne fît aucun geste, me parurent avoir quelque chose de noble & d'imposant, & il falloit que ce qu'il disoit, fût bien éloquent, puisque dépouillé dans la bouche de l'Interprete, qui étoit un Homme ordinaire, de tous les ornemens du Langage, nous en fûmes tous charmés. Je vous avouë même que, quand il auroit parlé deux heures, je ne me serois pas ennuyé un moment. Une autre preuve, que les beautés de son Discours ne venoient point de l'Interprete, c'est que jamais cet Homme n'eût osé prendre sur soi, tout ce qu'il nous dit. Je fûs même un peu surpris, qu'il osât répeter si fidellement, qu'il faisoit, certaines choses, qui ne devoient pas plaire au Commandant. Quand le Huron eut fini, ONANGUICÉ, Chef & Orateur Pouteouatami, reprit en peu de mots, & d'une maniere très-ingenieuse, tout ce que le Premier avoit exposé plus au long, & conclut comme lui. Les Outaouais ne parlerent point, & parurent approuver ce qu'avoient dit les autres.

Quel en fut le résultat.

La Conclusion fut, que les François étoient les maîtres de ne plus vendre d'Eau-de-vie aux Sauvages; qu'ils auroient très-bien fait de ne leur en avoir jamais vendu, & il ne se peut rien imaginer de plus fort, que ce que dit l'Orateur Huron, en exposant les désordres, qu'a causés cette Boisson, & le tort, qu'elle a fait à toutes les Nations Sauvages. Le plus zelé Missionnaire n'en auroit pas dit davantage: mais il ajoûta qu'ils y étoient tellement accoûtumés, qu'ils ne pouvoient plus s'en passer; d'où il étoit aisé de juger, qu'au défaut des François, ils s'adresseroient aux Anglois. Quant à ce qui concernoit la Guerre des Outagamis, il déclara, qu'on ne pouvoit rien résoudre, que dans un Conseil Géneral de toutes les Nations, qui reconnoissent Ononthio (*a*) pour leur Pere; qu'elles conviendroient sans doute de la necessité de cette Guerre, mais qu'elles auroient bien de la peine à se fier une seconde fois aux François; qui les ayant déja réunies, pour les aider à exterminer l'Ennemi commun, lui avoient accordé la paix, sans consulter leurs Alliés, & sans qu'on pût sçavoir les raisons d'une telle conduite.

En quelle disposition

Le jour suivant j'allai visiter les deux Bourgades Sauvages,

(*a*) C'est le nom, que les Sauvages donnent au Gouverneur Général.

1721. Juin.

l'Auteur trouve les Hurons du Détroit.

qui ſont voiſines du Fort, & je commençai par les Hurons. Je trouvai toutes les Matrones, parmi leſquelles étoit l'Ayeule de Saſteratſi, fort affligées de ſe voir ſi lontems privées des ſecours ſpirituels. Bien des choſes, que j'appris en même tems, me confirmerent dans la penſée, où j'étois déja, que des intérêts particuliers étoient les ſeuls obſtacles à ce que déſiroient ces bonnes Chrétiennes. Il faut eſperer que les derniers ordres du Conſeil de la Marine leveront toutes ces oppoſitions. M. de Tonti m'aſſûra qu'il alloit y travailler efficacement (*a*).

Ceux, qui m'avoient conduit dans ce Village, m'aſſûrerent que ſans les Hurons les autres Sauvages du Détroit mourroient de faim. Ce n'eſt certainement pas la faute du Terrein, qu'ils occupent, pour peu qu'ils vouluſſent le cultiver, ils y trouveroient au moins le néceſſaire : la ſeule Pêche leur en fourniroit une bonne partie, & elle ne demande pas un grand travail. Mais depuis qu'on leur a fait goûter de l'Eau-de-vie, ils ne ſongent plus qu'à amaſſer des Pelleteries pour avoir de quoi s'enyvrer. Le Huron plus ſage, plus induſtrieux, plus laborieux, plus prévoyant, & plus accoûtumé à la culture des Terres, penſe plus au ſolide, & par ſon travail eſt en état, non-ſeulement de ſubſiſter, ſans avoir beſoin de perſonne, mais encore de faire ſubſiſter les autres : ce qu'il ne fait pas à la vérité gratuitement, car parmi ſes bonnes qualités, il ne faut pas compter le déſintéreſſement.

Réception, qu'on lui fait chez les Pouteouatamis.

Je fus encore mieux reçu des Pouteouatamis Infidéles, que des Hurons Chrétiens. Ces Sauvages ſont les plus beaux Hommes du Canada, ils ſont d'ailleurs d'un naturel fort doux, & nous les avons toujours eu pour Amis. Onanguicé, leur Chef, me traita avec une politeſſe, qui me donna bien auſſi bonne opinion de ſon eſprit, que le diſcours, qu'il nous avoit fait dans le Conſeil. Il eſt véritablement Homme de mérite, & tout-à-fait dans nos intérêts.

En repaſſant par un Quartier du Village des Hurons, j'apperçus une troupe de ces Sauvages, qui paroiſſoient fort animés au jeu ; je m'approchai & je vis qu'ils jouoient *au Plat*. C'eſt celui de tous les jeux, qui attache le plus ces Peuples : ils en perdent quelquefois le repos, & en quelque maniere la

(*a*) Les Hurons du Détroit ont enfin obtenu un Miſſionnaire, qui a renouvellé parmi eux leur premiere ferveur.

raiſon : ils y riſquent tout ce qu'ils ont, & pluſieurs ne le quittent, qu'après s'être mis preſque tout nuds, & après avoir perdu tout ce qu'ils avoient dans leurs Cabannes. On en a vû y engager leur liberté pour un tems. Cela prouve bien la paſſion, car il n'eſt point d'Hommes au monde plus jaloux de leur liberté, que nos Sauvages.

Du Jeu du Plat ou des Oſſelets.

Le jeu *du Plat*, qu'on appelle auſſi le jeu *des Oſſelets*, ne ſe jouë qu'entre deux perſonnes. Chacun a ſix ou huit Oſſelets, que je pris d'abord pour des noyaux d'Abricots : ils en ont la figure, & ſont de même grandeur : mais en les regardant de près, je m'apperçus qu'ils étoient à ſix faces inégales, dont les deux principales ſont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc tirant ſur le jaune. On les fait ſauter en l'air, en frappant la terre, ou la table, avec un Plat rond & creux, où ils ſont, & qu'on fait pirouetter auparavant. Quand on n'a point de Plat, on ſe contente de jetter en l'air les Oſſelets avec la main ; ſi tous en tombant préſentent la même couleur, celui, qui a joué, gagne cinq points, la Partie eſt en quarante, & on défalque les points gagnés, à meſure que l'adverſaire en gagne de ſon côté. Cinq Oſſelets d'une même couleur ne donnent qu'un point pour la premiere fois, mais à la ſeconde on fait rafle de tout. En moindre nombre on ne gagne rien.

Celui, qui gagne la Partie, continuë de jouer ; le Perdant céde ſa place à un autre, qui eſt nommé par les Marqueurs de ſa Partie. Car on ſe partage d'abord, & ſouvent tout le Village s'intéreſſe au jeu : quelquefois même un Village jouë contre un autre. Chaque Partie choiſit ſon Marqueur, mais il ſe retire quand il veut, ce qui n'arrive, que quand la choſe tourne mal pour les ſiens. A chaque coup, que l'on jouë, ſurtout, ſi c'eſt un coup déciſif, il s'éleve de grands cris : les Joueurs paroiſſent comme des forcenés, & les Spectateurs ne ſont pas plus tranquilles. Les uns & les autres font mille contorſions, apoſtrophent les Oſſelets, chargent d'imprécations les Génies de la Partie adverſe, & tout le Village retentit de hurlemens. Si tout cela ne fait pas revenir la chanſe, les Perdans peuvent remettre la Partie au lendemain, il ne leur en coûte que de faire à toute l'Aſſiſtance un repas de peu de valeur.

On ſe prépare enſuite pour retourner au combat, chacun invoque ſon Génie, & jette en ſon honneur du tabac dans

1721. Juin.

le feu. On lui demande ſur-tout des rêves heureux. Dès que le jour paroît, on ſe remet au jeu; mais ſi les Perdans ſe ſont mis dans la tête que ce ſont les meubles de leur Cabanne, qui leur ont porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes Parties durent ordinairement cinq ou ſix jours, & ſouvent la nuit même ne les interrompt pas. Cependant, comme tous les Aſſiſtans, du moins ceux, qui ſont intéreſſés au jeu, ſont dans une agitation, qui les met hors d'eux-mêmes, qu'on ſe querelle, qu'on ſe bat, ce qui n'arrive jamais parmi les Sauvages, que dans ces occaſions, & dans l'yvreſſe, on peut juger, ſi à la fin de la Partie les uns & les autres ont beſoin de repos.

Uſage ſuperſtitieux de ce jeu pour la guériſon des Malades.

Il arrive quelquefois que ces Parties de jeu ſe font par ordonnance du Médecin, ou à la priere d'un Malade: il ne faut pour cela qu'un rêve de l'un, ou de l'autre; ce rêve eſt toujours pris pour un commandement de quelque Génie; & alors on ſe prépare au jeu avec un très-grand ſoin. On s'aſſemble pendant pluſieurs nuits pour s'eſſayer, & voir qui a la main plus heureuſe. On conſulte ſon Génie, on jeûne, les Perſonnes mariées gardent la continence, & le tout pour obtenir un ſonge favorable. Tous les matins on raconte ceux, qu'on a eus, & de toutes les choſes, qu'on a rêvées, & qu'on s'imagine pouvoir porter bonheur, on en fait un amas, & on les met dans de petits ſachets, qu'on porte ſur ſoi. Si quelqu'un a la réputation d'être heureux, c'eſt-à-dire, dans le ſens de ce Peuple, d'avoir un Génie familier plus puiſſant, & plus enclin à faire du bien, on ne manque point de le faire approcher de celui, qui tient le Plat. On va même quelquefois le chercher bien loin, & ſi la vieilleſſe, ou quelqu'infirmité ne lui permettoit pas de marcher, on le porteroit ſur ſes épaules.

On a ſouvent preſſé les Miſſionnaires de ſe trouver à ces jeux, dans la perſuaſion, où l'on eſt, que leurs Génies tutélaires ſont les plus puiſſans de tous. Il arriva un jour dans un Village Huron qu'une Malade ayant fait appeller un Jongleur, ce Charlatan lui ordonna le jeu du Plat, & marqua un autre Village que le ſien pour jouer. Elle envoya auſſitôt demander au Chef de ce Village ſon agrément; il fut accordé, on joua, & le jeu fini, la Malade fit aux Joueurs de grands remercimens de la guériſon, qu'ils lui avoient, diſoit-elle,

procurée. Il n'en étoit pourtant rien, au contraire elle étoit plus mal, mais il faut toujours paroître content, lors même qu'on a moins sujet de l'être.

1721. Juin.

La mauvaise humeur de cette Femme & de ses Parens tomba sur les Missionnaires, qui avoient refusé d'assister au jeu, quelque instance, qu'on leur eût faite pour les y engager, & dans le chagrin de leur peu de complaisance en cette occasion, on leur reprocha que depuis leur arrivée dans ce Pays, les Génies des Sauvages n'avoient plus aucun pouvoir. Ces Religieux ne manquerent pas de profiter de cet aveu pour faire sentir à ces Infidéles la foiblesse de leurs Divinités, & la supériorité du Dieu des Chrétiens; mais outre que dans ces rencontres il est rare qu'on soit assez bien disposé pour entendre raison, ces Barbares répondent froidement: « Vous avez « vos Dieux, & nous avons les nôtres: c'est un malheur pour « nous, qu'ils ne soient pas aussi puissans que les vôtres. «

Le Détroit est une des Contrées du Canada, où un Botaniste pourroit faire plus de découvertes. J'ai déja observé que tout le Canada produit une grande quantité de Simples, qui ont de grandes vertus. On ne doute pas que les Néges n'y contribuent beaucoup, mais il y a ici une varieté de terroir, qui jointe à la douceur du climat, & à la liberté, qu'a le Soleil plus qu'ailleurs d'y échauffer la Terre, parce que le Pays est plus découvert, donne lieu de croire que les Plantes y ont plus de force, qu'en aucun autre endroit.

De l'Herbe à la Puce, & de ses effets.

Un de mes Conducteurs éprouva dernierement la vertu d'une Herbe, qu'on rencontre par-tout, & dont la connoissance est des plus nécessaires aux Voyageurs, non pas pour ses bonnes qualités, car je ne lui en ai encore vu attribuer aucune, mais parce qu'on ne sçauroit trop l'éviter. On l'appelle l'*Herbe à la Puce*, mais ce nom n'est pas assez expressif pour marquer les effets, qu'elle produit. Ces effets sont plus ou moins sensibles, selon le tempéramment de ceux, qui la touchent: il en est même, sur qui elle ne fait rien: mais les uns, en la regardant seulement, sont attaqués d'une fiévre violente, qui dure plus de quinze jours, & qui est accompagnée d'une gale fort incommode, & d'une grande demangeaison par tout le Corps. Elle n'opere sur d'autres, que quand ils la touchent; & alors la partie attaquée paroît comme toute couverte de Lépre. On en a vû, qui en avoient les mains toutes

1721. Juin.

Des Citrons du Détroit.

perduës. On n'y connoît point encore d'autre reméde, que la patience; au bout de quelque tems tout se dissipe.

Il croît aussi au Détroit des Citronniers en plein sol, dont les fruits ont la forme & la couleur de ceux de Portugal, mais ils sont plus petits, & d'un goût fade : ils sont excellens confits. La racine de cet Arbre est un poison mortel & très-subtil, & en même-tems un antidote souverain contre la morsure des Serpens. Il faut la piler & l'appliquer à l'instant sur la playe : ce reméde est prompt & immanquable. Des deux côtés du Détroit le Pays conserve, dit-on, toute sa beauté jusqu'environ dix lieuës dans la profondeur, après quoi on trouve moins d'Arbres fruitiers, & moins de Prairies. Mais au bout de cinq ou six lieuës, en tirant vers le Lac Erié au Sud-Ouest, on découvre d'immenses Prairies, qui s'étendent plus de cent lieuës en tout sens, & qui nourrissent une quantité prodigieuse de ces Bœufs, dont je vous ai déja parlé plus d'une fois.

Je suis, &c.

DIX-HUITIEME LETTRE.

Plusieurs traits du caractere, des usages, & du gouvernement des Sauvages.

Au Détroit ce quatorziéme de Juin, 1721.

MADAME,

APRE'S avoir fermé ma derniere Lettre, & l'avoir remise à une Personne, qui descendoit à Quebec, je me disposois moi-même à poursuivre mon Voyage, & je m'embarquai en effet le lendemain. Mais je n'ai pas été bien loin, & par le peu de précautions de ceux, qui me conduisent, me voici de retour au Fort de Pontchartrain, où je crains beaucoup d'être obligé de rester encore plusieurs jours. Ce sont de ces contretems, ausquels il faut s'attendre avec les Voyageurs Canadiens, ils ne sont jamais pressés, & sont fort négligens à prendre

1721. Juin.

dre leurs mesures. Mais comme il faut tirer partie de tout, je vais profiter de ce retardement, pour commencer à vous entretenir du Gouvernement des Sauvages, & de leur façon de se conduire dans les Affaires. Cette connoissance vous mettra plus en état de comprendre bien des choses, que j'aurai occasion de vous dire dans la suite.

Je m'étendrai pourtant le moins que je pourrai sur ce sujet: premierement, parce que tout n'y est pas fort intéressant; en second lieu, parce que je ne veux rien vous écrire, qui ne soit appuyé sur de bons témoignages, & qu'il n'est pas aisé de trouver des personnes, dont la sincerité soit hors de toute atteinte, au moins d'exagération; ou qu'on ne puisse soupçonner d'avoir trop légerement ajoûté foi, à tout ce qu'on leur a débité; ou qui ayent enfin assez de discernement, pour saisir les choses dans leur vrai point de vûë; ce qui demande un long séjour dans le Pays, & une longue habitude avec ses Habitans. Je ne vous dirai donc rien de moi, sur cet article, & cela m'empêchera de mettre beaucoup de suite dans ce que je dirai: mais il ne vous sera pas difficile de rassembler, & de faire un tout assez régulier des traits, dont je parsemerai mes Lettres, à mesure, que j'en serai instruit.

Les Sauvages du Canada sont plus aisés à convertir, que les Nations les plus policées.

Il faut convenir, Madame, que plus on voit nos Sauvages de près, & plus on découvre en eux de qualités estimables. La plûpart des Principes, qui servent à regler leur conduite, les Maximes génerales, sur lesquelles ils se gouvernent, & le fond de leur Caractere, n'ont presque rien, qui sente le Barbare. D'ailleurs les idées, quoiqu'entierement confuses, qui leur sont restées d'un Premier Etre, les vestiges presque effacés du Culte Religieux, qu'ils paroissent avoir autrefois rendu à cette Divinité suprême; & les foibles traces, qu'on remarque, jusques dans leurs actions les plus indifférentes, de l'ancienne Croyance, & de la Religion primitive, peuvent les remettre plus facilement qu'on ne croit, dans le chemin de la Verité, & donner à leur Conversion au Christianisme des facilités qu'on ne rencontre pas, ou qui sont contre-balancées par de plus grands obstacles, dans les Nations les plus civilisées. En effet l'expérience ne nous apprend-elle pas, que la Politesse, les lumieres, les Maximes d'Etat, forment dans celles-ci un attachement & une prévention pour leur fausse Croyance; que toute l'habileté, & tout

1721. Juin.

le zele des Ouvriers Evangéliques, ont bien de la peine à détruire, & qu'il faut que la Grace agisse plus puissamment sur des Infideles éclairés, que leur présomption aveugle presque toujours, que sur ceux, qui ne lui opposent que des lumieres bornées.

Idée générale de leur Gouvernement.

La plûpart des Peuples de ce Continent ont une sorte de Gouvernement Aristocratique, dont la forme varie presque à l'infini. Car encore que chaque Bourgade ait son Chef indépendant de tous les autres de la même Nation, & de qui les Sujets dépendent en très peu de choses, néanmoins il ne se conclut aucune Affaire de quelque importance, que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie, les *Sagamos* étoient plus absolus, & il ne paroît pas qu'ils fussent obligés, comme les Chefs le sont presque partout ailleurs, de faire des libéralités aux Particuliers. Au contraire, ils tiroient une espece de Tribut de leurs Sujets, & ne mettoient nullement leur grandeur, à ne se rien réserver pour eux. Mais il semble, que la dispersion de ces Sauvages Acadiens, & peut-être aussi leur Commerce avec les François, ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne façon de se gouverner, dont LESCARBOT & CHAMPLAIN sont les seuls, qui nous ayent donné quelque détail.

Division des Nations en Tribus.

Plusieurs Nations ont chacune trois Familles, ou Tribus principales, aussi anciennes, à ce qu'il paroît, que leur Origine. Elles ont néanmoins une même Souche, & il y en a du moins une, qui est regardée, comme la premiere, qui a une sorte de prééminence sur les deux autres, où l'on traite de Freres, ceux de cette Tribu; au lieu qu'entre elles, on ne se traite que de Cousins. Ces Tribus sont mêlées, sans être confonduës, chacune a son Chef séparé dans chaque Village; & dans les Affaires, qui interessent toute la Nation, ces Chefs se réunissent pour en déliberer. Chaque Tribu porte le nom d'un Animal, & la Nation entiere a aussi le sien, dont elle prend le nom, & dont la Figure est sa Marque, ou si l'on veut ses Armoiries. On ne signe point autrement les Traités, qu'en traçant ces Figures; si ce n'est que des raisons particulieres en fassent substituer d'autres.

Ainsi la Nation Huronne, est la Nation du *Porc-Epi*: sa premiere Tribu porte le nom de l'*Ours*, ou du *Chevreüil*, les Auteurs varient sur cela; les deux autres ont pris pour leurs

Animaux le *Loup*, & la *Tortuë*; enfin chaque Bourgade a auſſi le ſien, & c'eſt apparemment cette variété, qui a déſorienté les Auteurs des Relations. D'ailleurs il eſt bon d'obſerver qu'outre ces diſtinctions de Nations, de Tribus, de Bourgades par les Animaux, il y en a encore d'autres, qui ont leur fondement dans quelque uſage, ou dans quelque évenement particulier. Par exemple, les Hurons *Tionnontatez*, qui ſont de la premiere Tribu, s'appellent ordinairement la Nation du Petun, & nous avons un Traité, où ces Sauvages, qui étoient alors à Michillimakinac, ont mis pour leur marque la figure d'un Caſtor.

1721. Juin.

Obſervation ſur les noms des Chefs.

La Nation Iroquoiſe a les mêmes Animaux, que la Huronne, dont elle paroît être une Colonie, avec cette difference néanmoins, que la Famille de la Tortuë y eſt diviſée en deux, qu'on appelle *la grande* & *la petite Tortuë*. Le Chef de chaque Famille en porte le nom, & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre. Il en eſt de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais outre ce nom, qui n'eſt, pour ainſi dire, que de repréſentation, ils en ont un autre, qui les diſtingue plus particuliérement, & qui eſt comme un titre de dignité. Ainſi l'un eſt appellé *le plus noble*, l'autre, *le plus ancien*, &c. Enfin ils en ont un troiſiéme, qui leur eſt perſonnel. Mais je croirois aſſez que cela n'eſt en uſage que dans les Nations, où la qualité de Chef eſt héréditaire.

Ces impoſitions de titres ſe font toujours avec de grandes cérémonies; le nouveau Chef, ou, s'il eſt trop jeune, celui, qui le repréſente, doit faire un feſtin & des préſens, prononcer l'éloge de ſon Prédéceſſeur, & chanter ſa chanſon. Il y a néanmoins tel nom perſonnel ſi célébre, que nul n'oſe ſe l'approprier, ou qui eſt du moins fort lontems ſans être relevé; quand on le fait, cela s'appelle reſuſciter celui, qui le portoit.

De la Succeſſion & de l'Election des Chefs.

Dans le Nord, & par-tout, où regne la Langue Algonquine, la dignité de Chef eſt élective; mais toute la cérémonie de l'élection & de l'inſtallation ſe réduit à des feſtins, accompagnés de danſes & de chants. Le Chef élû ne manque auſſi jamais de faire le panégyrique de celui, dont il prend la place, & d'invoquer ſon Génie. Parmi les Hurons, où cette dignité eſt héréditaire, la ſucceſſion ſe continue par les Femmes, enſorte qu'à la mort du Chef ce n'eſt pas ſon Fils, qui lui ſuccéde, mais le Fils de ſa Sœur, ou à ſon défaut, ſon

1721. Juin.

plus proche Parent en ligne féminine. Si toute une Branche vient à s'éteindre, la plus noble Matrone de la Tribu, ou de la Nation choisit le Sujet, qui lui plaît davantage, & le déclare Chef.

De leur pouvoir.

Il faut avoir un âge mûr pour gouverner, & si le Chef héréditaire n'y est pas encore parvenu, on lui donne un Régent, qui a toute l'autorité, mais qui l'exerce sous le nom du Mineur. En général ces Chefs ne reçoivent pas de grandes marques de respect, & s'ils sont toujours obéis, c'est qu'ils sçavent jusqu'où ils doivent commander. Il est vrai même qu'ils prient ou proposent plutôt qu'ils ne commandent, & que jamais ils ne sortent des bornes du peu d'autorité, qu'ils ont. Ainsi c'est la raison, qui gouverne, & le gouvernement est d'autant plus efficace, que l'obéissance est plus libre, & qu'on n'a pas à craindre qu'il ne dégénere en tyrannie.

Des Assistans, ou Conseillers.

Il y a plus, chaque Famille a droit de se choisir un Conseiller, & un Assistant du Chef, qui doit veiller à ses intérêts, & sans l'avis duquel le Chef ne sçauroit rien entreprendre. Ces Conseillers sont sur-tout obligés d'avoir l'œil sur le thrésor public, & c'est particuliérement à eux, qu'il appartient d'en marquer l'emploi. Leur réception se fait dans un Conseil général; mais on n'en donne point avis aux Alliés, comme on le fait aux élections, & aux installations des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce sont les Femmes, qui nomment les Conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur Sexe.

Du Corps des Anciens.

Ce Corps des Conseillers, ou Assistans est le premier de tous; le second est celui des Anciens, c'est-à-dire, de tous ceux, qui ont atteint l'âge de maturité. Je n'ai pu sçavoir quel est précisément cet âge. Le dernier est celui des Guerriers. Il comprend tous ceux, qui sont en état de porter les armes. Ce Corps a souvent à sa tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade; mais il faut qu'auparavant il se soit distingué par quelque action de valeur; sinon il est obligé de servir en qualité de Subalterne, c'est-à-dire, de simple Soldat, car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages.

Des Chefs de Guerre.

A la vérité un grand Parti peut avoir plusieurs Chefs, parce qu'on donne ce titre à tous ceux, qui ont déja commandé; mais ils n'en sont pas moins soumis au Commandant du Parti, espece de Général sans caractere, sans autorité réelle, qui ne

peut ni récompenſer, ni punir, que ſes Soldats peuvent quitter, quand il leur plaît, ſans qu'il ait rien à leur dire, & qui néanmoins n'eſt preſque jamais contredit : tant il eſt vrai que parmi des Hommes, qui ſe conduiſent par la raiſon, & qui ſont guidés par l'honneur & le zéle pour la Patrie, l'indépendance ne détruit point la ſubordination, & que ſouvent l'obéiſſance libre & volontaire eſt toujours celle, ſur laquelle on peut plus ſûrement compter. Au reſte les qualitez requiſes pour un Chef de Guerre ſont, d'être heureux, brave, & déſintéreſſé. Il n'eſt pas étonnant qu'on obéiſſe ſans peine à un Homme, en qui l'on reconnoît ces trois caracteres.

1721. Juin.

Pouvoir des Femmes dans quelques Nations.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, ſi on en excepte le Canton Iroquois d'Onneyouth, où elle eſt alternative entre les deux Sexes. Mais ſi tel eſt le droit, la pratique y eſt rarement conforme. Dans le vrai les Hommes ne parlent aux Femmes, que de ce qu'ils veulent bien qu'elles ſçachent, & rarement une affaire importante leur eſt communiquée, quoique tout ſe faſſe en leur nom, & que les Chefs ne ſoient que leurs Lieutenans. Ce que je vous ai dit, Madame, de l'Ayeule du Chef héréditaire des Hurons du Détroit, qui n'avoit jamais pû obtenir un Miſſionnaire pour ſa Bourgade, eſt une bonne preuve que l'autorité réelle des Femmes ſe réduit à bien peu de choſes. On m'a pourtant aſſûré que ce ſont encore elles, qui délibérent les premieres ſur ce qu'on propoſe dans le Conſeil, & qu'elles donnent enſuite le réſultat de leur délibération aux Chefs, qui en font le rapport au Conſeil Général, compoſé des Anciens ; mais il y a bien de l'apparence que tout cela ſe fait pour la forme & avec les reſtrictions, que je viens de dire. Les Guerriers conſultent auſſi entre eux ſur tout ce qui eſt de leur reſſort, mais ils ne peuvent rien conclure d'important, ni qui intereſſe la Nation ou la Bourgade. Tout doit être examiné & arrêté dans le Conſeil des Anciens, qui juge en derniere inſtance.

Sageſſe de ces Conſeils.

Il faut convenir qu'on procéde dans ces Aſſemblées avec une ſageſſe, une maturité, une habileté, je dirai même, communément une probité, qui auroient fait honneur à l'Aréopage d'Athênes, & au Sénat de Rome dans les plus beaux jours de ces Républiques. C'eſt qu'on n'y conclut rien avec précipitation, & que les grandes paſſions, qui ont ſi fort altéré

1721. Juin.

la politique, même parmi les Chrétiens, n'ont point encore prévalu dans ces Sauvages ſur le bien public. Les Intéreſſés ne laiſſent pas de faire jouer bien des reſſorts, & d'employer un manége, dont on auroit peine à croire capables des Barbares, pour venir à bout de leurs deſſeins. Il eſt encore vrai qu'ils ont tous au ſouverain dégré le grand art de cacher leur marche : mais pour l'ordinaire la gloire de la Nation, & les motifs d'honneur ſont les principaux mobiles de toutes leurs Entrepriſes. Ce qu'on ne peut excuſer en eux, c'eſt que le plus ſouvent ils mettent leur honneur à ſe venger, & qu'ils ne donnent point de bornes à leur vengeance. Défaut, que le ſeul Chriſtianiſme peut bien corriger, & que toute notre politeſſe & notre Religion ne corrigent pas toujours.

Des Orateurs.

Chaque Tribu a ſon Orateur dans chaque Bourgade, & il n'y a guéres que ces Orateurs, qui ayent droit de parler dans les Conſeils publics, & dans les Aſſemblées générales. Ils parlent toujours bien, & à propos. Outre cette éloquence naturelle, que nul de ceux, qui les ont pratiqués, ne leur conteſte, ils ont une connoiſſance parfaite des intérêts de ceux, qui employent leur miniſtere, & une dextérité à mettre leur bon droit dans tout ſon jour, qui ne peut aller plus loin. En quelques occaſions les Femmes ont un Orateur, qui parle en leur nom, & comme s'il étoit uniquement leur Interpréte.

Des intérêts de ces Peuples.

Des Peuples, qu'on peut dire ne poſſeder rien, ni en public, ni en particulier, & qui n'ont point l'ambition de s'étendre, devroient, ce ſemble, avoir peu de choſes à démêler les uns avec les autres. Mais l'eſprit de l'Homme naturellement inquiet ne ſçauroit demeurer ſans action, & il eſt ingénieux à ſe procurer de quoi s'occuper. Ce qui eſt certain, c'eſt que nos Sauvages négocient ſans ceſſe, & qu'ils ont toujours quelque affaire ſur le tapis. Ce ſont des Traités à conclure, ou à renouveller, des ofres de ſervice, des civilités réciproques, des alliances, qu'on ménage, des invitations à la Guerre, des complimens ſur la mort d'un Chef, ou d'une Perſonne conſidérable. Tout cela ſe fait avec une dignité, une attention, j'oſe même dire, une capacité digne des affaires les plus importantes; & elles le ſont quelquefois plus qu'il ne paroît; car ceux, qu'on députe pour cela ont preſque toujours des inſtructions ſecrettes, & le motif apparent de leur députa-

tion n'eſt ſouvent qu'un voile, qui en cache un autre plus ſérieux.

Politique des Iroquois.

La Nation du Canada, qui depuis deux ſiécles y fait la premiere figure, eſt l'Iroquoiſe. Ses ſuccès à la guerre lui ont donné ſur la plûpart des autres une ſupériorité, qu'aucune d'elle n'eſt plus en état de lui diſputer, & de pacifique qu'elle étoit autrefois, elle eſt devenuë fort inquiette & fort intriguante. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable, que l'avantage de ſa ſituation, qu'elle ſçut bientôt reconnoître, & dont elle a très-bien ſçu profiter. Placée entre nous & les Anglois, elle a compris d'abord que les uns & les autres ſeroient obligés de la ménager, & il eſt vrai que la principale attention des deux Colonies, depuis leur Etabliſſement, a été de la gagner, ou de l'engager au moins à demeurer neutre. Perſuadée de ſon côté que, ſi l'une des deux Nations prévaloit ſur l'autre, elle en ſeroit bientôt opprimée, elle a trouvé le ſecret de balancer leurs ſuccès, & ſi l'on fait réflexion que toutes ſes forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou ſix mille Combattans, & que depuis lontems elles ont diminué de plus de moitié, on conviendra qu'elle n'a pu y ſuppléer que par beaucoup d'habileté & d'adreſſe.

Du gouvernement des Villages.

Pour ce qui eſt des Particuliers, & de l'intérieur des Bourgades, les affaires s'y réduiſent à très-peu de choſes, & ſont bientôt terminées. L'autorité des Chefs ne s'étend point, ou s'étend rarement juſques-là, & généralement parlant ceux, qui ont quelque crédit, ne ſont occupés que du Public. Une ſeule affaire, quelque peu importante qu'elle ſoit, eſt lontems en délibération; tout ſe traite avec beaucoup de flegme & de lenteur, & rien ne ſe décide, qu'on n'ait entendu tous ceux, qui veulent y entrer. Si l'on a fait ſous main quelque préſent à un Ancien pour s'aſſûrer de ſon ſufrage, on eſt ſûr de l'obtenir, dès que le préſent eſt accepté. Il eſt preſque inoui qu'un Sauvage ait manqué à un engagement de cette ſorte, mais il ne le prend pas aiſément, & jamais il ne reçoit des deux mains. Les Jeunes Gens entrent de bonne heure en connoiſſance des affaires, ce qui les rend ſérieux & mûrs dans un âge, où nous ſommes encore enfans; cela les intéreſſe dès leur premiere jeuneſſe au bien public, & leur inſpire une émulation, qu'on a grand ſoin de fomenter, & dont il n'eſt rien, qu'on ne puiſſe ſe promettre.

1721. Juin.

Ses Défauts.

Le plus grand défaut de ce Gouvernement, c'eſt qu'il n'y a preſque point de Juſtice Criminelle parmi ces Peuples ; à la verité, ce défaut n'a point dans ce Pays les mêmes ſuites, qu'il auroit parmi nous ; le grand reſſort de nos paſſions, & la ſource principale des déſordres, qui troublent le plus la Societé Civile, c'eſt-à-dire, l'interêt, n'ayant preſque point de force ſur des Gens, qui ne ſongent point à théſauriſer, & s'embaraſſent fort peu du lendemain.

On peut encore leur reprocher avec juſtice la maniere, dont ils élevent leurs Enfans : ils ne ſçavent ce que c'eſt, que de les châtier ; tant qu'ils ſont petits, on dit qu'ils n'ont point de raiſon, & les Sauvages ne ſont point dans le principe, que la punition fait venir le Jugement ; quand ils ſont dans un âge à pouvoir raiſonner, on prétend qu'ils ſont maîtres de leurs actions, & qu'ils n'en doivent répondre à perſonne. On pouſſe ces deux Maximes, juſqu'à ſe laiſſer maltraiter par des Yvrognes, ſans même ſe défendre, de peur de les bleſſer : *Pourquoi leur faire du mal*, diſent-ils, quand on veut leur montrer le ridicule de cette conduite, *ils ne ſçavent ce qu'ils ſont.*

En un mot, ces Amériquains ſont parfaitement convaincus, que l'Homme eſt né libre, qu'aucune Puiſſance ſur la Terre n'a droit d'attenter à ſa liberté, & que rien ne pourroit le dédommager de ſa perte. On a même eu bien de la peine à détromper ſur cela les Chrétiens, & à leur faire entendre que, par une ſuite de la corruption de notre Nature, qui eſt l'effet du Peché, la liberté effrenée de faire le mal differe peu d'une eſpece de neceſſité de le commettre, vû la force du penchant, qui nous y porte ; & que la Loi, qui nous retient, nous rapproche de notre premiere liberté, en paroiſſant nous la ravir. Heureuſement pour eux, l'expérience ne leur fait pas ſentir, ſur bien des articles eſſentiels, toute la vivacité de ce penchant, qui produit ailleurs tant de crimes. Leurs connoiſſances étant plus bornées que les nôtres, leurs déſirs le ſont auſſi davantage : réduits au ſimple néceſſaire, auquel la Providence a ſuffiſamment pourvû, à peine ont-ils l'idée du ſuperflu.

Après tout, c'eſt un grand déſordre que cette tolérance, & cette impunité ; c'en eſt un auſſi, que ce défaut de ſubordination, qui ſe remarque dans le Public, & encore plus dans

le

le Domestique, où chacun fait ce qu'il veut : où le Pere, la Mere, & les Enfans vivent souvent comme des personnes rassemblées par hazard, & qu'aucun lien n'unit entre eux ; où de jeunes gens traitent des affaires de la Famille, sans en rien communiquer à leurs Parens, non plus que si c'étoient des Etrangers ; où les Enfans sont élevés dans une indépendance entiere ; & où on s'accoutume de bonne heure à n'écouter, ni la voix de la Nature, ni les plus indispensables devoirs de la Societé.

1721. Juin.

Si dans les Nations les plus sagement gouvernées, & qui sont retenuës par le frein d'une Religion toute sainte, on ne laisse pas de voir quelquefois de ces Monstres, qui deshonorent l'humanité, ils y sont du moins horreur, & les Loix les répriment, mais ce qui n'est que le crime d'un Particulier, quand il est suivi du châtiment, devient le crime de la Nation, qui le laisse impuni, comme le parricide même l'est, parmi les Sauvages ; y fut-il encore plus rare, qu'il ne l'est, cette impunité est une tache, que rien ne peut laver, & qui sent tout-à-fait la Barbarie. Il y a pourtant en tout ceci quel- exceptions, dont je parlerai bientôt ; mais en géneral, l'esprit de nos Sauvages est tel.

Principes, sur quoi elle est établie.

Non-seulement ils sont persuadés qu'une personne, qui n'est pas en son bon sens, n'est point réprehensible, ou du moins ne doit pas être punie ; mais ils s'imaginent encore, qu'il est indigne d'un Homme, de se défendre contre une Femme, ou contre un Enfant ; bien entendu apparemment, lorsqu'il n'y va point de la vie, ou qu'il n'y a point de risque d'être estropié, encore prend-on alors, s'il est possible, le parti de fuir. Mais qu'un Sauvage en tuë un autre de sa Cabanne, s'il étoit Yvre, & souvent fait-on semblant de l'être, quand on veut faire de semblables coups, on se contente de plaindre & de pleurer le mort ; c'est un malheur, dit-on, le Meurtrier ne sçavoit pas ce qu'il faisoit.

S'il étoit de sang froid, on suppose aisément, qu'il avoit de bonnes raisons, pour en venir à cette extremité. S'il est évident qu'il n'en avoit point, c'est à ceux de sa Cabanne, comme les seuls interessés, à le châtier ; ils peuvent le faire mourir, mais ils le font rarement, & s'ils le font, c'est sans aucune forme de Justice ; de sorte que sa mort a moins l'air d'une punition légitime, que d'une vengeance d'un Particu-

1721. Juin.

lier ; quelquefois un Chef ſera bien aiſe de profiter de l'occaſion de ſe défaire d'un mauvais Sujet. En un mot, le crime n'eſt point puni d'une maniere, qui ſatisfaſſe à la Juſtice, & qui établiſſe la ſûreté & la tranquillité publiques.

Un Aſſaſſinat, qui intereſſeroit pluſieurs Cabannes, auroit cependant toujours des ſuites fâcheuſes, ſouvent il n'en faut pas davantage pour mettre en combuſtion toute une Bourgade, & même toute une Nation. C'eſt pourquoi dans ces rencontres le Conſeil des Anciens ne néglige rien pour accommoder de bonne heure les Parties, & s'il en vient à bout, c'eſt ordinairement le Public, qui fait les Préſens, & toutes les démarches néceſſaires auprès de la Famille offenſée. La prompte punition du Coupable finiroit d'abord toute l'affaire, & ſi les Parens du Mort, peuvent l'avoir en leur puiſſance, il leur eſt permis d'en faire ce qu'ils veulent ; mais ſa Cabanne croit qu'il n'eſt pas de ſon honneur de le ſacrifier, & ſouvent le Village, ou la Nation, ne juge pas à propos de l'y contraindre.

De quelle maniere les Hurons puniſſent l'Aſſaſſinat.

J'ai lû dans une Lettre du P. de Brebeuf, qui a lontems vécu parmi les Hurons, que ces Sauvages avoient accoutumé de punir les Aſſaſſins, en cette maniere. Ils étendoient le corps mort ſur des Perches, au haut d'une Cabanne, & le Meurtrier étoit obligé de ſe tenir pluſieurs jours de ſuite immédiatement au deſſous, & de recevoir tout ce qui découloit de ce Cadavre, non-ſeulement ſur ſoi, mais encore ſur ſon manger, qu'on mettoit auprès de lui, à moins que par un préſent conſidérable, fait à la Cabanne du Défunt, il n'obtînt de garantir ſes Vivres de ce Poiſon. Mais le Miſſionnaire ne dit point, ſi cela ſe faiſoit par Autorité Publique, ou ſi c'étoit ſeulement une Répreſaille, dont uſoient les Intereſſés, quand ils pouvoient avoir l'Aſſaſſin en leur puiſſance.

Quoiqu'il en ſoit, le moyen le plus uſité parmi tous les Sauvages pour dédommager les Parens d'un Homme, qui a été aſſaſſiné, c'eſt de le remplacer par un Priſonnier de Guerre : alors ce Captif eſt preſque toujours adopté : il entre dans tous les droits du Défunt, & fait bientôt oublier celui, dont il occupe la place. Il eſt néanmoins quelques crimes odieux, qui ſont ſur le champ punis de mort, du moins parmi quelques Nations, tels ſont les Maléfices.

Punition des Magiciens.

Quiconque en eſt ſoupçonné, n'eſt en ſûreté nulle part ;

on lui fait même ſubir, quand on s'eſt ſaiſi de lui, une ſorte de queſtion, pour l'obliger à nommer ſes Complices, après quoi il eſt condamné au Supplice des Priſonniers de Guerre; mais on demande auparavant le conſentement de ſa Famille, qui n'oſeroit le refuſer. Les moins criminels ſont aſſommés, avant que d'être brûles. On traite à peu près de même, ceux qui deshonorent leurs Familles, & pour l'ordinaire, c'eſt la Famille même, qui en fait juſtice. 1721. Juin.

Reglement pour les choſes trouvées.

Parmi les Hurons, qui étoient fort enclins à dérober, & qui le faiſoient avec une dexterité, dont nos plus habiles Filoux ſe feroient honneur, il étoit permis, quand on avoit découvert le Voleur, non-ſeulement de lui reprendre ce qu'il avoit pris, mais encore d'enlever tout ce qui étoit dans ſa Cabanne, & de le dépouiller tout nud, lui, ſa Femme & ſes Enfans, ſans qu'ils puſſent faire la moindre réſiſtance. D'ailleurs, pour éviter toutes les conteſtations, qui pouvoient naître à ce ſujet, on étoit convenu de certains points, dont on ne s'écartoit jamais. Par exemple, toute choſe trouvée, n'y eût-il qu'un inſtant, qu'elle eût été perduë, étoit à celui, qui l'avoit trouvée, pourvû que celui, à qui elle étoit auparavant, ne l'eût point déja reclamée. Mais pour peu qu'on remarquât de la ſupercherie de part du Premier, on l'obligeoit de reſtituer; ce qui occaſionnoit quelquefois des diſſenſions aſſez difficiles à terminer: Voici un trait aſſez ſingulier en ce genre.

Trait ſingulier à l'occaſion d'une choſe trouvée.

Une bonne Vieille n'avoit pour tout bien au monde, qu'un Collier de Porcelaine, qui valoit environ dix Ecus de notre Monnoye, & elle le portoit partout avec elle, enfermé dans un petit Sac. Un jour qu'elle travailloit aux Champs, elle avoit ſuſpendu ſon Sac à un Arbre; une autre Femme, qui s'en apperçut, & qui avoit grande envie de lui eſcamoter ſon Collier, crut l'occaſion favorable de s'en ſaiſir, ſans qu'on pût l'accuſer de Vol: elle ne le perdit point de vûë, & au bout d'une heure ou deux, la Vieille étant paſſée dans le Champ voiſin, elle courut à l'Arbre, prit le Sac, & ſe mit à crier, qu'elle avoit fait une bonne trouvaille. La Vieille à ce cri tourne la tête, & dit que ce Sac lui appartient, que c'eſt elle, qui l'a ſuſpendu à l'Arbre, qu'elle ne l'a ni perdu, ni oublié, & que ſon intention étoit de le reprendre à la fin de ſon travail; ſa Partie lui répond, qu'on ne juge pas des

1721. Juin.

intentions, & qu'étant sortie de son Champ, sans avoir repris son Sac, elle étoit censée l'avoir oublié.

Après bien des contestations entre ces deux Femmes, qui ne se dirent pourtant pas un mot désobligeant, l'affaire fut portée devant un Arbitre, qui fut le Chef du Village, & dont voici quelle fut la décision: « A juger dans la rigueur, dit-il, » le Sac appartient à celle, qui l'a trouvé; mais les circonstances » sont telles, que, si cette Femme ne veut pas être taxée d'ava- » rice, elle le doit rendre à celle, qui le réclame, & se conten- » ter de quelque petit présent, que celle-ci ne peut se dispenser » de lui faire ». Les deux Parties acquiescerent à ce Jugement; & il est bon d'observer que la crainte d'être notée d'avarice a bien autant de pouvoir sur l'esprit des Sauvages, qu'en auroit la crainte du châtiment, & qu'en général ces Peuples se conduisent beaucoup plus par les principes d'honneur, que par tout autre motif.

Combien les Sauvages sont sensibles au point d'honneur.

Ce que je vais vous ajoûter, Madame, vous en donnera une nouvelle preuve. J'ai dit plus haut que pour empêcher les suites d'un meurtre, le Public se charge de faire les soumissions pour les coupables, & de dédommager les Intéressés: croiriez-vous bien que cela même a plus de force pour prévenir ces désordres, que les Loix les plus séveres? Rien n'est pourtant plus vrai: car comme ces satisfactions coûtent beaucoup à des Hommes, dont la fierté passe tout ce qu'on en peut dire, le Criminel est plus sensible à la peine, où il voit le Public à son sujet, qu'il ne le seroit à la sienne propre, & le zéle de l'honneur de la Nation retient beaucoup plus puissamment ces Barbares, que ne pourroit faire la crainte de la mort & des supplices.

D'ailleurs il est certain que l'impunité n'a pas toujours regné parmi eux, autant qu'elle a fait depuis, & nos premiers Missionnaires ont encore trouvé des traces de l'ancienne rigueur, avec laquelle ils sçavoient réprimer les crimes. Le vol en particulier a toujours été regardé comme une tache, qui déshonnoreroit une Famille, & chacun étoit en droit d'en effacer la honte avec le sang du Coupable. Le Pere de Brebœuf apperçut un jour un jeune Huron, qui assommoit une Fille; il courut à lui pour l'arrêter, & lui demanda ce qui le portoit à cette violence. « C'est ma Sœur, lui répondit le Sauvage, elle a » volé, je veux expier par sa mort l'affront, qu'elle m'a fait »



80
79
78
77
76
75
49
48
47
46
45
44
43
R. de Monsoni ou S. Louis qui tombe dans la baye de Hudson
Lac des Abitibis
Detroit de St. Germain
Fort des Abitibis
Lac du Labirinte
Portages
Lac Temiscaming
PAYS DES TEMISCAMINGS
Ance à la Mine
Lacs
Lac Caouinagamic
I. Temiscaming ou I. Metabetchouan
la Galere
Long Sault
Rapide du Grenadier
PAYS DES NIPISSINGS
Lac Nipissing
Mataouan
R. Acounagousin
Riviere des Outaouais
R. Creuse
Petites alumettes
I. du Borgne
les Calumets
Portage de la Marquise
Portage Talon
Portage des Roses
Portage de l'Epine
Portage des Galots
Roche Capitaine
Port des Joachins
Grandes Alumettes
Portage de la Roche Fondue
R. de la Bonne chère
ANCIEN PAYS DES OUTAOUAIS
Lac Taronto
Ste Marie des Hurons
Lac Quentio
Lac S. Lyon
NORD
Gannejouts

1721. Juin.

intentions, & qu'étant ſortie de ſon Champ, ſans avoir repris ſon Sac, elle étoit cenſée l'avoir oublié.

Après bien des conteſtations entre ces deux Femmes, qui ne ſe dirent pourtant pas un mot déſobligeant, l'affaire fut portée devant un Arbitre, qui fut le Chef du Village, & dont voici quelle fut la déciſion: « A juger dans la rigueur, dit-il, » le Sac appartient à celle, qui l'a trouvé; mais les circonſtances » ſont telles, que, ſi cette Femme ne veut pas être taxée d'avarice, elle le doit rendre à celle, qui le réclame, & ſe contenter de quelque petit préſent, que celle-ci ne peut ſe diſpenſer de lui faire ». Les deux Parties acquieſcerent à ce Jugement; & il eſt bon d'obſerver que la crainte d'être notée d'avarice a bien autant de pouvoir ſur l'eſprit des Sauvages, qu'en auroit la crainte du châtiment, & qu'en général ces Peuples ſe conduiſent beaucoup plus par les principes d'honneur, que par tout autre motif.

Combien les Sauvages ſont ſenſibles au point d'honneur.

Ce que je vais vous ajoûter, Madame, vous en donnera une nouvelle preuve. J'ai dit plus haut que pour empêcher les ſuites d'un meurtre, le Public ſe charge de faire les ſoumiſſions pour les coupables, & de dédommager les Intéreſſés: croiriez-vous bien que cela même a plus de force pour prévenir ces déſordres, que les Loix les plus ſéveres? Rien n'eſt pourtant plus vrai: car comme ces ſatisfactions coûtent beaucoup à des Hommes, dont la fierté paſſe tout ce qu'on en peut dire, le Criminel eſt plus ſenſible à la peine, où il voit le Public à ſon ſujet, qu'il ne le ſeroit à la ſienne propre, & le zéle de l'honneur de la Nation retient beaucoup plus puiſſamment ces Barbares, que ne pourroit faire la crainte de la mort & des ſupplices.

D'ailleurs il eſt certain que l'impunité n'a pas toujours regné parmi eux, autant qu'elle a fait depuis, & nos premiers Miſſionnaires ont encore trouvé des traces de l'ancienne rigueur, avec laquelle ils ſçavoient réprimer les crimes. Le vol en particulier a toujours été regardé comme une tache, qui déshonnoreroit une Famille, & chacun étoit en droit d'en effacer la honte avec le ſang du Coupable. Le Pere de Brebœuf apperçut un jour un jeune Huron, qui aſſommoit une Fille; il courut à lui pour l'arrêter, & lui demanda ce qui le portoit à cette violence. « C'eſt ma Sœur, lui répondit le Sauvage, elle a » volé, je veux expier par ſa mort l'affront, qu'elle m'a fait »



CARTE
DES LACS DU CANADA
Dressée sur les Manuscrits du Depost
des Cartes, Plans et Journaux de la Marine
et sur le Journal du RP. de Charlevoix.
Par N. BELLIN Ingenieur et Hydrographe
de la Marine 1744.
ECHELLES
Lieues communes de France de 2282 Toises
Grandes Lieues de France de 2853 Toises
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
LAC SUPÉRIEUR
ISLE ROYALE
I. Philippeaux
I. Pontchartrain
Isle Maurepas
I. Ste Anne
Ce Canton est entiérement inconnu
Toute cette Coste n'est point connue
LAC HURON
Isle Manitoualin
LAC MICHIGAN
LAC ERIÉ
LAC ONTARIO
Lac de Ste Claire
Lac Nipissing
Lac Temiscaming
Lac des Abitibis
PAYS DES NIPISSINGS
PAYS DES TEMISCAMINGS
ANCIEN PAYS DES OUTAOUAIS
ANCIEN PAYS DES HURONS
Nation du Petun Detruite
Nation-Neutre Detruite
LES IROQUOIS DU NORD
PAYS DES IROQUOIS
PAYS DES OUTAGAMIS OU DES RENARDS
LES SAUTEURS
Toute cette coste n'est presque point connue
Ce Canton etoit habité par les Eriés ou Nation du Chat qui a eté detruite par les Iroquois
Michillimakinac
Sault de Niagara de 150 pieds au plus
Fort des Abitibis
Outaouais

& à toute notre Famille ». On me demande ma Lettre, & je finis en vous assûrant que je suis, &c. 1721. Juin.

DIX-NEUVIÉME LETTRE.

Voyage du Détroit à Michillimakinac. Description du Pays. Du Mariage des Sauvages.

A Michillimakinac, ce trentiéme de Juin, 1721.

MADAME,

Ce fut le dix-huitiéme de ce mois que je partis enfin tout de bon du Fort de Pontchartrain du Détroit, un peu avant le coucher du Soleil. A peine avois-je fait une lieuë qu'un orage accompagné d'un déluge de Pluye, me contraignit de gagner la Terre bien mouillé, & nous passâmes la nuit fort mal à notre aise : le lendemain tout ce que je pus faire, fut de traverser le Lac de Sainte Claire, cette traverse n'est cependant que de quatre lieuës. Le Pays me parut bon des deux côtés. A moitié chemin on laisse sur la gauche une Riviere, qui a bien un arpent de large à son embouchure; on l'a nommée *la Riviere des Hurons*, parce que des Sauvages de cette Nation s'y réfugierent pendant la guerre des Iroquois. Sur la droite, & presque vis-à-vis, il y en a une autre, dont l'entrée est une fois plus large, & qu'on remonte quatre-vint lieuës sans rencontrer aucun Rapide, ce qui est rare dans les Rivieres de ce Pays : on n'a pu me dire son nom. Départ du Détroit.

La route depuis le Fort du Détroit jusqu'à la fin de la traverse, est Est-Nord-Est : de-là on tourne au Nord par l'Est jusqu'au Sud pendant quatre lieuës, au bout desquelles on trouve à main droite un Village de Mississaguez, placé sur un terrein fertile, à l'entrée de très-belles Prairies, & dans la plus agréable situation, qui se puisse voir. De-là jusqu'au Lac Huron, on compte douze lieuës, & le Pays est toujours charmant. C'est un Canal magnifique, tiré au cordeau, bordé de Bois de hautes Futayes, séparées par de belles Prairies, &

1721. Juin.

ſemées d'Iſles, dont quelques-unes ſont aſſez grandes. On y fait toujours le Nord-quart Nord-Eſt, & en entrant dans le Lac Huron, la route eſt au Nord pendant douze autres lieuës.

Soin, que les jeunes Sauvages prennent de ſe parer.

En faiſant la traverſe du Lac de Sainte Claire, j'avois dans mon Canot un jeune Sauvage, fort & vigoureux, & ſur les bras duquel j'avois fort compté, en lui accordant le paſſage, qu'il me demandoit: mais il ne me fut que d'un médiocre ſecours. En récompenſe il me divertit beaucoup, juſqu'à ce qu'un orage, qui s'éleva ſur notre tête, commença à m'inquietter. Ce jeune-Homme s'étoit mis à ſa toilette, avant que de s'embarquer, & il ne donnoit pas trois coups d'aviron, qu'il ne prît ſon miroir, pour voir ſi le mouvement de ſes bras n'avoit rien dérangé dans l'œconomie de ſon ajuſtement, ou ſi la ſueur n'avoit pas alteré les traits, qu'il s'étoit formés ſur ſon viſage avec le rouge, & les autres couleurs, dont il l'avoit peint.

Je ne ſçai s'il eſperoit d'arriver au Village des Miſſiſſaguez avant la nuit, pour s'y trouver à quelque Fête; mais nous ne pûmes pas aller ſi loin. L'orage creva, comme nous touchions preſque à une Iſle, où ſe termine la traverſe du Lac, & il fallut y reſter. Le jeune Sauvage ne parut pourtant pas fort déconcerté de ce contretems, car ces Gens-là ſe conſolent aiſément de tout. Peut-être auſſi n'avoit-il prétendu que ſe montrer à nous dans toute ſa beauté; mais ſi c'étoit là ſon deſſein, il avoit bien perdu ſa peine, je l'avois vû dans ſon naturel peu de jours auparavant, & je l'avois trouvé beaucoup mieux, qu'avec ce biſarre aſſortiment de couleurs, qui lui avoit tant coûté. On voit ici peu de Femmes ſe peindre le viſage, mais les Hommes, & ſur-tout les Jeunes-Gens, ſont fort curieux de cette parure; il y en a, qui employent une demie journée à ſe farder ainſi, uniquement pour aller de porte en porte ſe faire regarder, & qui s'en retournent enſuite fort contens d'eux-mêmes, quoiqu'on ne leur ait pas dit un mot.

Nous entrâmes dans le Lac Huron le vint-uniéme vers les dix heures du matin, & nous y eûmes d'abord le divertiſſement de la Pêche de l'Eſturgeon. Le lendemain, malgré le Tonnerre, qui gronda tout le jour, mais qui ſe contenta de nous menacer, j'avançai juſqu'à près de vint-cinq lieuës dans

le Lac, mais le vint-troisiéme une brume épaisse, qui nous empêchoit de voir à quatre pas devant notre Canot, nous obligea d'aller plus lentement, parce que nous navigions sur un Banc de Roche, qui en bien des endroits n'est pas couvert d'un demi pied d'Eau : il s'étend bien loin au large, & a dix lieuës de long : nos Canadiens l'ont appellé *les Pays Plats*.

1721. Juin.

Situation de Michillimakinac.

Le jour suivant nous gagnâmes la *Baye de Saguinam*, laquelle a cinq ou six lieuës d'ouverture, & trente de profondeur. Les Outaouais ont un Village dans le fond de cette Baye, que l'on assûre être un très-beau Pays. De-là jusqu'à Michillimakinac on ne voit rien de beau, plus de Vignes, mauvais Bois, fort peu de Chasse. Dix lieuës au-dessus de la Baye du Saguinam on apperçoit deux Rivieres assez grandes à une lieuë l'une de l'autre, & quatre ou cinq lieuës plus loin l'*Anse au Tonnerre*, qui a trois lieuës d'ouverture, & assez peu de profondeur.

Michillimakinac (*a*) est par les quarante-trois dégrés trente minuttes de latitude Nord, & la route, qui est de cent lieuës depuis la sortie du Détroit, en côtoyant la Rive Occidentale du Lac Huron, vaut presque le Nord. J'arrivai le vint-huit dans ce Poste, qui est bien déchû, depuis que M. de la Motte Cadillac a attiré au Détroit la meilleure partie des Sauvages, qui y étoient établis, & sur-tout les Hurons. Plusieurs Outaouais les y ont suivis. D'autres se sont dispersés dans les *Isles du Castor*, il n'en reste plus ici qu'un médiocre Village, où il se fait néanmoins encore un assez grand commerce de Pelleteries, parce que c'est le passage, ou le rendez-vous de quantité de Nations Sauvages.

On y a conservé le Fort, & la Maison des Missionnaires, qui n'y sont pas présentement fort occupés, n'ayant jamais trouvé beaucoup de docilité parmi les Outaouais, mais la Cour juge leur présence nécessaire dans un lieu, où il faut souvent traiter avec nos Alliés, & exercer leur ministere auprès des François, qui s'y rendent en grand nombre. On m'assûre que depuis l'Etablissement du Détroit, & la dispersion des Sauvages, qu'il a occasionnée, plusieurs Nations du Nord, qui avoient accoûtumé d'apporter ici leurs Pelleteries, ont pris la route de la Baye d'Hudson par la Riviere

(*a*) Quelques-uns prononcent *Missillimakinac*, ce qui a trompé M. de LA MARTINIERE, lequel en fait deux endroits differens.

1721. Juin.

Bourbon & y vont commercer avec les Anglois ; mais M. de la Motte n'avoit garde de prévoir cet inconvénient, puisqu'alors nous étions en possession de la Baye d'Hudson.

La situation de Michillimakinac est très-avantageuse pour le Commerce. Ce Poste est entre trois grands Lacs ; le *Michigan*, qui a trois cent lieuës de circuit, sans parler de la grande Baye, qui s'y décharge : le Lac *Huron*, qui a trois cent cinquante lieuës de circonférence, & qui est en forme de Triangle ; & le Lac *Supérieur*, qui en a cinq cent. Tous trois sont navigables pour les plus grandes Barques, & les deux premiers ne sont separés, que par un petit Détroit, lequel a aussi assez d'eau, pour les mêmes Bâtimens, qui peuvent encore naviguer sans obstacle, dans tout le Lac Erié, jusqu'à Niagara. Il est vrai qu'il n'y a de communication entre le Lac Huron, & le Lac Superieur, que par un Canal de vint-deux lieuës, fort embarrassé de Rapides ; mais ces Rapides n'empêchent point les Canots, de venir décharger à Michillimakinac, tout ce qu'on peut tirer du Lac Superieur.

Description du Lac Supérieur.

Ce Lac a deux cent lieuës de long, de l'Est à l'Ouest, & en plusieurs endroits quatre-vint de largeur, du Nord au Sud. Toute la Côte Meridionnale est sablonneuse, & assez droite ; il seroit dangereux d'y être surpris d'un Vent du Nord, la Rive Septentrionnale est plus commode pour voyager, parce qu'elle est toute bordée de Rochers, qui forment de petits Havres, où il est très-aisé de se réfugier ; & rien n'est plus nécessaire, quand on navige en Canot dans ce Lac, où les Voyageurs ont remarqué un Phénomene assez singulier.

Quand il doit s'y élever quelque Tempête, disent-ils, on en est averti deux jours auparavant. D'abord on apperçoit un petit frémissement sur la surface de l'eau, & cela dure toute la journée, sans croître d'une maniere sensible ; le lendemain le Lac est couvert de lames assez grosses, mais elles ne se brisent pas de tout le jour, de sorte qu'on peut marcher sans crainte, & qu'on fait même beaucoup de chemin, si le Vent est du bon côté ; mais le troisiéme jour, lorsqu'on y pense le moins, le Lac est tout en feu ; l'Ocean, dans sa plus grande fureur, n'est pas plus agité, & il faut avoir à point nommé un asyle, pour se mettre en sûreté : c'est ce qu'on est assûré de trouver sur la Côte du Nord, au lieu que sur celle du Sud, il faut dès le second jour, camper assez loin du Rivage.

Les



37

Desbruslins Sculpsit

1721. Juin.

Fable des Sauvages du Lac Supérieur.

Les Sauvages, par reconnoissance, pour la quantité de Poissons, que leur fournit ce Lac; & par le respect, que leur inspire sa vaste étenduë, en ont fait une espece de Divinité, & lui offrent des Sacrifices à leur maniere. Je pense néanmoins, que ce n'est point au Lac même, mais au Génie, qui y préside, qu'ils adressent leurs Vœux. Si on les en croit, l'origine du Lac a quelque chose de Divin: c'est *Michabou*, le Dieu des Eaux, qui l'a formé, pour prendre des Castors. Dans le Canal, par où il se décharge dans le Lac Huron, il y a un Rapide, causé par de gros Rochers; nos Missionnaires, qui y ont eu une très-florissante Eglise, l'ont nommé, *Le Sault de Sainte Marie:* ces Rochers, selon la Tradition des Barbares, sont les restes d'une Chaussée, que le Dieu avoit construite, pour arrêter les Eaux des Rivieres, & du Lac *Alimipegon*, qui ont rempli ce grand Lac.

Mines de Cuivre.

Sur ses bords, en quelques endroits, & autour de certaines Isles, on trouve de grosses pieces de Cuivre, qui sont encore l'objet du Culte Superstitieux des Sauvages; ils les regardent avec véneration, comme un présent des Dieux, qui habitent sous les Eaux; ils en ramassent les plus petits fragmens, & les conservent avec soin, mais ils n'en font aucun usage. Ils disent qu'autrefois on voyoit s'élever beaucoup au-dessus de l'Eau un gros Rocher tout de la même matiere; & comme il ne paroît plus, ils prétendent que les Dieux l'ont transporté ailleurs; mais il y a bien de l'apparence, qu'avec le tems, les vagues du Lac l'ont couvert de sable & de limon; & il est certain, qu'on a découvert en plusieurs endroits une assez grande quantité de ce Métal, sans être même obligé de creuser beaucoup. A mon premier Voyage en ce Pays j'ai connu un de nos Freres, lequel étoit Orfevre de son Métier, & qui, pendant qu'il étoit dans la Mission du Sault Sainte Marie, en étoit allé chercher là, & en avoit fait des Chandeliers, des Croix, & des Encensoirs; car ce Cuivre est souvent presque tout pur.

Suite des traditions des Sauvages sur Michillimakinac.

Lorsque Michabou, ajoûtent les Sauvages, forma le Lac Superieur, il demeuroit à Michillimakinac, où il étoit né; ce nom est proprement celui d'une petite Isle, presque ronde, fort haute, située à l'extremité du Lac Huron, & il s'est étendu par l'usage, à tout le Pays d'alentour. L'Isle peut avoir trois ou quatre milles de circuit, & on la voit de douze

1721. Juin.

lieuës. Elle a deux autres Isles au Sud, dont la plus éloignée a cinq ou six lieuës de long ; l'autre est très-petite, & tout-à-fait ronde : toutes deux sont bien boisées, & les Terres y sont bonnes, au lieu que celle de Michillimakinac n'est qu'un Rocher tout-à-fait stérile, & à peine couvert d'un peu de mousse & d'herbes. Elle est cependant un des lieux du Canada des plus célebres, & elle a été lontems, selon quelques anciennes Traditions Sauvages, la principale demeure d'une Nation, qui portoit le même nom, & dont on a compté, dit-on, jusqu'à trente Bourgades, répanduës aux environs de l'Isle. On prétend que ce sont les Iroquois, qui l'ont détruite, mais on ne dit pas en quel tems, ni à quelle occasion. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en reste plus aucun vestige ; j'ai vû quelque part que nos anciens Missionnaires en ont encore vû quelques restes (*a*).

Abondance de la Pêche dans ce Canton.

Les Michillimakinacs ne vivoient gueres que de Pêche, & il n'y a peut-être pas un seul endroit dans le Monde, où elle soit plus abondante. Les Poissons les plus communs dans les trois Lacs, & dans les Rivieres, qui s'y déchargent, sont le Hareng, la Carpe, le Poisson doré, le Brochet, l'Esturgeon, l'Astikamegue, ou Poisson blanc, & surtout la Truite. On y en pêche de trois sortes, parmi lesquelles il y en a d'une grosseur monstrueuse, & en si grande quantité, qu'un Sauvage avec son Epée en darde quelquefois jusqu'à cinquante, en trois heures de tems ; mais le plus fameux de tous est le Poisson blanc : il est à peu près de la grosseur, & de la figure du Maquereau, à l'eau & au sel, rien n'est meilleur en fait de Poisson. Les Sauvages racontent que ce fut Michabou, qui apprit à leurs Ancêtres à pêcher, qu'il inventa les Rêts, & que ce fut la toile d'Araignée, qui lui en donna l'idée. Ces Peuples, comme vous voyez, Madame, ne font plus pas d'honneur à leur Dieu, qu'il n'en mérite, puisqu'ils ne craignent point de l'envoyer à l'Ecole d'un vil Insecte.

Des Isles du Castor, & de la Nation du Castor.

Tout ce qui paroît ici de Terres à la vûë, ne donne pas l'idée d'un bon Pays ; mais il ne faut pas aller bien loin, pour trouver des Terroirs propres à tout. Il faut dire la même chose des Isles du Castor, qu'on laisse à main gauche, peu de tems après qu'on est entré dans le Lac Michigan. Les Outaouais,

(*a*) Le nom de Michillimakinac signifie une grande quantité de Tortuës : mais je n'ai pas oui dire qu'on y en trouve aujourd'hui plus qu'ailleurs.

qui s'y ſont retirés, y ſement du Maïz, & ils ont pris cette bonne coûtume des Hurons, avec leſquels ils ont lontems vécu dans ces Quartiers-ci. Les Amikoués faiſoient autrefois leur demeure dans ces Iſles ; cette Nation eſt aujourd'hui réduite à un très-petit nombre de Familles, qui ont paſſé dans l'Iſle *Manitoualin*, au Nord du Lac Huron ; elle eſt pourtant une des plus nobles du Canada, ſuivant les Sauvages, qui la croyent deſcenduë du *Grand Caſtor*, lequel eſt après Michabou ; ou le *Grand Lievre*, leur principale Divinité, & dont elle porte le nom.

1721. Juin.

C'eſt lui, dit-on encore, qui a formé le Lac *Nipiſſing* ; & tous les Rapides, qu'on rencontre dans la grande Riviere des Outaouais, qui en ſort, ſont des reſtes de Chauſſée, qu'il avoit conſtruites pour venir à bout de ſon deſſein. On ajoûte qu'il eſt mort au même endroit, & qu'il eſt enterré ſur une Montagne, qu'on apperçoit ſur le bord Septentrionnal, du Lac Nipiſſing. Cette Montagne préſente aſſez naturellement, d'un certain côté, la figure d'un Caſtor ; & c'eſt, ſans doute, ce qui a donné lieu à faire tous ces Contes ; mais les Sauvages ſoûtiennent que c'eſt le grand Caſtor, qui a donné cette forme à la Montagne, après l'avoir choiſie pour le lieu de ſa ſépulture, & ils ne paſſent jamais par cet endroit, ſans lui rendre leurs hommages, en lui offrant la fumée de leur Tabac.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru digne d'obſervation ſur ce Poſte, ſi célebre dans les Voyages & dans les Relations du Canada. Je reprends les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, & après avoir parlé de ce qui concerne leurs Guerres, je vais vous entretenir de leurs Mariages.

De la pluralité des Femmes & des Maris.

La pluralité des Femmes eſt établie dans pluſieurs Nations de la Langue Algonquine, & il eſt aſſez ordinaire d'épouſer toutes les Sœurs ; cet uſage eſt fondé ſur ce qu'on ſe perſuade, que des Sœurs s'accommoderont mieux entre elles, que des Etrangeres. Dans ce cas, toutes les Femmes ſont ſur le même pied, mais parmi les vrais Algonquins, il y en a de deux ordres, & celles du ſecond ſont les Eſclaves des autres. Quelques Nations ont des Femmes dans tous les Quartiers, où ils doivent ſéjourner quelque tems pour la Chaſſe ; & on m'a aſſuré que cet abus s'eſt introduit depuis quelque tems parmi les Peuples de la Langue Huronne, qui de tout tems s'é-

1721. Juin.

toient contentés d'une ſeule Femme. Mais il regne dans le Canton Iroquois de Tſonnonthouan un bien plus grand déſordre encore, c'eſt la pluralité des Maris.

Des dégrez de Parenté.

Pour ce qui eſt des degrés de Parenté, par rapport au Mariage, les Hurons & les Iroquois y ſont fort ſcrupuleux; il faut chez eux n'être point du tout Parent pour s'épouſer, l'adoption même eſt compriſe dans cette Loi. Mais le Mari, ſi ſa Femme meurt la premiere, doit en épouſer la ſœur, ou à ſon défaut, celle que la Famille de la Défunte lui préſentera: la Femme, de ſon côté, eſt obligée à la même choſe, à l'égard des Freres, ou des Parens de ſon Mari, ſi elle le perd ſans en avoir eu d'enfans, & qu'elle ſoit encore en âge d'en avoir. Les raiſons, qu'ils en apportent, eſt la même, qui eſt exprimée au Chapitre 23. du Deuteronome (*a*). Le Mari, qui refuſeroit d'épouſer la Sœur, ou la Parente de la Femme, dont il eſt veuf, s'expoſeroit à tous les outrages, que lui voudroit faire la Perſonne, qu'il auroit rejettée, & il faudroit qu'il les ſouffrît en ſilence. Quand, faute de Sujets, on permet à une Veuve de ſe pourvoir ailleurs, on doit lui faire des préſens; c'eſt un témoignage, que l'on rend à ſa bonne conduite, & qu'elle a droit d'éxiger, ſi véritablement elle s'eſt bien comportée tout le tems qu'a duré ſon premier Mariage.

Loix particulieres pour les Mariages.

Il y a dans toutes les Nations, certaines Familles conſidérables, qui ne peuvent s'allier qu'entre elles, ſur-tout parmi les Algonquins. Communément la ſtabilité des Mariages eſt ſacrée dans ce Pays, & la plûpart regardent comme un vrai déſordre ces conventions, que quelques-uns font de reſter enſemble autant de tems, qu'ils s'en trouveront bien, & de ſe ſéparer, quand ils ſe laſſeront l'un de l'autre. Un Mari, qui abandonneroit ſa Femme ſans un ſujet légitime, devroit s'attendre à bien des avanies de la part de ceux, à qui elle appartient; & une Femme, qui quitteroit ſon Mari, ſans y être forcée par ſa mauvaiſe conduite, paſſeroit encore plus mal ſon tems.

Chez les Miamis le Mari eſt en droit de couper le nez à ſa Femme fugitive; mais chez les Iroquois & les Hurons on peut ſe quitter de concert. Cela ſe fait ſans bruit, & les Parties ainſi ſéparées peuvent prendre de nouveaux engagemens. Ces Sauvages ne peuvent pas même concevoir qu'il puiſſe y avoir

(*a*) *Suſcitabit Semen Fratris ſui*, 25. 5.

fur cela aucune difficulté : « Nous ne pouvions pas vivre en « 1721.
bonne intelligence ma Femme & moi », difoit l'un d'eux, à « Juin.
un Miffionnaire, qui tâchoit de lui faire comprendre l'indécence de cette féparation. « Mon Voifin étoit dans le même « cas, nous avons changé de Femmes, & nous fommes tous « quatre contens : quoi de plus raifonnable, que de fe rendre « mutuellement heureux, quand il en coûte fi peu, & qu'on « ne fait tort à perfonne ». Toutefois cet ufage, ainfi que je l'ai « déja remarqué, eft regardé comme un abus, & n'eft pas ancien, au moins dans la Nation Iroquoife.

Jaloufie des Sauvages.

Ce qui trouble plus communément la paix des Ménages parmi les Peuples du Canada, c'eft la jaloufie, qui eft égale des deux côtés. Les Iroquois fe vantent de ne point donner dans ce travers ; mais ceux, qui les ont le plus pratiqués, affûrent qu'ils font jaloux à l'excès. Quand une Femme a découvert que fon Mari a une inclination, fa Rivale doit bien fe tenir fur fes gardes, d'autant plus que l'infidéle Epoux ne peut, ni la défendre, ni prendre en aucune maniere fon parti. Un Homme, qui maltraitteroit fa Femme pour ce fujet, feroit déshonnoré.

De quelle maniere fe traitent les Mariages.

C'eft uniquement entre les Parens, que fe traitent les Mariages : les Parties intéreffées n'y paroiffent point du tout, & s'abandonnent aveuglément aux volontés de ceux, dont ils dépendent. Mais admirez la bifarrerie de ces Barbares, qui ne fe rendent dépendans de leurs Parens, que dans la chofe même, où il leur feroit plus permis de n'en point dépendre. On ne conclut pourtant rien fans leur confentement, mais ce n'eft qu'une formalité. Les premieres démarches doivent être faites par les Matrones ; mais il n'eft pas ordinaire qu'il fe faffe aucune avance du côté des Parens de la Fille. Ce n'eft pas que, fi quelqu'une tardoit trop à être recherchée, fa Famille n'agît fous main pour faire penfer à elle, mais on y apporte de grands ménagemens. En quelques endroits les Filles ne font pas preffées de fe marier, parce qu'il leur eft permis de faire, autant qu'elles veulent, l'effai du Mariage, & que la cérémonie des Nôces ne change leur condition, que pour la rendre plus dure.

Ordinairement on remarque beaucoup de pudeur dans la maniere, dont les Jeunes-Gens fe comportent, tandis qu'on traite de leur Mariage, & l'on dit que c'étoit encore toute autre chofe dans les premiers tems. Mais ce qui eft prefque

1721. Juin.

incroyable, & qui eſt néanmoins atteſté par de bons Auteurs, c'eſt qu'en pluſieurs endroits les nouveaux Epoux ſont enſemble une année entiere, vivant dans une parfaite continence : c'eſt, dit-on, pour faire voir qu'ils ſe ſont épouſés par amitié, & non point pour ſatifaire leur paſſion. On montreroit même au doit une jeune Femme, qui ſeroit enceinte la premiere année de ſes nôces.

Après cela on doit avoir moins de peine à croire ce qui ſe raconte de la maniere, dont les Jeunes Gens ſe comportent pendant la recherche dans les lieux, où il leur eſt permis de ſe voir en particulier. Car quoique l'uſage leur accorde de très-grandes privautés, toutefois dans le plus preſſant danger, où puiſſe être expoſée la pudeur, & ſous les voiles mêmes de la nuit, on prétend qu'il ne ſe paſſe rien contre les regles de la plus auſtere bienſéance, & qu'il ne ſe dit pas une parole, qui puiſſe tant ſoit peu bleſſer la modeſtie. Vous trouverez bon ſans doute, Madame, que je n'entre pas ici dans le détail, où ſont entrés quelques Auteurs; il vous feroit paroître la choſe encore moins vraiſemblable.

Des Cérémonies du Mariage.

Je trouve dans tout ce qu'on a écrit des préliminaires & des cérémonies du Mariage de ces Peuples bien des variétés; ſoit qu'elles viennent des differentes Coûtumes des Nations diverſes, ou du peu de ſoin, que les Auteurs des Relations ont eu de s'en inſtruire exactement : d'ailleurs tout m'y a paru ſi peu digne de votre curioſité, que je n'ai pas cru devoir m'y arrêter beaucoup. C'eſt au futur Epoux à faire les préſens, & en cela, comme dans tout le reſte, il ne ſe peut rien ajoûter aux manieres reſpectueuſes & à la diſcrétion, qu'il fait paroître à l'égard de ſa future Epouſe : dans quelques endroits le jeune Homme ſe contente d'aller s'aſſeoir à côté de la Fille dans ſa Cabanne, & ſi elle le ſoufre, & reſte à ſa place, on le prend pour ſon conſentement, & le Mariage eſt fait. Mais à travers ces déférences & ces reſpects il ne laiſſe pas de faire ſentir qu'il ſera bientôt le Maître.

En effet parmi les préſens, qu'elle reçoit, il y en a, qui doivent moins être regardés comme des témoignages d'amitié, que comme des ſymboles & des avertiſſemens de l'eſclavage, où elle va être réduite; tels ſont le Collier (*a*), la Chaudiere

(*a*) Ce Collier eſt celui, dont j'ai parlé ailleurs, c'eſt-à-dire, une longue & large bande de Cuir, qui ſert à porter les Fardeaux.

& une Buche, qui se portent dans sa Cabanne. C'est pour lui faire entendre que ce sera à elle à porter les fardeaux, à faire la cuisine, & à fournir la provision de bois.

La coûtume est même en quelques endroits qu'elle porte d'avance dans la Cabanne, où elle doit demeurer après ses Nôces, tout le bois, dont on aura besoin pour l'Hyver suivant. Et il est à remarquer qu'en tout ce que je viens de dire, il n'y a aucune difference entre les Nations, où les Femmes ont toute l'autorité, & celles, où elles n'entrent pour rien dans le gouvernement: ces mêmes Femmes, qui sont en quelque façon les Maîtresses de l'Etat, du moins pour la forme, & qui en font le Corps principal, quand elles sont parvenuës à un certain âge, & qu'elles ont des Enfans en état de les faire respecter, n'ont avant cela nulle considération, & sont dans le domestique les Esclaves de leurs Maris.

Avantages des Meres sur les Peres.

En général il n'est peut-être point de Peuples au Monde, qui méprisent plus le Sexe. Traiter un Sauvage de Femme, c'est le plus sanglant affront, qu'on puisse lui faire. Cependant, & cela est encore bien bizarre, les Enfans n'appartiennent qu'à la Mere, & ne reconnoissent qu'elle. Le Pere est toujours comme Etranger par rapport à eux, tellement néanmoins, que, s'il n'est pas regardé comme Pere, il est toujours respecté comme le Maître de la Cabanne. Je ne sçai au reste si tout cela est universel parmi tous les Peuples, que nous connoissons en Canada, non plus que ce que j'ai encore trouvé dans de bons Mémoires, que les jeunes Femmes, outre ce que leurs Maris ont droit d'exiger d'elles pour le service de la Cabanne, sont encore obligées de fournir à tous les besoins de leurs propres Parens, ce qui doit apparemment s'entendre de ceux, à qui il ne reste plus personne pour leur rendre ces services, & qui ne sont plus en état, à raison de leur âge, ou de leurs infirmirés, de s'aider eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit, le nouveau Marié ne laisse pas d'avoir aussi ses charges: outre la Chasse & la Pêche, dont l'obligation dure autant que sa vie, il doit d'abord faire une Natte pour sa Femme, lui bâtir une Cabanne, ou réparer celle, qu'ils doivent habiter, & tandis qu'il demeure avec son Beau-Pere & sa Belle-Mere, faire porter chez eux le produit de sa Chasse. Parmi les Iroquois la Femme ne sort jamais de sa Cabanne, parce qu'elle est censée en être la Maîtresse, ou du

1721. Juin.

moins l'Héritiere. Dans d'autres Nations elle va au bout d'un ou deux ans de Mariage loger avec sa Belle-Mere.

Des Accouchemens, & de leurs suites.

Les Femmes Sauvages pour l'ordinaire, accouchent sans peine, & sans aucun secours. Il s'en trouve pourtant quelquefois, qui sont lontems en travail, & soufrent beaucoup. Quand cela arrive, on avertit la Jeunesse, qui tout d'un coup, & lorsque la Malade y pense le moins, vient faire de grands cris à la Porte de sa Cabanne, & la surprise lui cause un saisissement, qui lui procure sur le champ sa délivrance. Ce n'est jamais dans leurs propres Cabannes, que les Femmes font leurs Couches; plusieurs sont surprises, & accouchent en travaillant, ou en voyage: aux autres, dès qu'elles se sentent près de leur terme, on dresse une petite Hutte hors du Village, & elles y restent quarante jours après qu'elles sont accouchées. Je crois pourtant avoir oui dire que cela ne se pratique, que pour les premieres Couches.

Ce terme expiré, on éteint tous les Feux de la Cabanne, où elles doivent retourner; on en secouë toutes les hardes, & à leur rentrée on allume un nouveau feu. On observe à peu près les mêmes formalités à l'égard de toutes les Personnes du Sexe dans le tems de leurs Ordinaires; & non-seulement tant que durent ces incommodités, mais encore pendant qu'une Femme est enceinte ou nourrice, & elles nourrissent pour l'ordinaire trois ans, leurs Maris ne les approchent point. Rien ne seroit plus louable que cette coûtume, si l'un & l'autre se gardoient alors la fidélité, qu'ils se doivent; mais souvent on y manque de part & d'autre. Telle est la corruption du Cœur de l'Homme, que les plus sages Réglemens sont souvent l'occasion des plus grands désordres. On prétend même que l'usage de quelques Simples, qui ont la vertu d'empêcher dans les Femmes les suites de leur infidélité, est assez familier dans ce Pays.

Du soin, que les Meres prennent de leurs Enfans.

Il ne se peut rien imaginer au de-là du soin, que les Meres prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils sont au Berceau; mais du moment qu'elles les ont sevrés, elles les abandonnent absolument à eux-mêmes; non par dureté, ou par indifference, car elles ne perdent qu'avec la vie la tendresse, qu'elles ont pour eux; mais parce qu'elles sont persuadées, qu'il faut laisser faire la Nature, & ne la gêner en rien. L'acte, qui termine la premiere enfance, est l'imposition du nom, qui est pour ces Peuples une affaire importante. La

1721. Juin.

De l'imposition du nom.

La Cérémonie s'en fait dans un Festin, où il ne paroît que des Personnes du même Sexe, que l'Enfant, qu'on doit nommer. Pendant le repas, cet Enfant est sur les genoux de son Pere, ou de sa Mere, qui ne cessent point de le recommander aux Esprits, sur-tout à celui, qui doit être son Génie tutélaire, car chacun a le sien, mais il ne l'a point en naissant. On ne crée jamais de nouveaux noms, chaque Famille en conserve un certain nombre, qui reviennent tour à tour. Quelquefois même on en change avec l'âge, & il y en a, qui ne peuvent être portés au-delà de certain âge, mais je ne crois pas que cela se pratique par-tout; & comme parmi quelques Peuples en prenant un nom, on se met à la place de celui, qui l'a porté le dernier, il arrive quelquefois qu'un Enfant se voit traiter de Grand-Pere par celui, qui pourroit être le sien.

Observations sur les noms.

On n'appelle jamais un Homme par son nom propre, quand on lui parle dans le discours familier, ce seroit une impolitesse; on lui donne toujours la qualité, qu'il a à l'égard de celui, qui lui parle; mais quand il n'y a entre les deux ni parenté, ni affinité, on se traite de Freres, d'Oncles, de Neveux, ou de Cousins, suivant l'âge de l'un & de l'autre, ou selon l'estime, qu'on fait de la Personne, à qui on ádresse la parole.

Au reste ce n'est pas tant pour rendre les noms immortels, si j'ose ainsi m'exprimer, qu'on les releve, que pour engager ceux, à qui on les donne, ou à imiter les belles actions de ceux, qui les ont portés, ou à les venger, s'ils ont été tués, ou brûlés, ou enfin à soulager leurs Familles. Ainsi une Femme, qui a perdu son Mari, ou son Fils, & ne se trouve plus appuyée de personne, differe le moins qu'elle peut à faire passer le nom de celui, qu'elle pleure, sur quelqu'un, qui puisse lui en tenir lieu. Enfin on change encore de nom en plusieurs autres occasions, qu'il seroit trop long de détailler: il suffit pour cela d'un songe, ou d'une ordonnance du Médecin, ou de quelque raison aussi frivole. Mais en voilà assez sur cette matiere, & voici un Voyageur, qui vient me demander, si je ne veux point le charger de quelque commission pour Quebec. Je vais donc fermer ma Lettre pour la lui donner.

Je suis, &c.

1721. Juillet.

VINTIÉME LETTRE.

Voyage à la Baye. Description de la route, & de la Baye. Irruption des Espagnols vers les Missouris, & leur défaite. Danses des Sauvages.

A Michillimakinac, ce vint-uniéme de Juillet, 1721.

MADAME,

DEPUIS ma derniere Lettre écrite, j'ai fait un voyage à la Baye, éloignée de ce Poste d'environ quatre-vint lieuës. Je profitai pour cela de l'occasion de M. de MONTIGNI, Capitaine d'une Compagnie des Troupes, que le Roy entretient en Canada, Chevalier de Saint Louys, & dont le nom est célébre dans les Fastes de la Colonie, mais pour le moins aussi estimable pour sa probité, & son caractere plein de droiture & de franchise, que pour sa valeur & ses exploits de guerre.

De la Baye des Noquets.

Nous nous embarquâmes le deux de Juillet après midi, nous côtoyâmes pendant trente lieuës une Langue de terre, qui sépare le Lac Michigan du Lac Supérieur; elle n'a en bien des endroits que quelques lieuës de large, & il n'est guéres possible de voir un plus mauvais Pays; mais il est terminé par une jolie Riviere, nommée *la Manistie*, fort poissonneuse, & qui abonde sur-tout en Esturgeons. Un peu plus loin, en tirant au Sud-Ouest, on entre dans un grand Golphe, dont l'entrée est bordée d'Isles, on le nomme *le Golphe*, ou *la Baye des Noquets.* C'est une très-petite Nation, venuë des Bords du Lac Supérieur, & dont il ne reste plus que quelques Familles dispersées çà & là, sans avoir de demeure fixe.

Isles des Pouteouatamis.

La Baye des Noquets n'est séparée de la Grande Baye, que par les *Isles des Pouteouatamis*, & j'ai déja remarqué que c'est là l'ancienne demeure de ces Sauvages. La plûpart sont très-bien boisées; mais la seule, qui soit encore peuplée, n'est ni la plus grande, ni la meilleure, il n'y reste même qu'un assez petit Village, où, malgré que nous en eussions, il nous fallut

passer la nuit : nous ne pûmes jamais le refuser aux instances des Habitans. Aussi n'y a-t'il point en Canada de Nation, qui ait toujours été plus sincérement attachée aux François. 1721. Juin.

Le sixiéme nous fûmes arrêtés presque tout le jour par les vents contraires, mais le soir, le calme étant revenu, nous nous embarquâmes un peu après le coucher du Soleil par un très-beau clair de Lune, & nous marchâmes vint-quatre heures de suite, n'ayant fait qu'une très-petite pause pour dire la Messe, & pour dîner. Le Soleil étoit si ardent, & l'Eau de la Baye si chaude, que la Gomme de notre Canot se fondit en plusieurs endroits. Pour comble de disgrace, l'endroit, où nous nous arrêtâmes pour camper se trouva tellement infecté de Maringouins (*a*) & de Brulots (*b*), qu'il ne nous fut pas possible de fermer l'œil, quoique nous n'eussions pas dormi depuis deux jours ; & comme le tems étoit beau, & que la Lune nous éclairoit, nous nous remîmes en route dès les trois heures du matin.

Des Malhomines, ou Folles Avoines.

Après avoir fait cinq ou six lieuës, nous nous trouvâmes par le travers d'une petite Isle, qui n'est pas loin de la Côte Occidentale de la Baye, & qui nous cachoit l'entrée d'une Riviere, sur laquelle est le Village des *Malhomines*, que nos François ont appellé *Folles Avoines*, apparemment parce qu'ils font leur nourriture ordinaire de ce légume. Toute la Nation consiste dans ce Village, qui n'est pas même fort nombreux. C'est dommage, car ce sont de très-beaux Hommes, & des mieux faits du Canada. Ils sont même plus grands que les Pouteouatamis. On m'a assûré qu'ils avoient la même origine, & à peu près la même langue, que les Noquets & les Saulteurs. Mais on ajoûte qu'ils ont encore un Langage particulier, qu'ils ne communiquent à personne. On m'a fait aussi sur leur compte certains récits, comme d'un Serpent, lequel va tous les ans dans leur Village, & y est reçu avec de grandes cérémonies, qui me font croire qu'ils se mêlent un peu de sortileges.

Des Peuples appellés *Puans*.

Un peu au-dessous de l'Isle, dont je viens de parler, le Pays change tout-à-coup de face, & d'assez sauvage, qu'il est jusques-là, il devient le plus charmant du Monde. Il a même quelque chose de plus riant, que le Détroit, mais quoiqu'il soit par-tout couvert de très-beaux Arbres, il est beau-

(*a*) Ce sont des Cousins un peu plus gros que les nôtres.

(*b*) Moucherons beaucoup plus petits, & dont la piquûre met tout le Corps en feu.

1721. Juin.

coup plus ſablonneux & moins fertile. Les *Otchagras*, qu'on appelle communément les *Puans*, demeuroient autrefois ſur les Bords de la Baye, dans une très-charmante ſituation ; ils y furent attaqués par les Illinois, qui en tuerent un très-grand nombre ; les autres ſe réfugierent dans la Riviere des Outagamis, qui ſe décharge dans le fond de la Baye.

Ils s'y placerent ſur les Bords d'une eſpéce de Lac ; & je ne ſçai, ſi ce n'eſt pas là que vivant de Poiſſons, dont le Lac leur fourniſſoit une grande abondance, on leur donna le nom de Puans, parce que tout le long du Rivage, où étoient bâties leurs Cabannes, on ne voyoit que Poiſſons pourris, dont l'air étoit infecté. Il paroît du moins que c'eſt là l'origine de ce nom, que les autres Sauvages leur avoient donné avant nous, & qui s'eſt communiqué à la Baye, dont ils ne ſe ſont jamais écartés beaucoup. Quelque tems après qu'ils eurent quitté leur ancien Poſte, ils voulurent avoir leur revanche de l'échec, qu'ils avoient reçu des Illinois, mais cette Entrepriſe leur cauſa une nouvelle perte, dont ils ne ſe ſont point relevés. Six cent de leurs meilleurs Hommes s'étoient embarqués pour aller chercher l'Ennemi ; mais comme ils traverſoient le Lac Michigan, ils furent ſurpris d'un furieux coup de vent, qui les fit tous périr.

Du Fort, & de la Miſſion de la Baye.

Nous avons dans la Baye un Fort, qui eſt placé ſur la rive Occidentale de la Riviere des Outagamis, à une demie lieuë de ſon Embouchure ; & avant que d'y arriver, on laiſſe à main droite un Village de *Sakis*. Les Otchagras ſont venus depuis peu ſe placer auprès de nous, & ont bâti leurs Cabannes tout-au-tour du Fort. Le Miſſionnaire, qui eſt logé aſſez près du Commandant, eſpere, quand il aura appris leur Langue, de les trouver plus dociles que les Sakis, auprès deſquels il travaille aſſez infructueuſement. Les uns & les autres paroiſſent de très-bonnes Gens, ſur-tout les Premiers, dont le plus grand défaut eſt d'être un peu Voleurs. Leur Langue eſt fort differente de toutes les autres, ce qui me fait croire qu'elle ne tient à aucune de celles du Canada. Auſſi ont-ils toujours eu plus de commerce avec les Peuples Occidentaux, qu'avec ceux, que nous connoiſſons en ce Pays.

Des Sakis.

Les Sakis, quoiqu'en petit nombre, ſont diviſés en deux Factions, dont l'une eſt attachée aux Outagamis, & l'autre aux Pouteouatamis. Ceux, qui ſont établis dans ce Poſte, ſont

pour la plûpart de ce dernier parti, & par conféquent dans nos intérêts. Ils reçurent le nouveau Commandant avec de grandes démonftrations de joye: dès qu'ils le fçurent près d'arriver, ils fe rangerent en armes fur le Rivage, & au moment qu'ils le virent paroître, ils le faluerent d'une décharge de leurs Fufils, qu'ils accompagnerent de grands cris d'allegreffe. Enfuite quatre des Principaux entrerent dans la Riviere, où ils en eurent bientôt jufqu'à la ceinture, aborderent fon Canot, & le reçurent dans une grande Robe compofée de plufieurs Peaux de Chevreuils bien coufuës enfemble, dont ils tenoient chacun un bout. Ils le porterent ainfi jufqu'à fon Logis, où ils le complimenterent, & lui dirent des chofes extrémement flatteufes.

Le lendemain, les Chefs des deux Nations me rendirent vifite, & un Otchagra me préfenta un Piftolet Catalan, une paire de Souliers Efpagnols, & je ne fçai quelle Drogue, qui me parut une efpece d'Onguent. Il avoit reçu tout cela d'un *Aiouez*, & voici à quelle occafion ces chofes étoient tombées entre les mains de celui-ci.

Efpagnols défaits par les Sauvages du Miffouri.

Il y a environ deux ans, que des Efpagnols, venus, dit-on, du Nouveau Méxique, à deffein de pénetrer jufqu'aux Illinois, & d'en chaffer les François, qu'ils voyoient avec une extrême jaloufie s'approcher fi fort du Miffouri, defcendirent ce Fleuve, & attaquerent deux Villages d'*Octotatas*, Peuples Alliés des Aiouez, dont on prétend même qu'ils tirent leur origine. Comme ces Sauvages n'avoient point d'Armes à feu, & qu'ils furent furpris, les Efpagnols en eurent bon marché, & en firent un grand carnage. Un troifiéme Village de la même Nation, & qui n'étoit pas éloigné des deux autres, averti de ce qui fe paffoit, & ne doutant point que ces Conquérans ne vinffent à eux, leur dreffa une Embufcade, où les Efpagnols donnerent étourdiment. D'autres difent, que les Sauvages ayant fçû, que les Ennemis s'étoient prefque tous enyvrés, & dormoient profondément, tomberent fur eux pendant la nuit; & ce qui eft certain, c'eft qu'ils les égorgerent prefque tous.

Il y avoit dans ce Parti deux Aumôniers, dont l'un fut tué d'abord, & l'autre fe fauva chez les *Miffourites*, qui le retinrent Prifonnier, mais il leur échappa fort adroitement. Il avoit un très-beau Cheval, & les Miffourites prenoient plai-

1721. Juillet.

ſir à lui voir faire le Manége, où il étoit fort habile; il profita de leur curioſité pour ſe tirer de leurs mains. Un jour qu'il caracoloit en leur préſence, il s'éloigna inſenſiblement, puis piquant des deux tout à coup, il diſparut bientôt. Comme on n'avoit point fait d'autre Priſonnier, on n'a point ſçû au juſte, ni de quel endroit du Nouveau Méxique étoient partis ces Eſpagnols, ni quel étoit leur deſſein; car ce que je vous en ai dit d'abord, n'étoit fondé que ſur des bruits de Sauvages, qui peut-être ont voulu nous faire leur cour, en publiant que par cette défaite ils nous avoient rendu un grand ſervice.

Tout ce qu'on m'apporta, étoit de la dépouille de l'Aumônier, qui avoit été tué, & on lui trouva encore un Livre de Prieres, que je n'ai point vû: c'étoit apparemment ſon Bréviaire. J'achetai le Piſtolet, les Souliers ne valoient rien, & le Sauvage ne voulut jamais ſe défaire de l'Onguent, s'étant mis dans la tête, que c'étoit un remede ſouverain contre toutes ſortes de maux. Je fus curieux de ſçavoir comment il prétendoit s'en ſervir, & il me répondit, qu'il ſuffiſoit d'en avaler un peu, & que de quelque Maladie qu'on fût attaqué, on étoit guéri ſur le champ; il ne m'aſsûra pourtant pas qu'il en eût encore fait l'experience, & je lui conſeillai de ne la point faire. On commence ici à trouver les Sauvages bien groſſiers; il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient auſſi ſpirituels, ou du moins qu'ils ayent l'eſprit auſſi ouvert que ceux, qui ont plus de commerce avec nous.

Conſeil des Sakis, & à quel ſujet.

Le jour ſuivant les Sakis vinrent en aſſez grand nombre chez le Miſſionnaire, avec qui je logeois, & me firent prier de me trouver à une eſpece de Conſeil, qu'ils vouloient tenir. J'y conſentis, & quand tout le monde eut pris ſa place, le Chef mit un Collier à terre devant moi, & l'Orateur prenant la parole, me pria au nom de tous d'engager le Roy (*a*) à les prendre ſous ſa protection, à purifier l'air, qui depuis quelque tems, diſoient-ils, étoit corrompu; ce qui paroiſſoit par le grand nombre de Malades, qu'ils avoient dans leurs Villages, & à les défendre contre leurs Ennemis.

Je leur répondis, que le Roy étoit bien puiſſant, & peut-être plus qu'ils ne croyoient, mais que ſon pouvoir ne s'étendoit pas ſur les Elemens; & que quand les Maladies, ou

(*a*) Ces Sauvages prononcent toujours le nom de Roi en François.

d'autres accidens ſemblables déſoloient ſes Provinces, il s'adreſſoit, pour les faire ceſſer, au grand Eſprit, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui ſeul eſt le Maître Souverain de la Nature: qu'ils en fiſſent de même, & qu'ils s'en trouveroient bien; mais que pour mériter d'en être exaucé, il falloit commencer par le reconnoître, & lui rendre le Culte & les hommages, qu'il a droit d'attendre de toutes les Créatures raiſonnables: qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux, ni de plus agréable au Roy, que d'écouter le Pere (*a*), que ſa Majeſté leur avoit envoyé, & de ſe rendre dociles à ſes inſtructions; que c'étoit un Homme chéri du Ciel; que la maniere, dont il vivoit parmi eux, ne pouvoit manquer de leur avoir fait concevoir une grande eſtime pour lui; & que ſa charité envers les Malades, & tous ceux, qui ont eu beſoin de ſon ſecours, devoit les avoir convaincus de la tendre & ſincere amitié, qu'il leur portoit: enfin que je ne recevrois point leur Collier, qu'auparavant ils ne m'euſſent promis de ſe comporter à l'égard de ce Miſſionnaire tout autrement, qu'ils n'avoient fait par le paſſé, & de lui ôter déſormais tout ſujet de ſe plaindre de leur indocilité.

1721. Juillet.

» Quant à la protection du Roy, que vous demandez, & « à la priere, que vous me faites de l'engager à prendre votre « défenſe contre vos Ennemis; ce grand Prince a prévenu vos « ſouhaits, il a donné ſur cela de bons Ordres à *Ononthio* (*b*), « déja porté de lui-même à les executer avec un zéle & une « affection de Pere (*c*). C'eſt de quoi vous ne ſçauriez douter, « ſi vous faites attention au Commandant, qu'il vous envoye. « Il n'eſt pas poſſible que vous ignoriez, & vous me paroiſſez « en effet bien inſtruits, que parmi les Capitaines François il y « en a peu, qui l'égalent en valeur, & vous l'aimerez bien-tôt « encore plus, que vous ne l'eſtimez déja. Cette réponſe parut « les contenter, & ils me promirent beaucoup plus, qu'apparemment ils me tiendront. Cependant je pris leur Collier, & le Miſſionnaire ſe flatta que cette action produiroit un bon effet.

Les Sauvages de la Baye danſent le Calumet.

L'après-midi du même jour, les deux Nations nous donne-

(*a*) Le Pere PIERRE CHARDON, Jéſuite.

(*b*) C'eſt le nom, que les Sauvages donnent au Gouverneur Général, il veut dire, *Grande Montagne*, & vient du Chevalier de Montmagny, qui a été le ſecond Gouverneur du Canada.

(*c*) Ils appellent toujours les Gouverneurs & les Commandans leurs Peres.

1721. Juillet.

rent l'une après l'autre, le divertiſſement de la Danſe du Calumet dans une grande Eſplanade, ſur laquelle donne le Logis du Commandant. Il y eut quelque difference dans la maniere, dont les uns & les autres executerent cette Danſe, mais elle ne fut pas conſidérable. Elle me fit ſeulement connoître que ces Fêtes varient beaucoup : ainſi il n'eſt pas poſſible d'en donner une Deſcription, qui convienne à toutes. Les Othagras diverſifient un peu davantage leur Jeu, & firent paroître une agilité extraordinaire ; auſſi ſont-ils mieux faits, & plus leſtes que les Sakis.

Deſcription de cette Danſe.

Cette action eſt proprement une Fête militaire, les ſeuls Guerriers y ſont Acteurs, & l'on diroit qu'elle n'a été inſtituée, que pour leur donner occaſion de publier leurs beaux faits d'armes. Je ne ſuis pas l'Auteur de cette opinion, laquelle ne cadre pas bien avec le ſentiment de ceux, qui ont ſoûtenu que le Calumet tiroit ſon origine du Caducée de Mercure, & que dans ſon inſtitution il fut regardé comme un ſymbole de Paix. Tous ceux, que je vis danſer, chanter, & jouer du Tambour & du Chichikoué, étoient de Jeunes Gens équipés, comme quand ils ſe préparent à marcher en Guerre ; ils s'étoient peint le viſage de toutes ſortes de couleurs ; leurs têtes étoient ornées de Plumes, & ils en tenoient à la main en guiſe d'Eventails : le Calumet en étoit auſſi paré, & on l'avoit placé dans le lieu le plus apparent : l'Orcheſtre & les Danſeurs étoient tout-au-tour, les Spectateurs répandus çà & là par petites troupes, les Femmes ſéparées des Hommes, tous aſſis à terre, & parées de leurs plus belles Robes, ce qui faiſoit d'un peu loin un aſſez beaucoup d'œil.

Entre l'Orcheſtre & le Commandant, qui étoit aſſis devant la Porte de ſon Logis, on avoit dreſſé un Poteau, auquel, à la fin de chaque Danſe, un Guerrier venoit donner un coup de ſa Hache d'arme ; à ce ſignal il ſe faiſoit un grand ſilence, & cet Homme racontoit à haute voix quelques-unes de ſes proueſſes ; il en recevoit enſuite les applaudiſſemens, puis alloit ſe remettre à ſa place, & le jeu recommençoit. Cela dura deux bonnes heures pour chacune des deux Nations, & je vous avoue, Madame, que je n'y pris pas grand plaiſir, non-ſeulement à cauſe de la Monotonie, & du peu d'agrément de la Muſique, mais parce que tout ſe réduiſoit dans les Danſes à des contorſions, qui, à ce qu'il me ſembloit, n'exprimoient

moient rien, & n'avoient rien de divertiſſant. 1721. Juillet.

La Fête ſe faiſoit en l'honneur du nouveau Commandant, toutefois on ne lui fit aucun des honneurs, dont parlent quelques Relations. On ne vint pas le prendre, pour le mettre ſur une Natte neuve, on ne lui fit point de préſent, au moins que je ſçache; on ne lui paſſa point de Plumages ſur la tête, je ne lui vis point préſenter le Calumet; & il n'y eut point d'Hommes abſolument nuds, peints par tout le corps, parés de Plumes & de Porcelaines, & tenant un Calumet à la main. Peut-être que ce n'eſt point l'uſage de ces Peuples, ou que M. de Montigny les avoit exemptés de ce cérémonial. Je remarquai ſeulement que de tems en tems toute l'Aſſiſtance jettoit de grands cris pour applaudir aux Danſeurs, principalement durant la Danſe des Otchagras, qui, au jugement des François, eurent tout l'honneur de cette journée.

Danſe de la Découverte.

J'aurois apparemment eu plus de plaiſir à voir la Danſe de *la Découverte.* Elle a plus d'action, & on y exprime beaucoup mieux, que dans la précédente, la choſe, dont elle eſt le ſujet & la figure. C'eſt une repréſentation au naturel de tout ce qui ſe fait dans une Expédition de Guerre, & comme j'ai déja obſervé que les Sauvages ne cherchent ordinairement qu'à ſurpendre leurs Ennemis, c'eſt ſans doute pour cette raiſon, qu'ils ont donné à cet exercice le nom de *la Découverte.*

Quoiqu'il en ſoit, un Homme y danſe toujours ſeul, & d'abord il s'avance lentement au milieu de la place, où il demeure quelque-tems immobile, après quoi il repréſente tout de ſuite le départ des Guerriers, la marche, les campemens; il va à la découverte, il fait les approches; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, puis tout-à-coup il entre en fureur, & on diroit qu'il veut tuer tout le monde; revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Aſſemblée, comme s'il le faiſoit Priſonnier de Guerre; il fait ſemblant de caſſer la tête à un autre; il couche un troiſiéme en jouë; enfin il ſe met à courir de toute ſa force. Il s'arrête enſuite, & reprend ſes ſens: c'eſt la retraite, d'abord précipitée, puis plus tranquille. Alors il exprime par divers cris les différentes ſituations, où s'eſt trouvé ſon eſprit pendant ſa derniere Campagne, & finit par le récit de toutes les belles actions, qu'il a faites à la Guerre.

Des Traités, qui ſe font par le moyen de la

Quand la Danſe du Calumet a pour objet, comme c'eſt l'ordinaire, la concluſion d'une Paix, ou d'un Traité d'allian-

1721. Juillet.

Danse du Calumet.

ce contre un Ennemi commun, on grave un Serpent sur le manche ou tuyau de la Pipe, & l'on met à côté une planche, où sont représentés deux Hommes des deux Nations confédérées, ayant sous les pieds l'Ennemi, désigné par la marque de sa Nation. Quelquefois à la place du Calumet, on met un Casse-tête. Mais s'il ne s'agit que d'une simple alliance, on représente deux Hommes se tenant d'une main, portant de l'autre un Calumet de paix, & ayant chacun à ses côtés la marque de sa Nation. Dans tous ces Traités on se donne mutuellement des gages, comme des Colliers de Porcelaine, des Calumets, des Esclaves: quelquefois des Peaux de Cerfs, & d'Elans bien passées, ornées de figures faites avec du Poil de Porc-Epy, & alors c'est sur ces Peaux, que sont représentées les choses, que j'ai dites, soit avec le Poil du Porc-Epy, soit avec de simples couleurs.

Autres Danses.

Il y a d'autres Danses plus simples, où l'on n'a eu en vûë que de donner aux Guerriers les occasions de raconter leurs belles actions. C'est toujours ce que les Sauvages font le plus volontiers, & ils ne s'en lassent jamais. Celui, qui donne la Fête, y fait inviter tout le Village au son du Tambour, & c'est dans sa Cabanne, qu'on s'assemble, si elle peut contenir tous les Conviés. Les Guerriers y dansent successivement, puis frappent sur un Poteau; on fait silence, ils disent tout ce qu'ils veulent, & s'arrêtent de tems en tems pour recevoir les félicitations des Auditeurs, qui ne les épargnent point. Mais si on s'apperçoit que quelqu'un se vante à faux, il est permis à quiconque de prendre de la terre, ou des cendres, de lui en frotter la tête, ou de lui faire quelqu'autre avanie, qu'il voudra. Ordinairement on lui noircit le visage, en lui disant: „ Ce que j'en fais, c'est pour cacher ta honte, car „ la premiere fois que tu verras l'Ennemi, tu pâliras. „ C'est ainsi que tous les Peuples sont persuadés que c'est le propre des Poltrons, que de se vanter. Celui, qui a ainsi puni ce Fanfaron, prend sa place, & s'il tombe dans la même faute, l'autre ne manque pas de lui rendre la pareille. Les plus grands Chefs n'ont sur cela aucun privilége, & il ne faut point se fâcher. Cette Danse se fait toujours pendant la nuit.

Danse du Bœuf.

Dans les Quartiers Occidentaux il y en a une autre, qu'on appelle la *Danse du Bœuf.* Les Danseurs forment plusieurs cercles, & la Symphonie, toujours composée du Tambour

& du Chichikoué, est au milieu de la place. On y observe de ne point séparer ceux d'une même Famille; on ne se tient point par la main, & chacun porte à la main ses armes & son Bouclier. Tous les cercles ne tournent pas du même côté, & quoiqu'on saute beaucoup, & qu'on s'éléve extrémement haut, on ne sort jamais de mesure ni de cadence.

1721. Juillet.

De tems en tems un Chef de Famille présente son Bouclier, tous frappent dessus, & à chaque fois il rappelle le souvenir de quelqu'un de ses beaux faits, il va ensuite couper un morceau de Tabac à un Poteau, où l'on a eu soin d'en attacher une certaine quantité, & il le donne à un de ses Amis. Si quelqu'un peut prouver qu'il a fait de plus belles actions que lui, ou qu'il a eu part à celles, dont il vient de se vanter, il est en droit d'aller prendre le morceau de Tabac, dont celui-ci vient de faire un présent, & de le donner à un autre. Cette Danse est suivie d'un Festin, mais je ne vois pas bien d'où lui est venu le nom, qu'elle porte, si ce n'est à cause des Boucliers, sur lesquels on frappe, & qui sont couverts de Peaux de Bœuf.

Danses ordonnées par les Médecins.

Il y a des Danses ordonnées par les Jongleurs pour la guérison des Malades; mais elles sont ordinairement fort lascives. Il y en a de pur divertissement, & qui n'ont rapport à rien. Elles se font presque toujours en rond, au son du Tambour & du Chichikoué, & les Femmes sont toujours séparées des Hommes. Ceux-ci y dansent les armes à la main, & quoiqu'on ne ne se tienne point, on ne rompt jamais le cercle. Pour ce qui est de ce que j'ai déja dit, qu'on ne sort point de mesure, cela ne doit point être difficile à croire, parce que la Musique des Sauvages n'a que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse. Aussi s'ennuye-t'on beaucoup à ces Fêtes, dès la premiere fois qu'on y assiste, parce qu'elles durent lontems, & qu'on entend toujours la même chose.

Superstitions des Peuples voisins de la Baye.

Comme les Nations voisines de la Baye, si on en excepte les Pouteouatamis, sont beaucoup plus grossieres que les autres, elles donnent aussi beaucoup plus dans toutes sortes de superstitions. Le Soleil & le Tonnere sont leurs principales Divinités, & elles semblent être plus persuadées que celles, que nous fréquentons davantage, que chaque espéce d'Animal a un Génie, qui veille à sa conservation. Un François ayant un jour jetté une Souris, qu'il venoit de prendre, une petite

1721. Juillet.

Fille la ramaſſa pour la manger : le Pere de l'Enfant, qui l'apperçut la lui arracha, & ſe mit à faire de grandes careſſes à l'Animal, qui étoit mort : le François lui en demanda la raiſon : « C'eſt, répondit-il, pour appaiſer le Génie des Souris, » afin qu'il ne tourmente pas ma Fille, quand elle aura mangé » celle-ci. » Après quoi il rendit l'Animal à l'Enfant, qui le mangea.

Ils ont ſurtout beaucoup de vénération pour les Ours : dès qu'ils en ont tué quelqu'un, ils font un Feſtin accompagné de cérémonies aſſez ſingulieres. La tête de l'Ours peinte de toutes ſortes de couleurs eſt placée pendant le repas ſur un lieu élevé, & y reçoit les hommages de tous les Convives, qui célébrent en chantant les louanges de l'Animal, tandis qu'ils mettent ſon corps en piéces, & s'en régalent. Non-ſeulement ces Sauvages ont, comme tous les autres, la coûtume de ſe préparer aux grandes Chaſſes par des jeûnes, que les Outagamis pouſſent même juſqu'à dix jours de ſuite, mais encore, tandis que les Chaſſeurs ſont en campagne, on oblige ſouvent les Enfans de jeûner, on obſerve les ſonges, qu'ils ont pendant leur jeûne, & on en tire de bons ou de mauvais augures pour le ſuccès de la Chaſſe. L'intention de ces jeûnes eſt d'appaiſer les Génies tutélaires des Animaux, qu'on doit chaſſer, & l'on prétend qu'ils font connoître par les rêves, s'ils s'oppoſeront, ou s'ils ſeront favorables aux Chaſſeurs.

La Nation, qui depuis vint ans a plus fait parler d'elle dans ces Pays Occidentaux, eſt celle des *Outagamis*. La férocité naturelle de ces Sauvages, aigrie par pluſieurs mauvais traitemens, qu'on leur a faits, quelquefois aſſez mal à propos, & leur alliance avec les Iroquois, toujours diſpoſés à nous ſuſciter de nouveaux Ennemis, les ont rendus redoutables. Ils ſe ſont encore depuis étroitement unis avec les Sioux, Nation nombreuſe, qui s'eſt auſſi aguerrie peu à peu, & cette union nous rend aujourd'hui preſqu'impratiquable la navigation de tout le haut du Miciſſipi. Il n'y a pas même trop de ſûreté à naviguer ſur la Riviere des Illinois, à moins qu'on ne ſoit en état de ne pas craindre une ſurpriſe, ce qui fait beaucoup de tort au Commerce réciproque des deux Colonies.

Diverſes Nations au Nord & à l'Oueſt du Canada.

J'ai rencontré à la Baye quelques Sioux, que j'ai fort queſtionnés ſur les Pays, qui ſont à l'Oueſt, & au Nord-Oueſt du Canada, & quoique je ſçache qu'il ne faut pas toujours

prendre à la lettre tout ce que disent les Sauvages, en comparant ce que ceux-ci m'ont rapporté, avec ce que j'ai oui dire à plusieurs autres, j'ai tout lieu de croire qu'il y a dans ce Continent des Espagnols, ou d'autres Colonies Européennes, beaucoup plus au Nord, que ce que nous connoissons du Nouveau Mexique & de la Californie, & qu'en remontant le Missouri aussi loin, qu'il est possible d'y naviguer, on trouve une grande Riviere, qui coule à l'Ouest, & se décharge dans la Mer du Sud. Indépendamment même de cette découverte, que je crois plus facile par-là, que par le Nord; je ne puis douter, vû les indices, que j'ai eus de plusieurs endroits, & qui sont assez uniformes, qu'en essayant de pénétrer jusqu'à la source du Missouri, on trouvera de quoi se dédommager des frais & des fatigues, que demande une telle Entreprise.

1721. Juillet.

Je suis, &c.

VINT-UNIÉME LETTRE.

Départ de Michillimakinac. Observations sur les Courans des Lacs. Portrait des Sauvages du Canada. Leurs bonnes & leurs mauvaises qualités.

Du Lac de Michigan, ce trente-uniéme de Juillet, 1721.

MADAME,

JE partis de Michillimakinac avant-hier à midi, & me voici dégradé depuis hier dans une petite Isle, qui n'a point de nom; un Canot, qui vient de la Riviere Saint Joseph, où je vais, ne sçauroit en sortir, non plus que nous, quoiqu'il ait le vent favorable; mais il le trouve, dit-il, trop bourru, & le Lac trop agité, ce qui me fournit une nouvelle occasion de vous écrire.

Observation sur les Courans des Lacs.

Quoique j'eusse le vent contraire, lorsque je m'embarquai le vint-neuf, je ne laissai pas de faire ce jour-là huit bonnes lieuës; ce qui prouve que les Courans me poussoient. J'avois déja observé la même chose en entrant dans la Baye, & j'en

1721. Juillet.

avois été surpris. Il n'est point douteux que cette Baye, qui est un cul-de-sac, ne se décharge dans le Lac Michigan, & que le Michigan, qui est aussi un cul-de-sac, ne porte ses Eaux dans le Lac Huron, d'autant plus que l'un & l'autre; je veux dire, le Michigan & la Baye, reçoivent plusieurs Rivieres, le Michigan sur-tout, qui en reçoit un très-grand nombre, dont quelques-unes ne sont guéres inférieures à la Seine: mais ces grands Courans ne se font sentir qu'au milieu du Canal, & produisent sur les deux bords des remouts, ou contre-courans, dont on profite, quand on va terre à terre, comme sont obligés de faire ceux, qui voyagent en Canot d'Ecorce.

Je fis d'abord cinq lieuës à l'Ouest, pour gagner le Lac Michigan, ensuite je tournai au Sud, & c'est la seule route, que nous avons à faire pendant cent lieuës jusqu'à la Riviere Saint Joseph. Rien n'est plus beau, que le Pays, qui fait la séparation du Lac Michigan & du Lac Huron. Hier je fis encore trois lieuës, & un vent forcé m'obligea de m'arrêter dans cette Isle. Je vais m'y désennuyer en achevant de vous faire connoître les Habitans Naturels de ce vaste Pays, dont j'ai déja parcouru une bonne partie.

Portrait des Sauvages.

Les Sauvages du Canada sont communément bien faits, & d'une taille avantageuse; il y a néanmoins quelques Nations, où il n'est point rare d'en voir d'une taille médiocre; mais il l'est infiniment d'en rencontrer, qui soient contrefaits, ou qui ayent quelque défaut extérieur. Ils sont robustes, & d'une complexion saine. Ils vivroient très-lontems, s'ils se ménageoient un peu plus; mais la plûpart ruinent leur tempéramment par des marches forcées, par des jeûnes outrés, par de grands excès dans le manger; outre que pendant leur enfance ils ont souvent les pieds nuds dans l'eau, sur la néige, & sur la glace. L'Eau-de-vie, que les Européens leur ont portée, pour laquelle ils ont une fureur, qui passe tout ce qu'on peut dire, & qu'ils ne boivent que pour s'enyvrer, a achevé de les perdre, & n'a pas peu contribué au dépérissement de toutes ces Nations, qui se trouvent aujourd'hui réduites à moins que la vintiéme partie de ce qu'ils étoient, il y a cent cinquante ans. Si cela continuë, on les verra disparoître entierement.

Leur force.

Leurs corps ne sont point contraints au Berceau, comme

les nôtres, & rien n'eſt plus propre à les dénouer, & à leur donner cette ſoupleſſe de tous leurs membres, que nous admirons en eux, que cette liberté, & les exercices, auſquels les Enfans s'accoutument d'eux-mêmes de très bonne heure: les Meres les nourriſſent lontems, & l'on en voit quelquefois, qui à ſix ou ſept ans prennent encore la mamelle. Cela n'empêche pourtant pas, que dès la premiere année on ne leur donne toutes ſortes de nourriture: enfin le grand air, auquel ils ſont continuellement expoſés; les fatigues, qu'on leur fait eſſuyer, mais peu à peu, & d'une maniere proportionnée à leur âge; des alimens ſimples & naturels, tout cela forme des corps capables de faire & de ſouffrir des choſes incroyables, mais dont l'excès, ainſi que je viens de le dire, en fait périr pluſieurs avant l'âge de maturité. On en a vû, qui avoient l'eſtomach enflé de quatre doits, manger encore d'auſſi bon appétit, que s'ils n'euſſent fait que commencer; quand ils ſe ſentent trop chargés, ils fument, puis s'endorment, & à leur réveil la digeſtion eſt faite. Quelquefois ils ſe contentent de ſe faire vomir, après quoi ils recommencent à manger.

1721. Juillet.

Leurs vices.

Dans les Pays Méridionnaux ils gardent peu de meſures ſur l'article des Femmes, qui de leur côté ſont fort laſcives. C'eſt de-là qu'eſt venuë la corruption des mœurs, qui depuis quelques années a infecté les Nations Septentrionnales. Les Iroquois en particulier étoient aſſez chaſtes, avant qu'ils euſſent Commerce avec les Illinois, & d'autres Peuples voiſins de la Louyſiane: ils n'ont gagné à les fréquenter, que de leur être devenu ſemblables. Il eſt vrai que la moleſſe & la lubricité étoient portées dans ces Quartiers-là, aux plus grands excès. On y voyoit des Hommes, qui n'avoient point de honte d'y prendre l'habillement des Femmes, & de s'aſſujettir à toutes les occupations propres du Sexe, d'où s'enſuivoit une corruption, qui ne ſe peut exprimer. On a prétendu que cet uſage venoit, de je ne ſçai quel principe de Religion; mais cette Religion avoit comme bien d'autres, pris ſa naiſſance dans la dépravation du cœur, ou ſi l'uſage, dont nous parlons, avoit commencé par l'eſprit, il a fini par la chair: ces Efféminés ne ſe marient point, & s'abandonnent aux plus infâmes paſſions; auſſi ſont-ils ſouverainement mepriſés.

1721. Juillet.

Pourquoi le Pays ne se peuple pas.

D'autre part les Femmes, quoique fortes & robustes, sont peu fécondes. Outre les raisons, que j'en ai déja touchées, à sçavoir, le tems qu'elles mettent à nourrir leurs Enfans, l'usage de ne point habiter avec leurs Maris tant que cela dure, & le travail excessif, qu'elles sont obligées de faire, en quelque situation qu'elles se trouvent ; cette sterilité provient encore de la coûtume établie en plusieurs endroits, qui permet aux Filles de se prostituer, avant que d'être mariées : ajoutez à cela l'extrême misere, où ces Peuples se trouvent souvent réduits, & qui leur ôte l'envie d'avoir des Enfans.

Avantages, qu'ils ont sur nous.

Du reste il est certain qu'ils ont sur nous de grands avantages, & je mets pour le premier de tous, la perfection de leurs sens, soit intérieurs, soit extérieurs. Malgré la Neige, qui les éblouit, & la fumée, qui les accable pendant six mois de l'année, leur vûë ne s'affoiblit point ; ils ont l'oüye extrêmement subtil, & l'odorat si fin, qu'ils sentent le feu, lontems avant que de l'avoir pû découvrir. C'est par cette raison, qu'ils ne peuvent souffrir l'odeur du Musc, ni aucune senteur forte ; on prétend même, qu'ils ne trouvent d'odeur agréable, que celle des choses comestibles.

Leur imagination tient du prodige, il leur suffit d'avoir été une seule fois dans un Lieu, pour en avoir une idée juste, qui ne s'efface jamais. Quelque vaste & peu battuë, que soit une Forêt, ils la traversent, sans s'égarer, dès qu'ils se sont bien orientés. Les Habitans de l'Acadie, & des environs du Golphe de Saint Laurent, se sont souvent embarqués dans leurs Canots d'écorce, pour passer à la Terre de Labrador, & chercher les Eskimaux, avec qui ils étoient en Guerre : ils faisoient trente & quarante lieuës en pleine Mer sans Boussole, & alloient aborder précisément à l'endroit, où ils avoient projetté de prendre terre. Dans les tems les plus nébuleux, ils suivront plusieurs jours le Soleil, sans se tromper : le Cadran le plus juste, ne nous instruit pas mieux de la marche de ce bel Astre, qu'ils ne le peuvent faire par la seule inspection du Ciel ; aussi quoiqu'on puisse faire pour les désorienter, il est bien rare qu'on vienne à bout de leur faire perdre leur route. Ils naissent avec ce talent, ce n'est point le fruit de leurs Observations, ni d'un grand usage ; les Enfans, qui ne sont point encore sortis de leur Village, marchent aussi sûrement que ceux, qui ont le plus parcouru de Pays.

La

Leur éloquence.

La beauté de leur imagination en égale la vivacité, & cela paroît dans tous leurs diſcours. Ils ont la repartie prompte, & leurs Harangues ſont remplies de traits lumineux, qui auroient été applaudies dans les Aſſemblées Publiques de Rome & d'Athenes. Leur éloquence a cette force, ce naturel, ce pathétique, que l'art ne donne point, que les Grecs admiroient dans les Barbares ; & quoiqu'elle ne paroiſſe point ſoûtenuë par l'action, qu'ils ne geſticulent point, qu'ils n'élevent point la voix, on ſent qu'ils ſont penetrés de ce qu'ils diſent, & ils perſuadent.

Leur mémoire, leur pénétration, leur jugement.

Il ſeroit ſurprenant qu'avec une ſi belle imagination, ils n'euſſent point la mémoire excellente. Ils ſont dépourvûs de tous les ſecours, que nous avons inventés pour ſoulager la nôtre, ou pour y ſuppléer : cependant on ne peut dire de combien de choſes, avec quel détail de circonſtances, & avec combien d'ordre ils traitent dans leurs Conſeils. En quelques occaſions néanmoins ils ſe ſervent de petits bâtons, pour ſe rappeller les articles, qu'ils doivent diſcuter, & ils s'en forment une maniere de mémoire locale ſi sûre, qu'ils parleront quatre ou cinq heures de ſuite, étaleront vint préſens, dont chacun demande un Diſcours entier, ſans rien oublier, & même ſans héſiter. Leur narration eſt nette & préciſe, & quoiqu'ils uſent beaucoup d'Allégories, & d'autres figures, elle eſt vive, & a tous les agrémens, que comporte leur Langue.

Ils ont le jugement droit & ſolide, & vont d'abord au but, ſans s'arrêter, ſans s'écarter, & ſans prendre le change. Ils conçoivent aiſément tout ce qui eſt à leur portée, mais pour les mettre en état de réuſſir dans les Arts, dont ils ſe ſont paſſés juſqu'à préſent, comme ils n'en ont pas la moindre idée, il faudroit travailler lontems ; d'autant plus qu'ils mépriſent ſouverainement tout ce qui ne leur eſt pas néceſſaire, c'eſt-à-dire, ce dont nous faiſons le plus de cas. Ce ne ſeroit pas non plus une petite affaire, que de les rendre capables de contrainte & d'application aux choſes purement ſpirituelles, ou qu'ils regarderoient comme inutiles. Pour ce qui eſt de celles, qui les intéreſſent, ils ne négligent & ne précipitent rien ; & autant qu'ils ſont paroître de flegme, avant que d'avoir pris leur parti, autant témoignent-ils de vivacité & d'ardeur, lorſqu'il faut executer ; cela ſe remarque ſurtout dans les Hurons

1721. Juillet.

& les Iroquois. Non ſeulement ils ont la repartie prompte, mais encore ingenieuſe. Un Outaouais, nommé *Jean le Blanc*, mauvais Chrétien & grand Yvrogne, interrogé par le Comte de Frontenac, de quoi il penſoit qu'étoit compoſée l'Eau de vie, dont il étoit ſi friand, dit, que c'étoit un extrait de langues & de cœurs : car, ajouta-t-il, quand j'en ai bû, je ne crains rien, & je parle à merveille.

Leur grandeur d'ame.

La plupart ont véritablement une nobleſſe, & une égalité d'ame, à laquelle nous parvenons rarement avec tous les ſecours, que nous pouvons tirer de la Philoſophie, & de la Religion. Toujours maîtres d'eux-mêmes, dans les diſgraces les plus ſubites, on n'apperçoit pas même ſur leur viſage la moindre altération. Un Priſonnier, qui ſçait à quoi ſe terminera ſa captivité, ou, ce qui eſt peut-être encore plus ſurprenant, qui eſt encore dans l'incertitude de ſon ſort, n'en perd pas un quart d'heure de ſommeil; les premiers mouvemens mêmes ne les trouvent jamais en défaut. Un Capitaine Huron fut un jour inſulté & frappé par un jeune Homme, ceux qui étoient préſens, vouloient ſur le champ punir cette audace : „ Laiſſez-le, reprit le Capitaine, n'avez-vous pas ſenti la » Terre trembler, il eſt ſuffiſamment averti de ſa ſottiſe.

Leur conſtance dans les douleurs.

Leur conſtance dans les douleurs eſt au-deſſus de toute expreſſion. Une jeune Femme ſera une journée entiere en travail d'Enfant, ſans jetter un cri; ſi elle faiſoit paroître la moindre foibleſſe, on la jugeroit indigne d'être Mere, par la raiſon qu'elle ne pourroit, dit-on, enfanter que des lâches. Rien n'eſt plus ordinaire, que de voir des Perſonnes de tout âge, & de tout ſexe, ſouffrir pendant pluſieurs heures, & quelquefois pendant pluſieurs jours de ſuite, tout ce que le feu a de plus cuiſant, & tout ce que la plus induſtrieuſe fureur peut inventer pour le rendre plus ſenſible, ſans qu'il leur échappe un ſoupir; ils ne ſont même le plus ſouvent occupés pendant leur ſupplice, qu'à irriter leurs Bourreaux par les plus ſanglans reproches.

Un Outagami, que des Illinois brûloient avec la derniere barbarie, ayant apperçu un François parmi les Spectateurs, le pria de vouloir bien aider ſes Ennemis à le tourmenter; & celui-ci lui ayant demandé pourquoi il lui faiſoit cette priere : „ C'eſt, répondit-il, que j'aurois la conſolation de mourir » par la main d'un Homme. Mon plus grand regret, ajouta-t-il,

c'eſt de n'avoir jamais tué un Homme. Mais, reprit un Illinois : Tu as tué un tel & un tel. Pour des Illinois, répliqua le Patient, j'en ai aſſez tué, mais ce ne ſont pas des Hommes ». « 1721. « Juillet. «

Ce que j'ai remarqué ailleurs, Madame, pour diminuer la ſurpriſe, qu'une telle inſenſibilité pourroit cauſer, n'empêche point qu'on ne doive y reconnoître un grand courage. Il faut toujours, pour élever l'ame au-deſſus du ſentiment à ce point là, un effort, dont les Ames communes ne ſont point capables. Les Sauvages s'y exercent toute leur vie, & y accoutument leurs Enfans dès l'âge le plus tendre. On a vû de petits Garçons & de jeunes Filles ſe lier les uns aux autres par un bras, & mettre entre les deux un Charbon allumé, pour voir qui le ſecoueroit le premier. Enfin il faut encore convenir, que ſelon la remarque de Ciceron, l'habitude au travail, donne de la facilité à ſupporter la douleur (*a*). Or il n'eſt peut-être point d'Hommes au Monde, qui fatiguent plus que les Sauvages, ſoit dans leurs Chaſſes, ſoit dans leurs Voyages. Enfin ce qui prouve que cette eſpece d'inſenſibilité eſt dans ces Barbares l'effet d'un véritable courage, c'eſt que tous ne l'ont pas.

Leur valeur.

Il n'eſt point étonnant qu'avec cette fermeté d'ame, & des ſentimens ſi élevés, les Sauvages ſoient intrépides dans le danger, & d'une valeur à toute épreuve. Il eſt vrai néanmoins que dans leurs Guerres, ils s'expoſent le moins qu'ils peuvent, parce qu'ils ont mis leur gloire à n'acheter jamais bien cherement la Victoire, & que leurs Nations étant peu nombreuſes, ils ont pour maxime de ne point s'affoiblir : mais quand il faut ſe battre, ils le font en Lions, & la vûë de leur ſang, ne fait qu'augmenter leur force & leur courage. Ils ſe ſont trouvés pluſieurs fois dans l'action avec nos Braves, qui leur ont vû faire des choſes preſqu'incroyables.

Un Miſſionnaire ayant accompagné des Abénaquis dans une Expédition contre la Nouvelle Angleterre, & ſçachant qu'un grand Parti d'Anglois les pourſuivoit dans leur retraite, fit tout ce qu'il put pour les engager à faire diligence : il n'y gagna rien ; toute la réponſe, qu'il en reçut, fut qu'ils ne craignoient point ces gens-là. Les Anglois parurent enfin, & ils étoient pour le moins vint contre un. Les Sauvages, ſans

(*a*) *Conſuetudo enim laborum perpeſſionem dolorum efficit faciliorem.* 2. Tuſc. 15.

1721. Juillet.

s'étonner, mirent d'abord leur Pere en sûreté, puis allerent attendre de pied ferme l'Ennemi dans une campagne, où il n'y avoit que des souches d'Arbres. Le combat dura presque tout le jour; les Abénaquis ne perdirent pas un Homme, & mirent en fuite les Anglois, après avoir couvert de Morts le champ de bataille. C'est du Missionnaire même (*a*), que je tiens ce fait.

Les égards, qu'ils ont les uns pour les autres.

Mais ce qui surprend infiniment dans des Hommes, dont tout l'extérieur n'annonce rien que de barbare, c'est de les voir se traiter entr'eux avec une douceur & des égards, qu'on ne trouve point parmi le Peuple dans les Nations les plus civilisées. Cela vient sans doute en partie de ce que *le mien* & *le tien*, ces paroles froides, comme les appelle SAINT GRÉGOIRE Pape, mais qui en éteignant dans nos cœurs le feu de la charité, y allument celui de la convoitise, ne sont point encore connus de ces Sauvages. On n'est pas moins charmé de cette gravité naturelle & sans faste, qui regne dans toutes leurs manieres, dans toutes leurs actions, & jusques dans la plupart de leurs divertissemens; ni de cette honnêteté & de ces déférences, qu'ils font paroître avec leurs égaux, ni de ce respect des Jeunes Gens pour les Personnes âgées, ni enfin de ne les voir jamais se quereller entr'eux avec ces paroles indécentes, & ces juremens si communs parmi nous. Toutes preuves d'un esprit bien fait, & qui sçait se posseder.

J'ai dit qu'un de leurs principes, & celui, dont ils sont le plus jaloux, est qu'un Homme ne doit rien à un autre; mais de cette mauvaise maxime ils en tirent une bonne conséquence, à sçavoir, qu'il ne faut jamais faire tort à personne, quand on n'en a reçu aucune offense. Il ne manque à leur bonheur que d'en user de Nation à Nation, comme ils font presque toujours de Particulier à Particulier, de n'attaquer jamais des Peuples, dont ils n'ont aucun sujet de se plaindre, & de ne pas pousser la vengeance si loin.

Leur fierté & leurs autres défauts.

D'ailleurs il faut convenir que ce qu'on admire le plus dans les Sauvages, n'est pas toujours vertu pure; que le tempéramment & la vanité y ont beaucoup de part, & que leurs plus belles qualités sont obscurcies par de grands vices. Ces Hommes, qui nous paroissent si méprisables au premier abord, sont les plus méprisans de tous les Mortels, & qui

(*a*) Le Pere VINCENT BIGOT.

s'estiment davantage. Les plus superbes de tous étoient les Hurons, avant que les succès eussent enflé le cœur des Iroquois, & eussent enté en eux une hauteur, que rien n'a encore pu rabattre, sur une grossiereté féroce, qui faisoit auparavant leur caractere distinctif.

1721. Juillet.

D'un autre côté ces Peuples si fiers & si jaloux de leur liberté, sont au-delà de ce qu'on peut imaginer, esclaves du respect humain. On les accuse aussi d'être légers & inconstans, mais c'est plutôt par esprit d'indépendance, que par caractere, comme je l'ai remarqué des Canadiens. Ils sont ombrageux & soupçonneux, surtout à notre égard; traîtres, quand il y va de leur intérêt; dissimulés, & vindicatifs à l'excès: le tems ne ralentit point en eux le désir de se venger; c'est le plus cher héritage, qu'ils laissent à leurs Enfans, & il se transmet de génération en génération, jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'occasion de l'exécuter.

Des qualités du cœur.

Quant à ce qu'on appelle plus particulierement les qualités du cœur, les Sauvages ne s'en piquent pas, ou pour mieux dire, elles ne sont point en eux des vertus: il semble même qu'ils ne les sçavent pas envisager sous ce point de vûë; amitié, compassion, reconnoissance, attache, ils ont quelque chose de tout cela, mais ce n'est point dans le cœur, & c'est moins en eux l'effet d'un bon naturel, que de la réflexion, ou de l'instinct. Le soin, qu'ils prennent des Orphelins, des Veuves, & des Infirmes; l'hospitalité, qu'ils exercent d'une maniere si admirable, ne sont pour eux qu'une suite de la persuasion, où ils sont, que tout doit être commun entre les Hommes. Les Peres & les Meres ont pour leurs Enfans une tendresse, qui va jusqu'à la foiblesse, mais qui ne les porte point à les rendre vertueux, & qui paroît purement animale. Les Enfans de leur côté n'ont aucun retour de naturel pour leurs Parens, & les traitent même quelquefois avec indignité, principalement leurs Peres. On m'en a raconté des exemples, qui font horreur, & qu'on ne peut rapporter: mais en voici un, qui a été public.

Exemple du peu de naturel des Enfans pour leurs Parens.

Un Iroquois, qui a lontems servi dans nos Troupes contre sa propre Nation, & même en qualité d'Officier, rencontra son Pere dans un combat, & l'alloit percer, lorsqu'il le reconnut. Il s'arrêta, & lui dit: « Tu m'as donné une fois la vie, « je te la donne aujourd'hui, mais ne te retrouves pas une au- «

1721. Juillet.

» tre fois sous ma main, car je suis quitte de ce que je te devois ». Rien ne prouve mieux la nécessité de l'éducation, & que la nature seule ne nous instruit pas suffisamment de nos plus essentiels devoirs. Et ce qui forme, si je ne me trompe, une démonstration encore plus sensible en faveur de la Religion Chrétienne, c'est qu'elle a produit dans le cœur de ces Barbares à tous ces égards un changement, qui tient du miracle.

Sociétés particulieres entre les Sauvages.

Mais si les Sauvages ne sçavent pas goûter les douceurs de l'amitié, ils en ont au moins reconnu l'utilité. Chacun parmi eux a un Ami à peu près de son âge, auquel il s'attache, & qui s'attache à lui par des liens indissolubles. Deux Hommes ainsi unis pour leur intérêt commun, doivent tout faire & tout risquer pour s'entr'aider & se secourir mutuellement : la mort même, à ce qu'ils croyent, ne les sépare que pour un tems : ils comptent bien de se rejoindre dans l'autre Monde pour ne se plus quitter, persuadés qu'ils y auront encore besoin l'un de l'autre.

J'ai sur cela oui raconter qu'un Sauvage Chrétien, mais qui ne se conduisoit pas selon les maximes de l'Evangile, étant menacé de l'Enfer par un Jésuite, demanda à ce Missionnaire, s'il croyoit que son Ami décédé depuis peu fût allé dans ce lieu de supplices : le Pere lui répondit qu'il avoit lieu de juger que Dieu lui avoit fait miséricorde : *je n'y veux donc pas aller non plus*, reprit le Sauvage, & ce motif l'engagea à faire tout ce qu'on souhaitoit ; c'est-à-dire, qu'il auroit été aussi volontairement en Enfer, qu'en Paradis, s'il avoit cru y retrouver son Camarade ; mais Dieu se sert de tout pour le salut de ses Elus. On ajoûte que ces Amis, quand ils se trouvent éloignés les uns des autres, s'invoquent réciproquement dans les perils, où ils se rencontrent ; ce qu'il faut sans doute entendre de leurs Génies tutélaires. Les présens sont les nœuds de ces associations, l'intérêt & le besoin les fortifient ; c'est un secours, sur lequel on peut presque toujours compter. Quelques-uns prétendent qu'il s'y glisse du désordre ; mais j'ai sujet de croire qu'au moins cela n'est pas général.

De la Couleur des Sauvages.

La couleur des Sauvages ne fait point, comme plusieurs se sont persuadés, une troisiéme espéce entre les Blancs & les Noirs. Ils sont fort basanés, & d'un rouge sale & obscur, ce qui est plus sensible dans la Floride, dont la Louysiane fait partie : mais cela ne leur est point naturel. Les fréquentes fri-

xions, dont ils usent, leur donne ce rouge, & il est étonnant qu'ils ne soient pas encore plus noirs, étant continuellement exposés à la fumée en Hyver, aux plus grandes ardeurs du Soleil en Eté, & dans toutes les Saisons à toutes les intempéries de l'Air. 1721. Juillet.

Pourquoi ils n'ont point de poils.

Il est moins aisé de rendre raison de ce qu'à la réserve des Cheveux, que tous ont fort noirs; des cils & des sourcils, que quelques-uns même s'arrachent, ils n'ont pas un poil sur tout le corps; & presque tous les Amériquains sont dans le même cas. Ce qui étonne le plus, c'est que leurs Enfans naissent avec un poil rare, & assez long par tout le corps, mais qui disparoît au bout de huit jours. On voit aussi dans les Vieillards quelques poils au menton, comme il arrive parmi nous aux Femmes d'un certain âge; j'ai vû attribuer cette singularité au continuel usage qu'ont les Amériquains de fumer, & qui est commun aux deux Sexes: il paroît plus naturel à d'autres de dire, que cela vient de la qualité de leur sang, qui étant plus pur, à cause de la simplicité de leurs alimens, produit moins de ces superfluités, dont le nôtre, plus grossier, fournit une si grande abondance; ou qui ayant moins de sels, est moins propre à ces sortes de productions. Il n'est pas douteux au moins, que c'est cette simplicité des alimens, qui rend les Sauvages si légers à la Course. J'ai vû un Insulaire, voisin du Japon, qui n'ayant jamais mangé de pain, m'assûra qu'il faisoit sans peine à pied ordinairement trente lieuës par jour; mais qui ayant commencé d'en user, n'avoit plus la même facilité.

Ce qui est certain, c'est que nos Sauvages trouvent une très-grande beauté, à n'avoir point de poil ailleurs qu'à la Tête, que si quelquefois il leur en vient quelqu'un au menton, ils l'arrachent d'abord: que les Européens, quand ils les virent pour la premiere fois, leur parurent hideux avec leurs longues Barbes, comme on les portoit alors; qu'ils ne trouvent point belle notre couleur blanche, & que la chair des François & des Anglois, quand ils en ont voulu manger, leur a paru de mauvais goût, parce qu'elle étoit salée. Ainsi, Madame, l'idée, qu'on se formoit autrefois en Europe des Sauvages, qu'on y représentoit comme des Hommes tout velus, non-seulement ne leur convient en aucune maniere, mais est précisément celle, qu'ils ont d'abord euë de nous, parce

1721. Août.

qu'ils crurent que nous avions tout le corps, comme le menton & l'estomach.

VINT-DEUXIÉME LETTRE.

Voyage à la Riviere de Saint Joseph. Observation sur les Rivieres, qui se jettent dans le Lac Michigan, du côté de l'Est. De celle du P. Marquette, & de l'origine de ce nom. Des Jeux des Sauvages. Quelques traits du Caractere de ces Peuples.

De la Riviere de S. Joseph, ce seiziéme d'Août 1721.

MADAME,

IL y eut hier huit jours, que j'arrivai dans ce Poste, où nous avons une Mission; & où il y a un Commandant avec une petite Garnison. La Maison du Commandant, qui est très-peu de chose, s'appelle le Fort, parce qu'elle est environnée d'une assez mauvaise Palissade, & c'est à peu près le même partout, à l'exception des Forts de Chambly & de Catarocouy, qui sont de véritables Forteresses. Il y a néanmoins dans tous quelques petits Canons, ou des Pierriers, qui dans un besoin suffisent pour empêcher un coup de main, & pour tenir les Sauvages en respect.

Danger de la Navigation du Lac Michigan.

Nous avons ici deux Villages de Sauvages, l'un de *Miamis*, & l'autre de *Pouteouatamis*, les uns & les autres sont la plupart Chrétiens, mais ils ont été lontems sans Pasteurs, & le Missionnaire, qu'on leur a envoyé depuis peu, n'aura pas peu à faire, pour les remettre dans l'exercice de leur Religion. La Riviere de Saint Joseph vient du Sud-Est se décharger dans le fond du Lac Michigan, dont il faut ranger toute la Côte Orientale, qui a cent lieuës de long, avant que d'entrer dans cette Riviere. On le remonte ensuite vint lieuës pour gagner le Fort, cette Navigation demande de grandes précautions, parce que, quand le vent vient du large, c'est-à-dire, de l'Ouest, les lames y sont de toute la longueur du Lac; or les Vents d'Ouest y sont fort fréquens. Il y a bien de

l'apparence auſſi que la quantité de Rivieres, qui ſe déchargent dans le Lac, ſur la Côte Orientale, contribuent par le choc de leurs courans avec les vagues, à rendre la Navigation plus périlleuſe : ce qui eſt certain, c'eſt qu'il eſt peu d'endroits dans le Canada; où il ſe ſoit fait plus de Naufrages. Mais je reprends mon Journal, où je l'ai interrompu. 1721. Août.

Le premier jour d'Août, après avoir traverſé à la Voile une Baye, qui a trente lieuës de profondeur, je laiſſai à droite les *Iſles du Caſtor*, qui me parurent fort bien boiſées; & quelques lieuës plus loin ſur la gauche, j'apperçus ſur une éminence de Sable une eſpece de Buiſſon, lequel, quand on eſt par ſon travers, a la figure d'un Animal couché : les François l'ont nommé, l'*Ours qui dort*; & les Sauvages, l'*Ours couché* : Je fis vint lieuës ce jour-là, & je campai dans une petite Iſle, qui eſt par les quarante-quatre degrés, trente minutes de Latitude-Nord; c'eſt à peu près la hauteur de Montreal. Depuis l'entrée du Lac Michigan juſqu'à cette Iſle, la Côte eſt fort ſablonneuſe, mais pour peu qu'on avance dans les Terres, le Pays paroît fort bon, du moins à en juger par les magnifiques Forêts, dont il eſt couvert. Il eſt d'ailleurs très-bien arroſé, car nous ne faiſions pas une lieuë, ſans découvrir, ou quelque gros Ruiſſeau, ou quelque jolie Riviere, & plus on avance au Sud, plus les Rivieres ſont grandes, auſſi viennent-elles de plus loin, la Preſqu'Iſle, qui ſépare le Lac Michigan du Lac Huron, s'élargiſſant à meſure qu'on avance au Midi. La plûpart néanmoins de ces Rivieres ſont aſſez peu larges, & ont peu de profondeur à leur embouchure : ce qu'elles ont de ſingulier, c'eſt qu'on y trouve preſque d'abord des Lacs de deux, de trois, ou de quatre lieuës de circuit; cela vient ſans doute de la quantité de Sables, qu'elles charient; ces Sables étant repouſſés par les vagues du Lac, qui viennent preſque toujours de l'Oueſt, s'accumulent à l'embouchure des Rivieres, dont les eaux arrêtées par ces Digues, qu'elles ne franchiſſent qu'avec peine, ſe ſont creuſé peu à peu ces Lacs, ou Etangs, qui empêchent que tout le Pays ne ſoit inondé à la fonte des Neiges.

Obſervations ſur les Rivieres, qu'on rencontre ſur cette Route.

Le troiſiéme, j'entrai dans *la Riviere du P. Marquette*, pour examiner ſi ce qu'on m'en avoit dit, étoit vrai. Ce n'eſt d'abord qu'un Ruiſſeau, mais quinze pas plus haut on entre dans un Lac, qui a près de deux lieuës de tour. Pour le faire

Riviere du P. Marquette.

1721. Août.

décharger dans le Michigan, on diroit qu'on a coupé avec le Pic un gros morne, qu'on laiſſe à gauche en entrant, & ſur la droite la Côte eſt très-baſſe, environ l'eſpace d'une bonne portée de Fuſil, puis tout d'un coup elle s'éleve fort haut. On me l'avoit véritablement repréſentée ainſi; & ſur cela, voici la Tradition conſtante de tous nos Voyageurs, & ce que d'anciens Miſſionnaires m'ont raconté.

Le P. Joſeph MARQUETTE, natif de Laon en Picardie, où ſa Famille tient encore aujourd'hui un rang diſtingué, a été un des plus illuſtres Miſſionnaires de la Nouvelle France; il en a parcouru preſque toutes les Contrées, & il y a fait pluſieurs Découvertes, dont la derniere eſt celle du Miciſſipi, où il entra avec le Sieur JOLIET en 1673. Deux ans après cette Découverte, dont il a publié la Relation, comme il alloit de *Chicagou*, qui eſt au fond du Lac Michigan, à Michillimakinac, il entra le dix-huitiéme de May 1675 dans la Riviere, dont il s'agit, & dont l'embouchure étoit alors à l'extremité du Terrein bas, que j'ai dit qu'on laiſſe à droite en y entrant, il y dreſſa ſon Autel, & y dit la Meſſe. Il s'éloigna enſuite un peu pour faire ſon Action de Graces, & pria les deux Hommes, qui conduiſoient ſon Canot, de le laiſſer ſeul pendant une demie-heure. Ce tems paſſé, ils allerent le chercher, & furent très-ſurpris de le trouver mort; ils ſe ſouvinrent néanmoins qu'en entrant dans la Riviere, il lui étoit échapé de dire qu'il finiroit là ſon voyage.

Cependant comme il y avoit trop loin de-là à Michillimakinac, pour y porter ſon Corps, on l'inhuma aſſez près du bord de la Riviere, qui depuis ce tems-là s'eſt éloignée peu à peu, comme par reſpect, juſqu'au Cap, dont elle baigne préſentement le pied, & où elle s'eſt fait un nouveau paſſage. L'année ſuivante un des deux Hommes, qui avoient rendu les derniers devoirs au Serviteur de Dieu, retourna à l'endroit, où ils l'avoient enterré, en tira ce qui en reſtoit, & le porta à MichillimaKinac. Je n'ai pû ſçavoir, ou j'ai oublié le nom, que portoit auparavant cette Riviere; mais aujourd'hui les Sauvages ne l'appellent point autrement, que la Riviere de la Robe noire (*a*), les François lui ont donné le nom du P. Marquette, & ne manquent jamais de l'in-

(*a*) Les Sauvages appellent ainſi les Jéſuites. Ils nomment les Prêtres, les *Collets blancs*; & les Récollets, les *Robes griſes.*

voquer, quand ils se trouvent en quelque danger sur le Lac Michigan. Plusieurs ont assûré qu'ils se croyoient redevables à son intercession, d'avoir échapé à de très-grands périls.

Des Pins rouges & blancs.

Je fis encore trois lieuës ce jour-là, & j'allai camper à l'entrée de la *Riviere de Saint Nicolas*, sur le bord d'un joli Lac, plus long & moins large que le précedent. J'y trouvai une grande quantité de Pins rouges & blancs, ceux-ci ont l'écorce plus rude, mais le bois en est meilleur, & il en sort une Gomme assez fine; ceux-là ont l'écorce plus douce, mais le bois en est plus pesant: on en tire le Bray, dont on fait le meilleur Godron. Je naviguai ainsi fort agréablemént jusqu'à la Riviere de Saint Joseph, où j'entrai le sixiéme fort tard, ou le septiéme de bon matin, car il étoit environ Minuit, lorsque nous y arrivâmes; nous étant reposés deux bonnes heures au bord du Lac de la Riviere noire, qui en est à huit lieuës, & où il y a beaucoup de Ging-Seng.

Avanture arrivée à l'Auteur dans la Riviere de S. Joseph.

La Riviere de Saint Joseph a plus de cent lieuës de cours, & sa source n'est pas loin du Lac Erié; elle est naviguable pendant quatre-vint lieuës, & dans les vint-cinq, que je la remontai pour me rendre au Fort, je n'y ai vû que de bonnes Terres, couvertes d'Arbres d'une hauteur prodigieuse, sous lesquels il croît en quelques endroits de très-beau Capillaire. Je fus deux jours à faire ce chemin, mais le soir du premier, je courus grand risque de n'aller pas plus loin; je fus pris pour un Ours, & il ne s'en fallut rien, que je ne fusse tué en cette qualité par un de mes Conducteurs: Voici comment.

Après le Soupé & la Priere, comme il faisoit fort chaud, j'allai me promener en suivant toujours le bord de la Riviere. Un Barbet, qui me suivoit partout, s'avisa de se lancer dans l'eau, pour y chercher je ne sçai quoi, que j'y avois jetté sans réflexion: mes Gens, qui me croyoient retiré, d'autant plus qu'il étoit fort tard, & que la nuit étoit obscure, entendant le bruit, que fit cet Animal, crurent que c'étoit un Chevreuil, qui passoit la Riviere, & deux d'entr'eux partirent de la main avec leurs Fusils chargés; par bonheur pour moi un des deux, qui étoit un étourdi, fut rappellé par les autres, de peur qu'il ne fît manquer la proye, mais il auroit bien pû se faire que par étourderie il ne m'eût pas manqué.

L'autre avançant au petit pas, m'apperçut à vint pas de lui,

1721. Août.

& ne douta point que ce ne fût un Ours, qui se dressoit sur ses deux Pattes de derriere, comme ces Animaux font toujours, quand ils entendent quelque bruit. A cette vûë le Chasseur bande son Fusil, où il avoit mis trois postes, & se courbant presque à terre, fait ses approches le plus doucement qu'il peut. Il alloit tirer, lorsque de mon côté je crus voir quelque chose, mais sans pouvoir distinguer ce que c'étoit: ne pouvant néanmoins douter que ce ne fût quelqu'un de mes Gens, je m'avisai de lui demander, si par hasard il ne me prenoit point pour un Ours; il ne me répondit point, & lorsque je l'eus joint, je le trouvai tout interdit, & comme saisi de l'horreur du coup, qu'il avoit été sur le point de faire. Ce furent ses Camarades, qui m'apprirent ce qui s'étoit passé.

La Riviere de Saint Joseph est si commode pour le Commerce de toutes les Parties du Canada, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait toujours été beaucoup fréquentée par les Sauvages. D'ailleurs elle arrose un Pays très-fertile, mais ce n'est point là ce que ces Peuples estiment le plus. C'est même bien dommage de leur donner de bons Terreins; ou ils n'en font aucun usage, ou ils l'ont bientôt dégraissé en y semant leur Maïz. Les *Mascoutins* avoient, il n'y a pas lontems, un Etablissement sur cette Riviere, mais ils sont retournés dans leur Pays, qui est, dit-on, encore plus beau. Les Pouteouatamis y ont occupé successivement plusieurs Postes, & y sont encore; leur Village est du même côté que le Fort, un peu au dessous, & sur un très-beau Platon: celui des Miamis est de l'autre côté de la Riviere.

Du Ging-Seng de Canada.

Les Sauvages qui se sont de tout tems plus appliqué que les autres à la Medecine, font grand cas du Gin-Seng, & sont persuadés que cette Plante a la vertu de rendre les Femmes fécondes. Je ne crois pourtant pas que ce soit par cette raison, qu'ils l'ont nommée *Abesoutchenza*, qui veut dire un Enfant; elle doit ce nom à la figure de sa Racine, au moins parmi les Iroquois. Vous avez vû sans doute, Madame, ce que le P. Laffitau, qui le premier l'a portée en France, en a écrit sous le nom d'*Aureliana Canadensis*: elle est au moins pour la figure, absolument la même que celle, qui nous vient de la Chine, & que les Chinois tirent de la Corée & de la Tartarie. Le nom qu'ils lui donnent, & qui signifie *la ressemblance de l'Homme*; les vertus, qu'ils lui attribuent, & qu'ont

experimentées en Canada ceux, qui en ont fait uſage, & la conformité du Climat (*a*) ſont un grand préjugé, que ſi nous la prenions comme venant de la Chine, elle ſeroit auſſi eſtimée que celle, que les Chinois nous vendent; peut-être n'a-t-elle fait ſi peu de fortune parmi nous, que parce qu'elle croît dans un Pays, qui nous appartient, & qu'elle n'a pas le relief de nous être tout-à-fait étrangere.

1721. Août.

Du Févier, & du Saſſafras.

En remontant la Riviere de Saint Joſeph, je remarquai quelques Arbres, que je n'avois point vû ailleurs. Le plus ſingulier, que je pris d'abord pour un Freſne à ſes feuilles, vient extrêmement gros, & porte des Féves, qui ſont très-belles à la vûë, mais on a beau les faire bouillir, elles n'en ſont que plus dures, & il n'a jamais été poſſible d'en faire aucun uſage. Les Campagnes, qui environnent le Fort, ſont tellement couvertes de Saſſafras, que l'air en eſt embaumé; mais ce n'eſt point un grand Arbre, comme à la Caroline, ce ne ſont que de petits Arbriſſeaux, qui rampent preſque à terre; peut-être auſſi ne ſont-ce que des rejettons des Arbres, qu'on a coupés, pour défricher les environs du Fort, & des Bourgades Sauvages.

Secret des Sauvages ſur leurs Simples, & ſur les Mines de leur Pays.

Il y a ici quantité de Simples, dont on prétend que les Sauvages uſent un peu à l'aventure, ſans autre principe que l'expérience haſardée légerement, & qui les trompe quelquefois: car les mêmes Remedes n'agiſſent pas également ſur toutes ſortes de Sujets, attaqués des mêmes Maladies, mais ces Peuples ne ſçavent pas faire toutes ces differences. Une choſe, qui m'étonne toujours, c'eſt l'impénetrable ſecret, qu'ils gardent ſur leurs Simples, ou le peu de curioſité des François, pour en avoir la connoiſſance. S'il n'y a point de la faute de ceux-ci, rien ne montre mieux, ce me ſemble, que les Sauvages ne nous voyent pas volontiers dans leur Pays: mais nous en avons d'autres preuves, auſſi peu équivoques que celles-ci. Il ſe pourroit bien auſſi qu'ils fuſſent au ſujet de leurs Simples dans la même opinion, où l'on aſsûre qu'ils ſont par rapport à leurs Mines; à ſçavoir, qu'ils mourroient, s'ils en découvroient quelques-unes aux Etrangers.

(*a*) La Riviere noire eſt par les quarante-un degrés, cinquante minutes; c'eſt par cette même Latitude, qu'on tire le Gin-Seng de Corée, pour l'Empereur de la Chine. On en a porté à la Chine, & préparé par les Chinois, ils l'ont vendu comme venant de Corée, ou de Tartarie. Au reſte cette préparation n'y ajoûte rien.

1721. Août. Des Miamis.

Les Sauvages de ces Quartiers ſont naturellement voleurs, & regardent comme de bonne priſe, tout ce qu'ils peuvent attraper. Il eſt vrai que ſi l'on s'apperçoit de bonne heure, qu'on a perdu quelque choſe, il ſuffit d'en avertir le Chef, on eſt aſsûré de la retrouver; mais il faut donner à ce Chef plus que la valeur de la choſe, & il demande encore quelque bagatelle pour celui, qui l'a retrouvée, & qui eſt apparemment le Voleur même; je fus dans le cas dès le lendemain de mon arrivée, & on ne me fit point de grace: ces Barbares ſoûtiendroient une Guerre, plutôt que de ſe relâcher ſur ce point.

Quelques jours après je fus rendre viſite au Chef des Miamis, qui m'avoit prévenu; c'eſt un grand Homme bien fait, mais fort diſgracié, car il n'a point de Nez: on m'a dit que ce malheur lui étoit arrivé dans une débauche. Quand il ſçut que je venois le voir, il alla ſe placer au fond de ſa Cabanne, ſur une maniere d'Eſtrade, où je le trouvai aſſis les jambes croiſées, à la façon des Orientaux. Il ne me dit preſque rien, & me parut affecter une gravité fiere, qu'il ſoûtenoit aſſez mal; c'eſt le premier Chef Sauvage, à qui j'ai vû obſerver ce Cérémonial, mais on m'avertit qu'il faut lui rendre la pareille, ſi on ne veut pas en être mépriſé.

Du Jeu des Pailles.

Ce jour-là les Pouteouatamis étoient venus jouer au *Jeu des Pailles* chez les Miamis; on jouoit dans la Cabanne du Chef, & dans une Place, qui eſt vis-à-vis. Ces Pailles ſont de petits Joncs de la groſſeur des tuyaux de Froment, & de la longueur de deux pouces. On en prend un paquet, qui eſt ordinairement de deux cent un, & toujours en nombre impair. Après qu'on les a bien remués, en faiſant mille contorſions, & en invoquant les Génies, on les ſépare avec une eſpece d'aleine, ou un os pointu, en paquets de dix: chacun prend le ſien à l'aventure, & celui, à qui échoit le paquet de onze, gagne un certain nombre de points, dont on eſt convenu: les Parties ſont en ſoixante, ou en quatre-vint.

Il y a d'autres manieres de jouer ce Jeu, & on a voulu me les expliquer, mais je n'y ai rien compris, ſinon que quelquefois le nombre de neuf gagne toute la Partie. On m'a ajoûté qu'il y avoit autant d'adreſſe, que de haſard à ce Jeu, & que les Sauvages y ſont extrêmement frippons, comme dans tous les autres; qu'ils s'y acharnent ſouvent juſqu'à y paſſer les

jours & les nuits, & que quelques-uns ne cessent point de jouer, que quand ils sont tout nuds, & n'ont plus rien à perdre. Ils en ont un autre, qui ne pique point par l'envie de gagner; c'est un pur divertissement, mais il a presque toujours des suites funestes pour les mœurs. 1721. Août.

A l'entrée de la nuit on dresse au milieu d'une grande Cabanne plusieurs Poteaux placés en rond, au milieu sont les Instrumens; on pose sur chaque Poteau un paquet de duvet, & il doit y en avoir de toutes les couleurs. Les jeunes gens des deux Sexes mêlés ensemble, dansent en rond autour des Poteaux, les Filles ayant aussi du duvet, de la couleur qu'elles aiment: de tems en tems un jeune Homme se détache, & va prendre sur un Poteau du duvet de la couleur, qu'il reconnoît être au gré de sa Maîtresse, & se le mettant sur la tête, il danse autour d'elle, & lui donne par signe un Rendez-vous: la Danse finie, le Festin commence, & dure tout le jour; le soir tout le monde se retire, & les Filles font si bien leur compte, que malgré la vigilance de leurs Meres, elles se trouvent au lieu qui leur a été assigné. Autre Jeu.

Les Miamis ont encore deux Jeux, dont le premier se nomme, le *Jeu de la Crosse*. On y joue avec une Bale & des Bâtons, recourbés & terminés par une espece de Raquette. On dresse deux Poteaux, qui servent de Bornes, & qui sont éloignés l'un de l'autre, à proportion du nombre des Joueurs. Par exemple, s'ils sont quatre-vint, il y a entre les Poteaux une demie lieuë de distance. Les Joueurs sont partagés en deux bandes, qui ont chacune leur Poteau, & il s'agit de faire aller la Bale, jusqu'à celui de la Partie adverse, sans qu'elle tombe à terre, & sans qu'elle soit touchée avec la main; car si l'un ou l'autre arrive, on perd la Partie, à moins que celui, qui a fait la faute, ne la répare, en faisant aller la Bale d'un seul trait au But, ce qui est souvent impossible. Ces Sauvages sont si adroits à prendre la Bale avec leurs Crosses, que quelquefois ces Parties durent plusieurs jours de suite.

Le second Jeu approche beaucoup de celui-ci, & n'est pas si dangereux. On marque deux Termes, comme au premier, & les Joueurs occupent tout l'espace, qui est entre deux. Celui qui doit commencer, jette en l'air une Bale le plus perpendiculairement qu'il est possible, afin qu'il puisse plus aisé-

1721. Août.

ment la rattraper, & la jetter vers le But. Tous les autres ont les bras levés, & celui, qui ſaiſit la Bale, fait la même Manœuvre, ou jette la Bale à quelqu'un de ſa Bande, qu'il eſtime plus alerte, ou plus adroit que lui; car pour gagner la Partie, il faut que la Bale, avant que d'arriver au But, ne ſoit jamais tombée entre les mains d'aucun des Adverſaires. Les Femmes jouent auſſi à ce Jeu, mais rarement; leurs Bandes ſont de quatre ou cinq, & la premiere, qui laiſſe tomber la Bale, perd la Partie.

Du Chef & de l'Orateur Pouteouatamis.

Les Pouteouatamis ont ici un Chef & un Orateur, qui ſont gens de mérite. Le premier, nommé *Pirémon*, eſt un Homme de plus de ſoixante ans, fort ſage, & d'un bon conſeil; le ſecond, appellé *Ouilamek*, eſt plus jeune; il eſt Chrétien, & bien inſtruit, mais il ne fait aucun exercice de ſa Religion. Un jour, que je lui en faiſois des reproches, il me quitta bruſquement, alla dans la Chapelle, & fit ſa Priere à haute voix, de ſorte que nous l'entendions de chez le Miſſionnaire: il eſt difficile de voir un Homme, qui parle mieux, & qui ait plus d'eſprit; d'ailleurs il eſt d'un caractere fort aimable, & ſincerement attaché aux François. Pirémon ne l'eſt pas moins, & je les ai entendu tous deux parler dans un Conſeil chez le Commandant, où ils nous dirent de très-belles choſes.

Suites funeſtes de l'Yvrognerie.

Pluſieurs Sauvages des deux Nations, qui ſont établies ſur cette Riviere, ne font que d'arriver des Colonies Angloiſes, où ils étoient allé vendre leurs Pelleteries, & d'où ils ont rapporté beaucoup d'Eau-de-vie. Le partage s'en eſt fait à la maniere accoûtumée; c'eſt-à-dire, que chaque jour on en diſtribuoit à un certain nombre de Perſonnes, autant qu'il en falloit à chacun pour s'enyvrer, & tout a été bû en huit jours. On commençoit à boire dans les deux Villages, dès que le Soleil étoit couché, & toutes les nuits les Campagnes retentiſſoient de cris & de hurlemens affreux. On eût dit qu'une Eſcouade de Démons s'étoit échapée de l'Enfer, ou que les deux Bourgades étoient acharnées à s'entr'égorger; il y eut deux Hommes d'eſtropiés, j'en rencontrai un, qui s'étoit caſſé le Bras en tombant; & je lui dis, que ſans doute une autre fois il ſeroit plus ſage: il me répondit, que cet accident n'étoit rien, qu'il ſeroit bientôt guéri, & qu'il recommenceroit à boire, dès qu'il auroit dequoi.

Jugez,

Jugez, Madame, ce que peut faire un Missionnaire au milieu de tout ce désordre, & ce qu'il en coûte à un honnête Homme, qui s'est expatrié pour gagner des Ames à Dieu, de se voir obligé d'en être le témoin, & de n'y pouvoir apporter de remede. Ces Barbares connoissent eux-mêmes, que l'Yvrognerie les ruine & les détruit; mais quand on veut leur persuader, qu'ils devroient être les premiers à demander qu'on leur retranche une Boisson, qui a pour eux des suites si fâcheuses, ils se contentent de répondre : „ C'est vous, qui nous y avez accoûtumé, nous ne pouvons plus nous en passer, & si vous refusez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. Cette Liqueur nous tuë, & nous dépouille, il est vrai, mais c'est vous, qui avez fait le mal, & il est sans remede „. Ils n'ont pourtant pas raison de s'en prendre ainsi à nous seuls, sans les Anglois je crois qu'on auroit pû faire cesser ce Commerce dans la Colonie, ou le réduire à ses justes bornes; on sera même peut-être obligé bientôt de le permettre aux François, en prenant des mesures pour en empêcher l'abus, d'autant plus que l'Eau de vie des Anglois, est beaucoup plus mal-faisante, que la nôtre.

1721. Août.

Un désordre, qui attaque les mœurs, ne va jamais seul; il est toujours le principe, ou la suite de plusieurs autres. Les Sauvages, avant que d'être tombés dans celui, dont nous parlons, à la Guerre près, qu'ils ont toujours faite d'une maniere barbare & inhumaine, n'avoient rien, qui troublât leur bonheur; l'Yvrognerie les a rendus intéressés, & a troublé la douceur, qu'ils goûtoient dans le domestique, & dans le commerce de la vie. Toutefois, comme ils ne sont frappés que de l'objet présent, les maux, que leur a causé cette passion, n'ont point encore tourné en habitude; ce sont des orages, qui passent, & dont la bonté de leur caractere, & le fond de tranquillité d'ame, qu'ils ont reçûë de la Nature, leur ôtent presque le souvenir, quand ils sont passés.

Bonheur des Sauvages.

Il faut avouer que du premier coup d'œil la vie qu'ils menent, paroît bien dure, mais outre qu'en cela rien ne fait peine, que par comparaison, & que l'habitude est une seconde nature, la liberté dont ils jouissent, est pour eux un grand dédommagement des commodités, dont ils sont privés. Ce que nous voyons tous les jours dans quelques Mandians de profession, & dans plusieurs Personnes de la Campagne,

1721. Août.

nous fournit une preuve sensible, qu'on peut être heureux dans le sein même de l'indigence. Or, les Sauvages le sont encore plus réellement; premierement, parce qu'ils croyent l'être; en second lieu, parce qu'ils sont dans la possession paisible du plus précieux de tous les dons de la Nature; enfin parce qu'ils ignorent parfaitement, & n'ont pas même envie de connoître ces faux biens, que nous estimons tant, que nous achetons au prix des véritables, & que nous goûtons si peu.

Effectivement en quoi ils sont plus estimables, & doivent être regardés comme de vrais Philosophes, c'est que la vûë de nos commodités, de nos richesses, de nos magnificences, les ont peu touchés, & qu'ils se sçavent bon gré de pouvoir s'en passer. Des Iroquois, qui en 1666 allerent à Paris, & à qui on fit voir toutes les Maisons Royales, & toutes les beautés de cette grande Ville, n'y admirerent rien, & auroient préferé leurs Villages à la Capitale du plus florissant Royaume de l'Europe, s'ils n'avoient pas vû la Ruë de la Huchette, où les Boutiques des Rotisseurs, qu'ils trouvoient toujours garnies de Viandes de toutes les sortes, les charmerent beaucoup.

Mépris qu'ils font de notre maniere de vivre.

On ne peut pas même dire qu'ils ne sont enchantés de leur façon de vivre, que parce qu'ils ne connoissent point la douceur de la nôtre. Des François en assez grand nombre, ont vécu comme eux, & s'en sont si bien trouvés, que plusieurs n'ont jamais pû gagner sur eux, quoiqu'ils pussent être fort à leur aise dans la Colonie, d'y revenir; au contraire, il n'a pas été possible à un seul Sauvage de se faire à notre maniere de vivre. On a pris de leurs Enfans au Maillot, on les a élevés avec beaucoup de soin; on n'a rien omis pour leur ôter la connoissance de ce qui se passoit chez leurs Parens: toutes ces précautions ont été inutiles, la force du sang l'a emporté sur l'Education: dès qu'ils se sont vûs en liberté, ils ont mis leurs Habits en pieces, & sont allés au travers des Bois chercher leurs Compatriotes, dont la vie leur a paru plus agréable, que celle qu'ils avoient menée chez nous.

Un Iroquois nommé *la Plaque*, celui-là même, dont je vous ai dit, Madame, qu'en sauvant la vie à son Pere dans un Combat, il s'étoit cru dégagé de tout ce qu'il lui devoit, a vécu plusieurs années avec les François; on l'a même fait

Lieutenant dans nos Troupes, pour le fixer, parce que c'étoit un très-brave Homme. Il n'a pû y tenir, il est retourné dans sa Nation, n'emportant de chez nous que nos vices, & n'ayant corrigé aucun de ceux, qu'il y avoit apportés. Il aimoit éperduëment les Femmes, il étoit bien fait, sa valeur & ses belles actions lui donnoient un grand relief, il avoit beaucoup d'esprit, & des manieres fort aimables; il fit bien des infidelles, & ses désordres allerent si loin, qu'on délibera dans le Conseil de son Canton, si on ne s'en déferoit pas. Il fut néanmoins conclu à la pluralité des voix qu'on le laisseroit vivre, parce qu'étant extrêmement courageux, il peupleroit le Pays de bons Guerriers.

1721. Août.

Du soin, que les Meres prennent de leurs Enfans.

Le soin, que les Meres prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils sont encore au Berceau, est au-dessus de toute expression, & fait voir bien sensiblement que nous gâtons souvent tout, par les réfléxions, que nous ajoûtons à ce que nous inspire la Nature. Elles ne les quittent jamais, elles les portent partout avec elles, & lorsqu'elles semblent succomber sous le poids, dont elles se chargent, le Berceau de leur Enfant n'est compté pour rien: on diroit même que ce surcroît de fardeau est un adoucissement, qui rend le reste plus léger.

Rien n'est plus propre que ces Berceaux, l'Enfant y est commodément & mollement couché: mais il n'est bandé que jusqu'à la ceinture, de sorte que quand le Berceau est droit, ces petites Créatures ont la tête & la moitié du corps pendant; on s'imagineroît en Europe qu'un Enfant, qu'on laisseroit en cet état, deviendroit tout contrefait, mais il en arrive tout le contraire, cela leur rend le corps souple, & ils sont en effet tous d'une taille & d'un port, que les mieux faits parmi nous envieroient. Que pouvons-nous opposer à une expérience si génerale? Mais ce que je vais dire, n'est pas aussi aisé à justifier.

Figures ridicules, que quelques-uns donnent à leurs Enfans.

Il y a dans ce Continent des Nations, qu'on nomme *Têtes plates*, & qui ont en effet le front fort applati, & le haut de la tête un peu allongé. Cette conformation n'est point l'ouvrage de la Nature, ce sont les Meres, qui la donnent à leurs Enfans, dès qu'ils sont nés. Pour cela elles leur appliquent sur le front, & sur le derriere de la tête deux masses d'argile, ou de quelqu'autre matiere pesante, qu'elles serrent peu à peu, jusqu'à ce que le crâne ait pris la forme, qu'elles veulent lui

1721. Août.

donner. Il paroît que cette opération fait beaucoup souffrir ces Enfans, à qui on voit sortir par les narines une matiere blanchâtre assez épaisse ; mais ni ces accidens, ni les cris que font ces petits Innocens, n'allarment point leurs Meres, jalouses de leur procurer une bonne grace, dont elles ne conçoivent pas qu'on puisse se passer. C'est tout le contraire parmi certains Algonquins, que nous avons nommés *Têtes de Boule*, & dont je vous ai déja parlé, car ils font consister la beauté à avoir la tête parfaitement ronde, & les Meres s'y prennent aussi de très-bonne heure, pour donner cette figure à leurs Enfans.

Je voulois, Madame, profiter du loisir, que j'ai ici, & qui sera peut-être plus long, que je ne le voudrois, pour finir tout ce que j'ai à vous dire sur cette matiere, mais quelques embarras, qui me sont survenus, & le départ prochain d'un Voyageur, qui s'en retourne dans la Colonie, m'obligent à interrompre ce Récit, que je reprendrai au premier jour.

Je suis, &c.

VINT-TROISIEME LETTRE.

Suite du Caractere des Sauvages, & de leur maniere de vivre.

De la Riviere de S. Joseph, ce huitiéme Août 1721.

MADAME,

JE reprends, la suite de mes Mémoires, où je l'ai interrompuë, vous trouverez peut-être que je n'y mets pas assez d'ordre, mais on excuse du moins dans une Relation, ce qu'on admire dans une Ode ; ce qui dans un Poëte Lyrique est un effet de l'Art, est une necessité dans un Voyageur, qui ne peut raconter les choses, qu'à mesure qu'il les apprend, & qui est obligé d'écrire ce qu'il voit dans la crainte de les oublier.

Ce qui fortifie les Sauva-

Les Enfans des Sauvages, au sortir du Berceau, ne sont

gênés en aucune maniere, & dès qu'ils peuvent se rouler sur les pieds & sur les mains, on les laisse aller où ils veulent tout nuds, dans l'Eau, dans les Bois, dans la Boue, & dans la Neige; ce qui leur fait un Corps robuste, leur donne une grande souplesse dans les Membres, les endurcit contre les injures de l'Air; mais aussi, comme je l'ai déja remarqué, leur cause des foiblesses d'estomach & de poitrine, qui les ruinent de bonne heure. L'Eté ils courent, dès qu'ils sont levés, à la Riviere, ou dans les Lacs, & y demeurent une partie du jour à batifoler, comme on voit les Poissons se jouer, quand il fait beau tems, vers la surface de l'Eau. Il est certain que rien n'est plus propre que cet exercice, à les dénouer, & à les rendre agiles.

ges, & les rend si bien faits.

Leurs premiers exercices, & leur émulation entr'eux.

On leur met aussi de très-bonne heure l'Arc & la Fléche en main, & pour exciter en eux cette émulation, qui est la meilleure maîtresse des Arts, il n'est pas nécessaire de placer leur déjeuner au haut d'un Arbre, comme on faisoit aux jeunes Lacédémoniens, ils naissent tous avec cette passion pour la gloire, qui n'a pas besoin d'être aiguillonnée; aussi tirent-ils leurs Fléches avec une justesse étonnante, & il ne leur a presque rien coûté pour en acquérir une semblable dans l'usage de nos Armes à feu. On les fait encore lutter ensemble, & ils s'acharnent tellement à cet exercice, que souvent ils se tueroient, si on n'avoit pas le soin de les séparer; ceux qui ont du dessous en conçoivent un si grand dépit, qu'ils ne se donnent pas le moindre repos, qu'ils n'ayent eu leur revanche.

A quoi se réduit l'éducation qu'on leur donne.

En général on peut dire, que les Peres & les Meres ne négligent rien pour inspirer à leurs Enfans certains principes d'honneur, qu'ils conservent toute leur vie, mais qu'ils appliquent souvent assez mal, & c'est à quoi se réduit toute l'éducation, qu'ils leur donnent. Quand ils les instruisent sur cela, c'est toujours d'une maniere indirecte; la plus ordinaire est de leur raconter les belles Actions de leurs Ancêtres, ou de ceux de leur Nation: ces jeunes Gens prennent feu à ces Récits, & ne soûpirent plus qu'après les occasions, d'imiter ce qu'on leur a fait admirer. Quelquefois pour les corriger de leurs défauts, on employe les prieres & les larmes, mais jamais les menaces; elles ne feroient aucune impression sur des esprits prévenus, que personne au monde n'est en droit de les contraindre.

1721. Août.

Une Mere, qui voit sa Fille se comporter mal, se met à pleurer; celle-ci lui en demande le sujet, & elle se contente de lui dire, *Tu me deshonores.* Il est rare que cette maniere de reprendre, ne soit pas efficace. Cependant depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les François, quelques-uns commencent à châtier leurs Enfans, mais ce n'est gueres, que parmi ceux, qui sont Chrétiens, ou qui se sont fixés dans la Colonie. Ordinairement la plus grande punition, que les Sauvages employent pour corriger leurs Enfans, c'est de leur jetter un peu d'eau au Visage, les Enfans y sont fort sensibles, & généralement à tout ce qui sent le reproche, ce qui vient de ce que le dépit est leur plus forte passion à cet âge.

Des passions des Sauvages.

On a vû des Filles s'étrangler, pour avoir reçû une réprimande assez légere de leurs Meres, ou quelques goutes d'eau au Visage, & l'en avertir en lui disant, *Tu n'auras plus de Fille.* Le plus grand mal est que ce n'est pas toujours à la Vertu, qu'on exhorte ces jeunes Gens, ou ce qui vient au même, qu'on ne leur donne pas toujours de la Vertu, des idées bien justes. En effet on ne leur recommande rien tant que la vengeance, & c'est de quoi on leur montre de plus fréquens exemples.

Il semble, Madame, qu'une enfance si mal disciplinée doive être suivie d'une jeunesse bien turbulente & bien corrompuë; mais d'une part les Sauvages sont naturellement tranquilles, & de bonne heure maîtres d'eux-mêmes, la raison les guide aussi bien plutôt que les autres Hommes; & de l'autre, leur temperamment, surtout dans les Nations du Nord, ne les porte point à la débauche. On y trouve bien quelques Usages, où la Pudeur n'est nullement ménagée, mais il paroît que la Superstition y a plus de part, que la dépravation du cœur.

Les Hurons, quand nous commençâmes à les pratiquer, étoient plus lascifs, & fort brutaux dans leurs plaisirs. Les jeunes Gens des deux Sexes s'abandonnoient sans honte à toutes sortes de dissolutions, & c'étoit principalement parmi eux, qu'on ne s'avisoit pas de faire un crime à une Fille de s'être prostituée: leurs Parens étoient les premiers à les y engager, & l'on voyoit des Maris en faire autant de leurs Femmes, pour un vil intérêt. Plusieurs ne se marioient point, mais prenoient des Filles pour leur servir, disoient-ils, de

Compagnes, & toute la difference qu'on mettoit entre ces Concubines & les Epouſes légitimes, c'eſt qu'avec les premieres on ne contractoit nul engagement ; du reſte leurs Enfans étoient ſur le même pied que les autres, ce qui ne produiſoit aucun inconvénient dans un Pays, où il n'y a point de ſucceſſions à recueillir.

1721. Août.

Leur habillement.

On ne diſtingue point ici les Nations par leur Habillement, les Hommes, quand il fait chaud, n'ont ſouvent ſur le Corps qu'un Brahier : l'Hyver ils ſe couvrent plus ou moins, ſuivant le Climat. Ils ont aux Pieds des eſpeces de Chauſſons de Peaux de Chevreuils paſſées à la Fumée ; leurs Bas ſont auſſi des Peaux ou des morceaux d'Etoffes, dont ils s'envelopent les Jambes. Une Camiſole de Peau les couvre juſqu'à la ceinture, & ils portent pardeſſus une Couverture, quand ils peuvent en avoir ; ſinon ils ſe font une Robe d'une Peau d'Ours, ou de pluſieurs Peaux de Caſtors, de Loutres, ou d'autres ſemblables Fourures, le Poil en dedans. Les Camiſoles des Femmes deſcendent juſqu'au deſſous des Genoux ; & lorſqu'il fait bien froid, ou qu'elles ſont en voyage, elles ſe couvrent la Tête avec leurs Couvertures, ou leurs Robes. J'en ai vû pluſieurs, qui avoient de petits Bonnets, faits comme des Calottes ; d'autres ſe font une eſpece de Capuce, qui tient à leurs Camiſoles, & elles ont encore une piece d'Etoffe, ou une Peau, qui leur ſert de Juppe, & qui les enveloppe depuis la Ceinture, juſqu'à mi-Jambe.

Tous ſont fort curieux d'avoir des Chemiſes, mais ils ne les mettent par-deſſous la Camiſole, que quand elles ſont ſales, & ils les y laiſſent juſqu'à ce qu'elles tombent de pourriture, car ils ne ſe donnent jamais la peine de les laver. Les Tuniques, ou Camiſoles de Peaux ſont ordinairement paſſées à la fumée, comme les Chauſſons, c'eſt-à-dire, qu'après qu'on les en a laiſſé pénétrer, on les frotte un peu, & alors elles ſe peuvent laver comme du Linge. On les prépare auſſi, en les faiſant tremper dans l'eau, puis en les frottant dans les mains, juſqu'à ce qu'elles ſoient ſeches & maniables. Mais nos Etoffes & nos Couvertures paroiſſent bien plus commodes aux Sauvages.

De quelle maniere ils ſe piquent partout le corps.

Pluſieurs ſe font piquer, comme autrefois les Pictes, par tout le corps : d'autres en quelques endroits ſeulement. Ce n'eſt pas pour eux un pur ornement ; ils y trouvent encore,

1721. Août.

dit-on, de grands avantages: cela sert beaucoup à les garantir du froid, les rend moins sensibles aux autres injures de l'air, & les délivre de la persécution des Moucherons. Il n'y a néanmoins que dans les Pays occupés par les Anglois, surtout dans la Virginie, que l'usage de se faire piquer partout le corps soit bien commun. Dans la Nouvelle France la plûpart se contentent de quelques figures d'Oiseaux, de Serpens, ou d'autres Animaux, & même des feuillages & autres figures semblables, sans ordre ni symétrie, mais suivant le caprice d'un chacun, souvent au visage, & quelquefois même sur les paupieres. Beaucoup de Femmes se font piquer aux endroits du visage, qui répondent aux machoires, pour se garantir des maux de dents.

Cette opération n'est pas douloureuse en elle-même: voici la maniere, dont elle se fait. On commence par tracer sur la Peau bien tenduë la figure, qu'on y veut mettre. On pique ensuite avec des arrêtes de Poissons, ou des aiguilles, tous ces traits de proche en proche, jusqu'à en faire sortir le sang, puis on passe par-dessus du charbon pilé & les autres couleurs bien broyées & pulvérisées. Ces poudres s'insinuent sous la peau, & les couleurs ne s'effacent jamais. Mais peu de tems après la Peau s'enfle, il s'y forme une galle, accompagnée d'inflammation: la fiévre survient ordinairement, & si le temps étoit trop chaud, ou que l'opération eût été poussée trop loin, il y auroit du danger pour la vie.

Comment, & pourquoi ils se peignent le visage.

Les couleurs, dont on se peint le visage, & la graisse, dont on se frotte partout le corps, produisent les mêmes avantages, & donnent, selon ces Peuples, autant de bonne grace, que la picqûre. Les Guerriers se peignent, lorsqu'ils se mettent en campagne pour intimider leurs Ennemis, peut-être aussi pour cacher leur peur, car il ne faut pas croire qu'ils en soient tous exempts. Les Jeunes-Gens le font pour couvrir un air de jeunesse, qui les feroit moins estimer des vieux Soldats, ou la pâleur, qui leur seroit restée d'une maladie, & qu'ils craindroient qu'on ne prît pour un effet de leur peu de courage: ils le font encore pour se rendre plus beaux, mais alors les couleurs sont plus vives, & plus variées: on peint les Prisonniers destinés à la mort; je n'en sçai pas la raison: c'est peut-être pour parer la victime, qui doit être sacrifiée au Dieu de la Guerre. Enfin on peint les

Morts

Morts pour les exposer couverts de leurs plus belles robes, & c'est sans doute pour couvrir la pâleur de la Mort, qui les défigure.

Les couleurs, dont on se sert dans ces occasions, sont les mêmes, qu'on employe pour teindre les Peaux, & elles se tirent de certaines Terres, & de quelques écorces d'Arbres. Elles ne sont pas bien vives, mais elles ne s'effacent pas aisément. Les Hommes ajoûtent à cette parure du duvet de Cygnes ou d'autres Oiseaux, qu'ils sement sur leurs cheveux graissés, en guise de poudre. Ils y joignent des plumes de toutes les couleurs, & des Bouquets de poil de differens Animaux, tout cela bisarrement placé. La figure des cheveux, tantôt hérissés d'un côté, & applatis de l'autre, ou accommodés en mille manieres differentes; des pendans aux oreilles, & quelquefois aux narines, une grande coquille de porcelaine, qui pend à leur cou, ou sur leur estomach, des couronnes de plumes d'Oiseaux rares, des griffes ou des ongles, des serres, des pattes, ou des têtes d'Oiseaux de proye, de petites cornes de Chevreuils, tout cela entre aussi dans leur ajustement. Mais ce qu'ils ont de plus précieux est toujours employé à parer les Captifs, lorsque ces Malheureux sont leur premiere entrée dans le Village de leurs Vainqueurs.

Ornemens des Hommes.

Il est à remarquer que les Hommes n'ont guéres soin de parer que leur tête. C'est tout le contraire pour les Femmes. Elles n'y mettent presque rien; elles sont seulement jalouses de leurs cheveux, & elles se croiroient déshonnorées, si on les leur coupoit. Aussi, lorsqu'à la mort de leurs Parens elles s'en coupent une partie, elles prétendent leur marquer la plus grande douleur, dont elles sont capables. Pour les conserver elles les graissent souvent, les poudrent avec de l'écorce de Pérusse réduite en poussiere, & quelquefois avec du vermillon, puis elles les enveloppent d'une Peau d'Anguille ou de Serpent, en maniere de cadenettes, qui leur pendent jusqu'à la ceinture. Pour ce qui est du visage, elles se contentent d'y tracer quelques lignes avec du vermillon, ou d'autres couleurs.

Ornemens des Femmes.

Leurs narines ne sont jamais percées, & il n'y a que parmi quelques Nations, qu'elles se percent les oreilles. Alors elles y inserent comme font aussi les Hommes, ou elles y laissent pendre des grains de porcelaine. Lorsqu'elles sont dans leurs

1721. Août.

plus beaux atours, elles ont des robes, où il y a toutes ſortes de figures peintes, de petits colliers de Porcelaine attachés ſans beaucoup d'ordre & de ſymétrie, & une eſpece de bordure aſſez paſſablement travaillée avec du poil de Porc-Epy, qu'elles peignent auſſi de differentes couleurs. Elles ornent de la même maniere les berceaux de leurs Enfans, & elles les chargent de toutes ſortes de colifichets. Ces berceaux ſont d'un bois léger, & ont à leur extrémité d'enhaut un ou deux demi-cercles de bois de Cédre, afin qu'on puiſſe les couvrir ſans toucher à la tête de l'Enfant.

Leurs occupations. De la culture de la terre.

Outre le ſoin du Ménage, & la proviſion de Bois, les Femmes ſont preſque toujours chargées ſeules de la culture de leurs Champs ; ſitôt que les neiges ſont fonduës, & les eaux ſuffiſamment écoulées, elles commencent à préparer la Terre, ce qui conſiſte à la remuer légerement avec un Bois recourbé, dont le manche eſt fort long, après avoir mis le feu aux tiges ſéches de Maïz, & aux autres Herbes, qui étoient demeurées depuis la derniere Récolte. Outre que les Grains, dont ces Peuples font uſage, ſont des Grains d'Eté, on prétend que la nature du Terroir de ce Pays-ci, ne permet pas d'y rien ſemer avant l'Hyver. Mais je crois que la véritable raiſon pourquoi les Grains ne pouſſeroient pas, ſi on les ſemoit en Automne, c'eſt qu'ils ſe gâteroient pendant l'Hyver, ou qu'ils pourriroient à la fonte des Neiges. Il ſe peut faire auſſi, & c'eſt l'opinion de pluſieurs, que le Froment, qu'on recueille en Canada, quoiqu'originairement venu de France, ait contracté avec le tems la proprieté des Grains d'Eté, qui n'ont pas aſſez de force pour pouſſer pluſieurs fois, comme il arrive à ceux, que nous ſemons en Septembre & en Octobre.

Des Semences & des Recoltes.

Les Féves, ou plutôt les Féveroles ſe ſement avec le Maïz, dont la tige leur ſert d'appui ; je crois avoir oüi dire que c'eſt de nous, que les Sauvages ont reçu ce légume, dont ils font grand cas, & qui ne differe effectivement en rien du nôtre. Mais je ſuis ſurpris qu'ils ne faſſent point, ou qu'ils faſſent peu d'uſage de nos Pois, qui ont acquis dans le terrein du Canada un dégré de bonté fort ſupérieur à celle, qu'ils ont en Europe. Les Tourneſols, les Melons d'eau, & les Citrouilles ſe mettent à part, & avant que d'en ſemer la graine, on la fait germer à la fumée dans une terre noire & légere.

Pour l'ordinaire les Femmes s'aident mutuellement dans

le travail de la Campagne, & quand il eſt tems de faire la recolte, elles ont quelquefois recours aux Hommes, qui ne dédaignent pas d'y mettre la main. Le tout finit par une Fête, & par un feſtin, qui ſe fait pendant la nuit, les grains & les autres fruits ſe conſervent dans des trous, que l'on creuſe en terre, & qui ſont tapiſſés de grandes écorces. Pluſieurs y laiſſent le Maïz dans ſes épys, qui ſont treſſés, comme parmi nous les Oignons, & les étalent ſur de grandes perches au-deſſus de l'entrée des Cabannes. D'autres l'égrainent, & en rempliſſent de grands Paniers d'écorce, percés de toutes parts, pour empêcher qu'il ne s'échauffe. Mais lorſqu'on eſt obligé de s'abſenter pour quelque tems, ou qu'on appréhende quelqu'irruption de l'Ennemi, on fait de grandes caches en terre, où ces grains ſe conſervent très-bien.

1721. Août.

Du Maïz.

Dans les Quartiers Septentrionnaux on ſeme peu, & en pluſieurs endroits on ne ſeme point du tout. Mais on achete le Maïz par échange. Ce legume eſt fort ſain, il eſt nourriſſant, & ne charge point l'eſtomach. La plus ordinaire façon de l'accommoder parmi nos Voyageurs François eſt de le *léciver*, c'eſt-à-dire, de le faire bouillir quelque tems dans une eſpéce de lécive. En cet état il ſe garde lontems, on en fait ſes proviſions pour les voyages de long cours, & à meſure qu'on en a beſoin, on acheve de le faire cuire dans l'eau, ou dans du bouillon, ſi on a de quoi en faire, & on y met un peu de ſel.

Ce n'eſt pas un manger déſagréable, mais bien des gens ſont perſuadés que le trop grand uſage en eſt nuiſible à la ſanté, parce que la lécive lui laiſſe une qualité corroſive, dont on ſe reſſent avec le tems. Lorſque le Maïz eſt en épi, & encore verd, quelques-uns le font griller ſur le charbon, & il a un très-bon goût. Nos Canadiens le nomment *Bled groulé*. Il y en a une eſpéce particuliere, qui s'ouvre, dès qu'il a ſenti le feu, on l'appelle *Bled fleuri*, & il eſt fort délicat. C'eſt de quoi on régale ordinairement les Etrangers. On le porte en quelques endroits chez les Perſonnes de conſidération, qui arrivent dans un Village, à peu près comme on fait en France le préſent de Ville.

De la Sagamité.

Enfin c'eſt de ce légume, que ſe fait *la Sagamité*, qui eſt la nourriture la plus commune de nos Sauvages. Pour cela on commence par le griller, enſuite on le pile, & on en ôte la paille, puis on en forme une eſpéce de bouillie aſſez inſi-

1721. Août.

pide, quand on n'a pas de viande, ou de pruneaux pour en relever le goût. On le réduit quelquefois en farine, que l'on appelle ici *Farine froide*, & c'est une des plus commodes & des meilleures provisions, qu'on puisse faire pour les voyages. Les Gens de pied ne sçauroient même en porter d'autres. On fait aussi bouillir le Maïz dans son épi, lorsqu'il est encore tendre, puis on le grille un peu, on l'égraine, & on le laisse sécher au Soleil, on le garde lontems, & la Sagamité, qu'on en fait, a un très-bon goût.

Le détail de ces mets vous fera comprendre, Madame, que les Sauvages ne sont point délicats dans leur manger: nous trouverions même qu'ils ont le goût fort dépravé, s'il étoit possible de fixer le goût. Ils aiment la graisse, & elle domine dans tous leurs apprêts, quand ils peuvent en avoir: quelques livres de Chandeles dans une Chaudiere de Sagamité, la leur font trouver excellente: ils y mettent même quelquefois des choses, qu'on ne peut dire, & contre lesquelles ils sont surpris de nous voir nous révolter.

Les Nations Méridionnales n'avoient pour toute batterie de Cuisine, que des Vaisseaux de terre cuite. Dans le Nord on se servoit de Chaudieres de bois, & on y faisoit bouillir l'eau, en y jettant des cailloux rougis au feu. Nos Marmites de fer ont paru aux uns & aux autres plus commodes que tout cela, & c'est la Marchandise, dont on est plus assûré d'avoir le débit, quand on trafique avec eux. Dans les Nations Occidentales la Folle Avoine prend la place du Maïz: elle est bien aussi saine, & si elle est moins nourrissante, la Chasse du Bœuf, qui est abondante dans ces Quartiers-là, y supplée.

De la Trippe de Roche. Bled pourri.

Parmi les Sauvages errans, & qui ne cultivent point du tout la Terre, lorsque la Chasse & la Pêche leur manquent, leur unique ressource est une espéce de Mousse, qui croît sur certains Rochers, & que nos François ont nommée *Trippe de Roches:* rien n'est plus insipide que ce mets, lequel n'a pas même beaucoup de substance; c'est bien là être réduit au pur nécessaire pour ne pas mourir de faim. J'ai encore plus de peine à comprendre, ce qui m'a pourtant été attesté par des Personnes dignes de foi, que des Sauvages mangent par délices une espéce de Maïz, qu'on laisse pourrir dans une eau dormante, comme nous faisons le Chanvre, & qu'on en re-

tire tout noir & puant. On ajoûte même que ceux, qui ont pris goût à un mets aussi étrange que celui-là, ne veulent rien perdre de l'eau, ou plutôt de la fange, qui en découle, & dont l'odeur seule seroit capable de faire bondir le cœur à tout autre. C'est apparemment la nécessité, qui a fait découvrir ce secret, & si elle n'en fait pas encore tout l'assaisonnement, rien ne prouve mieux qu'on ne doit point disputer des goûts.

Du Pain de Maïz.

Les Femmes Sauvages font du Pain de Maïz, & quoique ce ne soit qu'une masse de pâte mal pétrie, sans levain, & cuite sous la cendre, ces Peuples le trouvent très-bon, & en régalent leurs Amis; mais il le faut manger chaud; il ne se conserve point, quand il est froid. Quelquefois on y mêle des Féves, divers fruits, de l'Huile & de la Graisse, il faut de bons estomachs pour digérer de tels salmigondis.

Differens Légumes, & leurs usages.

Les Tournesols ne servent aux Sauvages, qu'à leur donner une huile, dont ils se frottent: ils la tirent plus communément de la graine, que de la racine de cette Plante. Cette racine est un peu differente de ce que nous appellons en France *Topinambours*, ou *Pommes de Terre*. Les Patates, si communes dans les Isles & dans le Continent de l'Amérique Méridionnale, ont été semées avec succès dans la Louysiane. L'usage continuel, que faisoient toutes les Nations du Canada d'une espéce de Petun, qui croît partout dans ce Pays, a fait dire à quelques Voyageurs qu'ils en avaloient la fumée, & qu'elle les nourrissoit; mais cela ne s'est point trouvé vrai, & n'étoit fondé que sur ce qu'on les a souvent vû rester fort lontems sans manger. Depuis qu'ils ont goûté de notre Tabac, ils ne peuvent presque plus souffrir leur Petun, & il est fort aisé de les contenter sur cela, car le Tabac vient fort bien ici, & l'on prétend même qu'en choisissant bien les terreins, on en auroit d'excellent.

Ouvrages des Femmes.

Les petits ouvrages des Femmes, & ce qui les occupe ordinairement dans les Cabannes, sont de faire du Fil des pellicules intérieures de l'écorce d'un Arbre, qu'on appelle *le Bois Blanc*, & elles le travaillent à peu près, comme on fait parmi nous celui de Chanvre. Ce sont encore les Femmes, qui font les teintures: elles travaillent aussi à plusieurs ouvrages d'écorce, où elles font de petites figures avec du poil de Porc-Epi; elles font de petites Tasses, ou autres Ustencilles de

1721. Août.

bois, elles peignent & brodent des Peaux de Chevreuils, elles tricotent des ceintures & des jarretieres avec de la Laine de Bœuf.

Ouvrages des Hommes.

Pour les Hommes, ils font gloire de leur oisiveté, & passent en effet plus de la moitié de la vie sans rien faire, persuadés que le travail journalier dégrade l'Homme, & n'est d'obligation que pour les Femmes. L'Homme, disent-ils, n'est que pour la Guerre, la Chasse, & la Pêche. C'est cependant à eux à faire tout ce qui est nécessaire pour ces trois exercices: ainsi les Armes, les Filets, & tout l'Equipage des Chasseurs & des Pêcheurs les regardent principalement, aussibien que les Canots, & leurs Agrets, les Raquettes, la bâtisse & la réparation des Cabannes, mais ils se font souvent aider par les Femmes. Les Chrétiens s'occupent un peu davantage, mais ils ne travaillent que par esprit de pénitence.

Leurs Outils.

Ces Peuples, avant que nous leur ayions donné des Haches, & nos autres Outils, étoient fort embarrassés pour couper leurs Arbres, & pour les mettre en œuvre. Ils les brûloient par les pieds, & pour les fendre & les couper, ils se servoient de haches faites avec des Cailloux, qui ne cassoient point, mais qu'ils mettoient un tems infini à aiguiser. Pour les emmancher, ils coupoient la tête d'un jeune Arbre, & comme s'ils eussent voulu le greffer, ils y faisoient une entaillure, dans laquelle ils inseroient la tête de la hache. Au bout de quelque tems l'Arbre, en se refermant, tenoit la hache si serrée, qu'elle ne pouvoit plus sortir: alors ils coupoient l'Arbre de la longueur, dont ils vouloient avoir le manche.

Forme des Villages.

Les Villages n'ont point ordinairement de figure réguliere: la plupart de nos anciennes Relations nous les représentent de figure ronde, & peut-être leurs Auteurs n'en avoient-ils vû que de cette sorte. Du reste imaginez-vous, Madame, un amas de Cabannes sans ordre & sans alignement: les unes comme des Hangarts, les autres comme des Tonnelles, bâties d'écorces, soûtenuës de quelques pieux, quelquefois revêtuës en dehors d'un bouzillage de terre assez grossier; en un mot construites avec moins d'art, de propreté, & de solidité, que celles des Castors. Ces Cabannes ont quinze ou vint pieds de large, & quelquefois cent de long. Alors elles ont plusieurs Feux, car un Feu n'occupe que trente pieds.

Quand le Rez de Chaussée ne suffit pas pour coucher tout

le monde, les jeunes Gens ont leurs Lits ſur une eſpece d'Eſtrade, élevée de cinq ou ſix pieds, qui regne tout le long de la Cabanne; les Meubles & les Proviſions ſont au-deſſus, poſés ſur des pieces de Bois miſes en traverſe ſous le Toit. Pour l'ordinaire il y a devant l'entrée une maniere de Veſtibule, où les jeunes Gens dorment pendant l'Eté, & qui ſert de Bucher pendant l'Hyver. Les Portes ne ſont que des écorces ſuſpenduës, comme des Stores, & jamais elles ne ferment bien. Ces Cabannes n'ont, ni Cheminées, ni Fenêtres, mais on laiſſe au milieu du Toit une ouverture, par où la fumée ſort en partie, & qu'on eſt obligé de boucher quand il pleut, ou quand il neige; alors il faut éteindre le feu, ſi on ne veut pas être aveuglé par la fumée.

1721. Août.

Les Sauvages ſe fortifient mieux, qu'ils ne ſe logent; on voit des Villages aſſez bien paliſſadés avec des Redoutes, où l'on a toujours ſoin de faire de bonnes proviſions d'Eau & de Pierres. Ces Paliſſades ſont même doubles, & quelquefois triples, & ont ordinairement des Crénaux à la derniere enceinte. Les Pieux, dont elles ſont compoſées, ſont entrelaſſés de Branches d'Arbres, qui ne laiſſent aucun vuide. Il ne falloit rien de plus pour ſoûtenir un aſſez long Siége, lorſque ces Peuples ignoroient l'uſage des Armes à feu. Chaque Village a une aſſez grande Place, mais il eſt rare qu'elles ſoient régulieres.

Leur maniere de ſe fortifier.

Autrefois les Iroquois bâtiſſoient leurs Cabannes beaucoup mieux que les autres Nations, & qu'ils ne font eux-mêmes aujourd'hui; on y voyoit des Figures en relief, mais le travail en étoit fort groſſier; depuis qu'en diverſes Expéditions on a brûlé preſque toutes leurs Bourgades, ils ne ſe ſont pas donné la peine de les rétablir dans leur premier état. Cependant ſi ces Peuples ſont ſi peu curieux de ſe procurer les commodités de la vie dans les Lieux de leur réſidence ordinaire, que peut-on penſer de leurs Campemens dans leurs Voyages, & dans leurs Hyvernemens. Un ancien Miſſionnaire (*a*), qui pour ſe mettre dans la neceſſité d'apprendre la Langue des Montagnais, les voulut ſuivre dans une Chaſſe pendant l'Hyver, nous en a fait une Deſcription, que je vais vous tranſcrire preſque mot à mot.

Ces Sauvages habitent un Pays extrêmement rude & in-

De leurs Hyvernemens.

(*a*) Le Pere PAUL, LE JEUNE.

1721. Août.

culte, mais il ne l'eſt pas encore autant que celui, qu'ils choiſiſſent pour leurs Chaſſes. Il faut marcher lontems pour y arriver, & porter ſur ſon dos tout ce dont on peut avoir beſoin pendant cinq ou ſix mois, par des Chemins quelquefois ſi affreux, que l'on ne comprend pas comment les Bêtes Fauves peuvent y paſſer ; ſi on n'avoit pas la précaution de ſe fournir d'Ecorces d'Arbres, on ne trouveroit pas de quoi ſe mettre à couvert de la Pluye & de la Neige pendant le Chemin. Dès qu'on eſt parvenu au terme, on s'accommode un peu mieux, mais ce mieux ne conſiſte, qu'en ce qu'on n'y eſt pas ſans ceſſe exposé à toutes les injures de l'air.

Tout le monde y travaille, & les Miſſionnaires, qui dans ces commencemens n'avoient perſonne pour les ſervir, & pour qui les Sauvages n'avoient aucune conſidération, n'étoient pas plus épargnés que les autres, on ne leur donnoit pas même de Cabanne ſeparée, & il falloit qu'ils ſe logeaſſent dans la premiere, où l'on vouloit bien les recevoir. Ces Cabannes, parmi la plûpart des Nations Algonquines, ſont à peu près de la figure de nos Glacieres rondes, & terminées en Cône : elles n'ont point d'autres ſoûtiens, que des Perches plantées dans la Neige, attachées enſemble par les extrémités, & couvertes d'Ecorces aſſez mal jointes, & mal attachées : auſſi le vent y entre-t-il de toutes parts.

Leur fabrique eſt l'ouvrage d'une demie heure au plus, des Branches de Sapin y tiennent lieu de Nattes, & on n'y a point d'autres Lits. Ce qu'il y a de commode, c'eſt qu'on peut les changer tous les jours : les Neiges ramaſſées tout autour forment une eſpece de Parapet, qui a ſon utilité, les vents n'y pénetrent point, c'eſt le long & à l'abri de ce Parapet, qu'on dort auſſi tranquillement ſur ces Branchages, couverts d'une méchante Peau, que dans le meilleur Lit ; il en coûte à la verité aux Miſſionnaires pour s'y accoûtumer, mais la fatigue & la néceſſité les y réduiſent bientôt. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la fumée, qui preſque toujours remplit tellement le haut de la Cabanne, qu'on ne peut y être de bout, ſans avoir la tête dans une eſpece de tourbillon. Cela ne fait aucune peine aux Sauvages, habitués dès l'enfance à être aſſis à terre, ou couchés tout le tems qu'ils ſont dans leurs Cabannes ; mais c'eſt un grand ſupplice pour les François, à qui cette inaction ne convient pas.

D'ailleurs

D'ailleurs le vent, qui entre, comme je l'ai remarqué, par tous les côtés, y souffle un froid, qui transit d'une part, tandis qu'on étouffe, & qu'on est grillé de l'autre. Souvent on ne se voit point à deux ou trois pieds, on perd les yeux à force de pleurer, & il y a des tems, où, pour respirer un peu, il faut se tenir couché sur le ventre, & avoir presque la bouche collée contre la terre : le plus court seroit de sortir dehors, mais la plûpart du tems on ne le peut pas ; tantôt à cause d'une Neige si épaisse, qu'elle obscurcit le jour, & tantôt parce qu'il souffle un vent sec, qui coupe le Visage, & fait éclater les Arbres dans les Forêts. Cependant un Missionnaire est obligé de dire son Office, de célébrer la Messe, & de s'acquiter de toutes les autres fonctions de son Ministere. 1721. Août.

A toutes ces incommodités il en faut ajoûter une autre, qui d'abord vous paroîtra peu de chose, mais qui est réellement très-considérable ; c'est la persécution des Chiens. Les Sauvages en ont toujours un fort grand nombre, qui les suivent partout, & leur sont très-attachés ; peu caressans, parce qu'on ne les caresse jamais, mais hardis & habiles Chasseurs : j'ai déja dit qu'on les dresse de bonne heure pour les differentes Chasses, ausquelles on veut les appliquer ; j'ajoûte qu'il faut en avoir beaucoup pour chacune, parce qu'il en périt un grand nombre par les dents & par les cornes des Bêtes fauves, qu'ils attaquent avec un courage, que rien ne rebute. Le soin de les nourrir occupe très-peu leurs Maîtres, ils vivent de ce qu'ils peuvent attraper, & cela ne va pas bien loin, aussi sont-ils toujours fort maigres, d'ailleurs ils ont peu de poil, ce qui les rend fort sensibles au froid.

Pour s'en garantir, s'ils ne peuvent approcher du feu, où il est difficile qu'ils puissent tenir tous, quand même il n'y auroit personne dans la Cabanne, ils vont se coucher sur les premiers qu'ils rencontrent, & souvent on se réveille la nuit en sursaut, presque étouffé par deux ou trois Chiens. S'ils étoient un peu plus discrets, & se plaçoient mieux, leur compagnie ne seroit pas trop fâcheuse, on s'en accommoderoit même assez, mais ils se placent où ils peuvent ; on a beau les chasser, ils reviennent d'abord. C'est bien pis encore le jour ; dès qu'il paroît quelque chose à manger, il faut voir les mouvemens, qu'ils se donnent pour en avoir leur part. Un pauvre Missionnaire est à demi couché auprès du feu pour dire son

1721. Août.

Bréviaire, ou pour lire un Livre, en luttant de ſon mieux contre la fumée, & il faut qu'il eſſuye encore l'importunité d'une douzaine de Chiens, qui ne font que paſſer & repaſſer ſur lui, en courant après un morceau de viande, qu'ils ont apperçû. S'il a beſoin d'un peu de repos, à peine trouvera-t-il un petit recoin, où il ſoit à l'abri de cette véxation. Si on lui apporte à manger, les Chiens ont plutôt mis le muſeau dans ſon Plat, qu'il n'y a porté la main; & ſouvent, tandis qu'il eſt occupé à défendre ſa Portion contre ceux, qui l'attaquent de front, il en vient un par derriere, qui lui en enleve la moitié, ou qui en le heurtant, lui fait tomber le Plat des mains, & répandre ſa Sagamité dans les cendres.

Aſſez ſouvent les maux, dont je viens de parler, ſont effacés par un plus grand, & au prix duquel tous les autres ne ſont rien; c'eſt la faim. Les Proviſions, qu'on a apportées, ne durent pas lontems, on a compté ſur la Chaſſe, & elle ne donne pas toujours. Il eſt vrai que les Sauvages ſçavent endurer la faim avec autant de patience, qu'ils apportent peu de précautions pour s'en garantir; mais ils ſe trouvent quelquefois réduits à une ſi grande extrémité, qu'ils y ſuccombent. Le Miſſionnaire, de qui j'ai tiré ce détail, fut obligé dans ſon premier Hyvernement, de manger des peaux d'Anguilles & d'Elans, dont il avoit rapetaſſé ſa ſoutanne; après quoi il lui fallut ſe nourrir des jeunes branches, & des plus tendres Ecorces des Arbres. Il ſoûtint néanmoins cette épreuve, ſans que ſa ſanté en fût alterée, mais tous n'en ont pas eu la force.

Malpropreté des Sauvages.

La ſeule malpropreté des Cabannes, & l'infection, qui en eſt une ſuite néceſſaire, ſont pour tout autre qu'un Sauvage un vrai ſupplice; il eſt aiſé de juger juſqu'où l'une & l'autre doivent aller parmi des Gens, qui ne changent de Hardes, que quand les leurs tombent par lambeaux, & qui n'ont nul ſoin de les nettoyer. L'Eté ils ſe baignent tous les jours, mais ils ſe frottent auſſi-tôt d'Huile, ou de Graiſſe d'une odeur forte. L'Hyver ils demeurent dans leur craſſe, & dans tous les tems on ne peut entrer dans leurs Cabannes, qu'on ne ſoit empeſté.

Non ſeulement tout ce qu'ils mangent eſt ſans apprêt, & ordinairement fort inſipide, mais il régne dans leurs Repas une malpropreté, qui paſſe tout ce qu'on en peut dire: ce

que j'en ai vû, & ce qu'on m'en a raconté, vous feroit horreur. Il y a bien peu d'Animaux, qui ne mangent plus proprement, & quand on a vû ce qui se passe en cela parmi ces Peuples, on ne sçauroit plus douter, que l'imagination n'ait beaucoup de part à nos répugnances, que bien des Mêts, qui nuisent réellement à notre santé, ne produisent cet effet par la force même de ces répugnances, & par le peu de courage, que nous avons à les surmonter. 1721. Août.

Il faut néanmoins convenir que les choses ont un peu changé sur tous ces points, depuis notre arrivée en ce Pays ; j'en ai même vû chercher à se procurer des commodités, dont ils auront peut-être bientôt de la peine à se passer. Quelques-uns commencent aussi à prendre un peu plus leurs précautions pour ne pas se trouver au dépourvû, quand la Chasse leur manquera ; & parmi ceux, qui sont domiciliés dans la Colonie, il y a bien peu à ajoûter pour les faire arriver au point d'avoir un nécessaire raisonnable. Mais qu'il est à craindre que, quand ils en seront là, ils n'aillent bientôt plus loin, & ne donnent dans un superflu, qui les rende plus malheureux encore, qu'ils ne sont présentement dans le sein de la plus grande indigence?

Ce ne sera pas au moins les Missionnaires, qui les exposeront à ce danger ; persuadés qu'il est moralement impossible de bien prendre ce juste milieu, & de s'y borner, ils ont beaucoup mieux aimé partager avec ces Peuples ce qu'il y a de pénible dans leur maniere de vivre, que de leur ouvrir les yeux sur les moyens d'y trouver des adoucissemens. Aussi ceux mêmes, qui sont tous les jours témoins de leurs souffrances, ont-ils encore bien de la peine à comprendre comment ils y peuvent résister, d'autant plus qu'elles sont sans relâche, & que toutes les Saisons ont leurs incommodités particulieres.

Incommodités de l'Eté des Sauvages.

Comme les Villages sont toujours situés, ou auprès des Bois, ou sur le bord de l'Eau, & souvent entre les deux, dès que l'Air commence à s'échauffer, les Maringouins, & une quantité prodigieuse d'autres Moucherons excitent une persécution beaucoup plus vive encore, que celle de la fumée, qu'on est même souvent obligé d'appeller à son secours ; car il n'y a presque point d'autre remede contre les piqûres de ces petits Insectes, qui vous mettent tout le Corps en feu,

1721. Août.

& ne vous permettent pas de dormir en repos. Ajoûtez à cela les Marches ſouvent forcées, & toujours très-rudes, qu'il faut faire à la ſuite de ces Barbares, tantôt dans l'eau juſqu'à la ceinture, & tantôt dans la fange juſqu'aux genoux; dans les Bois, au travers des ronces & des épines, avec danger d'en être aveuglé; dans les Campagnes, où rien ne garantit d'un Soleil auſſi ardent en Eté, que le vent eſt piquant pendant l'Hyver.

Si l'on voyage en Canot, la poſture gênante, où il faut s'y tenir, & l'appréhenſion, que cauſe dans les commencemens l'extrême fragilité de cette Voiture; l'inaction, où l'on eſt, & qu'il eſt impoſſible d'éviter; la lenteur de la marche, que la moindre pluye, ou un vent un peu trop fort retarde; le peu de ſocieté, qu'on peut avoir avec des Gens, qui ne ſçavent rien, qui ne parlent jamais, quand ils ſont occupés, qui vous infectent par leur mauvaiſe odeur, & qui vous rempliſſent de ſaletés & de vermine: les caprices & les manieres bruſques, qu'il en faut eſſuyer; les avanies, auſquelles on eſt expoſé de la part d'un Yvrogne, ou d'un Homme, que quelque accident inopiné, un ſonge, un ſouvenir fâcheux, font entrer en mauvaiſe humeur; la cupidité, qui naît aiſément dans le cœur de ces Barbares, à la vûë d'un objet capable de les tenter, & qui a coûté la vie à plus d'un Miſſionnaire: & ſi la Guerre eſt déclarée entre les Nations, parmi leſquelles on ſe trouve, le danger, que l'on court ſans ceſſe, ou de ſe voir tout-à-coup réduit à la plus dure ſervitude, ou de périr dans les plus affreux tourmens. Voilà, Madame, la vie, qu'ont menée ſurtout les premiers Miſſionnaires: ſi depuis quelque tems elle a été moins rude à certains égards, il y a pour les Ouvriers de l'Evangile d'autres peines intérieures, & par conſéquent plus ſenſibles, qui bien loin de diminuer avec le tems, croiſſent à meſure que la Colonie augmente, & que les Naturels du Pays ont plus de communication avec toutes ſortes de Perſonnes.

Portrait en racourci des Sauvages.

Enfin, pour vous tracer en racourci le Portrait de ces Peuples: avec un extérieur ſauvage, des manieres & des uſages, qui ſe ſentent tout-à-fait de la barbarie; on remarque en eux une ſocieté exempte de preſque tous les défauts, qui alterent ſi ſouvent la douceur de la nôtre. Ils paroiſſent ſans paſſion, mais ils font de ſang-froid, & quelquefois par principe, ce que la paſſion la plus violente & la plus effrenée peut inſpirer

à ceux, qui n'écoutent plus la raiſon. Ils ſemblent mener la vie du monde la plus miſérable, & ils étoient peut-être les ſeuls heureux ſur la Terre, avant que la connoiſſance des objets, qui nous remuent & nous ſéduiſent, eût réveillé en eux une cupidité, que l'ignorance retenoit dans l'aſſoupiſſement, & qui n'a pourtant pas encore fait de grands ravages parmi eux. On apperçoit en eux un mélange des mœurs les plus féroces & les plus douces, des défauts de Bêtes carnacieres, & des vertus & des qualités de cœur & d'eſprit, qui font le plus d'honneur à l'Humanité. On croiroit d'abord qu'ils n'ont aucune forme de gouvernement, qu'ils ne connoiſſent ni loix, ni ſubordination, & que vivant dans une indépendance entiere, ils ſe laiſſent uniquement conduire au haſard & au caprice le plus indompté; cependant ils jouiſſent de preſque tous les avantages, qu'une autorité bien réglée peut procurer aux Nations les plus policées. Nés libres & indépendans, ils ont en horreur juſqu'à l'ombre du pouvoir deſpotique, mais ils s'écartent rarement de certains principes & de certains uſages, fondés ſur le bon ſens, qui leur tiennent lieu de Loix, & qui ſuppléent en quelque façon à l'autorité légitime. Toute contrainte les révolte, mais la raiſon toute ſeule les retient dans une eſpéce de ſubordination, qui pour être volontaire, n'en atteint pas moins au but, qu'ils ſe ſont propoſé.

Un Homme, qu'ils eſtimeroient beaucoup, les trouveroit aſſez dociles, & leur feroit faire à peu près tout ce qu'il voudroit; mais il n'eſt pas aiſé d'avoir leur eſtime à ce point. Ils ne la donnent qu'au mérite, & à un mérite ſupérieur, dont ils ſont auſſi bons Juges, que ceux, qui parmi nous ſe picquent le plus de l'être. Ils ſe prennent ſurtout par la phyſionomie, & il n'eſt peut-être pas d'Hommes au Monde, qui s'y connoiſſent mieux: c'eſt qu'ils n'ont pour qui que ce ſoit nul de ces égards, qui nous ſéduiſent, & que n'étudiant que la nature, ils la connoiſſent bien. Comme ils ne ſont point Eſclaves de l'ambition & de l'intérêt, & qu'il n'y a guéres que ces deux paſſions, qui ayent affoibli dans nous ce ſentiment de l'humanité, que l'Auteur de la Nature avoit gravé dans nos cœurs, l'inégalité des conditions ne leur eſt pas néceſſaire pour le maintien de la ſociété.

Ainſi, Madame, on ne voit point ici, ou du moins on rencontre rarement de ces eſprits hautains, qui pleins de leur

1721. Août.

grandeur, ou de leur mérite, s'imaginent presque qu'ils sont une Espéce à part, dédaignent le reste des Hommes, dont par conséquent ils n'ont jamais la confiance & l'amour; ne connoissent point leurs semblables, parce que la jalousie, qui regne entre les Grands, ne leur permet pas de se voir d'assez près; ne se connoissent pas eux-mêmes, parce qu'ils ne s'étudient jamais, & qu'ils se flattent toujours; ne font pas réfléxion que pour avoir entrée dans le cœur des Hommes, il faut en quelque façon s'égaler à eux; de sorte qu'avec cette prétenduë supériorité de lumieres, qu'ils regardent comme une propriété essencielle du rang éminent, qu'ils occupent, la plupart croupissent dans une superbe & irremédiable ignorance de ce qu'il leur importe le plus de sçavoir, & ne jouissent jamais des véritables douceurs de la vie. Dans ce Pays tous les Hommes se croyent également Hommes, & dans l'Homme ce qu'ils estiment le plus, c'est l'Homme. Nulle distinction de naissance; nulle prérogative attribuée au rang, qui préjudicie au droit des Particuliers; point de prééminence attachée au mérite, qui inspire l'orgueil, & qui fasse trop sentir aux autres leur infériorité. Il y a peut-être moins de délicatesse dans les sentimens, que parmi nous, mais plus de droiture, moins de façons, & de ce qui peut les rendre équivoques; moins de ces retours sur soi-même.

La seule Religion peut perfectionner ce que ces Peuples ont de bon, & corriger ce qu'ils ont de mauvais: cela ne leur est point particulier, mais ce qu'ils ont de propre, c'est qu'ils y apportent moins d'obstacles, quand ils ont commencé à croire, ce qui ne peut être que l'ouvrage d'une grace spéciale. Il est encore vrai que pour bien établir l'empire de la Religion sur eux, il faudroit qu'ils la vissent pratiquer dans toute sa pureté, par ceux, qui la professent: ils sont très-susceptibles du scandale, que donnent les mauvais Chrétiens, comme le sont tous ceux, qui sont instruits pour la premiere fois des principes de la Morale évangélique.

Vous me demanderez, Madame, s'ils ont une Religion? A cela je réponds qu'on ne peut pas dire qu'ils n'en ont point, mais qu'il est assez difficile de définir celle qu'ils ont. Je vous entretiendrai plus au long sur cet article au premier loisir que j'aurai; car quoique je ne sois pas ici extrémement occupé, je suis si souvent interrompu, qu'à peine puis-je ré-

pondre de deux heures par jour, où je sois entierement à moi. Cette Lettre, aussi bien que la plûpart de celles, qui l'ont précédée, vous fera assez connoître que je n'écris pas de suite. Je me contente présentement de vous ajoûter, pour achever le portrait des Sauvages, que jusques dans leurs démarches les plus indifférentes, on apperçoit des traces de la Religion primitive, mais qui échapent à ceux, qui ne les étudient pas assez, par la raison qu'elles sont encore plus effacées par le défaut d'instruction, qu'altérées par le mélange d'un culte superstitieux, & par des traditions fabuleuses.

1721. Août.

Je suis, &c.

VINT-QUATRIÉME LETTRE.

Des Traditions, & de la Religion des Sauvages du Canada.

Au Fort de la Riviere de S. Joseph, ce huit Septembre, 1721.

MADAME,

CETTE Lettre sera bien longue, s'il ne me survient pas quelqu'empêchement imprévû, qui m'oblige de remettre à une autre occasion à vous entretenir de ce que j'ai pû recueillir touchant la Croyance, les Traditions & la Religion de nos Sauvages.

1721. Septembre.

De l'Origine des Hommes selon les Sauvages.

Rien n'est plus certain, mais rien n'est en même-tems plus obscur que l'idée, que les Sauvages de ce Continent ont d'un Premier Etre. Tous s'accordent en général à le regarder comme le premier Esprit, le Maître & le Créateur du Monde, mais quand on les presse un peu sur cet article, pour sçavoir ce qu'ils entendent par le Premier Esprit, on ne trouve plus que des imaginations bisarres, des fables si mal conçuës, des systêmes si peu digérés, & si peu d'uniformité, qu'on n'en peut rien dire de suivi. On prétend que les Sioux approchent beaucoup plus que les autres de ce qu'il faut penser de ce premier Principe, mais le peu de commerce, qu'on a eu jusqu'ici

1721. Septembre.

avec eux, ne m'a point permis de m'instruire de leurs Traditions, autant qu'il eût été à désirer, pour en parler avec quelque sorte de certitude.

Presque toutes les Nations Algonquines ont donné le nom de *Grand Liévre* au premier Esprit, quelques-uns l'appellent *Michabou;* d'autres, *Atahocan.* La plûpart disent qu'étant porté sur les Eaux avec toute sa Cour, toute composée de Quadrupédes comme lui, il forma la Terre d'un grain de sable, tiré du fond de l'Océan; & les Hommes, des Corps morts des Animaux. Il y en a aussi, qui parlent d'un Dieu des Eaux, lequel s'opposa au dessein du Grand Liévre, ou refusa du moins de le favoriser. Ce Dieu est, selon les uns, le Grand Tygre, mais il faut observer qu'il n'y a point de vrais Tygres en Canada; ainsi cette tradition pourroit bien venir d'ailleurs. Enfin ils ont un troisiéme Dieu, nommé *Matcomek,* qu'on invoque pendant l'Hyver, & dont je n'ai rien appris de particulier.

L'*Areskoui* des Hurons, & l'*Agreskoué* des Iroquois est dans l'opinion de ces Peuples le Souverain Etre, & le Dieu de la Guerre. Ceux-ci ne donnent point aux Hommes la même origine, que les Algonquins, ils ne remontent pas même jusqu'à la premiere Création. Ils font paroître d'abord six Hommes dans le Monde, & quand on leur demande qui les y a placés, ils répondent qu'ils ne le sçavent pas. Ils ajoûtent qu'un de ces Hommes monta au Ciel, pour y chercher une Femme, nommée *Atahentsic,* avec laquelle il eut commerce, & qui parut bientôt enceinte: que le Maître du Ciel s'en étant apperçu, la précipita du haut de l'Empirée, & qu'elle fut reçuë sur le dos d'une Tortuë: qu'elle accoucha ensuite de deux Enfans, dont l'un tua l'autre.

Il n'est plus question après cela, ni des cinq autres Hommes, ni même du Mari d'Atahentsic, laquelle, selon quelques-uns, n'eut qu'une Fille, qui fut Mere de *Tahouitsaron* & de *Jouskeka.* Celui-ci, qui étoit l'aîné, tua son Frere, & peu de tems après son Ayeule se déchargea sur lui du soin de gouverner le Monde. Ils disent encore qu'Atahentsic est la Lune & Jouskeka, le Soleil. Il y a, comme vous voyez, Madame, bien peu de suite dans tout ceci; car le Soleil est souvent pris pour Areskoui, en tant qu'il est le Grand Génie; mais y a-t'il moins de contradiction dans la Théologie des Egyptiens

Egyptiens & des Grecs, qui ſont les premiers Sages de l'Antiquité Payenne ? C'eſt qu'il eſt de l'eſſence du menſonge de ſe contredire, & de n'avoir aucun principe.

1721. Septembre.

Ce que c'eſt que les Eſprits parmi eux.

Les Dieux des Sauvages ont des corps, & vivent à peu près de la même maniere que nous; mais ſans aucune des incommodités, auſquelles nous ſommes ſujets. Le terme d'*Eſprit* ne ſignifie chez eux qu'un Etre d'une nature plus excellente que les autres. Ils n'en ont point pour exprimer ce qui paſſe la portée de leur intelligence, extrêmement bornée ſur tout ce qui n'eſt pas ſenſible, ou d'un uſage commun. Ils donnent néanmoins à leurs prétendus Eſprits une eſpéce d'immenſité, qui les rend préſens partout, car en quelque lieu, qu'on ſe trouve, on les invoque, on leur parle, on ſuppoſe qu'ils entendent ce qu'on leur dit, & qu'ils agiſſent en conſéquence. A toutes les queſtions, qu'on fait à ces Barbares, pour en ſçavoir davantage, ils répondent que c'eſt là tout ce qu'on leur a appris; il n'y a même que quelques Vieillards initiés aux Myſteres, qui en ſçachent tant.

Selon les Iroquois, la Poſtérité de Jouſqueka ne paſſa point la troiſiéme Génération : il ſurvint un déluge, dont perſonne ne ſe ſauva, & pour repeupler la Terre, il fallut changer les Bêtes en Hommes. Au reſte, Madame, cette notion d'un déluge univerſel eſt aſſez répanduë parmi les Amériquains; mais on ne ſçauroit guéres douter qu'il n'y en ait eu un autre bien plus récent, qui fut particulier à l'Amérique. Je ne finirois point, ſi je voulois m'arrêter à tout ce que les Sauvages débitent ſur le compte de leurs principales Divinités, & ſur l'origine du Monde; mais outre le premier Etre, ou le Grand Eſprit, & les autres Dieux, qui ſe trouvent ſouvent confondus avec lui, il y a une infinité de Génies, ou d'Eſprits ſubalternes, bons & mauvais, qui ont tous leur culte particulier.

Des bons & des mauvais Génies.

Les Iroquois mettent Atahentſic à la tête de Ceux-ci, & font Juſqueka le Chef des Premiers; ils le confondent même quelquefois avec le Dieu, qui chaſſa du Ciel ſon Ayeule, pour s'être laiſſé ſéduire par un Homme. On ne s'adreſſe aux mauvais Génies, que pour les prier de ne point faire de mal; mais on ſuppoſe que les autres ſont commis à la garde des Hommes, & que chacun a le ſien. Dans la Langue Huronne on les nomme *Okkis*, & dans l'Algonquine *Manitous* : on a recours à eux dans les périls, où l'on ſe trouve, dans

1721. Septembre.

les Entrepriſes, que l'on fait, & quand on veut obtenir quelque grace extraordinaire; il n'eſt rien, qu'on ne croye pouvoir leur demander, quelque déraiſonnable, & quelque contraire même, qu'il ſoit aux bonnes mœurs. Mais on n'eſt pas ſous leur protection en naiſſant, il faut ſçavoir manier l'Arc & la Fléche, pour mériter cette faveur, il faut même bien des préparations pour la recevoir; c'eſt la plus importante affaire de la vie; en voici les principales circonſtances.

Diſpoſitions requiſes pour avoir un Génie tutélaire.

On commence par noircir le Viſage de l'Enfant, puis on le fait jeûner pendant huit jours, ſans lui donner quoi que ce ſoit à manger, & il faut que pendant ce tems-là ſon futur Génie tutélaire ſe manifeſte à lui par des Songes. Le cerveau creux d'un pauvre Enfant, qui ne fait que d'entrer dans l'Adoleſcence, ne ſçauroit manquer de lui fournir des Rêves, & tous les matins on a grand ſoin de les lui faire raconter. Souvent néanmoins le Jeûne finit avant le terme marqué, peu d'Enfans ayant la force de le pouſſer ſi loin, mais cela ne fait pas une difficulté; on connoît ici, comme partout ailleurs, l'uſage commode des Diſpenſes. Le Génie tutélaire eſt toujours la choſe, à quoi l'Enfant a le plus ſouvent rêvé, & dans le vrai cette choſe n'eſt que comme un ſymbole, ou une figure, ſous laquelle l'Eſprit ſe manifeſte; mais il eſt arrivé à ces Peuples, comme à tous ceux, qui ſe ſont écartés de la Religion primitive, de s'attacher à la figure, & de perdre de vûë la réalité.

Cependant ces ſymboles ne ſignifient rien par eux-mêmes, tantôt c'eſt une tête d'Oiſeau, tantôt le pied d'un Animal, ou un morceau de Bois; en un mot tout ce qu'il y a de plus commun, & de moins précieux. On les conſerve néanmoins avec autant de ſoin, que les Anciens en apportoient à la conſervation de leurs Dieux Pénates. Il n'eſt même rien dans la Nature, ſi on en croit les Sauvages, qui n'ait ſon Eſprit, mais il y en a de tous les Ordres, & tous n'ont pas la même vertu. Dès qu'ils ne comprennent pas une choſe, ils lui attribuent un Génie ſupérieur, & la maniere de s'exprimer alors, eſt de dire: *C'eſt un Eſprit.* Il en eſt de même à plus forte raiſon des Hommes, ceux qui ont des talens ſinguliers, ou qui font des choſes extraordinaires, ce ſont des Eſprits; c'eſt-à-dire, ils ont un Génie tutélaire d'un Ordre plus relevé que le Commun.

Quelques-uns, & surtout les Jongleurs, tâchent de persuader à la Multitude, qu'ils souffrent des transports extatiques ; cette manie a été dans tous les tems, & parmi tous les Peuples, & a enfanté toutes les fausses Religions : la vanité, si naturelle aux Hommes, n'a point imaginé de ressorts plus efficaces pour maîtriser les Simples, la Multitude entraîne à la fin ceux, qui se piquent le plus de sagesse. Les Imposteurs Amériquains ne doivent rien aux autres sur ce point, & ils sçavent en tirer tout l'avantage, qu'ils prétendent. Les Jongleurs ne manquent jamais de publier que durant leurs prétenduës Extases leurs Génies leur donnent de grandes connoissances des choses les plus éloignées, & de l'avenir ; & comme le hasard, si on ne veut pas que le Démon s'en mêle, les fait quelquefois deviner, ou conjecturer assez juste, ils acquierent par-là un grand crédit ; on les croit des Génies du premier Ordre.

1721. Septembre.

On change quelquefois de Génie tutélaire, & pourquoi.

Dès qu'on a déclaré à un Enfant ce qu'il doit désormais regarder comme son Génie Protecteur, on l'instruit avec soin de l'obligation, où il est de l'honorer, de suivre les avis, qu'il en recevra pendant son sommeil, de mériter ses faveurs, de mettre en lui toute sa confiance, & de craindre les effets de son courroux, s'il néglige de s'acquitter de ce qu'il lui doit. La Fête se termine par un Festin, & l'usage est aussi de faire piquer sur le corps de l'Enfant, la figure de son Okki, ou de son Manitou. Il semble qu'un engagement si solemnel, & dont la marque ne peut jamais être effacée, doive être inviolable, il faut néanmoins bien peu de choses pour le rompre.

Les Sauvages ne conviennent pas volontiers qu'ils ont tort, même avec leurs Dieux, & ne font nulle difficulté de se justifier à leurs dépens : ainsi à la premiere occasion de se condamner soi-même, ou de jetter la faute sur son Génie tutélaire, c'est toujours sur celui-ci, qu'on la jette ; on en cherche un autre sans façon, & cela se fait avec les mêmes précautions, que la premiere fois. Les Femmes ont aussi leurs Manitous, ou leurs Okkis, mais elles n'y font pas autant d'attention, que les Hommes, peut-être parce qu'elles leur donnent moins d'occupation.

Sacrifices des Sauvages.

On fait à tous ces Esprits différentes sortes d'Offrandes, qu'on appellera, si l'on veut, des Sacrifices. On jette dans les Rivieres & dans les Lacs du Petun, du Tabac, ou des Oi-

1721. Septembre.

ſeaux, qu'on a égorgés, pour ſe rendre propice le Dieu des Eaux. En l'honneur du Soleil, & quelquefois même des Eſprits ſubalternes, on met dans le feu de toutes les choſes, dont on fait uſage, & qu'on reconnoît tenir d'eux. C'eſt quelquefois par reconnoiſſance, mais plus ſouvent par intérêt; la reconnoiſſance même eſt intéreſſée, car ces Peuples ne connoiſſent point les ſentimens du cœur envers leurs Divinités. On remarque auſſi en quelques occaſions des eſpeces de Libations, & tout cela eſt accompagné d'Invocations en termes Myſtérieux, que les Sauvages n'ont jamais pû expliquer aux Européens; ſoit que dans le fond ils ne ſignifient rien, ſoit que le ſens n'en ait pas été tranſmis par la Tradition avec les paroles; peut-être auſſi nous en font-ils Myſtere.

On voit encore des Colliers de Porcelaine, du Tabac, des Epis de Maïz, des Peaux, & des Animaux tous entiers, ſurtout des Chiens, ſur les bords des Chemins difficiles, ou dangereux, ſur des Rochers, ou à côté des Rapides; & ce ſont autant d'Offrandes, qu'on a faites aux Eſprits, qui préſident en ces Lieux; j'ai dit que le Chien eſt la Victime la plus ordinaire, qu'on leur immole; on les ſuſpend quelquefois tout vivans à un Arbre par les Pattes de derriere, & on les y laiſſe mourir enragés. Le Feſtin de Guerre, qui ſe fait toujours de Chiens, peut bien auſſi paſſer pour un Sacrifice. Enfin on rend à peu près les mêmes honneurs aux Eſprits malfaiſans, qu'à ceux, qui paſſent pour propices, quand on a quelque choſe à craindre de leur malice.

Des Jeûnes.

Ainſi, Madame, parmi ces Peuples, qu'on a prétendu n'avoir aucune idée de Religion, ni de Divinité, preſque tout paroît l'objet d'un Culte Religieux, ou du moins y avoir quelque rapport. Quelques-uns ſe ſont imaginé que leurs Jeûnes n'avoient point d'autre but, que de les accoûtumer à ſupporter la faim, & je conviens que ce motif y pourroit bien entrer pour quelque choſe; mais toutes les circonſtances, dont ils ſont accompagnés, ne laiſſent aucun lieu de douter que la Religion n'y ait la principale part; n'y eût-il que cette attention, dont j'ai parlé, à obſerver les ſonges pendant ce tems-là; car il eſt certain que ces ſonges ſont regardés comme de véritables oracles, & des avertiſſemens du Ciel.

Des Vœux.

Il eſt encore moins douteux que les vœux ſont parmi ces Peuples de purs actes de Religion, & l'uſage en eſt abſolu-

ment le même, que parmi nous. Par exemple, lorsqu'ils se voyent sans vivres, comme il arrive souvent dans les voyages & pendant les Chasses, ils promettent à leurs Génies de donner en leur honneur une portion de la premiere Bête, qu'ils tuëront, à un de leurs Chefs, & de ne point manger, qu'ils ne se soient acquittés de leur promesse. Si la chose devient impossible, parce que le Chef est trop éloigné, ils brûlent ce qui lui étoit destiné, & en font une espéce de sacrifice. 1721. Septembre.

Autrefois les Sauvages voisins de l'Acadie avoient dans leur Pays sur le bord de la Mer un Arbre extrémement vieux, dont ils racontoient bien des merveilles, & qu'on voyoit toujours chargé d'offrandes. La Mer ayant découvert toute sa racine, il se soûtint encore lontems presqu'en l'air contre la violence des vents & des flots, ce qui confirma ces Sauvages dans la pensée qu'il étoit le siége de quelque grand Esprit: sa chute ne fut pas même capable de les détromper, & tant qu'il en parut quelque bout de branches hors de l'eau, on lui rendit les mêmes honneurs, qu'avoit reçûs tout l'Arbre, lorsqu'il étoit sur pied.

Rapports des Sauvages avec les Hébreux.

La plûpart des festins, des danses & des chansons me paroissent avoir aussi leur origine dans la Religion, & en conserver encore diverses traces; mais il faut avoir de bons yeux, ou plutôt une imagination bien vive pour y appercevoir tout ce que certains Voyageurs prétendent y avoir découvert. J'en ai rencontré, qui ne pouvant s'ôter de l'esprit que nos Sauvages sont descendus des Hebreux, trouvoient partout des rapports entre ces Barbares & le Peuple de Dieu. Il y en a véritablement quelques-uns, comme de ne point se servir de couteaux dans de certains repas, & de ne point briser les Os des Bêtes, qu'on y mange; telle est encore la séparation des Femmes dans le tems de leurs infirmités ordinaires; on leur a même, dit-on, entendu, ou cru entendre prononcer le mot *Alleluya* dans quelques-unes de leurs chansons: mais à qui persuadera-t'on, que quand ils se percent les oreilles & les narines, ils le font en vertu de la loi de la Circoncision? D'ailleurs ne sçait-on pas que l'usage de la Circoncision est plus ancien que la loi, qui en fut faite pour Abraham & pour sa Postérité? Le festin, qui se fait au retour de la Chasse, & dont il ne faut rien laisser, a encore été pris pour un espéce d'holo-

1721. Septembre.

causte, ou pour un reste de la Pâque des Israëlites, d'autant plus, dit-on, que quand quelqu'un ne sçauroit venir à bout de sa portion, il peut se faire aider par ses voisins, comme il se pratiquoit parmi le Peuple de Dieu, quand une Famille ne suffisoit pas pour manger l'Agneau Paschal tout entier.

Leurs Prêtres.

Un ancien Missionnaire (*a*), qui a beaucoup vécu avec les Outaouais, a écrit que parmi ces Sauvages un Vieillard fait l'office de Prêtre dans les Festins, dont je viens de parler, qu'il commence par remercier les Esprits du succès de la Chasse; qu'ensuite un autre prend un pain de Petun, le rompt en deux, & le jette dans le feu. Ce qui est certain, c'est que ceux, qui les ont cités en preuve de la possibilité de l'Atheisme proprement dit, ne les connoissoient pas. Il est vrai qu'ils ne raisonnent jamais sur la Religion, & que leur extrême indolence sur ce point a toujours été le plus grand obstacle, qu'on ait rencontré à leur conversion au Christianisme, mais pour peu qu'on les pratique, on auroit tort d'en conclure qu'ils n'ont point d'idée de Dieu. L'indolence est leur caractere dominant; elle paroît jusques dans les affaires, qui les intéressent le plus, mais malgré ce défaut, malgré même cet esprit d'indépendance, dans lequel ils sont élevés, nul Peuple au monde n'est plus dépendant des idées confuses, qui leur sont restées de la Divinité, jusques-là qu'ils n'attribuent rien au hasard, & qu'ils tirent de tout des présages, qui selon eux sont, comme je l'ai déja remarqué, des avertissemens du Ciel.

Vestales Sauvages.

J'ai lu dans quelques Mémoires que plusieurs Nations de ce Continent ont eu autrefois des Filles, qui vivoient séparées de tout commerce avec les Hommes, & ne se marioient jamais. Je ne puis ni garantir, ni contredire ce fait. La Virginité est par elle-même un état si parfait, qu'on ne doit pas être surpris qu'elle ait été respectée dans tous les Pays du Monde; mais nos plus anciens Missionnaires n'ont point parlé, que je sçache, de ces Vestales, quoique plusieurs conviennent de l'estime, qu'on faisoit du Célibat dans quelques Contrées. Je trouve même que parmi les Hurons & les Iroquois on voyoit, il n'y a pas encore lontems, des Solitaires, qui gardoient la continence, & l'on montre certaines Plantes fort salutaires, qui n'ont point de vertu, disent les Sauvages, si elles ne sont employées par des mains vierges.

(*a*) Le Pere Claude ALLOUEZ, Jésuite.

Ce qu'ils pensent de l'immortalité de l'Ame.

La Croyance la mieux établie parmi nos Amériquains, est celle de l'immortalité de l'Ame. Ils ne la croyent pourtant pas purement spirituelle, non plus que leurs Génies, & il est vrai de dire qu'ils ne sçauroient bien définir ni les uns, ni les autres. Quand on leur demande ce qu'ils pensent de leurs Ames, ils répondent, qu'elles sont comme les ombres & les images animées du corps, & c'est par une suite de ce principe, qu'ils croyent que tout est animé dans l'Univers. Ainsi c'est uniquement par tradition, qu'ils tiennent que nos Ames ne meurent point. Dans les differentes expressions, qu'ils employent pour s'expliquer sur ce sujet, ils confondent souvent l'Ame avec ses facultés, & les facultés avec leurs opérations, quoiqu'ils sçachent fort bien en faire la distinction, quand ils veulent parler exactement.

Leur idée sur ce qu'elle devient, quand elle est séparée du corps.

Ils disent aussi que l'Ame séparée du corps conserve les mêmes inclinations, qu'elle avoit auparavant, & c'est la raison pourquoi ils enterrent avec les Morts tout ce qui étoit à leur usage. Ils sont même persuadés qu'elle demeure auprès du Cadavre jusqu'à la Fête des Morts, dont je vous parlerai bientôt; qu'ensuite elle va dans le Pays des Ames, où, selon quelques-uns, elle est transformée en Tourterelle.

Pourquoi on porte à manger sur les Tombeaux.

D'autres reconnoissent dans tous les Hommes deux Ames; ils attribuent à l'une tout ce que je viens de dire, ils prétendent que l'autre ne quitte jamais le corps, si ce n'est pour passer dans un autre; ce qui n'arrive pourtant gueres, disent-ils, qu'aux Ames des Enfans, lesquelles ayant peu joui de la vie, obtiennent d'en recommencer une nouvelle. C'est pour cela qu'ils enterrent les Enfans le long des grands Chemins, afin que les Femmes puissent en passant recueillir leurs Ames. Or ces Ames, qui tiennent si fidele compagnie à leurs corps, il faut les nourrir, & c'est pour satisfaire à ce devoir, qu'on porte sur les Tombes de quoi manger; mais cela dure peu, & il faut que ces Ames s'accoûtument avec le tems à jeûner. On a quelquefois assez de peine à faire subsister les Vivans, sans se charger encore de fournir à la nourriture des Morts.

Présens, qu'on fait aux Morts.

Mais une chose, sur laquelle ces Peuples ne se relâchent jamais, en quelqu'extrémité qu'ils se trouvent, c'est qu'au lieu que parmi nous la dépouille des Morts enrichit les Vivans, chez eux non-seulement on emporte dans le tombeau tout ce qu'on possedoit, mais on y reçoit encore des présens

1721. Septembre.

de ses Parens & de ses Amis. Aussi ont-ils été extrémement scandalisés, quand ils ont vû les François ouvrir les sépulcres, pour en tirer les Robes de Castor, dont on avoit revêtu les Défunts. Les tombeaux sont tellement sacrés dans ce Pays, que les profaner, c'est la plus grande hostilité, qu'on puisse commettre contre une Nation, & la plus grande marque qu'on ne veut plus rien ménager avec elle.

Du Pays des Ames.

J'ai dit que les Ames, lorsque le tems est venu qu'elles doivent se séparer pour toujours de leurs corps, vont dans une Région, qui est destinée pour être leur demeure éternelle. Cette Région, disent les Sauvages, est fort éloignée vers l'Occident, & les Ames mettent plusieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à surmonter, & elles courent de grands risques, avant que d'y arriver. On parle surtout d'un Fleuve, qu'elles ont à passer, & sur lequel plusieurs font naufrage; d'un Chien, dont elles ont beaucoup de peine à se deffendre; d'un lieu de souffrances, où elles expient leurs fautes; d'un autre, où sont tourmentées les Ames des Prisonniers de guerre, qui ont été brûlés, & où elles se rendent le plus tard qu'elles peuvent.

Cette idée est cause qu'après la mort de ces Malheureux, dans la crainte que leurs Ames ne demeurent autour des Cabannes, pour se venger des tourmens, qu'on leur a fait souffrir, on a grand soin de visiter partout, & de donner sans cesse des coups de baguette, en poussant des cris affreux, pour obliger ces Ames à s'éloigner. Les Iroquois disent qu'Atahentsic fait son séjour ordinaire dans ce Tartare, & qu'elle y est uniquement occupée à tromper les Ames, pour les perdre, mais que Juskeka n'omet rien pour les prémunir contre les mauvais desseins de son Ayeule. Parmi les récits fabuleux, qu'on fait de ce qui se passe dans ces Enfers, si ressemblans à ceux d'Homere & de Virgile, il y en a un, qui paroît copié d'après l'aventure d'Orphée & d'Eurydice; il n'y a presque rien à y changer que les noms.

Comment ils prétendent mériter d'être éternellement heureux.

Au reste, Madame, le bonheur, dont les Sauvages se flattent de jouir dans leur prétendu Elisée, ils ne le regardent pas précisément comme la récompense de la Vertu: avoir été bon Chasseur, brave à la Guerre, heureux dans toutes ses Entreprises, avoir tué & brûlé un grand nombre d'Ennemis, ce sont-là les seuls titres, qui donnent droit à leur Paradis,

dont

dont toute la félicité consiste à y trouver une Chasse & une Pêche, qui ne manquent jamais, un Printems éternel, une grande abondance de toutes choses, sans être obligé de travailler, & tous les plaisirs des sens. C'est aussi là tout ce qu'ils demandent à leurs Dieux pendant la vie. Toutes leurs Chansons, qui sont originairement leurs Prieres, ne roulent que sur les biens présens, il n'y est jamais question, non plus que dans leurs Vœux, de la vie future; ils se croyent assûré d'être heureux dans l'autre monde, à proportion de ce qu'ils l'auront été dans celui-ci.

1721. Septembre.

Les Ames des Bêtes ont aussi leur place dans les Enfers, car, selon les Sauvages, elles ne sont pas moins immortelles que les nôtres; ils leur reconnoissent même une sorte de raison, & non seulement chaque espece, mais chaque Animal, si on les en croit, a aussi son Génie conservateur. En un mot ils ne mettent de différence entre nous & les Brutes, que du plus au moins. L'Homme, disent-ils, est le Roy des Animaux, qui tous ont les mêmes attributs, mais l'Homme les posséde dans un dégré fort supérieur. Ils tiennent encore que dans les Enfers il y a des modéles d'Ames de toutes les espéces, mais ils s'embarrassent peu de développer cette idée, & en général toutes celles, qui sont de pure spéculation, ne les occupent pas beaucoup: les plus sages Philosophes de l'Antiquité payenne, qui se sont tant tourmentés pour les éclaircir, ont-ils beaucoup plus avancé qu'eux? On ne peut marcher sûrement dans ces obscurités, qu'avec le flambeau de la Foi.

Des Ames des Bêtes.

Il n'y a rien, sur quoi ces Barbares ayent porté plus loin la superstition, & l'extravagance, que ce qui regarde les Songes; mais ils varient beaucoup dans la maniere, dont ils expliquent leurs pensées sur cela. Tantôt c'est l'Ame raisonnable, qui se promene, tandis que l'Ame sensitive continue d'animer le corps. Tantôt c'est le Génie familier, qui donne des avis salutaires sur ce qui doit arriver: tantôt c'est une visite, qu'on reçoit de l'Ame de l'Objet, auquel on rêve; mais de quelque façon, que l'on conçoive le Songe, il est toujours regardé comme une chose sacrée, & comme le moyen le plus ordinaire, dont les Dieux se servent pour faire connoître aux Hommes leurs volontés.

De la nature des Songes selon les Sauvages.

Prévenus de cette idée, ils ne peuvent comprendre que nous n'en fassions aucun cas. Le plus souvent ils les regardent

1721. Septembre.

comme des désirs de l'Ame inspirée par quelqu'Esprit, ou un ordre de sa part ; & en conséquence de ce principe ils se font un devoir de Religion d'y déférer ; un Sauvage ayant rêvé qu'on lui coupoit un doit, il se le fit réellement couper à son réveil, après s'être préparé à cette importante action par un festin. Un autre s'étant vû en songe Prisonnier entre les mains de ses Ennemis, fut fort embarrassé ; il consulta les Jongleurs, & par leur conseil il se fit lier à un poteau, & brûler en plusieurs parties du corps.

Il y a des Songes heureux, & il y en a de funestes. Par exemple, réver qu'on voit beaucoup d'Elans, c'est, dit-on, signe de vie : si l'on a vû des Ours, c'est signe qu'on mourra bientôt. J'ai déja dit qu'il en faut excepter les tems, où l'on se prépare à la Chasse de ces Animaux. Mais pour vous faire voir, Madame, jusqu'où ces Barbares portent l'extravagance au sujet des Songes, je vais vous raconter un fait attesté par deux témoins irréprochables, & qui ont vû la chose de leurs propres yeux.

Histoire à ce sujet.

Deux Missionnaires voyageoient avec des Sauvages, & une nuit, que tous leurs Conducteurs dormoient profondément, un d'eux s'éveilla en sursault tout hors d'haleine, palpitant, faisant effort pour crier, & se débattant, comme s'il eût été agité de quelque Démon. Au bruit, qu'il fit, tout le Monde fut bientôt sur pied : on crut d'abord que cet Homme étoit tombé dans un accès de phrénésie ; on le saisit, & on mit tout en usage pour le calmer ; mais ce fut inutilement : ses fureurs croissoient toujours, & comme on ne pouvoit plus l'arrêter, on cacha toutes les armes, de peur de quelque accident. Quelques-uns s'aviserent ensuite de lui préparer un breuvage avec de certaines herbes d'une grande vertu ; mais lorsqu'on y pensoit le moins, le prétendu Malade sauta dans la Riviere.

On l'en retira sur le champ, & il avoua qu'il avoit froid, cependant il ne voulut pas approcher d'un bon feu, qu'on avoit allumé dans l'instant : il s'assit au pied d'un Arbre, & comme il paroissoit plus tranquille, on lui apporta le bouillon, qu'on lui avoit préparé. C'est à cet Enfant, dit-il, qu'il faut le donner, & ce qu'il appelloit un Enfant, étoit une Peau d'Ours, qu'on avoit remplie de pailles : on lui obéit, & l'on versa tout le bouillon dans la Gueule de l'Animal. On

lui demanda alors quel étoit ſon mal? J'ai révé, répondit-il, qu'un Huart m'étoit entré dans l'eſtomach. On ſe mit à rire, mais il falloit guérir ſon imagination bleſſée, & voici la maniere, dont on s'y prit.

1721. Septembre.

Tous ſe mirent à contrefaire les inſenſés, & à crier de toutes leurs forces qu'ils avoient auſſi un Animal dans l'eſtomach, mais ils ajoûterent qu'ils n'étoient pas d'humeur de ſe jetter dans la Riviere, par le froid qu'il faiſoit, pour l'en déloger; qu'ils aimoient mieux ſe faire ſuer. Notre Hypocondre trouva l'avis fort bon; on dreſſa ſur le champ une Etuve, & tous y entrerent en criant à pleine tête, enſuite chacun ſe mit à contrefaire l'Animal, dont il feignoit avoir l'eſtomach chargé, qui une Oye, qui un Canard, qui une Outarde, qui une Grenouille: le Réveur contrefit auſſi ſon Huart. Le plaiſant eſt que tous les autres battoient la meſure, en frappant ſur lui de toutes leurs forces, à deſſein de le laſſer & de l'endormir. Pour tout autre, que pour un Sauvage, il y avoit de quoi le mettre en un état à ne pouvoir fermer l'œil de pluſieurs jours; toutefois ils vinrent à bout de ce qu'ils vouloient. Le Malade dormit lontems, & à ſon réveil il ſe trouva guéri; ne ſe ſentant, ni de la ſueur, qui auroit dû l'épuiſer, ni des coups, dont il avoit le corps meurtri, & ayant perdu juſqu'au ſouvenir d'un ſonge, qui lui avoit tant coûté.

Maniere, dont on ſe débarraſſe d'un réve, quand il en coûte trop pour y ſatisfaire.

Mais ce n'eſt pas ſeulement celui, qui a révé, qui doit ſatisfaire aux obligations, qu'il s'imagine lui être impoſées par ſon ſonge: ce ſeroit un crime pour tous ceux, à qui il s'addreſſe, que de lui refuſer ce qu'il a déſiré en révant, & vous jugez bien, Madame, que cela peut tirer à conſéquence. Mais comme les Sauvages ne ſont point intéreſſés, ils abuſent beaucoup moins de ce principe, qu'on ne feroit ailleurs; & puis chacun peut avoir ſon tour. Si la choſe déſirée eſt de nature à ne pouvoir être fournie par un Particulier, le Public s'en charge; fallut-il l'aller chercher à cinq cens lieuës, il la faut trouver à quelque prix que ce ſoit, & on ne ſçauroit dire avec quel ſoin on la conſerve, quand on eſt venu à bout de l'avoir. Si c'eſt une choſe inanimée, on eſt plus tranquille, mais ſi c'eſt un Animal, ſa mort cauſe des inquiétudes étonnantes.

L'affaire eſt plus ſérieuſe encore, ſi quelqu'un s'aviſe de réver qu'il caſſe la tête à un autre, car il la lui caſſe en effet, s'il le peut: mais malheur à lui, ſi quelqu'autre s'aviſe à ſon tour

1721. Septembre.

de songer qu'il venge le Mort. D'ailleurs avec un peu de présence d'esprit, on se tire aisément d'embarras; il ne faut que sçavoir opposer sur le champ à un tel rêve un autre songe, qui le contredise. „ Je vois bien, dit alors le premier Rêveur, „ que ton Esprit est plus fort que le mien, ainsi n'en parlons „ plus ". Tous ne sont pourtant pas si faciles à démonter; mais il en est peu, qu'on ne contente, ou dont on n'appaise le Génie par quelque présent.

De la Fête des Songes.

Je ne sçai pas, si la Religion a jamais eu part à ce que l'on appelle communément *la Fête des Songes*, & de ce que les Iroquois & quelques autres ont beaucoup mieux nommé *le renversement de la Cervelle*. C'est une espéce de Bacchanale, qui dure ordinairement quinze jours, & se célébre sur la fin de l'Hyver. Il n'est point de folie, qu'on ne fasse alors; & chacun court de Cabanne en Cabanne, déguisé en mille manieres, toutes ridicules: on brise, & on renverse tout, & personne n'ose s'y opposer. Quiconque ne veut pas se trouver dans une telle confusion, ni être exposé à toutes les avanies, qu'il y faut essuyer, doit s'absenter. Dès qu'on rencontre quelqu'un, on lui donne son rêve à deviner, & s'il le devine, c'est à ses dépens, il faut qu'il donne la chose, à quoi l'on a rêvé. A la fin on rend tout, on fait un grand festin, & l'on ne pense plus qu'à réparer les tristes effets de la Mascarade, ce qui le plus souvent n'est pas une petite affaire: car c'est encore là une de ces occasions, qu'on attend sans rien dire, pour bien frotter ceux, dont on croit avoir reçû quelque offense: mais la Fête finie, il faut tout oublier.

Description d'une de ces Fêtes.

Je trouve la description d'une de ces Fêtes dans le Journal d'un Missionnaire (*a*), qui en fut bien malgré lui le spectateur à Onnontagué. La voici. Elle fut proclamée le 22[e] de Février, & ce furent les Anciens, qui firent la proclamation avec le même sérieux, que s'il eût été question d'une affaire d'Etat. A peine furent-ils rentrés chez eux, qu'on vit partir de la main Hommes, Femmes, Enfans, presque tout nuds, quoiqu'il fît un froid intolérable. Ils entrerent d'abord dans toutes les Cabannes, puis ils furent quelque tems à errer de tous côtés, sans sçavoir où ils alloient, ni ce qu'ils vouloient: on les eut pris pour des Personnes yvres, ou pour des furieux, qu'un transport avoit mis hors d'eux-mêmes.

(*a*) Le Pere Claude DABLON.

Plusieurs bornerent là leur folie, & ne parurent plus. Les autres voulurent user du privilége de la Fête, pendant laquelle on est réputé hors de sens, par conséquent n'être point responsable de ce qu'on fait, & venger ses querelles particulieres. Ils ne s'épargnerent assûrement pas. Aux uns ils jettoient de l'eau à pleine cuvée, & cette eau, qui se glaçoit d'abord, étoit capable de transir de froid ceux, qui la recevoient. Ils couvroient les autres de cendres chaudes, ou de toutes sortes d'immondices; quelques-uns prenoient des tisons, ou des charbons allumés, & les lançoient à la tête du premier, qu'ils rencontroient; d'autres brisoient tout dans les Cabannes, se ruoient sur ceux, à qui ils en vouloient, & les chargeoient de coups. Il falloit, pour se délivrer de cette persécution, deviner des songes, où souvent l'on ne concevoit rien.

1721. Septembre.

Le Missionnaire & son Compagnon furent souvent sur le point d'être plus que témoins de ces extravagances: un de ces Phrénetiques entra dans une Cabanne, où il les avoit vû se réfugier dès le commencement. Heureusement pour eux, ils venoient d'en sortir; car il y avoit tout lieu de croire que ce Furieux vouloit leur faire un mauvais parti. Déconcerté par leur fuite, il s'écria qu'il vouloit qu'on devinât son songe, & qu'on y satisfît sur l'heure: comme on tardoit trop, il dit: je tuë un François; aussitôt le Maître de la Cabanne jetta un habit François, que ce furieux perça de plusieurs coups.

Alors celui, qui le lui avoit jetté, entrant à son tour en fureur, dit qu'il vouloit venger le François, & qu'il alloit réduire en cendres tout le Village: il commença en effet par mettre le feu à sa propre Cabanne, où cette scene s'étoit passée, & tout le monde en étant sorti, il s'y enferma. Le feu, qu'il avoit allumé en plusieurs endroits, ne paroissoit point encore au dehors, quand un des Missionnaires se présenta pour y entrer: on lui dit ce qui venoit d'arriver, & il craignit que son Hôte ne fût plus le maître d'en sortir, quand il le voudroit; il enfonça la porte, saisit le Sauvage, le mit dehors, éteignit le feu, & s'enferma dans la Cabanne. Son Hôte cependant couroit tout le Village en criant qu'il vouloit tout brûler: on lui jetta un Chien, dans l'espérance qu'il assouviroit sa rage sur cet Animal, il dit que ce n'étoit pas assez,

1721. Septembre.

pour réparer l'affront, qu'on lui avoit fait, en tuant un François dans sa Cabanne: on lui jetta un second Chien, il le mit en piéces, & dans le moment toute sa fureur se calma.

Cet Homme avoit un Frere, qui voulut aussi jouer son rôle. Il s'habilla à peu près, comme on représente les Satyres, se couvrant de feuilles de Maïz depuis la tête jusqu'aux pieds: il fit équipper deux Femmes en vraies Mégeres, la face noircie, les cheveux épars, une Peau de Loup sur le corps, & un pieu à la main. Ainsi escorté il va dans toutes les Cabannes, criant & hurlant de toute sa force; il grimpe sur le toit, y fait mille tours avec autant de souplesse, qu'auroit pû faire le plus habile Danseur de Cordes, puis il jette des cris épouvantables, comme s'il étoit arrivé quelque grand malheur; ensuite il descend, marche gravement précédé de ses deux Bacchantes, qui furieuses à leur tour, renversent avec leurs pieux tout ce qui se rencontre sur leur passage. Elles étoient à peine délivrées de cette manie, ou lasses de faire leur personnage, qu'une autre Femme prit leur place, entra dans la Cabanne, où étoient les deux Jésuites, & armée d'une Arquebuse, qu'elle venoit de gagner en faisant deviner son rêve, elle chanta la guerre, & fit contre elle-même mille imprécations, si elle ne ramenoit pas des Prisonniers.

Un Guerrier suivit de près cette Amazone, l'Arc & une Fleche d'une main, & de l'autre une Bayonnette. Après qu'il se fut bien égosillé à crier, il se jetta tout à coup sur une Femme, qui ne pensoit à rien, lui porta sa Bayonnette à la gorge, la prit par les cheveux, lui en coupa une poignée, & se retira. Un Jongleur parut ensuite, ayant à la main un bâton orné de plumes, par le moyen duquel il se vantoit de deviner les choses les plus cachées. Un Sauvage l'accompagnoit portant un vase rempli de je ne sçai quelle liqueur, dont il lui donnoit de tems en tems à boire; le Charlatan ne l'avoit pas plutôt à la bouche, qu'il la rejettoit, en souflant sur ses mains & sur son bâton, & à chaque fois il devinoit toutes les énigmes, qu'on lui proposoit.

Deux Femmes vinrent après, & firent entendre qu'elles avoient des désirs; l'une étendit d'abord une Natte, on devina qu'elle demandoit du Poisson, & on lui en donna. L'autre avoit un Hoyau à la main, on comprit qu'elle vouloit avoir un Champ pour le cultiver; on la mena hors du Village, &

on la mit à même. Un Chef avoit rêvé, disoit-il, qu'il voyoit deux Cœurs humains; on ne pût expliquer son Songe, & cela mit tout le Monde en grande peine. Il fit bien du bruit, on prolongea même la Fête d'un jour; tout fut inutile, & il fallut qu'il se tranquillisât. Tantôt on voyoit des Troupes de Gens armés, qui faisoient mine de vouloir se battre; tantôt des Bandes de Baladins, qui jouoient toutes sortes de Farces. Cette manie dura quatre jours, & il parut que c'étoit par considération pour les deux Jésuites, qu'on en avoit ainsi abregé le tems; mais on y fit bien autant de désordres, qu'on avoit accoûtumé d'en faire en quinze. On eut cependant encore cet égard pour les Missionnaires, qu'on ne les troubla point dans leurs fonctions, & qu'on n'empêcha point les Chrétiens de s'acquiter de leurs devoirs de Religion. Mais en voila assez sur cet article; je ferme ma Lettre pour la donner à un Voyageur, qui retourne dans la Colonie, en vous asſûrant que je suis, &c.

1721. Septembre.

VINT-CINQUIÉME LETTRE.

Suite des Traditions des Sauvages.

Au Fort de la Riviere de S. Joseph, ce 14 Sept. 1721.

MADAME,

Il y a trois jours que je partis d'ici pour me rendre à Chicagou, en côtoyant la Rive Méridionale du Lac Michigan; mais nous trouvâmes ce Lac si fort en fureur, que nous prîmes le parti de revenir ici, & de choisir une autre Route pour gagner la Louysiane. Notre départ est fixé au seize, & je vais profiter de ces deux jours de retardement pour reprendre mon Récit sur les Usages & les Traditions de nos Amériquains.

Des mauvais Génies, & des Sorciers.

Les Sauvages, dans ce que je vous ai dit dans ma derniere Lettre, ne reconnoissent que l'opération des Bons Génies; les seuls Sorciers, & ceux, qui usent de maléfices, passent

1721. Septembre.

pour être en commerce avec les Mauvais, & ce sont surtout les Femmes, qui exercent ce détestable métier. Les Jongleurs de profession, non seulement ne s'en mêlent pas, au moins ouvertement, mais ils font une étude particuliere pour sçavoir découvrir les Sorts, & en empêcher les pernicieux effets. Dans le fond, il n'y a gueres dans tout ce qu'on m'a raconté sur cela, que de la charlatanerie; ce sont des Serpens, dont on exprime le venin; des Herbes cueillies en certains tems, & en prononçant de certaines paroles; des Animaux, qu'on égorge, & dont on jette quelques parties dans le feu.

Chez les Illinois & dans quelques autres Nations, on fait de petits Marmouzets pour représenter ceux, dont on veut abréger les jours, & qu'on perce au cœur. D'autre fois on prend une Pierre, & par le moyen de quelques invocations on prétend en former une semblable dans le cœur de son Ennemi. Je suis persuadé que cela réussit rarement, si le Diable ne s'en mêle pas; toutefois on appréhende tellement les Magiciens, que le moindre soupçon suffit pour mettre en pieces quiconque est tant soit peu soupçonné de l'être. Mais quoique cette Profession soit si dangereuse, il se trouve partout des Gens, qui n'en ont point d'autre. Il est même vrai que les plus sensés & les moins crédules de ceux, qui ont le plus pratiqué les Sauvages, conviennent qu'il y a quelquefois du réel dans leur Magie.

Ces Infideles, Madame, seroient-ils les seuls, en qui on n'auroit pas reconnu l'opération du Démon? Et quel autre Maître que cet Esprit mal-faisant, *& homicide dès le commencement du Monde* (*a*), auroit appris à tant de Peuples, qui n'ont jamais eu de commerce les uns avec les autres, un art, que nous ne sçaurions regarder comme absolument frivole, sans contredire les Divines Ecritures? Il faut donc avouer que les Puissances Infernales ont quelques Suppôts sur la Terre, mais que Dieu a mis des bornes très-étroites à leur malignité, & ne permet quelquefois qu'on ressente les effets du pouvoir, qu'il a jugé à propos de leur laisser, que pour servir tantôt sa Justice, & tantôt sa miséricorde.

Des Jongleurs.

Il faut dire à peu près la même chose des Jongleurs du Canada, qui font profession de n'avoir de commerce qu'avec ce

(*a*) *Joan.* 8. 44.

qu'ils

qu'ils appellent Génies bienfaisans, & qui se vantent de connoître par leurs moyens ce qui se passe dans les Pays les plus éloignés, ou ce qui doit arriver dans les tems les plus reculés; de découvrir la source & la nature des Maladies les plus cachées, & d'avoir le secret de les guérir; de discerner dans les Affaires les plus embroüillées le parti, qu'il faut prendre; d'expliquer les Songes les plus obscurs; de faire réussir les Négociations les plus difficiles; de rendre les Dieux propices aux Guerriers & aux Chasseurs. Ces prétendus bons Génies sont, comme tous les Dieux du Paganisme, de véritables Démons, lesquels reçoivent des hommages, qui ne sont dûs qu'au seul vrai Dieu, & dont les Prestiges sont encore plus dangereux que ceux des mauvais Génies, parce qu'ils contribuent davantage à retenir leurs Adorateurs dans leur aveuglement.

1721. Septembre.

Il est hors de doute que parmi leurs Suppôts, les plus hardis sont les plus respectés, & qu'avec un peu de manége ils persuadent aisément des Peuples élevés dans la Superstition. Quoiqu'on ait vû naître ces Imposteurs, s'il leur prend envie de se donner une naissance surnaturelle, ils trouvent des Gens, qui les en croyent sur leur parole, comme s'ils les avoient vû descendre du Ciel, & qui prennent pour une espece d'enchantement & d'illusion de les avoir cru d'abord nés comme les autres Hommes; leurs artifices sont néanmoins pour l'ordinaire si grossiers & si usés, qu'il n'y a que les Sots, & les Enfans, qui s'y laissent prendre; si ce n'est lorsqu'ils agissent en qualité de Médecins: car qui ne sçait que, lorsqu'il est question de recouvrer la santé, la crédulité la plus excessive est de tous les Pays, de ceux, qui se piquent le plus de sagesse, comme de ceux, dont les lumieres sont plus bornées?

Leurs prestiges.

Après tout, Madame, je le repete, il est difficile de ne pas tomber d'accord que parmi ces Infideles il se passe quelquefois des choses très-capables de tromper, au moins la Multitude, pour ne rien dire de plus. J'ai oui dire à des Personnes, dont je ne pouvois soupçonner, ni la bonne foi, ni la prudence, que lorsque ces Imposteurs s'enferment dans les Etuves pour se faire suer, & c'est-là une de leurs plus ordinaires préparations pour faire leurs prestiges, ils ne différent en rien des Pythonisses, telles que les Poëtes nous les ont représentées sur le Trépied: qu'on les y voit entrer dans des convul-

1721. Septembre.

ſions & des enthouſiaſmes, prendre des tons de voix, & faire des actions, qui paroiſſent au-deſſus des forces humaines, & qui inſpirent aux Spectateurs les plus prévenus contre leurs impoſtures une horreur & un ſaiſiſſement, dont ils ne ſont pas les maîtres.

On aſsûre encore qu'ils ſouffrent beaucoup dans ces occaſions, & qu'il s'en trouve, qu'on n'engage pas aiſément, même en les payant bien, à ſe livrer ainſi à l'Eſprit, qui les agite. Mais il ne faut pas croire qu'il y ait du ſurnaturel en ce qu'au ſortir de ces ſueurs violentes, ils vont ſe jetter dans l'eau froide & quelquefois glacée, ſans en reſſentir aucune incommodité. Cela leur eſt commun avec tous les autres Sauvages, & même avec d'autres Peuples du Nord *(a)*. C'eſt une expérience, qui déconcerte un peu la Médecine, mais à laquelle le Diable n'a certainement aucune part.

Il eſt encore vrai que les Jongleurs rencontrent trop ſouvent juſte dans leurs Prédictions, pour croire qu'ils devinent toujours par hazard, & qu'il ſe paſſe dans ces occaſions des choſes, qu'il n'eſt preſque pas poſſible d'attribuer à aucun ſecret naturel. On a vû les pieux, dont ces Etuves étoient fermées, ſe courber juſqu'à terre, tandis que le Jongleur ſe tenoit tranquille, ſans remuer, ſans y toucher, qu'il chantoit, & qu'il prédiſoit l'avenir. Les Lettres des anciens Miſſionnaires ſont remplies de faits, qui ne laiſſent aucun doute que ces Séducteurs n'ayent un véritable commerce avec le Pere de la ſéduction & du menſonge. Pluſieurs François m'ont parlé ſur le même ton, je ne vous en citerai qu'un trait, que je ſçais de ſource.

Vous avez vû à Paris Madame DE MARSON, & elle y eſt encore; voici ce que M. le Marquis de Vaudreuil ſon Gendre, actuellement notre Gouverneur Général, me raconta cet Hyver, & qu'il a ſçû de cette Dame, qui n'eſt rien moins qu'un eſprit foible. Elle étoit un jour fort inquiette au ſujet de M. de Marſon, ſon Mari, lequel commandoit dans un Poſte, que nous avions en Acadie; il étoit abſent, & le tems qu'il avoit marqué pour ſon retour, étoit paſſé. Une Femme Sauvage, qui vit Madame de Marſon en peine, lui en demanda la cauſe, & l'ayant appriſe, lui dit, après y avoir

(*a*) Le Poëte REGNARD nous aſſûre dans ſon Voyage de Lapponie, qu'il a vû faire la même choſe en Bothnie.

un peu rêvé, de ne plus se chagriner, que son Epoux reviendroit tel jour & à telle heure, qu'elle lui marqua, avec un Chapeau gris sur la tête. Comme elle s'apperçut que la Dame n'ajoûtoit point foi à sa prédiction, au jour & à l'heure, qu'elle avoit assignée, elle retourna chez elle, lui demanda si elle ne vouloit pas venir voir arriver son Mari, & la pressa de telle sorte de la suivre, qu'elle l'entraîna au bord de la Riviere. A peine y étoient-elles arrivées, que M. de Marson parut dans un Canot, un chapeau gris sur la tête; & ayant appris ce qui s'étoit passé, assûra qu'il ne pouvoit pas comprendre comment la Sauvagesse avoit pû sçavoir l'heure & le jour de son arrivée.

1721. Septembre.

De la Pyromancie.

Cet exemple, Madame, & beaucoup d'autres, que je sçai, & qui ne sont pas moins certains, prouvent qu'il y a quelquefois de l'opération du Démon dans la magie des Sauvages; mais il n'appartient, dit-on, qu'aux Jongleurs de faire les évocations, quand il s'agit des affaires publiques. On prétend que tous les Algonquins & les Abénaquis pratiquoient autrefois une espéce de Pyromancie, dont voici tout le mystere. Ils réduisoient en une poudre très-fine du charbon de bois de Cédre; ils disposoient cette poudre à leur maniere, puis y mettoient le feu, & par le tour, que prenoit le feu en courant sur cette poudre, ils connoissoient, disoient-ils, ce qu'ils cherchoient. On ajoûte que les Abénaquis, en se convertissant au Christianisme, ont eu bien de la peine à renoncer à un usage, qu'ils regardoient comme un moyen très-innocent de connoître ce qui se passoit loin de chez eux.

Installation des Jongleurs.

Je n'ai pas oui dire que les Particuliers, qui vouloient posseder ces sortes de secrets, eussent besoin, pour y être initiés, de passer par aucune épreuve; mais les Jongleurs de profession ne sont jamais revêtus de ce caractere, qui leur fait contracter une espéce de pacte avec les Génies, & qui rend leurs personnes respectables, qu'après s'y être disposés par des jeûnes, qu'ils poussent très-loin, & pendant lesquels ils ne font autre chose, que battre le tambour, crier, hurler, chanter, & fumer. L'installation se fait ensuite dans une espéce de Bacchanale, avec des cérémonies si extravagantes, & accompagnées de tant de fureurs, qu'on diroit que le Démon y prend dès-lors possession de leurs personnes.

Des Prêtres.

Ils ne sont néanmoins les Ministres de ces Dieux prétendus,

1721. Septembre.

que pour annoncer aux Hommes leurs volontés, & pour être leurs Interprétes : car si l'on peut donner le nom de sacrifices aux offrandes, que ces Peuples font à leurs Divinités, les Prêtres parmi eux ne sont jamais les Jongleurs : dans les cérémonies publiques, ce sont les Chefs, & dans le domestique, ce sont ordinairement les Peres de Famille, ou à leur défaut le plus considérable de la Cabanne. Mais la principale occupation des Jongleurs, ou du moins celle, dont ils retirent plus de profit, c'est la Médecine : ils exercent cet art avec des principes fondés sur la connoissance des Simples, sur l'expérience, & sur la conjecture, comme on fait par-tout, mais il est rare qu'ils n'y mêlent pas de la superstition, & de la charlatanerie, dont le Vulgaire est toujours dupe.

Maladies ordinaires parmi les Sauvages.

Il n'y a peut-être point d'Hommes au Monde, qui le soient plus de ces Imposteurs, que les Sauvages, quoiqu'il y en ait peu, qui ayent moins besoin de recourir à la Médecine. Non-seulement ils sont presque tous d'une complexion saine & robuste, mais ils n'ont connu la plûpart des Maladies, ausquelles nous sommes sujets, que depuis qu'ils nous ont fréquentés. Ils ne sçavoient ce que c'est que la Petite Vérole, quand ils l'ont reçûë de nous, & l'on ne doit attribuer les grands ravages, qu'elle a faits parmi eux, qu'à cette ignorance. La Goute, la Gravelle, la Pierre, l'Apoplexie, & quantité d'autres Maux, si communs en Europe, n'ont point encore pénétré dans cette partie du Nouveau Monde parmi les Naturels du Pays.

Il est vrai que les excès, qu'ils font dans leurs festins, & leurs jeûnes outrés, leur causent des douleurs & des foiblesses de poitrine & d'estomach, qui en font perir un grand nombre. Il meurt aussi quantité de Jeunes-Gens de Phtisie, & l'on prétend que c'est une suite des grandes fatigues, & des exercices violens, ausquels ils s'exposent dès leur enfance, & avant qu'ils soient en état de les supporter. C'est une sottise de croire, comme font quelques-uns, qu'ils ont le sang plus froid que nous, & d'attribuer à cela leur insensibilité prétenduë dans les tourmens ; mais ils l'ont extrêmément balsamique, & cela vient sans doute de ce qu'ils n'usent point de Sel, ni de rien de ce que nous employons, pour relever le goût des Viandes.

Usage, qu'ils font de leurs Simples.

Il est rare qu'ils regardent une Maladie comme purement naturelle, & que parmi les remédes ordinaires, dont ils usent, ils en reconnoissent, qui ayent par eux-mêmes la vertu de

guérir. Le grand usage, qu'ils font de leurs Simples, est pour les playes, les fractures, les dislocations, les luxations & les ruptures. Ils blâment les grandes incisions, que font nos Chirurgiens pour nétoyer les playes, ils expriment le suc de plusieurs Plantes, & avec cette composition ils en attirent tout le pus, & jusqu'aux esquilles, les pierres, le fer, & généralement tous les corps étrangers, qui sont demeurés dans la partie blessée. Ces mêmes sucs sont toute la nourriture du Malade, jusqu'à ce que sa playe soit fermée: celui, qui le panse, en prend aussi, avant que de succer la playe, quand il est obligé d'en venir là: mais il y vient rarement, le plus souvent il se contente de seringuer de ce jus dans la playe.

Tout cela est dans les regles, mais comme il faut à ces Peuples du surnaturel par-tout, souvent le Jongleur déchire la playe avec les dents, & montrant ensuite un morceau de bois, ou quelqu'autre chose semblable, qu'il avoit eu la précaution de mettre dans sa bouche, il fait croire au Malade qu'il l'a tiré de sa playe, & que c'étoit le charme, qui causoit tout le danger de sa Maladie. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont des secrets & des remédes admirables. Un os rompu est bien repris, & solide en huit jours. Un Soldat François, qui étoit en garnison dans un Fort de l'Acadie, tomboit du Haut-Mal, & ses accès étoient devenus presque journaliers, & très-violens: une Femme Sauvage, qui se trouva présente à un de ses accès, lui alla faire deux boles d'une racine pulvérisée, dont elle ne dit point le nom; recommanda qu'on lui en fît prendre un à la fin du premier accès, qu'il auroit; avertit qu'il suëroit beaucoup, & qu'il auroit de grandes évacuations par le vomissement & par les selles, & ajoûta que si le premier bol n'emportoit pas tout le mal, le second le guériroit parfaitement: la chose arriva, comme elle l'avoit dit; le Malade eut encore un accès après la premiere prise, mais ce fut le dernier. Il jouit dans la suite d'une santé parfaite.

Divers autres Remédes.

Ces Peuples ont encore des remédes prompts & souverains contre la Paralysie, l'Hydropisie, & les Maux Vénériens. Des rapures de Bois de Gayac & de Sassafras sont leurs Spécifiques ordinaires contre les deux dernieres Maladies; ils en font une boisson, qui en guérit & en garantit, pourvû qu'on en fasse un usage continuel (*a*). Dans les Maux aigus, com-

(*a*) On a parlé depuis d'une Poudre, composée de trois Simples, qu'un Sauvage a don-

1721. Septembre.

me dans la Pleurésie, ils travaillent sur le côté opposé à la douleur; ils y mettent des cataplâmes, qui attirent, & empêchent les dépôts. Dans la Fiévre ils usent de lotions froides, avec des décoctions d'Herbes, & préviennent par-là l'inflammation & le transport. Ils vantent surtout la diete, mais ils ne la font consister, qu'à s'abstenir de certains alimens, qu'ils estiment leur être nuisibles.

Ils n'avoient pas autrefois l'usage de la Saignée, & ils y suppléoient par des Scarifications aux endroits, où ils sentoient du mal: ils y appliquoient ensuite une maniere de ventouse avec des courges, qu'ils remplissoient de matieres combustibles, ausquelles ils mettoient le feu. Les Caustiques, les Ustulations, les Boutons de feu leur étoient familiers; mais comme ils ne connoissoient point la Pierre Infernale, ils se servoient à sa place de bois pourri. Aujourd'hui la Saignée leur tient lieu de tout cela. Dans les Quartiers du Nord on usoit beaucoup de Lavemens; une Vessie leur servoit de Seringue. Ils ont contre la Dysenterie un reméde, qui a presque toujours son effet; c'est un jus, qu'ils expriment des extrémités des branches de Cédre, après les avoir fait bien bouillir.

De la Sueur.

Mais leur grand reméde, & leur grand préservatif contre tous les Maux, est la Sueur. Je viens de vous dire, Madame, qu'au sortir de l'Etuve, & lorsque l'eau leur découle de toutes les parties du corps, ils vont se jetter dans la Riviere; si elle est trop éloignée, ils se font arroser de l'eau la plus froide. Souvent ils suent uniquement pour se délasser, pour se tranquilliser l'esprit, & pour être plus en état de parler d'affaires. Dès qu'un Etranger arrive dans une Cabanne, on lui fait du feu, on lui frotte les pieds avec de l'huile, & tout de suite on le conduit dans une Etuve, où son Hôte lui tient compagnie. Ils ont même une autre maniere de provoquer la sueur, qu'on employe dans de certaines Maladies: elle consiste à étendre le Malade sur une espéce de Couche un peu élevée, sous laquelle on fait bouillir dans une Chaudiere du bois d'Epinette, & des branches de Sapin. La vapeur, qui en sort, cause une sueur des plus abondantes: on prétend même que l'odeur en est très-salutaire; la sueur des

née à un de nos Missionnaires, & qui guérit radicalement en peu de jours le Mal de Naples le plus invétéré.

Etuves, qui n'eſt procurée que par la vapeur de l'eau verſée ſur des Cailloux, n'a point cet avantage.

Principes, ſur quoi roule toute la Médecine des Sauvages.

Dans l'Acadie, une Maladie n'étoit cenſée bien ſérieuſe, que quand le Malade ne vouloit abſolument rien prendre, & pluſieurs autres Nations ſont encore dans cette erreur : quelque Fiévre, qu'on ait, ſi l'on veut manger, on mange de tout, comme les autres. Mais dès que la Maladie paroît dangereuſe, c'eſt-à-dire, quand le Malade rejette toutes ſortes de nourriture, on y apporte beaucoup d'attention. Il eſt vrai que les principes, ſur leſquels eſt fondée toute la Médecine des Sauvages, ſont fort extraordinaires, on ne refuſe rien au Malade de ce qu'il demande, parce que, dit-on, ſes déſirs en cet état ſont des ordres du Génie, qui veille à ſa conſervation ; & quand on appelle les Jongleurs, c'eſt moins à cauſe de leur habileté, que parce qu'on ſuppoſe, qu'ils peuvent mieux ſçavoir des Eſprits la cauſe du mal, & les remedes, qu'il y faut appliquer.

D'ailleurs, on ne veut rien avoir à ſe reprocber, il ſemble que la Mort perde une partie de ce qu'elle a d'affreux, quand elle vient à la ſuite des Remedes, dût-elle en être l'effet. Nos Sauvages ſe ſont en cela ſoûmis à la loi commune, & au préjugé général de toutes les Nations & de tous les Siécles ; & ils ſont d'autant plus excuſables, ce ſemble, de porter ſi loin la crédulité, que reconnoiſſant du ſurnaturel dans toutes les Maladies, & faiſant entrer la Religion dans l'Art de les guérir, ils ſe croyent moins obligés de raiſonner, & ſe font un devoir de ſe laiſſer conduire à l'aveugle.

Idée extravagante ſur les Maladies.

Souvent le Malade ſe met dans la tête que ſon mal eſt l'effet d'un Maléfice, alors toute l'attention ſe porte à le découvrir, & c'eſt le devoir du Jongleur. Il commence lui-même par ſe faire ſuer, & quand il s'eſt bien fatigué à crier, à ſe débattre, & à invoquer ſon Génie, la premiere choſe extraordinaire, qui lui vient en penſée, il lui attribue la cauſe de la Maladie. Pluſieurs, avant que d'entrer dans l'Etuve, prennent un Breuvage compoſé, fort propre, diſent-ils, à leur faire recevoir l'impreſſion Céleſte, & l'on prétend que la préſence de l'Eſprit ſe manifeſte par un Vent impétueux, qui ſe leve tout à coup ; ou par un Mugiſſement, que l'on entend ſous terre ; ou par l'agitation & l'ébranlement de l'Etuve. Alors, plein de ſa prétenduë Divinité, & plus ſemblable à un Ener-

1721. Septembre.

gumene, qu'à un Homme inspiré du Ciel, il prononce d'un ton affirmatif sur l'état du Malade, & rencontre quelquefois assez juste.

Imposture des Jongleurs.

Mais ces Charlatans ont imaginé un moyen assez singulier de n'être jamais responsables des événemens. Dès qu'ils voyent un Malade tourner à la Mort, ils ne manquent jamais de faire une Ordonnance, dont l'execution est si difficile, qu'ils ont à coup sûr leur recours sur ce qu'elle n'a pas été exactement suivie. Il n'est pas concevable à quelles extravagances ils se portent en ces occasions; il y a des Malades à qui ils commandent de contrefaire les foux; dans certaines Maladies ils ordonnent des Danses, qui sont ordinairement fort lascives: presque toujours on diroit qu'ils ont bien moins en vûë de guérir le Malade, que d'avancer sa mort; mais ce qui fait voir la force de l'imagination sur les Hommes, ces Médecins avec toutes leurs folies, guérissent aussi souvent que les nôtres.

Leur cruauté à l'égard des Malades desespérés.

Il y a des Pays, où, quand le Malade est désespéré, on l'acheve pour l'empêcher de languir. Dans le Canton d'Onnontagué on fait mourir les petits Enfans, qui perdent leurs Meres, avant que d'être sevrés; on les enterre même tout vivans avec elles, parce qu'on est persuadé qu'une autre Femme ne pourroit pas les nourrir, & qu'ils mourroient de langueur; je ne sçais pourtant pas si depuis quelque tems, ils n'ont pas renoncé à cette barbare coûtume. Quelques autres abandonnent les Malades, dès que le Médecin n'en espere plus rien, & les laissent mourir de faim & de soif. Il y en a, qui pour empêcher le Moribond de faire des grimaces en expirant, lui ferment les yeux & la bouche, dès qu'ils le voyent entrer dans l'agonie.

Des Autmoins de l'Acadie.

Dans l'Acadie les Jongleurs s'appelloient *Autmoins*, & c'étoit ordinairement le Chef du Village, qui étoit revêtu de cette dignité; aussi avoient-ils beaucoup plus d'autorité, que les autres Jongleurs, quoiqu'ils ne fussent, ni plus habiles, ni moins imposteurs. Dès qu'ils étoient appellés pour voir un Malade, ils commençoient par le considérer assez lontems, puis ils souffloient sur lui. Si cela ne produisoit rien, „ C'est „ que le Diable, disoient-ils, est au dedans; il faudra pourtant „ bien qu'il en sorte: mais que chacun soit sur ses gardes, car „ ce méchant Esprit pourroit bien de dépit se jetter sur quel-

qu'un

qu'un des Affiftans ». Alors ils entroient dans une efpece de fureur, ils s'agitoient, ils crioient, ils menaçoient le prétendu Démon ; ils lui parloient, comme s'ils l'euffent vû de leurs yeux, ils lui pouffoient des eftocades ; mais tout cela n'étoit qu'un jeu, pour cacher leur fourberie. « 1721. Septembre.

En entrant dans la Cabanne ils avoient toujours la précaution d'enfoncer dans la terre un morceau de bois attaché à une corde ; ils préfentoient enfuite le bout de la corde à tous les Spectateurs, en les invitant à retirer ce bois, & comme prefque jamais Perfonne n'en pouvoit venir à bout, ils ne manquoient pas de dire, que c'étoit le Diable, qui le retenoit ; puis, feignant de vouloir percer ce prétendu Diable, ils détachoient peu à peu le bois en fouillant la terre tout autour, après quoi ils le retiroient fans peine, & chacun crioit *Victoire*. A ce Bois étoit attaché en deffous un petit Os, ou quelque autre chofe femblable, qu'on n'avoit point apperçu d'abord, & les Charlatans le faifant remarquer aux Affiftans » Voilà, s'écrioient-ils, la caufe du Mal, il a fallu tuer le « Diable pour l'avoir ». «

Cette farce duroit trois ou quatre heures, au bout defquelles le Médecin avoit befoin de repos & de rafraîchiffement ; il s'en alloit, en afsûrant qu'infailliblement le Malade gueriroit, fi le Mal n'avoit pas encore pris le deffus ; c'eft-à-dire, fi le Diable, avant fa retraite, ne l'avoit pas déja bleffé à mort. Et comment le fçavoir ? l'Autmoin prétendoit le connoître par les Songes, mais il fe donnoit bien de garde de parler clairement, qu'il ne vît le tour que prendroit la Maladie. Dès qu'il la jugeoit incurable, il fe retiroit, & à fon exemple tout le monde abandonnoit le Malade. Si au bout de trois jours il vivoit encore ; » Le Diable, difoit le Médecin, ne « veut pas qu'il guériffe, & l'empêche de mourir ; il faut par « charité mettre fin à fes maux ». Auffitôt les meilleurs Amis « du Malade alloient chercher de l'Eau froide, & lui en verfoient fur le Vifage, jufqu'à ce qu'il expirât. L'enchantement étoit tel, qu'on faifoit encore de grands remercimens à l'Autmoin, & qu'on le payoit graffement.

Quelques Nations Méridionales ont des Maximes toutes contraires, on n'y paye le Médecin qu'après la guérifon ; & fi le Malade meurt, celui qui l'a traité, n'eft pas en fûreté de fa vie. Selon les Iroquois, toute Maladie eft un défir de

1721. Septembre.

l'Ame, & on ne meurt, que parce que le désir n'est pas accompli. Je finis, Madame, parce que l'article des Morts me meneroit trop loin, & que tout se dispose pour mon Voyage; je retrouverai apparemment bientôt le loisir de vous écrire de nouveau, mais vous n'en serez pas plus avancée, car d'ici aux Illinois il n'y a nulle apparence que je rencontre aucune occasion de vous faire tenir mes Lettres, de sorte que si je vous en écris quelqu'une avant que d'y arriver, vous la recevrez peut-être aussi tard, que si je ne vous écrivois qu'au terme.

Je suis, &c.

VINT-SIXIÉME LETTRE.

Départ du Fort de la Riviere S. Joseph. Sources du Theakiki. De ce qui se passe à la mort des Sauvages, de leurs Funérailles, de leurs Tombeaux. Du Deuil, du Veuvage. De la Fête des Morts.

De la Source du Theakiki, ce dix-sept Septembre, 1721.

MADAME,

JE ne m'attendois pas de reprendre sitôt la plume pour vous écrire, mais mes Conducteurs viennent de briser leur Canot, & me voici arrêté pour tout le jour dans un endroit, où je ne trouve rien, qui puisse piquer la curiosité d'un Voyageur; ainsi je n'ai rien de mieux à faire, qu'à me livrer au plaisir de vous entretenir.

Je crois vous avoir fait entendre dans ma derniere que j'avois à choisir de deux Routes pour gagner les Illinois; la premiere étoit de retourner au Lac Michigan, d'en côtoyer toute la Côte Méridionale, & d'entrer dans la petite Riviere de Chicagou. Après qu'on l'a remonté cinq ou six lieuës, on passe dans celle des Illinois par le moyen de deux portages, dont le plus long n'a que cinq quarts de lieuës; mais comme cette Riviere n'est encore qu'un Ruisseau en cet endroit, on

m'a averti que dans la Saison, où nous sommes, je n'y trouverois pas assez d'eau pour mon Canot ; j'ai donc pris l'autre Route, qui a bien aussi ses incommodités, & n'est pas à beaucoup près aussi agréable ; mais elle est plus sûre.

1721. Septembre.

Je partis hier du Fort de la Riviere de Saint Joseph, & je remontai cette Riviere environ six lieuës. Je débarquai sur la droite, je marchai cinq quarts de lieuës, d'abord en côtoyant le bord de l'eau, ensuite à travers champ dans une Prairie immense, toute semée de petits Bouquets de Bois, qui font un très-bel effet ; on l'appelle *la Prairie de la Tête de Bœuf*, parce qu'on y a trouvé, dit-on, une Tête de Bœuf, qui étoit monstrueuse pour sa grosseur. Pourquoi n'y auroit-il pas aussi des Géans parmi ces Animaux ? Je campai dans un fort bel endroit, qu'on appelle *le Fort des Renards*, parce que les Renards, c'est-à-dire, les Outagamis, y ont eu, il n'y a pas lontems, un Village fortifié à leur maniere.

Départ du Fort de Saint Joseph.

Ce matin j'ai encore fait une lieuë dans la Prairie, ayant presque toujours les pieds dans l'eau ; ensuite j'ai rencontré une espece de Mare, qui communique avec plusieurs autres de différentes grandeurs, & dont la plus grande n'a point cent pas de circuit. Ce sont-là les sources d'une Riviere, appellée *Theakiki*, & que par corruption nos Canadiens nomment *Kiakiki*. Theak veut dire un Loup, je ne me souviens plus dans quelle Langue, mais cette Riviere porte ce nom, parce que les *Mahingans*, qu'on appelle aussi *les Loups*, s'y étoient autrefois réfugiés.

Nous mîmes notre Canot, que deux Hommes avoient porté jusques-là, dans la seconde de ces sources, & nous nous y embarquâmes ; mais à peine y avions nous assez d'eau pour y être à flot. Dix Hommes feroient en deux jours un Canal droit & naviguable, qui épargneroit bien de la peine, & dix ou douze lieuës de chemin ; car la Riviere, au sortir de sa source, est si étroite, & il y faut continuellement tourner si court, qu'à chaque instant on est en danger de briser son Canot, comme il vient de nous arriver. Mais revenons aux Sauvages, & après avoir vû de quelle maniere on les traite dans leurs Maladies, voyons-les mourir, & ce qui se passe après leur Mort.

Pour l'ordinaire, quand ils se croyent hors d'espérance de guérir, ils prennent leur parti avec une résolution vraiment

Ce qui se passe à la mort des Sauvages.

1721. Septembre.

Stoïque, & ils se voyent avancer leurs jours par les Personnes, qui leur sont les plus cheres, sans en témoigner le moindre chagrin. A peine a-t-on prononcé l'Arrêt du Médecin à un Moribond, qu'il fait un effort pour haranguer ceux, qui sont autour de lui. Si c'est un Chef de Famille, il fait par avance son Oraison Funébre, qu'il finit en donnant à ses Enfans de très-bons avis ; il prend ensuite congé de tout le monde, ordonne un Festin, où il faut employer tout ce qui reste de provisions dans sa Cabanne, puis il reçoit les Présens de sa Famille.

Pendant ce tems-là on égorge tous les Chiens, qu'on peut attraper, afin que les Ames de ces Animaux aillent donner avis dans l'autre Monde qu'un tel va bientôt partir pour s'y rendre, & tous les Corps se mettent dans la Chaudiere pour renforcer le Festin. Après le Repas, les pleurs commencent ; on les interrompt pour faire au Mourant les derniers Adieux, lui souhaiter un heureux Voyage, le consoler sur ce qu'il va se séparer de ses Parens & de ses Amis, & l'assûrer que ses Enfans soûtiendront toute la gloire, qu'il s'est acquise.

Il faut convenir, Madame, que le sang-froid, avec lequel ces Peuples envisagent la Mort, a quelque chose d'admirable ; & cela est si universel, qu'on n'a peut-être jamais vû un Sauvage se troubler, en apprenant qu'il n'a plus que quelques heures à vivre ; c'est partout le même principe & le même génie, quoique les Usages varient beaucoup sur tout ce que je viens de vous dire, selon les diverses Nations. Par-tout il y a des danses, des chants, des invocations, des festins ordonnés par les Médecins, presque toujours des remédes plus propres, selon nos idées, à faire mourir un Homme, qui se porteroit bien, qu'à guérir un Malade. En quelques endroits même on n'en fait aucun : on se contente d'avoir recours aux Esprits, & si le Malade recouvre sa santé, ils en ont tout l'honneur ; mais le Mourant est toujours le plus tranquile sur son sort.

Leur Générosité à l'égard des Morts.

D'autre part, si ces Peuples font paroître si peu de jugement dans la maniere, dont ils traitent les Malades, il faut avouer qu'ils se comportent à l'égard des Morts avec une générosité, & une affection, qu'on ne peut trop admirer. On a vû des Meres garder des années entieres les cadavres de leurs Enfans, & ne pouvoir s'en éloigner ; & d'autres se tirer du lait de la

Mamelle, & le répandre ſur la Tombe de ces petites Créatures. Si le feu prend à un Village, où il y ait des corps morts, c'eſt la premiere choſe, qu'on met en ſûreté : on ſe dépouille de ce qu'on a de plus précieux, pour en parer les Défunts : de tems en tems on découvre leurs Cercueils pour les changer d'habits, & l'on s'arrache les morceaux de la bouche, pour les porter ſur leur ſépulture, & dans les lieux, où l'on s'imagine que leurs Ames ſe promenent. En un mot on fait beaucoup plus de dépenſe pour les Morts, que pour les Vivans.

1721. Septembre.

Des Funérailles.

Sitôt que le Malade a rendu les derniers ſoupirs tout retentit de gémiſſemens, & cela dure autant que la Famille eſt en état de fournir à la dépenſe, car il faut tenir table ouverte pendant tout ce tems-là. Le Cadavre paré de ſa plus belle robe, le viſage peint, ſes armes, & tout ce qu'il poſſedoit à côté de lui, eſt expoſé à la porte de la Cabanne dans la poſture, qu'il doit avoir dans le Tombeau, & cette poſture en pluſieurs endroits eſt celle, où l'Enfant eſt dans le ſein de ſa Mere. L'uſage de quelques Nations eſt que les Parens du Défunt jeûnent juſqu'à la fin des funérailles, & tout cet intervalle ſe paſſe en pleurs, en éjulations, à régaler tous ceux, dont on reçoit la viſite, à faire l'éloge du Mort, & en complimens réciproques. Chez d'autres on loue des Pleureuſes, qui s'acquittent parfaitement de leur devoir. Elles chantent, elles danſent, elles pleurent ſans ceſſe, & toujours en cadence : mais ces démonſtrations d'une douleur empruntée ne préjudicient point à ce que la nature exige des Parens du Défunt.

Des Tombeaux.

Il me paroît qu'on porte ſans aucune cérémonie le corps au lieu de ſa ſépulture, du moins n'ai-je rien trouvé ſur cela dans aucune Relation ; mais quand il eſt dans la Foſſe, on a ſoin de le couvrir de telle maniere, que la terre ne le touche point : il y eſt comme dans une Cellule toute tapiſſée de Peaux, beaucoup plus riche & mieux ornée qu'une Cabanne. On dreſſe enſuite un poteau ſur la Tombe, & on y attache tout ce qui peut marquer l'eſtime, qu'on faiſoit du Mort. On y met quelquefois ſon portrait, & tout ce qui peut ſervir à faire connoître aux Paſſans qui il étoit, & les plus belles actions de ſa vie. On y porte tous les matins de nouvelles proviſions, & comme les Chiens, & d'autres Bêtes ne manquent point d'en faire leur profit, on veut bien ſe perſuader que c'eſt

1721. Septembre.

l'Ame du Défunt, qui est venuë y prendre sa réfection.

Il n'est pas étonnant après cela que les Sauvages croyent aux Revenans : aussi en font-ils des contes de toutes les façons.

Des Revenans.

J'ai vû un pauvre Homme, qui à force d'en entendre parler, s'étoit imaginé qu'il avoit toujours une troupe de Morts à ses trousses, & comme on avoit pris plaisir à augmenter sa frayeur, il en étoit devenu fou. Cependant au bout d'un certain nombre d'années, autant qu'on avoit d'abord pris à tâche de conserver le souvenir de ceux, qu'on a perdus, autant prend-on de précaution pour les effacer de son esprit, & cela uniquement pour mettre fin à la douleur, qu'on a ressentie de leur perte.

Des Missionnaires demandant un jour à leurs Néophytes, pourquoi ils se privoient des choses les plus nécessaires en faveur de leurs Morts ? „ C'est, répondirent-ils, non-seulement „ pour témoigner à nos Proches l'amour, que nous leur portions, mais encore pour n'avoir pas devant les yeux, dans „ ce qui a été à leur usage, des objets, qui renouvelleroient „ sans cesse notre douleur „. C'est aussi par cette raison, qu'on s'abstient pendant un certain tems de prononcer leurs noms, & que si quelqu'autre de la Famille le porte, il le quitte pendant tout le tems du deuil. C'est encore apparemment la raison, pourquoi le plus sanglant outrage, qu'on puisse faire à quelqu'un, c'est de lui dire : *ton Pere est mort*, ou *ta Mere est morte*.

Diverses pratiques au sujet des Morts.

Quand quelqu'un meurt dans le tems de la Chasse, on expose son corps sur un Echafaut fort élevé, & il y demeure jusqu'au départ de la Troupe, qui l'emporte avec elle au Village. Il y a même des Nations, qui en usent ainsi à l'égard de tous leurs Morts, & je l'ai vû pratiquer aux Missisaguez du Détroit. Les corps de ceux, qui meurent en guerre, sont brûlés, & leurs cendres rapportées, pour être mises dans la Sépulture de leurs Peres. Ces Sépultures sont, parmi les Nations les plus sédentaires, des espéces de Cimetieres près du Village. D'autres enterrent leurs Morts dans les Bois au pied d'un Arbre, ou les font sécher, & les gardent dans des caisses jusqu'à la Fête des Morts, dont je vais bientôt parler ; mais on observe en quelques endroits pour ceux, qui se sont noyés, ou qui sont morts de froid, un cérémonial assez bisarre.

Avant que de vous en donner la description, il est bon,

Madame, de vous dire que les Sauvages croyent que, quand ces accidens arrivent, les Esprits sont irrités, & que leur colere ne s'appaise, qu'après que les corps sont retrouvés. Alors, les préliminaires des pleurs, des danses, des chants & des festins étant achevés, on porte le corps au lieu de sa sépulture, ou, si on en est trop éloigné, à l'endroit, où il doit demeurer en dépôt jusqu'à la Fête des Morts. On y creuse une Fosse très-large, & on y allume un feu. De Jeunes-Gens s'approchent ensuite du Cadavre, coupent les chairs aux parties, qui ont été crayonnées par un Maître des cérémonies, & les jettent dans le feu avec les visceres: puis ils placent le Cadavre ainsi déchiqueté dans le lieu, qui lui est destiné. Durant toute cette opération les Femmes, & surtout les Parentes du Défunt, tournent sans cesse autour de ceux, qui travaillent, les exhortent à bien s'acquitter de leur emploi, & leur mettent des grains de Porcelaine dans la bouche, comme on y mettroit des dragées aux Enfans pour les engager à quelque chose, qu'on souhaiteroit d'eux.

1721. Septembre.

Ce qui se passe après l'Enterrement.

L'enterrement est suivi des présens, qu'on fait à la Famille affligée, & cela s'appelle *couvrir le Mort*. Ces présens se font au nom du Village, & quelquefois au nom de la Nation. Les Alliés en font aussi à la mort des Personnes considérables. Mais auparavant la Famille du Défunt fait un grand festin au nom du Défunt, & ce festin est accompagné de jeux, pour lesquels on propose des prix. C'est une espéce de Joûte, qui se fait en cette maniere: un Chef jette sur la tombe trois bâtons de la longueur d'un pied, un jeune Homme, une Femme, & une Fille en prennent chacun un, & ceux de leur âge, de leur sexe, & de leur état, s'efforcent de leur arracher des mains. Ceux, à qui ils demeurent, sont victorieux. Il y a aussi des courses, & l'on tire quelquefois au blanc; enfin par un usage, que nous voyons établi dans toute l'Antiquité Payenne, une action toute lugubre est terminée par des chants, & des cris de victoire.

Du Deuil.

Il est vrai que la Famille du Mort ne prend aucune part à ces réjouissances, on observe même dans sa Cabanne, après les obséques un deuil, dont les loix sont fort séveres. Il faut avoir les cheveux coupés, & la face noircie; se tenir debout, la tête enveloppée dans une couverture, ne regarder personne, ne faire aucune visite, ne rien manger de chaud, se pri-

1721. Septembre.

ver de tous les plaiſirs, n'avoir preſque rien ſur le corps, & ne ſe point chauffer, même au cœur de l'Hyver. Après ce grand deuil, qui eſt de deux ans, on en commence un ſecond, plus moderé, qui dure deux ou trois autres années, & qu'on peut encore adoucir peu à peu; mais on ne ſe diſpenſe de rien de ce qui eſt preſcrit, qu'avec l'agrément de la Cabanne, à laquelle le Veuf ou la Veuve appartiennent; ces permiſſions, auſſi-bien que la fin du deuil, coûtent toujours un Feſtin.

Du Veuvage, & des Secondes Noces.

Enfin, on ne peut ſans le conſentement de ceux, de qui on dépend, en vertu des loix du Veuvage, convoler à de ſecondes Nôces. S'ils n'ont point de Mari à donner à la Veuve, elle n'eſt point embarraſſée, quand elle a des Garçons en âge de la ſoûtenir; elle peut demeurer dans l'état de viduité, ſans craindre de manquer jamais de rien. Si elle veut ſe remarier, elle peut choiſir, & celui, qu'elle épouſe, devient le Pere des Enfans, qu'elle avoit: il entre dans tous les droits, & dans toutes les obligations du premier Mari. L'Epoux ne pleure point ſa Femme, parce que, ſelon les Sauvages, les larmes ne conviennent point aux Hommes; ce qui n'eſt pourtant pas univerſel dans toutes les Nations: mais les Femmes pleurent leur Mari pendant un an, elles l'appellent ſans ceſſe, & rempliſſent le Village de cris & d'éjulations, ſurtout au lever & au coucher du Soleil, à Midi, & en quelques endroits, lorſqu'elles vont au travail, & qu'elles en reviennent; les Meres font à peu près la même choſe pour leurs Enfans. Les Chefs ne gardent le deuil que ſix mois, & peuvent enſuite ſe remarier.

Idée des Sauvages ſur ceux, qui meurent de mort violente.

Enfin le premier, & ſouvent le ſeul compliment, qu'on faſſe à un Ami, & même à un Etranger, qu'on reçoit dans ſa Cabanne, eſt de pleurer ceux de ſes Proches, qu'il a perdus depuis qu'on ne l'a vû. On lui met la main ſur la tête, & on lui fait entendre celui, qu'on pleure, mais on ne le nomme pas. Tout ceci eſt fondé ſur la Nature, & ne ſent point le Barbare, mais ce que je vais vous dire ne me paroît excuſable par aucun endroit: c'eſt la conduite, que ces Peuples tiennent à l'égard de tous ceux, qui ont peri de mort violente, même en guerre, & pour le ſervice de la Patrie.

Ils ſe ſont mis dans la tête que leurs Ames n'ont dans l'autre Monde aucun commerce avec les autres, & ſur ce principe ils les brûlent, ou les enterrent d'abord, quelquefois

même

même avant qu'ils ayent expiré. Ils ne les mettent jamais dans le Cimetiere commun, & ils ne leur donnent aucune part à cette grande cérémonie, qui se renouvelle tous les huit ans parmi quelques Nations, & tous les dix ans chez les Hurons & les Iroquois.

1721. Septembre.

De la Fête des Morts.

On l'appelle *la Fête des Morts*, ou *le Festin des Ames*; & voici ce que j'ai pû recueillir de plus uniforme & de plus remarquable touchant cette action, la plus singuliere & la plus célebre de toute la Religion des Sauvages. On commence par convenir du Lieu, où se fera l'Assemblée, puis on choisit le Roy de la Fête, dont le devoir est de tout ordonner, & de faire les invitations aux Villages voisins. Le jour marqué étant venu, tous les Sauvages s'assemblent, & vont processionnellement deux à deux au Cimetiere; là, chacun travaille à découvrir les Corps, ensuite on demeure quelque tems à considérer en silence un spectacle si capable de fournir les plus sérieuses réfléxions. Les Femmes interrompent les premieres ce religieux silence, en jettant des cris lamentables, qui augmentent encore l'horreur, dont tout le monde est pénetré.

Ce premier acte fini, on prend ces Cadavres, on ramasse les ossemens secs & détachés, on les met en paquets, & ceux, qui sont marqués pour les porter, les chargent sur leurs épaules. S'il y a des Corps, qui ne soient pas entierement corrompus, on les lave, on en détache les chairs pourries, & toutes les ordures, & on les enveloppe dans des Robes de Castors toutes neuves. Ensuite on s'en retourne dans le même ordre, qu'on avoit gardé en venant, & quand la Procession est rentrée dans le Village, chacun dépose dans sa Cabanne le dépôt, dont il étoit chargé. Pendant la marche les Femmes continuent leurs éjulations, & les Hommes donnent les mêmes marques de douleur, qu'au jour de la mort de ceux, dont ils viennent de lever les tristes restes; & ce second acte est suivi d'un Festin dans chaque Cabanne, en l'honneur des Morts de la Famille.

Les jours suivans on en fait de publics, & ils sont accompagnés, comme le jour de l'Enterrement, de Danses, de Jeux & de Combats, pour lesquels il y a aussi des Prix proposés. De tems en tems on jette de certains cris, qui s'appellent *les cris des Ames*, on fait des Présens aux Etrangers, par-

1721. Septembre.

mi lesquels il y en a quelquefois, qui sont venus de cent cinquante lieuës, & l'on en reçoit d'eux. On profite même de ces occasions, pour traiter des Affaires communes, ou pour l'élection d'un Chef: tout se passe avec beaucoup d'ordre, de décence, & de modestie; & chacun y paroît pénetré des sentimens les plus conformes à l'action principale; tout, jusqu'aux Danses & aux Chants, y respire je ne sçai quoi de lugubre, & l'on y sent des cœurs percés de la plus vive douleur; les plus indifferens en seroient saisis, à la vûë de ce spectacle.

Au bout de quelques jours on se rend encore processionnellement dans une grande Salle de Conseil dressée exprès, on y suspend contre les Parois les Ossemens & les Cadavres dans le même état, où on les a tirés du Cimetiere, & on y étale les Présens destinés pour les Morts; si parmi ces tristes restes il se trouve ceux d'un Chef, son Successeur donne un grand repas en son nom, & chante sa Chanson. En plusieurs endroits les Corps sont promenés de Bourgade en Bourgade, sont reçus partout avec de grandes démonstrations de douleur & de tendresse, & partout on leur fait des Présens; enfin on les porte à l'endroit, où ils doivent être déposés pour toujours: mais j'ai oublié de vous dire que toutes ces marches se font au son des Instrumens, accompagnés des plus belles Voix, & que chacun y marche en cadence.

Cette derniere & commune sépulture est une grande fosse, qu'on tapisse des plus belles Pelleteries, & de ce qu'on a de plus précieux. Les Présens destinés pour les Morts, sont placés à part: à mesure que la Procession arrive, chaque Famille s'arrange sur des especes d'Echaffauts dressés autour de la fosse, & au moment que les Corps sont déposés, les Femmes recommencent à crier, & à pleurer. Ensuite tous les Assistans descendent dans la fosse, & il n'est Personne, qui n'en prenne un peu de terre, qui se conserve précieusement; on s'est imaginé que cette terre porte bonheur au Jeu. Les Corps & les Ossemens sont arrangés par ordre, couverts de Fourures toutes neuves, & par dessus, d'écorces sur lesquelles on jette des pierres, du bois, & de la terre. Chacun se retire ensuite chez soi, mais des Femmes reviennent pendant quelques jours verser au même endroit de la Sagamité.

Je suis, &c.

VINT-SEPTIÉME LETTRE.

1721. Octobre.

Voyage jusqu'à Pimiteouy. De la Riviere des Illinois ; Réception des Prisonniers parmi ces Peuples. Maniere, dont ils les brûlent. Quelques particularités sur leur maniere de vivre.

A Pimiteouy, ce cinquiéme d'Octobre, 1721.

MADAME,

Description du Théakiki.

LA nuit du dix-sept au dix-huit de ce mois, la Gelée, qui depuis huit jours se faisoit sentir tous les matins, augmenta considérablement ; c'étoit de bonne heure pour le Climat où nous nous trouvions, car nous étions par les quarante & un degrés quarante minutes d'élévation du Pole. Les jours suivans nous voguâmes depuis le matin jusqu'au soir, favorisés par le Courant, qui est assez fort, & quelquefois par le Vent ; nous faisions en effet beaucoup de chemin, mais nous avancions fort peu : après avoir fait dix ou douze lieuës, nous nous trouvions si proches de notre dernier Campement, que de l'un à l'autre on auroit pû se voir, & se parler même, au moins avec un Porte-voix.

Ce qui nous consoloit un peu, c'est que la Riviere & ses bords étoient couverts de Gibier engraissé par la Folle Avoine, qui étoit pour lors dans sa maturité. J'y cueillis aussi du Raisin mûr, de la grosseur & de la figure d'une balle de Mousquet, & assez tendre, mais d'un mauvais goût. C'est apparemment le même, qu'on appelle dans la Louysiane *Raisin-Prune*. La Riviere peu à peu prend un cours plus droit, mais ses bords ne sont agréables qu'après, cinquante lieuës depuis sa source. Elle est même dans tout cet espace fort étroite, & comme elle est bordée d'Arbres, qui ont leurs racines dans l'eau, quand il en tombe quelqu'un il barre toute la Riviere, & il faut perdre un tems infini à se faire un passage pour le Canot.

Tous ces embarras passés, la Riviere, à cinquante lieuës de

1721. Octobre.

ſa ſource forme un petit Lac, & s'élargit enſuite conſidérablement. Le Pays devient beau. Ce ſont des Prairies à perte de vûë, où les Bœufs vont par troupeaux de deux à trois cent, mais il y faut être ſur ſes gardes, pour ne point ſe laiſſer ſurprendre par des Partis de Sioux & d'Outagamis, que le voiſinage des Illinois, leurs Ennemis mortels, y attire, & qui ne font pas plus de quartier aux François, qu'ils rencontrent ſur leur route. Le mal eſt que le Theakiki perd de ſa profondeur, à meſure qu'il gagne en largeur, de ſorte qu'il faut ſouvent décharger le canot, & marcher à pied, ce qui ne ſe fait jamais ſans quelque riſque, & que j'aurois été fort embarraſſé, ſi on ne m'avoit donné une Eſcorte à la Riviere de Saint Joſeph.

Ce qui m'a ſurpris, en voyant ſi peu d'eau dans le Theakiki, c'eſt que de tems en tems il reçoit d'aſſez jolies Rivieres; j'en ai vû une entr'autres, qui a plus d'un arpent de large à ſon embouchure, & qu'on a nommée la *Riviere des Iroquois*, parce que ces Braves s'y laiſſerent ſurprendre par les Illinois, qui leur tuerent bien du Monde. Cet échec les humilia d'autant plus, qu'ils mépriſoient fort les Illinois, leſquels ordinairement ne tiennent point devant eux.

De la Riviere des Illinois.

Le vint-ſept de Septembre nous arrivâmes à *la Fourche*, c'eſt le nom, que les Canadiens ont donné à l'endroit, où le Theakiki & la Riviere des Illinois ſe joignent. Celle-ci, quoiqu'après ſoixante lieuës de cours, y eſt encore ſi peu de choſes, que j'y vis un Bœuf la traverſer, n'ayant pas de l'eau juſqu'à mi-jambe. Le Theakiki au contraire, outre qu'il y amene ſes eaux de cent lieuës, eſt une belle Riviere. Cependant il perd ici ſon nom, ſans doute parce que les Illinois ayant été établis en pluſieurs endroits de l'autre, lui ont donné le leur. Enrichie tout-à-coup par cette jonction, elle ne le céde en largeur à aucune, que nous ayons en France, & j'oſe vous aſſûrer, Madame, qu'il n'eſt pas poſſible de voir un meilleur, ni un plus beau Pays, que celui, qu'elle arroſe, au moins juſqu'à l'endroit, d'où je vous écris. Mais ce n'eſt que quinze lieuës au-deſſous de la Fourche, qu'elle acquiert une profondeur, qui réponde à ſa largeur; quoique dans cet intervalle elle reçoive pluſieurs autres Rivieres.

La plus grande ſe nomme *Piſticoui*, & vient du beau Pays des Maſcoutins. Elle a à ſon embouchure un Rapide, qu'on a

nommé *la Charbonniere*, parce que l'on trouve beaucoup de charbon de terre aux environs. On ne voit ſur cette route que des Prairies immenſes, ſemées de petits bouquets de bois, qui paroiſſent y avoir été plantés à la main, les herbes y ſont ſi hautes, qu'on s'y perd, mais on rencontre partout des ſentiers auſſi battus, qu'ils le pourroient être dans les Pays les plus peuplés, cependant il n'y paſſe que des Bœufs], & de tems en tems quelques troupeaux de Cerfs, & quelques Chevreuils.

1721. Octobre.

Une lieuë au-deſſous de la Charbonniere on apperçoit ſur la droite un Rocher tout rond, extrémement élevé, dont le ſommet eſt en terraſſe; on l'appelle *le Fort des Miamis*, parce que ces Sauvages y ont eu un Village. Au bout d'une autre lieuë ſur la gauche on en voit un tout ſemblable, qu'on a nommé ſimplement *le Rocher*. C'eſt la pointe d'un Platon fort élevé, qui tourne l'eſpace de deux cent pas, en ſuivant toujours le bord de la Riviere, laquelle s'élargit beaucoup en cet endroit. Il eſt partout à pic, & de loin on le prendroit pour une Forteresse. On y voit même encore quelques reſtes de Paliſſades, parce que les Illinois y avoient fait autrefois un Retranchement, qu'il leur eſt aiſé de réparer en cas de quelqu'irruption de la part de leurs Ennemis.

Leur Village eſt au pied de ce Roc dans une Iſle, qui avec pluſieurs autres, toutes d'une fertilité merveilleuſe, ſéparent en cet endroit la Riviere en deux Canaux aſſez larges. J'y débarquai le vint-neuf vers les quatre heures du ſoir, & j'y rencontrai quelques François, qui y trafiquoient avec les Sauvages. A peine avois-je mis pied à terre, que je fus viſité par le Chef de la Bourgade: c'eſt un Homme d'environ quarante ans, bienfait, doux, d'une phyſionomie aimable, & dont les François me dirent beaucoup de bien.

Je montai enſuite ſur le Rocher par un chemin aſſez aiſé, mais fort étroit. Je trouvai une terraſſe fort unie, d'une grande étenduë, & où tous les Sauvages du Canada ne forceroient pas vint Hommes, qui auroient des armes à feu, s'ils pouvoient y avoir de l'eau; car on n'en peut tirer que de la Riviere, & pour cela il faut ſe découvrir. Toute la reſſource de ceux, qui y ſeroient aſſiégés, eſt l'impatience naturelle à ces Barbares. Dans les petits Partis ils attendront ſans peine huit & dix jours derriere un Buiſſon, dans l'eſperance qu'il

1721. Octobre.

passera quelqu'un, à qui ils pourront casser la tête, ou pour avoir un Prisonnier : mais quand ils sont en corps de Guerriers, s'ils ne réussissent pas d'abord, ils se lassent bientôt, & prennent le premier prétexte pour se retirer : ils n'en manquent jamais, car il ne faut pour cela qu'un songe vrai, ou prétendu.

Réception des Prisonniers parmi les Illinois.

La pluye, & plus encore un spectacle, qui me fit horreur, m'empêcha de faire le tour de ces Rochers, d'où j'esperois de découvrir un grand Pays. J'apperçus à l'extrémité, & immédiatement au-dessus du Village, deux corps de Sauvages, qu'on y avoit brûlés peu de jours auparavant, & qu'on avoit abandonnés, selon la coûtume, aux Oiseaux de proye, dans la même posture, où ils avoient été exécutés. La façon de brûler les Prisonniers parmi ces Nations Méridionnales a quelque chose de singulier, & elles ont aussi quelques coûtumes differentes des autres dans la maniere, dont elles en usent envers ces Malheureux.

Quand elles ont fait quelqu'expédition militaire, qui leur a reussi, les Guerriers ménagent tellement leur marche, qu'ils n'arrivent jamais à leur Village, que le soir. Dès qu'ils en sont proches, ils s'arrêtent, & quand la nuit est venuë, ils députent deux ou trois Jeunes-Gens au Chef, pour lui faire part des principales aventures de la Campagne. Le lendemain à l'aube du jour ils parent leurs Prisonniers de robes neuves, leur accommodent les cheveux avec du duvet, leur peignent le visage de differentes couleurs, & leur mettent à la main un bâton blanc, environné de queuës de Chevreuils. En même-tems le Chef de guerre fait un cri, & tout le Village s'assemble au bord de l'Eau, si l'on est près d'une Riviere.

Dès que les Guerriers paroissent, quatre Jeunes-Gens bien parés s'embarquent dans une Pirogue (*a*), les deux Premiers portent chacun un Calumet, & vont en chantant chercher les Prisonniers, qu'ils amenent, comme en triomphe, jusqu'à la Cabanne, où ils doivent être jugés. Le Maître de la Cabanne, à qui il appartient de décider de leur sort, commence par leur donner à manger, & pendant ce repas il tient conseil. Si on accorde la vie à quelqu'un, deux Jeunes-Gens vont le délier, le prennent chacun par une main, & le font cou-

(*a*) C'est un Batteau long, fait d'un seul tronc d'Arbre. On se sert peu de Canots d'Ecorces dans ces Quartiers-là.

rir à toutes jambes à la Riviere, où ils le jettent la tête la premiere. Ils s'y jettent eux-mêmes après lui, le lavent bien, & le conduisent à celui, dont il doit être Esclave.

1721. Octobre.

Maniere de les brûler.

Quant à ceux, qui sont condamnés à mourir, sitôt que la Sentence est portée, on fait le cri pour assembler le Village, & l'exécution n'est differée, qu'autant de tems, qu'en demandent les préparatifs. On commence par dépouiller le Patient tout nud; on plante en terre deux poteaux, ausquels on attache deux traverses, l'une à deux pieds de terre, l'autre à six ou sept pieds plus haut, & c'est ce qu'on appelle un cadre. On fait monter le Patient sur la premiere traverse, à laquelle on lui attache les pieds, un peu écartés l'un de l'autre: on lui lie ensuite les mains aux angles, que forme la seconde traverse, & en cette posture on le brûle par-tout le corps.

Tout le Village, Hommes, Femmes & Enfans s'attroupe autour de lui, & chacun a droit de lui faire tout le mal, dont il peut s'aviser. Si aucun des Assistans n'a point de raison particuliere pour le faire souffrir lontems, son supplice dure peu, & ordinairement, on l'acheve à coups de Fléches, ou bien on l'enveloppe d'écorces d'Arbres, ausquelles on met le feu. On le laisse ensuite dans son cadre, & sur le soir on parcourt les Cabannes, en frappant avec des baguettes sur les meubles, sur les murailles, & sur le toit, afin d'empêcher son Ame d'y rester, pour se venger du mal, qu'on a fait à son corps. Le reste de la nuit se passe en réjouissances.

Particularités sur les Partis de guerre.

Si le Parti n'a point rencontré d'Ennemis, ou s'il a été contraint de fuir, il rentre de jour dans le Village, en gardant un profond silence: mais s'il a été battu, il rentre le soir, après avoir annoncé son retour par un cri de mort, & nommé tous ceux, qu'il a perdus, soit par maladie, ou par le fer de l'Ennemi. Quelquefois les Prisonniers sont jugés & exécutés avant qu'on arrive au Village, surtout quand on a lieu de craindre qu'ils ne soient enlevés. Il y a quelque tems qu'un François ayant été pris par des Outagamis, ces Barbares tinrent conseil pendant la route pour sçavoir ce qu'ils en feroient. Le résultat de la délibération fut de jetter un bâton sur un Arbre, & s'il y restoit, de brûler leur Prisonnier, mais de ne le jetter qu'un certain nombre de fois. Par bonheur pour le Captif, quoique l'Arbre fût extrémement touffu, le bâton retomba toujours à terre.

1721. Octobre.

Chants lugubres des Illinois.

Je restai vint-quatre heures au Rocher, & pour faire plaisir aux Sauvages, & leur témoigner une entiere confiance, quoique tous mes Conducteurs fussent campés de l'autre côté de la Riviere, je couchai dans une Cabanne au milieu du Village. J'y passai la nuit assez tranquillement, mais je fus réveillé de bon matin par une Femme, qui demeuroit dans la Cabanne voisine; à son réveil, le souvenir d'un Fils, qu'elle avoit perdu quelques années auparavant, lui revint à l'esprit, & aussi-tôt elle se mit à pleurer, ou à chanter sur un ton fort lugubre.

Les Illinois ont la réputation d'être hardis & habiles Filoux, & c'est la raison pourquoi j'avois fait transporter tout le Bagage à l'autre Bord; mais malgré cette précaution, & la vigilance de mes Gens, lorsqu'il fallut partir, nous trouvâmes qu'il nous manquoit un Fusil, & quelques bagatelles, qu'il ne nous fut jamais possible de recouvrer. Le même soir nous passâmes le dernier endroit de la Riviere, où l'on soit obligé de traîner le Canot; après cela elle a partout une largeur & une profondeur, qui l'égalent à la plûpart des plus grands Fleuves de l'Europe.

Des Perroquets de la Louysiane.

Je vis aussi ce jour-là pour la premiere fois des Perroquets: il y en a le long du Theakiki, mais en Eté seulement, ceux-ci étoient des traîneurs, qui se rendoient sur le Micissipi, où l'on en trouve dans toutes les Saisons; ils ne sont gueres plus gros que des Merles, ils ont la tête jaune, avec une tache rouge au milieu, dans le reste de leur Plumage c'est le verd, qui domine. Les deux jours suivans nous traversâmes un Pays charmant, & le troisiéme d'Octobre vers le Midi, nous nous trouvâmes à l'entrée du Lac *Pimiteouy;* c'est la Riviere, qui s'élargit, & qui pendant trois lieuës en a une de large. Au bout de ces trois lieuës on trouve sur la droite un second Village d'Illinois, éloigné de quinze lieuës de celui du Rocher.

Du Village de Pimiteouy.

Rien n'est plus agréable que sa situation, il a vis-à-vis, comme en perspective, une très-belle Forêt, qui étoit alors de toutes les couleurs, & derriere une Plaine d'une étenduë immense, bordée de Bois. Le Lac & la Riviere fourmillent de Poissons, & leurs bords de Gibier. Je rencontrai encore dans ce Village quatre François Canadiens, qui m'apprirent que j'étois entre quatre Partis Ennemis, & qu'il n'y avoit aucune

Nouvelles, que j'y appris.

cune sûreté pour moi, ni à avancer, ni à retourner sur mes pas ; ils m'ajoûterent que sur la route, que je venois de faire, il y avoit trente Outagamis en embuscade, qu'un pareil nombre des mêmes Sauvages rodoit autour du Village de Pimiteouy, & que d'autres, au nombre de quatre-vint, se tenoient au bas de la Riviere, séparés en deux Bandes.

Ce récit me fit faire attention à ce qui nous étoit arrivé la veille ; nous nous étions arrêtés au bout d'une Isle, pour chercher des Outardes, sur lesquelles quelques-uns de mes Conducteurs avoient tiré ; & nous entendîmes quelqu'un, qui coupoit du Bois dans le milieu de l'Isle. La proximité du Village de Pimiteouy nous avoit fait juger que c'étoit quelque Illinois, & nous nous en étions tenus là ; mais il y a bien de l'apparence que c'étoient des Outagamis, qui nous ayant découverts, & n'osant nous attaquer, parce que j'avois douze Hommes bien armés, vouloient attirer quelqu'un de nous dans le Bois, comptant apparemment avoir bon marché des autres ; mais notre peu de curiosité nous garantit de ce malheur, que je n'aurois pas évité sans doute, si je n'avois pas eu une Escorte commandée par un Homme, qui n'étoit pas d'humeur à s'arrêter inutilement.

Ce qui nous confirma encore les avis des quatre François, c'est que trente Guerriers de Pimiteouy, commandés par le Chef même du Village étoient en Campagne, pour tâcher d'avoir des nouvelles plus certaines des Ennemis, & que peu de jours avant leur départ il y avoit eu une Action dans le voisinage, où les deux Partis avoient fait chacun un Prisonnier ; l'Outagami avoit été brûlé à une portée de Fusil du Village, & il étoit encore dans son Cadre. Les Canadiens, qui avoient assisté à son supplice, me dirent qu'il avoit duré cinq heures, & que ce Malheureux avoit soûtenu jusqu'à la mort qu'il étoit Illinois, qu'il avoit été pris dans son enfance par des Outagamis, qui l'avoient adopté.

Il s'étoit pourtant très-bien battu, & sans une blessure, qu'il avoit reçu à la Jambe, il n'auroit pas été pris ; mais comme il n'avoit pû donner des preuves de ce qu'il avançoit, & que peu s'en étoit fallu qu'il ne se fût sauvé, on ne l'en avoit pas voulu croire sur sa parole. Il fit voir au milieu des tourmens que la bravoure & le courage à supporter la douleur, sont des Vertus bien différentes, & qu'elles ne vont pas

1721. Octobre.

toujours ensemble ; car il jettoit des cris lamentables, qui ne faisoient qu'animer ses Bourreaux ; il est vrai qu'une vieille Illinoise, dont le Fils avoit été tué autrefois par les Outagamis, lui fit tous les maux, que la fureur inspirée par la vengeance, peut inventer ; à la fin cependant on eut pitié de ses cris, on l'enveloppa de paille, à laquelle on mit le feu, & comme il respiroit encore, après qu'elle eut été consumée, les Enfans le percerent de Fléches : ordinairement, quand un Patient ne meurt pas en Brave, c'est une Femme, ou des Enfans, qui lui donnent le coup de la mort ; il ne mérite pas, dit-on, de mourir de la main d'un Homme.

Embarras, où je me trouvai.

Cependant, Madame, je me trouvai fort embarrassé. D'un côté mes Conducteurs ne croyoient pas, qu'il fût de leur prudence de passer outre, & de l'autre il ne convenoit nullement à mes affaires, d'hyverner à Pimiteouy, j'aurois même été obligé de suivre les Sauvages dans leur hyvernement, & cela m'auroit fait perdre une année entiere. Enfin deux Canadiens, des quatre, que j'avois trouvés à Pimiteouy, s'offrirent à grossir mon Escorte, & tout le monde reprit cœur. Je voulois partir dès le lendemain, quatriéme d'Octobre, mais la pluye, & quelques embarras, qui nous survinrent, m'arrêterent tout le jour.

L'après-midi les Guerriers, qui étoient allés à la découverte, revinrent, sans avoir fait aucun cri, parce qu'ils n'avoient rien vû. Ils défilerent tous devant moi d'un air assez fier ; ils n'étoient armés que de Fléches, & d'une Rondache de cuir de Bœuf, & ils ne firent pas semblant de me voir : c'est la coûtume des Guerriers de ne saluer personne, quand ils sont en corps d'Armée ; mais à peine furent-ils rentrès chacun chez eux, que le Chef s'étant mis sur son propre, vint me rendre une visite de cérémonie. C'est un Homme d'environ quarante ans, assez grand, un peu maigre, d'un caractere doux, & fort raisonnable. C'est d'ailleurs le plus brave Soldat de sa Nation, & il n'est point d'Illinois, qui mérite mieux que lui le surnom *(a)*, qu'Homere donne par préference au Héros de son Iliade. C'est beaucoup dire, car les Illinois sont peut-être les Hommes du Monde les plus légers à la course ; il n'y a que les Missourites, qui pourroient leur disputer cette gloire.

Histoire singuliere du

Comme j'apperçûs une Croix de cuivre, & une petite figure

(a) Πόδας ὠκὺς.

1721. Octobre.

Chef de Pimiteouy.

de la Vierge, qui pendoient au cou de ce Sauvage, je crûs qu'il étoit Chrétien, mais on m'assûra qu'il ne l'étoit point, & qu'il ne s'étoit mis dans l'équipage, où je le voyois, que pour me faire honneur : on m'ajoûta ce que je vais vous rapporter, sans exiger que vous y donniez plus de croyance, que n'en méritent mes Auteurs ; ce sont des Voyageurs Canadiens, qui n'ont assûrément pas inventé ce qu'ils me raconterent, mais qui l'ont oüi dire, comme une chose constante. Voici le fait.

L'Image de la Vierge, que portoit le Chef, lui étant tombée entre les mains, je ne sçai comment, il fut curieux de sçavoir qui elle représentoit : on lui dit que c'étoit la Mere de Dieu, & que l'Enfant, qu'elle tenoit entre ses bras, étoit Dieu même, qui s'étoit fait Homme pour le salut du Genre humain : on lui expliqua en peu de mots le Mystere de cette ineffable Incarnation, & on lui dit que les Chrétiens s'adressoient toujours à cette divine Mere dans tous les périls, où ils se trouvoient, & que rarement ils le faisoient en vain. Le Sauvage écouta ce discours avec beaucoup d'attention, & quelque tems après, comme il chassoit seul dans le Bois, un Outagami, qui s'y étoit mis en embuscade, se montra à lui, dans le moment, qu'il venoit de tirer son coup, & le coucha en joüe. Il se souvint alors de ce qu'on lui avoit dit de la Mere de Dieu, il l'invoqua, & l'Outagami ayant voulu tirer, son fusil ne prit point feu. Il le rebanda, & la même chose arriva jusqu'à cinq fois. Pendant ce tems-là l'Illinois chargea le sien, & coucha à son tour en joüe son Ennemi, qui aima mieux se rendre, que de se laisser tuer. Depuis cette aventure le Chef Illinois ne sort jamais de son Village, sans porter avec lui sa Sauve-garde, avec laquelle il se croit invulnérable ; si le fait est vrai, il y a bien de l'apparence que le seul défaut de Missionnaire l'a jusqu'ici empêché de se faire Chrétien, & que la Mere de Dieu, après l'avoir préservé d'une mort temporelle, lui obtiendra la grace d'une sincere conversion. *(a)*

Maniere de pleurer les Morts parmi les Illinois.

A peine ce Chef m'eut-il quitté, qu'étant sorti moi-même pour visiter les environs du Village, j'apperçus deux Sauvages, qui alloient de Cabanne en Cabanne, pleurant à peu près sur le même ton, que la Femme du Rocher, dont je vous ai parlé. L'un avoit perdu son Ami dans le dernier combat,

(*a*) Il s'est en effet converti depuis.

1721. Octobre.

l'autre étoit le Pere du Mort. Ils marchoient à grands pas, & mettoient les deux mains sur la tête de tous ceux, qu'ils rencontroient; apparemment pour les inviter à prendre part à leur douleur. Ceux, qui ont cherché des convenances entre les Hebreux & les Ameriquains, n'auront pas manqué sans doute de faire attention à cette maniere de pleurer, que quelques expressions de l'Ecriture pouvoient donner lieu à ces faiseurs de conjectures de juger avoir été en usage parmi le Peuple de Dieu.

Attentions du Chef pour ma sûreté.

Sur le soir le Chef me fit prier de me trouver dans une maison, où un de nos Missionnaires avoit logé quelques années auparavant, & où apparemment on avoit accoûtumé de tenir le Conseil; j'y allai, & je l'y trouvai avec deux ou trois Anciens. Il commença par me dire qu'il vouloit m'instruire de la grandeur du péril, auquel je m'exposois, en continuant ma route: que tout bien consideré, il me conseilloit d'attendre pour partir que la Saison fût un peu plus avancée; qu'il espéroit qu'alors les Partis ennemis se retireroient, & me laisseroient le chemin libre. Comme il pouvoit avoir ses vûës en m'arrêtant à Pimiteouy, je lui témoignai que je n'étois pas fort touché de ses raisons, & j'ajoûtai que j'en avois de meilleures pour presser mon départ. Il me parut que ma réponse lui faisoit de la peine, & je reconnus bientôt qu'elle ne venoit que de son affection pour moi, & de son zéle pour notre Nation.

» » Puisque ta résolution est prise, me dit-il, je suis d'avis que
» tous les François, qui sont ici, se joignent à toi pour fortifier
» ton escorte: je leur ai même déja déclaré ma pensée sur cela,
» & je leur ai fortement représenté qu'ils seroient à jamais per-
» dus d'honneur, s'ils laissoient leur Pere dans le danger, sans
» le partager avec lui. J'aurois bien souhaitté pouvoir t'ac-
» compagner moi-même à la tête de tous mes Soldats, mais tu
» n'ignores point que mon Village est tous les jours à la veille
» d'être attaqué, & il ne me convient pas de m'en absenter, ni
» de le dégarnir dans de pareilles conjonctures. Pour les Fran-
» çois, rien ne peut les arrêter ici, qu'un intérêt, qu'ils doi-
» vent sacrifier à ta conservation. C'est ce que je leur ai fait
» entendre, & je leur ai ajoûté que si quelqu'un d'eux tomboit
» entre les mains des Ennemis, ce ne seroit que la perte d'un
» Homme, au lieu qu'un Pere en valoit lui seul plusieurs, &

qu'il n'y avoit rien, qu'ils ne dûssent risquer, pour prévenir « 1721.
un si grand malheur. « « Octo-

Je fus charmé, Madame, de la sagesse de cet Homme, & bre.
plus encore de sa générosité, qui le portoit à vouloir bien, par considération pour moi, se priver de quatre Hommes, dont le secours ne devoit pas lui être indifférent dans la situation, où il se trouvoit. Je n'avois pas même douté qu'en voulant me retenir chez lui, il n'eût eu en vûë de se servir de mon Escorte dans le besoin. Je lui témoignai beaucoup de reconnoissance de son bon cœur & de ses attentions, & je l'assûrai que j'étois fort content des François : que je voulois les partager avec lui : que je lui en laisserois deux pour le défendre, en cas qu'il fût attaqué ; que les deux autres m'accompagneroient jusqu'à ce que je fusse en lieu de sûreté, & qu'avec ce renfort je me croyois en état d'aller par tout sans rien craindre. Il n'insista point davantage, & je me retirai.

Il fait baptiser sa Fille.

Ce matin il est venu me rendre une seconde visite, accompagné de sa belle-Mere, qui portoit entre ses bras un petit Enfant. „ Tu vois, me dit-il en m'abordant, un Pere bien « affligé. Voici ma Fille, qui se meurt, sa Mere est morte en la « mettant au monde, & aucune Femme n'a pû encore réüssir « à la nourrir. Elle rejette tout ce qu'elle prend, & elle n'a « peut-être plus que peu d'heures à vivre : tu me feras plaisir « de la baptiser, afin qu'elle puisse aller voir Dieu après sa « mort. « L'Enfant étoit effectivement très-mal, & absolument « hors d'espérance de guérison, ainsi je ne balançai pas à lui conférer le Baptême.

Mon Voyage dût-il être d'ailleurs tout-à-fait inutile, je vous avouë, Madame, que je n'en regretterois pas les fatigues & les dangers, puisque selon toutes les apparences, si je n'étois pas venu à Pimiteouy, cette Enfant ne seroit jamais entrée dans le Ciel, où je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt. J'espere même que ce petit Ange obtiendra pour son Pere la même grace, qu'il lui a procurée. Je parts dans une heure, & je confie cette Lettre aux deux François, que je laisse ici, & qui comptent de profiter de la premiere occasion pour retourner en Canada.

Je suis, &c.

VINT-HUITIÉME LETTRE.

Voyage de Pimiteouy aux Kaskasquias. Du Cours de la Riviere des Illinois. Des Mines de Cuivre. Du Missouri. Des Mines de la Riviere de Marameg. Description du Fort de Chartres, & de la Mission des Kaskasquias. Des Arbres Fruitiers de la Louysiane. Description du Micissipi au-dessus des Illinois. Differentes Tribus de cette Nation. Quelques Traditions des Sauvages. Leurs idées sur les Astres, les Eclypses, & le Tonnerre : leur maniere de calculer le tems.

1721. Octobre.

Aux Kaskasquias, ce vintiéme d'Octobre, 1721.

MADAME,

JE vous avouë, de bonne foi, que je n'étois pas aussi rassûré en partant de Pimiteouy, que je le feignois de l'être, autant pour mon honneur, que pour ne pas achever de décourager ceux, qui m'accompagnoient, & dont quelques-uns dissimuloient assez mal leur frayeur. Les allarmes, où j'avois trouvé les Illinois, leur chant lugubre, la vuë des cadavres exposés dans leurs cadres, objets affreux, qui me représentoient sans cesse à quoi l'on doit s'attendre, si l'on a le malheur de tomber entre les mains de ces Barbares, tout cela faisoit sur moi une impression, dont je n'étois pas le maître, & pendant sept ou huit jours je ne dormis pas fort tranquillement.

Industries des Sauvages, pour surprendre leurs Ennemis.

Je n'appréhendois pas à la verité que l'Ennemi nous attaquât ouvertement, parce que j'avois quatorze hommes bien armez, & bien commandez ; (*a*) mais il y avoit tout à craindre des surprises, n'y ayant point d'industrie, dont les Sauvages ne s'avisent, pour attirer leurs Ennemis dans les piéges, qu'ils leur tendent. Un des plus ordinaire est de contrefaire le cri d'un Animal, ou le chant d'un Oiseau, & ils

(*a*) M. de S. ANGE, qui s'est depuis fort distingué contre les Renards, commandoit mon Escorte.

les imitent si parfaitement, que tous les jours on y est pris. On est campé à l'entrée d'un Bois, on croit entendre un Bœuf, un Cerf, un Canard, deux ou trois Hommes y courent dans l'espérance de faire capture, & souvent ne reviennent pas.

1721. Octobre.

Cours de la Riviere des Illinois.

On compte soixante & dix lieuës de Pimiteouy au Micissipi : j'ai dit qu'il y en avoit quinze du Rocher à Pimiteouy ; le premier de ces deux Villages est par les quarante & un degrez, l'entrée de la Riviere des Illinois est par les quarante ; ainsi depuis le Rocher cette Riviere coule à l'Ouest, en prenant un peu du Sud, mais elle fait plusieurs circuits. D'espace en espace on y rencontre des Isles, dont quelques-unes sont assez grandes : les bords sont assez bas en plusieurs endroits ; dans le Printems elle inonde la plûpart des Prairies, qu'on trouve à droite & à gauche, & qui sont ensuite couvertes d'herbes très-hautes. On prétend qu'elle est par tout fort poissonneuse, mais nous n'avions pas le tems de pêcher, ni des Filets tels, qu'en demande sa profondeur. Nous avions plutôt fait de tuer un Bœuf, ou un Chevreuil, & nous avions à choisir.

Le sixiéme, nous apperçûmes quantité de Bœufs, qui traversoient la Riviere à la nage avec beaucoup de précipitation, & nous ne doutâmes presque point qu'ils ne fussent chassés par un des Partis ennemis, dont on nous avoit parlé ; ce qui nous obligea de naviguer toute la nuit, pour nous éloigner d'un si dangereux voisinage. Le lendemain avant le jour nous passâmes *le Saguimont*, grande Riviere, qui vient du Sud ; cinq ou six lieuës plus bas nous en laissâmes sur la même main une autre plus petite, appellée *la Riviere des Macopines:* ce sont de grosses racines, qui mangées cruës, sont un poison, mais qui étant cuites à petit feu, pendant cinq ou six jours & plus, n'ont aucune mauvaise qualité. Entre ces deux Rivieres, à distance égale de l'une & de l'autre, on trouve un Marais, nommé *Machoutin*, qui est précisément à moitié chemin de Pimiteouy au Micissipi.

Entrée dans le Micissipi.

Peu de tems après avoir passé la Riviere des Macopines, nous apperçûmes les bords du Fleuve, qui sont extrêmement élevés. Nous voguâmes néanmoins encore plus de vint-quatre heures, & souvent à la voile, avant que d'y entrer, parce que la Riviere des Illinois varie en cet endroit depuis l'Ouest jusqu'au Sud par l'Est. On diroit que de dépit d'être obligée

1721. Octobre.

de rendre hommage de ses eaux à une autre Riviere, elle veut retourner vers sa source.

Cuivre.

Son entrée dans le Micissipi est Est-Sud-Est. Ce fut le neuviéme, vers les deux heures & demie du soir, que nous nous trouvâmes dans ce Fleuve, qui faisoit alors tant de bruit en France, laissant à main droite une grande Prairie, d'où sort une petite Riviere, où il y a quantité de cuivre. Rien n'est plus charmant que toute cette Côte. Ce n'est pas tout-à-fait la même chose à la main gauche. On n'y voit que des Montagnes fort hautes, semées de Rochers, entre lesquels il croît quelques Cédres; mais ce n'est qu'un rideau, qui a peu de profondeur, & qui cache de fort belles Prairies.

Confluant du Missouri & du Micissipi.

Le dixiéme, à neuf heures du matin, après avoir fait cinq lieuës sur le Micissipi, nous arrivâmes à l'embouchure du *Missouri*, laquelle est Nord Nord-Ouest, & Sud Sud-Est. Je crois que c'est le plus beau confluant, qu'on voye dans le Monde. Les deux Rivieres sont à peu près de la même largeur, chacune d'environ une demie lieuë; mais le Missouri est beaucoup plus rapide, & il paroît entrer en conquerant dans le Micissipi, au travers duquel il porte ses eaux blanches jusqu'à l'autre bord, sans les mêler: il lui communique ensuite cette couleur, que le Micissipi ne perd plus, & l'entraîne avec précipitation jusqu'à la Mer.

Village des Tamarouas.

Nous allâmes coucher le même jour dans un Village des *Caoquias, & des Tamarouas;* ce sont deux Nations Illinoises, qui se sont réunies, & qui ne composent pas une Bourgade fort nombreuse. Elle est située sur une petite Riviere, qui vient de l'Est, & n'a de l'eau que dans le Printems, de sorte qu'il nous fallut marcher une bonne demie lieuë pour gagner les Cabannes. Je fus étonné qu'on eût choisi une situation aussi incommode, ayant à choisir beaucoup mieux, mais on me répondit que le Micissipi baignoit le pied du Village, quand on le bâtit, & qu'en trois ans il avoit perdu une demie lieuë de terrein; qu'on songeoit à chercher un autre Emplacement, ce qui n'est pas une affaire pour des Sauvages.

Je passai la nuit dans la Maison des Missionnaires, qui sont deux Ecclésiastiques du Séminaire de Quebec, autrefois mes Disciples, & qui seroient aujourd'hui mes Maîtres. Le plus ancien des deux *(a)* étoit absent: je trouvai le plus jeune *(b)*

(a) M. TAUMUR.

(b) M. LE MERCIER.

tel,

1721. Octobre.

tel, qu'on me l'avoit dépeint dur à lui-même, plein de charité pour les autres, & rendant en sa personne la vertu aimable. Mais il a si peu de santé, que je ne crois pas qu'il puisse soûtenir lontems le genre de vie, qu'il faut mener dans ces Missions.

Des Mines de la Riviere Marameg.

L'onziéme, après avoir fait cinq lieuës, je laissai sur ma droite la Riviere *Marameg*, où l'on est actuellement occupé à chercher des Mines d'Argent. Vous serez peut-être bienaise, Madame, de sçavoir quel succès on peut espérer de cette recherche. Voici ce qu'une personne instruite, & qui est ici depuis plusieurs années, m'en a appris. En 1719. le sieur DE LOCHON, envoyé par la Compagnie d'Occident en qualité de Fondeur, ayant creusé dans un endroit, qu'on lui avoit marqué, en tira une assez grande quantité de Mine, dont une livre, qu'il fut quatre jours à fondre, lui produisit, dit-on, deux gros d'Argent; mais quelques-uns l'ont soupçonné de les y avoir mis. Quelques mois après il y retourna, & sans plus songer à l'Argent, de deux ou trois milliers de Mine il tira quatorze livres d'un fort mauvais Plomb, qui lui revenoient à quatorze cens francs; rebuté d'un travail si ingrat, il retourna en France.

La Compagnie, persuadée de la verité des indications, qu'on lui avoit données, crut que l'incapacité du Fondeur étoit la seule cause de ce mauvais succès, & envoya à sa place un Espagnol, nommé ANTOINE, pris au Siége de Pensacole, & qui avoit été Forçat sur les Galeres, mais qui se vantoit d'avoir travaillé à une Mine du Méxique. Elle lui donna des appointemens considérables, mais il ne réussit guere mieux, que le sieur de Lochon. Il ne se rebuta point, & on voulut bien croire qu'il n'avoit échoué, que par son peu d'habileté à construire des Fourneaux. Il renonça au Plomb, & entreprit de faire de l'Argent; il vint à bout d'ouvrir le Roc, qui se trouva à huit ou dix pieds de profondeur, il en fit sauter plusieurs morceaux, qu'il mit dans le creuset; on publia qu'il en avoit tiré trois ou quatre gros d'Argent; mais bien des gens en doutent encore.

Sur ces entrefaites arriva une Brigade de Mineurs du Roi, conduite par un nommé LA RENAUDIERE, qui ayant voulu commencer par la Mine de Plomb, ne fit rien du tout, parce que, ni lui, ni aucun de sa Brigade, n'étoient au fait de la

1721. Octobre.

construction des Fourneaux. C'étoit une chose assez surprenante, que la facilité, avec laquelle la Compagnie faisoit alors de grosses avances, & le peu de précaution, qu'elle prenoit pour s'assûrer de la capacité de ceux, qu'elle employoit. La Renaudiere & ses Mineurs ne pouvant donc venir à bout de faire du Plomb, une Compagnie particuliere entreprit les Mines du Marameg, & le sieur RENAUD, un de ses Directeurs, les visita avec soin. Il y trouva au mois de Juin dernier une couche de Plomb à deux pieds de profondeur sur toute une chaîne de Montagne, qui s'étend assez loin, & il y fait actuellement travailler. Il se flatte même que sous ce Plomb il y a de l'Argent; tout le monde ne pense pas comme lui; le tems nous apprendra ce qui en est.

Description des Kaskasquias.

J'arrivai le lendemain aux Kaskasquias à neuf heures du matin. Les Jésuites y avoient une très-florissante Mission, qui vient d'être partagée en deux, parce qu'on a jugé à propos de former deux Bourgades de Sauvages, au lieu d'une. La plus nombreuse est sur le bord du Micissipi; deux Jésuites (*a*) en ont la direction spirituelle: une demie lieuë plus bas est le Fort de Chartres, à une portée de fusil du Fleuve. M. Dugué de Boisbrilland, Gentilhomme Canadien, y commande pour la Compagnie, à laquelle cette Place appartient; & tout l'entre-deux commence à se peupler de François. Quatre lieuës plus loin, & à une lieuë du Fleuve, il y a une grosse Bourgade de François, presque tous Canadiens, qui ont un Jésuite pour Curé (*b*). Le second Village des Illinois en est éloigné de deux lieuës, & plus avant dans les terres. Un quatriéme Jésuite en est chargé (*c*).

Les François sont ici assez à leur aise: un Flamand, Domestique des Jésuites, leur a appris à semer du Froment, & il y vient fort bien. Ils ont des Bêtes à corne & des Volailles. Les Illinois de leur côté travaillent à la terre à leur maniere, & sont fort laborieux. Ils nourrissent aussi des Volailles, qu'ils vendent aux François. Leurs Femmes sont assez adroites; elles filent la laine des Bœufs, & la rendent aussi fine que celle des Moutons d'Angleterre, quelquefois même on la prendroit pour de la Soye. Elles en fabriquent des Etoffes, qu'elles teignent en noir, en jaune, & en rouge foncé.

(*a*) Le P. LE BOULLANGER, & le P. DE KEREBEN.

(*b*) Le P. DEBEAUBOIS.

(*c*) Le P. GUYMONNEAU.

Elles s'en font des Robes, qu'elles cousent avec du fil de nerfs de Chevreuils. La maniere, dont elles font ce fil est très-simple. Quand le nerf de Chevreuil est bien décharné, elles le mettent au Soleil pendant deux jours; quand il est sec, elles le battent, & elles en tirent sans peine un fil aussi blanc & aussi fin que celui de Malines, & beaucoup plus fort.

1721. Octobre.

La Bourgade Françoise est bornée au Nord par une Riviere, dont les bords sont si élevés, qu'encore que les eaux y montent quelquefois jusqu'à vint-cinq pieds, elle sort rarement de son lit. Tout ce Pays est découvert: ce sont de vastes Prairies, qui s'étendent jusqu'à vint-cinq lieuës, & qui ne sont séparées que par de petits Bosquets, où il n'y a que de bon bois. On y voit surtout des Muriers blancs; mais j'ai été surpris qu'on permît aux Habitans de les abbattre pour bâtir leurs maisons; d'autant plus qu'ils ne manquent point d'autres Arbres propres à cet usage.

Arbres Fruitiers de la Louysiane.

Parmi les fruitiers, qui sont particuliers à ce Pays, les plus remarquables sont les Pacaniers, les Aciminiers, & les Piakiminiers. Le Pacane est une Noix de la longueur & de la figure d'un gros Gland. Il y en a, dont la coque est fort mince: d'autres l'ont plus dure & plus épaisse, & c'est autant de défalqué sur le fruit: elles sont même un peu plus petites. Toutes sont d'un goût fin & délicat; l'Arbre, qui les porte, vient fort haut: son bois, son écorce, l'odeur & la figure de ses feüilles m'ont paru assez semblables aux Noyers d'Europe.

L'Acimine est un fruit de la longueur d'un doit, d'un pouce de diamétre. Sa chair est tendre, un peu sucrée; & toute semée d'une graine, qui ressemble à celle du Melon d'eau. L'Aciminier, ne vient ni fort gros, ni fort haut: tous ceux, que j'ai vûs n'étoient guere que des arbrisseaux, d'un bois tendre. Son écorce est mince, les feüilles longues & larges, comme celles du Chataignier, mais d'un verd plus foncé.

La Piakimine a la figure, & un peu plus que la grosseur d'une prune de Damas: sa peau est tendre, sa substance aqueuse, sa couleur rouge; & elle est d'un goût fort délicat. Elle renferme des graines, qui ne différent de celles de l'Acimine, qu'en ce qu'elles sont plus petites. Les Sauvages font une pâte de ce fruit, & en forment des pains de l'épais-

1721. Octobre.

seur d'un doit, & de la consistance d'une Poire séche. Le goût en paroît d'abord un peu fade, mais on s'y accoûtume aisément. Ils sont fort nourrissans, & souverains, dit-on, contre le flux de ventre & la dysenterie. Le Piakiminier est un bel arbre, de la hauteur de nos Pruniers ordinaires. Ses feuilles sont à cinq pointes, son bois médiocrement dur, & son écorce fort rude.

Differens Peuples, qui sont établis sur le Missouri, & aux environs.

Les *Osages*, Nation assez nombreuse, établie sur le bord d'une Riviere, qui porte leur nom, & se jette dans le Missouri, environ à quarante lieuës de sa jonction avec le Micissipi, envoyent tous les ans une ou deux fois chanter le Calumet chez les Kaskasquias, & ils y sont actuellement. Je viens de voir aussi une Femme Missourite, qui m'a dit que sa Nation est la premiere, que l'on rencontre en remontant le Missouri, d'où lui vient le nom, que nous lui avons donné, faute de sçavoir son nom propre. Elle est à quatre-vint lieuës du confluant de cette Riviere avec le Micissipi.

Plus haut on trouve les *Cansez*, puis les *Octotatas*, que quelques-uns nomment *Mactotatas*; ensuite les *Aïouez*, puis les *Panis*, Nation très-nombreuse, divisée en plusieurs Cantons, qui portent des noms assez differens les uns des autres. Cette Femme m'a confirmé ce que j'avois appris des Sioux, que le Missouri sort de Montagnes Pelées, fort hautes, derriere lesquelles il y a un grand Fleuve, qui en sort apparemment aussi, & qui coule à l'Ouest. Ce témoignage est de quelque poids, parce que de tous les Sauvages, que nous connoissons, aucuns ne voyagent plus loin que les Missourites.

Description du Micissipi, au-dessus des Illinois.

Tous les Peuples, dont je viens de parler, habitent le bord Occidental du Missouri, excepté les Aïouez, qui sont à l'Est, Voisins des Sioux, & leurs Alliés. Parmi les Rivieres, qui tombent dans le Micissipi, au-dessus de la Riviere des Illinois, les plus considérables sont la *Riviere aux Bœufs*, qui en est éloignée de vint lieuës, & qui vient de l'Ouest; on a découvert dans son voisinage une très-belle Saline. On en a trouvé de semblables sur les bords du Marameg, & à vint lieuës d'ici. Environ quarante lieuës plus loin on laisse l'*Assenesipi*, ou *Riviere à la Roche*, parce qu'elle est vis-à-vis d'une Montagne placée dans le Fleuve même, & où des Voyageurs ont assûré qu'il y avoit du Cristal de Roche.

Vint-cinq lieuës plus haut on trouve sur la main droi-

te l'*Ouisconsing*, par où le Pere Marquette & le sieur Joliet entrerent dans le Micissipi, lorsqu'ils en firent la premiere découverte. Les Aïouez, qui sont par cette hauteur, c'est-à-dire, par les quarante-trois dégrés & environ trente minuttes d'élévation du Pole, qui voyagent beaucoup, & qui font, à ce qu'on assûre, vint-cinq à trente lieuës par jour, quand ils n'ont point leurs Familles avec eux, disent qu'en partant de chez eux on arrive en trois jours chez des Peuples, nommés *Omans*, qui ont la peau blanche & les cheveux blonds, surtout les Femmes. Ils ajoûtent que cette Nation est continuellement en guerre avec les Panis, & d'autres Sauvages plus éloignés vers l'Occident, & qu'on leur a oui parler d'un grand Lac fort éloigné de chez eux, aux environs duquel il y a des Peuples, qui ressemblent aux François, qui ont des boutons à leurs habits, qui bâtissent des Villes, qui se servent de Chevaux pour la Chasse du Bœuf, & qu'ils couvrent de Peaux de Bufles, mais qui n'ont point d'autres armes, que l'Arc & la Fléche.

1721. Octobre.

Sur la gauche environ soixante lieuës au-dessus de la Riviere aux Bœufs, on voit sortir du milieu d'une immense & magnifique Prairie, toute couverte de Bœufs & d'autres Bêtes Fauves, le *Moingona* : à son entrée dans le Micissipi il a peu d'eau, & il est même assez étroit; il a néanmoins, dit-on, deux cent cinquante lieuës de cours en tournant du Nord à l'Ouest. On ajoûte qu'il prend sa source dans un Lac, & qu'il en forme un Second à cinquante lieuës du Premier.

De ce second Lac on tire à gauche, & on entre dans la *Riviere bleuë*, ainsi nommée à cause de son fond, qui est une terre de cette couleur. Elle se décharge dans la *Riviere de Saint Pierre*. En remontant le Moingona, on trouve beaucoup de Charbon de terre, & quand on l'a remonté cent cinquante lieuës, on apperçoit un gros Cap, qui fait faire un détour à la Riviere, dont les eaux sont rousses & puantes en cet endroit. On assûre qu'on a ramassé sur ce Cap quantité de Pierres de Mines, & qu'on en a rapporté ici de l'Antimoine.

Une lieuë au-dessus de l'embouchure du Moingona il y a dans le Micissipi deux Rapides assez longs, où il faut décharger & traîner la Pirogue : & au-dessus du second Rapide, c'est-à-dire, à vint & une lieuës du Moingona, on trouve des deux côtés du Fleuve des Mines de Plomb, découvertes autrefois

1721. Octobre.

par un fameux Voyageur du Canada, nommé Nicolas PERROT, & qui portent son nom. Dix lieuës au-dessus de l'Ouisconsing, du même côté commence une Prairie de soixante lieuës de long, bordée par des Montagnes, qui font une perspective charmante; il y en a une autre du côté de l'Ouest, mais qui n'est pas si longue. Vint lieuës plus haut que l'extrémité de la Premiere, le Fleuve s'élargit, & on a nommé cet endroit le *Lac de bon Secours*. Il a une lieuë de large, & sept lieuës de circuit, & il est encore environné de Prairies. Nicolas Perrot avoit bâti un Fort sur la droite.

Au sortir du Lac on rencontre l'*Isle Pelée*, ainsi nommée, parce qu'elle n'a pas un seul Arbre; mais c'est une très-belle Prairie: Les François du Canada en ont souvent fait le centre de leur commerce dans ces Quartiers Occidentaux, & plusieurs y ont même hyverné, parce que tout ce Pays est très-propre pour la Chasse. Trois lieuës au-dessus de l'Isle Pelée on laisse à main droite la *Riviere de Sainte Croix*, qui vient des environs du Lac Supérieur; on prétend avoir trouvé du Cuivre assez près de son embouchure. Quelques lieuës plus loin on laisse à la main gauche la *Riviere de Saint Pierre*, dont les bords sont peuplés de Sioux, & dont l'embouchure n'est pas éloignée du *Sault Saint Antoine*. On ne connoît gueres le Micissipi, que jusqu'à cette grande Cascade.

Differentes Tribus des Illinois.

Pour revenir aux Illinois, s'il est vrai, ce qu'on m'a assûré en plusieurs endroits, & ce que la Femme Missourite, dont je vous ai parlé, Madame, m'a confirmé, qu'eux & les Miamis, viennent des bords d'une Mer fort éloignée à l'Ouest (*a*), il paroît que leur premiere station, lorsqu'ils descendirent en ce Pays, fut le Moingona: du moins est-il certain qu'une de leurs Tribus en porte le nom. Les autres sont connuës sous les noms de *Peorias*, de *Tamarouas*, de *Caoquias*, & de *Kaskasquias*: mais ces Tribus sont aujourd'hui fort mêlées, & réduites à très-peu de choses. Il ne reste plus qu'un très-petit nombre de Kaskasquias, & les deux Villages, qui portent leurs noms, sont presqu'uniquement composés de Tamarouas, & de *Metchigamias*, Nation étrangere, sortie des bords d'u-

(*a*) Une Femme Miamise, Captive des Sioux, a assûré au Pere de Saint PE', aujourd'hui Supérieur des Missions de la Nouvelle France, qu'elle a été conduite par les Sioux dans un Village de sa Nation, qui étoit fort près de la Mer.

ne petite Riviere, que nous trouverons en descendant le Micissipi, & que les Kaskasquias ont adoptée. 1721. Octobre.

Voilà, Madame, tout ce que je puis présentement vous apprendre de la Louysiane, où je ne fais que d'entrer; mais avant que de finir cette Lettre, il faut vous faire part de quelques notices, qui serviront de supplément à ce que je vous ai déja dit des Sauvages en général, & que j'ai apprises sur ma route depuis la Riviere de S. Joseph jusqu'ici.

Traditions du Péché de la premiere Femme, & du Déluge.

Vous avez pû voir dans la Fable d'Atahentsic chassée du Ciel quelques vestiges de l'histoire de la premiere Femme, exilée du Paradis Terrestre, en punition de sa désobéissance, & la tradition du Déluge, aussi-bien que de l'Arche, dans laquelle Noé se sauva avec sa Famille. Cette circonstance m'empêche d'adhérer au sentiment du P. de Acosta, qui prétend que cette tradition ne regarde pas le Déluge Universel, mais un déluge particulier à l'Amérique. En effet, les Algonquins, & presque tous les Peuples, qui parlent leur Langue, supposent la création du premier Homme, disent que sa posterité ayant péri presque toute entiere par une inondation générale, un nommé *Messou*, d'autres l'appellent *Saketchak*, qui vit toute la Terre abymée sous les eaux par le débordement d'un Lac, envoya un Corbeau au fond de cet abîme, pour lui en rapporter de la terre : que ce Corbeau ayant mal fait sa commission, il y envoya un Rat musqué, qui réussit mieux; que de ce peu de terre, que l'Animal lui avoit apporté, il rétablit le Monde dans son premier état : qu'il tira des fléches contre les troncs des Arbres, qui paroissoient encore, & que ces fléches se changerent en branches : qu'il fit plusieurs autres merveilles, & que par reconnoissance du service, que lui avoit rendu le Rat musqué, il épousa une fémelle de son espéce, dont il eut des enfans, qui repeuplérent le monde : qu'il avoit communiqué son immortalité à un certain Sauvage, & la lui avoit donné dans un petit paquet, en lui défendant de ne le point ouvrir, sous peine de perdre un don si précieux.

Les Hurons & les Iroquois disent que *Taronhiaouagon*, le Roi du Ciel, donna un coup de pied à sa femme, si rude, qu'il la fit sauter du Ciel en Terre; que cette Femme tomba sur le dos d'une Tortuë, qui en éloignant les eaux du Déluge avec ses pattes, découvrit enfin la Terre, & porta la Femme

1721. Octobre.

au pied d'un Arbre, où elle accoucha de deux Jumeaux, & que son Aîné, qu'ils nomment *Tahouiskaron*, tua son Cadet.

Leurs idées sur les Astres.

Il n'est pas étonnant que des Peuples, si indifférens sur le passé, & que l'avenir même inquiette fort peu, ne connoissent quasi rien dans le Ciel, & ne mettent point de différence entre les Planettes & les Etoiles fixes; si ce n'est qu'ils partagent celles-ci, comme nous, en Constellations. Ils nomment les Pleyades, *les Danseurs* & *les Danseuses*. Ils donnent le nom *d'Ours* aux quatre premieres de ce que nous appellons la grande Ourse; les trois, qui composent sa queuë, ou qui font le train du Chariot de David, sont, selon eux, trois Chasseurs, qui poursuivent l'Ours; & la petite Etoile, qui accompagne celle du milieu, est la Chaudiere, dont le second est chargé. Les Sauvages de l'Acadie nommoient tout simplement cette Constellation & la suivante, la grande & la petite Ourse; mais ne pourroit-on pas juger que quand ils parloient ainsi au sieur Lescarbot, ils ne répétoient que ce qu'ils avoient oüi dire à plusieurs François?

Comment ils connoissent le Nord, quand le Ciel est couvert.

La plûpart des Sauvages appellent l'Etoile polaire, l'Etoile, qui ne marche pas. C'est elle, qui les guide dans leurs voyages pendant la nuit, comme le Soleil leur sert de Boussole pendant le jour. Ils ont encore d'autres marques pour connoître le Nord. Ils prétendent avoir observé que la cime des Arbres panche toujours un peu de ce côté là, & que les pellicules intérieures de leurs écorces sont plus épaisses du même côté. Ils ne s'y fient pourtant pas si absolument, qu'ils ne prennent d'ailleurs leurs précautions pour ne point s'égarer, & pour retrouver leur chemin, quand ils doivent retourner sur leurs pas.

Ce qu'ils pensent des Eclypses, & du Tonnerre.

Quant à ce qui regarde le cours des Astres, les causes des Phénomenes, la nature des Méteores, & autres choses semblables, ils sont sur tout cela, comme sur ce qui ne les touche pas sensiblement, d'une ignorance profonde, & d'une parfaite indifférence. S'il arrive une Eclipse, ils s'imaginent qu'il se fait dans le Ciel quelque grand combat, & ils tirent quantité de fléches en l'air, pour écarter les prétendus Ennemis du Soleil & de la Lune. Les Hurons, quand la Lune s'éclipsoit, étoient persuadés qu'elle se trouvoit mal, & pour la faire revenir de cette foiblesse, ils faisoient beaucoup de bruit,

bruit, & accompagnoient ce tintamarre de beaucoup de cérémonies & de prieres. Ils ne manquoient pas ſurtout de donner ſur les Chiens à grands coups de bâton & de pierres, pour les faire crier, parce qu'ils croyoient que la Lune aime ces Animaux. 1721. Octobre.

Ces mêmes Sauvages, & pluſieurs autres, ne pouvoient ſe mettre dans l'eſprit qu'une Eclipſe fût une choſe indifférente & purement naturelle : ils en auguroient bien ou mal, ſuivant l'endroit du Ciel, où cet Aſtre paroiſſoit obſcurci. Rien ne les étonna davantage, que de voir avec quelle juſteſſe les Miſſionnaires prédiſoient ces Phénomenes, & ils en concluoient qu'ils devoient auſſi en prévoir les ſuites.

Ces Peuples ne connoiſſent pas mieux la nature du Tonnerre ; quelques-uns le prenoient pour la voix d'une eſpéce particuliere d'Hommes, qui voloient dans les airs : d'autres diſoient que ce bruit venoit de certains Oiſeaux, qui leur étoient inconnus. Selon les Montagnais, c'étoit l'effort, que faiſoit un Génie pour vomir une Couleuvre, qu'il avoit avalée ; & ils appuyoient ce ſentiment ſur ce que, quand le Tonnerre étoit tombé ſur un Arbre, on y voyoit une figure aſſez approchante de celle d'une Couleuvre.

Leur maniere de diviſer le tems.

Tous comptent les mois par les Lunes ; ſelon la plûpart, l'année n'en a jamais que douze, & quelques-uns lui en donnent toujours treize. Les inconvéniens, qui peuvent naître de cette diverſité, ne vont pas bien loin parmi des Peuples, qui n'ont point d'Annales, & dont les affaires ne dépendent point des Epoques annuelles. Il y a auſſi parmi eux beaucoup de varieté dans les noms des Saiſons & des Lunes, parce que dans tous les Pays les Chaſſes, les Pêches, les Semences, les récoltes, la naiſſance & la chûte des feüilles, les paſſages de certaines Bêtes & de certains Oiſeaux ; le tems, auquel les Chevreuils changent de poil, & celui, auquel différens Animaux ſont en rut, ſervent à diſtinguer tout cela, & que ces choſes varient beaucoup, ſuivant les différens Cantons.

Il y a des Nations, qui comptent les années par les Signes, ſi ce n'eſt, lorſqu'il s'agit de marquer ſon âge, & quelques occaſions, où ils employent les années Lunaires. Il n'y a nulle part aucune diſtinction de ſemaines, & les jours n'ont point de nom dans aucune de leur Langue. Ils ont quatre points fixes dans le jour, à ſçavoir le lever & le coucher du Soleil,

1721. Octobre.

le Midy & le Minuit, & quelque tems qu'il fasse, ils ne s'y trompent jamais. Du reste, cette exactitude Astronomique à accorder les années Lunaires avec les Solaires, dont le Baron de la Hontan leur fait honneur, est une pure imagination de cet Ecrivain.

Ils n'ont point de supputations chronologiques, & s'ils conservent les époques de certains événemens remarquables, ils ne comptent point au juste le tems, qui s'est écoulé depuis; ils se contentent de retenir les faits, & ils ont imaginé plusieurs moyens de n'en pas perdre la mémoire. Par exemple, les Hurons & les Iroquois ont dans leurs Trésors publics des Porcelaines, où il y a des figures, qui leur en rappellent le souvenir. D'autres se servent de nœuds faits d'une certaine façon, & si en tout cela leur imagination travaille, elle ne les trompe point. Enfin tous sont dans l'usage de compter les unitez jusqu'à dix, les dizaines par dix jusqu'à cent; les centaines par dix jusqu'à mille; ils ne vont pas plus loin dans leurs calculs.

Je suis, &c.

VINT-NEUVIÉME LETTRE.

1721. Novembre.

De la Colonie des Illinois. Voyage jusqu'aux Akansas : Description du Pays.

Aux Kaskasquias, ce huitiéme de Novembre, 1721.

MADAME,

MA derniere Lettre est partie pour le Canada, d'où l'on m'a assûré qu'elle iroit plutôt en France par l'Isle Royale. Au reste, si elle s'égare sur la route, la perte ne sera pas grande. Je commence encore celle-ci aux Kaskasquias, mais, selon toutes les apparences, je ne l'y acheverai pas. Il y a près d'un mois que j'y suis, & je hâte mon départ le plus qu'il m'est possible.

Utilité du Poste des Illinois.

Comme je n'ai encore vû de la Louysiane, que ce poste,

1721. Novembre.

le premier de tous par droit d'Antiquité, je ne peux encore en juger par comparaiſon avec les autres. Ce qui me paroît certain, c'eſt qu'il a deux avantages, dont l'un ne lui ſera jamais diſputé, & l'autre le rend, quant à préſent, néceſſaire à toute la Province. Le premier vient de ſa ſituation, qui l'approche beaucoup du Canada, avec lequel il aura toujours une communication également utile aux deux Colonies. Le ſecond eſt, qu'il peut être le grenier de la Louyſiane, à laquelle il pourra fournir des Bleds en abondance, quand bien même elle ſeroit toute peuplée juſqu'à la Mer.

Non-ſeulement la terre y eſt propre à porter le Froment, mais elle n'a encore rien refuſé de tout ce qui eſt néceſſaire à la nourriture de l'Homme. Le climat y eſt fort doux, par les trente-huit degrez trente-neuf minutes de latitude Septentrionale; il ſera fort aiſé d'y multiplier les Troupeaux; on y pourra même aprivoiſer les Bœufs ſauvages, dont on tireroit une grande utilité pour le commerce de la Laine & des Cuirs, & pour la nourriture des Habitans. L'air y eſt bon, & ſi on y voit quelques maladies, il ne les faut attribuer qu'à la miſere, au libertinage, & peut-être un peu aux terres nouvellement remuées; mais ce dernier inconvénient ne durera pas toujours, & le changement de climat ne ſera rien pour ceux, qui y naîtront dans la ſuite. Enfin on eſt aſſûré des Illinois plus qu'on ne l'eſt en Canada d'aucune Nation ſauvage, ſi on en excepte les Abenaquis. Ils ſont preſque tous Chrétiens, d'un naturel doux, & de tout tems très-affectionnés aux François.

Froid extrême.

Me voici, Madame, à cent cinquante lieuës de l'endroit, où j'ai commencé cette Lettre: je vais l'achever ici, & la confier à un Voyageur, qui compte d'être beaucoup plutôt que moi à la Nouvelle Orleans, parce qu'il ne s'arrêtera nulle part, & que je dois faire quelque ſéjour aux Natchez. D'ailleurs j'avois compté ſur deux choſes en partant des Illinois; la premiere, qu'ayant à deſcendre un Fleuve très-rapide, & ſur lequel je n'avois pas à craindre d'être arrêté par ces Saults & ces Rapides ſi fréquens dans les Rivieres du Canada, je ne ſerois pas lontems dans mon Voyage, quoique j'euſſe près de quatre cens lieuës à faire à cauſe des circuits, que fait le Fleuve; la ſeconde, que ma route étant toujours au Sud, il n'étoit nullement beſoin que je me précautionaſſe contre le

1721. Novembre.

froid : mais j'ai été trompé des deux côtés. Je me suis vû contraint de naviguer plus lentement encore, que je n'avois fait dans les Lacs, qu'il m'a fallu traverser, & j'ai essuyé un froid aussi picquant, que ceux, que j'avois jamais soufferts à Quebec.

Il est vrai que ce fut encore toute autre chose aux Kaskasquias, d'où j'étois parti peu de jours auparavant, puisque le Fleuve, à ce que j'ai appris sur ma route, y fut d'abord glacé de maniere, qu'on a couru dessus en charette. Il a cependant en cet endroit une bonne demie lieuë de large, & il y est plus rapide encore que le Rhône. Cela est d'autant plus surprenant, que pour l'ordinaire, à l'exception de quelques gelées passageres, causées par les vents du Nord, & du Nord-Ouest, l'Hyver en ce Pays n'est presque pas sensible. Le Fleuve n'a point gelé où j'étois, mais comme je demeurois tout le jour dans une Pirogue découverte, par conséquent exposé à toutes les injures de l'air, & que je n'avois pris aucune précaution contre un froid, que je ne prévoyois pas, je l'ai trouvé bien dur (*a*).

Maniere de naviguer sur le Micissipi.

Si j'avois pû faire plus de diligence, j'en aurois éprouvé chaque jour une diminution sensible ; mais il faut naviguer sagement sur le Micissipi. On ne se hazarde pas aisément à s'y embarquer sur des Canots d'écorce, par la raison que ce Fleuve entraînant toujours un grand nombre d'arbres, qui tombent de dessus ses bords, ou que les Rivieres, qu'il reçoit, lui amenent ; plusieurs de ces Arbres sont arrêtés en passant sur une pointe, ou sur une batture ; de sorte qu'à chaque moment on est exposé à heurter contre une branche, ou contre une racine cachée sous l'eau, & il n'en faudroit pas davantage pour crever ces frêles voitures ; surtout quand pour éviter un Parti ennemi, ou pour quelque autre raison, on veut marcher de nuit, ou partir avant le jour.

On est donc contraint de substituer aux Canots d'écorces des Pirogues, c'est-à-dire, des troncs d'Arbres creusés, qui ne sont pas sujets aux mêmes inconvéniens, mais qui sont fort lourds, & ne se manient pas comme l'on veut. J'en ai une de bois de Noyer si étroite, qu'elle ne peut pas porter la voile ; & mes Conducteurs, accoûtumés à ces petites Pagayes, dont on se sert pour les Canots, ont bien de la peine à se faire

(*a*) Cela a duré près de deux mois.

à la rame. De plus, pour peu que le vent ſoit fort, l'eau entre dans la Pirogue, & cela arrive ſouvent dans la Saiſon, où nous ſommes.

Pourquoi les Feüilles tombent ſitôt, & viennent ſi tard aux Arbres dans la Louyſiane.

Ce fut le dixiéme de Novembre, au Soleil couchant, que je m'embarquai ſur la petite Riviere de Kaskaſquias; je n'avois que deux lieuës à faire pour gagner le Micíſſipi, cependant je fus obligé de camper à moitié chemin, & le jour ſuivant je ne pûs faire que ſix lieuës dans le Fleuve. Les feüilles tombent en cet endroit plutôt qu'en France, & n'en reprennent de nouvelles, qu'à la fin de May; il y neige néanmoins fort rarement, & j'ai déja obſervé que les hyvers y ſont ordinairement fort doux. Quelle peut donc être la raiſon de ce retardement? Pour moi, je n'en vois point d'autre, que l'épaiſſeur des Forêts, qui empêche la terre de s'échauffer aſſez tôt, pour faire monter la ſéve.

Des Cannes.

Le douziéme, après avoir fait deux lieuës, je laiſſai *le Cap de S. Antoine* à la main gauche. C'eſt là, que l'on commence à voir des Cannes: elles ſont aſſez ſemblables à celles, qui croiſſent en pluſieurs endroits de l'Europe, mais elles ſont plus hautes & plus fortes. On prétend qu'elles ne paroiſſent jamais, que dans les bonnes Terres; mais il faut que ces Terres ſoient mouillées, & par conſéquent plus propres à porter du Ris, que du Froment. On ne ſe donne pas la peine de les arracher, quand on veut défricher le terrein, où elles ſe trouvent: la choſe d'ailleurs ne ſeroit pas aiſée, leurs racines noueuſes étant très-longues, & cramponnées par un grand nombre de filamens, qui s'étendent fort loin. Ces racines ont naturellement un aſſez beau vernis, & approchent de celles des Bambous du Japon, dont on fait ces belles Cannes, que les Hollandois vendent ſous le nom de *Rottangs*.

Pourquoi le Froment n'a point réuſſi dans la Louyſiane.

On ſe contente donc, quand on veut cultiver un Champ couvert de ces Cannes, de les couper par le pied: on les laiſſe enſuite ſécher, puis on y met le feu, les cendres ſervent d'engrais, le feu ouvre les pores de la terre, qu'on remuë légérement, & on y ſéme tout ce qu'on veut; du Ris, du Maïz, des Melons d'eau, en un mot toutes ſortes de grains & de légumes, excepté le Froment, qui dans ces terres graſſes s'épuiſe en pouſſant beaucoup d'herbes, & ne produit point de grains. On pourra remédier à ce défaut en jettant du ſable ſur ce terrein, & en y ſemant du Maïz pendant quelques années.

1721. Novembre.

Pour ce qui eſt des hauteurs, & des autres Terroirs, qui ne ſont point expoſés à l'inondation du Fleuve ; ils ſont dès-à-préſent très-propres à porter du Bled, & ſi les eſſais, qu'on en a faits en quelques endroits, n'ont pas réuſſi, parce que la roüille mangeoit le grain, c'eſt que le Pays n'étant pas découvert, l'air n'y eſt pas aſſez libre pour diſſiper les brouillards, qui engendrent la roüille. La preuve de ceci eſt qu'aux Illinois, où il y a plus de Prairies que de Bois, le Froment pouſſe & mûrit comme en France.

Froid exceſſif.

Le treiziéme, après une nuit très-chaude, nous fîmes environ trois lieuës, malgré un vent du Sud, qui croiſſoit toujours, & qui devint enfin ſi violent, qu'il nous obligea de nous arrêter. Une groſſe pluye le fit tomber ſur le ſoir, & vers le minuit il s'éleva un vent de Nord-Oueſt, qui commença ce froid exceſſif, dont je vous ai parlé. Pour comble de malheur, un accident nous arrêta tout le jour ſuivant, quoiqu'il n'y eût point de ſûreté à demeurer où nous étions. Il n'y a pas lontems que des Cheraquis y tuerent trente François, qui avoient à leur tête un Fils de M. de Ramezai, Gouverneur de Montreal, & un du Baron de Longueuil, Lieutenant de Roi de la même Ville. Outre ces Sauvages, qui ne ſont point encore réconciliés avec nous, les Outagamis, les Sioux, & les Chicachas nous tenoient en grande inquiétude, & je n'avois avec moi que trois Hommes.

Riviere Ouabache.

Le quinziéme, le vent tourna au Nord, & le froid augmenta. Nous fîmes quatre lieuës au Sud, puis nous trouvâmes que le Fleuve retournoit quatre autres lieuës au Nord. Immédiatement après ce grand détour, nous laiſſâmes à gauche la belle Riviere *Ouabache*, par laquelle on peut aller juſques chez les Iroquois, quand les eaux ſont hautes. Son entrée dans le Miciſſipi n'a guere moins d'un quart de lieuë de large. Il n'eſt point dans toute la Louyſiane de lieu plus propre à mon avis pour un Etabliſſement, que celui-là, ni où il importe davantage d'en avoir un. Tout le Pays, qu'arroſent Ouabache, & l'*Ohio*, qui s'y décharge, eſt très-fertile ; ce ſont de vaſtes Prairies bien arroſées, où les Bœufs ſauvages paiſſent par milliers. D'ailleurs, la communication avec le Canada n'y eſt pas moins facile, que par la Riviere des Illinois, & le chemin eſt beaucoup plus court. Un Fort avec une bonne Garniſon y tiendroit en bride les Sauvages, ſur-

tout les Cheraquis, aujourd'hui la plus nombreuse Nation de ce Continent. 1721.

Six lieuës au-dessous de l'embouchure d'Ouabache, on trouve sur la même main une côte fort élevée, d'une terre jaune, sur laquelle on prétend qu'il y a des Mines de Fer. Nous fîmes bien du chemin ce jour là, qui étoit le seiziéme, mais nous soufrîmes extrêmement du froid : il augmenta encore les jours suivans, quoique le vent se fût tourné au Sud-Sud-Ouest : il nous falloit même pour avancer, casser une glace, fort mince à la verité, qui se formoit sur la superficie de l'eau. Le dix-neuviéme nous fîmes quatre lieuës, après quoi un vent de Sud nous arrêta tout court. Je n'ai jamais senti de bise plus piquante que ce vent de Midi. Il y a bien de l'apparence que c'étoit toujours le vent de Nord-Ouest, qui soufloit, mais que les terres refléchissoient tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, à mesure que nous tournions avec le Fleuve.

Novembre.

Mines de Fer.

On rencontre sur toute cette route une espece de Chats sauvages, appellé *Pijoux*, & qui ressemblent beaucoup aux nôtres, mais qui sont plus grands. J'en ai remarqué, qui avoient la queuë plus courte, & d'autres, qui l'avoient considérablement plus longue, & plus grosse : ils ont aussi la mine extrêmement fiere, & on m'a assûré qu'ils sont fort carnaciers, & bons chasseurs. Les Forêts sont remplies de Noyers semblables à ceux du Canada, & leurs racines ont plusieurs proprietés, qu'on ne m'a point fait observer dans les autres. Elles sont fort tendres, & leurs écorces teignent en noir ; mais leur principale utilité est pour la Médecine. Elles arrêtent le flux de ventre, & sont un excellent vomitif.

Chats sauvages. Noyers & leurs proprietés.

Le vintiéme, il neigea tout le jour, & nous ne bougeâmes point : le tems s'adoucit, mais la nuit suivante le Sud-Ouest nettoya le Ciel, & le froid recommença de plus belle. Le lendemain matin de l'eau-de-vie, qu'on avoit laissé dans la Pirogue pendant la nuit se trouva épaisse, comme de l'Huile gelée, & du Vin d'Espagne, que j'avois pour la Messe, étoit glacé. Plus nous descendions, plus nous trouvions que le Fleuve tournoit, le vent suivoit tous ces détours, & de quelque côté qu'il vînt, le froid étoit toujours excessif. De mémoire d'Homme on n'avoit rien vû de semblable en ce Pays.

1721. Novembre.

Ce jour là nous apperçûmes sur le bord du Fleuve à droite un Poteau dressé ; nous en approchâmes , & nous reconnûmes que c'étoit un Monument dressé par des Illinois pour une Expédition faite depuis peu sur les *Chicachas*. Il y avoit deux figures d'Hommes sans tête, & quelques-unes dans leur entier. Les premieres marquoient les Morts , & les secondes , les Captifs. Un de mes Conducteurs m'apprit à cette occasion que , quand il y a des François parmi les uns & les autres , on leur appuye les bras sur les hanches , pour les distinguer des Sauvages , à qui on les laisse pendants. Cette distinction n'est point purement arbitraire ; elle vient de ce que ces Peuples ont observé que les François se tenoient souvent dans cette posture , qui n'est point en usage parmi eux.

Marques des Guerriers.

Des Chicachas.

GARCILASSO DE LA VEGA parle des Chicachas dans son Histoire de la Conquête de la Floride , & il les place à peu près au même endroit , où ils sont encore présentement. Il les compte parmi les Peuples de la Floride , qui se soumirent aux Espagnols , mais cette prétenduë soumission n'a duré qu'autant de tems , que les Espagnols ont été dans leur voisinage , & il est certain qu'ils vendirent cher la Victoire , qu'on remporta sur eux. Ce sont encore les plus braves Soldats de la Louysiane : ils étoient beaucoup plus nombreux du tems de Ferdinand de SOTO , qu'ils ne sont aujourd'hui , mais pour les richesses , que son Historien leur attribuë , je ne comprends pas trop , ni d'où ils les avoient pû tirer , ni ce qui en auroit pû tarir la source , car ils ne sont ni plus opulens , ni plus policés que les autres Sauvages.

C'est notre alliance avec les Illinois , qui nous a mis en guerre avec les Chicachas , & les Anglois de la Caroline attisent le feu. Notre Etablissement dans la Louysiane fait grand mal au cœur à ceux-ci : c'est une barriere , que nous mettons entre leurs puissantes Colonies de l'Amérique Septentrionale, & le Méxique , & nous devons nous attendre qu'ils employeront toutes sortes de moyens pour la rompre. Les Espagnols , qui nous voyent avec des yeux si jaloux nous fortifier dans ce Pays , ne sentent pas encore l'importance du service, que nous leur rendons. Peu de jours après que j'eus passé par l'endroit , où nous avions vû le poteau des Illinois , les Chicachas eurent leur revanche sur deux François , qui me suivoient dans une Pirogue. Ces Sauvages s'étoient embusqués dans des Cannes

1721. Novembre.

Cannes sur le bord du Fleuve, & quand ils virent les François vis-à-vis d'eux, ils remuerent les Cannes, sans se montrer; les François crurent que c'étoit un Ours, ou quelqu'autre Bête, & s'approcherent pour faire capture; mais au moment qu'ils se disposoient à débarquer, les Chicachas firent sur eux une décharge de fusils, qui les étendit morts dans leur Pirogue. Je fûs fort heureux qu'ils ne m'eussent pas apperçu, car mes gens ne vouloient manquer aucune occasion de chasser.

Riviere des Chicachas.

Le vint-troisiéme, après une nuit très-froide, nous eûmes une fort belle journée, & quoique la terre fût couverte de neige, le froid étoit supportable. Le lendemain nous passâmes devant la Riviere des Chicachas, qui est assez étroite, mais qui vient de fort loin. Son embouchure est Nord & Sud. On compte de là quatre-vint-six lieuës aux Kaskasquias; mais le chemin seroit de moitié plus court par terre. Rien ne seroit plus agréable que cette navigation, si la Saison étoit plus douce: le Pays est charmant, & il y a dans les Forêts une quantité d'Arbres toujours verds: le peu de Prairies, qu'on rencontre, conservent aussi leur verdure, & un nombre considérable d'Isles bien boisées, & dont quelques-unes sont assez grandes, forment des Canaux très-agréables, où les plus grands Navires pourroient passer: car on prétend qu'à plus de cent cinquante lieuës de la Mer on a trouvé dans ce Fleuve jusqu'à soixante brasses de fond.

Forêts de la Louysiane.

Pour ce qui est des Forêts, qui couvrent presque tout ce grand Pays, il n'en est peut-être pas dans la Nature, qui leur soient comparables, soit que l'on considere la grosseur & la hauteur des Arbres, soit qu'on ait égard à leur varieté, & à l'utilité, qu'on en peut retirer, car à la réserve des bois de couleur, qui demandent un sol plus échauffé, & qui ne se trouvent qu'entre les Tropiques, on ne sçauroit dire de quelle sorte d'Arbres on n'y voit pas. Il y a des Cyprieres de huit à dix lieuës d'étenduë, tous les Cyprès y sont d'une grosseur proportionnée à leur hauteur, qui passe tout ce que nous avons en France de plus grands Arbres. On commence à connoître en Europe cette espéce de Laurier toujours verd, que nous avons appellé Tulipier, à cause de la figure de sa fleur. Il s'éleve plus haut que nos Maroniers d'Inde, & a la feüille encore plus belle. Le Copalme est encore plus grand

1721. Novembre.

& plus gros, & il en diſtile un baume, qui n'eſt peut-être pas beaucoup inférieur à celui du Pérou. Toutes les eſpéces connuës de Noyers y ſont auſſi en très-grande quantité, & tous les bois de conſtruction & de charpente, que l'on peut ſouhaitter : mais pour les mettre en œuvre, il faut avoir attention de ne point prendre ceux, qui croiſſent ſur le bord du Fleuve, ni dans tout l'eſpace, qu'il inonde dans ſes débordemens, parce qu'ayant continuellement leurs racines dans l'eau, ils ſeroient trop peſants, & ſe pourriroient bien-tôt.

1721. Décembre.

Enfin j'arrivai hier 2. Décembre au premier Village des *Akanſas* (*a*) vers les dix heures du matin. Ce Village eſt bâti dans une petite Prairie ſur la rive Occidentale du Micisſipi. Il y en a trois autres dans l'eſpace de huit lieuës, & chacun compoſe une Nation, ou Tribu particuliere; il y en a même un des quatre, qui réunit deux Tribus, mais toutes ſont compriſes ſous le nom générique d'Akanſas. On appelle *Ouyapes* les Sauvages, qui habitent le Village, d'où je vous écris. La Compagnie d'Occident y a un Magaſin, qui attend des Marchandiſes, & un Commis, qui fait mauvaiſe chere en attendant, & qui s'ennuye beaucoup.

Deſcription de la Riviere des Akanſas.

La Riviere des Akanſas, qu'on prétend venir de fort loin, ſe décharge dans le Fleuve par deux embouchures éloignées l'une de l'autre de quatre lieuës. La premiere eſt à huit lieuës d'ici. Cette Riviere vient, dit-on, du Pays de certains Sauvages, qu'on appelle *Panis noir*, & je crois que ce ſont les mêmes, qui ſont plus connus ſous le nom de *Panis Ricaras*. J'ai avec moi un Eſclave de cette Nation. On remonte difficilement la Riviere des Akanſas, parce qu'elle eſt fort embarraſſée de rapides, & qu'en pluſieurs endroits les eaux y ſont ſouvent ſi baſſes, qu'il y faut traîner les Pirogues.

Différentes Tribus d'Akanſas.

La ſéparation de ſes deux branches ſe fait à ſept lieuës au-deſſus de la ſeconde & de la plus petite de ſes deux embouchures; mais à deux lieuës au-deſſus de la premiere. Elle reçoit une belle Riviere, qui vient du Pays des Oſages, & qu'on appelle *la Riviere Blanche*. Deux lieuës plus haut ſont les *Torimas*, & les *Topingas*, qui ne font qu'un Village. Deux autres lieuës au-deſſus ſont les *Sothouis*. Les *Kappas* ſont un peu plus loin. Cette Nation étoit très-nombreuſe au tems de Ferdinand de Soto, & même, lorſque M. de la Sale

(*a*) Ou *Akanſeas*.

acheva la découverte du Micissipi. Vis-à-vis de leur Village on voit les tristes débris de la Concession de M. Law, dont la Compagnie est restée Proprietaire.

1721. Décembre.

Concession de M. Law.

C'étoit là, qu'on devoit envoyer les neuf mille Allemands, qui avoient été levés dans le Palatinat, & c'est bien dommage qu'ils n'y soient point parvenus. Il n'est peut-être pas dans toute la Louysiane de Pays plus propre, après celui des Illinois, à produire toutes sortes de grains, & à nourrir des Bestiaux. Mais M. Law a été mal servi, aussi-bien que la plûpart des autres Concessionnaires. Il y a bien de l'apparence que de lontems on ne fera de pareilles levées d'Hommes, on en a besoin dans le Royaume, & puis c'est assez l'ordinaire parmi nous de se régler sur le succès de pareilles Entreprises, au lieu d'observer ce qui les a fait échouer, pour corriger ce qui a été mal fait.

Mortalité parmi les Akansas.

J'ai trouvé le Village des Ouyapes dans la derniere désolation. Il y a quelque-tems qu'un François en passant par ici fut attaqué de la petite vérole : le mal s'est communiqué d'abord à quelques Sauvages, & bientôt après à toute la Bourgade. Le Cimetiere paroît comme une Forêt de Perches & de Poteaux nouvellement plantés, & d'où l'on voit pendre toutes sortes de choses : il y a de tout ce qui est à l'usage de ces Barbares.

J'avois dressé ma Tente assez près du Village, & toute la nuit j'ai entendu pleurer ; les Hommes s'en mêlent aussi-bien que les Femmes : ils répétoient sans cesse *Nihahani*, comme font les Illinois, & sur le même ton. J'avois aussi apperçû le soir une Femme, qui pleuroit sur la Tombe de son Fils, & qui y répandoit force sagamité. Une autre avoit allumé du feu auprès d'une Tombe voisine, apparemment pour réchauffer le Mort. Les Akansas passent pour être les plus grands & les mieux faits de tous les Sauvages de ce Continent, & on les appelle par distinction *les beaux Hommes*. On croit, peut-être par cette raison, qu'ils ont la même origine que les Cansez du Missouri, & les Pouteouatamis du Canada. Mais voici ma Pirogue chargée, & je n'ai que le tems de fermer ma Lettre, après vous avoir assûré que je suis, &c.

Aux Akansas ce 2. de Décembre 1721.

TRENTIÉME LETTRE.

Voyage depuis les Akansas jusqu'aux Natchez. Description du Pays, de la Riviere des Yasous; des Mœurs, des Usages & de la Religion des Natchez.

1721. Décembre.

Aux Natchez, ce vint-cinquiéme de Décembre 1721.

MADAME,

Je partis le 3. de Décembre un peu tard du Village des Ouyapes, cependant j'allai camper un peu plus bas que la premiere embouchure de la Riviere des Akansas, qui me parut avoir tout au plus cinq cent pas de large. Je passai le lendemain la seconde, qui est fort étroite, & le cinquiéme je poussai jusqu'à *la Pointe coupée*. C'étoit une Pointe assez haute, qui avançoit dans le Fleuve du côté de l'Ouest; le Fleuve l'a coupée, & en a fait une Isle, mais le nouveau Canal n'est encore praticable, que dans les grandes eaux. On compte de cet endroit à la principale branche de la Riviere des Akansas, vint-deux lieuës, mais il n'y en a peut-être pas dix en droite ligne, car le Fleuve serpente beaucoup pendant les soixante & dix lieuës, que l'on fait pour aller du Village des Ouyapes à la Riviere des *Yasous* (a), où j'entrai le neuf après midi. Il n'a point neigé ici, comme aux Illinois, & à Ouabache, mais il y est tombé un verglas, qui a brisé tous les Arbres tendres, dont les pointes basses, & les terres mouillées sont couvertes: on diroit qu'on auroit pris plaisir d'en casser toutes les branches avec un bâton.

Riviere des Yasous.

L'entrée de la Riviere des Yasous est Nord-Ouest, & Sud-Est, & a environ un arpent de large: ses eaux sont rousses, & on prétend qu'elles donnent le flux de sang à ceux, qui en boivent. D'ailleurs, l'air y est très-mauvais. Il me fallut faire trois lieuës pour gagner le Fort, que je trouvai tout en deüil par la mort de M. Bizart, qui y commandoit. Par tout, où

(a) Ou *Yachoux*.

j'avois rencontré des François dans la Louysiane, j'avois entendu faire des éloges infinis de cet Officier, né en Canada d'un Pere Suisse, Major de Montreal. On me dit aux Yasous des choses extraordinaires de sa Religion, de sa pieté, de son zèle, dont il a été la victime. Tous le regrettoient comme leur Pere, & tout le monde convient que cette Colonie a fait en lui une perte irréparable. 1721. Décembre.

Il avoit mal placé son Fort, & il songeoit, lorsqu'il mourut, à le transporter une lieuë plus loin dans une fort belle Prairie, où l'air est plus sain, & où il y a un Village d'*Yasous*, mêlés de *Couroas*, & d'*Ofogoulas*, qui tous ensemble peuvent mettre tout au plus deux cens hommes sous les armes. On vit assez bien avec eux, mais on ne s'y fie pas trop à cause des liaisons, que les Yasous principalement, ont toujours euës avec les Anglois. Du Fort des Yasous.

Il y a beaucoup de Caïmans dans cette Riviere, & j'en ai vû deux, qui avoient bien douze à quinze pieds de long. On ne les entend guére que pendant la nuit, & leur cri ressemble tellement au meuglement des Taureaux, qu'on y seroit trompé. Nos François ne laissent pas de s'y baigner aussi librement, qu'ils feroient dans la Seine. Comme je leur en témoignois ma surprise, ils me répondirent qu'il n'y avoit rien à craindre; qu'à la verité, dès qu'ils étoient dans l'eau, ils s'y voyoient presque toujours environnés de Caïmans, mais qu'aucun n'approchoit d'eux, qu'ils sembloient seulement les guetter pour se jetter sur eux au moment qu'ils sortiroient de la Riviere; qu'alors pour les écarter, ils remuoient l'eau avec un bâton, dont ils avoient la précaution de se prémunir, que cela faisoit fuir ces Animaux assez loin, pour leur donner le tems de se mettre en sûreté. Des Caïmans.

La Compagnie a dans ce Poste un Magasin d'attente, comme aux Akansas; mais le Fort & le Terrein appartiennent à une Societé composée de M. le Blanc, Secretaire d'Etat, de M. le Comte de Belle-Isle, de M. le Marquis d'Asfeld, & de M. le Blond, Brigadier-Ingénieur. Ce dernier est dans la Colonie avec la qualité de Directeur Général de la Compagnie. Je ne comprends pas trop ce qui leur a fait choisir la Riviere des Yasous, pour y placer leur Concession. Ils avoient assûrément à choisir, & de meilleurs Terreins, & des situations plus avantageuses. Il est vrai qu'il est Concession mal placée.

1721. Décembre.

important de s'assûrer de cette Riviere, dont la Source n'est pas loin de la Caroline, mais il suffisoit pour cela d'un Fort avec une bonne Garnison, pour contenir les Yasous, qui sont Alliés des Chicachas. Ce n'est pas le moyen d'établir solidement une Concession, que d'être obligé de se tenir toujours sur ses gardes, contre des Sauvages voisins des Anglois.

Goufre, Carriere.

Je partis des Yasous le dixiéme, & le treiziéme : sans un Sauvage Natché, qui m'avoit demandé le passage pour retourner chez lui, je me serois perdu dans un goufre, qu'aucun de mes Conducteurs ne connoissoit, & dont on ne s'apperçoit, que quand on y est tellement engagé, qu'il n'est plus possible de s'en retirer. Il est sur la main gauche, au pied d'un gros Cap, où l'on assûre qu'il y a de très-bonnes pierres : c'est de quoi l'on craint plus de manquer dans cette Colonie, mais en récompense on y fera autant de Barques que l'on voudra.

Description du Pays des Natchez.

Le quinziéme nous arrivâmes aux *Natchez*. Ce Canton, le plus beau, le plus fertile, & le plus peuplé de toute la Louysiane, est éloigné de quarante lieuës des Yasous, & sur la même main. Le débarquement est vis-à-vis une butte assez haute, & fort escarpée, au pied de laquelle coule un petit Ruisseau, qui ne peut recevoir que des Chaloupes & des Pirogues. De cette premiere Butte on monte à une seconde, ou plutôt sur une Colline, dont la pente est assez douce, & au sommet de laquelle on a bâti une espéce de Redoute fermée par une simple Palissade. On a donné à ce retranchement le nom de Fort.

Plusieurs Monticules s'élévent au-dessus de cette Colline, & quand on les a passées, on apperçoit de toutes parts de grandes Prairies, séparées par de petits Bouquets de bois, qui font un très-bel effet. Les Arbres les plus communs dans ces Bois sont le Noyer & le Chêne, & par tout les terres sont excellentes. Feu M. d'Iberville, qui le premier entra dans le Micissipi par son embouchure, étant monté jusqu'aux Natchez, trouva ce Pays si charmant, & si avantageusement situé, qu'il crut ne pouvoir mieux placer la Métropole de la nouvelle Colonie. Il en traça le Plan, & lui destina le nom de *Rosalie*, qui étoit celui de Madame la Chanceliere de Pontchartrain. Mais ce Projet ne paroît pas devoir s'exécuter si-tôt, quoique nos Géographes ayent toujours à bon

compte marqué ſur leurs Cartes la Ville de Roſalie aux Natchez. 1721.

Il eſt certain qu'il faut commencer par un Etabliſſement plus près de la Mer ; mais ſi la Louyſiane devient jamais une Colonie Floriſſante, comme il peut fort bien arriver, il me ſemble qu'on ne peut mieux placer ſa Capitale qu'en cet endroit. Il n'eſt point ſujet au débordement du Fleuve, l'air y eſt pur, le Pays fort étendu, le Terrein propre à tout, & bien arroſé ; il n'eſt pas trop loin de la Mer, & rien n'empêche les Vaiſſeaux d'y monter. Enfin il eſt à portée de tous les lieux, où l'on paroît avoir deſſein de s'établir. La Compagnie y a un Magaſin, & y entretient un Commis principal, qui n'a pas encore beaucoup d'occupation. Décembre.

Parmi un grand nombre de Conceſſions particulieres, qui ſont déja ici en état de rapporter, il y en a deux de la premiere grandeur, je veux dire de quatre lieuës en quarré, l'une appartient à une Societé de Maloins, qui l'ont achetée de M. Hubert, Commiſſaire Ordonnateur, & Préſident du Conſeil de la Louyſiane : l'autre eſt à la Compagnie, qui y a envoyé des Ouvriers de Clerac pour y faire du Tabac. Ces deux Conceſſions ſont ſituées de maniere, qu'elles forment un triangle parfait avec le Fort, & la diſtance d'un angle à l'autre eſt d'une lieuë. A moitié chemin des deux Conceſſions eſt le grand Village des Natchez. J'ai viſité avec ſoin tous ces lieux, & voici ce que j'y ai remarqué de plus conſiderable.

La Conceſſion des Maloins eſt bien placée, il ne lui manque, pour tirer parti de tout ſon Terrein, que des Negres, ou des Engagés. J'aimerois encore mieux les Seconds que les Premiers ; le tems de leur Service expiré, ils deviennent des Habitans, & augmentent le nombre des Sujets naturels du Roi ; au lieu que ceux-là ſont toujours des Etrangers : & qui peut s'aſſûrer qu'à force de ſe multiplier dans nos Colonies, ils ne deviendront pas un jour des Ennemis redoutables ! Peut-on compter ſur des Eſclaves, qui ne nous ſont attachés que par la crainte, & pour qui la Terre même, où ils naiſſent, n'a jamais le doux nom de Patrie ?

La premiere nuit, que je paſſai dans cette Habitation, il y eut vers les neuf heures du ſoir une grande allarme ; j'en demandai le ſujet, & on me répondit qu'il y avoit dans le Voi-

1721. Décembre.

ſinage une Bête d'une eſpéce inconnuë, d'une grandeur extraordinaire, & dont le cri ne reſſembloit à celui d'aucun Animal, que nous connoiſſions. Perſonne n'aſsûroit pourtant l'avoir vûë, & on ne jugeoit de ſa taille, que par ſa force; elle avoit déja enlevé des Moutons & des Veaux, & étranglé quelques Vaches. Je dis à ceux, qui me faiſoient ce récit, qu'un Loup enragé pouvoit faire tout cela, & quant au cri, qu'on s'y trompoit tous les jours. Je ne perſuadai perſonne; on vouloit que ce fut une Bête monſtrueuſe; on venoit de l'entendre, on y courut armé de tout ce qu'on trouva ſous ſa main, mais ce fut inutilement.

Succès du Tabac dans ce Canton.

La Conceſſion de la Compagnie eſt encore plus avantageuſement ſituée, que celle des Maloins. Une même Riviere arroſe l'une & l'autre, & va ſe décharger dans le Fleuve à deux lieuës de celle-là, à laquelle une magnifique Cypriere de ſix lieuës d'étenduë fait un rideau, qui en couvre tous les derrieres, Le Tabac y a très-bien réuſſi, mais les Ouvriers de Clerac s'en ſont preſque tous retournés en France.

Cotton, Indigo.

J'ai vû dans le Jardin du ſieur le Noir, Commis principal, de fort beau Cotton ſur l'Arbre, & un peu plus bas on commence à voir de l'Indigo ſauvage. On n'en a pas encore fait l'épreuve, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il ne réuſſira pas moins que celui, qu'on a trouvé dans l'Iſle de Saint Domingue, où il eſt auſſi eſtimé, que celui, qu'on y a tranſplanté d'ailleurs. Et puis l'expérience nous apprend qu'une terre, qui produit naturellement cette Plante, eſt fort propre à porter l'étrangere, qu'on y veut ſemer.

Deſcription du grand Village & du Temple des Natchez.

Le grand Village des Natchez eſt aujourd'hui réduit à fort peu de Cabannes: la raiſon qu'on m'en a apportée, eſt que les Sauvages, à qui leur grand Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils ont, s'éloignent de lui le plus qu'ils peuvent, & par-là pluſieurs Bourgades de cette Nation ſe ſont formées à quelque diſtance de celle-ci. Les *Tioux*, leurs Alliés & les nôtres, en ont auſſi établi une dans leur Voiſinage.

Les Cabannes du grand Village des Natchez, le ſeul que j'aye vû, ſont en forme de Pavillon quarré, fort baſſes, & ſans Fenêtres; le Faîte eſt arrondi à peu près comme un Four. La plûpart ſont couvertes de feüilles & de pailles de Maïz; quelques-unes ſont conſtruites d'une eſpéce de torchi, qui me parut aſſez bon, & qui eſt revêtu en dehors & en dedans de

de Nattes fort minces. Celle du grand Chef est fort proprement crépie en dedans : elle est aussi plus grande & plus haute que les autres ; placée sur un Terrein un peu élevé, & isolée de toutes parts. Elle donne sur une grande Place, qui n'est pas des plus régulieres, & a son aspect au Nord. J'y trouvai pour tout meuble une Couche de planches fort étroite, élevée de terre de deux ou trois pieds ; apparemment que quand le Chef veut se coucher, il y étend une natte ou quelque peau.

Il n'y avoit pas une Ame dans le Village : tout le monde étoit allé dans une Bourgade voisine, où il y avoit une Fête, & toutes les Portes étoient ouvertes, mais il n'y avoit rien à craindre des Voleurs, car il ne restoit par tout que les quatre murailles. Ces Cabannes n'ont aucune issuë pour la fumée, néanmoins toutes celles, où j'entrai, étoient assez blanches. Le Temple est à côté de celle du grand Chef, tournée vers l'Orient, & à l'extrêmité de la Place. Il est composé des mêmes matériaux que les Cabannes, mais sa figure est différente; c'est un quarré long, d'environ quarante pieds sur vint de large, avec un toît tout simple, de la figure des nôtres. Il y a aux deux extrêmités comme deux girouettes de bois, qui représentent fort grossierement deux Aigles.

La Porte est au milieu de la longueur du Bâtiment, qui n'a point d'autres ouvertures ; des deux côtés il y a des Bancs de pierres. Les dedans répondent parfaitement à ces dehors rustiques. Trois piéces de bois, qui se joignent par les bouts, & qui sont placées en triangle, ou plutôt également écartées les unes des autres, occupent presque tout le milieu du Temple, & brûlent lentement. Un Sauvage, que l'on appelle le Gardien du Temple, est obligé de les attiser, & d'empêcher qu'elles ne s'éteignent. S'il fait froid, il peut avoir son feu à part, mais il ne lui est pas permis de se chauffer à celui, qui brûle en l'honneur du Soleil. Ce Gardien étoit aussi à la Fête, du moins je ne le vis point, & ses tisons jettoient une fumée, qui nous aveugloit.

D'Ornemens, je n'en vis aucuns, ni rien absolument, qui dût me faire connoître que j'étois dans un Temple. J'y apperçus seulement trois ou quatre Caisses rangées sans ordre, où il y avoit quelques Ossemens secs, & par terre, quelques Têtes de bois, un peu moins mal travaillées que les deux

1721. Décembre. Aigles du toît. Enfin, si je n'y eusse pas trouvé du feu, j'eusse cru que ce Temple étoit abandonné depuis lontems, ou qu'il avoit été pillé. Ces cônes enveloppés de peaux, dont parlent quelques Relations; ces cadavres des Chefs rangés en cercle dans un Temple tout rond, & terminé en maniere de Dôme; cet Autel, &c. Je n'ai rien vû de tout cela; si les choses étoient ainsi du tems passé, elles ont bien changé depuis.

Peut-être aussi, car il ne faut condamner personne, que quand il n'y a aucun moyen de l'excuser; peut-être, dis-je, que le Voisinage des François a fait craindre aux Natchez que les corps de leurs Chefs, & tout ce que leur Temple avoit de plus précieux, ne courussent quelque risque, s'ils ne les transportoient pas ailleurs, & que le peu d'attention, qu'on apporte présentement à bien garder ce Temple, vient de ce qu'on l'a dépouillé de ce qu'il avoit de plus sacré pour ces Peuples. Il est pourtant vrai que contre la muraille, vis-à-vis de la Porte, il y avoit une Table, dont je ne pris pas la peine de mesurer les dimensions, parce que je ne soupçonnai point que ce fût un Autel: on m'a asûré depuis qu'elle a trois pieds de haut, cinq de long, & quatre de large.

On m'a ajoûté qu'on y fait un petit feu avec des écorces de Chênes, & qu'il ne s'éteint jamais, ce qui est faux, car il n'y avoit alors ni feu, ni rien qui fît connoître qu'on y en eût jamais fait. On dit encore que quatre Vieillards couchent tour à tour dans le Temple pour y entretenir ce feu; que celui qui est de garde, ne doit point sortir pendant les huit jours, qu'il doit être en faction; qu'on a soin de prendre de la braise allumée des bûches, qui brûlent au milieu du Temple, pour mettre sur l'Autel: qu'il y a douze Hommes entretenus pour fournir des écorces de Chênes; qu'il y a des Marmousets de bois, & une figure de Serpens à Sonnettes, aussi de bois, qu'on met sur l'Autel, & ausquels on rend de grands honneurs: que quand le Chef meurt, on l'enterre d'abord, & que quand on juge que les chairs sont consumées, le Gardien du Temple les exhume, lave les Ossemens, les enveloppe de ce qu'il peut avoir de plus précieux, & les met dans de grands panniers faits de cannes, qu'il ferme bien, qu'il enveloppe ces paniers de peaux de Chevreuils très-pro-

pres, & les place devant l'Autel, où ils restent jusqu'à la mort du Chef regnant: qu'alors il renferme ces Ossemens dans l'Autel même, pour faire place au dernier Mort. 1721. Décembre.

Je ne puis rien dire sur ce dernier article, sinon que je vis quelques Ossemens dans une ou deux Caisses, mais qu'ils ne faisoient pas la moitié d'un corps humain, qu'ils me paroissoient bien vieux, & qu'ils n'étoient point sur la table, qu'on dit être l'Autel. Quant aux autres articles, 1°. comme je n'ai été que de jour dans le Temple, j'ignore ce qui s'y passe la nuit. 2°. Il n'y avoit aucun Garde dans le Temple, quand je l'ai visité. J'y apperçus bien, comme je l'ai déja dit, quelques Marmousets, mais je n'y remarquai point de figure de Serpent.

Quant à ce que j'ai vû dans des Relations que ce Temple est tapissé, & son pavé couvert de nattes de cannes, qu'on y met ce qu'on a de plus propre, & qu'on y apporte tous les ans les prémices de toutes les récoltes; il en faut assurément rabattre beaucoup: je n'ai jamais rien vû de plus maussade, de plus mal-propre, qui fût plus en désordre; les bûches brûloient sur la terre nuë, & je n'y apperçus point de nattes, non plus qu'aux murailles. M. le Noir, avec qui j'étois, me dit seulement que tous les jours on mettoit au feu une nouvelle bûche, & qu'au commencement de chaque Lune on en faisoit la provision pour tout le mois. Il ne le sçavoit pourtant que par oüi-dire, car c'étoit la premiere fois qu'il voyoit ce Temple, aussi-bien que moi.

Pour ce qui regarde la Nation des Natchez en général, voici ce que j'en ai pû apprendre. On ne voit rien dans leur extérieur, qui les distingue des autres Sauvages du Canada & de la Louysiane. Ils font rarement la guerre, & ne mettent point leur gloire à détruire des hommes. Ce qui les distingue plus particulierement, c'est la forme de leur Gouvernement, tout-à-fait despotique; une grande dépendance, qui va même jusqu'à une espéce d'esclavage dans les Sujets; plus de fierté & de grandeur dans les Chefs, & leur esprit pacifique, qui cependant s'est un peu démenti depuis plusieurs années. De la Nation des Natchez.

Les Hurons croyent aussi-bien qu'eux leurs Chefs héréditaires issus du Soleil, mais il n'y en a pas un, qui voulût être son valet, ni le suivre dans l'autre monde pour y avoir l'honneur de le servir, comme il arrive souvent parmi les Natchez.

1721. Décembre.

Garcilasso de la Vega parle de cette Nation comme d'un Peuple puissant, & il n'y a pas six ans qu'on y comptoit quatre mille Guerriers. Il paroît qu'elle étoit encore plus nombreuse du tems de M. de la Sale, & même lorsque M. d'Iberville découvrit l'embouchure du Micissipi. Aujourd'hui les Natchez ne pourroient pas mettre sur pied deux mille Combattans. On attribuë cette diminution à des maladies contagieuses, qui ces dernieres années ont fait parmi eux de grands ravages.

Du Grand Chef & de la Femme-Chef.

Le Grand Chef des Natchez porte le nom de Soleil, & c'est toujours, comme parmi les Hurons, le Fils de sa plus proche Parente, qui lui succede. On donne à cette Femme la qualité de Femme-Chef, & quoique pour l'ordinaire elle ne se mêle pas du Gouvernement, on lui rend de grands honneurs. Elle a même, aussi-bien que le Soleil, droit de vie & de mort; dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre, ils ordonnent à leurs Gardes, qu'on nomme *Allouez*, de le tuer. *Va me défaire de ce Chien*, disent-ils, & ils sont obéïs sur le champ. Leurs Sujets, & les Chefs mêmes des Villages, ne les abordent jamais, qu'ils ne les saluent trois fois, en jettant un cri, qui est une espéce de hurlement: ils font la même chose en se retirant, & se retirent en marchant à reculons. Lors qu'on les rencontre, il faut s'arrêter, se ranger du chemin, & jetter les mêmes cris, dont j'ai parlé, jusqu'à ce qu'ils soient passés. On est aussi obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les Récoltes, dans le produit de la Chasse, & dans celui de la Pêche. Enfin personne, non pas même leurs plus proches Parens, & ceux, qui composent les Familles Nobles, lorsqu'ils ont l'honneur de manger avec eux, n'ont droit de boire dans le même vase, ni de mettre la main au plat.

Tous les matins, dès que le Soleil paroît, le grand Chef se met à la porte de sa Cabanne, se tourne vers l'Orient, & hurle trois fois, en se prosternant jusqu'à terre. On lui apporte ensuite un Calumet, qui ne sert qu'en cette occasion, il fume, & pousse la fumée de son Tabac vers l'Astre du jour; puis il fait la même chose vers les trois autres parties du monde. Il ne reconnoît sur la Terre de Maître que le Soleil, dont il prétend tirer son origine, exerce un pouvoir sans borne sur ses Sujets, peut disposer de leurs biens & de leur

vie, & quelques travaux, qu'il leur commande, ils n'en peuvent exiger aucun ſalaire.

Ce qui arrive à leur mort.

Lorſque le Chef, ou la Femme-Chef meurent, tous leurs Alloués ſont obligés de les ſuivre en l'autre monde, mais ils ne ſont pas les ſeuls, qui ont cet honneur : car c'en eſt un, & qui eſt fort recherché. Il y a tel Chef, dont la mort coûte la vie à plus de cent perſonnes, & on m'a aſſûré qu'il meurt peu de Natchez conſidérables, à qui quelques-uns de leurs Parens, de leurs Amis, ou de leurs Serviteurs ne faſſent pas cortége dans le Pays des Ames. Il paroît par les diverſes Relations, que j'ai vûës de ces horribles cérémonies, qu'elles varient beaucoup. En voici une des Obſéques d'une Femme-Chef, que je tiens d'un Voyageur, qui en fut témoin, & ſur la ſincerité duquel j'ai tout lieu de compter.

Le Mari de cette Femme n'étant pas noble, c'eſt-à-dire, de la Famille du Soleil, ſon Fils Aîné l'étrangla, ſelon la coûtume; on vuida enſuite la Cabanne de tout ce qui y étoit, & on y conſtruiſit une eſpéce de Char de Triomphe, où le corps de la Défunte, & celui de ſon Epoux furent placés. Un moment après on rangea autour de ces cadavres douze petits Enfans, que leurs Parens avoient auſſi étranglés par ordre de l'Aînée des Filles de la Femme-Chef, & qui ſuccedoit à la dignité de ſa Mere. Cela fait, on dreſſa dans la Place publique quatorze Echaffauts ornés de branches d'Arbres, & de toiles, ſur leſquelles on avoit peint différentes figures. Ces Echafauts étoient deſtinés pour autant de perſonnes, qui devoient accompagner la Femme-Chef dans l'autre monde. Leurs Parens étoient tout autour d'elles, & regardoient comme un grand honneur pour leurs familles la permiſſion, qu'elles avoient euës, de ſe ſacrifier ainſi. On s'y prend quelquefois dix ans auparavant pour obtenir cette grace, & il faut que ceux, ou celles, qui l'ont obtenuë, filent eux-mêmes la corde, avec laquelle ils doivent être étranglés.

Ils paroiſſent ſur leurs Echafauts revêtus de leurs plus riches habits, portant à la main droite une grande Coquille. Leur plus proche Parent eſt à leur droite, ayant ſous ſon bras gauche la corde, qui doit ſervir à l'exécution, & à la main droite un caſſe-tête. De tems en tems il fait le cri de mort, & à ce cri les quatorze Victimes deſcendent de leurs Echafauts, & vont danſer tous enſemble au milieu de la Place, devant

1721. Décembre.

le Temple, & devant la Cabanne de la Femme-Chef. On leur rend ce jour-là & les ſuivans de grands reſpects, ils ont chacun cinq Domeſtiques, & leur viſage eſt peint en rouge. Quelques-uns ajoûtent que pendant les huit jours, qui précédent leur mort, ils portent à la jambe un ruban rouge, & que pendant tout ce tems-là c'eſt à qui les régalera. Quoiqu'il en ſoit, dans l'occaſion dont je parle, les Peres & les Meres, qui avoient étranglé leurs Enfans, les prirent entre leurs mains, & ſe rangerent des deux côtés de la Cabanne, les quatorze Perſonnes, qui étoient auſſi deſtinées à mourir, s'y placerent de la même maniere, & ils étoient ſuivis des Parens & des Amis de la Défunte, tous en deüil, c'eſt-à-dire, les cheveux coupés : tous faiſoient retentir les airs de cris ſi affreux, qu'on eut dit que tous les Diables étoient ſortis des Enfers pour venir hurler en cet endroit ; cela fut ſuivi de danſes de la part de ceux, qui devoient mourir, & de chants de la part des Parens de la Femme-Chef.

Enfin on ſe mit en marche. Les Peres & Meres, qui portoient leurs Enfans morts, paroiſſoient les premiers, marchant deux à deux, & précédoient immédiatement le Brancart, où étoit le corps de la Femme-Chef, que quatre Hommes portoient ſur leurs épaules. Tous les autres venoient après dans le même ordre que les premiers. De dix pas en dix pas ceux-ci laiſſoient tomber leurs Enfans par terre ; ceux, qui portoient le Brancard, marchoient deſſus, puis tournoient tout autour d'eux, enſorte que quand le convoi arriva au Temple, ces petits Corps étoient en piéces.

Tandis qu'on enterroit dans le Temple le Corps de la Femme-Chef, on déshabilla les quatorze Perſonnes, qui devoient mourir, on les fit aſſeoir par terre devant la porte, chacun ayant deux Sauvages, dont l'un étoit aſſis ſur ſes genoux, & l'autre lui tenoit les bras par derriere. On leur paſſa une corde au col, on leur couvrit la tête d'une peau de Chevreuil, on leur fit avaler trois pilules de tabac, & boire un verre d'eau, & les Parens de la Femme-Chef tirerent des deux côtés les cordes en chantant, juſqu'à ce qu'ils fuſſent étranglés. Après quoi on jetta tous ces Cadavres dans une même Foſſe, qu'on couvrit de terre.

Quand le Grand Chef meurt, s'il a encore ſa Nourrice, il faut qu'elle meure auſſi. Mais il eſt arrivé pluſieurs fois que

les François ne pouvant empêcher cette barbarie, ont obtenu la permiſſion de baptiſer les petits Enfans, qui devoient être étranglés, & qui par conſéquent n'accompagnoient pas ceux, en l'honneur deſquels on les immoloit, dans leur prétendu Paradis. 1721. Décembre.

Nous ne connoiſſons point de Nation dans ce Continent où le Sexe ſoit plus débordé, que celle-ci. Il eſt même forcé par le Soleil & par les Chefs ſubalternes à ſe proſtituer à tout venant; & une Femme, pour être publique, n'en eſt pas moins eſtimée. Quoique la Polygamie ſoit permiſe, & que le nombre des Femmes, qu'on peut avoir, ne ſoit pas limité, ordinairement chacun n'a que la ſienne; mais il peut la répudier, quand il veut; liberté, dont il n'y a pourtant guéres que les Chefs, qui faſſent uſage. Les Femmes ſont aſſez bien faites pour des Sauvageſſes, & aſſez propres dans leur ajuſtement, & dans tout ce qu'elles font. Les Filles de la Famille noble ne peuvent épouſer que des Hommes obſcurs, mais elles ſont en droit de congédier leur Mari, quand bon leur ſemble, & d'en prendre un autre, pourvû qu'il n'y ait point d'alliance entr'eux. Mœurs des Natchez.

Si leurs Maris leur font une infidélité, elles peuvent leur faire caſſer la tête, & elles ne ſont point ſujettes à la même loi. Elles peuvent même avoir autant de Galans, qu'elles jugent à propos, ſans que le Mari puiſſe le trouver mauvais, c'eſt un privilege attaché au Sang du Soleil. Il ſe tient debout en préſence de ſa Femme dans une poſture reſpectueuſe; il ne mange point avec elle; il la ſaluë du même ton, que ſes Domeſtiques: le ſeul privilége, que lui procure une alliance ſi onéreuſe, c'eſt d'être exempt de travail, & d'avoir autorité ſur ceux, qui ſervent ſon Epouſe.

Les Natchez ont deux Chefs de guerre, deux Maîtres de cérémonies pour le Temple, deux Officiers pour régler ce qui ſe doit pratiquer dans les Traités de paix ou de guerre; un, qui a l'inſpection ſur les ouvrages, & quatre autres, qui ſont chargés d'ordonner tout dans les feſtins publics. C'eſt le Grand Chef, qui donne ces emplois, & ceux, qui en ſont revêtus, ſont reſpectés & obéis, comme il le feroit lui-même. Les recoltes ſe font en commun; le Soleil en marque le jour, & convoque le Village. Vers la fin de Juillet il indique un autre jour pour le commencement d'une Fête, qui en dure trois, & qui ſe paſſe en jeux & en feſtins. Divers Uſages.

1721. Décembre.

Description d'une Fête.

Chaque Particulier y contribue de sa Chasse, de sa Pêche & de ses autres Provisions, qui consistent en Maïz, Féves, & Melons. Le Soleil & la Femme-Chef y président dans une Loge élevée & couverte de feuillages : on les y porte dans un brancard, & le Premier tient en sa main une maniere de sceptre orné de plumages de diverses couleurs. Tous les Nobles sont autour d'eux dans une posture respectueuse. Le dernier jour le Soleil harangue l'Assemblée, il exhorte tout le monde à remplir exactement ses devoirs, surtout à avoir une grande vénération pour les Esprits, qui résident dans le Temple, & à bien instruire les Enfans. Si quelqu'un s'est signalé par quelqu'action de zéle, il fait son éloge. Il y a vint ans que le feu du Ciel ayant réduit le Temple en cendres, sept ou huit Femmes jetterent leurs Enfans au milieu des flammes, pour appaiser les Génies ; le Soleil fit aussi-tôt venir ces Héroïnes, leur donna publiquement de grandes louanges, & finit son discours en exhortant les autres Femmes à imiter dans l'occasion un si bel exemple.

Prémices offertes dans le Temple.

Les Peres de Familles ne manquent jamais d'apporter au Temple les prémices de tout ce qu'ils recueillent, & on fait le même de tous les présens, qui sont offerts à la Nation. On les expose à la porte du Temple, dont le Gardien, après les avoir présentés aux Esprits, les porte chez le Soleil, qui les distribuë à qui bon lui semble. Les Semences sont pareillement offertes devant le Temple avec de grandes cérémonies : mais les Offrandes, qui s'y font de pains & de farines à chaque nouvelle Lune, sont pour le profit des Gardiens du Temple.

Des Mariages.*

Les Mariages des Natchez ne différent presque pas de ceux des Sauvages du Canada : la principale différence, qui s'y trouve, consiste en ce qu'ici le futur Epoux commence par faire aux Parens de la Fille les présens, dont on est convenu, & que les Nôces sont suivies d'un grand Festin. La raison, pour laquelle il n'y a guére que les Chefs, qui ayent plusieurs Femmes, c'est que pouvant faire cultiver leurs Champs par le Peuple, sans qu'il leur en coûte rien, le nombre de leurs Epouses ne leur est point à charge. Les Chefs se marient avec encore moins de cérémonie, que les autres. Ils se contentent de faire avertir les Parens de la Fille, sur laquelle ils ont jetté les yeux, qu'ils la mettent au nombre de leurs Femmes : mais ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs Cabannes ;

les

les autres restent chez leurs Parens, où leurs Maris les visitent, quand il leur plaît. La jalousie ne régne point dans ces Mariages; les Natchez se prêtent même sans façon leurs Femmes, & c'est apparemment de-là, que vient la facilité, avec laquelle ils les congédient pour en prendre d'autres.

De la Levée des Soldats.

Lorsqu'un Chef de Guerre veut lever un Parti, il plante dans un endroit marqué pour cela deux Arbres ornés de Plumes, de Fléches, & de Casse-têtes, le tout peint en rouge, aussi-bien que les Arbres, qui sont encore picqués du côté, où l'on veut porter la guerre. Ceux qui veulent s'enrôler, se présentent au Chef, bien parés, le visage barboüillé de différentes couleurs, & lui déclarent le desir, qu'ils ont de pouvoir apprendre sous ses ordres le métier des Armes; qu'ils sont disposés à endurer toutes les fatigues de la guerre, & prêts à mourir, s'il le faut, pour la Patrie.

Des Provisions.

Quand le Chef a le nombre de Soldats, que demande l'expédition, qu'il médite, il fait préparer chez lui un breuvage, qui se nomme *la Médecine de la Guerre.* C'est un vomitif fait avec une racine boüillie dans l'eau: on en donne à chacun deux pots, qu'il faut avaler tout de suite, & que l'on rend presque aussi-tôt avec les plus violens efforts. On travaille ensuite aux préparatifs, & jusqu'au jour fixé pour le départ, les Guerriers se rendent soir & matin dans une Place, où après avoir bien dansé, & raconté leurs beaux faits d'Armes, chacun chante sa chanson de mort. Ce peuple n'est pas moins superstitieux sur les songes, que les Sauvages du Canada: il n'en faut qu'un de mauvais augure, pour rebrousser chemin, quand on est en marche.

Des marches & des campemens.

Les Guerriers marchent avec beaucoup d'ordre, & prennent de grandes précautions pour camper, & pour se rallier. On envoye souvent à la découverte, mais on ne pose point de Sentinelles pendant la nuit: on éteint tous les feux, on se recommande aux Esprits, & on s'endort avec sécurité, après que le Chef a averti tout le monde de ne point ronfler trop fort, & d'avoir toujours près de soi ses Armes en bon état. Les Idoles sont exposées sur une perche panchée du côté des Ennemis, & tous les Guerriers, avant que de s'aller coucher, passent les uns après les autres, le Casse-tête à la main, devant ces prétenduës Divinités. Ils se tournent ensuite vers le

1721. Décembre.

Pays ennemi, & font de grandes menaces, que le vent emporte ſouvent d'un autre côté.

Des Priſonniers.

Il ne paroît pas que les Natchez exercent ſur leurs Priſonniers durant la marche les cruautés, qui ſont en uſage dans le Canada. Lorſque ces Malheureux ſont arrivés au grand Village, on les fait chanter & danſer pluſieurs jours de ſuite devant le Temple. Après quoi ils ſont livrés aux Parens de ceux, qui ont été tués durant la Campagne. Ceux-ci, en les recevant, fondent en pleurs, puis après avoir eſſuyé leurs larmes avec les chevelures, que les Guerriers ont rapportées, ils ſe cotiſent pour récompenſer ceux, qui leur ont fait préſent de leurs Eſclaves, dont le ſort eſt toujours d'être brûlés.

Noms des Guerriers.

Les Guerriers changent de nom à meſure qu'ils font de nouveaux Exploits; ils les reçoivent des anciens Chefs de Guerre, & ces noms ont toujours quelque rapport à l'action, par laquelle on a mérité cette diſtinction; ceux qui pour la premiere fois ont fait un Priſonnier, ou levé une Chevelure, doivent pendant un mois s'abſtenir de voir leurs Femmes, & de manger de la viande. Ils s'imaginent que, s'ils y manquoient, les ames de ceux, qu'ils ont tués ou brûlés, les feroient mourir, ou que la premiere bleſſure, qu'ils recevroient, ſeroit mortelle, ou du moins qu'ils ne remporteroient plus aucun avantage ſur leurs Ennemis. Si le Soleil commande ſes Sujets en perſonne, on a grand ſoin qu'il ne s'expoſe pas trop, moins peut-être par zèle pour ſa conſervation, qu'à cauſe que les autres Chefs de Guerre, & les Principaux du Parti ſeroient mis à mort, pour ne l'avoir pas bien gardé.

Des Jongleurs.

Les Jongleurs des Natchez reſſemblent aſſez à ceux du Canada, & traitent les Malades à peu près de la même façon. Ils ſont bien payés, quand le Malade guérit; mais s'il meurt, il leur en coûte ſouvent à eux-mêmes la vie. Il y a dans cette Nation une autre eſpéce de Jongleurs, qui ne courent pas moins de riſques, que ces Médecins. Ce ſont certains Vieillards fainéans, qui pour faire ſubſiſter leurs Familles, ſans être obligés de travailler, entreprennent de procurer la pluye, ou le beau tems, ſelon les beſoins. Vers le Printems on ſe cotiſe pour achetter de ces prétendus Magiciens un tems favorable aux biens de la terre. Si c'eſt de la Pluye, qu'on demande, ils ſe rempliſſent la bouche d'eau, & avec un chalu-

meau, dont l'extrémité eſt percée de pluſieurs trous, comme un entonnoir, ils ſouflent en l'air du côté, où ils apperçoivent quelque nuage, tandis que, le Chichikoué d'une main, & leur Manitou de l'autre, ils jouent de l'un, & levent l'autre en l'air, invitant par des cris affreux les nuages à arroſer les campagnes de ceux, qui les ont mis en œuvre.

1721. Décembre.

S'il eſt queſtion d'avoir du beau tems, ils montent ſur le toît de leurs Cabannes, font ſigne aux nuages de paſſer outre, & ſi les nuages paſſent, & ſe diſſipent, ils danſent & chantent autour de leurs Idoles, puis avalent de la fumée de tabac, & préſentent au Ciel leurs Calumets. Tout le tems que durent ces opérations, ils obſervent un jeûne rigoureux, & ne font que danſer & chanter; ſi on obtient ce qu'ils ont promis, ils ſont bien récompenſés; s'ils ne réuſſiſſent pas, ils ſont mis à mort ſans miſéricorde. Mais ce ne ſont pas les mêmes, qui ſe mêlent de procurer la pluye & le beau tems; leurs Génies, diſent-ils, ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Du Deuil.

Le deuil parmi ces Sauvages conſiſte à ſe couper les cheveux, à ne ſe point peindre le viſage, & à ne ſe point trouver aux Aſſemblées; mais j'ignore combien il dure. Je n'ai pu ſçavoir non plus s'ils célébrent la grande Fête des Morts, dont je vous ai donné la deſcription; il paroît que dans cette Nation, où tout eſt en quelque façon eſclave de ceux, qui commandent, tous les honneurs mortuaires ſont pour ceux-ci, ſur-tout pour le Soleil, & pour la Femme-Chef.

Des Traités.

Les Traités de paix & d'alliance ſe font avec beaucoup d'appareil, & le Grand Chef y ſoûtient toujours ſa dignité en véritable Souverain. Dès qu'il eſt averti du jour de l'arrivée des Ambaſſadeurs, il donne ſes ordres aux Maîtres des cérémonies pour les préparatifs de leur réception, & nomme ceux, qui doivent nourrir tour à tour ces Envoyés. Car c'eſt aux dépens de ſes Sujets, qu'il fait tous les frais de l'Ambaſſade. Le jour de l'entrée des Ambaſſadeurs, chacun a ſa place marquée ſelon ſon rang, & quand ces Miniſtres ſont à cinq cent pas du Grand Chef, ils s'arrêtent, & chantent la paix.

Ordinairement l'Ambaſſade eſt compoſée de trente Hommes & de ſix Femmes. Six des meilleures Voix marchent à la tête du cortége, & entonnent, les autres ſuivent, & le Chichikoué ſert à régler la meſure. Quand le Soleil fait ſigne aux

1721. Décembre.

Ambassadeurs d'approcher, ils se remettent en marche ; ceux, qui portent le Calumet, dansent en chantant, se tournent de tous côtés, se donnent de grands mouvemens, & font quantité de grimaces & de contorsions. Ils recommencent le même manége autour du Grand Chef, quand ils sont arrivés auprès de lui ; ils le frottent ensuite avec leur Calumet depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont rejoindre leur Troupe.

Comment le Soleil donne audience aux Ambassadeurs

Alors ils remplissent un Calumet de tabac, & tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble vers le Grand Chef, & lui présentent le Calumet allumé. Ils fument avec lui, poussent vers le Ciel la premiere vapeur de leur Tabac, la seconde vers la Terre, & la troisiéme autour de l'Horison. Cela fait, ils présentent leurs Calumets aux Parens du Soleil, & aux Chefs subalternes. Ils vont ensuite frotter de leurs mains l'estomach du Soleil, puis ils se frottent eux-mêmes tout le corps ; enfin ils posent leurs Calumets sur des fourches vis-à-vis le Grand Chef, & l'Orateur de l'Ambassade commence sa harangue, qui dure une heure.

Quand il a fini, on fait signe aux Ambassadeurs, qui jusques-là étoient demeurés debout, de s'asseoir sur des bancs placés pour eux près du Soleil, lequel répond à leur discours, & parle aussi une heure entiere. Ensuite un Maître des cérémonies allume un grand Calumet de paix, & y fait fumer les Ambassadeurs, qui avalent la premiere gorgée. Alors le Soleil leur demande des nouvelles de leur santé ; tous ceux, qui assistent à l'audience, leur font le même compliment, puis on les conduit dans la Cabanne, qui leur est destinée, & où on leur donne un grand repas. Le soir du même jour le Soleil leur rend visite ; mais quand ils le sçavent prêt à sortir de chez lui pour leur faire cet honneur, ils le vont chercher, le portent sur leurs épaules dans leur logis, & le font asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se place derriere lui, appuye ses deux mains sur ses épaules, & le secouent assez lontems, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantent leurs belles actions à la guerre.

Ces visites recommencent tous les matins & tous les soirs ; mais à la derniere, le cérémonial change. Les Ambassadeurs plantent un poteau au milieu de leur Cabanne, & s'asseoient tout autour : les Guerriers, qui accompagnent le Soleil, parés de leurs plus belles robes, dansent, & tour à tour frap-

pent le poteau, & racontent leurs plus beaux faits d'armes; après quoi ils font des préſens aux Ambaſſadeurs. Le lendemain ceux-ci ont pour la premiere fois la permiſſion de ſe promener dans le Village, & tous les ſoirs on leur donne des Fêtes, qui ne conſiſtent que dans des danſes. Quand ils ſont ſur leur départ, les Maîtres de cérémonies leur font fournir toutes les proviſions, dont ils ont beſoin pour leur voyage, & c'eſt toujours aux dépens des Particuliers. 1721. Décembre.

Religion du Feu dans la Floride.

La plûpart des Nations de la Louyſiane avoient autrefois leur Temple, auſſi-bien que les Natchez, & dans tous ces Temples il y avoit un feu perpétuel. Il ſemble même que les *Maubiliens* avoient ſur tous les Peuples de cette Partie de la Floride une eſpéce de primatie de Religion, car c'étoit à leur feu, qu'il falloit rallumer celui, que par négligence, ou par malheur on avoit laiſſé éteindre. Mais aujourd'hui le Temple des Natchez eſt le ſeul, qui ſubſiſte, & il eſt en grande vénération parmi tous les Sauvages, qui habitent dans ce vaſte Continent, & dont la diminution eſt auſſi conſidérable, & a été encore plus prompte, que celles des Peuples du Canada, ſans qu'il ſoit poſſible d'en ſçavoir la véritable raiſon. Des Nations entieres ont abſolument diſparu depuis quarante ans au plus. Celles qui ſubſiſtent encore, ne ſont plus que l'ombre de ce qu'elles étoient, lorſque M. de la Sale découvrit ce Pays. Je vous quitte, Madame, pour des raiſons, que j'aurai l'honneur de vous expliquer bien-tôt. Je ſuis, &c.

TRENTE-UNIÉME LETTRE.

Voyage depuis les Natchez juſqu'à la Nouvelle Orleans. Deſcription du Pays & de pluſieurs Bourgades des Sauvages, & de la Capitale de la Louyſiane.

A la Nouvelle Orleans, ce dixiéme de Janvier, 1722.

1722. Janvier.

MADAME,

Description

ME voici enfin arrivé dans cette fameuſe Ville, qu'on a

1722. Janvier.

de la Nouvelle Orleans.

nommé *la Nouvelle Orleans*. Ceux, qui lui ont donné ce nom, croyoient qu'Orleans est du genre féminin : mais qu'importe ? l'usage est établi, & il est au-dessus des régles de la Grammaire.

Cette Ville est la premiere, qu'un des plus grands Fleuves du Monde ait vû s'élever sur ses bords. Si les huit cent belles Maisons, & les cinq Paroisses, que lui donnoit le Mercure il y a deux ans, se réduisent encore aujourd'hui à une centaine de Barraques, placées sans beaucoup d'ordre ; à un grand Magasin, bâti de bois ; à deux ou trois Maisons, qui ne pareroient pas un Village de France ; & à la moitié d'un méchant magasin, qu'on a bien voulu prêter au Seigneur, & dont il avoit à peine pris possession, qu'on voulut l'en faire sortir, pour le loger sous une tente ; quel plaisir d'un autre côté de voir croître insensiblement cette future Capitale d'un beau & vaste Pays, & de pouvoir dire, non pas en soupirant, comme le Héros de Virgile en parlant de sa chere Patrie consumée par les flammes : *& les Champs, où fut la Ville de Troye* (*a*) *:* mais rempli de l'espérance la mieux fondée; ce lieu sauvage & désert, que les Cannes & les Arbres couvrent encore presque tout entier, sera un jour, & peut-être ce jour n'est-il pas éloigné, une Ville opulente, & la Métropole d'une grande & riche Colonie.

Vous me demanderez, Madame, sur quoi je fonde cette espérance ? Je la fonde sur la situation de cette Ville à trente-trois lieuës de la Mer, & au bord d'un Fleuve naviguable, qu'on peut remonter jusques-là en vint-quatre heures : sur la fertilité de son terroir ; sur la douceur & la bonté de son climat, par les trente dégrez de latitude-Nord ; sur l'industrie de ses Habitans ; sur le voisinage du Méxique, où l'on peut aller en quinze jours par Mer ; sur celui de la Havane, qui est encore plus proche, des plus belles Isles de l'Amérique & des Colonies Angloises. En faut-il davantage pour rendre une Ville florissante ? Rome & Paris n'ont pas eu des commencemens si considérables, n'ont pas été bâtis sous de si heureux auspices, & leurs Fondateurs n'ont pas rencontré sur la Seine & sur le Tybre les avantages, que nous avons trouvés sur le Micissipi, auprès duquel ces deux Rivieres ne sont que des ruisseaux. Mais avant que de m'engager à vous parler de ce qui peut ici exciter votre curiosité, je vais, Madame, pour aller par or-

(*a*) *Et Campos, ubi Troja fuit.*

1722.

dre, reprendre mon Journal, où je l'ai interrompu.

Janvier.

Je restai aux Natchez beaucoup plus lontems, que je ne m'y étois attendu, & ce fut l'abandon, où j'y trouvai les François par rapport aux secours spirituels, qui m'y retint jusqu'après Noël. La rosée du Ciel n'est point encore tombée sur ce beau Pays, qui plus qu'aucun autre, peut se vanter d'avoir en partage la graisse de la terre. Feu M. d'Iberville y avoit destiné un Jésuite (*a*), qui l'accompagnoit au second voyage, qu'il fit à la Louysiane, dans le dessein d'établir le Christianisme dans une Nation, dont il ne doutoit pas que la conversion n'entraînât celle de toutes les autres ; mais ce Missionnaire, en passant par le Village des *Bayagoulas*, crut y trouver des dispositions plus favorables à la Religion, & comme il songeoit à fixer sa demeure parmi eux, il fut rappellé en France par des ordres supérieurs.

Missionnaires aux Natchez sans fruit.

Dans la suite un Ecclésiastique (*b*) du Canada fut envoyé aux Natchez, & il y demeura assez lontems, mais il n'y fit point de Prosélytes, quoiqu'il eut gagné les bonnes graces de la Femme-Chef, qui par considération pour lui donna son nom à un de ses Fils. Ce Missionnaire ayant été obligé de faire un voyage à la Maubile, fut tué en chemin par des Sauvages, qui ne vouloient apparemment que profiter de son bagage, ainsi qu'il étoit déja arrivé à un autre Prêtre (*c*) du côté des Akansas. Depuis ce tems-là toute la Louysiane au-dessous des Illinois est demeurée sans Prêtre, si on en excepte *les Tonicas*, lesquels ont eu pendant plusieurs années un Ecclésiastique (*d*), qu'ils aimoient, qu'ils estimoient, qu'ils ont même voulu faire leur Chef, & qui cependant n'a pû persuader à un seul d'embrasser le Christianisme.

Mais comment songeroit-on à prendre des mesures pour la conversion des Infidéles, tandis que les Domestiques mêmes de la Foi sont presque tous sans Pasteurs. J'ai déja eu l'honneur de vous dire, Madame, que le Canton des Natchez étoit le plus peuplé de la Colonie ; cependant il y avoit cinq ans qu'aucun François n'y avoit entendu la Messe, ni même vû un Prêtre. Je m'apperçus bien à la vérité que la privation des Sacremens avoit produit dans la plûpart cette indifférence pour les exercices de la Religion, qui en est le

Les François dépourvûs de secours spirituels.

(*a*) Le Pere Paul du Ru.
(*b*) M. de S. Cosme.
(*c*) M. Foucault.
(*d*) M. Davion.

1722. Janvier.

plus ordinaire effet ; toutefois plusieurs me témoignerent beaucoup d'empressement de profiter de l'occasion de mon voyage pour mettre ordre aux affaires de leur Conscience, & je crus qu'il étoit de mon devoir de ne me pas faire prier pour leur procurer cette consolation.

La premiere proposition, que l'on me fit, ce fut de vouloir bien marier en face d'Eglise des Habitans, qui en vertu d'un contrat civil, dressé en présence du Commandant & du Commis principal, habitoient ensemble, sans aucun scrupule, alléguant, aussi-bien que ceux, qui avoient autorisé ce concubinage, la nécessité de peupler le Pays, & l'impossibilité d'avoir un Prêtre. Je leur representai qu'il y en avoit aux Yasous & à la Nouvelle Orleans, & que la chose valoit bien la peine de faire le voyage ; on me répondit que les Contractans n'étoient en état, ni de s'éloigner, ni de fournir à la dépense nécessaire pour faire venir un Prêtre. Enfin le mal étoit fait ; il n'étoit plus question que d'y remédier, & je le fis. Je confessai ensuite tous ceux, qui se présenterent, mais le nombre n'en fut pas aussi grand que je l'avois esperé.

Départ des Natchez.

Rien ne me retenant plus aux Natchez. j'en partis le vintsix de Décembre assez tard, accompagné de M. DE PAUGER, Ingénieur du Roi, qui visitoit la Colonie pour examiner les endroits, où il étoit à propos de construire des Forts. Nous fîmes quatre lieuës, & nous campâmes sur le bord d'une petite Riviere, que nous rencontrâmes à gauche, nous nous rembarquâmes le lendemain deux heures avant le jour, avec un vent contraire assez fort. Le Fleuve fait en cet endroit un circuit de quatorze lieuës, & à mesure que nous tournions, le vent tournoit avec nous, réfléchi par les terres & par les Isles, que nous trouvâmes en grand nombre, de sorte que nous l'eûmes tout le jour dans le nez. Nous ne laissâmes pourtant pas de faire encore dix lieuës ; & nous entrâmes dans une autre petite Riviere, qui est sur la même main gauche. Toute la nuit nous entendîmes un fort grand bruit, & je ne doutai point que ce ne fût l'effet du vent, qui s'étoit renforcé, mais on m'assûra que la Riviere avoit été fort tranquille, & que le bruit, qui m'avoit éveillé, avoit été causé par des Poissons, qui battoient l'eau de leur queuë.

Description du Village des *Tonicas*.

Le vint-huit, après avoir fait deux lieuës, nous arrivâmes à la Riviere des *Tonicas*, qui ne paroît d'abord qu'un ruisseau ; mais

mais à une portée de fusil de son embouchure elle forme un très-joli Lac. Si le Fleuve continue à se jetter, comme il fait de l'autre côté, tout cet endroit deviendra inabordable. La Riviere des Tonicas prend sa source dans le Pays des *Tchactas*, & son cours est fort embarrassé de Rapides. Le Village est au-delà du Lac sur un terrein assez élevé ; cependant on assûre que l'air y est mauvais, ce que l'on attribue à la qualité des eaux de la Riviere ; mais je croirois plutôt que cela vient de ce que ces eaux croupissent dans le Lac. Ce Village est bâti en rond autour d'une très-grande Place, sans enceinte, & médiocrement peuplé.

1722. Janvier.

Du Chef des Tonicas.

La Cabanne du Chef est fort ornée en-dehors pour une Cabanne de Sauvage : on y voit des figures en relief, qui ne sont pas aussi mal faites, qu'on s'attend de les trouver. Le dedans est obscur, & je n'y remarquai que des cofres, qu'on m'assûra être remplis de hardes & d'argent. Ce Chef nous reçut très-poliment ; il étoit vêtu à la Françoise, & n'étoit nullement embarrassé dans cet habit. C'est de tous les Sauvages de la Louysiane celui, sur lequel nos Commandans comptent le plus : il aime notre Nation, & n'a pas lieu de se repentir des services, qu'il lui a rendus. Il négocie avec les François, ausquels il fournit des Chevaux & des Volailles, & il entend très-bien son commerce. Il a appris de nous à thésauriser, & il passe pour être fort riche. Il y a lontems qu'il ne paroît plus habillé en Sauvage, & il se pique même d'être toujours bien mis.

Etat de cette Nation.

Les autres Cabannes de ce Village sont partie de figure quarrée, comme celle du Chef, partie rondes, comme aux Natchez ; la Place, sur laquelle elles donnent toutes, a environ cent pas de diamétre, & malgré un chaud étouffant, qu'il faisoit ce jour-là, les Jeunes-Gens se divertissoient à une espéce de truc assez semblable au nôtre. Il y a deux autres Villages de cette Nation, peu éloignés de celui-ci, & c'est tout ce qui reste d'un Peuple autrefois très-nombreux. J'ai dit qu'ils avoient un Missionnaire, qu'ils aimoient beaucoup ; j'ai appris qu'ils l'avoient chassé, il y a quelque tems, parce qu'il avoit brûlé leur Temple, qu'ils n'ont pourtant point rebâti, ni rallumé leur feu, preuve certaine de leur peu d'attachement à leur fausse Religion ; ils rappellerent même bientôt le Missionnaire, mais ils écoutoient tout ce qu'il vouloit leur dire avec

1722. Janvier.

une indolence, qu'il n'a jamais pû vaincre, & il les a abandonnés à son tour.

De la Riviere Rouge.

Du fond du Lac, ou de la Baye des Tonicas, on pourroit, si l'on naviguoit avec des Canots d'Ecorces, faire un portage de deux lieuës, qui en épargneroient dix sur ce Fleuve; mais avec des Pirogues cela n'est point pratiquable. Deux lieuës plus bas que la Riviere des Tonicas on laisse à main droite la Riviere rouge, ou *Rio Colorado*, à l'entrée de laquelle le fameux Ferdinand de Soto, le Conquérant de la Floride, termina ses jours & ses exploits, ou plutôt sa course vagabonde. Cette Riviere court Est & Ouest pendant quelque tems, puis tourne au Sud. Elle n'est guéres navigable pour les Pirogues, que pendant quarante lieuës, après quoi on ne trouve plus que des Marais impratiquables. Son embouchure me parut avoir environ deux cent toises de large. Dix lieuës au-dessus elle reçoit sur la main droite la Riviere Noire, autrement appellée la Riviere des *Ouatchitas*, laquelle vient du Nord, & n'a presque point d'eau pendant sept mois de l'année.

Concessions mal placées.

On n'a pourtant pas laissé d'y placer plusieurs Concessions, qui selon toutes les apparences n'y feront pas fortune; le motif de cet Etablissement est le voisinage des Espagnols, qui de tout tems a été un appas funeste à cette Colonie; dans l'espérance de trafiquer avec eux, on laisse en friche les meilleurs terreins du Monde. *Les Natchitoches* sont établis sur la Riviere Rouge, & nous avons jugé à propos de bâtir chez eux un Fort, pour empêcher les Espagnols de s'établir plus près de nous. Nous campâmes le vint-neuf un peu au-dessous de l'embouchure de la Riviere Rouge dans une fort belle anse.

Pointe coupée.

Le trentiéme, après avoir fait cinq lieuës, nous passâmes une seconde Pointe coupée: le Fleuve faisoit en cet endroit-là un fort grand détour; des Canadiens, à force de creuser un petit ruisseau, qui étoit derriere une pointe, y ont fait entrer les eaux du Fleuve, lesquelles se répandant avec impétuosité dans ce nouveau Canal, ont achevé de couper la pointe, & ont épargné aux Voyageurs quatorze lieuës de chemin. L'ancien lit est actuellement à sec, & n'a d'eau, que dans le tems de l'inondation, preuve évidente que le Micissipi se jette ici du côté de l'Est, & c'est à quoi on ne sçauroit faire trop d'attention, en s'établissant sur l'une & l'autre rive du Fleuve. On a depuis peu sondé ce nouveau Canal, & on y a filé

trente brasses de corde, sans trouver le fond. 1722. Janvier.

Immédiatement au-dessous, & sur la même main gauche, nous vîmes les foibles commencemens d'une Concession, qui porte le nom de *Sainte Reyne*, & à la tête de laquelle sont MM. de Coetlogon & Kolli. Elle est située sur un terrein très-fertile, & où l'on n'a point à craindre le débordement du Fleuve; mais avec rien on ne fait rien, surtout quand les Hommes manquent au travail, & l'amour du travail aux Hommes; & c'est l'état, où nous parut cette Concession. Nous fîmes encore une lieuë ce jour-là, & nous gagnâmes la Concession de Madame de Mezieres, où la pluye nous arrêta tout le jour suivant. Quelques Huttes couvertes de feuilles de Lattaniers, & une grande Tente de coutil forment présentement cette Concession; on y attend des Hommes & des Marchandises de la Riviere Noire, où sont les Magasins, & qu'on ne veut pas abandonner. J'ai bien peur qu'en voulant faire deux Etablissemens à la fois, on ne les manque tous deux.

Concession de Sainte Reyne, & celle de Madame de Mezieres.

Le terrein, sur lequel on a commencé celui-ci, est fort bon, mais il faut bâtir à un quart de lieuë du Fleuve, derriere une Cypriere, dont le fond est marécageux, & dont on pourroit tirer parti en y semant du Ris, & en y faisant des Jardinages. Deux lieuës plus avant dans le Bois il y a un Lac de deux lieuës de circuit, dont les bords sont couverts de gibier, & qui fournira peut-être du poisson, quand on en aura exterminé les Caïmans, qui y fourmillent. J'appris en cet endroit quelques secrets, que je vais, Madame, vous donner pour le prix qu'ils m'ont coûté; car je n'ai pas le loisir d'en faire l'épreuve.

Le Cyprès mâle porte en ce Pays une gousse, qu'il faut, dit-on, cueillir verte, & dans laquelle on trouve un baume souverain pour les coupures. Celui, qui distile du Copalme, a entr'autres vertus, celle de guérir de l'Hydropisie. La racine de ces grands Cotonniers, dont j'ai parlé ailleurs, & qu'on ce cesse point de trouver dans toute la route, que j'ai faite depuis le Lac Ontario, est un reméde assûré contre toutes sortes d'écorchures: il en faut prendre la pellicule intérieure, la faire bouillir dans l'eau, bassiner la playe de cette eau, & y mettre ensuite de la cendre de la pellicule même.

Observations.

Le premier jour de l'année 1722 nous allâmes dire la Messe

Concession de M. Diron.

1722. Janvier.

à trois lieuës de chez Madame de Mezieres dans une Concession très-bien placée, & qui appartient à M. DIRON D'ARTAGUETTE, Inspecteur Général des Troupes de la Louysiane (*a*). On nous y apporta une Tortuë monstrueuse, & on nous assûra que ces Animaux venoient à bout de rompre une grosse barre de fer: si le fait est vrai, & je voudrois l'avoir vû pour le croire, il faut que la salive de ces Animaux soit un grand dissolvant: pour la jambe d'un Homme, je ne voudrois pas la risquer dans leur gueule. Ce qui est certain, c'est qu'avec celle, que je vis il y avoit dequoi rassasier dix Personnes de bon appétit. Nous restâmes tout le jour dans cette Concession, qui n'est pas plus avancée que les autres, & qu'on appelle le *Bâton Rouge*.

Les *Bayagoulas*.

Le lendemain nous fîmes onze lieuës, & nous campâmes un peu au-dessous des *Bayagoulas*, que nous avions laissés à main droite, après y avoir visité les ruines de l'ancien Village, dont je vous ai parlé. Il étoit très-peuplé il n'y a que vint ans; la Petite Vérole a fait périr une partie de ses Habitans, les autres se sont éloignés & dispersés, on n'en a même aucune nouvelle depuis plusieurs années, & on doute qu'il en reste une seule Famille. Le terrein, qu'ils occupoient est magnifique; MM. PARIS y ont une Concession, où l'on a planté à la ligne quantité de Mûriers blancs, & on y fait déja de fort belle Soye. On commence aussi à y cultiver avec succès le Tabac & l'Indigo. Si on travailloit partout de même, les Propriétaires des Concessions seroient bien-tôt plus que dédommagés de leurs avances.

Des *Oumas* & des *Chetimachas*.

Le troisiéme de Janvier nous arrivâmes vers les dix heures du matin au petit Village des *Oumas*, qui est sur la gauche, & où il y a quelques Maisons Françoises. Un quart de lieuë plus avant dans les terres est le grand Village. Cette Nation nous est fort affectionnée. Le Micissipi commence à fourcher deux lieuës plus haut: il s'est creusé sur la droite, où sa pente le porte toujours, un Canal, qu'on appelle *la Fourche des Chetimachas* (*b*), & qui avant que de porter ses eaux à la Mer, forme un Lac assez grand. La Nation des Chetimachas est presque entiérement détruite, le peu, qui en reste, est Esclave dans la Colonie.

(*a*) Il est mort depuis peu Lieutenant de Roi au Cap François de Saint Domingue.

(*b*) Ou *Sitimachas*.

1722. Janvier.

Nous fîmes encore ce jour-là six lieuës au-delà des Oumas, & nous allâmes passer la nuit sur le bel Emplacement, où l'on avoit établi la Concession de M. le Marquis D'ANCENIS (a), qu'un incendie du Magasin Général, & plusieurs autres accidens arrivés coup sur coup ont réduite à rien. Les *Colapissas* y avoient formé un petit Village, qui n'a pas subsisté lontems. Le quatriéme nous arrivâmes avant midi au grand Village des Colapissas. C'est le plus beau de la Louysiane, toutefois on n'y compte que deux cent Guerriers, qui ont la réputation d'être fort braves. Leurs Cabannes ont la figure d'un Pavillon, comme celle des Sioux, aussi n'y fait-on du feu que rarement. Elles ont une double couverture ; celle du dedans est un tissu de feuilles de Latanniers, celle du dehors est composée de Nattes.

Des *Colapissas*.

La Cabanne du Chef a trente-six pieds de diamétre : je n'en avois pas encore vû de si grande ; car celle du Soleil des Natchez n'en a que trente. Dès que nous parûmes à la vûë de ces Villages, on y battit la quaisse, & nous fûmes à peine débarqués, qu'on vint me complimenter de la part du Chef. Je fus assez surpris en avançant vers le Village, de voir le Tambour vêtu d'une longue robe partie rouge, & partie blanche avec les manches rouges du côté du blanc, & blanches du côté du rouge. Je demandai l'origine de cet usage, & on me répondit qu'il n'étoit pas ancien ; qu'un Gouverneur de la Louysiane avoit fait présent d'un Tambour à ces Sauvages, qui ont toujours été nos Alliés fidéles, & que cette espéce d'habit de Bedeau étoit de leur invention. Les Femmes sont ici mieux faites que celles du Canada, & leur maniere de s'habiller a aussi quelque chose de plus propre.

L'après-dîner nous fîmes encore cinq lieuës, & nous nous arrêtâmes aux *Cannes brûlées*, où la Concession de M. le Comte D'ARTAGNAN a une Habitation, qui doit lui servir d'entrepôt, si elle n'a pas le sort de presque toutes les autres. Cette Habitation est sur la gauche, & le premier objet, qui se présenta à ma vûë, fut une grande Croix élevée sur le bord du Fleuve, autour de laquelle on chantoit actuellement les Vêpres. C'est le premier endroit de la Colonie, depuis les Illinois, où j'aye trouvé cette marque de notre Religion. Deux Mousquetaires, Messieurs D'ARTIGUIERE, & DE BÉ-

Concession de M. le Comte d'Artagnan.

(a) Aujourd'hui Duc DE BETHUNE.

1712. Janvier.

NAC (*a*) ſont les Directeurs de cette Conceſſion, & c'étoit M. de Benac, qui avoit la direction de l'Habitation des Cannes brûlées, avec M. CHEVALIER, Neveu du Maître de Mathématiques des Pages du Roi. Ils n'avoient point de Prêtre, & ce n'étoit pas leur faute : on leur en avoit donné un, dont ils ont été obligés de ſe défaire, parce que c'étoit un yvrogne, & qu'ils ont bien jugé qu'un mauvais Prêtre eſt plus capable de faire du mal dans un nouvel Etabliſſement, où il n'a point de Superieur, qui veille ſur ſa conduite, qu'on n'en peut tirer de ſervice.

Des Taenſas.

Entre les Colapiſſas & les Cannes brûlées on laiſſe à main droite le Terrein, où étoient autrefois les *Taenſas*, qui du tems de M. de la Sale faiſoient une grande figure dans ce Pays-ci, & qui ont entierement diſparu depuis quelques années. C'eſt le plus bel endroit, & le meilleur Terroir de toute la Louyſiane. M. de Meuſe, à qui il a été concedé, n'y a encore rien fait : il y entretient néanmoins un Directeur, qui n'a ni Hommes ni Marchandiſes.

Des Chapitoulas.

Le cinquiéme nous nous arrêtâmes pour dîner à un endroit, qu'on appelle *les Chapitoulas*, & qui n'eſt éloigné que de trois lieuës de la Nouvelle Orleans, où nous arrivâmes à cinq heures du ſoir. Les Chapitoulas & quelques Habitations voiſines ſont en très-bon état ; le terrein en eſt fertile, & il eſt tombé entre les mains de Gens habiles & laborieux. C'eſt le ſieur du Breuil & trois Freres Canadiens, nommés *Chauvins:* ceux-ci n'y ont apporté que leur induſtrie, laquelle s'eſt perfectionnée par la néceſſité de travailler pour ſubſiſter. Ils n'ont point perdu de tems, ils ne ſe ſont épargnés en rien, & leur exemple eſt une leçon pour ces Fainéans, dont la miſere décrie mal-à-propos un Pays, qui peut rendre au centuple tout ce qu'on y ſémera.

Je ſuis, &c.

(*a*) Ce Dernier eſt préſentement Capitaine dans les Troupes de la Louyſiane.

TRENTE-DEUXIÉME LETTRE.

Voyage de la Nouvelle Orleans à l'embouchure du Micissipi, description de ce Fleuve jusqu'à la Mer. Réflexions sur les Concessions.

A l'Isle Toulouse, ou de la Balise, ce 26 de Janvier 1722.

MADAME,

LES Environs de la Nouvelle Orleans n'ont rien de fort remarquable. Je n'ai pas trouvé cette Ville aussi-bien située qu'on me l'avoit dit : d'autres pensent autrement, voici les raisons, sur quoi ils se fondent ; je vous exposerai ensuite les miennes. La premiere est qu'à une lieuë de-là, en tirant au Nord-Est, on a découvert une petite Riviere, qu'on a nommée *le Bayouc de S. Jean* (a), laquelle au bout de deux lieuës se décharge dans le Lac Pontchartrain, qui communique à la Mer ; par ce moyen, dit-on, il est aisé d'entretenir un Commerce sûr entre la Capitale, & la Maubile, le Biloxi, & tous les autres postes, que nous occupons près de la Mer. La seconde est qu'au dessous de la Ville, le Fleuve fait un très-grand détour, qu'on a nommé *le détour aux Anglois*, lequel peut causer un retardement, qu'on a jugé très-avantageux pour éviter une surprise.

1722. Janvier. Remarques sur la situation de la nouvelle Orleans.

Ces raisons sont spécieuses, mais elles ne me paroissent pas solides ; car en premier lieu, ceux mêmes, qui ont ainsi raisonné, supposoient que l'entrée du Fleuve ne pouvoit recevoir que de petits Bâtimens : or dans cette supposition qu'a-t'on à craindre de la surprise, pour peu que la Ville soit fortifiée, comme je suppose à mon tour qu'elle le sera bien-tôt ? Viendra-t'on l'attaquer avec des Chaloupes, ou avec des Bâtimens, qui ne peuvent point porter de Canons ? D'ailleurs, en quelque endroit que la Ville soit placée, l'embouchure du Fleuve ne doit-elle pas être défenduë par de bonnes Batteries,

(a) *Bayouc* en Langue Sauvage veut dire *Ruisseau*.

1722. Janvier.

& par un Fort, qui donneront au moins le tems d'être averti, & de se tenir prêts à recevoir les Ennemis? En second lieu, quelle nécessité d'avoir cette communication, qui ne peut être que par le moyen des Chaloupes, avec des Postes, qu'on ne pourroit pas secourir, s'ils étoient attaqués; dont réciproquement on ne pourroit tirer que de foibles secours, & qui ne sont bons à rien pour la plûpart? J'ajoûte que quand il faut faire remonter à un Vaisseau le détour aux Anglois, il faut d'un moment à l'autre changer de vent, ce qui peut les arrêter des semaines entieres pour faire sept ou huit lieuës.

Peu de profondeur du Pays au-dessous de la Nouvelle Orleans.

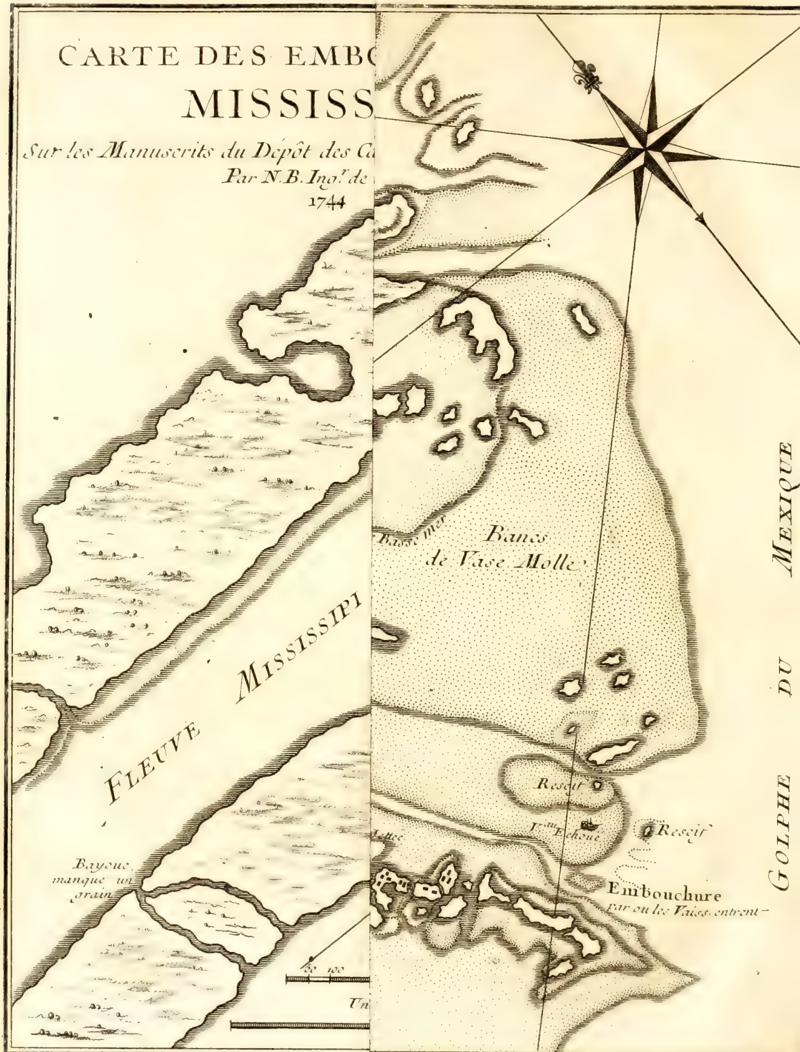
Un peu au-dessous de la Nouvelle Orleans, le terrein commence à n'avoir pas beaucoup de profondeur des deux côtez du Micissipi, & cela va toujours en diminuant jusqu'à la Mer. C'est une pointe de Terre, qui ne paroît pas fort ancienne; car pour peu qu'on y creuse, on y trouve l'eau, & la quantité de battures & de petites Isles, qu'on a vû se former depuis vint ans à toutes les embouchures du Fleuve, ne laisse aucun doute que cette langue de terre ne se soit formée de la même maniere. Il paroît certain, que quand M. de la Sale descendît le Micissipi jusqu'à la Mer, l'embouchure de ce Fleuve n'étoit pas telle, qu'on la voit aujourd'hui.

Changemens arrivés à l'embouchure du Fleuve.

Plus on approche de la Mer, plus ce que je dis devient sensible: la Barre n'a presque point d'eau dans la plûpart de ces petites issuës, que le Fleuve s'est ouvertes, & qui ne se sont si fort multipliées, que par le moyen des Arbres, qui y sont entraînés avec le courant, & dont un seul arrêté par ses branches, ou par ses racines dans un endroit, où il y a peu de profondeur, en arrête mille. J'en ai vû à deux cent lieuës d'ici des amas, dont un seul auroit rempli tous les Chantiers de Paris. Rien alors n'est capable de les détacher, le limon, que charie le Fleuve, leur sert de ciment, & les couvre peu à peu; chaque inondation en laisse une nouvelle couche, & après dix ans au plus les Cannes & les Arbrisseaux commencent à y croître. C'est ainsi que se sont formées la plûpart des Pointes & des Isles, qui font si souvent changer de cours au Fleuve.

Départ de la Nouvelle Orleans.

Je n'ai rien à ajoûter à ce que je vous ai dit au commencement de la Lettre précédente, de l'état présent de la nouvelle Orleans. L'idée la plus juste, que vous puissiez vous en former, est de vous figurer deux cent Personnes, qu'on a envoyées



Dheulland Sculp

voyées pour bâtir une Ville, & qui sont campés au bord d'un grand Fleuve, où ils n'ont songé qu'à se mettre à couvert des injures de l'air, en attendant qu'on leur ait dressé un Plan, & qu'ils ayent bâti des maisons. M. de Pauger, que j'ai encore l'honneur d'accompagner, vient de me montrer un Plan de sa façon : il est fort beau, & fort régulier ; mais il ne sera pas aussi aisé de l'exécuter, qu'il l'a été de le tracer sur le papier. Nous partîmes le vint-deux de Juillet pour nous rendre au Biloxi, où est le Quartier général. Entre la Nouvelle Orleans & la Mer, il n'y a point de Concessions ; elles auroient trop peu de profondeur, mais seulement de petites Habitations particulieres, & des Entrepots pour les grandes Concessions.

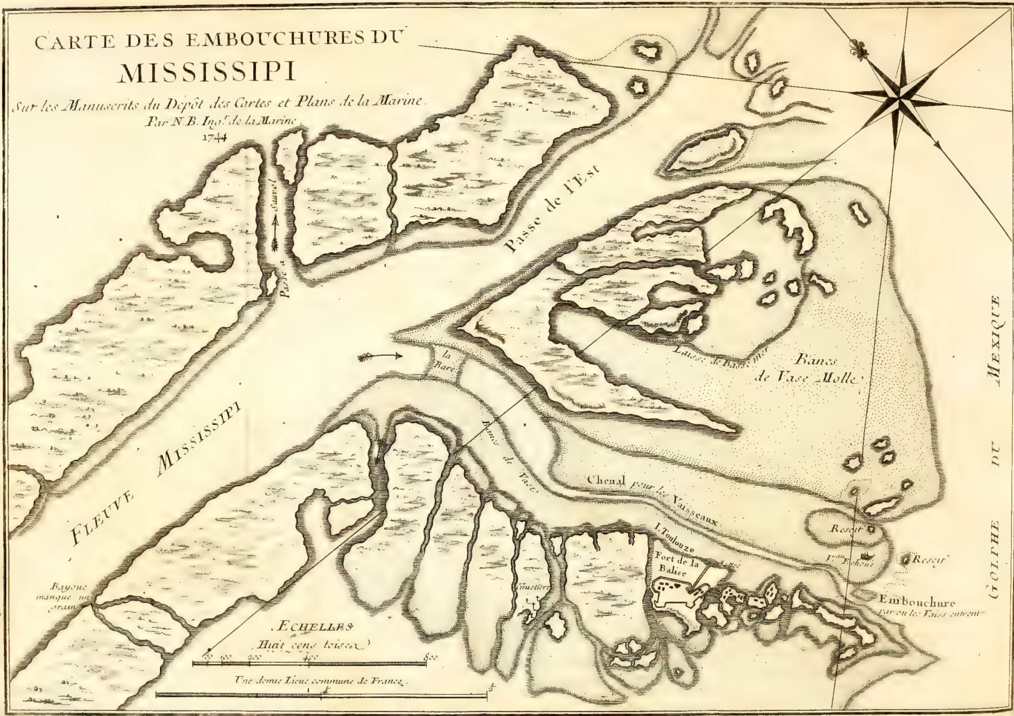
1722. Janvier.

Des *Chaouachas*.

Derriere une de ces Habitations, qui est sur la droite, immédiatement au-dessous du Détour aux Anglois, on voyoit il n'y a pas lontems un Village de *Chaouachas*, dont j'ai visité les ruines. Je n'y trouvai d'entier que la Cabanne du Chef, qui ressembloit assez à une Maison de nos Paysans de France, avec cette seule différence, qu'elle n'avoit point de fenêtres. Elle étoit construite de branches d'Arbres, dont les vuides étoient remplis de feüilles de Lataniers ; la couverture étoit de même structure. Ce Chef est très-absolu, comme le sont tous ceux de la Floride ; il ne chasse que pour son plaisir, car ses Sujets sont obligés de lui faire part de leur Gibier. Son Village est présentement de l'autre côté du Fleuve, une demie lieuë plus bas, & les Sauvages y ont transporté jusqu'aux ossemens de leurs Morts.

Un peu au-dessous de leur nouvelle demeure la Côte est beaucoup plus élevée, que par tout ailleurs, & il me paroît que c'est là, qu'il falloit placer la Ville. Elle n'y seroit qu'à vint lieuës de la Mer, & avec un vent de Sud, ou de Sud-Est médiocre, un Navire y monteroit aisément en quinze heures. Le soir du vint-troisiéme nous quittâmes la Chaloupe, qui nous avoit amenés jusques-là, & nous nous embarquâmes dans un Brigantin, sur lequel nous nous laissâmes dériver toute la nuit. Le lendemain au point du jour nous avions passé un nouveau circuit, que fait le Fleuve, & qu'on appelle *le Détour aux Piakimines*.

Nous nous trouvâmes peu de tems après au milieu des passes du Micissipi ; il y faut manœuvrer avec bien de l'attention,


CARTE DES EMBOUCHURES DU
MISSISSIPI
Sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine.
Par N.B. Ingr. de la Marine.
1744
Passe de l'Est
Passe a Sauvol
la Bare
FLEUVE MISSISSIPI
Bancs de Vase
Laisse de Basse mer
Bancs de Vase Molle
Chenal pour les Vaisseaux
I. Toulouze
Fort de la Balise
Cimetière
Rescif
Rescif
Embouchure
par ou les Vaiss. entrent
GOLPHE DU MEXIQUE
ECHELLES
Huit cens toises
50 100 200 400 800
Une demie Lieue commune de France

voyées pour bâtir une Ville, & qui ſont campés au bord d'un grand Fleuve, où ils n'ont ſongé qu'à ſe mettre à couvert des injures de l'air, en attendant qu'on leur ait dreſſé un Plan, & qu'ils ayent bâti des maiſons. M. de Pauger, que j'ai encore l'honneur d'accompagner, vient de me montrer un Plan de ſa façon : il eſt fort beau, & fort régulier ; mais il ne ſera pas auſſi aiſé de l'exécuter, qu'il l'a été de le tracer ſur le papier. Nous partîmes le vint-deux de Juillet pour nous rendre au Biloxi, où eſt le Quartier général. Entre la Nouvelle Orleans & la Mer, il n'y a point de Conceſſions ; elles auroient trop peu de profondeur, mais ſeulement de petites Habitations particulieres, & des Entrepots pour les grandes Conceſſions.

1722. Janvier.

Des *Chaouachas*.

Derriere une de ces Habitations, qui eſt ſur la droite, immédiatement au-deſſous du Détour aux Anglois, on voyoit il n'y a pas lontems un Village de *Chaouachas*, dont j'ai viſité les ruines. Je n'y trouvai d'entier que la Cabanne du Chef, qui reſſembloit aſſez à une Maiſon de nos Payſans de France, avec cette ſeule différence, qu'elle n'avoit point de fenêtres. Elle étoit conſtruite de branches d'Arbres, dont les vuides étoient remplis de feüilles de Lataniers ; la couverture étoit de même ſtructure. Ce Chef eſt très-abſolu, comme le ſont tous ceux de la Floride ; il ne chaſſe que pour ſon plaiſir, car ſes Sujets ſont obligés de lui faire part de leur Gibier. Son Village eſt préſentement de l'autre côté du Fleuve, une demie lieuë plus bas, & les Sauvages y ont tranſporté juſqu'aux oſſemens de leurs Morts.

Un peu au-deſſous de leur nouvelle demeure la Côte eſt beaucoup plus élevée, que par tout ailleurs, & il me paroît que c'eſt là, qu'il falloit placer la Ville. Elle n'y ſeroit qu'à vint lieuës de la Mer, & avec un vent de Sud, ou de Sud-Eſt médiocre, un Navire y monteroit aiſément en quinze heures. Le ſoir du vint-troiſiéme nous quittâmes la Chaloupe, qui nous avoit amenés juſques-là, & nous nous embarquâmes dans un Brigantin, ſur lequel nous nous laiſſâmes dériver toute la nuit. Le lendemain au point du jour nous avions paſſé un nouveau circuit, que fait le Fleuve, & qu'on appelle *le Détour aux Piakimines*.

Nous nous trouvâmes peu de tems après au milieu des paſſes du Miciſſipi ; il y faut manœuvrer avec bien de l'attention,

1722. Janvier.

pour ne pas être entraîné dans quelqu'une, d'où il seroit presque impossible de se tirer. La plûpart ne sont que des petits ruisseaux, & quelques-unes mêmes ne sont séparées que par des hauts fonds presque à fleur d'eau. C'est la barre du Micissipi, qui a si fort multiplié ces passes; car il est aisé de concevoir par la maniere, dont j'ai dit qu'il se formoit tous les jours de nouvelles terres, comment le Fleuve cherchant à s'échaper par où il trouve moins de résistance, se fait un passage, tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre: d'où il pourroit arriver, si l'on n'y prenoit garde, qu'aucune de ces issuës ne fût pratiquable pour les Vaisseaux. Le soir du vint-quatre nous moüillâmes aude-là de la Barre, vis-à-vis la Balise.

De l'Isle Toulouse, ou de la Balise.

Le vent contraire nous y retenant encore, nous voulumes mettre à profit ce retardement. Hier vint-cinq, qui étoit un Dimanche, je commençai par chanter une grand'-Messe dans l'Isle, qu'on nommoit de *la Balise*, à cause d'une Balise, qu'on y avoit plantée pour la commodité des Navires. Je la benis ensuite, nous la nommâmes *Isle Toulouse*, & nous chantâmes le *Te Deum*. Cette Isle n'a gueres plus d'une demie lieuë de circuit, en y comprenant même une autre Isle, qui en est séparée par une Ravine, où il y a toujours de l'eau. D'ailleurs elle est très-basse, excepté un seul endroit, où l'inondation ne monte jamais, & où il y a assez d'espace, pour y construire un Fort & des Magasins. On pourroit y décharger les Vaisseaux, qui auroient de la peine à passer la Barre avec toute leur charge.

Salines.

M. de Pauger sonda cet endroit avec l'aiguille de sonde, & en trouva le fond assez dur, & de terre glaise, quoiqu'il en sorte cinq ou six petites Sources, qui ne jettent pas beaucoup d'eau; mais cette eau laisse sur la terre, où elle coule un très-beau sel. Quand le Fleuve est le plus bas, c'est-à-dire, pendant trois mois des plus grandes chaleurs de l'année, l'eau est salée autour de cette Isle: dans le tems de l'inondation, elle est tout-à-fait douce, & le Fleuve conserve sa douceur une bonne lieuë dans la Mer. Dans le reste du tems on la trouve un peu saumatre, quand on a passé la Barre. Ainsi c'est une pure fable, que ce qu'on a débité, que pendant vint lieuës le Micissipi ne mêle point ses eaux avec celles de la Mer.

De la princi-

Nous passâmes le reste du jour M. de Pauger & moi, avec

le Pilote Kerlasio, qui commandoit le Brigantin, à sonder & à relever la seule embouchure du Fleuve, qui soit navigable; & voici au juste nos observations sur l'état, où nous l'avons trouvée, car je ne réponds point des changemens, qui pourroient y arriver. Elle court Nord-Ouest & Sud-Est l'espace de trois cent toises en montant de la pleine Mer jusqu'à l'Isle Toulouse, vis-à-vis de laquelle il y a trois petites Isles, qui n'ont point encore d'herbes, quoiqu'elles soient assez hautes. Dans tout cet intervale, sa largeur est de deux cent cinquante toises, sa profondeur de dix-huit pieds au milieu, fond de vase molle: mais il faut y naviger la sonde à la main, quand on n'est pas pratique.

pale embouchure du Micissipi.

De-là en remontant, on fait encore le Nord-Ouest l'espace de quatre cent toises, au bout desquelles il y a encore quinze pieds d'eau, même fond: & il est à observer que par tout là l'ancrage est sûr, & qu'on y est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux du Sud, & du Sud-Est, qui pourroient, quand ils sont violens, faire chasser les Navires sur leurs ancres, mais sans danger, parce qu'ils iroient échouer sur la Barre, qui est aussi de vase molle: on fait ensuite le Nord-Ouest, quart de Nord-Est pendant cinq cent toises. C'est-là proprement la Barre, douze pieds d'eau, moyenne profondeur, encore faut-il y manœuvrer avec attention, car on y rencontre des Bancs, cette Barre a deux cent cinquante toises de large entre des terres basses, & couvertes de roseaux.

Dans la *passe de l'Est*, qui est immédiatement au-dessus, on fait l'Ouest en plein pendant une lieuë: elle a deux cent cinquante toises de largeur, & depuis quatre jusqu'à quinze pieds de profondeur. Puis tout à coup on ne trouve plus de fond. En reprenant la grande passe au sortir de la Barre, on fait encore le Nord-Ouest l'espace de trois cent toises, & on y a toujours quarante-cinq pieds d'eau. On laisse à droite la *passe à Sauvole*, par où les Chaloupes peuvent aller au Biloxi, en faisant le Nord: elle a pris son nom d'un Officier, que M. d'Iberville établit Commandant de la Colonie, en retournant en France.

Autres passes.

Il faut ensuite retourner à l'Ouest, quart Nord-Ouest, pendant cinquante toises, & dans une maniere de Baye, qu'on laisse à gauche, au bout de cet espace, il y a trois passes, une au *Sud Sud-Est*, une autre au *Sud*, & la troisiéme à

1722. Janvier.

l'*Ouest-Sud-Ouest.* Cette Baye n'a néanmoins que dix toises de profondeur, & vint de diamétre ; mais ces passes ont peu d'eau. On continuë de suivre le même rhumb de vent, & au bout de cinquante autres toises il y a sur la même main une seconde Baye, qui a vint toises de diamétre, & cinquante de profondeur. Elle contient deux petits passes, d'où les Canots d'écorce auroient bien de la peine à se tirer, aussi ne les compte-t'on pas pour l'ordinaire.

De-là on tire à l'Ouest pendant l'espace de cinq cent toises, & on se trouve vis-à-vis de *la passe à la Loutre.* Elle est sur la main droite, & tournée au Sud-Sud-Est. Elle a cinq cent toises de large, mais il n'y peut entrer que des Pirogues. Ensuite on tourne au Sud-Ouest pendant vint toises ; on revient à l'Ouest pendant trois cent, puis à l'Ouest, quart de Nord-Ouest, l'espace de cent : à l'Ouest-Nord-Ouest autant, au Nord-Ouest huit cent ; alors on trouve à gauche *la passe du Sud*, laquelle a deux cent cinquante toises de large, neuf brasses d'eau à son entrée du côté du Fleuve, & deux pieds seulement à sa sortie dans la Mer.

Deux cent cinquante toises plus loin est *la passe du Sud-Ouest*, même largeur à peu près ; jamais moins de sept à huit pieds d'eau. Par ce travers le Pays commence à n'être plus si marécageux, mais il est noyé pendant quatre mois de l'année. Il est borné à gauche par une suite de petits Lacs, qui sont au bout de celui des Chetimachas, & à droite, par *les Isles de la Chandeleur:* on croit qu'entre ces Isles il y a passage pour les plus grands Navires, & qu'il seroit aisé d'y faire un très-bon Port. De grandes Barques peuvent remonter de la Mer jusqu'au Lac des Chetimachas, & rien n'empêche d'y aller couper les plus beaux Chênes du monde, dont toute cette Côte est couverte.

Moyen de creuser la principale passe.

Je serois aussi d'avis qu'on bouchât toutes les passes, à l'exception de la principale, & rien ne seroit plus aisé ; il n'y auroit qu'à y faire entrer les Arbres flotans, dont le Fleuve est presque toujours couvert. Il arriveroit de-là en premier lieu que le Fleuve ne seroit abordable, même aux Barques & aux Canots, que par un côté, ce qui mettroit la Colonie à l'abri des surprises ; en second lieu, que toute la force du courant du Fleuve étant réunie, son unique embouchure se creuseroit d'elle-même aussi-bien que la Barre. Je fonde cette con-

jecture sur ce qui est arrivé aux deux Pointes coupées, dont je vous ai parlé. Il n'y auroit plus alors qu'à entretenir le Canal, & à empêcher que les Arbres flottans n'y causent aucun embarras, ce qui ne me paroît pas bien difficile.

Largeur du Fleuve entre les passes.

Pour ce qui est de la largeur du Fleuve entre les passes, c'est-à-dire, pendant les quatre lieuës qu'il y a de l'Isle Toulouse à la passe du Sud-Ouest, elle n'est jamais plus que de cinquante toises : mais immédiatement au-dessus de cette passe, le Micissipi reprend insensiblement sa largeur ordinaire, qui n'a jamais moins d'un mille, & rarement plus de deux milles. Sa profondeur va aussi toujours en augmentant depuis la Barre, ce qui est le contraire de tous les autres Fleuves, qui sont ordinairement plus profonds à mesure qu'ils approchent de la Mer.

Ce seroit ici, Madame, le lieu de vous entretenir sur ce qui a fait échouer ces nombreuses Concessions, qui ont fait tant de bruit en France, & sur lesquelles tant de personnes avoient fondé les plus grandes espérances; mais j'aime mieux remettre cela à notre premiere entrevuë, & me borner présentement à vous faire part des réflexions, que j'ai faites sur la maniere de s'établir en ce Pays, si le mauvais succès de tant d'efforts & d'avances inutiles n'en dégoûte pas notre Nation.

Où il faudroit placer les Habitations.

Il me paroît que ce n'est point sur le bord du Fleuve, qu'il faudroit placer les Habitations; mais je voudrois qu'on les reculât au moins d'un quart de lieuë, ou même d'une demie lieuë. Je n'ignore pas qu'il est possible de se garantir des débordemens ordinaires par de bons Fossés; mais je trouve que c'est une grande incommodité que de se loger sur un terrein, où, pour peu que l'on creuse, on trouve l'eau d'abord : par conséquent l'on ne peut avoir ni Cellier ni Cave. Je pense même qu'on gagneroit beaucoup en abandonnant le champ libre à l'inondation annuelle du Fleuve surtout le terrein, qui n'est pas bien sec, & ce terrein ne resteroit pas inutile.

Le limon, qui y demeure, quand les eaux se sont retirées, le renouvellent & l'engraissent; on pourroit en employer une partie en pâturages, on semeroit sur l'autre du Ris, des Légumes, & généralement tout ce qui demande des terres grasses & moüillées. Avec le tems sur les deux Rives du Micissipi on ne verroit plus que des Jardins, des Vergers &

1722. Janvier.

des Prairies, qui ſuffiroient pour nourrir le Peuple, & fourniroient même la matiere d'un commerce utile avec nos Iſles, & les autres Colonies voiſines. Enfin je crois pouvoir répondre, pour avoir mis pied à terre deux ou trois fois tous les jours, dans le tems que je deſcendois le Fleuve, que preſque par tout, à très-peu de diſtance des bords, on trouve des terreins élevés, où l'on pourroit bâtir ſur un fond ſolide, & où le Froment viendroit fort bien, quand on y auroit donné de l'air, en éclairciſſant les Bois.

Difficulté de naviger ſur le Fleuve.

Pour ce qui eſt de la navigation ſur le Fleuve, elle ſera toujours difficile, quand il s'agira de le remonter, à cauſe de la force du courant, qui oblige même à une grande attention en deſcendant, parce qu'il porte ſouvent ſur les pointes avancées, & ſur les battures. Ainſi pour y naviger ſûrement, il faut des Bâtimens, qui aillent à la voile & à la rame. D'ailleurs, comme il n'eſt pas poſſible de marcher la nuit, quand le tems eſt obſcur, ces voyages ſeront toujours fort longs & fort coûteux, du moins juſqu'à ce que les bords du Fleuve ſoient peuplés de proche en proche dans toute l'étenduë du Pays, qui eſt entre les Illinois & la Mer.

D'où vient l'idée peu juſte, qu'on a en France de ce Pays.

Voilà, Madame, quel eſt ce Pays, dont on a tant parlé depuis quelques années, & dont ſi peu de perſonnes ont une idée juſte. Nous n'avons pas été les premiers Européens à en reconnoître la bonté, & à le négliger : Ferdinand de Soto l'a parcouru pendant trois années entieres, & ſon Hiſtorien (*a*) n'a pû lui pardonner de n'y avoir point fait un Etabliſſement ſolide. „ Où pouvoit-il aller, dit-il, pour trouver mieux ? "

Enfin, je n'ai encore oüi parler peu avantageuſement de la Louyſiane, qu'à trois ſortes de perſonnes, qui ont été ſur les lieux, & dont il eſt certain que le témoignage n'eſt nullement recevable. Les premiers ſont les Marins, qui de la rade de l'Iſle aux Vaiſſeaux, ou de l'Iſle Dauphine, n'ont pû voir que cette Iſle toute couverte d'un ſable ſterile, & la côte plus ſablonneuſe encore du Biloxi, & ſe ſont laiſſé perſuader que l'entrée du Miciſſipi étoit impratiquable aux Navires d'une certaine grandeur, ou qu'il falloit faire cinquante lieuës dans ce Fleuve, pour y trouver un terrein, qu'on pût habiter. Ils auroient bien changé de ſentiment, s'ils avoient pû

(*a*) Garcillaſſo de la Vega, Hiſtoire de la Conquête de la Floride.

se défier de ceux, qui leur tenoient ce langage, & pénétrer les motifs, qui les faisoient parler ainsi. 1722. Janvier.

Les seconds sont des Malheureux, qui chassés de France pour leurs crimes, ou leur mauvaise conduite, vraye ou supposée, ou qui pour éviter les poursuites de leurs Créanciers, se sont engagés dans les Troupes & dans les Concessions. Les uns & les autres ne regardant ce Pays, que comme un lieu d'exil, tout les y rebute : rien ne les intéresse au progrès d'une Colonie, dont ils ne sont membres, que malgré eux, & ils s'embarrassent fort peu des avantages, qu'elle peut procurer à l'Etat : la plûpart même ne sont pas capables de les connoître.

Les troisiémes sont ceux, qui n'ayant vû que de la misere dans un pays, pour lequel on a fait d'excessives dépenses, lui attribuent sans réflexion, ce qu'il faut uniquement rejetter sur l'incapacité, ou sur la négligence de ceux, qu'on avoit chargés de l'établir. Vous n'ignorez pas non plus les raisons, qu'on avoit euës de publier que la Louysiane possedoit dans son sein de grands trésors, & qu'elle nous approchoit des fameuses Mines de Sainte Barbe, & d'autres plus riches encore, dont on se flattoit de chasser aisément les Possesseurs : & parce que ces contes ridicules avoient trouvé créance dans l'esprit des Sots, au lieu de s'imputer à eux-mêmes l'erreur, où les avoit engagés leur folle crédulité, ils ont déchargé leur mauvaise humeur sur ce Pays, où ils n'ont rien trouvé de ce qu'on leur avoit promis.

Je suis, &c.

TRENTE-TROISIÉME LETTRE.

Description du Biloxi. De la Cassine, ou Apalachine. De la Cire de Myrthe, de la Maubile, des Tchactas, de la Baye S. Bernard. Voyage du Biloxi à la Nouvelle Orleans par le Lac de Pontchartrain.

A bord de l'Adour, ce cinquiéme Avril 1722.

MADAME,

1722. Février.

Arrivée au Biloxi.

Le vint-six, après avoir fermé ma Lettre, je m'embarquai, & nous appareillâmes, mais après avoir couru une bordée au Sud, le vent redevenu contraire nous força de retourner à notre moüillage, & nous y restâmes encore les deux jours suivans. Le vint-neuf, nous levâmes l'ancre de bon matin, mais le Vent étoit si foible, & la Mer si grosse, qu'en vint-quatre heures nous ne fîmes que quatorze lieuës, c'étoit la moitié du chemin, que nous avions à faire. Le trente nous n'eûmes ni le Vent plus favorable, ni la Mer plus tranquille jusques vers les quatre heures du soir, qu'une pluye déchargea le tems, qui étoit fort embrumé, & calma la Mer: mais au bout d'une heure ou deux la brume recommença, & devint si épaisse, que ne voyant pas à nous conduire; nous prîmes le parti de moüiller l'ancre. Le lendemain la brume ne se dissipant point, nous nous mîmes dans la Chaloupe, M. de Pauger & moi, pour gagner la rade de l'Isle aux Vaisseaux: nous y visitâmes quelques Navires de France, & nous nous rendîmes vers les cinq heures du soir au Biloxi.

Description de la côte & de la rade.

Toute cette Côte est extrêmement platte; les Vaisseaux Marchands n'en sçauroient approcher plus près, que de quatre lieuës, & les plus petits Brigantins de deux. Il faut même que ceux-ci s'éloignent, quand le vent vient du Nord, ou du Nord-Ouest, ou bien ils demeurent entierement à sec, comme il arriva la nuit même après que je fus débarqué. La rade est tout le long de l'Isle aux Vaisseaux, qui s'étend une petite

petite lieuë de l'Eſt à l'Oueſt, mais qui a très-peu de largeur. A l'Eſt de cette Iſle eſt *l'Iſle Dauphine*, autrefois *l'Iſle Maſſacre*, où il y avoit un Port aſſez commode, qu'un coup de vent ferma en deux heures, il y a un peu plus d'un an, en comblant de ſable ſon entrée. A l'Oueſt de l'Iſle aux Vaiſſeaux ſont tout de ſuite *l'Iſle des Chats*, ou *de Bienville*, *l'Iſle à Corne*, & les *Iſles de la Chandeleur*. 1722. Février.

Ce qu'on appelle le *Biloxi* eſt la Côte de la Terre-Ferme, qui eſt au Nord de la rade. Ce nom eſt celui d'une Nation Sauvage, qui étoit là autrefois, & qui s'eſt retirée vers le Nord-Oueſt, ſur les bords d'une petite Riviere, appellée *la Riviere des Perles*, parce qu'on y a pêché d'aſſez méchantes Perles. On ne pouvoit choiſir un plus mauvais endroit, pour y établir le Quartier général de la Colonie; il ne peut, ni recevoir aucun ſecours des Vaiſſeaux, ni leur en donner, pour les raiſons, que j'ai dites. D'ailleurs, la rade a deux grands défauts, l'ancrage n'y eſt pas bon, & elle eſt pleine de vers, qui perdent tous les Navires : la ſeule utilité, qu'on en peut tirer eſt de s'en ſervir à mettre à couvert les Vaiſſeaux d'un coup de vent, lorſqu'ils viendront pour reconnoître l'embouchure du Miciſſipi, laquelle n'ayant que des terres baſſes, il ſeroit dangereux d'en approcher dans un mauvais tems, ſans l'avoir reconnuë. Du Biloxi.

Le Biloxi ne vaut pas mieux pour la Terre, que pour la Mer. Ce n'eſt que du ſable, & il n'y croît guere que des Pins & des Cédres. La *Caſſine*, autrement nommée *Apalachine*, y pouſſe auſſi par tout en abondance : c'eſt un très-petit arbriſſeau, dont la feüille, infuſée comme celle du Thé, paſſe pour un bon diſſolvant, & un excellent ſudorifique : mais ſa principale qualité eſt d'être diuretique. Les Eſpagnols en font un grand uſage dans toute la Floride; c'eſt même leur boiſſon ordinaire. Elle commençoit à faire quelque fortune à Paris, lorſque j'en ſuis parti : mais nous étions dans un tems de mauvais augure pour les fortunes; elles paſſoient auſſi rapidement, qu'elles étoient promptes. Je ſçai pourtant que bien des perſonnes, qui font uſage de l'Apalachine, s'en loüent beaucoup. De la Caſſine.

Il y en a de deux eſpéces, qui ne différent, que par la grandeur des feüilles. Celles de la grande eſpéce ont plus d'un pouce de longueur, les autres ſont preſque de moitié plus petites.

1722. Février.

Leur figure & leur ſubſtance ſont à peu près comme celles des feüilles de Bouys, excepté qu'elles ſont plus arrondies par les extrêmités, & d'un verd plus clair. Le nom d'Apalachine, que nous avons donné à cet Arbriſſeau, vient des *Apalaches*, Peuples de la Floride; de qui les Eſpagnols en ont appris l'uſage, & voici la maniere de la préparer parmi les uns & les autres.

On met ſur le feu dans un pot de terre une certaine quantité de feüilles, & on les y fait griller juſqu'à ce que la couleur en ſoit devenuë rouſſâtre; on y verſe enſuite lentement de l'eau, juſqu'à ce que le pot ſoit plein. Cette eau prend la couleur des feüilles, & mouſſe, quand elle eſt verſée, comme de la bierre. On la prend la plus chaude, qu'il eſt poſſible, & les Sauvages ſe paſſeroient plutôt de manger, que d'en boire le ſoir & le matin; ils croiroient tomber malades, s'ils s'en abſtenoient, & on prétend que les Eſpagnols de la Floride ſont dans le même principe.

Une demie heure après, qu'on l'a priſe, on commence à la rendre, & cela dure une heure. Il eſt difficile de concevoir comment une boiſſon, qui ne fait preſque que couler, peut-être auſſi nourriſſante, qu'on aſſûre qu'elle l'eſt: on comprend mieux qu'elle nettoye tout ce qui embaraſſe le paſſage des urines, & cauſe les maux de reins. Quand les Sauvages veulent ſe purger, ils y mêlent de l'eau de Mer, & cela produit de grandes évacuations; mais ſi la doſe d'eau de Mer étoit trop forte, ils en pourroient mourir, & cela n'eſt pas ſans exemple. Je l'ai vû prendre en France ſans tant de façon, & comme on fait le Thé, mais en doublant la doſe, & en la faiſant boüillir près d'un demi quart d'heure, & je ne doute pas qu'alors elle n'ait beaucoup effet.

De la Cire de Myrthe.

On trouve encore ici une eſpéce de Myrthe à larges feüilles, que je ſçavois déja être fort commune ſur les Côtes de l'Acadie, & des Colonies Angloiſes de ce Continent. Quelques-uns lui donnent le nom de Laurier, mais ils ſe trompent, ſa feüille a l'odeur du Myrthe, & les Anglois ne l'appellent point autrement que le *Myrthe à chandelle*. Cet Arbriſſeau porte une petite graine, qui dans le Printems eſt remplie d'une matiere balſamique, laquelle étant jettée dans l'eau boüillante, y ſurnage, & devient une cire verte, moins gluante, & plus friable, que celle des Abeilles, mais auſſi

1722. Février.

bonne à brûler. Le ſeul inconvénient, qu'on y a remarqué, eſt qu'elle ſe caſſe aiſément, mais on la pourroit mêler avec une autre cire extrêmement liquide, qu'on recüeille dans les Bois des Iſles de l'Amérique, ce qui n'eſt pourtant néceſſaire, que ſuppoſé qu'on en voulût faire des Cierges. J'en ai vû des Bougies, qui donnoient une auſſi belle lumiere, & qui duroient autant que les nôtres. Nos Miſſionnaires du Voiſinage de l'Acadie y mêlent du ſuif, ce qui les rend ſujettes à couler, parce que le ſuif ne s'allie pas bien avec cette cire. Le ſieur ALEXANDRE, qui eſt ici au ſervice de la Compagnie en qualité de Chirurgien & de Botaniſte, n'y met rien du tout, & ſes bougies n'ont point ce défaut, la lumiere en eſt douce & fort claire, & la fumée, qui en ſort, quand on les a ſouflées, a une odeur de Myrthe fort agréable. Il eſpere même venir à bout de la blanchir, & il m'en a montré une maſſe, qui étoit plus qu'à demie blanche (*a*). Il prétend que ſi on lui donnoit cinq ou ſix Eſclaves de ceux, qui ſont les moins propres aux travaux ordinaires, pour cueillir la graine dans la ſaiſon, il en feroit aſſez de cire pour en charger un Vaiſſeau tous les ans.

De la Maubile.

A treize ou quatorze lieuës du Biloxi, en tirant à l'Eſt, on trouve la Riviere de la Maubile, qui coule du Nord au Sud, & dont l'embouchure eſt vis-à-vis de l'Iſle Dauphine. Elle prend ſa ſource dans le Pays des Chicachas, & ſon cours eſt d'environ cent trente lieuës. Son lit eſt très-étroit, & elle ſerpente beaucoup, ce qui n'empêche pas qu'elle ne ſoit fort rapide : mais il n'y a guere que les petites Pirogues, qui puiſſent la remonter, quand les eaux ſont baſſes. Nous avons ſur cette Riviere un Fort, qui a été lontems le Poſte principal de la Colonie ; les terres n'y ſont pourtant pas bonnes, mais on y étoit à portée de trafiquer avec les Eſpagnols, & c'étoit alors uniquement ce qu'on cherchoit.

On prétend qu'à quelques lieuës au-delà du Fort, on a découvert une Carriere ; ſi cette découverte eſt réelle, & que la Carriere ſoit abondante, elle pourra bien empêcher l'abandonnement entier de ce Poſte, que pluſieurs Habitans commencent à quitter, ne pouvant ſe réſoudre à cultiver plus lontems un terrein, qui ne répond pas aux peines, qu'ils pren-

(*a*) On y a renoncé, dit-on, parce que cette Cire en blanchiſſant s'altere conſiderablement.

1722. Février.

nent pour le faire valoir. Je ne crois pourtant pas qu'on se détermine aisément à évacuer le Fort de la Maubile, quand il ne serviroit qu'à entretenir dans notre Alliance les Tchactas, Peuple nombreux, qui nous font une barriere nécessaire contre les Chicachas, & contre les Sauvages voisins de la Caroline. Garcilasso de la Vega, dans son Histoire de la Floride, parle d'une Bourgade appellée *Mauvilla*, laquelle a sans doute donné son nom à la Riviere, & à la Nation, qui étoit établie sur ses bords. Ces Mauviliens étoient alors très-puissans ; à peine en reste-t'il aujourd'hui quelques vestiges.

De la Baye S. Bernard.

On est présentement occupé à chercher à l'Ouest du Micissipi un endroit propre à faire un Etablissement, qui nous approche du Mexique, & on croit l'avoir trouvé à cent lieuës de l'embouchure du Fleuve, dans une Baye, qui porte tantôt le nom de Sainte Magdeleine, tantôt celui de S. Loüis, & plus communément celui de S. Bernard. Elle reçoit plusieurs Rivieres, dont quelques-unes sont assez grandes, & c'est-là, que M. de la Sale prit terre, quand il eut manqué l'embouchure du Micissipi. On y a envoyé depuis peu un Brigantin pour la reconnoître, mais on y a trouvé des Sauvages, qui paroissent peu disposés à nous recevoir, & qu'on n'a pas traités de maniere à les gagner. J'entends même dire que les Espagnols viennent de nous prévenir.

Il y a dans le vrai quelque chose de plus pressé, & de meilleur à faire, que cette Entreprise. Je sçai que le Commerce est l'ame des Colonies, qu'elles ne sont même utiles à un Royaume tel que le nôtre, que par cet endroit, & pour empêcher nos Voisins de se rendre trop puissants ; mais si on ne commence pas la culture des terres, le Commerce, après avoir enrichi quelques Particuliers, tombera bientôt, & la Colonie ne s'établira point. Le voisinage des Espagnols peut avoir son utilité, mais laissons-les s'approcher de nous tant qu'ils voudront, nous ne sommes point en état, & nous n'avons aucun besoin de nous étendre davantage. Ils sont assez pacifiques en ce Pays-ci, & ils n'y seront jamais assez forts pour nous inquieter ; il n'est pas même de leur intérêt de nous chasser de ce Pays ; & s'ils ne comprennent pas encore, ils comprendront sans doute bien-tôt qu'ils ne sçauroient avoir de meilleur barriere, que la Louysiane, contre les Anglois.

Climat du Biloxi.

Les chaleurs étoient déja bien incommodes au Biloxi dès la mi-Mars, & je conçois que quand le Soleil a une fois embrasé le sable sur lequel on y marche, le chaud doit y être excessif. On dit en effet que sans la brise, qui s'éleve assez régulierement tous les jours, entre neuf & dix heures du matin, & ne tombe qu'avec le Soleil, il ne seroit pas possible d'y vivre. L'embouchure du Micissipi est par les vint-neuf degrez de latitude, & la Côte du Biloxi par les trente : nous y eûmes dans le mois de Février quelques froids assez picquants, lorsque le vent soufloit du Nord & du Nord-Ouest, mais ils ne duroient pas ; ils étoient même quelquefois suivis de chaleurs assez vives, de tonnerres & d'orages, de sorte que le matin nous étions en Hyver, & l'après-midi en Eté. Avec quelques petits intervales de Printems & d'Automne, entre deux : la brise vient ordinairement de l'Est ; quand elle vient du Sud, ce n'est qu'un vent refléchi, lequel rafraîchit beaucoup moins, mais c'est toujours du vent, & quand il manque tout-à-fait, on ne respire point.

Départ du Biloxi.

Le vint-quatre de Mars je partis du Biloxi, où j'avois été arrêté par une jaunisse, qui me dura plus d'un mois, & je repris la route de la Nouvelle Orleans, où je devois m'embarquer sur une Flûte de la Compagnie, nommée l'*Adour*. Je fis ce voyage dans une Pirogue, & je n'en avois point encore fait de plus désagréable. A cinq lieuës du Biloxi le vent d'Ouest, qui en trois heures m'avoit amené jusques-là, fit place à un vent de Sud si violent, que je fus contraint de m'arrêter. J'avois eu à peine le tems de dresser ma Tente, qu'une pluye épouvantable, accompagnée de tonnerre, nous inonda.

Deux petits Bâtimens, qui étoient partis en même-tems que moi, voulurent profiter du vent, qui leur fit faire bien du chemin en peu d'heures, & je regrettois fort de n'en pouvoir pas faire autant, mais j'appris bien-tôt que leur sort avoit été plus digne de pitié que d'envie ; le premier fut dans un continuel danger du naufrage, & ses Passagers arriverent à la Nouvelle Orleans plus morts que vifs. Le second échoua à moitié chemin, & cinq Personnes se noyerent dans une Prairie, dont l'orage avoit fait un étang. Le vent dura toute la nuit avec la même violence, & la pluye ne cessa que le lendemain à midi. Elle recommença le soir, & continua jusqu'au jour avec le tonnerre.

1722. Mars.

Observation sur cette Côte.

Quand on range cette Côte à la vûë, elle paroît très-agréable, mais de plus près ce n'est pas la même chose. C'est toujours un fond de sable, comme au Biloxi, & on n'y trouve que de méchans Bois. J'y ai remarqué une espéce d'ozeille, qui a le même goût que la nôtre, mais dont les feüilles sont plus étroites, & qui cause, dit-on, la dysenterie. Il y a aussi dans ces quartiers-là une espéce de Fresne, qu'on appelle *Bois d'amourette*, & dont l'écorce, qui est pleine de picquants, passe pour être un reméde souverain, & très-prompt contre le mal de dents.

Le vint-six il plut tout le jour, & quoique la Mer fût calme, nous fîmes peu de chemin. Nous avançâmes un peu plus le vint-sept, mais la nuit suivante nous nous égarâmes autour de l'Isle aux Perles. Le lendemain nous allâmes camper à l'entrée du Lac Pontchartrain, ayant laissé peu de tems auparavant sur la droite la Riviere aux Perles, qui a trois embouchures. La séparation de ces trois branches se fait à quatre lieuës de la Mer, & c'est un peu au-dessus que les Biloxis se sont placés.

Du Lac de Pontchartrain.

Après midi nous traversâmes le Lac de Pontchartrain, cette traverse est de sept à huit lieuës, & à minuit nous entrâmes dans la Baye S. Jean. Ceux, qui les premiers naviguerent sur le Lac, le trouverent, dit-on, tellement rempli de Caïmans, qu'ils ne pouvoient presque pas donner un coup d'aviron, sans en toucher quelqu'un. Ils y sont présentement très-rares, & nous en vîmes seulement quelques traces à notre campement, car ces Animaux font leurs œufs à terre. Après m'être un peu reposé à la sortie du Lac, je poursuivis mon chemin par Terre, & j'arrivai avant le jour à la Nouvelle Orleans.

Difficulté de naviguer sur le Fleuve en descendant.

1722. Avril.

Je n'y trouvai plus l'Adour, mais elle n'étoit pas loin, & je la joignis le lendemain premier Avril. L'inondation étoit dans son plein, par conséquent le Fleuve beaucoup plus rapide, que je ne l'avois trouvé deux mois auparavant. D'ailleurs un Navire, surtout une Flûte, ne se manie pas aussi aisément qu'un Traversier, & comme notre équipage n'étoit pas accoûtumé à cette navigation, nous eûmes bien de la peine à sortir du Fleuve. Le Navire entraîné tantôt sur un bord, & tantôt sur un autre, engageoit souvent ses vergues & ses manœuvres dans les Arbres, & il fallut plus d'une

fois couper des manœuvres pour se tirer de cet embarras. 1722. Avril.

Ce fut bien pis encore, quand nous eûmes gagné les passes, car les courants nous entraînoient toujours dans la premiere avec une violence extrême. Nous nous enfournâmes même dans une des plus petites, & je ne conçois pas même encore comment nous pûmes nous en tirer. Nous en fûmes pourtant quittes pour un ancre, que nous y laissâmes; on en avoit déja perdu un deux jours auparavant, de sorte qu'il ne nous en restoit plus que deux. Un si fâcheux début ne laissa point de nous donner à penser, mais la jeunesse & le peu d'habileté de ceux, à qui on nous avoit confiés, nous inquietoit encore davantage.

L'Adour est un très-joli Bâtiment, du port de trois cent Tonneaux; cette Flûte étoit partie de France avec un bon Equipage, sous la conduite d'un Capitaine, qui sçavoit son Métier, & d'un Lieutenant, dont on disoit aussi beaucoup de bien. Celui-ci étoit resté malade à S. Domingue: le Capitaine, peu après son arrivée au Biloxi, se broüilla avec un des Directeurs de la Compagnie, qui le démonta. Pour remplacer ces deux premiers Officiers, on a jetté les yeux sur un jeune Maloin, qui est venu, il y a trois ans, à la Louysiane en qualité de Pilotin, ou apprentif Pilote, & qui depuis ce tems là est parvenu à commander un Traversier dans la rade du Biloxi, pour aller tantôt à la Maubile, & tantôt à la Nouvelle Orleans, y porter des provisions. Il paroît avoir tout ce qu'il faut pour devenir habile Homme; il aime son métier, & il s'y applique, mais nous nous passerions bien de voir son apprentissage, surtout dans une navigation, qui a de grandes difficultés.

Le Navire mal commandé.

Il a pour second l'Officier, qui est venu de France en qualité d'Enseigne, c'est encore un jeune homme, fort propre à être Subalterne sous des Chefs expérimentés, qui ne lui laisseroient que le soin d'exécuter leurs ordres. Il seroit difficile de trouver un Matelot plus brave contre la Tempête, qu'il a dès l'enfance affrontée dans les pénibles Pêches de Terre-Neuve, & deux ou trois naufrages, dont il s'est tiré heureusement, lui ont inspiré une confiance, dont je serai fort surpris, si à la fin il n'est pas mauvais marchand.

Notre premier Pilote paroît un peu plus mûr, que ces deux Officiers, & l'on fait surtout bien valoir la connoissance, qu'il

1722. Avril.

à du *Canal de Bahama*, qu'il a déja passé une fois. C'est cependant bien peu pour connoître ce passage, le plus dangereux, qui soit dans les Mers de l'Amerique, où l'on compte les naufrages par milliers. D'ailleurs je crains fort qu'un petit air suffisant, que je lui trouve, ne produise quelque effet funeste. Il a deux Subalternes, qui sont de bons Enfans; nous avons cinquante Matelots Bretons, un peu mutins, mais forts & vigoureux, presque tous ont été à la Pêche de la Moruë, & c'est une bonne école: leurs Officiers-Mariniers me paroissent gens de tête & d'exécution.

Cependant, malgré tous les retardemens, dont je vous ai parlé, nous moüillâmes le deuxiéme au soir en de-çà de la Barre; nous la passâmes le trois, & faute de vent, nous ne pûmes aller plus loin. Hier, nous fûmes encore arrêtés tout le jour, & cette nuit nous avons essuyé une tempête de vent du Sud, qui nous a fait remercier le Seigneur de n'avoir pas été en Mer si près de la Côte. J'espere, Madame, vous écrire dans peu de S. Domingue, où notre Flûte va prendre une Cargaison de Sucre, qui y est toute prête. Je profite de l'occasion d'un Traversier, qui remonte à la nouvelle Orleans, pour vous envoyer cette Lettre par un Vaisseau, qui doit aller en France en droiture.

Je suis, &c.

TRENTE-QUATRIÉME LETTRE.

Voyage jusqu'au Canal de Bahama. Naufrage de l'Adour; retour à la Louysiane le long de la Côte de la Floride: Description de cette Côte.

Au Biloxi, le cinquiéme de Juin 1722.

MADAME,

Je vous avois promis de vous écrire incessamment de Saint Domingue. M'en voici après deux mois aussi loin, que j'en étois alors; le récit du triste évenement, qui m'a ramené dans cette

cette Colonie, & qui n'a que trop justifié mes pressentimens, avec quelques observations sur un Pays, que je n'avois pas compté de parcourir, vont faire la matiere de cette Lettre. Je ne suis pas au reste autant à plaindre, que vous croyez. Je suis bien délassé de mes fatigues, j'ai couru de grands dangers, mais je m'en suis heureusement tiré; le mal passé n'est que songe, & souvent un songe agréable. 1722. Avril.

L'Adour met à la voile.

Il y avoit une demie heure au plus, que j'avois fermé ma Lettre, lorsque le vent s'étant rangé au Nord-Ouest, nous appareillâmes. J'aurois crû que le respect dû au saint Jour de Pâques auroit engagé le Capitaine à differer au lendemain, d'autant plus qu'il étoit midi passé; mais il avoit peu de vivres, & un jour de retardement peut avoir des suites fâcheuses. Notre précipitation en a eû de plus funestes encore. Nous perdîmes bientôt la Terre de vuë, & au bout d'une heure, après avoir eu le plaisir de voir les eaux de la Mer & celles du Fleuve se mêler sans se confondre, nous n'apperçûmes plus aucune différence, & nous ne trouvâmes plus que de l'eau salée.

On me dira, peut-être, que nous avions quitté le droit Canal, & je conviens que cela étoit peut-être, mais ce combat, que nous avions observé si près de l'embouchure, ne marque pas un Fleuve victorieux, qui s'ouvre un libre passage, & fait pendant vint lieuës la loy à l'Ocean. D'ailleurs, si ce fait étoit vrai, du moins dans le tems de l'inondation, où nous étions alors, comment auroit-on eu tant de peine à trouver l'embouchure du Fleuve? La seule différence de la couleur des eaux l'auroit indiquée aux moins attentifs?

Observation sur l'eau du Micissipi.

A propos de cette couleur; j'ai dit que le Micissipi, après sa jonction avec le Missoury, prenoit la couleur des eaux de cette Riviere, qui sont blanches: mais croiriez-vous bien, Madame, que de toutes les eaux, qu'on peut embarquer pour la provision des Vaisseaux, il n'y en a point, qui se conservent si lontems que celles-ci sans se corrompre? D'ailleurs, elles sont excellentes à boire, quand on les a laissé reposer dans des Jarres, au fond desquelles on trouve une espéce de tartre blanc, qui, selon toutes les apparences, sert également à leur donner la couleur, qu'elles ont, à les purifier, & à les conserver.

Description de la Côte Sep-

Le douziéme à midi, après avoir essuyé pendant plusieurs jours des chaleurs excessives, & plus intolérables encore la

1722. Avril.

tentrionale de Cuba.

nuit, que le jour, nous découvrîmes *le Cap de Sed*, qui est sur la Côte Septentrionale de l'Isle de Cuba, & fort élevé. Au Soleil couchant nous étions par son travers, nous mîmes le Cap à l'Est, & nous rangeâmes la Côte à la vûë ; le lendemain au point du jour nous étions vis-à-vis de la Havane ; cette Ville est à dix-huit lieuës du Cap de Sed, & à moitié chemin on découvre une Montagne assez haute, dont le sommet est une espéce de platon : on l'appelle *la Table à Marianne*.

Deux lieuës plus loin que la Havanne, il y a sur la Côte un petit Fort, qui porte le nom *de la Hougue*, & de-là on commence à découvrir *le Pain de Matance*. C'est une Montagne, dont le sommet a la forme d'un four, ou si l'on veut, d'un pain. Elle sert à reconnoître la Baye de Matance, qui est éloignée de quatorze lieuës de la Havane. Le chaud augmentoit toujours, aussi étions-nous sur les confins de la Zone Torride : avec cela nous n'avions presque point de vent, & nous n'avancions qu'à la faveur du courant, qui porte à l'Est.

Mauvaise manœuvre.

Le quatorziéme, vers les six heures du soir, on apperçut du haut du grand Mât la Terre de la Floride. Il n'est point de Navigateur prudent, qui à cette vûë, s'il n'a pas du moins six à sept heures de jour à courir, ne revire de bord, & ne se soûtienne au large jusqu'au lendemain, n'y ayant point de parage au monde, où il soit plus important de voir clair, à cause de la diversité des courants, qu'il ne faut jamais se flatter de bien connoître. Nous avions l'exemple assez récent des Galions d'Espagne, qui y périrent il y a quelques années, pour n'avoir pas pris la précaution, que je viens de dire. Le Chevalier D'HERE, Capitaine de Vaisseau, qui les accompagnoit, fit tout son possible pour engager le Général de la Flotte à attendre le jour pour entrer dans le Canal : il n'y réussit pas, & ne jugea point à propos de se jetter avec lui dans le précipice.

Notre Capitaine, à qui on avoit donné sur cela de bons avis, étoit bien résolu d'en profiter : mais trop de docilité fit sur lui le même effet, qu'avoit produit la présomption du Général Espagnol. Son premier Pilote, qui se croyoit le plus habile Homme du monde. & son Lieutenant, qui ne sçavoit douter de rien, furent d'avis de continuer la route, & il n'eut pas la force de leur résister. Il proposa de faire au moins le

Nord-Eſt, & la ſuite nous a montré que, ſi ſon ſentiment avoit prévalu, nous aurions échapé au naufrage. Mais il ne put obtenir que le Nord-Nord-Eſt, le Pilote aſſûrant que les courants portoient avec impétuoſité à l'Eſt. Il diſoit vrai, mais ce n'eſt que quand on eſt près des terres de ce côté-là, comme ils portent à l'Oueſt de l'autre côté, où nous étions alors. 1722. Avril.

A ſept heures la terre paroiſſoit encore aſſez éloignée, & on ne la pouvoit même découvrir que de la Hune; mais au bout d'une demie heure, le tems s'étant couvert, un Matelot remarqua à la faveur des éclairs que l'eau avoit changé de couleur. Il en avertit, mais ſon avis fut reçû avec riſée, on lui dit que c'étoit les éclairs, qui faiſoient paroitre l'eau blanche. Il ne ſe rebuta point, pluſieurs de ſes Camarades furent bientôt de ſon ſentiment : on voulut encore ſe mocquer d'eux, mais ils crierent ſi haut, & ils étoient en ſi grand nombre, que le Capitaine fit jetter la ſonde. Naufrage de l'Adour.

On ne trouva que ſix braſſes d'eau; l'unique parti sûr, qu'il y avoit à prendre, étoit de moüiller dans le moment, mais il n'y avoit point d'ancre paré. On vouloit revirer de bord, & peut-être qu'il en étoit encore tems, ſi on eût fait diligence; mais on s'amuſa à ſonder de nouveau, & on ne trouva plus que cinq braſſes. On jetta tout de ſuite une troiſiéme fois la ſonde, & il n'y en avoit plus que trois. Imaginez-vous, Madame, des Enfans, qui ſe voyant entraînés dans un précipice, ſont uniquement attentifs à en connoître la profondeur, ſans prendre aucune meſure pour l'éviter.

Alors il s'éleva un bruit confus, chacun crioit à pleine tête, les Officiers ne pouvoient ſe faire entendre, & deux ou trois minutes après le Navire échoüa, il ſurvint dans l'inſtant une eſpéce d'orage, & la pluye, qui ſuivit de près, fit tomber le vent : mais il ſe releva bientôt, ſe rangea au Sud, & devint plus fort qu'auparavant. Le Navire commença auſſi-tôt à talonner ſur ſon gouvernail; on craignit avec raiſon que le grand Mât, qui à chaque ſecouſſe ſautoit aſſez haut, ne fît ouvrir le Navire, & ſon procès lui fut fait dans les formes ordinaires : il fut condamné & abbatu ſur le champ, après que le Capitaine lui eut donné le premier coup de hache, ſelon la régle.

Le Lieutenant s'embarqua enſuite dans la Chaloupe, pour tâcher de découvrir en quel lieu nous étions, & en quel état

1722. Avril.

ſe trouvoit le Vaiſſeau. Il remarqua que ſur le devant nous n'avions que quatre pieds d'eau, & que le banc, ſur lequel nous étions échoués, étoit ſi petit, qu'il n'y avoit quaſi que la place du Navire, & que tout autour il auroit été à flot. Mais quand nous l'aurions évité, nous ne pouvions manquer de donner ſur un autre, car il en étoit environné, & à coup ſûr, nous n'en aurions pas rencontré un ſi commode.

Le vent ſoufloit toujours avec violence; notre Flûte continuoit à talonner, & à chaque ſecouſſe nous nous attendions qu'elle alloit s'ouvrir. Tous les effets de la frayeur étoient peints ſur les viſages, & après le premier tumulte formé par les cris des Matelots, qui manœuvroient, & par les gémiſſemens des Paſſagers, qui ſe croyoient au moment de périr, un morne & profond ſilence ſe répandit ſur tout le Bâtiment. Nous ſçûmes depuis que quelques-uns prenoient ſecrettement leurs meſures pour n'être point ſurpris, au cas que le Vaiſſeau ſe brisât: non-ſeulement la Chalouppe, mais encore le Canot étoient à l'eau tout parés, & des Matelots affidés, avertis ſous main de ſe tenir prêts au premier ſignal. On m'aſſûra dans la ſuite, qu'on avoit bien compté de ne me pas laiſſer dans le danger.

Ce qui eſt certain, c'eſt que je paſſai la nuit ſans fermer l'œil, & dans la ſituation d'un homme, qui ne s'attend point à revoir le jour. Il parut néanmoins, & il nous découvrit la terre à plus de deux grandes lieuës de nous. Ce n'étoit point celle, que nous avions découverte d'abord, & que nous appercevions encore dans un grand éloignement, mais une terre baſſe, & qui nous sembloit très-peu propre à être habitée. Cette vûë ne laiſſa pourtant pas de nous faire plaiſir, & de nous raſſûrer un peu.

Meſures, qu'on prend pour ſe ſauver.

On examina enſuite s'il y avoit quelque apparence de pouvoir remettre l'Adour à flot, & parce qu'il étoit bon d'avoir pluſieurs cordes à ſon arc, on ſongea en même-tems aux moyens de ſe tirer d'un auſſi mauvais endroit, ſuppoſé qu'il fût impoſſible de relever le Navire. On ſe ſouvint alors qu'on avoit embarqué un Batteau plat en botte, dans le deſſein de s'en ſervir à S. Domingue, pour charger les Sucres, qu'on y devoit prendre. C'étoit une précaution fort ſage du Capitaine, qui avoit été averti qu'en ce Pays-là le chargement retient ſouvent les Navires en rade beaucoup plus lontems, qu'il ne

convient aux intérêts des Armateurs, & à la santé des Equipages ; mais la Providence avoit eu sans doute une autre vûë, en lui inspirant cette pensée. Ce Batteau fut notre salut. 1722. Avril.

Je ne sçai pas bien ce qui se passa le même jour entre les Officiers & le Pilote, mais on ne parla plus de relever le Bâtiment. Plusieurs ont prétendu qu'on auroit fait pour y réussir des efforts inutiles ; mais le Capitaine s'est plaint plus d'une fois à moi de ce qu'on n'avoit pas voulu lui laisser faire cette tentative, comme il le souhaittoit. On résolut donc dès le même jour de transporter tout le monde à terre, & l'on travailla tout le matin à construire un Radeau, pour n'être par obligé de faire plusieurs voyages.

On ne jugea pourtant pas à propos d'abandonner encore le Navire, & il n'y eut même que les Passagers, qui furent embarqués dans la Chaloupe & sur le Radeau. A une portée de Canon du Bâtiment nous trouvâmes la Mer fort haute, & le Biscuit, que l'on portoit à terre, fut moüillé ; une petite Pirogue, qui suivoit la Chaloupe, eut bien de la peine à se soûtenir, & le Radeau, qui portoit vint-deux hommes, fut emporté si loin par le courant, qu'on le crut perdu.

Sauvages sur les Isles des Martyrs.

La Chaloupe, où j'étois, faisoit diligence pour arriver, afin d'aller ensuite au secours des autres, mais comme nous étions prêts à débarquer, nous apperçûmes une assez grande troupe de Sauvages armés d'Arcs & de Fléches, qui s'approchoient du rivage. Cette vûë nous fit faire réflexion, que nous nous étions embarqués sans armes, & nous nous arrêtâmes quelque-tems sans oser avancer. Nous crûmes même, tout bien consideré, qu'il étoit contre la prudence d'aller plus loin. Les Sauvages s'aperçurent de notre embarras, & en comprirent aisément la cause. Ils s'approcherent, & nous crierent en Espagnols qu'ils étoient amis. Comme ils virent que cela ne nous rassûroit pas, ils quitterent leurs armes, & vinrent nous trouver ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Ce qui se passa entr'eux & nous.

Nous en fûmes bientôt environnés, & il est certain qu'embarrassés, comme nous étions de hardes dans une Chaloupe, où nous ne pouvions nous remuer, il leur étoit fort aisé de se défaire de nous. Ils nous demanderent d'abord si nous étions Anglois : nous leur répondîmes, que non, mais Alliés & bons Amis des Espagnols : ils en témoignerent beaucoup

1722. Avril.

de joye, nous inviterent à débarquer dans leur Isle, & nous assûrérent que nous y serions aussi sûrement que dans notre Bord. La défiance en certaines occasions ne sert qu'à marquer de la foiblesse, & fait naître des soupçons dangereux. Nous crûmes donc devoir nous rendre à l'invitation de ces Barbares, & nous les suivimes dans leur Isle, que nous reconnûmes être une *des Martyrs*.

Ce qu'il y eut de plaisant, est que ce qui acheva de nous déterminer à prendre ce parti, fut que la Pirogue, où il n'y avoit que quatre ou cinq Hommes, nous joignit, tandis que nous parlementions avec les Sauvages : nous risquions assûrément beaucoup à nous livrer sans armes entre les mains de ces Floridiens, & nous le reconnûmes bien dans la suite : quatre ou cinq Hommes de plus n'étoient pas capables de leur faire changer de sentiment, supposé que ces Barbares eussent eû de mauvais desseins contre nous ; & je ne pense point à la confiance, que nous inspira un renfort si léger, que je ne me représente ces Personnes, qui n'oseroient marcher seuls dans les ténébres, & que la présence d'un Enfant rassûre d'abord, en occupant leur imagination, qui seule cause toute leur frayeur.

Les Passagers entrent en défiance de l'Equipage.

Cependant nous ne fûmes pas plutôt débarqués dans l'Isle, qu'assés peu rassûrés de la part des Sauvages, nous entrâmes encore en défiance contre nos Officiers. Le Capitaine de l'Adour nous avoit conduit jusques-là ; mais dès qu'il nous eut mis à terre, il prit congé de nous, disant qu'il étoit obligé de retourner à son Bord, où il avoit encore bien des arrangemens à prendre, & qu'il nous enverroit incessamment tout ce qui pouvoit nous manquer, sur tout des armes. Il n'y avoit rien en cela que de raisonnable, & nous concevions bien que sa présence étoit nécessaire sur son Navire : mais nous fîmes réflexion qu'il n'en avoit fait sortir que les Passagers, & que tout l'Equipage alloit être réuni à bord, dès que cet Officier y seroit retourné.

Cela nous fit soupçonner que le Batteau, dont on nous avoit parlé, n'étoit qu'un leurre pour nous amuser, & qu'on ne nous avoit conduit à terre, que comme des Personnes, dont on étoit embarrassé, afin de pouvoir profiter de la Chaloupe & du Canot pour passer à la Havane, ou à S. Augustin de la Floride. Ces soupçons se fortifierent dans chacun de

nous, quand nous vîmes que nous avions tous eu la même pensée, ce concert nous fit juger qu'ils n'étoient point sans fondement: sur quoi il fut résolu entre nous que je retournerois au Navire avec le Capitaine, afin d'empêcher les résolutions violentes, si on étoit tenté d'en prendre quelqu'une.

1712. Avril.

Je déclarai donc au Capitaine que, puisque son Aumônier vouloit demeurer dans l'Isle, il ne convenoit point que j'y demeurasse aussi: qu'il étoit plus à propos de nous partager, & que j'étois résolu de ne point découcher du Bord, tandis qu'il y resteroit quelqu'un. Il parut un peu surpris de mon discours, mais il ne fit aucune résistance, & nous partîmes. Je trouvai en arrivant au Vaisseau, qu'on avoit éventé les voiles, pour voir, disoit-on, s'il y avoit moyen de le dégager: mais il y avoit bien d'autres manœuvres à faire pour cela, & on ne jugea pas à propos de les employer.

Plusieurs Passagers sauvés par un coup de la Providence.

Au bout d'une demie heure le vent se jetta à l'Est, & devint très-fort, ce qui obligea de serrer les voiles; mais cet orage fut le salut de ceux, qui étoient sur le Radeau, & qui avoient été emportés bien loin à la dérive. Les lames les rechasserent vers nous, & dès que nous les apperçûmes, le Capitaine leur envoya sa Chaloupe, qui remorqua le Radeau, & nous les ramena. Ces Malheureux, qui pour la plûpart étoient de pauvres Passagers, n'attendoient plus que la mort, & de notre côté nous commencions à désesperer de les pouvoir sauver, lorsque la Providence excita cette petite tempête pour les garantir du naufrage.

Désordre dans l'Equipage.

Au reste ma présence étoit plus nécessaire encore sur le Vaisseau, que je ne l'avois cru. Nos Matelots Bretons, pendant l'absence du Capitaine, avoient voulu noyer dans le vin leur chagrin & leurs inquiétudes: malgré le Lieutenant, qu'ils ne respectoient pas beaucoup, & que plusieurs n'aimoient point, ils avoient enfoncé la Cantine, & nous les trouvâmes presque tous yvres-morts. J'entrevis même dans l'Equipage quelques semences de division & de révolte, dont je crus qu'on devoit tout appréhender, si l'on n'y remédioit pas de bonne heure; d'autant plus que le Capitaine, quoiqu'assez aimé des Matelots, ne sçavoit pas se faire obéir des Officiers-Mariniers, la plûpart fort portés à la mutinerie, & qui ne pouvoient souffrir son Lieutenant.

Embarras de

Pour surcroît d'embarras, une troupe de Sauvages nous

1722. Avril.

la part des Sauvages.

avoit suivis de près, & nous comprîmes que, si nous n'avions point à craindre de violence de leur part, il ne nous seroit pas facile de nous délivrer de leurs importunités, surtout qu'il faudroit bien garder ce que nous ne voulions pas perdre. Le plus apparent se faisoit nommer *Dom Antonio*, & parloit assez bien Castillan. Il avoit encore mieux pris la gravité & les manieres des Espagnols. Dès qu'il voyoit quelqu'un bien mis, il lui demandoit s'il étoit *Cavallero*, & il avoit commencé par nous dire qu'il l'étoit lui-même, & des plus distingués de sa Nation. Il n'avoit pourtant pas les inclinations fort nobles; tout ce qu'il voyoit, lui faisoit envie, & si on ne l'eût empêché, lui & sa troupe ne nous auroient rien laissé, que ce qu'ils n'auroient pu emporter. Il me demanda ma Ceinture; je lui dis que j'en avois besoin, il comprit qu'elle ne m'étoit nécessaire que pour ma Soutane, & il me la demanda avec de grandes instances.

Qui étoient ces Sauvages.

Nous apprîmes de cet Homme que presque tous les Sauvages de sa Bourgade avoient été baptisés à la Havane, où ils faisoient tous les ans un voyage. Ils en sont éloignés de quarante-cinq lieuës, & ils font ce trajet dans de petites Pirogues fort plattes, sur lesquelles on n'oseroit assûrément se risquer pour passer la Seine à Paris. Dom Antonio nous ajoûta qu'ils avoient un Roi, qui se nommoit Dom Diego, & que nous verrions le lendemain. Il nous demanda ensuite quel parti nous voulions prendre, & s'offrit à nous conduire à Saint Augustin. Nous témoignâmes lui sçavoir gré de son offre, on le régala bien & tous ceux de sa suite, & ils s'en retournerent assez contens en apparence.

Ces Sauvages ont le corps plus rouge qu'aucun de ceux, que j'aye encore vûs : nous n'avons jamais pu sçavoir le nom de leur Nation : mais quoiqu'ils n'ayent pas trop bonne réputation, ils ne nous ont point paru assez méchans, pour être de ces *Calos*, ou *Carlos*, si décriés par leurs cruautés, & dont le Pays n'est pas loin des Martyrs. Je ne crois pas même ceux-ci Antropophages; mais peut-être ne nous parurent-ils si traitables, que parce que nous étions plus forts qu'eux. Je ne sçai ce qu'ils ont eu à démêler avec les Anglois, mais nous eûmes tout lieu de juger qu'ils ne les aimoient pas. La visite de Dom Antonio pouvoit bien n'avoir eu d'autre motif, que d'examiner si nous n'étions pas de cette Nation, ou s'ils ne risqueroient pas trop en nous attaquant.

Le

1722. Avril.

Le seiziéme je crus devoir aller rassûrer ceux, qui étoient restés dans l'Isle, & à qui on tint la parole, qu'on leur avoit donnée la veille : je passai presque tout le jour avec eux, & le soir à mon retour je trouvai tout le Navire en combustion. Les Auteurs du désordre étoient des Officiers Mariniers, & tout ce qu'il y avoit de meilleurs Matelots s'étoient rangés de leur parti. Ils en vouloient au Lieutenant, qui jusques-là, disoient-ils, les avoient traités avec beaucoup de hauteur & de dureté. Le vin, qu'ils avoient à discrétion, leur échauffoit de plus en plus la tête, & il n'étoit presque plus possible de leur faire entendre raison.

Dissension dans l'Equipage.

Le Capitaine montra en cette rencontre une sagesse, une fermeté, & une modération, qu'on n'auroit pas dû attendre de son âge, de son peu d'expérience, & de sa conduite passée : il sçut se faire aimer & craindre de Gens, qui n'écoutoient presque plus que leur fureur & leur caprice. Le Lieutenant de son côté étonna les plus mutins par son intrépidité, & ayant trouvé moyen de les séparer & de les occuper, il vint à bout de s'en faire obéir. On avoit enfin tiré du fond de Calle le Batteau tant promis, & on l'avoit porté dans l'Isle; il falloit le monter, se loger en attendant qu'il fût prêt, tirer du Navire les provisions de bouche, & les munitions, se fortifier contre les surprises des Sauvages; le Capitaine employa à ces travaux tous ceux, dont il étoit plus nécessaire de s'assûrer, & me pria de rester à bord, pour aider au Lieutenant à contenir les autres.

Fermeté des Officiers.

Le dix-septiéme à la pointe du jour il parut une voile à deux bonnes lieuës de nous. Nous mîmes Pavillon en berne *(a)*, & quelque tems après nous remarquâmes qu'il avoit mis en panne pour nous attendre. Aussi-tôt le Lieutenant s'embarqua dans le Canot, & alla à bord demander au Capitaine s'il voudroit bien nous recevoir tous. Mais ce n'étoit qu'un Brigantin de cent tonneaux, qui avoit été pillé par les Forbans, & qui depuis trois jours faisoit bien des efforts pour se tirer de cette Baye, où les Courans, disoit-il, plus forts cette année, qu'on ne les avoit jamais vûs, l'avoient entraîné malgré lui, & quoiqu'il eut fait l'Est-Nord-Est. Il est vrai que nous n'avons sçu cela que par l'Officier, que quelques-uns soup-

Un Navire Anglois tâche en vain de secourir l'Equipage.

(*a*) Mettre Pavillon en Berne, c'est l'élever au haut de son bâton, sans le déployer : cela se fait pour demander du secours.

1722. Avril.

çonnerent d'avoir imaginé ce récit, afin de pouvoir rejetter sur la force & l'irrégularité des Courans, le malheur, où son obstination nous avoit précipités.

Quoiqu'il en soit, le Patron Anglois consentit à embarquer vint Personnes, pourvû qu'on lui donnât des vivres & de l'eau, dont il avoit un extrême besoin. La condition fut acceptée, & le Patron s'approcha en effet à dessein de mouiller un ancre le plus près de nous, qu'il seroit possible : mais un gros vent du Sud s'étant levé tout-à-coup, il fut contraint de faire sa route, pour ne pas s'exposer à perir lui-même, en voulant nous secourir. Le dix-neuviéme on apperçut encore trois Bâtimens à la voile ; on alla leur faire les mêmes propositions, qu'au Premier, mais on n'en put rien obtenir. C'étoit encore des Anglois, qui se plaignoient d'avoir été pillés par les Forbans.

Ce même jour, comme il ne restoit plus rien sur l'Adour, que nous pussions emporter, nous lui dîmes le dernier adieu, avec d'autant plus de regret que depuis quatre jours, qu'il étoit échoué, il n'y étoit pas encore entré une goutte d'eau, & nous nous rendîmes tous à terre après le Soleil couché. Nous y trouvâmes des Tentes, qu'on y avoit dressées avec les Voiles du Navire, un Corps-de-Garde en bon état, où nuit & jour on faisoit exactement la sentinelle; & des vivres, bien arrangés dans un Magasin, où l'on faisoit aussi la garde.

Description des Martyrs.

L'Isle, où nous étions, pouvoit avoir quatre lieuës de circuit. Il y en avoit à droite & à gauche de differentes grandeurs, & celle, où les Sauvages avoient leurs Cabannes, étoit la plus petite de toutes, & la plus proche de la nôtre. Ils y vivoient uniquement de pêche, & toute cette Côte est aussi abondante en Poisson, que la terre y est incapable de rien fournir pour la vie. Quant à leurs vêtemens, quelques feuilles d'Arbres, ou un morceau d'écorce leur suffisent; ils n'ont de couvert, que ce que la pudeur enseigne à tous les Hommes de couvrir.

Le fond de toutes ces Isles est un sable très-fin, ou plutôt une espéce de chaulx calcinée, & toute semée d'un corail blanc, qui s'écrase sans peine. Aussi n'y voit-on que des brossailles, & quelques Arbrisseaux. Les bords de la Mer sont couverts d'assez beaux coquillages, & on y trouve quelques Eponges, qui paroissent y avoir été jettées par les vagues

dans les gros tems. On prétend que ce qui y retient les Sauvages, ce sont les naufrages, qui arrivent assez fréquemment à l'entrée du Canal de Bahama, & dont ils profitent toujours. On ne voit pas même une seule Bête dans ces Isles, qui paroissent maudites de Dieu & des Hommes, & où il n'y auroit aucun Habitant, s'il ne se trouvoit pas des Hommes uniquement attentifs à tirer avantage du malheur des autres, & souvent à y mettre le comble. 1722. Avril.

Le vintiéme Dom DIÉGO nous rendit visite. C'est un jeune Homme d'une taille au-dessous de la médiocre, & d'assez mauvaise mine. Il s'en falloit peu qu'il ne fût aussi nud que ses Sujets, & le peu qu'il avoit de hardes sur le corps, ne valoit pas la peine d'être ramassées. On lui voyoit autour de la tête une espéce de bandeau de je ne sçai quelle matiere, & que certains Voyageurs n'auroient pas manqué de prendre pour un diademe. Il n'avoit point de suite, nulle marque de dignité, rien en un mot, qui annonçât ce qu'il étoit. Une jeune Femme assez bien faite, & décemment vêtuë en Sauvagesse, l'accompagnoit, & on nous dit que c'étoit la Reyne son Epouse.

Visite du Cacique des Sauvages.

Nous reçûmes Leurs Majestés Floridiennes assez cavalierement : nous leur fîmes cependant amitié, & elles parurent assez contentes de nous ; mais nous ne reconnûmes point ces Caciques, dont l'Historien de la Floride nous vante si fort la puissance & les richesses. Nous dîmes deux mots à Dom Diegue de l'offre, que Dom Antonio nous avoit faite de nous conduire à Saint Augustin, & il nous donna lieu d'esperer qu'il nous rendroit tous les services, qui dépendroient de lui. Pour l'y engager davantage, je lui fis present d'une de mes Chemises, & il la reçut avec beaucoup de reconnoissance.

Il revint le lendemain ayant par-dessus ses haillons ma chemise, qui lui traînoit presqu'à terre ; & il nous fit entendre qu'il n'étoit pas proprement le Souverain de sa Nation, mais qu'il relevoit d'un autre Cacique plus éloigné. Il ne laisse pourtant pas d'être absolu dans son Village, & il venoit d'en donner une bonne preuve. Dom Antonio, qui paroissoit bien avoir deux fois son âge, & qui en auroit battu sans peine deux comme lui, nous vint voir peu de tems après, & nous dit que Dom Diégue l'avoit repassé de la bonne maniere, parce qu'il s'étoit enyvré sur l'Adour, où l'on avoit apparemment

Autorité de ce Cacique.

1722. Avril.

oublié quelques restes d'Eau-de-vie. La différence la plus sensible, qui se trouve entre les Sauvages du Canada & ceux de la Floride, est cette dépendance, où ceux-ci sont de leurs Chefs, & le respect, qu'ils leur portent. Aussi ne voit-on point en eux, comme dans les Premiers, ces sentimens élevés, & cette fierté, que produit l'indépendance, & à laquelle on supplée dans les Etats civilisés par les principes de religion & d'honneur, que donne l'éducation.

Dom Diégue s'excuse de nous donner des Guides pour Saint Augustin.

Le vint-deux Dom Diégue vint dîner avec nous sans façon, vétu comme la veille. Il sembloit prendre beaucoup de complaisance dans cette parure, qui lui donnoit pourtant un air fort ridicule, ce qui joint à sa mauvaise mine, le faisoit justement ressembler à un Homme, qui va faire amende honorable. Soit religion, soit répugnance, nous ne pûmes jamais l'engager à manger de la viande; nous avions encore un reste de Poisson, que lui-même nous avoit envoyé la veille: il en mangea, & but de l'eau.

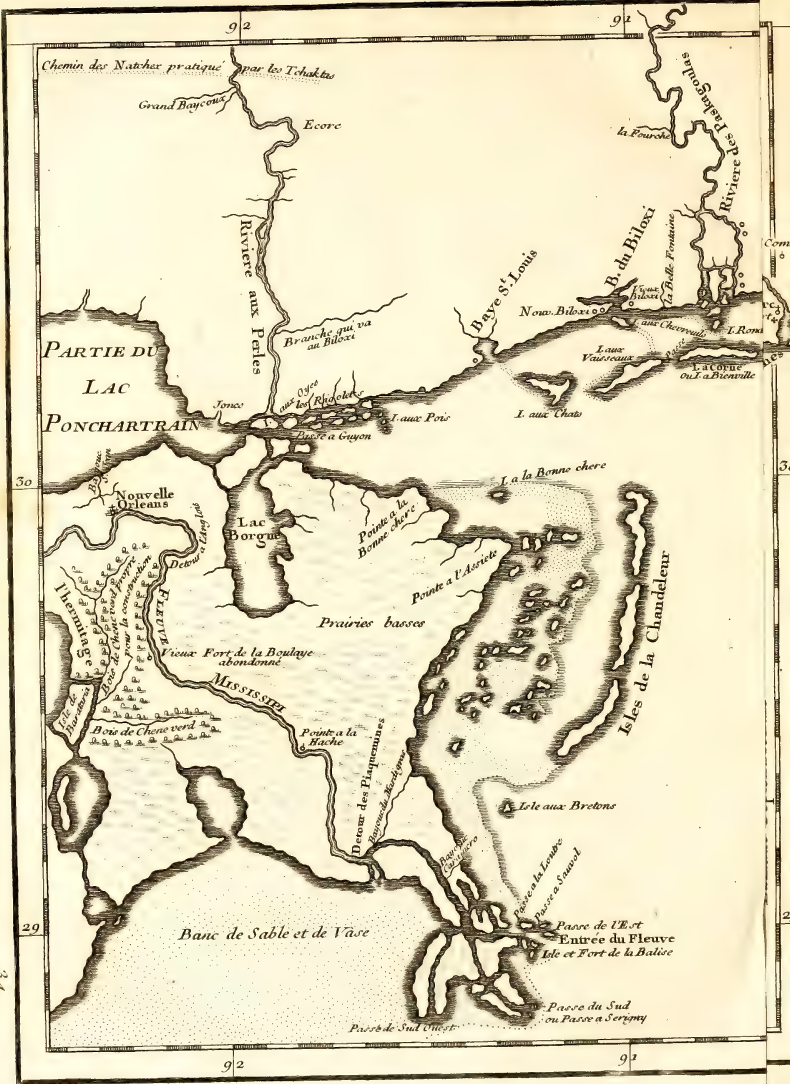
Après le repas nous voulûmes parler d'affaires; mais il nous dit d'abord, qu'après avoir bien réfléchi à ce que nous lui avions proposé, il ne pouvoit nous donner, ni Dom Antonio, ni aucun de ses Gens pour nous conduire à S. Augustin, parce que sur la route, qu'il nous faudroit tenir, il y avoit de nombreuses Nations, avec lesquelles il étoit en guerre. Je ne sçai si alors on ne se repentit pas d'avoir abandonné si légerement l'Adour, car après que Dom Diégue nous eut quittés, on y envoya le Canot; mais ceux qui visiterent ce Bâtiment, nous dirent à leur retour que les Sauvages y avoient tout brisé, & qu'il s'emplissoit d'eau.

On délibere sur le parti, qu'on doit prendre.

Le vint-trois le Batteau se trouva achevé, & on songea tout-de-bon à prendre un parti. Il s'en présentoit deux, & il y eut deux sentimens, les uns étoient d'avis de hasarder le trajet à la Havane, les autres vouloient suivre la Côte jusqu'à Saint Augustin. Ce dernier avis paroissoit le plus sûr, le premier étoit le plus court; mais s'il avoit pu être pris sagement, il auroit fallu le prendre dès le lendemain de notre naufrage, ou plutôt faire partir la Chaloupe pour la Havane, afin d'avertir le Gouverneur de notre situation, & le prier de nous envoyer un Brigantin. Les seuls agrès de l'Adour auroient été plus que suffisans pour le dédommager de ses frais.

On se divise.

Quoiqu'il en soit, la plus grande partie de l'Equipage étoit


92
91
30
29
Chemin des Natchez pratiqué par les Tchaktas
Grand Baycoux
Ecore
Riviere aux Perles
Branche qui va au Biloxi
la Fourche
Riviere des Paskagoulas
B. du Biloxi
la Belle Fontaine
Vieux Biloxi
Nouv. Biloxi
Baye St. Louis
I. aux Chevreuils
I. Rond
I. aux Vaisseaux
Passe
I. a Corne ou I. a Bienville
I. aux Chats
PARTIE DU LAC PONCHARTRAIN
Jonco
aux Oyes
les Rigolets
I. aux Pois
Passe a Guyon
I. a la Bonne chere
Bayouc S. Jean
Nouvelle Orleans
Lac Borgne
Pointe a la Bonne chere
Pointe a l'Assiete
Detour a l'Anglois
l'hermitage
Bois de Chene verd propre pour la construction
FLEUVE
Vieux Fort de la Boulaye abondonné
Prairies basses
Isles de la Chandeleur
MISSISSIPI
Isle de Barataria
Bois de Chene verd
Pointe a la Hache
Detour des Piaquemines
Bayouc du Mardigras
Isle aux Bretons
Bayouc Cara...
Passe a la Loutre
Passe a Sauvol
Passe de l'Est
Entrée du Fleuve
Isle et Fort de la Balise
Banc de Sable et de Vase
Passe du Sud ou Passe a Serigny
Passe de Sud Ouest

34.

1722. Avril.

de ce dernier avis, il ne fut pas possible de leur en faire prendre un autre. Ils étoient quarante, ils demanderent la Chaloupe & le Canot, & il fallut les satisfaire, l'Aumônier de l'Adour étoit de ce nombre : sans cela je me serois cru obligé de les accompagner; mais il falloit partager les secours spirituels, comme on fit les vivres, & les autres provisions. Le lendemain matin, après la Messe, l'Aumônier, qui étoit un Pere Dominiquain, voulut que je bénîsse les trois Bâtimens; j'obéis & je baptisai le Batteau, auquel je donnai le nom de *Saint Sauveur*. Le soir après la priere je fis un dernier effort, pour ramener tout le Monde à l'unité : j'obtins sans peine que le jour suivant on partiroit tous ensemble, qu'on iroit camper dans l'Isle la plus avancée au large, & que là on se détermineroit selon le vent.

Nous partîmes en effet le vint-cinq sur le midi, & nous voguâmes de concert pendant plusieurs lieuës, mais vers le coucher du Soleil, nous vîmes la Chaloupe enfiler le Canal, qu'il falloit traverser pour gagner la Havane, sans se mettre en peine du Canot, dont elle portoit les vivres, & qui ne pouvant la suivre, fut contraint de se joindre à nous. Nous le reçûmes avec bonté, quoique parmi ceux, qui y étoient, il y en eût, dont on n'avoit pas sujet d'être content. Nous débarquâmes dans l'Isle, où nous avions compté de nous réunir, & où une bande de Sauvages s'étoit déja renduë, je ne sçai à quel dessein. Nous fûmes sur nos gardes toute la nuit, & nous partîmes de grand matin.

Le Batteau prend la route du Biloxi.

Le tems étoit charmant, la Mer belle, & notre Equipage commença à envier le sort de la Chaloupe. Il en vint même bientôt aux murmures, & nos Chefs crurent qu'il falloit au moins faire semblant de les contenter. On prit donc la route du Canal. Au bout de deux heures le vent devint plus fort, & on s'imagina voir les apparences d'un orage. Il n'y eut alors personne, qui ne convînt qu'il y auroit de la témérité à s'engager dans une si longue traverse avec des Bâtimens tels que les nôtres : car rien n'étoit plus foible que notre Batteau, & l'eau y entroit déja de toutes parts : mais comme pour aller à Saint Augustin, il auroit fallu refaire tout le chemin, que nous avions fait jusques-là, on prit assez unanimement la résolution de tourner du côté du Biloxi.

Nous fîmes donc l'Ouest, mais nous n'avançâmes pas beau-


PARTIE DE
LA COSTE DE LA
LOUISIANE ET DE LA FLORIDE
depuis le Mississipi Jusqua St. Marc d'Apalache
Dressée sur les Manuscrits du Depost des Plans de la Marine
Par N.B. Ingr. du Roy et de la Marine
1744.
ECHELLES
Lieues Communes de France de 25. au degré
5
10
15
20
25
Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au degré
5
10
15
20
GOLPHE DU MEXIQUE
PARTIE DU LAC PONCHARTRAIN
Nouvelle Orleans
Lac Borgne
Riviere aux Perles
Ecore
Baye St. Louis
Nouv. Biloxi
B. du Biloxi
Riviere des Pascagoulas
la Fourche
Taouacha
Mobile
Apalaches
BAYE DE LA MOBILE
Yamanez
I. Ronde
I. Dauphine
Ou I. du Massacre
I. aux Chats
I. aux Pois
Pointe de la Mobile
Entrée de la Baye de la Mobile
I. aux Grands Gosiers
Riviere Perdide
Baye de Pansacola
Isle de Sainte Rosé
B. Ste. Rose
On ne connoit point les sources de ces Rivieres
Baye St. Joseph
Cap S. Blaise
I. des Chiens
Riviere des Apalaches
Yapalaga
Asapalaga
Capola
S. Marc
Baye des Apalaches
I. a la Bonne chere
Pointe a la Bonne chere
Pointe a l'Assiete
Isles de la Chandeleur
Prairies basses
FLEUVE MISSISSIPI
Vieux Fort de la Boulaye abondonné
Pointe a la Hache
Detour des Piaquemines
Isle aux Bretons
Banc de Sable et de Vase
Passe de l'Est
Entrée du Fleuve
Isle et Fort de la Balise
Passe du Sud ou Passe a Sergny
Passe de Sud Ouest
Latitude Septentrionale
Longitude 90 Occidentale du Meridien de 89 Paris
92
91
90
89
88
87
30
29

1722. Avril.

de ce dernier avis, il ne fut pas possible de leur en faire prendre un autre. Ils étoient quarante, ils demanderent la Chaloupe & le Canot, & il fallut les satisfaire, l'Aumônier de l'Adour étoit de ce nombre : sans cela je me serois cru obligé de les accompagner; mais il falloit partager les secours spirituels, comme on fit les vivres, & les autres provisions. Le lendemain matin, après la Messe, l'Aumônier, qui étoit un Pere Dominiquain, voulut que je bénîsse les trois Bâtimens; j'obéis & je baptisai le Batteau, auquel je donnai le nom de *Saint Sauveur*. Le soir après la priere je fis un dernier effort, pour ramener tout le Monde à l'unité : j'obtins sans peine que le jour suivant on partiroit tous ensemble, qu'on iroit camper dans l'Isle la plus avancée au large, & que là on se détermineroit selon le vent.

Nous partîmes en effet le vint-cinq sur le midi, & nous voguâmes de concert pendant plusieurs lieuës, mais vers le coucher du Soleil, nous vîmes la Chaloupe enfiler le Canal, qu'il falloit traverser pour gagner la Havane, sans se mettre en peine du Canot, dont elle portoit les vivres, & qui ne pouvant la suivre, fut contraint de se joindre à nous. Nous le reçûmes avec bonté, quoique parmi ceux, qui y étoient, il y en eût, dont on n'avoit pas sujet d'être content. Nous débarquâmes dans l'Isle, où nous avions compté de nous réunir, & où une bande de Sauvages s'étoit déja renduë, je ne sçai à quel dessein. Nous fûmes sur nos gardes toute la nuit, & nous partîmes de grand matin.

Le Batteau prend la route du Biloxi.

Le tems étoit charmant, la Mer belle, & notre Equipage commença à envier le sort de la Chaloupe. Il en vint même bientôt aux murmures, & nos Chefs crurent qu'il falloit au moins faire semblant de les contenter. On prit donc la route du Canal. Au bout de deux heures le vent devint plus fort, & on s'imagina voir les apparences d'un orage. Il n'y eut alors personne, qui ne convînt qu'il y auroit de la témérité à s'engager dans une si longue traverse avec des Bâtimens tels que les nôtres : car rien n'étoit plus foible que notre Batteau, & l'eau y entroit déja de toutes parts : mais comme pour aller à Saint Augustin, il auroit fallu refaire tout le chemin, que nous avions fait jusques-là, on prit assez unanimement la résolution de tourner du côté du Biloxi.

Nous fîmes donc l'Ouest, mais nous n'avançâmes pas beau-

1722. Avril.

coup ce jour-là, & il nous fallut passer la nuit dans le Batteau, où il s'en falloit bien que chacun eût assez de place pour s'étendre. Le vint-sept nous campâmes dans une Isle, où nous trouvâmes des Cabannes abandonnées, des chemins frayés, & des vestiges de souliers Espagnols. Cette Isle est le commencement *des Tortuës*. C'est le même terrein qu'aux Martyrs : je ne comprends pas ce que des Hommes viennent faire dans un si mauvais Pays, & si écarté de toute Habitation humaine. Nous faisions toujours l'Ouest, & nous voguions avec une rapidité, qui ne pouvoit venir que des Courans.

Grands Courans entre les Martyrs & les Tortuës.

Nous fîmes encore bien du chemin le vint-huit jusqu'à midi : quoique nous eussions très-peu de vent, il sembloit que les Isles couroient la poste à côté de nous. A midi nous prîmes hauteur, & nous trouvâmes vint-quatre dégrez, quinze minutes. Si nos Cartes Marines étoient exactes, nous étions à l'extrêmité occidentale des Tortuës : c'étoit beaucoup nous engager en pleine Mer, & il n'avoit pas tenu à moi que nous n'eussions laissé toutes ces Isles à gauche ; mais nos Officiers craignoient de ne pas trouver de passage entr'elle & le Continent. Ils eurent tout lieu de s'en repentir, car nous fûmes ensuite deux jours sans voir de terre, quoique nous fissions toujours le Nord ou le Nord-Est.

Désespoir de l'Equipage.

Alors le désespoir saisit notre Equipage, & il ne falloit en effet qu'un coup de vent, tel que nous en avions déja essuyé plus d'un, pour nous faire perir. Le calme même avoit ses inconvéniens, il falloit ramer tout le jour, & la chaleur étoit excessive. Les Matelots n'avoient pas tort d'être mécontens, l'obstination de deux ou trois Personnes nous avoit exposés au danger, où nous nous trouvions ; mais le mal étoit fait, & demandoit un autre remede, que des murmures. Depuis notre départ de la Louysiane je n'avois pu gagner sur la plupart qu'ils approchassent des Sacremens, très-peu même avoient satisfait au devoir Paschal. Je profitai de l'occasion, pour engager tout le monde à promettre de se confesser & de communier, si-tôt que nous aurions retrouvé la terre ; à peine la promesse étoit faite, que la terre parut devant nous.

1722. May.

Incommodités de cette Côte.

Nous courûmes dessus, & nous y arrivâmes avant midi. Le quatriéme à midi nous étions par les vint-six dégrez, cinquante-six minutes. Nous avions toujours la grande terre en perspective, sans pouvoir en approcher, parce qu'elle est

1722. May.

bordée d'Isles & de presqu'Isles, la plûpart très-basses, stériles, entre lesquelles à peine y a-t'il passage pour des Canots d'écorce. Ce qui nous faisoit le plus souffrir, est que nous n'y trouvions point d'eau. Les jours suivans nous fûmes souvent arrêtés par les vents contraires, mais nous trouvions par-tout des abris, & quelquefois un peu de chasse & de pêche. L'eau seule nous manquoit; je profitai de ce retardement pour faire tenir à tout notre monde la promesse, qu'ils avoient faite de s'approcher des Sacremens.

Les Vivres manquent.

Il paroît qu'il y a peu de Sauvages dans tout ce Pays. Nous en vîmes seulement un jour quatre, qui venoient à nous dans une Pirogue: nous les attendîmes; mais quand ils nous eurent reconnus, ils n'oserent approcher, & regagnerent au plus vîte le Rivage. Le dixiéme on fut obligé de retrancher la ration d'eau-de-vie, qu'on avoit jusques-là donnée tous les jours à l'Equipage, n'y en ayant plus que très-peu, qu'on jugea à propos de réserver pour les plus pressans besoins. On commença aussi à ménager beaucoup les vivres, surtout le biscuit, dont une partie avoit été gâtée: de sorte que nous fûmes réduits au pur nécessaire; n'ayant souvent à chaque repas qu'une poignée de ris, qu'il falloit faire cuire dans de l'eau saumâtre.

Deux sortes d'Huytres.

Mais cette Côte est le Royaume des Huitres, comme le grand Banc de Terre-neuve, le Golphe & le Fleuve Saint Laurent sont celui des Moruës. Toutes ces terres basses, que nous rangions le plus près, qu'il étoit possible, sont bordées de Mangliers, ausquels s'attachent une prodigieuse quantité de petites Huitres, d'un goût exquis: D'autres, beaucoup plus grandes & moins délicates, sont dans la Mer même en si grand nombre, qu'elles y forment des Ecueils, qu'on prend d'abord pour des Rochers à fleur d'eau. Comme nous n'osions nous éloigner de la terre, nous entrions souvent dans des Anses assez profondes, dont il falloit faire le tour, ce qui prolongeoit beaucoup notre chemin; mais dès que les terres disparoissoient, nos Gens se croyoient perdus.

Rencontre d'Espagnols, qui avoient fait Naufrage.

Le quinziéme au matin, nous rencontrâmes une Chaloupe Espagnole, où il y avoit environ quinze Personnes: c'étoit une partie de l'Equipage d'un Navire, qui avoit fait naufrage vers la Riviere de Saint Martin. Il y avoit vint-cinq jours que ce malheur étoit arrivé, & pour quarante-deux Personnes

1722. May.

ils n'avoient qu'une assez petite Chaloupe, dont ils se servoient les uns après les autres, ce qui les obligeoit à faire de très-petites journées. Cette rencontre fut pour nous un coup du Ciel, car sans les instructions, que nous donna le Capitaine Espagnol, nous n'eussions jamais trouvé la route, qu'il nous falloit tenir, & l'incertitude de ce que nous pouvions devenir auroit peut-être porté nos Mutins à quelque violence, ou à quelque coup de désespoir.

Danger d'être dégradés sans ressource.

La nuit suivante nous courûmes un grand danger. Nous étions tous couchés dans une petite Isle, à la réserve de trois ou quatre Personnes, qui gardoient le Batteau. Un d'eux après avoir allumé sa pipe, mit imprudemment sa méche sur le bord du Batteau, précisément à l'endroit, où les armes, la poudre, & les vivres étoient renfermées dans un Cofre couvert d'une toile godronnée. Il s'endormit ensuite, & tandis qu'il dormoit, le feu prit à la toile. La flamme le réveilla, aussi-bien que ses Camarades, mais un moment plus tard, le Batteau sautoit, ou s'entrouvroit, & je vous laisse à penser ce qu'il seroit arrivé de nous, n'ayant plus qu'un Canot, qui ne pouvoit pas contenir la sixiéme partie de ce que nous étions, sans vivres, sans munitions, sans armes, & dans une Isle de sable, où il ne croissoit que quelques herbes sauvages.

Le lendemain seiziéme le Canot nous quitta pour aller joindre les Espagnols. Nous avions le vent contraire, & nous ne pouvions aller que la Sonde à la main, parce que la Côte étoit si platte, & tellement pavée de cailloux pointus, qu'à six lieües au large notre Bâtiment, qui ne tiroit que deux pieds d'eau, étoit à chaque instant en danger de toucher, & de se crever. Nous fûmes encore dans le même embarras les deux jours suivans, & le vintiéme nous campâmes dans une Isle, qui fait la pointe orientale de la *Baye des Apalaches*. Toute la nuit, nous apperçûmes des feux dans la grande terre, dont nous étions fort proches, & il y avoit quelques jours, que nous observions la même chose.

Arrivée à Saint Marc d'Apalache.

Le vint-uniéme nous partîmes avec un brouillard fort épais, lequel s'étant bientôt dissipé, nous apperçûmes des Balises, que les Espagnols nous avoient avertis de suivre. Nous les suivîmes en faisant le Nord, & nous reconnûmes que sans ce secours il auroit été impossible d'éviter des bancs de sable, dont toute cette Côte est semée, & qui pour la plûpart sont

couverts

couverts d'Huitres. Sur les dix heures nous apperçûmes un petit fort de pierre, quarré & bastionné assez régulierement, nous arborâmes aussi-tôt le Pavillon blanc, & un moment après on nous cria en François de ne pas avancer davantage. 1722. May.

Nous nous arrêtâmes, & dans le moment nous vîmes venir à nous une Pirogue, où il y avoit trois Hommes : un des trois étoit Basque ; il avoit été Canonnier à la Louysiane, & il avoit le même Emploi à Saint Marc. Après les demandes ordinaires, le Basque fut d'avis que le Capitaine de l'Adour & moi allassions seuls parler au Commandant : nous y allâmes, & nous fûmes bien reçûs. Ce Commandant étoit un simple Lieutenant, Homme d'esprit ; il ne fit aucune difficulté de faire avancer notre Batteau vis-à-vis du Fort, & il invita nos Officiers & les principaux Passagers à dîner : mais ce ne fut qu'après avoir fait visiter le Batteau, & en avoir fait transporter dans son Magasin les armes & les munitions, avec parole de nous les rendre, quand nous voudrions partir.

Description du Pays.

Ce Poste, que M. Delille a marqué dans sa Carte sous le nom de *Sainte Marie d'Apalache*, n'a jamais porté que celui de Saint Marc. Les Espagnols y ont eu autrefois un Etablissement considérable, mais qui étoit déja réduit à peu de choses, lorsqu'en 1704 il fut entierement détruit par les Anglois de la Caroline, accompagnés d'un grand nombre de Sauvages *Alibamons*. La Garnison Espagnole, qui étoit de trente-deux Hommes, fut faite Prisonniere de guerre ; mais les Sauvages en brûlerent dix-sept, parmi lesquels il y avoit trois Religieux de Saint François ; & de sept mille Apalaches, qui étoient dans ce Canton, & qui avoient presque tous embrassé le Christianisme, il n'en resta à S. Marc que quatre cent, qui se retirerent du côté de la Maubile, où ils sont encore pour la plûpart.

Les Forêts & les Prairies voisines du Fort sont remplies de Bœufs & de Chevaux, que les Espagnols y avoient laissés courir, & à mesure qu'on en a besoin, on envoye des Sauvages, qui les prennent avec des lacets. Ces Sauvages sont encore des Apalaches, qui s'étoient apparemment éloignés dans le tems de l'irruption des Anglois, & qui revinrent après que ceux-ci se furent retirés. Au reste cette Baye est précisément ce que Garcilasso de la Véga appelle dans son Histoire de la Floride le Port d'*Auté*. Le Fort est bâti sur une petite

1722. May.

éminence environnée de Marécages, & un peu au-dessous du Confluent de deux Rivieres, dont l'un vient du Nord-Est, & l'autre du Nord-Ouest. Elles sont peu larges, & remplies de Caïmans, & néanmoins assez poissonneuses.

Des Apalaches.

Deux lieuës plus haut il y a sur la Riviere du Nord-Ouest un Village d'Apalaches, & dans les terres à l'Ouest, à une lieuë & demie du Fort, il y en a un second. Cette Nation, autrefois très-nombreuse, & qui, partagée en plusieurs Cantons, occupoit un très-grand Pays, est aujourd'hui réduite à très-peu de choses. Elle a embrassé le Christianisme, il y a lontems: toutefois les Espagnols ne s'y fient pas, & font très-bien: car outre que ces Chrétiens, destitués de tous secours spirituels depuis un très-grand nombre d'années, ne le sont plus guéres que de nom, leurs Vainqueurs les ont traités d'abord avec tant de dureté, qu'ils doivent toujours les regarder comme des Ennemis mal réconciliés. Il est difficile qu'on fasse de bons Chrétiens de Gens, à qui l'on a commencé par rendre le Christianisme odieux.

On nous a dit à Saint Marc que la résolution étoit prise de rétablir ce Poste dans son premier état, & qu'on y attendoit cinq mille Familles: c'est beaucoup plus que les Espagnols de la Floride n'en peuvent fournir. Le Pays est beau, bien boisé, bien arrosé, & on prétend que plus on avance dans la profondeur des terres, plus on les trouve fertiles. On nous confirma dans ce Fort, ce que les Espagnols, que nous avions rencontrès, nous avoient déja dit, que les Sauvages des Martyrs & leur Roi Dom Diégue ne valoient rien, & que si nous n'eussions été bien sur nos gardes, ils nous auroient fait un mauvais parti. On nous ajoûta qu'un Brigantin Espagnol s'étant brisé depuis peu vers l'endroit, où nous avions trouvé quatre Sauvages dans une Pirogue, tout l'Equipage avoit été empalé & mangé par ces Barbares.

Saint Marc dépend de Saint Augustin pour le Militaire & pour le Civil, & de la Havane pour le Spirituel: cependant c'est le Couvent des Cordeliers de Saint Augustin, qui est chargé d'y envoyer un Aumônier; j'y en rencontrai un, qui étoit un très-aimable Homme, & qui nous rendit un grand service: il nous avertit que le Commandant de Saint Marc vouloit nous retenir, jusqu'à ce qu'il eût donné avis de notre arrivée au Gouverneur de Saint Augustin, & reçu ses ordres.

1722. May.

Je le priai de demander à cet Officier s'il étoit en état de nous nourrir tout le tems, que nous ſerions chez lui, puiſque ce qui nous reſtoit de vivres, ſuffiſoit à peine pour nous conduire à la Louyſiane.

Il s'acquitta fort bien de ſa commiſſion, & ſon diſcours, accompagné de quelques préſens, qu'on nous inſinua qu'il falloit offrir au Commandant, eut tout l'effet, que nous en avions eſperé. Cet Officier nous accorda même de bonne grace des Guides, que nous lui demandâmes pour ſaint Joſeph, qui eſt à trente lieuës de Saint Marc, & dont on nous avertit que le chemin n'étoit pas facile à trouver. Cela nous obligea de ſéjourner le lendemain, & je n'en fus point fâché, parce qu'outre que j'étois aſſez bien logé dans le Fort avec le Pere Cordelier, (diſtinction, qui ne fut faite qu'à moi, & dont je fus redevable à mon habit,) j'étois bien aiſe de parcourir un peu les environs du Fort. On va par terre de Saint Marc à Saint Auguſtin, le voyage eſt de quatre-vint lieuës, & le chemin fort mauvais.

Départ de Saint Marc.

Nous partîmes le vint-trois au matin, & le vint-cinq vers les dix heures nos Guides nous firent entreprendre une traverſe de trois lieuës, pour entrer dans une eſpéce de Canal formé d'un côté par le Continent, & de l'autre par une ſuite d'Iſles de differentes grandeurs. Sans eux nous n'aurions jamais oſé nous y engager, & nous aurions manqué la Baye de Saint Joſeph. Cependant nous étions au bout de nos vivres, & la difficulté de trouver de l'eau croiſſoit tous les jours. Un ſoir que l'on avoit creuſé à dix pas de la Mer ſur un terrein aſſez élevé, nous ne tirâmes que de l'eau ſaumâtre, dont il étoit impoſſible de boire. Je m'aviſai de faire un trou aſſez peu profond ſur le bord même de la Mer & dans le ſable ; il ſe remplit d'abord d'une eau auſſi douce & auſſi claire, que ſi on l'eût puiſée dans la plus belle Fontaine ; mais après que j'en eus rempli un Pot, la Source en tarit entiérement, ce qui me fit juger que c'étoit de l'eau de Pluye, qui s'étoit amaſſée en cet endroit, ayant rencontré un fond dur, & je conçois que cela doit arriver ſouvent.

Marées du côté de Penſacole.

Dès que nous eûmes gagné la tête des Iſles, nous allâmes à la voile juſqu'à dix heures du ſoir. Alors le vent tomba, mais la Marée, qui commençoit à deſcendre, y ſuppléa, & nous marchâmes toute la nuit. C'eſt la premiere fois que j'ai vû des

1722. May.

Marées réglées dans le Golphe Mexique, & nos deux Espagnols nous dirent que depuis cet endroit jusqu'à Pensacole, le flux est de douze heures, & le reflux d'autant. Le lendemain vint-six, le vent contraire nous retint jusqu'au soir dans une Isle assez bien boisée, qui a dix ou douze lieuës de long, & où nous tuâmes tant que nous voulûmes d'Allouettes & de Becasses. Nous y vîmes aussi quantité de Serpens à Sonnettes. Nos Guides la nommoient l'*Isle des Chiens*, & de son commencement ils comptoient dix lieuës à S. Marc, & quinze à S. Joseph; mais à coup sûr ils se trompoient pour ce dernier article, car il y en a au moins vint, & bien longues.

Le vint-sept, à onze heures de nuit, nous échouâmes sur un Banc d'Huitres larges comme la forme de mon Chapeau, & nous fûmes plus d'une heure à nous en tirer. Nous allâmes de-là passer le reste de la nuit dans une Maison de campagne appartenante à un Capitaine de la Garnison de S. Joseph, nommé *Dioniz*, où à notre arrivée on nous débita les plus étranges nouvelles.

Fausses allarmes.

On nous assûra que toute la Louysiane étoit évacuée par les François; qu'un grand Navire de France avoit paru à l'Isle aux Vaisseaux, & y avoit embarqué le Commandant, les Directeurs & tous les Officiers; qu'après leur départ les Sauvages avoient fait main-basse sur tout ce qui étoit resté d'Habitans & de Soldats, à la réserve d'un petit nombre, qui s'étoient sauvés sur deux Traversiers; que manquant de vivres, ils étoient allés à la Baye S. Joseph; que les premiers venus y avoient été bien reçus, mais qu'on n'avoit pas voulu permettre aux autres de débarquer, dans la crainte que tant de François se trouvant réunis, ils ne fussent tentés de se rendre maîtres de ce Poste, que nous avons autrefois occupé.

Tout ce narré avoit si peu de vrai-semblance, qu'il ne me fut pas possible d'y ajoûter foi, mais il étoit si bien circonstancié, & fait par des Gens, qui avoient si peu d'intérêt à nous en imposer, & qui n'étant qu'à sept lieuës de S. Joseph, pouvoient en avoir tous les jours des nouvelles, qu'il paroissoit difficile qu'il n'eût quelque fondement. La plûpart des Nôtres en furent consternés; j'éprouvai même que ces consternations générales se communiquent au cœur malgré toutes les lumieres de l'esprit, & qu'il est aussi impossible de ne pas

ressentir quelque frayeur au milieu des Gens, qui en sont saisis, que de ne pas s'affliger avec ceux, qui pleurent. Je ne croyois nullement ce qu'on venoit de nous dire, malgré cela je n'étois pas trop rassûré. 1722. May.

Cependant notre Equipage, malgré son désespoir, trouvant des vivres en quantité, & les Domestiques du sieur Dioniz très-gracieux, fit bonne chere pendant tout le reste de la nuit : le matin nos Guides prirent congé de nous, suivant l'ordre, qu'ils en avoient. Nous n'avions plus besoin d'eux, car outre qu'il n'y avoit plus à s'égarer pour gagner S. Joseph, nous avions rencontré chez M. Dioniz un François, Soldat dans sa Compagnie, & ancien déserteur de la Maubile, qui s'ennuyoit fort du Service des Espagnols, parmi lesquels il mouroit souvent de faim, disoit-il, quoiqu'il fût bien payé : ainsi nous n'eûmes point de peine à l'engager de nous suivre à S. Joseph, & de-là à la Louysiane, supposé qu'il pût avoir son congé.

Arrivée à S. Joseph.

Nous arrivâmes sur les cinq heures du soir à S. Joseph, où nous fûmes parfaitement bien reçûs du Gouverneur. Nous y trouvâmes deux grandes Chaloupes du Biloxi, avec quatre Officiers François, qui étoient venus reclamer des Déserteurs, mais ils ne les y avoient point trouvés. Nous les avions apperçus le vint-quatre, jour de la Pentecôte, dans une Barque, qui alloit à la voile, & qui passa assez près de nous. Il y a bien de l'apparence qu'ils avoient touché à S. Joseph, & que pour colorer leur désertion ils y avoient débité ce qui nous avoit causé la veille une si grande allarme. Deux Peres Cordeliers, qui desservoient la Chapelle du Fort, ayant appris mon arrivée, vinrent m'offrir un lit dans leur Maison, & je l'acceptai avec reconnoissance.

Description de S. Joseph.

Au reste, je ne crois pas qu'il y ait au monde un lieu, où l'on dût moins s'attendre de rencontrer des Hommes, & surtout des Européens, qu'à S. Joseph. La situation de cette Baye, ses Rivages, son Terroir, tout ce qui l'environne, rien ne peut faire comprendre les raisons d'un tel choix. Une Côte platte & en plein vent, un Sable stérile, un Pays perdu, & qui ne peut avoir aucune sorte de Commerce, ni même servir d'Entrepôt, voilà où la jalousie que les Espagnols ont euë jusqu'ici de notre Etablissement à la Louysiane, les a conduits. Nous en avions fait la folie avant eux, mais

1722. May.

elle a été courte. Il y a lieu de croire qu'ils se corrigeront aussi bientôt, & que quand on leur aura restitué Pensacole, ils y transporteront tout ce qu'ils ont à S. Joseph.

Ce n'est pas dans la Baye même, qu'est situé le Fort, mais dans le retour d'une Pointe recourbée, & qui renferme une Isle. Ce Fort n'est que de terre, mais bien revêtu de Palissades, & défendu d'une bonne Artillerie. Il a une assez nombreuse Garnison, un Etat Major complet, & presque tous les Officiers ont leurs Familles avec eux. Leurs Maisons sont propres & commodes, pas trop mal meublées, mais dans les ruës on enfonce par tout dans le sable jusqu'à la cheville du pied. Les Dames ne sortent que pour aller à l'Eglise, & c'est toujours avec un appareil, & une gravité, qu'on ne voit que parmi les Espagnols.

Le lendemain de notre arrivée, qui étoit le vint-neuf, il y eut un grand Dîner chez le Sergent Major. On avoit vû cet Officier à la Louysiane, & on lui avoit fait grande chere, il fut ravi de trouver cette occasion, de nous rendre la pareille.

Politesses du Gouverneur.

Il avoit surtout lié amitié dans son Voyage de la Louysiane avec M. HUBERT, qui y étoit alors Commissaire-Ordonnateur, & que nous avions avec nous : il sçut qu'une Fille de son Ami, âgée de trois ans, & que son Pere ramenoit en France, n'étoit qu'ondoyée, il souhaitta qu'on lui suppléât à S. Joseph les cérémonies du Baptême, & voulut être son Parrein. Cela fut fait avec grand appareil & au bruit du Canon; la Maraine fut une Niéce du Gouverneur, lequel donna le soir un Souper magnifique, & par un excès de politesse, assez rare chez les Espagnols, voulut que les Dames en fussent. Il mit le comble à tant de bonnes manieres, en nous fournissant abondamment des vivres pour continuer notre route, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le Convoy, qui devoit lui apporter des provisions de la Havane, & que par cette raison il en eût refusé aux Officiers du Biloxi : mais notre situation l'avoit extrêmement touché.

Départ de S. Joseph.

Nous partîmes le trente avec les deux Chaloupes, & le Fort nous salua de cinq coups de Canon. Nous fîmes sept lieuës ce jour-là, & nous moüillâmes à l'entrée d'une Riviere, qui sort d'une Baye ouverte au Sud-Est. A onze heures de nuit, le vent étant devenu bon, nous en profitâmes, & nous fîmes l'Ouest-

Nord-Oueſt ; toute la Côte court ſur le même air de vent pendant vint lieuës, juſqu'à l'*Iſle de Sainte Roſe*, & l'on n'y trouve pas un ſeul endroit, où l'on puiſſe ſe mettre à l'abri d'un coup de vent, qui viendroit du large. Le trente-uniéme, à quatre heures du ſoir, nous avions fait les vint lieuës, & nous moüillâmes derriere une Iſle, qui ferme la grande Baye de Sainte Roſe, dont l'entrée eſt dangereuſe, quand la Mer eſt groſſe. Un moment plus tard nous aurions été fort embarraſſés, car le vent tourna tout-à-coup du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, & les lames devinrent ſi groſſes dans le même inſtant, qu'il nous eût été impoſſible de paſſer.

1722. May.

Le premier de Juin, vers les deux ou trois heures du matin, la Marée commençant à monter, nous nous rembarquâmes, & après avoir fait une petite lieuë, nous entrâmes dans le Canal de Sainte Roſe, qui en a quatorze de long. Il eſt formé par l'Iſle de Sainte Roſe, qui a toute cette longueur, mais qui eſt fort étroite, qui paroît toute couverte de ſable, & qui néanmoins n'eſt pas mal boiſée : le Continent eſt fort élevé, & porte des Arbres de toutes les eſpéces ; le Terrein y eſt preſque auſſi ſabloneux qu'à S. Marc, mais pour peu qu'on y creuſe, on rencontre l'eau, auſſi le bois y eſt fort dur, & ſe pourrit aiſément. Toute cette Côte fourmille de Gibier, & la Mer de Poiſſons. Ce Canal eſt étroit à ſon entrée, il s'élargit enſuite, & conſerve juſqu'à la Baye de Penſacole une largeur de demie lieuë ; le courant y eſt fort, & nous étoit favorable.

1722. Juin.

Canal & Iſle de Ste Roſe.

Vers les onze heures nous doublâmes *la Pointe aux Chevreuils*, au détour de laquelle commence la Baye. On y tourne au Nord, puis au Nord-Eſt. Le Fort eſt une petite lieuë plus loin, & on l'apperçoit de la Pointe aux Chevreuils. Nous y arrivâmes à midi, & nous fûmes étonnés de le voir en ſi mauvais état : il paroît bien qu'on ne s'attend point à le garder. Le ſieur Carpeau de Montigni, qui y commande, étoit allé au Biloxi, & nous n'y rencontrâmes que quelques Soldats. Le Fort des Eſpagnols, qui fut pris, il y a deux ans, par le Comte de Champmêlin, étoit derriere, & il n'en reſte qu'une fort belle Cîterne, laquelle a, dit-on, coûté quatorze mille Piaſtres à bâtir. L'un & l'autre ont été conſtruits dans une Iſle, qui tient preſque à la Terre-Ferme, qui n'a pas quinze toiſes de long, & dont le Terroir ne paroît pas des meilleurs.

Arrivée à Penſacole. En quel état étoit ce Poſte.

1722. Juin.

Description de la Baye.

La Baye de Pensacole seroit un assez bon Port, si les Vers n'y perçoient pas les Navires, & si son entrée avoit un peu plus d'eau; mais l'*Hercules*, que montoit M. de Champmêlin, y toucha. Cette entrée est directement entre l'extrêmité occidentale de l'Isle de Sainte Rose, où les Espagnols avoient encore bâti un petit Fort, & un Récif. Elle est si étroite, qu'il n'y peut passer qu'un Navire à la fois : son ouverture est Nord & Sud. De l'autre côté du Récif il y a une autre passe, où il n'y a de l'eau, que pour des Barques, & qui est ouverte au Sud-Ouest. Elle est aussi fort étroite. Le moüillage des Navires dans la Baye de Pensacole est le long de l'Isle de Sainte Rose, où l'ancrage est sûr.

Arrivée au Biloxi.

Nous partîmes de Pensacole à minuit, & sur les quatre heures du matin, nous laissâmes à droite *Rio de los Perdidos* : cette Riviere fut nommée ainsi, parce qu'un Bâtiment Espagnol y fit naufrage, & que tout l'Equipage y périt. L'Isle Dauphine est cinq lieuës plus loin, sur la main gauche, & elle a cinq lieuës de long, mais peu de largeur. Il y a au moins une moitié de cette Isle, où on ne voit pas un Arbre, & l'autre ne vaut guére mieux. Le Fort & la seule Habitation, qui y restent, sont dans la partie Occidentale. Entre cette Isle & l'Isle à Corne, qui en est éloignée d'une lieuë, il y a peu d'eau. Au bout de celle-ci, il y en a une autre fort petite, qu'on appelle l'*Isle Ronde*, à cause de sa figure : nous y passâmes la nuit.

Vis-à-vis est *la Baye des Pascagoulas*, où Madame de CHAUMONT a une Concession, qui n'est pas prête de la dédommager de ses avances. Une Riviere du même nom, & qui vient du Nord, se décharge dans cette Baye. Le lendemain vers les dix heures, il nous mourut un Matelot d'une esquinancie. C'est le seul Homme, que nous avons perdu dans notre pénible & périlleuse Campagne. Une heure après nous moüillâmes au Biloxi, où l'on fut étrangement surpris de nous voir. J'allai sur le champ célébrer la sainte Messe, pour remercier Dieu de nous avoir soûtenus au milieu de tant de fatigues, & délivrés de tant de dangers.

Je suis, &c.

TRENTE-


BAY
Par
5o
ulland

1722. Juin.

Description de la Baye.

La Baye de Penſacole ſeroit un aſſez bon Port, ſi les Vers n'y perçoient pas les Navires, & ſi ſon entrée avoit un peu plus d'eau; mais l'*Hercules*, que montoit M. de Champmêlin, y toucha. Cette entrée eſt directement entre l'extrêmité occidentale de l'Iſle de Sainte Roſe, où les Eſpagnols avoient encore bâti un petit Fort, & un Récif. Elle eſt ſi étroite, qu'il n'y peut paſſer qu'un Navire à la fois: ſon ouverture eſt Nord & Sud. De l'autre côté du Récif il y a une autre paſſe, où il n'y a de l'eau, que pour des Barques, & qui eſt ouverte au Sud-Oueſt. Elle eſt auſſi fort étroite. Le moüillage des Navires dans la Baye de Penſacole eſt le long de l'Iſle de Sainte Roſe, où l'ancrage eſt ſûr.

Arrivée au Biloxi.

Nous partîmes de Penſacole à minuit, & ſur les quatre heures du matin, nous laiſſâmes à droite *Rio de los Perdidos*: cette Riviere fut nommée ainſi, parce qu'un Bâtiment Eſpagnol y fit naufrage, & que tout l'Equipage y périt. L'Iſle Dauphine eſt cinq lieuës plus loin, ſur la main gauche, & elle a cinq lieuës de long, mais peu de largeur. Il y a au moins une moitié de cette Iſle, où on ne voit pas un Arbre, & l'autre ne vaut guére mieux. Le Fort & la ſeule Habitation, qui y reſtent, ſont dans la partie Occidentale. Entre cette Iſle & l'Iſle à Corne, qui en eſt éloignée d'une lieuë, il y a peu d'eau. Au bout de celle-ci, il y en a une autre fort petite, qu'on appelle l'*Iſle Ronde*, à cauſe de ſa figure: nous y paſſâmes la nuit.

Vis-à-vis eſt *la Baye des Paſcagoulas*, où Madame de CHAUMONT a une Conceſſion, qui n'eſt pas prête de la dédommager de ſes avances. Une Riviere du même nom, & qui vient du Nord, ſe décharge dans cette Baye. Le lendemain vers les dix heures, il nous mourut un Matelot d'une eſquinancie. C'eſt le ſeul Homme, que nous avons perdu dans notre pénible & périlleuſe Campagne. Une heure après nous moüillâmes au Biloxi, où l'on fut étrangement ſurpris de nous voir. J'allai ſur le champ célébrer la ſainte Meſſe, pour remercier Dieu de nous avoir ſoûtenus au milieu de tant de fatigues, & délivrés de tant de dangers.

Je ſuis, &c.

TRENTE-



Dheulland Sculp

TRENTE-CINQUIÉME LETTRE.

Voyage du Biloxi au Cap François de S. Domingue.

Au Cap François, ce sixiéme de Septembre 1722.

MADAME,

JE n'avois pas osé vous annoncer dans ma derniere, comme je l'avois fait dans la précedente, que je ne vous écrirois plus que du Cap François, de peur d'être encore obligé de me dédire, & peu s'en est fallu que ma crainte n'ait été justifiée par l'événement. M'y voici enfin, dans ce Port si lontems desiré, après soixante-quatre jours de navigation, & nous y sommes entrés dans le tems, que nous avions presque perdu toute espérance d'y parvenir. Mais avant que d'entamer le récit des aventures de ce Voyage, il faut reprendre la suite de mon Journal. 1722. Juin.

La premiere nouvelle, que nous apprîmes en arrivant au Biloxi, fut celle de la Paix concluë avec l'Espagne, & de la double Alliance entre ces deux Couronnes. Un des Articles de la Paix étoit la restitution de Pensacole, & cet Article avoit été apporté à la Louysiane par D. Alexandre WALCOP, Irlandois, & Capitaine de Vaisseaux dans la Nouvelle Espagne. Il s'étoit embarqué à la Vera-Cruz, sur un Brigantin de cent cinquante Hommes d'Equipage, monté de quatorze piéces de Canon, & commandé par D. Augustin SPINOLA. On prétend que le dessein des Espagnols est de faire un grand Etablissement à Pensacole, & d'y transporter la Garnison, & tous les Habitans de S. Joseph. On ajoûte que D. Alexandre Walcop en est désigné Gouverneur: c'est un Homme de très-bonne mine, extrêmement sage, & plein de religion. Pensacole rendu aux Espagnols.

D. Augustin Spinola est un jeune Homme plein de feu, d'un caractere très-aimable, dont les sentimens annoncent sa haute Naissance, & sont dignes du nom qu'il porte. Il est Lieutenant de Vaisseau, & s'est engagé à servir trois ans dans Interlope Anglois au Biloxi.

1722. Juin.

le Mexique, après quoi il compte de retourner en Espagne, & d'y faire son chemin. Il fut bien mortifié d'apprendre qu'un Interlope Anglois, nommé *Marshal*, ne s'étoit retiré de la Rade du Biloxi, où il avoit fait un Commerce considérable avec les François, que quand il y étoit entré lui-même. Cet Armateur ne vouloit pas même s'éloigner, disant qu'il ne craignoit point les Espagnols, mais M. de Bienville l'y obligea, ne voulant pas être spectateur d'un Combat, dont nos Officiers prétendoient que le succès n'auroit pas été favorable aux Aggresseurs, quoique superieurs en forces. Nous verrons bientôt qu'ils se trompoient dans l'idée avantageuse, qu'ils avoient de Marshal.

Désertions fréquentes dans la Louysiane.

Cependant, quoique depuis le départ de l'Adour, quelques Navires de la Compagnie eussent un peu ravitaillé la Louysiane, la misere ne laissoit pas d'y être encore bien grande, & le mécontentement y croissoit tous les jours: malgré les soins, que se donnoit M. de Bienville pour y soulager les Habitans, on n'entendoit parler que de complots pour déserter. Outre le Batteau, que nous avions rencontré sur la route de S. Marc à S. Joseph; tous les Suisses, qui étoient au Biloxi, le Capitaine & les Officiers à la tête, ayant eu ordre de passer à la Nouvelle Orleans sur un Traversier, armé exprès pour eux, & qu'ils avoient eu soin de bien fournir de vivres, au lieu de prendre la route du Micissipi, avoient tourné, Enseignes déployés, à l'Est, & on ne doutoit point qu'ils n'eussent pris la route de la Caroline, parce qu'étant Protestans, il n'y avoit nulle apparence qu'ils se fussent arrêtés chez les Espagnols (*a*).

Conspiration découverte.

Enfin, je découvris le huitiéme de Juin une conspiration formée pour enlever le Brigantin Espagnol. Il étoit sept heures du soir, lorsqu'on m'en donna secretement avis, & l'on m'assûra qu'avant neuf heures le projet seroit executé, le Commandant du Brigantin n'ayant pas accoûtumé de se retirer à son Bord avant cette heure-là. Les Conjurés étoient au nombre de cent cinquante, & leur projet étoit, s'ils réussissoient dans leur entreprise, de se faire Forbans. J'envoyai sur le champ avertir M. de Bienville, qui étoit à table avec D. Augustin Spinola, lequel se leva aussi-tôt, & se rendit à son Bord, & le Major du Biloxi eut ordre de commencer incessamment sa ronde.

(*a*) On a sçû depuis qu'ils étoient allés à la Caroline.

1722. Juin.

Ces mouvemens firent comprendre aux Conjurés que leur dessein étoit éventé, & le Major n'apperçut que quatre ou cinq Hommes attroupés, qui disparurent, dès qu'ils le virent, & dont il ne put joindre aucun, de sorte qu'on crut que j'avois donné une fausse allarme : mais outre que les jours suivans on n'entendit parler que d'Habitans & de Soldats, qui avoient disparu, quelques-uns de ces Déserteurs, ayant été repris, déclarerent le complot, dont j'avois donné avis.

Les Anglois tâchent d'attirer à eux nos Alliés.

Le douziéme, un Chef des Tchactas vint dire à M. de Bienville, que les Anglois leur faisoient de grandes promesses, pour se les attacher, & pour les engager à ne plus avoir de commerce avec les François : le Commandant donna en cette occasion une grande preuve du talent, qu'il a de manier à son gré les esprits des Sauvages. Il sçut si bien cajoler ce Chef, qu'avec quelques présens de peu de conséquence il le renvoya très-disposé à demeurer ferme dans notre alliance. Cette Nation nous causeroit de grands embarras, si elle se déclaroit contre nous ; les Chicachas, les Natchez & les Yasous lui donneroient bien-tôt la main, & il n'y auroit plus de sûreté à naviger sur le Micissipi, quand bien même ces quatre Nations n'entraîneroient pas toutes les autres, ce qui, selon toutes les apparences, ne manqueroit pas d'arriver.

Sur la fin du mois un Habitant des Illinois, qui étoit allé en traite dans le Missouri, arriva au Biloxi, & rapporta, que lui & un ou deux autres François ayant pénétré jusqu'aux Octotatas, qui en 1719. défirent les Espagnols, dont je vous ai parlé, ils en avoient été bien reçus, & que des Marchandises, qu'ils leur avoient portées, ils en avoient tiré pour sept ou huit cent francs d'argent, partie ouvragé, & partie en lingots ; que quelques-uns de ces Sauvages les avoient accompagnés jusqu'aux Illinois, & avoient assûré à M. de Boisbrillant que les Espagnols, à qui ils avoient enlevé cet argent, le tiroient d'une Mine peu éloignée du lieu, où il les avoient rencontrés, & qu'ils lui avoient offert d'y mener des François, ce que ce Commandant avoit accepté. Le tems nous apprendra, si ces Sauvages ont parlé plus sincerement que tant d'autres, qui depuis lontems ne cherchent qu'à attirer les François chez eux par l'appas des Mines, dont aucune ne s'est encore trouvée réelle (*a*).

(*a*) On n'a plus entendu parler de cette Mine depuis ce tems-là.

1722. Juillet. Départ du Biloxi.

Le vint-deux je m'embarquai ſur la Bellone, qui mit à la voile le trente. Le ſecond de Juillet nous nous eſtimions Nord & Sud de Penſacole, d'où nous voulions aſſûrer notre point de longitude, parce que celle de l'embouchure du Micissipi n'eſt pas encore bien fixée. Depuis ce tems-là juſqu'au vintiéme, il ne ſe paſſa rien de particulier. Nous avions alors le Soleil directement ſur notre tête, & dans notre voyage des Martyrs au Biloxi, nous avions eſſuyé les plus grandes chaleurs du Solſtice, ſans pouvoir nous en garantir en aucune maniere, non plus que des roſées, qui tomboient en abondance pendant les nuits. Croiriez-vous bien cependant, Madame, que nous ſouffrîmes beaucoup moins du chaud dans cette Saiſon, que nous n'en avions ſouffert au mois d'Avril avant notre naufrage?

Obſervation ſur le chaud.

Rien n'eſt pourtant plus vrai, & je me ſouvins alors, que j'avois été plus d'une fois fort ſurpris de voir des perſonnes nées ſous la Zone ſe plaindre beaucoup des grandes chaleurs de France. Nous étions dans le même cas au mois d'Avril, nous avions les mêmes chaleurs qu'on reſſent en France, & même en Italie au mois de Juillet; dans le mois de Juillet, pendant la Canicule, nous étions ſous la Zone, & la chaleur étoit aſſûrément plus grande, mais elle étoit plus ſupportable. Cette différence ne venoit pas des vents; nous eumes les mêmes, & nous en eûmes toujours dans les deux Saiſons. Ce n'étoit pas non plus ſeulement que nous y fuſſions plus accoutumés, car nous n'étions pas ſujets à ces ſueurs continuelles, qui nous avoient ſi fort incommodés au mois d'Avril.

Il en faut donc chercher une autre raiſon, & voici celle, qui ſe préſente à mon eſprit. Dans le Printems l'air eſt encore rempli de vapeurs, que l'Hyver y aſſemble. Ces vapeurs, quand le Soleil ſe rapproche, en ſont d'abord embraſées, & voilà ce qui cauſoit ces chaleurs peſantes, & ces abondantes ſueurs, dont nous étions accablés au mois d'Avril; nous étions preſque toujours au Bain Marie. Au mois de Juillet ces vapeurs étoient diſſipées, & quoique le Soleil fut beaucoup plus près de nous, le moindre vent ſuffiſoit pour nous rafraîchir, en émouſſant la vivacité de ſes rayons preſque perpendiculaires ſur notre tête. Or en France le Soleil ne diſſipe jamais bien les vapeurs, comme il fait entre les Tropiques, du moins elles ſont ici beaucoup moins groſſieres, &

c'eſt ce qui produit, non la différence du chaud, mais celle de la ſenſation de la chaleur. 1722.

Le vintiéme nous découvrîmes la Terre de Cuba, ce que nous avions fait en ſept jours, trois mois auparavant. Deux choſes cauſerent ce retardement. La premiere eſt qu'on ne ſçauroit compter ſur les hauteurs, quand le Soleil eſt ſi proche, parce que ſes rayons ne forment point d'angle ſenſible. Cela fait que, dès qu'on a le moindre ſoupçon de la proximité des terres, on n'oſe porter beaucoup de voiles pendant la nuit. La ſeconde eſt que le Capitaine de la Bellone vouloit aller à la Havane, & dans la perſuaſion, où il étoit, que les courants portoient à l'Eſt, il fit l'Oueſt autant qu'il le jugea néceſſaire, pour ne pas manquer ſon but.

Juillet.

Et ſur les hauteurs.

Il s'en fallut pourtant bien peu qu'il ne paſſât devant la Havane ſans le ſçavoir. On vint me dire de grand matin qu'on voyoit la terre ; je demandai comment elle paroiſſoit, & ſur la réponſe, qu'on me fit, j'aſſûrai que c'étoit le Cap de Sed. On ſe mocqua de moi, & les deux Officiers de l'Adour, qui étoient avec nous, furent les premiers à ſoûtenir, que je me trompois. Je montai ſur le Pont, & je perſiſtai dans mon ſentiment contre celui de tout le Navire ; nos Pilotes aſſûrant que nous étions ſoixante lieuës plus à l'Oueſt. Au coucher du Soleil je reconnus la Table à Marianne, mais je fus encore ſeul de mon avis : cependant nous avions le vent contraire, & toute la nuit nous ne fîmes que courir des bordées au large & à terre.

Le lendemain à midi nous étions encore à la vûë des deux terres, qui faiſoient le ſujet de notre conteſtation, lorſque nous étant un peu plus approchés de terre, nous apperçûmes la Havane devant nous, ce qui fit grand plaiſir au Capitaine, lequel avoit une bonne Pacotille, ſur laquelle il eſperoit de faire un grand profit avec les Eſpagnols. Son interêt me touchoit peu, mais ſi nous euſſions été plus au large, & que le vent ne nous eût pas contrariés pendant la nuit, l'erreur & l'entêtement de nos Pilotes & de nos Officiers nous auroient coûté bien cher. Le vent étoit bon pour entrer dans la Havane, & à cinq heures du ſoir nous n'en étions qu'à une lieuë ; nous tirâmes alors deux coups de Canon, l'un pour aſſûrer notre Pavillon, l'autre, après qu'on eut mis le Pavillon en berne, pour demander un Pilote du Port.

1722. Juillet.

Rien ne parut, & il fut résolu d'envoyer le Canot pour demander la permission d'y entrer: mais comme il étoit déja tard, la partie fut remise au lendemain, & toute la nuit nous nous soûtînmes en courant des bordées. Le vint-trois un Officier de la Bellone s'embarqua pour aller prier le Gouverneur de vouloir bien consentir que nous fissions de l'eau dans son Port, & que nous y achetassions des vivres, parce que l'on n'avoit pû nous en donner suffisamment au Biloxi. Ce n'étoit qu'un prétexte, mais je ne le sçavois pas, & le Capitaine m'ayant prié d'accompagner son Officier, je ne crus pas devoir le refuser.

Description du Port de la Havane.

L'entrée du Port de la Havane regarde le Nord-Ouest-Quart-d'Ouest: sur la gauche, en y entrant, on trouve un Fort bâti sur un Rocher, au pied duquel il faut passer: on l'appelle *le Fort du More*. Il est solidement construit, & a trois bonnes batteries de Canons de Fonte l'une sur l'autre. A la droite il y a une suite de Bastions, qui me parurent nouvellement achevés, ou réparés depuis peu. L'entrée n'a en cet endroit que cinq ou six cent pas de largeur, & on la ferme par une chaîne de fer, qui peut arrêter un Navire assez lontems, pour qu'il soit criblé de coups de Canons, avant qu'il soit venu à bout de la couper.

La passe s'élargit ensuite un peu jusqu'à la Ville, c'est-à-dire, pendant trois ou quatre cent pas. Le Canal tourne de-là à gauche beaucoup au-delà de la Ville, qui est sur la droite. C'est tout ce que j'en puis dire, n'ayant pas été plus loin. Je sçai seulement que la Ville occupe la tête d'une presqu'Isle, & que le côté de la terre, qui est toute sa longueur, est fermé d'une bonne muraille bastionnée. L'aspect en est fort agréable, & bien développé, dès qu'on a passé le Fort du More. Les Ruës y sont bien percées, le Quay large & bien entretenu, les Maisons bien bâties pour la plûpart: des Eglises en assez grand nombre, & qui paroissent assez belles. Mais je ne suis entré dans aucune. En un mot une Ville de vint mille Ames n'a point plus d'apparence; mais la Havane, m'a-t'on dit, n'en a pas tant à beaucoup près.

Sort de l'Interlope Marshal.

Je rencontrai en débarquant plusieurs des Matelots de l'Adour, tant de la Chaloupe, que du Canot. Les Premiers me dirent que de l'endroit, où nous avions fait naufrage, ils avoient été cinq jours à se rendre dans ce Port, & presque

toujours à deux doits de la mort. Je n'eus pas le tems de m'informer par quelle aventure les Seconds étoient venus là. Mais le Sergent, qui étoit entré dans notre Canot au pied du Fort du More, pour nous conduire, eut grand soin de nous montrer le Brigantin de l'Interlope Marshal, dont je vous ai parlé au commencement de cette Lettre. Il étoit mouillé auprès d'un Batteau si petit, qu'à peine pouvoit-il contenir quinze ou vint Hommes, qui cependant avoient enlevé ce Brigantin à l'abordage. Il faut avouer que les Armateurs de Cuba & des Isles voisines sont braves : nos Flibutiers les ont aguerris; mais vû la disproportion des forces, la valeur & le Canon des Anglois, il falloit que ceux-ci eussent été surpris.

1722. Juillet.

Le Gouverneur de la Havane refuse la permission d'entrer dans son Port.

Le Gouverneur de la Havane nous reçut froidement, & après nous avoir entendus, il nous dit qu'il auroit été charmé de pouvoir nous accorder ce que nous lui demandions, mais que le Roi son Maître lui avoit lié sur cela les mains, & qu'il avoit surtout des défenses expresses de recevoir dans son Port aucun Bâtiment venant de la Louysiane. Il ajoûta qu'il y avoit sur la même Côte plusieurs endroits, où nous pourrions nous arrêter sans aucun risque, & où l'on nous fourniroit tous les rafraîchissemens, dont nous avions besoin. Il fallut nous contenter de cette réponse, & après avoir été saluer le Recteur du Collége, que nous avons dans cette Ville, je me rembarquai.

Le lendemain vint-quatre à six heures du matin nous étions Nord & Sud du Pain de Matance, & à onze heures & demie, par le travers de *Rio dé Ciroca*, où il y a une Habitation Espagnole. Mais comme le Capitaine vouloit voir s'il réussiroit mieux à Matance, qu'il n'avoit fait à la Havane, & que nous avions encore sept lieuës à faire pour y arriver, il prit le parti de louvoyer toute la nuit, & le vint-cinq au point du jour nous nous trouvâmes à l'entrée de la Baye, qui a deux lieuës d'ouverture.

Description de la Baye de Matance.

Pour y entrer il faut d'abord doubler une Pointe, qui n'avance pas beaucoup dans la Mer, puis faire l'Ouest pendant une lieuë : on apperçoit ensuite sur la même main droite une autre Pointe, derriere laquelle est le Fort; & un grand quart de lieuë plus loin le Bourg de Matance entre deux Rivieres, qui baignent ses murs des deux côtés. Vers les dix heures du matin on y envoya le Canot avec un Officier, qui ne trouva

1722. Juillet.

point le Commandant du Fort dans sa Place. Il exposa au Lieutenant le prétendu besoin, où nous étions ; mais cet Officier lui dit qu'il n'osoit prendre sur soi de lui accorder la permission, qu'il demandoit ; que tout ce qu'il pouvoit faire pour son service, étoit d'envoyer un Courrier à la Havane, pour sçavoir les intentions du Gouverneur de cette Ville, qui étoit son Général, & que, si ce parti nous convenoit, nous pouvions en attendant mouiller de l'autre côté de la Pointe, où nous serions plus en sûreté.

Cette réponse & la déclaration, que nos Pilotes s'aviserent alors de faire, qu'ils ne se chargeroient pas d'entrer le Navire dans la Baye de Matance, par la raison qu'ils ne la connoissoient pas assez, déterminerent enfin le Capitaine à continuer sa route avec toute sa Pacotille, pour laquelle il nous avoit fait perdre au moins quinze jours d'un tems précieux. Le lendemain à six heures du matin nous avions encore derriere nous à la vûë le Pain de Matance, dont nous nous estimions éloignés de douze à quinze lieuës, & le vint-sept à cinq heures du matin on découvrit du haut des Mâts la terre de la Floride.

Débouquement du Canal de Bahama.

A cette vûë on mit le Cap au Nord-Nord-Est : deux heures après on revira de bord, pour prendre un peu plus de l'Est ; à neuf heures on se remit en route, & nous nous trouvâmes dans le vrai Courant, qui va au Canal de Bahama, car nous passions comme un trait. Nous vîmes en ce moment l'*Adour*, qui montroit encore un bout du Mât, mais dont la carcasse étoit presque toute couverte d'eau, & nous reconnûmes qu'il s'en falloit bien qu'elle eût échoué vis-à-vis de la plus septentrionnale des Martyrs, comme quelques-uns l'avoient cru ; car nous l'avions par notre travers à dix heures & demie, & à une heure & demie la derniere de ces Isles nous restoit au Nord.

Vers les trois heures on apperçut de la Hune un brisant, que nous allions ranger de bien près, & plus loin une batture, qui avançoit beaucoup au large. Cette batture étoit apparemment la fin des Martyrs, & pour la parer nous reprîmes le reste du jour du Sud & de l'Est, le courant nous portant toujours au Nord, & sur le soir nous fîmes le Nord-Est. Le vint-huit à midi, le Pilote s'estimoit à l'entrée du Canal, par les vint-cinq degrez trente minutes, à sept heures & demie du soir il craignit d'être trop près de terre, & mit le Cap

au

au Sud-Sud-Eſt juſqu'à minuit, avec un très-bon vent. A minuit il reprit ſa route, & le vint-neuf nous ne vîmes plus de terres. Le ſoir on ſe crut hors du Canal, mais pour plus grande ſûreté on continua juſqu'à dix heures du ſoir à faire le Nord-Nord-Eſt.

1722. Août.

Route, qu'il faut prendre pour aller du Canal de Bahama à S. Domingue.

Dans tout le reſte de notre navigation, juſqu'au Cap François, nous eûmes preſque toujours des vents foibles, & ſouvent des calmes. De tems en tems il s'élevoit des orages, le Ciel & la Mer étoient en feu, & le Navire, panché d'un côté, alloit comme le vent, mais cela ne duroit pas, & une pluye d'un quart-d'heure déchargeoit le Ciel, & abaiſſoit les vagues de la Mer, laquelle reſſembloit à ces perſonnes d'un caractere doux & tranquille, qui ont quelquefois des accès de colere aſſez vifs, mais qui s'apaiſent d'abord. Je crois que ce qui contribuë à calmer la Mer ſi promptement, après ces agitations ſi violentes, ce ſont les courants. Ils ſont en effet très-ſenſibles dans ces parages, d'ailleurs ils varient ſans ceſſe, ce qui déconcerte toute l'habileté des Pilotes.

Quand on eſt ſorti du Canal de Bahama, la droite route pour gagner l'Iſle de S. Domingue, ſeroit le Sud-Eſt. Mais les vents, qui ſouflent preſque toujours de la partie de l'Eſt, ne permettent pas de la prendre, & il faut par une ligne parabolique s'élever juſqu'à la hauteur de la *Vermude*, qu'il ſeroit même à propos de reconnoître, s'il étoit poſſible, afin d'aſſûrer ſon point de longitude. Faute de cette connoiſſance on eſt quelquefois obligé d'aller juſqu'au grand Banc de Terre-Neuve, avant que de pouvoir s'aſſûrer d'être aſſez à l'Eſt de tous les écueils, qui ſont au Nord & à l'Orient de l'Iſle de S. Domingue.

Vieux Canal de Bahama.

On n'a pourtant pas toujours pris ce grand détour pour aller du Golphe Mexique à cette Iſle. Dans les premiers tems de la découverte du nouveau Monde, après avoir ſuivi la Côte Septentrionale de l'Iſle de Cuba, juſqu'à la *Pointe d'Itaque*, qui en eſt l'extrêmité Orientale, à quatorze lieuës de Matance, on tournoit à droite, & on laiſſoit à gauche toutes les Iſles *Lucayes*, dont celle de Bahama eſt du nombre. C'eſt ce qu'on appelle *le vieux Canal de Bahama*. Il y a de l'eau pour les plus grands Navires, mais on y rencontre tant d'écueils, qu'aujourd'hui il n'y a plus que des Barques, qui oſent s'y engager.

1722. Août.

Erreur des Pilotes dans leur estime.

Après nous être élevés jusqu'aux trente degrez & demi, nos Pilotes se jugerent suffisamment à l'Est, pour n'avoir plus à craindre en faisant le Sud, de donner sur aucun des écueils, dont j'ai parlé. On porta donc avec confiance au Sud, & en peu de jours nous fîmes beaucoup de chemin, voguant sur une Mer toujours belle, & conduits par les vents Alisés. Le vint-sept d'Août, à huit heures du matin, le Matelot, qui étoit en vigie sur la Hune, cria *Terre*, ce qui causa une grande joye, mais elle fut courte, car ce Matelot étant descendu, on lui demanda si cette terre étoit haute, & il répondit, qu'elle étoit fort basse, par conséquent ce ne pouvoit être qu'une des *Caïques*, ou des *Isles Turques*.

Nous étions encore bien heureux de les avoir vûës de jour, car le naufrage étoit inévitable, si nous eussions donné dessus pendant la nuit, & personne n'en seroit échapé, par la raison que toutes ces Isles sont sans rivages, que la plûpart sont bordées de récifs, qui avancent beaucoup au large, & qu'elles sont entrecoupées de petits canaux, où il n'y a pas assez d'eau pour des Chaloupes. D'ailleurs, elles sont fort basses, & on ne les apperçoit de nuit, que quand on est dessus.

Embarras, où l'on se trouve en découvrant la Terre.

Mais pour avoir reconnu le danger, nous n'étions pas sauvés; la Terre, que nous avions devant nous, paroissoit une Isle assez grande, & assez bien boisée en quelques endroits; cela nous fit juger, que c'étoit la grande Caïque, par conséquent, que nous étions quarante ou cinquante lieuës trop à l'Ouest. Pour nous remettre en longitude, il auroit fallu peut-être remonter au Nord plus de deux ou trois cent lieuës, & compter sur cinq ou six semaines de navigation. Mais nous avions à peine de l'eau & des vivres pour quinze jours, en économisant beaucoup. Le Capitaine étoit fort embarrassé; il voyoit ses Pilotes en défaut, & il avoit à se reprocher de s'être trop reposé sur eux, de n'avoir pas pris hauteur lui-même plus de deux ou trois fois, & d'avoir toujours préferé l'estime du second Pilote, jeune Homme fort étourdi, & fort présomptueux, à celle du premier, qui étoit plus habile & plus experimenté, & qui n'avoit jamais approuvé la manœuvre, qu'on faisoit.

Quel parti on prend.

Cependant il falloit prendre son parti sur le champ: un coup du vent du Nord, qui nous auroit accueilli, & nous

auroit jetté sur ces terres basses, nous auroit immanquablement fait périr. Mais comme on ne pouvoit prendre de résolution, qui n'eût ses inconvéniens; le Capitaine voulut avoir l'avis de tout le monde. Quelqu'un proposa d'aller au plus sûr, & de faire vent arriere pour gagner la Caroline, où l'on pouvoit arriver en dix ou douze jours, & y acheter des provisions. Cet avis fut rejetté, & on en suivit un autre, où il y avoit tout à risquer, & qu'il me parut que le seul désespoir pouvoit inspirer, ce fut de ranger la grande Caïque de fort près jusqu'au débouquement, c'est-à-dire, jusqu'à la séparation de tous ces écueils, & d'avec les Lucayes.

1722. Août.

C'est par-là, que passent tous les Vaisseaux, qui sortent de S. Domingue pour retourner en France, & alors il n'y a rien à craindre, parce qu'on peut prendre son tems pour débouquer, & que ce passage étant ouvert au Nord-Ouest, on est presque assûré d'avoir le tems favorable pour en sortir. Mais pour y entrer du côté, où nous étions, il faut compter sur le Nord-Est, & c'est un grand hazard, que de trouver ce vent à point nommé. Aussi personne, que l'on sçache, n'a encore tenté ce passage. Enfin on voulut bien s'exposer à tous les hazards, & on s'approcha de la grande Caïque.

Description de la grande Caïque.

A deux heures après midi nous n'en étions plus qu'à une bonne portée de Canon, & nous sommes peut-être les premiers, qui, sans une nécessité indispensable, ayions osé la visiter de si près sur un Vaisseau. La Côte en est pourtant fort saine, élevée, à ce qu'il m'a paru, de sept ou huit pieds, quelquefois d'un peu plus, mais elle est à pic, & sans aucun rivage. Son terroir n'a point du tout l'apparence d'être sterile. Les Géographes la placent directement sous le Tropique, & c'est ce que nous ne pûmes pas verifier, parce que le tems étoit couvert; mais je la crois un peu plus au Sud, car il n'y a certainement pas trois degrez de différence entre cette Isle & le Cap François.

Succès inespéré du parti qu'on avoit pris.

Nous cotoyâmes la grande Caïque jusqu'à quatre heures du soir, ayant pour nous le vent & les courants. Alors on fit monter un Matelot au haut du Mât, pour observer ce que nous avions devant nous, & il revint bientôt nous dire qu'il avoit vû l'extrêmité de l'Isle, mais qu'au de-là on ne découvroit que des terres encore plus basses, entrecoupées de Canaux, où les eaux paroissoient toutes blanches. Sur ce récit, on jugea à propos de revirer de bord, & on mit le Cap au

1722. Août.

Nord-Nord-Eſt. A minuit on fit le Sud-Sud-Eſt, & il ſembloit que le vent tournât à notre gré ; mais il étoit bien foible, & les courants nous entraînoient avec tant de violence à l'Oueſt, qu'au point du jour les terres baſſes & les hauts fonds, que nous avions la veille ſi loin devant nous, étoient preſque auſſi loin derriere, & que le paſſage, que nous cherchions commençoit à s'ouvrir.

Nous touchions au moment déciſif de notre ſort, & ce qui nous faiſoit bien eſperer, c'eſt que le vent ſe rangeoit peu à peu au Nord-Eſt. A onze heures nous faiſions le Sud-Eſt, quart de Sud ; peu après nous eûmes le Cap au Sud-Eſt, mais les courants nous faiſoient tellement dériver, qu'à peine la route nous valoit le Sud. A midi nous ne pûmes prendre hauteur, & la Pointe Occidentale de la Caïque nous reſtoit au Nord, quart de Nord-Eſt. Enfin à une heure nous étions parés, & je ne puis mieux vous exprimer ce qui paroiſſoit ſur tous les viſages, à meſure que nous avancions dans le débouquement, que par la comparaiſon de ce qui arrive à ces Animaux, qu'on a mis dans le récipient de la machine pneumatique, qui y paroiſſent morts, quand on en a pompé preſque tout l'air, & à qui on rend la vie peu à peu, en le faiſant rentrer lentement.

Nous n'oſions néanmoins nous flatter encore de pouvoir gagner le Cap François, qui nous reſtoit au vent, mais nous avions le *Port de Paix*, ou du moins *Léogane*, que nous ne pouvions pas manquer, & après le péril extrême, que nous venions de courir, tout nous étoit bon, pourvû que nous trouvaſſions un Port. A minuit nous eſſuyâmes un grain de vent du Sud aſſez violent, mais de peu de durée, & le lendemain, ſur les neuf heures au matin, nous apperçûmes la Terre de S. Domingue, mais ſans y pouvoir rien diſtinguer de tout le jour, parce qu'elle étoit fort embrumée. Un Navire, qu'on jugea à ſa manœuvre pouvoir être un Corſaire, nous occupa une bonne partie de l'après-dîner : nous nous préparâmes ſérieuſement à le combattre, ou plutôt à nous défendre, s'il lui prenoit envie de nous attaquer, car nous n'aurions pas changé une voile pour l'aller chercher.

Arrivée au Cap François.

A la fin nous reconnûmes que ce n'étoit qu'un petit Bâtiment de cent cinquante Tonneaux au plus, & il avoit eu apparemment plus de peur que nous. Nous jugeâmes à ſa ma-

nœuvre qu'il ſortoit du Cap François, & il paroiſſoit bien chargé. Toute la nuit nous courûmes des bordées au Nord-Eſt, en variant un peu, ce qui nous éleva, & dès qu'il fut jour, nous reconnûmes avec bien de la joye, que nous étions au vent du Cap François. Nous le voyions à plein, nous y touchions preſque, mais nous avions ſi peu de vent, que nous ne pûmes y entrer que le premier de Septembre, à quatre heures du ſoir. Depuis ce tems-là je n'ai pas encore eu un moment à moi pour vous entretenir de ce Pays, & on me demande ma Lettre pour la porter à un Vaiſſeau, qui appareille pour Nantes. Je compte de partir moi-même dans quinze jours pour le Havre de Grace, d'où j'aurai l'honneur de vous écrire encore une fois.

1722. Septembre.

Je ſuis, &c.

TRENTE-SIXIÉME LETTRE.

Deſcription du Cap François de Saint Domingue. Retour en France, relâche en Angleterre.

A Roüen, ce cinquiéme Janvier 1723.

MADAME,

Je n'ai été qu'un jour au Havre, parce que je ne voulois pas manquer le Caroſſe de Roüen, & je ſuis venu ici me délaſſer à mon aiſe du plus long & du plus rude Voyage, que j'euſſe encore fait ſur Mer. Enfin il n'y paroît plus, & je vais profiter d'un peu de loiſir, qui me reſte en attendant le Coche de Paris, pour achever de vous inſtruire de toutes mes aventures, depuis deux ans & demi, que je cours le Monde.

Le Cap François de S. Domingue, d'où ma derniere Lettre étoit dattée, eſt un des Ports de toute l'Amérique, où les François faſſent un plus grand Commerce. Ce n'eſt à proprement parler qu'une Baye, qui n'a pas tout-à-fait une lieuë de profondeur, & dont l'ouverture eſt fort large : mais cette

Deſcription du Cap François.

1722. Septembre.

ouverture eſt ſemée de récifs, entre leſquels on ne ſçauroit naviger avec trop de précaution. Pour y entrer il faut prendre à droite le long d'une Pointe, où il y a une Redoute & du Canon; mais l'uſage eſt qu'avant que de s'engager dans ces Paſſes étroites, où deux Navires ne ſçauroient aller de front, on appelle un Pilote du Port; & pour empêcher que l'envie d'épargner une piſtole, qu'il lui faut donner, ne faſſe riſquer le ſalut d'un Equipage, il a été ſagement ordonné que, quand bien même on ſeroit entré ſans ſon ſecours, on ne laiſſera pas de le payer.

La Ville eſt dans le fond de la Baye, ſur la droite. Elle n'eſt pas conſidérable, parce que preſque tout ce qui n'eſt pas Artiſan, Marchand en détail, Soldat, ou Cabaretier, demeure dans la Plaine, autant que le Service le permet aux Officiers, la Juſtice aux Magiſtrats, & les affaires du Commerce à ceux, qui y ſont intereſſés, c'eſt-à-dire, à preſque tout ce qu'il y a ici d'honnêtes Gens: de ſorte que, pour voir le beau Monde, il faut aller à la Campagne. Auſſi rien n'eſt plus charmant que la Plaine, & les Vallées, qui ſont entre les Montagnes, dont elle eſt bordée. Les Maiſons n'y ſont pas magnifiques, mais elles ſont propres & commodes, les Chemins tirés au cordeau, d'une belle largeur, bordés de hayes de Citronniers, quelquefois plantés de grands Arbres, & d'eſpace en eſpace coupés de ruiſſeaux d'une eau claire, fraîche & fort ſaine. Toutes les Habitations paroiſſent bien cultivées, & ce ſont réellement de très-belles Maiſons de plaiſance: par tout on voit un air d'aiſance, qui fait plaiſir.

De la Plaine du Cap.

Cette Plaine eſt l'extrêmité du Nord-Oueſt de cette fameuſe *Vega-Real*, dont il eſt tant parlé dans les Hiſtoires Caſtillanes de S. Domingue, qu'on aſſûre avoir quatre-vint lieuës de long, & que le célébre Evêque de Chiappa, Barthelemy de las Caſas, prétend être arroſée de vint-cinq mille Rivieres. Les grands noms ne coûtent rien aux Eſpagnols; ces prétenduës Rivieres ne ſont pour la plûpart que de petits Ruiſſeaux, dont le nombre eſt effectivement incroyable, & qui feroient de cette Plaine royale quelque choſe de plus charmant & de plus délicieux, que la Vallée de Tempé, ſi vantée par les Grecs, ſi elle n'étoit pas ſous la Zone Torride. Il y a même des Cantons, où l'air eſt très-ſain, & la chaleur ſupportable, tel que celui, où a été bâtie la Ville de *Sant-Yago de los*

Cavalleros ; & on peut dire la même chose des Vallées, qui sont entre les Montagnes, dont la Plaine du Cap est bornée au Midi. Elles commencent à se peupler, & elles le seront bien-tôt plus que la Plaine même, par la raison qu'on y voit peu de Malades, & que ceux, qui y viennent d'ailleurs, y guérissent en peu de tems de maladies, que tous les remédes n'avoient pû surmonter. 1722. Septembre.

Observations. J'ai parcouru les Habitations les plus proches de la Ville, mais je n'ai pas eu le loisir d'y faire beaucoup d'observations. D'ailleurs, pendant le jour le chaud étoit extrême, & le soir, dès que le Soleil étoit couché, les Cousins & d'autres Moucherons semblables, ne me permettoient pas de me promener lon-tems. Ces petits Insectes s'attachent surtout aux nouveaux venus, qui ont la peau plus tendre, & le sang plus frais. On m'a assûré, que dans la partie Espagnole de l'Isle, on est exempt de cette incommodité, mais en récompense nous n'avons point de Serpens venimeux, & ils en ont beaucoup. On m'a fait aussi remarquer, qu'à l'exception de la Laituë, tous les Légumes se doivent renouveller tous les ans dans cette Isle avec des graines d'Europe.

Ce que j'y ai vû de plus curieux, sont les Moulins à Sucre. Je ne vous en dirai rien, parce que le P. Labat en a parlé beaucoup mieux, que je ne pourrois faire. Après le Sucre, la plus grande richesse de cette Colonie est l'Indigo, dont le même Auteur a aussi très-sçavamment traité. Cette Plante a une ennemie irréconciliable, & qui fait sur elle bien d'autres ravages, que l'Yvroye dans nos Bleds. C'est une herbe, qu'on appelle *Mal-nommée*, & qui en sortant de la terre porte sa graine, qu'elle répand par tout. Elle vient en touffe, & par son volume, & sa prodigieuse fécondité, elle étouffe tellement l'Indigo, qu'elle le fait mourir : de sorte que, quand elle a fait le moindre progrès dans un champ, il est entierement perdu, & qu'il en faut défricher un autre.

Remarque sur les Dorades. Les Côtes de Saint Domingue ne sont pas abondantes en Poissons, mais pour peu, qu'on aille en pleine Mer, on y en trouve de toutes les sortes. Nous pêchâmes surtout, en y venant de la Louysiame, beaucoup de Dorades, sur lesquelles nos Marins prétendent avoir fait une observation assez singuliere. C'est que, quand on prend ce Poisson dans le Croissant de la Lune, la chair en est ferme, & d'un goût exquis, au

1722. Septembre.

lieu que, si on le pêche dans le décours, il est insipide, sa chair n'a point de consistance, & elle s'en va comme de la charpie. Il est vrai que nous éprouvâmes l'un & l'autre dans les deux tems ; mais que cela arrive toujours, & que veritablement la Lune en soit cause, c'est ce que je n'ai garde d'assûrer.

Départ du Cap.

Nous partîmes du Cap François le vint-cinq de Septembre sur un Navire Marchand du Havre appellé le *Louis de Bourbon*, commandé par un des plus habiles Navigateurs, que j'aye connus : mais à peine fûmes-nous en Mer, que nous apperçûmes qu'il faisoit deux voyes d'eau, de sorte que pendant toute la traversée, qui fut de quatre-vint-douze jours, il fallut pomper soir & matin, ce qui, joint au défaut des vivres, qu'on avoit cependant embarqués en abondance, mais qu'on ne ménagea nullement pendant le premier mois, fit que notre Capitaine fut plusieurs fois sur le point de relâcher aux Açorres. Nous aurions encore été plus embarrassés, si nous eussions donné dans le piége, que nous tendit le Capitaine d'un Navire Anglois, que nous rencontrâmes à moitié chemin.

Rencontre d'un Navire Anglois.

1722. Octobre. Novembre.

Il étoit parti de la Jamaïque avec une Flotte, dont il avoit d'abord été, disoit-il, le meilleur Voilier ; mais comme, en arrimant son Navire, il avoit eu l'imprudence de placer toutes les provisions de bouche dans le même endroit, il étoit arrivé qu'à mesure qu'il les consumoit, le Bâtiment perdant son équilibre, perdit peu à peu l'avantage, qu'il avoit sur les autres, & demeura enfin bien loin derriere la Flotte ; nous le rencontrâmes en effet seul, & allant si lentement, qu'au prix de lui, notre Vaisseau, qui n'étoit rien moins qu'un fin Voilier, alloit comme un Oiseau, & qu'il craignit que les vivres ne lui manquassent tout-à-fait, avant qu'il pût aborder en Angleterre. Il nous témoigna sa peine, & pour nous l'expliquer mieux, il s'invita à dîner sur notre Bord. On lui répondit qu'il seroit le bien-venu, & notre Capitaine fit serrer une partie de ses Voiles pour l'attendre.

Pendant le repas il jetta le discours sur notre route, & nous demanda où nous croyions être. Le Capitaine lui montra son point de la veille, & il en parut étonné. Il nous assûra ensuite que nous étions au moins deux cent lieuës plus avancés, que nous ne pensions ; ce qu'il tâcha de prouver par les dernieres Terres, qu'il avoit reconnuës. Cela fit grand plaisir à la plûpart des Nôtres, qui s'ennuyoient déja beaucoup d'une si longue

longue navigation, & d'avoir ſans ceſſe à lutter contre des Vents violens & une Mer orageuſe ſur un très-mauvais Navire. Mais j'eus quelque ſoupçon que le Capitaine Anglois ne ſe diſoit ſi fort avancé, que pour nous engager à lui faire part de nos vivres. Le nôtre, à qui je communiquai mon ſoupçon, me dit qu'il penſoit de même, ſe contenta de bien régaler ſon Hôte, & éluda ſa demande. Il continua à naviger ſur ſa propre eſtime, laquelle ſe trouva ſi juſte, qu'il entra dans la Manche au jour, & preſqu'à l'heure, que peu auparavant il avoit dit qu'il y entreroit.

1722. Octobre. Novembre.

Le ſecond de Décembre nous entrâmes ſans aucune néceſſité apparente dans le Port de Plimouth; mais notre Capitaine y avoit ſans doute quelque affaire. Nous y trouvâmes la Fregate du Roi, *la Thetis*, qu'un coup de vent venoit d'y jetter toute déſemparée, quoique ce fût ſa premiere ſortie du Havre de grace, où elle avoit été conſtruite. Elle étoit montée par le Chevalier DE FONTENAY, Capitaine de Vaiſſeau, dont la deſtination étoit d'aller aux Iſles de l'Amérique, donner la chaſſe aux Forbans, qui y avoient enlevé depuis peu pluſieurs Navires. Dès qu'il ſçut que j'étois dans le Port, il me fit l'honneur de me viſiter, avant que j'euſſe pu avoir la commodité de lui aller rendre mes devoirs, & il me mena ſur ſon Bord, où je paſſai bien agréablement tout le tems, que nous fûmes dans ce Port.

Arrivée à Plimouth.

1722. Décembre.

Plimouth eſt un des cinq grands Ports d'Angleterre, & un des plus beaux de l'Europe. Il eſt double, & avant que d'y entrer, il faut paſſer ſous le Canon de la Citadelle. De-là on tourne à droite pour entrer dans le Port de la Ville, qui eſt le plus petit, & d'où il faut partir pour ſortir de la Manche, & c'eſt là, que la Thetis étoit mouillée. On tourne à gauche pour entrer dans l'autre Port, où les Vaiſſeaux du Roi d'Angleterre ſont déſarmés, vis-à-vis un magnifique Arſenal. Ce Port s'étend fort loin, & nous mouillâmes à l'entrée, parce que les vents, qui y ſouflent, ſont bons pour aller plus avant dans la Manche.

Deſcription de Plimouth.

La Ville de Plimouth eſt peu de choſes, mais ſes environs où je me ſuis bien promené, ſont très-agréables. Je n'ai point vû de Pays plus gras: le tems étoit fort doux, les Campagnes auſſi vertes, que dans le Printems, & j'y vis paître des

1722. Décembre.

Moutons monſtrueux. La Laine en eſt fort bonne, mais leur chair trop graſſe a un mauvais goût. En récompenſe les Bœufs y ſont excellens, par la raiſon qu'ils ſont fort gras.

La veille de la Conception, & tout le jour de la Fête, on ne ceſſa de carillonner à un des deux ſeuls Clochers, qui ſoient à Plimouth, & quoiqu'il n'y eût que deux cloches, je n'ai point encore entendu de carillon, qui m'ait fait tant de plaiſir. Je demandai en l'honneur de qui cela ſe faiſoit, car je me doutois bien que ce n'étoit pas pour honorer la Sainte Vierge, & on me répondit que la coûtume dans ce Pays-là étoit, quand quelqu'un donnoit un grand repas, de payer les Sonneurs pour faire carillonner. J'apperçus auſſi ſur le Port même, & aſſez près de la Ville un grand Bâtiment fort ancien, qui ſervoit d'Hôtellerie, & qui ne paroiſſoit pas avoir eté conſtruit pour cet uſage; on m'apprit que c'étoit les reſtes d'une Abbaye célébre de Bénédictins.

Je n'aurois pas été fâché de faire un tour à Plimouth, & de pouvoir avancer un peu plus dans la Campagne, pour en connoître tous les environs; mais M. le Chevalier de Fontenay ne me le conſeilla point, parce que tout étoit alors ſuſpect en Angleterre, à cauſe de l'affaire toute récente de l'Evêque de Rocheſter. Je n'aurois pu en effet paroître avec mon habit dans la Ville, ni dans les endroits peuplés, ſans être expoſé à quelqu'inſulte, & il étoit trop tard pour prendre un autre habit, pluſieurs Anglois m'ayant vû avec le mien: de ſorte que je me vis réduit à me promener dans quelques Campagnes voiſines du Port, où il n'y avoit perſonne. D'ailleurs j'étois en bonne compagnie ſur la Thetis. M. le Chevalier de Fontenay a parcouru toutes les Mers, auſſi a-t'il l'eſprit extrêmement orné. J'ai vû & j'ai appris de lui des traits d'une générosité vraiment héroïque. Mais ce qui met le comble à tant de qualités ſi eſtimables, c'eſt un grand fond de religion, & une pieté ſincere. Il ſemble avoir communiqué ces ſentimens à ſes Officiers; que je vis preſque tous approcher des Sacremens, & rien n'eſt plus édifiant, que tout ſon Equipage, dont il eſt adoré (*a*).

Induſtrie des Anglois pour ſurprendre les Forbans.

Enfin la nuit de Noël, après que j'eus célébré les trois Meſ-

(*a*) Il eſt mort pendant ſon Expédition dans la Guadaloupe, & un de ſes Officiers,

ſes, nous mîmes à la voile, & tout le jour nous eûmes le vent favorable. Deux Fregates de cinquante Canons avoient levé les ancres deux heures avant nous, & nous les joignîmes bientôt. Cela me ſurprit, parceque nous n'allions pas trop bien nous-mêmes : mais ce qui m'étonna encore davantage, ce fut qu'à voir ces deux Bâtimens ſous voiles, ſi je ne les avois pas vû appareiller, je n'aurois jamais pu croire que ce fuſſent les mêmes, qui m'avoient paru ſi grands dans le Port; ſur quoi on me dit que cela venoit d'une conſtruction & d'une voilure particulieres, faites exprès pour attirer dans le piége les Forbans, ce qui en ſtile de Matelots les fait appeller des *Attrapes-lourdeaux*. En effet, dit-on, les Pirates les voyant, & en jugeant par les apparences, les prennent pour des Navires Marchands, & fondent ſur eux, comme ſur une proye aſſûrée. Mais quand ils ſont engagés de maniere à ne pouvoir plus s'en dédire, ils trouvent à qui parler, & ſont pris au trébuchet, ſans pouvoir faire aucune réſiſtance : auſſi de toutes les Nations de l'Europe les Anglois ſont ceux, que les Forbans craignent le plus, & qu'ils traitent plus mal, quand ils peuvent les avoir entre les mains.

1722. Décembre.

Arrivée au Havre de Grace.

La nuit ſuivante nous eſſuyâmes une des plus horribles tempêtes, qu'on ait vûes de lontems dans la Manche. Le lendemain matin, quoique le vent fût preſque tout-à-fait tombé, la Mer étoit encore dans une agitation capable d'effrayer les plus hardis; nous reçûmes même quelques paquets de Mer, qui nous mirent en grand danger : il y en eut un ſurtout, qui inonda la grande Chambre dans le tems que je commençois à dire la Meſſe, & me mit hors d'état de la célébrer; auſſi lorſque vers le midi nous entrâmes au Havre de grace, chacun nous demandoit comment nous avions pû réſiſter à la tourmente, qui s'étoit fait ſentir juſques dans le Port?

Mais on aura encore été bien plus ſurpris que nous y ayions réſiſté, lorſque deux jours après notre Navire ayant été tiré à terre, on l'aura vû tomber en piéces de pourriture. C'eſt la premiere nouvelle, que j'ai appriſe en arrivant ici. Jugez, Madame, à quoi tenoit notre vie ſur un tel Bâtiment, pendant

qui vint m'apprendre cette triſte nouvelle au retour de ſa Campagne, me dit qu'étant prêt de mourir, il leur avoit fait, ſur l'état, où il ſe trouvoit, & où chacun d'eux ſe trouveroit un jour, un diſcours, qui leur avoit tiré les larmes des yeux.

1721. Décembre.

dix-huit cent lieuës de navigation, dans une saison, où la Mer est toujours en fureur; & quelles actions de graces nous avons à rendre à Dieu, non-seulement de nous avoir délivrés d'un danger si éminent, mais encore de nous en avoir ôté la connoissance, qui seule étoit capable de nous faire mourir mille fois de frayeur.

Je suis, &c.

Fin du troisiéme Tome.

TABLE DES MATIERES.

A

B

C.

F

J

N

O

P

Q

R

T

U

W

X

Y

Fin de la Table des Matieres du troisiéme Tome.

Fautes à corriger dans ce Volume.

Page 18. *ligne* 6. donc les Habitans, *lisez* dont les Habitans.
Page 32. *ligne* 36. Paieuma, *lisez* Paicuma.
Page 35. *ligne* 6. de plus grandes, *lisez* de moins grandes.
Page 49. *ligne* 38. celle, *lisez* celles.
Page 88. *ligne* 18. les prix, *lisez* le prix.
Page 101. *ligne* 18. qu'ils portent à plat, *lisez* qu'ils posent à plat.
Page 172. *ligne* 5. mais, *lisez* car.
Ligne 35. Ce sont là, Madame, les défauts, *lisez* C'est là, Madame, le défaut.
Page 193. *ligne* 27. Chenaux *des Lacs*, *lisez* Chenaux du Lac.
Page 201. *ligne* 37. de ce Pays, *lisez* de ce Pays-ci.
Page 211. *ligne* 17. Ajouez, *lisez* Aiouez.
Page 217. *ligne* 2. qu'il n'est pas permis à nul autre, *lisez* qu'il n'est permis à nul autre.
Page 222. *ligne* 25. brassades, *lisez* Brassarts.
Page 226 *ligne* 24. après ce mot Sauvage, *lisez* qu'ils l'adopterent, &c.
Page 246. *ligne* 16. où il doit être, *lisez* où il doit demeurer.
Page 282. *ligne* 13. j'ai vû, *lisez* j'ai lû.
Page 295. dans la note, le P. Pierre Chardon, *lisez* le P. Jean Chardon.
Page 308. *ligne* 13. S. Gregoire Pape. *lisez* S. Chrysostome.
Page 310. *ligne* 26. volontairement, *lisez* volontiers.
Page 312. *ligne* 28. on le remonte, *lisez* on la remonte.
Page 315. *ligne* derniere, au petit pas, *lisez* lentement.
Page 357. *ligne* 5. assûrément, *lisez* assûrément.
Page 454. la Baye S. Jean, *lisez* le Bay ouc S. Jean.